

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE.

BIBLIOTHECA

FF. PRÆDICATORUM

CONVENTUS

CIVIT. BENITIÆ

Lit.

270

Pl.

R

BR
145
.R43
1840
v. 2
1841
GTU
Storage

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT

JUSQU'AU PONTIFICAT DE GRÉGOIRE XVI,

CONTENANT

L'EXPOSITION SUIVIE ET DÉTAILLÉE DE TOUS LES FAITS IMPORTANS,
AVEC LES RÉFLEXIONS ET LES ÉCLAIRCISSEMENS NÉCESSAIRES
POUR EN FACILITER L'INTELLIGENCE.

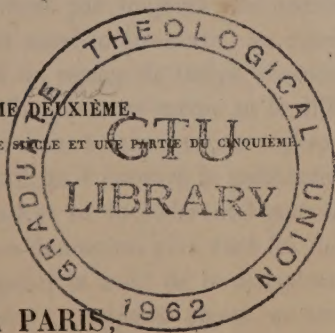
PAR

M. L'ABBÉ RECEVEUR,

PROFESSEUR A LA SORBONNE.

TOME DEUXIÈME.

CONTENANT LE QUATRIÈME SIÈCLE ET UNE PARTIE DU CINQUIÈME.



A PARIS, 1962

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR,
LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

—
1841

AVERTISSEMENT.

Ce volume ne renferme qu'un espace de temps assez court. Mais on ne doit pas oublier que c'est l'époque la plus brillante de l'histoire de l'Église, celle qui renferme la plus grande variété de faits importants. Ayant à faire connaître les travaux et les écrits de saint Athanase, de saint Basile, de saint Ambroise, de saint Chrysostome, de saint Jérôme, de saint Augustin et de tant d'autres illustres docteurs, devant aussi résumer les décisions d'un si grand nombre de conciles sur le dogme ou sur la discipline, nous n'aurions pu nous restreindre davantage sans nuire à l'utilité de notre travail. Comme les siècles suivans n'offriront pas toujours une matière aussi vaste, ni surtout aussi intéressante, les autres volumes embrasseront un espace de temps beaucoup plus long. Du reste, l'importance même et la difficulté des matières que nous avons à traiter suffiront pour expliquer le retard qu'a éprouvé la publication de ce volume. Les autres se succéderont beaucoup plus rapidement. Nous donnerons plus tard les discours qui doivent exposer la suite de la discipline, et offrir le résumé des principaux objets qu'embrasse l'histoire de l'Église.

TABLE DES PRINCIPALES MATIÈRES.

LIVRE SEPTIÈME.

DEPUIS LA CONVERSION DE CONSTANTIN JUSQU'À SA MORT.

Heureux état de l'Église, page 1. Zèle religieux de Constantin, 2. Lois en faveur de l'Église, 3 et suiv. Lois contre la divination, 5. Commencement du cycle des indictions, 6. Origine du schisme des donatistes, 7. Leur recours à l'empereur, 9. Concile de Rome pour examiner leurs accusations contre Cécilien, 10. Justification de Félix d'Aptonge, 12. Concile d'Arles contre les donatistes, 13. Ils appellent à l'empereur et sont condamnés à Milan, 14. Exil de Sylvain, évêque donatiste de Cirte, 15. Canons du concile d'Arles, 17. Concile d'Ancyre; chorévêques, 18 et suiv. Concile de Néocésarée, 20. Origine des institutions monastiques, 20 et suiv. Commencemens de saint Antoine, 22 et suiv. Il établit les premiers monastères, 25. Commencemens de saint Pacôme, 28. Monastères de la congrégation de Tabenne, 29. Saint Ammon; monastère de Nitrie, 32. Commencemens de saint Hilarion, 32 et suiv. Moines et solitaires de l'Orient, 34. Ouvrages de Lactance, 35. Persécution de Licinius, 37. Martyre des quarante couronnés, 39. Guerre de Constantin contre Licinius, 40. Lois de Constantin en faveur de la religion, 42. Commencemens de l'arianisme, 44. Eusèbe de Nicomédie protège Arius, 46. Lettres de saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, 47. Les ariens sont reçus en Palestine, 49. Concile d'Alexandrie, 50. Convocation du concile de Nicée, 51. Impiétés d'Arius, 54. Première séance du concile; subterfuge des ariens, 55 et suiv. Symbole de Nicée, 59. Décision concernant le jour de la Pâque, 61. Hérétiques quartodécimans, 60. Condamnation des mélécien, 63. Juridiction des grands sièges, 64. Canons du concile de Nicée sur la discipline, 65 et suiv. Sur le baptême des hérétiques, 69. Fin du concile, 72. Promulgation de ses ordonnances par les principaux métropolitains, 73. Exil d'Eusèbe de Nicomédie, 74. Mort de saint Alexandre; élection de saint Athanase, 75. Saint Spiridion, évêque de Chypre, 77. Saint Jacques de Nisibe, 78. Zèle de Constantin contre l'idolâtrie, 80. Sainte Hélène, 81. Découverte de la vraie croix, 82. Église du Saint-Sépulcre, 82 et suiv. Autres églises bâties par Constantin, 85. Conversion du comte Joseph, 86. Églises bâties à Rome, 88. Fondation de Constantinople, 90. Progrès du christianisme, 93. Saint Frumence, évêque des Abyssins, 95. Conversion des Ibériens, 96. Violences des donatistes, 97. Intrigues des ariens; rappel d'Eusèbe de Nicomédie, 99 et suiv. Déposition de saint Eustathe d'Antioche et de quelques autres évêques catholiques, 100 et suiv. Calomnies contre saint Athanase, 103 et

suiv. Conciliabule de Tyr, où il est déposé par les ariens, 108 et suiv. Autre conciliabule des ariens à Jérusalem, 113. Saint Athanase est relégué à Trèves, 115. Conciliabule de Constantinople, où Marcel d'Ancyre est déposé, 115 et suiv. Mort d'Arius, 117. Lettre de saint Antoine en faveur de saint Athanase, 118. Baptême et mort de Constantin, 119. Mort du pape saint Sylvestre, 121.

LIVRE HUITIÈME.

DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'AU RÈGNE DE JULIEN.

Partage de l'empire entre les fils de Constantin, 123. Constance se laisse séduire par les ariens, 124. Saint Athanase retourne à Alexandrie, 125. Il est calomnié de nouveau par les ariens et vient à Rome, 126. Concile d'Alexandrie pour sa justification, 127. Concile d'Antioche et formule de foi dressée par les eusébiens, 129. Canons de ce concile, 130. Intrusion de Grégoire sur le siège d'Alexandrie et violences contre les catholiques, 132. Concile de Rome et lettre du pape Jules en faveur de saint Athanase, 135 et suiv. Zèle de l'empereur Constant pour la foi catholique, 137. Prédications de saint Antoine, 138. Mort de saint Paul, premier ermite, 140 et suiv. Mort d'Eusèbe de Nicomédie; troubles à Constantinople, 141. Mort d'Eusèbe de Césarée, 142. Ses écrits, 143 et suiv. Ce que l'on doit penser de sa foi, 148. Ouvrage de Firmicus Maternus contre l'idolâtrie, 151. Lois pour défendre les sacrifices païens, 152. Conversion des Homérites ou Sabéens, 152. Persécution exercée contre les chrétiens dans l'empire des Perses, 153 et suiv. Nouvelle formule de foi dressée à Antioche par les ariens, 157. Convocation du concile de Sardique, 158. Jugement en faveur de saint Athanase, de Marcel d'Ancyre et d'Asclépas de Gaza, 162. Canons du concile de Sardique, 164 et suiv. Conciliabule de Philippopolis, 167. Violences des ariens, 168. Députés envoyés en Orient par le concile de Sardique et l'empereur Constant, 169. Rétablissement des évêques catholiques, 170. Saint Athanase retourne à Alexandrie, 171. Concile de Milan contre Photin, 172. Concile de Carthage, 173. Mort de l'empereur Constant, 173. Nisibe délivrée par les prières de saint Jacques, 174. Constance devient seul maître de l'empire, 175. Exil et mort de saint Paul, évêque de Constantinople, 176. Concile de Sirmium contre Photin; formule de foi dressée par les semi-ariens, 177 et suiv. Nouvelles calomnies contre saint Athanase, 179. Concile de Milan; exil de saint Eusèbe de Verceil, de saint Denis de Milan et de Lucifer de Cagliari, 181 et suiv. Exil du pape Libère, 184. Persécution contre Osius; sa lettre à Constance; sa chute, son repentir, sa mort, 185 et suiv. Violences contre les catholiques, 187. Commencemens de saint Hilaire de Poitiers; son exil, 189. Saint Athanase obligé de fuir, 190. Persécution en Égypte contre les catholiques, 191 et suiv. Intrusion de George sur le siège d'Alexandrie, 193. Mort de saint Antoine, 196. Mort de saint Hilarion, 197 et suiv. Seconde formule de Sir-

mium, 198. Saint Phébade d'Agén, 199. Divisions parmi les ariens, 199. Aétius et Eunomius, chefs des anoméens, 201. Assemblée des semi-ariens à Sirmium, 203. Retour du pape Libère à Rome ; ce que l'on doit croire de sa chute, 204. Troisième formule de Sirmium, 206. Concile de Rimini, 207. Concile de Séleucie, 210. Conciliabule des ariens à Constantinople, 212. Observations sur les conciles de Rimini et de Séleucie, 213. Concile de Paris, 215. Divers écrits de saint Hilaire, de saint Athanase et de Lucifer de Cagliari, 215 et suiv. Macédonius combat la divinité du Saint-Esprit, 216. Saint Méléce élevé sur le siège d'Antioche, 217. Julien proclamé empereur, 218. Mort de Constance, 219.

LIVRE NEUVIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE JULIEN A L'EMPIRE JUSQU'AU RÈGNE DE THÉODOSE.

Julien opère quelques réformes dans le gouvernement, 220. Il s'entoure des philosophes néoplatoniciens et rétablit l'idolâtrie, 221. Superstition ridicule de Julien, 222. Moyens qu'il emploie pour attaquer le christianisme, 224. Il défend aux chrétiens l'enseignement et l'étude des sciences, 227. Saint Apollonius, solitaire, 229. Julien veut imiter les chrétiens, 230. Ses efforts pour entraîner les soldats dans l'apostasie, 231. Martyrs en Galatie et dans la Cappadoce, 232. Julien à Antioche ; il fait une satire contre les habitants, 233 et suiv. Martyre de plusieurs chrétiens, 235. Conversion du fils d'un sacrificateur, 235. Reliques de saint Babylas, 236. Temple de Daphné brûlé, 237. Punition de plusieurs apostats, 237. Cruautés de Julien, 238. Martyrs en Syrie et en Palestine, 238. Chrétiens massacrés à Alexandrie, 241. Retour de saint Athanase ; concile d'Alexandrie, 242. Ordination de Paulin à Antioche ; schisme de Lucifer de Cagliari ; sa mort, 243 et suiv. Saint Athanase chassé par Julien, 244. Vains efforts pour rebâtir le temple de Jérusalem, 245. Julien écrit contre les chrétiens, 247. Expédition contre les Perses ; mort de Julien, 247 et suiv. Jovien empereur, 250. Son zèle pour la religion ; il écrit à saint Athanase, 251. Concile tenu par saint Méléce à Antioche, 252. Mort de Jovien ; Valentinien et Valens empereurs, 254. Conférence entre saint Hilaire et Auxence de Milan, 255. Mort de saint Hilaire ; ses écrits, 256. Commencemens de saint Martin, 257. Ses travaux pour la conversion des idolâtres, 258. Commencemens de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, 260. Ouvrages ascétiques de saint Basile, 263. Persécution de Valens contre les catholiques, 265. Les semi-ariens embrassent la foi de l'Eglise romaine, 266. Election du pape Damase ; Ursin, anti-pape, 267. Concile de Thyane, 268. Concile de Laodicée ; canons sur la discipline, 269. Saint Bretanion, évêque des Scythes, 270. Martyrs à Constantinople, 271. Zèle de saint Basile ; il devient évêque de Césarée, 272 et suiv. Origine du chant à deux chœurs, 275. Saint Basile réclame l'intervention du pape et des Occidentaux à l'occasion des troubles

de l'Orient, 276. Concile de Rome, 278. Divisions entre les Orientaux et les Occidentaux à l'occasion du schisme d'Antioche, 280. Saint Aphraate, solitaire, 282. Saint Julien Sabas, 283. Evêques catholiques chassés de leurs églises, 284. Derniers travaux de saint Athanase; sa mort; ses écrits, 285 et suiv. Violences des ariens à Alexandrie et dans toute l'Égypte, 288 et suiv. Saint Isidore et les deux saints Macaire, 290. Saint Moyse, solitaire, devient évêque des Sarrasins, 292. Sainte Mélanie, 294. Saint Basile résiste au préfet Modeste et à Valens, 295 et suiv. Saint Grégoire de Nysse persécuté, 299. Saint Eusèbe de Samosate, 300. Saint Grégoire de Nazianze ordonné évêque, 303. On répand des soupçons sur l'orthodoxie de saint Basile, 304 et suiv. Concile de Gangres, 308. Saint Ambroise, évêque de Milan, 311. Poursuites contre les devins et les magiciens, 314. Mort de Valentinien; lois de Gratien en faveur de l'Église, 316. Concile de Rome contre les erreurs d'Apollinaire, 318. Les Goths embrassent l'arianisme, 321. Leurs ravages dans la Thrace, 322. Mort de Valens, 323. Mort de saint Basile; ses écrits, 325. Son épître canonique, 327. Mort de sainte Macrine, 329. Saint Ephrem; sa mort; ses écrits, 330 et suiv. Saint Optat de Milève, 332.

LIVRE DIXIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE THÉODOSE A L'EMPIRE JUSQU'A SA MORT.

Zèle de Théodose pour la religion, 334. Saint Grégoire de Nazianze prend soin de l'église de Constantinople, 335. Ses discours contre les hérétiques, 336. Intrigues de Maxime le Cynique contre saint Grégoire, 337. Convocation du concile de Constantinople compté pour le second concile œcuménique, 338. Mort de saint Méléce, 340. Démission de saint Grégoire, 341. Symbole de Constantinople, 343. Constitution de l'Église orientale, 344. Canons sur la discipline, 345. Lois de Théodose en faveur de la religion, 346. Concile d'Aquilée, 347. Concile de Rome, 347. Mort de saint Grégoire de Nazianze; ses écrits, 350 et suiv. Saint Amphiloque excite le zèle de Théodose contre les ariens, 352. Gratien fait enlever du sénat l'autel de la Victoire et confisquer les biens des temples, 353. Assassinat de Gratien, 354. Hérésie des priscillianistes, 355. Ithace poursuit la mort de ces hérétiques, 357. Secte des massaliens, 358. Lois de Théodose contre l'idolâtrie, 361. Mort du pape Damase, 362. Décrétale du pape Sirice à Himéris, 362. Commencemens de saint Jérôme, 363. Ses lettres au sujet du schisme d'Antioche, 365. Ses travaux sur l'Écriture et contre les hérétiques, 366. Sainte Paule, 367. Sainte Marcelle, 368. Didyme l'Aveugle, 370. Saint Cyrille de Jérusalem; sa mort; ses écrits, 371. Commencemens de saint Épiphanes, 373. Son traité des Hérésies, 374. Saint Ambroise persécuté par l'impératrice Justine, 375 et suiv. Reliques des saints Gervais et Protas, 379. Saint Martin communique avec les ithaciens, 383. Valentinien chassé par Maxime

se réfugie près de Théodose, 384. Sédition d'Antioche, 385. Charité des solitaires, 386. L'évêque Flavien intercède auprès de Théodose, 387. Commencemens de saint Jean Chrysostome, 390. Théodose consulte saint Jean d'Égypte, 392. Défaite de Maxime, 393. Saint Ambroise fait sortir Théodose du sanctuaire, 394. Massacre de Thessalonique, 394. Saint Ambroise refuse l'entrée de l'église à Théodose, 395. Commencemens de saint Augustin, 397. Sa conversion ; ses premiers écrits, 401 et suiv. Mort de sainte Monique, 402. Saint Augustin ordonné prêtre, 404. Il abolit les agapes, 405. Conciles d'Hippone et de Carthage, 406. Suppression du pénitencier à Constantinople, 407. Condamnation de Jovinien, 408. Saint Jérôme écrit contre lui, 409. Démêlés de saint Épiphanes et de saint Jérôme avec Jean de Jérusalem, 410. Concile de Capoue au sujet du schisme d'Antioche, 411. Destruction des temples à Alexandrie et dans le reste de l'Égypte, 412 et suiv. Lois de Théodose contre l'idolâtrie, 416. Assassinat du jeune Valentinien, 417. Eugène, proclamé empereur, favorise l'idolâtrie, 418. Victoire de Théodose, 420. Mort de saint Amphiloque, 422. Mort de saint Grégoire de Nysse ; ses écrits, 422. Mort de Théodose, 423.

LIVRE ONZIÈME.

DEPUIS LA MORT DE THÉODOSE JUSQU'À LA PRISE DE ROME PAR LES GOTHES.

Lois contre les hérétiques et contre l'idolâtrie, 425. Fanatisme des païens, 426. Martyrs en divers endroits, 427. Saint Arsène, solitaire, 428. Monastères d'Égypte ; usages qu'on y observait, 431. Moines de la ville d'Oxyrhynque, 434. Mort de saint Martin, 435. Sulpice Sévère ; ses écrits, 436. Saint Paulin de Nole, 437. Derniers travaux de saint Ambroise ; ses miracles ; sa mort ; ses écrits, 439 et suiv. Saint Augustin est élevé à l'épiscopat, 445. Divisions parmi les donatistes, 446. Conférence de saint Augustin avec le manichéen Fortunat, 447 ; avec les donatistes, 448. Révolte de Gildon en Afrique, 449. Conciles de Carthage, 450 et suiv. Destruction des temples, 453. Divers écrits de saint Augustin, 454 et suiv. Ses Confessions, 456. Sa lettre à Janvier sur la discipline, 457. Ses ouvrages contre les donatistes, 458 et suiv. Saint Chrysostome élevé sur le siège de Constantinople, 460. Chute d'Eutrope, 463. Fermeté de saint Chrysostome, 465. Son zèle pour l'observation de la discipline et pour la réforme des abus, 466 et suiv. Il travaille à la conversion des Scythes, 469. Saint Porphyre de Gaza, 470. Accusation contre Antonin, évêque d'Éphèse, 471. Concile de Tolède, 473 ; de Turin, 474 ; de Milève et de Carthage, 475. Condamnation de l'origénisme, 477. Rufin d'Aquilée ; ses démêlés avec saint Jérôme, 477 et suiv. Ses écrits, 480. Moines anthropomorphites, 481. Théophile d'Alexandrie combat vivement l'origénisme, 482. Persécution des Grands-Frères, 483. Ils se retirent à Constantinople, 484. Concile de Chypre contre l'origénisme, 485. Saint Épiphanes à Constantinople ; sa mort ; ses écrits, 486 et suiv.

Cabale contre saint Chrysostome, 488. Conciliabule du Chêne, 490. Saint Chrysostome chassé et rappelé, 492. Mort de saint Nilamon, 494. Nouvelle cabale contre saint Chrysostome, 495. On attend à sa vie, 498. Son bannissement, 499. Sainte Olympiade, 500. Voyage de saint Chrysostome à Cucuse, 502. Son appel au saint-siège, 504. Le pape prend vivement la défense de saint Chrysostome, 505. Persecution contre les partisans du saint patriarche, 507. Remontrances de saint Nil à l'empereur, 509. Travaux de saint Chrysostome pendant son exil, 510 et suiv. Succès de l'évêque Maruthas dans la Perse, 513. Païens de Phénicie, 514. Saint Chrysostome transféré à Pythyonte; sa mort; ses écrits, 515 et suiv. Mort de l'empereur Arcade, 519. Violences des donatistes; plusieurs conciles tenus à Carthage, 520. Conférence de saint Augustin avec le manichéen Félix, 521. Décrétale du pape saint Innocent aux évêques du concile de Tolède, 523; à saint Victrice de Rouen et à saint Exupère de Toulouse, 524. Erreurs de Vigilance, 526. Saint Jérôme écrit contre cet hérétique, 527. Différend entre saint Jérôme et saint Augustin, 528. Ravages des barbares, 530. Grands évêques des Gaules, 531. Sédition des païens de Calame, 531. Saint Nil, solitaire; ses écrits, 533 et suiv. Alarie envahit l'Italie, 535. Rome livrée au pillage, 536. Les barbares s'établissent dans les Gaules et en Espagne, 537.

LIVRE DOUZIÈME.

DEPUIS LA PRISE DE ROME PAR LES GOTHES JUSQU'AU CONCILE GÉNÉRAL D'ÉPHÈSE.

Romains fugitifs; saint Jérôme en reçoit plusieurs dans son monastère, 539. Mort de sainte Mélanie et de sainte Paule, 540. Tumulte à Hippone, 541. Saint Augustin défend le christianisme contre les accusations des païens, 542. Lois contre les donatistes; leurs évêques sont obligés d'entrer en conférence avec les catholiques, 544. Générosité des évêques catholiques, 546. Multitude des sièges épiscopaux, 548. Condamnation des donatistes, 550. Un grand nombre se réunissent à l'Église, 552. Saint Augustin intercède pour les coupables, 552. Mort du tribun Marcellin, 553. Synésius, évêque de Ptolémaïde; son zèle; ses écrits, 554 et suiv. Commencemens du pélagianisme, 555. Erreurs de Pélage, 557. Célestius condamné à Carthage, 559. Principes de saint Augustin sur la grâce, 559 et suiv. Ses premiers écrits contre les pélagiens, 561. Livre de l'esprit et de la lettre, 562. Démétriade consacrée à Dieu, 565. Lettre de Pélage à Démétriade, 566. Saint Augustin prêche à Carthage contre les pélagiens, 567. Son traité De la nature et de la grâce, 568. Lettre de saint Augustin à saint Jérôme sur l'origine de l'âme, 570. Saint Jérôme écrit contre les pélagiens, 571. Concile de Diospolis, 573. Conciles de Carthage et de Milève, 574 et suiv. Pélage et Célestius condamnés par le pape saint Innocent, 576. Décrétales de saint Innocent, 577. Mémoire de saint Chrysostome rétablie en Orient, 577. Le pape Zozime trompé par Célestius et

Pélage, 580 et suiv. Concile de Carthage; canons dogmatiques sur la grâce, 583 et suiv. Décret du pape Zozime contre les pélagiens, 585. Julien d'Éclane, 586. Divers écrits de saint Augustin, 587. Juifs chassés d'Alexandrie, 589. Découverte des reliques de saint Étienne, 590. Juifs convertis dans l'île de Minorque, 593. Miracles à Uzale, à Calame et à Hippone, 593 et suiv. Mort du pape Zozime; élection de saint Boniface; schisme d'Eulalius, 597 et suiv. Affaire d'Apiarius; lettres des évêques d'Afrique sur les appels au saint-siège, 600 et suiv. Derniers écrits de saint Augustin contre les donatistes, 604. Divers écrits du saint docteur contre les pélagiens, 605 et suiv. Traité contre Julien d'Éclane, 608. Autres écrits de saint Augustin sur divers sujets, 609. Mort de saint Jérôme; sa version de l'Écriture sainte; ses ouvrages, 611 et suiv. Sainte Marie d'Égypte, 613. Persécution contre les chrétiens en Perse, 616. Sarrasins convertis, 617. Saint Euthymius, solitaire, 617. Vertus de sainte Pulchérie et de Théodose, 618. Affaire de Périgène de Corinthe; juridiction du pape sur l'Illyrie, 619. Mort d'Honorius, 621. Appel d'Antoine de Fussale au saint-siège, 621. Décrétale du pape saint Célestin, 623. Monastères de Marseille; Jean Cassien; ses livres des Institutions monastiques, 624; ses Conférences, 625. Monastère de Lérins fondé par saint Honorat, 625. Saint Germain d'Auxerre, 626. Saint Loup de Troyes, 627. Leur mission en Angleterre, 627. Commencemens de sainte Geneviève, 628. Ouvrages de saint Augustin adressés aux moines d'Adrumet, 630. Il combat les semi-pélagiens, 632. Ses derniers écrits, 633. Désolation de l'Afrique par les Vandales, 635 et suiv. Mort de saint Augustin, 637; ses vertus épiscopales, 637 et suiv. Edition complète de ses ouvrages par les Bénédictins, 639; sa doctrine sur la grâce approuvée par l'Eglise, 641 et suiv. Mort de saint Paulin de Nole; ses écrits, 642 et suiv. Mort de saint Alexandre, fondateur de l'institut des acémètes, 644.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE SEPTIÈME.

DEPUIS LA CONVERSION DE CONSTANTIN JUSQU'A SA MORT.

DE 313 A 337.

Après avoir eu à lutter pendant trois siècles contre des persécutions et des obstacles de tous genres, le christianisme avait obtenu enfin une existence légale dans l'empire par la conversion de Constantin. L'édit publié à Milan pour assurer aux chrétiens le libre exercice de leur religion fut promulgué à Nicomédie par Licinius, aussitôt après la défaite de Maximin, et cette mesure étendit aux provinces de l'Orient les douceurs de la paix dont l'Église jouissait en Occident depuis plusieurs années. On vit alors les fidèles se montrer partout avec sécurité, et faire éclater leur joie par de saints cantiques; les confesseurs sortaient de leurs prisons; les fugitifs et les exilés rentraient dans leur patrie; les pasteurs réunissaient leurs troupeaux dispersés, et se livraient sans crainte à l'exercice de leurs fonctions. A la place des églises brûlées ou démolies on en bâtissait de nouvelles plus grandes et plus magnifiques; leur dédicace se faisait avec solennité, au milieu d'un concours immense de peuple; et, dès ce moment, les saints mystères furent célébrés avec une pompe majestueuse que l'état de l'Église n'avait point comportée jusque alors.

Constantin ne négligea rien pour faire éclater les témoignages de sa foi et favoriser de tout son pouvoir les

progrès de l'Évangile. Outre l'édit qu'il avait publié de concert avec Licinius, il envoya des lettres aux gouverneurs des provinces pour leur enjoindre de faire restituer promptement aux églises tous les biens qui leur avaient appartenu, et qui se trouvaient occupés par les infidèles en vertu des confiscations précédentes. Eusèbe nous a conservé celle qui fut adressée pour cet objet au proconsul d'Afrique. « Votre empressement à faire exécuter cette restitution, écrivait l'empereur, deviendra pour nous une preuve de votre parfaite obéissance. » Il contribuait par d'abondantes largesses à l'ornement des églises et à l'entretien des ministres de la religion. Peu de temps après sa victoire sur Maxence, il fit remettre à l'évêque de Carthage pour le clergé de l'Afrique, de la Numidie et de la Mauritanie, trois mille bourses, formant plus de trois cent mille francs de notre monnaie ; et dans la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, il ajouta que si l'évêque trouvait cette somme insuffisante, il pouvait s'adresser à l'intendant du domaine impérial, qui avait reçu ordre de fournir sans délai tout ce qui lui serait demandé. On croit aussi que vers ce même temps il donna aux papes le palais de Latran, qu'ils ont possédé en effet dès le quatrième siècle, et où fut tenu, l'an 313, le concile de Rome sur l'affaire des donatistes.

Profondément convaincu des vérités chrétiennes, et par la lecture des livres saints, et par les miracles que Dieu avait faits en sa faveur, Constantin devint bientôt comme l'apôtre de toute sa cour, et il gagna au christianisme plusieurs membres de la famille impériale, entre autres sainte Hélène sa mère (1). Il se montrait plein de vénération pour le caractère sacré dont les évêques sont revêtus, il leur rendait tous les honneurs possibles, principalement à ceux qui avaient combattu pour la foi, et il ne faisait point difficulté de les admettre à sa table, quel-

(1) Eus. *Hist.* lib. X. — *Vit. Const.* lib. I, cap. XLII ; lib. II, cap. XLVII.

que pauvre que fût leur extérieur. Il retint long-temps auprès de lui le célèbre Osius, évêque de Cordoue, qui paraît l'avoir instruit dans le christianisme, et qui jouit bientôt de toute sa confiance. Dès le commencement de l'an 313, il adressa au proconsul d'Afrique un rescrit pour affranchir les ministres de l'Église catholique de toutes les charges municipales : « Afin, dit-il, qu'ils ne soient point distraits du service de la religion, ce qui serait une sorte de sacrilège. » Les donatistes, qui se voyaient exclus de cette faveur, employèrent tous les moyens pour empêcher les catholiques d'en jouir ; ils adressèrent aux magistrats et à l'empereur lui-même des réclamations où ils revendiquaient pour leur secte le titre de catholique ; mais au lieu d'en tenir compte, il envoya peu de temps après un nouveau rescrit pour confirmer le premier. On peut croire que des ordres semblables furent transmis aux gouverneurs des autres provinces, et l'on trouve dans le code Théodosien des lois du même prince rendues plus tard qui confirment ce privilège et l'étendent à tout le clergé. Une telle immunité n'était pas seulement importante pour les ministres de la religion, parce qu'elle les déchargeait des obligations onéreuses et multipliées qui pesaient sur les habitans des villes, mais aussi parce qu'elle était une reconnaissance légale de leur titre et de leurs fonctions, et qu'elle leur assurait enfin dans l'empire une condition et des prérogatives analogues ou même supérieures à celles de tous ces pontifes idolâtres, qui peu de temps auparavant les poursuivaient de leur haine et de leur mépris.

Constantin signala son zèle et sa piété par d'autres lois, qu'il publia successivement en faveur de l'Église, dans les premières années qui suivirent sa conversion, et lorsqu'il avait encore Licinius pour collègue. Par un édit de l'an 315, il abolit le supplice de la croix, et défendit de marquer sur le front ceux qui étaient condamnés à travailler aux mines ou à se battre comme gladiateurs. Par

un autre, il prononça la peine du feu contre les patriarches ou les autres chefs des Juifs qui entreprendraient d'inquiéter par des voies de fait ou autrement ceux qui auraient abandonné leur secte pour embrasser le christianisme. Enfin, par un troisième, où se révèle l'heureuse influence de la morale chrétienne, il enjoignit aux officiers des finances de pourvoir sans délai à la subsistance de tous les enfans qui seraient remis entre leurs mains par un père incapable de les nourrir. L'année suivante, il établit que les maîtres pourraient affranchir leurs esclaves en présence des évêques ou des prêtres, sans avoir besoin d'observer les formalités prescrites ni de recourir aux officiers chargés de cette fonction par le droit romain. Il confirma cette disposition par une loi de l'an 321, et donna en outre à tous les clercs le droit d'affranchir leurs esclaves par leur testament.

La loi *Papienne*, portée par Auguste pour encourager les mariages, accordait des honneurs et des privilèges aux personnes mariées, surtout à celles qui avaient beaucoup d'enfans; et en même temps elle établissait des peines contre les célibataires, qu'elle déclarait incapables de recevoir des legs ou des donations. De tels réglemens pouvaient être utiles sous le règne du paganisme, où le célibat n'avait pour principe que le libertinage et la débauche; mais comme ils étaient opposés aux maximes de l'Évangile sur la continence, Constantin les abrogea par une loi de l'an 320, pour ne pas laisser une sorte de flétrissure légale sur la virginité, qu'un grand nombre de chrétiens embrassaient par un motif de perfection. L'année suivante, il fit une loi pour ordonner la célébration du dimanche, prohibant ce jour-là tous les actes judiciaires, tous les travaux de métiers, toutes les occupations ordinaires des villes, et n'exceptant de la défense que les travaux pressans de la campagne. Toutefois, bientôt après, il jugea convenable de permettre aussi pendant ce jour les affranchissemens des esclaves et les actes

publics nécessaires à cet effet. Il ordonna également l'observation du vendredi, que les chrétiens consacraient comme le dimanche à des assemblées solennelles, en mémoire de la passion du Sauveur; et par une autre loi de la même année il permit à chacun de laisser en mourant ce qu'il voudrait de ses biens à l'Église catholique, révoquant sans doute par là quelque ordonnance antérieure qui annullait ces sortes de dispositions testamentaires.

Comme les païens ne craignaient pas de forcer quelquefois les chrétiens à prendre part aux sacrifices, aux lustrations et aux autres cérémonies idolâtriques, Constantin, par une loi de l'an 322, ordonna que les auteurs de ces coupables violences seraient à l'avenir battus de verges ou condamnés à de grosses amendes, suivant leur condition. Lorsqu'il fut devenu maître de l'Orient par la défaite de Licinius, il y mit en vigueur toutes les dispositions de ces lois, et il en publia d'autres encore dont nous parlerons plus tard (1).

(1) Les lois que nous venons de citer se trouvent encore dans le code Théodosien, et sont mentionnées par Eusèbe dans son Histoire et dans la Vie de Constantin. Deux autres lois rendues en 319 contre l'art divinatoire défendent sous les peines les plus sévères à tout aruspice ou devin d'entrer dans les maisons particulières pour y exercer leurs pratiques superstitieuses, mais elles n'interdisent point le ministère des augures exercé publiquement et selon le rite ordinaire. On sait qu'il existait chez les Grecs, comme chez les Romains, une divination publique consacrée par les lois aussi bien que par la religion païenne, et en même temps une divination secrète, exercée en dépit des lois par une foule de magiciens, d'astrologues et de sorciers, qui habitaient, disait-on, des lieux souterrains, qui se plaisaient dans l'obscurité de la nuit ou des tombeaux, qui n'avaient de commerce qu'avec les mauvais démons, qui évoquaient les âmes des morts, et que l'on accusait d'égorger des enfans pour chercher dans leurs entrailles les révélations de l'avenir. Les pratiques de cette divination étaient empruntées aux religions de l'Orient, et ceux qui s'y livraient étaient pour la plupart des Égyptiens, des Persans, des Chaldéens, ou des disciples des mages, ce qui fit donner à cet art secret le nom de magie. C'est

Les jeux séculaires devaient être célébrés à Rome , d'après les anciens usages , l'année 313 ou 314 , c'est-à-dire presque aussitôt après que Constantin se fut rendu maître de cette ville. Quelle que fût l'importance attachée par les païens à cette solennité, d'où ils faisaient dépendre en quelque sorte la prospérité de l'empire , il ne montra que du mépris pour les divinités impuissantes que l'on devait y invoquer, et les jeux n'eurent point lieu. La superstition des païens ne manqua pas de regarder cette omission comme la véritable cause des malheurs qui vinrent accabler l'empire romain un siècle plus tard (1).

uniquement contre ces pratiques occultes, déjà prosrites par une foule d'anciennes lois, que furent dirigées les lois de Constantin. Mais elles n'étaient point applicables à la divination publique, et l'on cite même deux autres lois rendues en 321 qui semblent la favoriser; l'une qui permet d'employer les secrets de la magie pour guérir les maladies ou pour prévenir les orages et les intempéries des saisons; l'autre qui ordonne qu'après avoir consulté les aruspices, si la foudre venait à tomber sur le palais impérial, on ait soin de lui en envoyer les actes sur-le-champ. Ces mesures ont été l'objet de critiques plus ou moins sévères; mais on ne doit pas oublier que les nécessités de la politique obligeaient Constantin d'étendre la tolérance aussi loin que possible, et qu'en statuant sur la manière de consulter les aruspices, il voulait empêcher qu'on se servit de l'art augural pour encourager les espérances et les projets des ambitieux qui pouvaient aspirer à l'empire. On le blâme aussi d'avoir accepté le titre et la robe de souverain pontife; mais, outre que ce fait est contesté avec assez de vraisemblance par d'habiles critiques et entre autres par le P. Pagi, il n'est pas difficile de lui trouver une excuse en le supposant réel; car, après l'éclat de sa conversion et le mépris qu'il montrait pour l'idolâtrie, on ne pouvait plus voir dans cette acceptation qu'une précaution politique sans aucune signification religieuse, et qui servait à lui donner sur tout le clergé païen une autorité qu'il eût été peu prudent de laisser entre les mains d'un autre.

(1) Cette année 313 est remarquable comme étant la première des indictions; cycle de quinze ans dont on ignore l'origine, mais qui commença dès lors à être employé dans le etyle ecclésiastique pour fixer les dates.

Étendant sa sollicitude à tout ce qui intéressait l'Église, Constantin s'appliqua particulièrement à la protéger contre les entreprises des sectaires. Il ordonna, l'an 313, au proconsul et au vicaire d'Afrique de se concerter avec l'évêque de Carthage pour prévenir ou réprimer les troubles occasionnés par le schisme naissant des donatistes. On a vu précédemment que durant la persécution de Dioclétien quelques évêques d'Afrique avaient livré aux païens les saintes Écritures, et l'on désigna sous le nom de traditeurs ceux qui étaient coupables de cette lâcheté, regardée comme une espèce d'apostasie. Mensurius, évêque de Carthage, étant soupçonné de ce crime, Donat, évêque des Cases Noires, sans éclaircir le fait, se sépara aussitôt de sa communion. Ce schisme particulier fit d'abord peu de bruit; mais plusieurs causes vinrent lui donner de l'extension et un éclat funeste après la mort de Mensurius, arrivée l'an 311. Alors Cécilien, diacre de Carthage, fut élu pour remplir le siège de cette ville par le suffrage unanime du peuple, et ordonné par Félix, évêque d'Aptonge, en présence et du consentement des évêques de la province. Deux prêtres qui aspiraient à cette dignité, jaloux de la préférence qu'on avait donnée à Cécilien, refusèrent de le reconnaître pour évêque, et entreprirent de faire annuler son élection. Une femme riche et puissante, nommée Lucile, se joignit à eux pour se venger de Cécilien, qui, n'étant que diacre, l'avait vivement irritée en la reprenant d'une pratique superstitieuse. Enfin quelques vieillards de Carthage entrèrent dans cette cabale contre l'évêque, parce qu'il les obligea de restituer les vases de l'église, que Mensurius leur avait confiés, en partant pour Rome sur l'ordre de Maxence, et dont ils avaient espéré s'enrichir, dans la persuasion que personne n'avait connaissance de ce dépôt.

Ces ennemis de Cécilien, poussés par des passions diverses, ne négligèrent rien pour parvenir à leurs fins. Ils attaquèrent son élection comme ayant eu lieu en l'ab-

sence des évêques de Numidie, dont ils prétendaient sans aucun motif que le concours était nécessaire ; ils contestèrent la validité de son ordination, sous prétexte qu'elle avait été faite par un évêque traditeur ; car ils accusèrent faussement Félix d'Aptonge d'avoir livré les saintes Écritures avec les vases de son église, et, suivant la doctrine des rebaptisans, admise encore dans quelques églises d'Afrique, cette apostasie devait rendre invalide et nulle l'ordination conférée par un évêque qui en était coupable. Ils imputèrent aussi à Cécilien des crimes personnels qui devaient le faire regarder comme indigne de l'épiscopat ; entre autres d'avoir, étant diacre, empêché de porter de la nourriture aux martyrs détenus dans les prisons. Ayant imaginé ces moyens, et ne doutant pas de leur succès, ils s'adressèrent à Second, évêque de Tigisi et primat de Numidie, qui, se trouvant blessé de n'avoir point été appelé pour faire l'ordination, s'empressa de venir à Carthage avec soixante-dix évêques de la même province, irrités eux-mêmes de ce que l'élection avait été faite sans leur concours. Ces évêques, traités magnifiquement par Lucile et comblés de présens, se déclarèrent aussitôt contre Cécilien, et le citèrent à comparaître devant eux. Mais les fidèles assemblés avec lui dans l'église ne souffrirent pas qu'il en sortît pour aller dans une maison particulière s'exposer à la passion de ses ennemis. Il se borna donc à répondre que si l'on croyait avoir à lui imputer quelque crime, il attendrait qu'on lui en ait donné connaissance et qu'on produisît ses accusateurs. Comme on s'attachait particulièrement à combattre la légitimité de son ordination, en se fondant sur le prétexte que nous venons de dire, il ajouta que si on ne le regardait pas comme valablement ordonné, on pouvait de nouveau lui imposer les mains. Ce n'était pas qu'il eût aucun doute à cet égard, mais il voulait enlever à ses ennemis jusqu'au moindre prétexte, afin qu'on vit bien clairement que leurs poursuites n'avaient d'autre cause réelle qu'une haine aveugle et sans

motifs. En effet, l'un de ces évêques schismatiques, nommé Purpurius, ne fut pas même assez maître de lui pour dissimuler : il dit tout haut que Cécilien pouvait venir, et qu'on lui imposerait les mains si rudement qu'il en aurait la tête écrasée. Ce propos était digne d'un évêque accusé au concile de Cirte d'avoir fait mourir son propre neveu, et qui, au lieu de se justifier, avait fait taire ses accusateurs par les menaces les plus brutales. Cependant les ennemis de Cécilien affectèrent de voir dans sa réponse un aveu de la nullité de son ordination : et regardant le siège de Carthage comme vacant, ils firent une nouvelle élection et ordonnèrent un nommé Majorin, qui était attaché à la maison de Lucile. Ensuite ils écrivirent de tous côtés des lettres en Afrique pour détourner les fidèles de la communion de Cécilien. Mais il s'inquiéta peu de toutes ces mesures, et se crut suffisamment justifié, étant uni de communion avec la multitude des évêques, et principalement avec l'Église de Rome, centre de l'unité catholique (1).

Constantin, devenu maître de l'Afrique par la défaite de Maxence, prit aussitôt des mesures pour éteindre ou affaiblir le schisme dans cette province; il accorda, comme on l'a vu, des largesses et des privilèges aux évêques et aux autres ministres de la religion qui demeuraient unis à Cécilien : il informa en même temps celui-ci des ordres qu'il avait donnés au proconsul d'Afrique pour la répression de ceux qui troublaient la paix de l'Église catholique. Ces ordres furent sans doute notifiés aux donatistes, qui alors adressèrent à l'empereur un mémoire contre Cécilien, et une requête pour demander qu'on leur donnât des juges choisis parmi les évêques des Gaules. Constantin se rendant à leur vœu désigna Materne, évêque de Cologne, Marin d'Arles, et Rhéticius d'Autun, tous trois célèbres par leurs talens et leurs vertus. Mais il voulut

(1) August. *Epist.* XLIII. — Optat. Milev. lib. I.

que le pape présidât lui-même à la décision d'une cause si importante, et il écrivit pour cet objet à saint Miltiade, qui occupait alors le siège apostolique. Il avait ordonné en même temps au proconsul d'Afrique d'envoyer à Rome, pour le commencement d'octobre, Cécilien avec dix évêques de son parti, et autant d'évêques schismatiques. Ils arrivèrent au jour marqué, et aussitôt le pape réunit en concile, dans le palais de Latran, les trois évêques des Gaules, avec quinze Italiens, parmi lesquels se trouvait saint Mérocle, évêque de Milan et métropolitain d'une partie de l'Italie.

Le concile s'ouvrit le 2 octobre de l'an 313, et employa trois séances à l'examen de cette affaire. Dans la première, les ennemis de Cécilien présentèrent un mémoire d'accusation contre lui, au nom du peuple de Carthage; mais comme il ne contenait que les cris confus de la populace qui suivait le parti de Majorin, on n'y eut aucun égard, et l'on exigea des témoins et des accusateurs connus qui vinssent déposer nommément, afin qu'on pût discuter leur témoignage. Ceux que les schismatiques avaient produits d'abord les couvrirent de confusion, en déclarant qu'ils ne pouvaient rien alléguer de certain contre Cécilien. Donat des Cases Noires promit plusieurs fois d'en présenter d'autres qu'il avait amenés; mais craignant apparemment leurs explications, il les renvoya aussitôt, et lui-même n'osa plus reparaître au concile; car étant accusé à son tour par Cécilien d'avoir commencé le schisme à Carthage du vivant de Mensurius, d'avoir rebaptisé et imposé de nouveau les mains à des évêques tombés dans l'idolâtrie, il s'était vu réduit à confesser les deux derniers chefs et n'avait pu se justifier du premier, en sorte qu'il jugea prudent de ne pas se montrer davantage, afin d'éviter la honte de la condamnation dont il se sentait menacé.

Dans la seconde séance, quelques personnes se présentèrent avec un autre mémoire contre Cécilien; mais après

une discussion approfondie, on reconnut qu'il ne renfermait que des allégations destituées de preuves. Enfin, dans la troisième, on vint à l'examen du conciliabule de Carthage, dont les schismatiques faisaient sonner bien haut l'autorité, soit à cause du grand nombre d'évêques qui s'y étaient trouvés, soit parce qu'étant du pays ils avaient jugé en connaissance de cause. Mais comme il était notoire que ces évêques, animés par la passion et se faisant l'instrument d'une femme vindicative, s'étaient déclarés tout d'abord les ennemis de Cécilien; qu'ils l'avaient sommé de comparaître devant eux sans observer les formalités voulues, et qu'ils l'avaient condamné sans l'entendre, quoiqu'il eût des raisons légitimes pour ne point obéir à leur sommation, puisqu'il ne pouvait pas même se présenter avec sûreté pour sa personne, on crut ne devoir pas tenir compte d'un jugement dicté par la haine et prononcé contre un absent, après des procédures si visiblement irrégulières. Du reste, on jugea inutile de discuter la cause de Félix d'Aptonge, et d'examiner s'il était réellement traditeur, car c'était une maxime constante qu'un évêque coupable même d'apostasie, tant qu'il est en place, sans être condamné ni déposé par un jugement canonique, peut légitimement faire des ordinations et toutes les autres fonctions épiscopales. Quant au grief de n'avoir point appelé les évêques de Numidie pour l'ordination de Cécilien, il ne paraît pas que le concile s'en soit occupé ni que les schismatiques aient alors insisté sur ce point, parce que c'était un usage depuis long-temps établi que l'évêque de Carthage, comme tous ceux des grands sièges, fût ordonné par un évêque de la province et non par le métropolitain d'une province voisine (1).

Comme on n'avait pu fournir aucune preuve des crimes imputés à Cécilien, le concile n'hésita pas à le dé-

(1) August. *Brevic. Collat. cum Donat.* — Epist. XLIII.

clarer innocent et à le maintenir dans la communion de l'Église en ratifiant son ordination. Cependant il s'abstint de prononcer aucune sentence contre les évêques du parti contraire, et pour éteindre plus facilement toute division, il les autorisa même à garder leur siège en renonçant au schisme; voulant que dans toutes les églises où se trouvaient deux évêques, l'un ordonné par les catholiques, l'autre par les donatistes, on conserverait le plus ancien, et l'on pourvoirait l'autre d'un nouveau siège dès qu'il surviendrait une vacance. Il n'y eut que Donat des Cases Noires qui fut condamné comme auteur de tout ce désordre, et convaincu d'ailleurs de prévarications inexcusables. Le concile informa Constantin de ce jugement, et il envoya en même temps deux évêques en Afrique pour travailler au rétablissement de l'unité. Pour faciliter ce résultat, Donat et Cécilien lui-même devaient par ordre de l'empereur rester quelque temps éloignés de Carthage; mais le premier ne tarda pas à s'y rendre pour retenir ses partisans, et Cécilien l'ayant appris se hâta de venir à son tour veiller sur son troupeau. La division continua donc comme auparavant, et les donatistes renouvelèrent leurs intrigues auprès de l'empereur (1).

Ils protestèrent contre la décision du concile de Rome, en alléguant qu'il avait été trop peu nombreux pour que son jugement dût prévaloir contre l'autorité beaucoup plus imposante du concile de Carthage, et que d'ailleurs la cause n'avait pas été pleinement discutée, ni suffisamment éclaircie, puisqu'on n'avait pas examiné l'affaire de Félix d'Aptonge. Constantin ordonna donc au vicaire d'Afrique de procéder à des informations juridiques pour éclaircir ce dernier point, et après les recherches les plus minutieuses et les plus exactes, il fut constaté enfin par des pièces authentiques, par l'interrogatoire et la confrontation de toutes les personnes qui avaient rempli des fonc-

(1) Optat. lib. I. — Euseb. *Hist.* lib. X, cap. v.

tions publiques dans la ville d'Aptonge, pendant la persécution, que non seulement Félix était innocent du crime qu'on lui imputait, mais que de plus les donatistes avaient falsifié des pièces pour les faire servir de preuves à leur calomnie (1).

Constantin résolut en même temps d'assembler à Arles, dans les Gaules, un concile plus nombreux que celui de Rome, afin d'ôter par là tout prétexte aux schismatiques. Il écrivit des lettres de convocation aux évêques de toutes les provinces qui faisaient partie de son empire; il ordonna de leur fournir des voitures et de pourvoir à toutes leurs dépenses aux frais de l'état. Il manda également au vicaire d'Afrique de faire partir le plus promptement possible Cécilien et ses adversaires, avec quelques évêques de leur choix et d'autres de toutes les provinces d'Afrique. Ce concile, réuni le 1^{er} août 314, examina dans tous ses détails et avec le plus grand soin la cause de Cécilien. Les donatistes reproduisirent encore les accusations qu'ils avaient imaginées contre lui personnellement et contre les évêques qui l'avaient ordonné. Mais ils ne purent en donner aucune preuve, et leur insistance sur le dernier point parut d'autant plus inexcusable que la plupart de ceux qui accusaient Félix d'Aptonge étaient eux-mêmes des traditeurs, comme ils avaient été obligés d'en faire l'aveu au concile de Cirte. Cécilien fut donc déclaré innocent, et ses accusateurs condamnés. Quelques-uns des donatistes abandonnèrent alors le schisme pour se rattacher à l'unité catholique. Mais un grand nombre, persistant avec opiniâtreté dans leur égarement, ne rougirent pas d'appeler du jugement des évêques à l'empereur. Il en fut d'abord extrêmement irrité, et manifesta son indignation contre ces rebelles dans une lettre qu'il écrivit aux évêques du concile, qui lui avaient rendu compte de ce qui s'était passé. « Ils osent

(1) *Acta purgat. Felicis*, apud Baluz. *Miscell.* tome II.

demander, disait-il, que je les juge, moi qui dois être jugé par Jésus-Christ, dont les évêques sont les ministres. » Il recommanda cependant au concile d'user de patience pour leur laisser le temps de revenir au bon parti. Mais en même temps il donna ordre d'arrêter les plus séditeux et de les envoyer à sa cour.

Dès qu'ils y furent arrivés, ils mirent tout en œuvre pour se faire des protecteurs, et à force d'intrigues ils vinrent à bout de déterminer Constantin à recevoir leur appel. Après avoir hésité quelque temps s'il ferait juger l'affaire en Afrique par des commissaires, ou s'il ferait comparaître devant lui Cécilien et ses accusateurs pour les juger en personne, il s'arrêta enfin à ce dernier parti, et donna ordre à l'évêque de Carthage de se trouver à Rome un certain jour pour y défendre sa cause. Il accorda ensuite un délai qui servit de prétexte aux donatistes pour l'accuser lui-même de partialité, et pour exciter de nouveaux troubles en Afrique. Enfin Cécilien s'étant rendu à Milan, Constantin fit amener les parties devant son conseil, écouta leurs raisons et leurs plaintes, examina toutes les pièces, et prononça son jugement, par lequel Cécilien fut encore déclaré innocent et ses ennemis condamnés comme calomniateurs. Il en donna aussitôt connaissance au vicaire du prétoire en Afrique, par une lettre du 10 novembre 316.

Les donatistes ne se rendirent pas plus au jugement de l'empereur qu'à ceux des évêques. Ils se plaignirent qu'il avait été prévenu contre eux et s'était laissé gagner par le célèbre Osius, qui favorisait Cécilien. C'est pourquoi Constantin se vit obligé de bannir les plus séditeux; et comme ils avaient excité les magistrats à imposer les charges municipales aux clercs de l'Église catholique, il renouvela en faveur de ceux-ci l'exemption qu'il leur avait précédemment accordée. Il exhorta néanmoins les évêques à ne se défendre que par la patience, en considérant que les mauvais traitemens qu'ils auraient à en-

durer leur tiendraient lieu du martyre. Enfin, voyant que la douceur ne servait qu'à rendre les schismatiques plus insolens, il ordonna de leur enlever toutes les églises, et prononça par une loi la confiscation des lieux où ils avaient coutume de s'assembler; mais on ignore la date de cette loi (1).

Un des principaux fauteurs du schisme dans la Numidie, et celui qui contribuait le plus à entretenir le désordre, était un nommé Sylvain, évêque de Cirte ou Constantine (2) dans cette province. Il s'était emparé d'une église que Constantin avait fait bâtir pour les catholiques, et il refusa obstinément de la rendre. Mais un de ses diacres, qu'il avait déposé pour quelques offenses personnelles, fournit aux catholiques le moyen de convaincre cet évêque d'avoir livré les vases sacrés pendant la persécution, et de s'être fait ordonner par brigue et par simonie. L'information en fut faite juridiquement sur les lieux l'an 320, et toutes les allégations prouvées par des témoignages irrécusables ou des pièces authentiques. Le consulaire de Numidie envoya cette procédure à l'empereur, qui prit le parti de condamner Sylvain à l'exil avec quelques autres sectaires dont il apprit la turbulence. Toutefois les donatistes lui ayant présenté une requête, peu de temps après, pour demander le rappel des exilés et la liberté de conscience, en protestant qu'ils étaient disposés à tout souffrir plutôt que de communiquer avec Cécilien, Constantin leur accorda cette demande, et en informa le vicaire d'Afrique par une lettre du 5 mai 321. Il y fut peut-être déterminé par des raisons politiques; car il pouvait dès lors prévoir une guerre inévitable avec Licinius, et il craignait sans doute,

(1) Optat. lib. I. — August. *Adv. Petilian.* lib. II, cap. xcii.

(2) La ville de Cirte avait été ruinée pendant la guerre de Maxence contre Alexandre, qui avait pris la pourpre en Afrique, et Constantin l'ayant fait rebâtir, lui fit porter son nom.

dans ces circonstances , d'occasionner une révolte en Afrique par une trop grande sévérité contre des sectaires déjà trop disposés à la sédition. Quand cette guerre fut terminée et qu'il se vit seul maître de l'empire , il pensa d'abord à employer, pour éteindre le schisme , l'intervention des évêques de l'Orient ; mais les dissensions qui s'élevèrent à l'occasion d'Arius le forcèrent d'abandonner ce projet (1).

Tels furent les commencemens du schisme des donatistes, qui troubla l'église d'Afrique pendant plus de deux siècles. Ces sectaires durent ce nom soit à Donat des Cases Noires dont nous avons parlé, soit à un autre Donat, qui prit, après Majorin, le titre d'évêque de Carthage , et qui par ses talens , son activité et quelques vertus apparentes , contribua beaucoup à grossir ce parti. Ménagés ou réprimés successivement par les empereurs , ils employèrent tous les moyens pour se soutenir, et l'on verra bientôt des troupes nombreuses de ces fanatiques parcourir en armes le pays et commettre des désordres de tous genres. On compta par la suite plus de trois cents évêques donatistes en Afrique ; mais leur secte ne put s'étendre hors de cette province, si ce n'est dans quelques rares endroits de l'Espagne et de l'Italie. Ayant envoyé un évêque à Rome et tenté vainement d'y obtenir une église , ils disposèrent une caverne , au pied d'une montagne , pour y tenir leurs assemblées , composées seulement de quelques Africains que le commerce ou d'autres affaires appelaient dans cette ville. Au schisme les donatistes joignaient l'hérésie , prétendant que la foi et la sainteté étaient nécessaires dans le ministre des sacrements pour les conférer valablement ; que les hérétiques et les pécheurs ne pouvaient être membres de l'Église ; et comme ils croyaient Cécilien et Félix d'Aptonge coupables de crimes dont les autres évêques s'étaient rendus

(1) Euseb. *Vit. Const.* lib. II, cap. LXVI.

complices en communiquant avec eux, ils les regardaient comme tous exclus de l'Église par ce fait, en sorte qu'elle n'était plus composée que du parti donatiste. La réfutation de ces deux erreurs fut l'objet de la longue controverse que saint Augustin fut obligé de soutenir plus tard contre ces sectaires.

Le concile d'Arles, assemblé pour juger Cécilien, ne se borna pas à l'examen de cette affaire; il fit aussi des réglemens sur divers points de discipline pour prévenir ou corriger des abus; mais il ne voulut les publier qu'avec l'approbation du saint-siège, et il les envoya, pour cet effet, au pape saint Sylvestre, qui avait succédé à saint Miltiade au mois de janvier de l'an 314. « Plût à Dieu que vous eussiez été présent à notre assemblée, disaient les évêques dans la lettre synodale qu'ils lui écrivirent, nous aurions goûté une joie plus sensible en vous voyant juger avec nous. Désirant pourvoir aux besoins de nos provinces, nous avons fait plusieurs réglemens en présence du Saint-Esprit et de ses anges; mais nous avons cru que c'était principalement à vous, qui avez une autorité plus étendue, de les notifier à tous les fidèles (1).

Le premier canon de ce concile ordonne de célébrer partout la fête de Pâques en même temps et au jour indiqué par le pape; car c'était la coutume que chaque année il fit connaître le jour de cette fête par une circulaire aux évêques qui, dès Noël ou l'Épiphanie, l'annonçaient à leur peuple, et fixaient en conséquence le commencement du carême. Dans les canons suivans, il est enjoint aux clercs, et spécialement aux prêtres et aux diacres, sous peine de déposition, de demeurer dans le lieu où ils ont été ordonnés. Il est défendu aux diacres d'exercer leurs fonctions en plusieurs endroits, et aux évêques d'usurper les droits d'un autre, et de faire des ordinations

(1) *Epist. Synod. Arelat. ad Sylv.* t. I, Concil. Labb. pag. 1425.

d'évêques s'ils ne sont au moins trois. L'excommunication est prononcée contre les clercs coupables d'usure, contre les fidèles qui, étant obligés au service militaire, l'abandonneront pendant la paix de l'Église; contre les comédiens et les conducteurs de chariots dans le cirque, s'ils ne renoncent à cette profession. Le concile prive aussi de la communion, mais pour un temps seulement, les filles chrétiennes qui épousent des païens. Comme la coutume de rebaptiser subsistait encore en plusieurs endroits de l'Afrique, le concile défend de réitérer le baptême donné par les hérétiques, si l'on découvre qu'il a été conféré selon la forme ordinaire. Il veut aussi qu'on tienne pour légitimes les ordinations faites régulièrement par des évêques traditeurs: ordonnant toutefois la peine de déposition contre ceux qui seront convaincus d'avoir livré les Écritures ou dénoncé leurs frères, pourvu que cette accusation soit prouvée par des pièces authentiques. Quant à ceux qui intentent de fausses accusations, le concile enjoint de ne leur accorder la communion qu'à la mort. Tels sont les principaux réglemens du concile d'Arles, les plus anciens canons de discipline qui nous restent de l'église gallicane. On ne trouve dans les souscriptions que les noms de trente-trois évêques, avec les députés de douze absens; mais à juger de ce concile par la manière dont les pères en parlent, il y a tout lieu de croire qu'il était beaucoup plus nombreux; et l'on voit en effet, par une lettre de Constantin, qu'il y avait convoqué des évêques d'une infinité d'endroits (1).

On rapporte à ce même temps les conciles d'Ancyre et de Néocésarée, qui sont également célèbres par leurs canons sur la discipline. Ancyre était la capitale de la Galatie, et avait dès lors pour évêque Marcel, dont le nom fit tant de bruit dans la suite. Il s'y trouva des évêques de l'Asie-Mineure, du Pont, de l'Arménie, de la Syrie;

(1) *Epist. Const. ad Chrest.* apud Euseb. *Hist.* lib. X, cap. v.

et comme la persécution venait de finir depuis peu dans ces provinces, un des principaux objets du concile fut de régler la pénitence qui devait être imposée aux fidèles tombés dans l'idolâtrie. On fit aussi des réglemens pour la pénitence des autres crimes, et sur quelques points on adoucit un peu la rigueur de l'ancienne discipline. On permit en même temps aux évêques d'user d'une plus grande indulgence selon les dispositions des pénitens. Parmi les canons de ce concile qui se rapportent à d'autres objets, nous ne devons pas oublier celui qui dispose que si les diacres ont déclaré lors de leur ordination qu'ils ne renonçaient point au mariage, ils ne seront point exclus du ministère pour s'être mariés dans la suite, mais qu'ils seront déposés s'ils se marient sans avoir fait cette protestation. On voit par ce règlement que la continence était imposée généralement à ceux qui recevaient les ordres sacrés, et que si quelques-uns pouvaient être dispensés de cette obligation, ce n'était que par des exceptions particulières et lorsque l'évêque jugeait à propos de déroger à la règle, dans un cas de besoin et pour l'utilité de l'Eglise. Par un autre canon, il est défendu aux chorévêques d'ordonner des prêtres ou des diacres, et aux prêtres de la ville de rien faire dans les paroisses du diocèse sans une permission par écrit de l'évêque (1).

(1) C'est la première fois qu'il est fait mention des chorévêques, dont l'institution paraît être néanmoins beaucoup plus ancienne. Ce terme signifie proprement évêque de la campagne; et l'on croit qu'en général c'étaient des prêtres à qui l'évêque confiait son autorité pour l'administration d'un canton rural dépendant de son diocèse; mais ils étaient quelquefois revêtus du caractère épiscopal, comme on le voit par les dispositions du concile de Nicée, qui veut qu'on reçoive avec le titre et les fonctions de chorévêque ou de prêtre ceux des évêques novatiens qui reviendraient à l'Eglise. Dans tous les cas cependant ils n'étaient que les vicaires de l'évêque de la ville, et comme plusieurs cherchaient à étendre leur au-

Le concile de Néocésarée fit de même plusieurs réglemens concernant les devoirs des prêtres. Il ordonne la peine de déposition contre ceux qui oseraient se marier, et soumet en outre à la pénitence publique ceux qui se rendraient coupables de fornication et d'adultère. Il défend d'ordonner des prêtres avant l'âge de trente ans, et d'admettre au sacerdoce les chrétiens qui ont attendu la maladie pour demander le baptême, à moins toutefois qu'il n'y ait dans ce dernier cas des raisons légitimes pour user de dispense. Il interdit aux prêtres de la campagne d'exercer leurs fonctions dans l'église de la ville, à moins que l'évêque et les prêtres de la ville ne soient absens, et alors cet honneur doit être accordé de préférence aux chorévêques. Il statue qu'il n'y aura pas plus de sept diacres dans chaque ville, quelque grande qu'elle soit, afin de se conformer à la première institution. Cette règle a toujours été suivie à Rome et dans les principales églises. D'autres canons concernent la pénitence, et l'on peut remarquer qu'elle est imposée à ceux qui se marient plusieurs fois; car les secondes noces, bien que permises, étaient regardées comme une faiblesse, et de là vient que l'on défend aux prêtres d'assister au festin donné à cette occasion. On croit que Vital, patriarche d'Antioche, présida à ces deux conciles d'Ancyre et de Néocésarée; son nom se trouve en effet en tête des souscriptions; ce qui prouve qu'ils furent tenus avant l'an 319, puisque Vital mourut cette même année. Il est probable que dans ces premiers temps de la liberté de l'Église, les évêques tinrent beaucoup d'autres conciles dont il ne nous est rien parvenu.

C'est alors aussi, ou peu auparavant, que commencèrent en Orient les institutions monastiques et ces nombreuses réunions de cénobites qui répandirent un si vif

torité, nous verrons dans la suite d'autres conciles obligés de faire encore des réglemens pour les maintenir dans la subordination.

éclat dans l'Église par la sainteté de leur vie. Dès l'origine du christianisme, il y avait eu des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, vivant dans la retraite, se livrant aux pratiques d'une austère mortification, distribuant leurs biens aux pauvres et gardant la continence, observaient les conseils de perfection contenus dans l'Évangile. On leur donnait le nom d'*ascètes*, comme s'exerçant spécialement à la vertu. Rien, du reste, ne les distinguait des autres chrétiens; ils étaient clercs ou laïques indifféremment, n'ayant ni règle spéciale, ni habitation commune, et n'étant point soumis à des supérieurs particuliers. Seulement ils cherchaient à se tenir autant que possible séparés du monde au milieu duquel ils vivaient, restant habituellement renfermés dans leur demeure, s'occupant de la prière, de la méditation, de la lecture, veillant une partie de la nuit, jeûnant quelquefois plusieurs jours de suite, et ajoutant ainsi des austérités volontaires aux abstinences commandées par l'Église et communes à tous les chrétiens. Quelques-uns se retiraient à la campagne pour se livrer plus librement à ces exercices, et c'est ce que nous avons remarqué en particulier de saint Grégoire le Thaumaturge, et de quelques disciples de saint Marc, qui donnèrent ainsi le premier exemple de la vie solitaire dans le voisinage d'Alexandrie. Les persécutions obligèrent dans la suite les chrétiens à se disperser dans les déserts pour se soustraire à la fureur de leurs ennemis, et plusieurs se déterminèrent à y passer le reste de leur vie, comme on l'a vu de saint Paul, le premier ermite dont le nom soit connu. Après la liberté de l'Église, un grand nombre prirent la même résolution pour échapper à la contagion du monde, dont les vices se glissaient insensiblement parmi les chrétiens. Les uns s'établissaient dans des grottes ou dans des cabanes qu'ils se construisaient près d'une source et à portée de quelques arbres, dont les fruits avec des herbes et des racines servaient à leur nourriture. D'autres, poussant

l'austérité plus loin , erraient dans la solitude sans avoir aucun abri ni aucune demeure fixe , et on leur donna pour cette raison le nom d'*anachorètes*. Bientôt leur réputation attira auprès d'eux plusieurs disciples qui venaient se ranger sous leur conduite pour marcher plus facilement vers la perfection en suivant leurs conseils et leur exemple. De cette manière commença la vie commune parmi les solitaires , et l'on donna le nom de *cénobites* à ceux qui vivaient ainsi réunis. Dès lors on établit des règles qui durent être suivies par tous les membres de la communauté , et qui plus tard , modifiées sur certains points et approuvées par l'Église, déterminèrent les formes diverses de la vie monastique.

Saint Antoine fut le premier et le plus célèbre de ceux qui attirèrent par leur réputation de nombreux disciples dans les déserts , et qui les y firent vivre en communauté (1). Il était né dans un bourg de la haute Égypte, vers l'an 251 , de parens chrétiens , qui ne négligèrent rien pour le former à la vertu. Ils se chargèrent eux-mêmes de son éducation , et quoique distingués par leur noblesse et leur opulence , ils ne l'envoyèrent point aux écoles publiques pour y étudier la langue grecque ou les sciences humaines, dans la crainte qu'il ne fût entraîné au vice par le mauvais exemple. Il n'apprit donc d'autre langue que l'égyptienne , qui restait encore en usage parmi les naturels du pays, surtout dans la campagne. Mais comme il allait régulièrement aux assemblées de l'église avec ses parens, qu'il écoutait avec attention la lecture et l'explication des livres saints, et qu'il en faisait l'objet de ses méditations presque continuelles , il acquit bientôt les connaissances les plus profondes dans la science de la religion. Ayant perdu , à l'âge d'environ vingt ans , son père et sa mère , il demeura chargé du soin de sa fortune et d'une sœur encore fort jeune. Envi-

(1) S. Athan. *Vit. Anton.*

ron six mois après, se rendant à l'église, il méditait sur l'exemple des apôtres, qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et des premiers fidèles, qui vendaient leurs biens pour subvenir aux besoins de leurs frères. Vivement occupé de ces pensées, il entra au moment même où l'on lisait ces paroles du Sauveur adressées à un riche : Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, puis reviens à ma suite, et tu auras un trésor dans le ciel. Antoine se fit à lui-même l'application de ce conseil ; il partagea son patrimoine entre ses voisins, et vendit ses meubles, dont il retira une somme considérable qu'il distribua aux pauvres ; puis, confiant sa sœur à des vierges chrétiennes pour l'élever avec elles, il quitta aussitôt sa maison et établit sa demeure hors du village, assez près d'un vieillard qui depuis sa jeunesse vivait séparé du monde. Il n'eut plus d'autre soin dans cette retraite que d'avancer constamment dans les voies de la perfection. S'il entendait parler de quelques solitaires, il s'empressait de les visiter pour profiter de leurs instructions et de leurs exemples, écoutant leurs conseils avec docilité, observant soigneusement leur règle de vie, et s'efforçant de rassembler en lui-même toutes les vertus qu'il voyait exceller particulièrement dans chacun d'eux.

Le démon, pour ébranler sa constance, obséda son esprit de mille pensées dangereuses, lui remettant sans cesse devant les yeux toutes les jouissances du monde, les difficultés de son entreprise, les combats qu'il aurait à soutenir, et troublant surtout son imagination par des fantômes impurs, afin d'allumer dans son cœur le feu des passions et les désirs de la volupté. Mais le jeune solitaire triompha de toutes ces tentations par un redoublement de ferveur, d'austérité et de pénitence ; son lit n'était qu'une natte, et le plus souvent il couchait sur la terre nue, ne prenant d'ailleurs que peu de sommeil, et restant même des nuits entières sans dormir. Il ne mangeait qu'une fois

le jour après le soleil couché; quelquefois même il passait sans manger deux jours de suite ou même davantage; toute sa nourriture était un peu de pain avec du sel, et il ne buvait que de l'eau; car pour le vin et la viande, c'était déjà un usage établi chez tous les solitaires de s'en abstenir. Il était constamment occupé de la méditation et de la prière, tout en se livrant au travail des mains, soit pour ne pas demeurer oisif, soit pour subvenir à ses besoins et au soulagement des pauvres. Cherchant bientôt une solitude plus profonde, il alla se cacher dans un sépulcre éloigné de toute habitation. L'Égypte était pleine de ces monumens qui renfermaient des souterrains plus ou moins vastes, où l'on conservait les corps après les avoir embaumés. Là, saint Antoine vécut séparé de tout commerce avec les hommes, si ce n'est avec un de ses amis qui lui apportait du pain de temps en temps. Les démons l'attaquèrent de nouveau par tous les moyens; il reçut à plusieurs reprises des coups si violens, que ne pouvant se soutenir à cause de la douleur, il demeura étendu sans connaissance. Une autre fois il vit les murs de son habitation s'entr'ouvrir de tous côtés, et une multitude de lions et d'autres monstres poussant des rugissemens et prêts à s'élancer sur lui. Il méprisa tous ces fantômes, et bientôt un rayon de lumière pénétrant jusqu'à lui vint les dissiper. Où étiez-vous, Seigneur, s'écria-t-il, et pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement? J'étais ici même, répondit une voix céleste; mais je voulais être spectateur de ton courage. Antoine se sentant donc plus de force que jamais, partit dès le lendemain pour le grand désert de la Thébaïde. Il avait alors environ trente-cinq ans, et il en avait déjà passé quinze dans la solitude. Ayant trouvé sur une montagne, à l'orient du Nil, un vieux château depuis long-temps abandonné, il y établit sa demeure et y vécut pendant vingt ans sans sortir ni se laisser voir de personne. Il n'ouvrait la porte de sa cellule ni à ses amis qui venaient quelquefois pour le visiter, ni à ceux qui lui appor-

taient tous les six mois quelques pains qu'ils étaient réduits à jeter par-dessus les murs.

Enfin, comme sa réputation s'était répandue de tous côtés, et qu'une foule de personnes décidées à imiter sa vie le pressaient de les admettre auprès de lui pour les diriger, il se rendit enfin à leurs instances; et ses discours aussi bien que ses miracles ayant fait naître ensuite la même résolution dans un grand nombre d'autres, il se vit bientôt à la tête d'une multitude de disciples qu'il établit en divers monastères, les uns près de lui dans un lieu nommé Pisper, à l'orient du Nil; les autres à l'occident, vers la ville d'Arsinoé. Il les visitait fréquemment pour les encourager et les instruire, leur découvrant tous les artifices du démon et les moyens d'en triompher, leur recommandant surtout le jeûne, la prière, l'aumône, l'humilité, le signe de la croix, un ardent amour pour Jésus-Christ, et ne cessant de les animer à la perfection par ses exhortations et par son exemple. Cet établissement des premiers monastères eut lieu vers l'an 305. Quelques années plus tard, la persécution s'exerçant avec violence à Alexandrie, saint Antoine, poussé par le désir du martyre, se rendit dans cette ville avec plusieurs de ses disciples, pour se dévouer au service des confesseurs que l'on y conduisait de toutes parts. Il les visitait dans les prisons et dans les mines, les encourageait devant les tribunaux, et les accompagnait jusqu'au lieu de l'exécution. Le gouverneur, voyant sa fermeté, défendit à aucun moine de paraître dans les jugemens ou même de séjourner dans la ville. Mais Antoine ne crut pas devoir déférer à cette défense, et le lendemain il se présenta sur le passage du magistrat, qui toutefois n'osa pas le faire arrêter.

Quand la persécution eut cessé il retourna à son monastère, où le bruit de ses miracles attira bientôt une foule de malades qui venaient solliciter leur guérison. Pour échapper à ces importunités, qui troublaient sa solitude, il se tint d'abord renfermé pendant quelque temps,

puis il résolut de se retirer dans la haute Thébaïde, où il était inconnu. Mais comme il était en chemin, Dieu l'avertit de pénétrer plus avant dans le désert, du côté de la mer Rouge. Après avoir marché trois jours et trois nuits à la suite de quelques Sarrasins qui erraient dans ces endroits, il parvint à une montagne assez élevée, d'où jaillissaient plusieurs sources qui se réunissaient pour former un ruisseau limpide, ombragé de palmiers et de divers arbustes. Il s'établit sur cette montagne, nommée Colzim, et qui fut ensuite désignée sous le nom de mont Saint-Antoine. Elle était à peu près à une journée de distance de la mer Rouge. Il y vécut quelque temps de fruits et du pain que lui apportaient les Sarrasins. Quelques solitaires, qui découvrirent le lieu de sa retraite, eurent soin plus tard de lui en envoyer. Mais pour ne point leur être à charge, il leur demanda quelques instrumens de travail avec lesquels il pût bêcher la terre et semer du blé pour sa nourriture. Il planta aussi quelques vignes, et se fit un petit jardin où il cultivait des légumes pour les personnes qui venaient le visiter. Sa cellule ordinaire formait une petite chambre carrée qui n'avait que la largeur nécessaire pour s'y étendre en dormant. Sur le sommet de la montagne se trouvaient deux autres cellules de la même grandeur, taillées dans le roc, où il se retirait pour éviter la foule des visites et même la compagnie de ses disciples; car un grand nombre de solitaires vinrent bientôt se fixer près de lui dès que le lieu de sa retraite fut connu. C'était vers l'an 315, et il avait déjà soixante-cinq ans.

Quelque temps après, ses anciens disciples le prièrent instamment de venir les visiter dans leur monastère de Pisper. Il se mit en route avec quelques compagnons de voyage, faisant porter sur un chameau des provisions pour traverser le désert. Mais bientôt l'eau vint à leur manquer par une chaleur excessive, et l'on en chercha inutilement de tous côtés. Comme ils ne pouvaient plus

ni marcher ni se soutenir, le saint, touché de compassion, se mit en prières, et une source abondante qui jaillit à l'endroit même servit à les désaltérer et à remplir leurs outres. Reçu comme un père par les moines de Pisper, il ressentit surtout une grande joie de les voir se soutenir dans leur ancienne ferveur. Il resta plusieurs jours avec eux, et visita aussi sa sœur, qui avait vieilli dans la virginité, et qui était à la tête d'un monastère de filles qu'elle avait fondé dans le même canton. Il reprit ensuite le chemin de sa montagne, où il continua de diriger les solitaires qui venaient s'y établir en foule pour recevoir ses instructions. Comme il avait opéré souvent des guérisons miraculeuses, un grand nombre de malades se rendaient près de lui ou recouraient à ses prières pour obtenir la même faveur. Il avait également le don de prophétie, et ses disciples en eurent des preuves incontestables; car plusieurs fois, pressé par leurs instances, il leur fit des révélations que l'événement ne tarda pas à vérifier (1). Sa réputation était si étendue, qu'il fut visité même par des philosophes païens, curieux de l'entretenir, ou qui espéraient le confondre aisément à cause de son ignorance. Mais il les étonna par la sagesse et la solidité de ses discours, par un développement lumineux des preuves de la religion, et surtout par les guérisons qu'il opéra devant eux en invoquant le nom de Jésus-Christ et faisant le signe de la croix sur des malades. Toutefois son humilité ne souffrit aucune altération par suite de ces grâces extraordinaires. Il écoutait volontiers les discours des moindres frères, et avouait sans peine qu'il en avait quelquefois profité. Il était plein de respect pour les évêques et les prêtres; il s'inclinait devant eux; et si quelque diacre venait le trouver pour profiter

(1) On trouve dans la Vie de saint Antoine composée par saint Athanase le récit d'un grand nombre de miracles ou de prophéties, dont le détail ne saurait entrer dans le plan de notre ouvrage.

de ses instructions, il lui disait ce qu'il croyait utile, mais il lui céda l'honneur de la prière. Il ne voulut jamais avoir aucun commerce avec les hérétiques, si ce n'est pour les exhorter à revenir de leurs erreurs. Nous le verrons plus tard soutenir avec zèle la foi de Nicée, écrire à Constantin en faveur de saint Athanase persécuté, et, malgré son grand âge, venir à Alexandrie pour s'opposer aux intrigues des ariens.

Quoique saint Antoine ait formé un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères, il ne paraît pas qu'il leur ait donné une règle par écrit. La première qui nous soit connue est celle de saint Pacôme, qui fonda le célèbre monastère de Tabenne dans la haute Thébaidé. Il était né dans cette province, vers l'an 292, de parens idolâtres qui eurent soin de le faire instruire dans les lettres et les sciences des Égyptiens; mais dès sa plus tendre jeunesse il ne montra que du mépris pour les superstitions païennes, et se fit remarquer par des inclinations vertueuses, principalement par son amour pour la chasteté et l'abstinence (1). Enrôlé à l'âge de vingt ans pour porter les armes, il fut embarqué avec plusieurs autres soldats; et le soir ils arrivèrent dans une ville où quelques habitans, touchés de compassion pour ces jeunes gens qu'on menait à la guerre contre leur gré, s'empresèrent de leur procurer des secours. Pacôme voulut connaître le motif d'une charité si étonnante; et apprenant que ces habitans étaient des chrétiens qui, à l'exemple du Fils de Dieu incarné pour le salut des hommes, exerçaient la bienfaisance envers tout le monde, dans l'espérance d'une autre vie où ils en seraient récompensés, il fit vœu aussitôt de se faire instruire de leur religion dès qu'il aurait obtenu son congé, et de se consacrer entièrement au service de Dieu. La guerre étant finie par la défaite et la mort de Maximin, Pacôme eut la liberté de

(1) *Vit. Patr.* lib. I.

revenir dans son pays, où il fut mis au nombre des catéchumènes et baptisé peu de temps après; ensuite il se retira dans le désert, auprès d'un vieillard nommé Palémon, pour y mener sous sa direction la vie solitaire. Celui-ci fit d'abord quelque difficulté de le recevoir; mais voyant que la perspective des plus grandes austérités ne le rebutait point, il lui donna enfin l'habit monastique. Les deux solitaires passèrent ensemble plusieurs années, continuellement occupés de la méditation, de la prière et du travail des mains, employant une partie de la nuit à réciter des psaumes, et ne prenant pour nourriture que du pain et des herbes sauvages assaisonnées d'un peu de sel.

Un jour que saint Pacôme était en prière dans un lieu nommé Tabenne, assez loin de leur cellule, il entendit une voix qui lui dit : « Demeure ici, Pacôme, et fais-y un monastère; car plusieurs viendront se mettre sous ta conduite, et tu leur feras suivre la règle que je te donnerai. » Aussitôt un ange lui apparut et lui remit une table sur laquelle cette règle était écrite. Saint Palémon étant mort peu de temps après, saint Pacôme, âgé d'environ trente-trois ans, vécut plusieurs années seul, ou avec son frère aîné, nommé Jean, qui était venu se joindre à lui pour pratiquer les mêmes exercices. Il continuait cependant de construire un monastère assez spacieux pour contenir un grand nombre de disciples; et bientôt, en effet, le bruit de sa sainteté et de ses miracles en attira près de lui une telle multitude, que le monastère de Tabenne ne tarda pas à être insuffisant, et qu'il fallut en bâtir successivement plusieurs autres où l'on compta en peu d'années plus de trois mille moines. Saint Pacôme les visitait souvent, et les animait à l'observation de la règle, autant par son exemple que par ses discours. Il mit à la tête de chaque monastère un supérieur, auquel on donna le nom de père ou d'abbé, et il divisa les religieux en sections ou familles de trente ou quarante membres qui avaient

un surveillant particulier soumis à l'abbé, comme celui-ci de son côté restait soumis au supérieur général. Les religieux de tous les monastères se réunissaient ordinairement pour célébrer ensemble la fête de Pâques, et il y avait aussi une assemblée générale vers le milieu de l'été.

Le monastère de Tabenne était dans le diocèse de Tentyris ou Denderah; d'autres furent construits dans le voisinage de Latople, de Diospolis et en d'autres endroits de la haute Thébaïde. Quelques moines déjà réunis en communauté se mirent aussi sous la direction de saint Pacôme, qui leur donna des supérieurs choisis parmi ses disciples, en sorte que, de son vivant, la congrégation de Tabenne comptait dix monastères, neuf d'hommes et un de filles. Ce dernier, bâti à quelque distance de Tabenne et de l'autre côté du Nil, était dirigé par la sœur de saint Pacôme. Elle était venue pour le voir dans son monastère; mais le saint abbé lui fit dire par un des religieux qu'elle devait être contente de le savoir en vie et en bonne santé, sans attacher de l'importance à le voir des yeux du corps; et comme il l'exhorta en même temps à se consacrer entièrement au service de Dieu, elle fut si touchée de son exemple et de ses exhortations, qu'elle résolut d'embrasser comme lui la vie monastique. Elle eut bientôt sous sa conduite un grand nombre de vierges que les religieux assistaient dans leurs besoins, mais avec toutes les précautions nécessaires pour prévenir jusqu'au moindre inconvénient de ces relations; car ils ne pouvaient se rendre au monastère des religieuses que sous la conduite de quelques vieillards éprouvés dans la vertu. Ils devaient toujours être de retour à l'heure des repas, et ne pouvaient ni boire ni manger chez elles sous aucun prétexte.

On recevait dans les monastères de saint Pacôme des personnes de tout âge et même des enfans; mais nul n'était admis qu'après une épreuve suffisante. Les religieux portaient pour vêtement une tunique de lin avec une

peau blanche qui descendait depuis les épaules jusqu'aux genoux ; ils avaient sur la tête un capuce de laine, portant, avec une croix, la marque du monastère et de la division dont ils faisaient partie. Chaque division avait une heure différente pour manger, et était aussi destinée à des occupations particulières, comme de labourer la terre, de faire des nattes, des habits, des corbeilles, ou d'exercer d'autres métiers. La règle était de jeûner le mercredi et le vendredi, mais la plupart jeûnaient plus souvent. On donnait aux malades tout ce qui pouvait les soulager, et même du vin et de la viande, dont les moines, hors cette circonstance, devaient rigoureusement s'abstenir. Les prières comme le travail se faisaient en commun et à des heures réglées : on priait à minuit, le matin avant les repas, vers la fin du jour et avant le coucher. Le service divin était célébré par des prêtres qui venaient s'attacher à la communauté, ou par d'autres que l'on faisait venir des villages voisins. Les religieux devaient garder le silence entre eux, et ne s'exprimer que par signes lorsqu'ils avaient quelque chose à demander ; seulement il leur était permis de chanter des psaumes ou d'autres parties de l'Écriture pendant leur travail. Ils n'avaient rien en propriété, et ne conservaient dans leur cellule que les objets dont l'usage leur était actuellement nécessaire.

Quelque éclatantes que fussent les vertus de saint Pacôme, et quoiqu'il eût même reçu de Dieu le don des miracles et des prophéties, il ne laissa pas d'être attaqué par quelques ennemis jaloux de sa réputation, et il fut obligé de comparaître devant une assemblée d'évêques et de moines pour rendre compte de sa conduite ; mais il ne lui fut pas difficile de se justifier en repoussant des accusations qui n'avaient d'autre cause que la malignité de l'envie. Il mourut peu de temps après dans son monastère de Tabenne, l'an 348, âgé d'environ cinquante-sept ans. On a de saint Pacôme, outre sa règle, quelques

lettres écrites à ses religieux, et un recueil d'avis ou de maximes concernant la vie spirituelle.

Outre les monastères dépendant de la congrégation de Tabenne, il en existait encore dans la Thébaïde un grand nombre d'autres qui eurent moins de célébrité, mais qui ne laissaient pas d'être souvent considérables. On peut citer entre autres un solitaire nommé Apollonius, qui était l'ami de saint Pacôme, et qui eut sous sa direction jusqu'à cinq cents moines. L'Égypte inférieure eut aussi ses anachorètes, dont quelques-uns, réunissant les disciples qui venaient se ranger sous leur conduite, ne tardèrent pas à former de nombreuses communautés. C'est ainsi que s'établirent tous ces monastères qui rendirent si fameux par la suite les déserts de Nitrie et de Scété, à l'occident du Nil, un peu au-dessous de la pointe du Delta. Le fondateur de ces établissemens fut un solitaire nommé Ammon. Ses parens l'avaient obligé de se marier à l'âge de vingt-deux ans; mais il persuada à sa femme de garder la continence, et, après avoir ainsi vécu dix-huit ans, il se retira au mont de Nitrie, où il devint bientôt le supérieur d'une multitude de moines. Il mourut âgé de soixante-deux ans, également célèbre par ses vertus et par ses miracles. Saint Antoine, dont il était l'ami, connut par révélation le moment de sa mort, et vit son âme monter au ciel. La femme de saint Ammon suivit son exemple, et gouverna de son côté un grand nombre de vierges.

Dans le même temps, saint Hilarion instituait la vie monastique dans la Palestine (1). Il était né, dans le voisinage de Gaza, d'une famille païenne; mais la grâce vint l'éclairer des lumières de la foi, et lui fit comprendre de bonne heure la vanité des idoles. Envoyé à l'école d'Alexandrie pour y terminer ses études, il préférait les assemblées de l'église aux spectacles profanes; et voulant

(1) Hieron. *Vit. Hilar.*

se former davantage à la pratique des vertus chrétiennes, il alla se mettre sous la conduite de saint Antoine, dont le nom était célèbre dans toute l'Égypte. Après avoir passé plusieurs mois à étudier les maximes et à suivre les exemples d'un maître si consommé dans les voies de la perfection, il retourna dans son pays, avec quelques moines, pour y vivre dans la solitude. Son père et sa mère étaient morts, et lui avaient laissé des biens considérables, dont il donna une partie à ses frères, et le reste aux pauvres, sans se rien réserver. C'était vers l'an 307, et il n'avait alors que quinze ans. Quoique si jeune encore, et naturellement délicat, il se retira dans un désert qui s'étendait le long des bords de la mer, à quelque distance du port de Majume, et qui servait de retraite à des bandes de voleurs redoutés dans tout le voisinage. Ils le découvrirent bientôt, et, cherchant à l'effrayer, ils lui demandèrent s'il ne craignait pas les voleurs. Quand on ne possède rien, répondit-il, on n'a pas à les craindre. — Mais ils peuvent vous ôter la vie. Je le sais, dit-il ; aussi je me tiens toujours prêt à mourir, et n'ayant rien qui m'attache au monde, je ne regretterai point de le quitter. Il eut à souffrir dans ce désert de grandes tentations qu'il surmonta par la prière, par le travail et par des austérités continuelles. Il n'avait pour habillement qu'un cilice, avec une tunique de peau que lui avait donnée saint Antoine, et un manteau de paysan. Son lit n'était qu'une natte de jonc étendue par terre ; il ne prenait par jour pour toute nourriture que six onces de pain d'orge avec quelques herbes cuites, et quelquefois même il passait trois ou quatre jours sans manger. Il s'occupait à labourer la terre, ou faisait des corbeilles de jonc, à l'imitation des moines d'Égypte, pour se procurer de quoi vivre et soulager les pauvres.

Saint Hilarion avait ainsi vécu pendant vingt-deux ans, lorsque de nombreux miracles firent éclater sa sainteté et connaître son nom dans toutes les provinces voisines. Un

des premiers fut la guérison des trois fils d'Elpidius, qui fut depuis préfet du prétoire. Il revenait de visiter saint Antoine, et se trouvait à Gaza, où ses enfans furent atteints d'une fièvre si violente, que les médecins en désespéraient. Leur mère, qui était chrétienne et pleine de foi, vint s'adresser à saint Hilarion, et le sollicita si vivement, qu'il ne put refuser d'aller avec elle à Gaza, où il guérit aussitôt ses trois fils en invoquant sur eux le nom de Jésus-Christ. Peu de temps après, il rendit la vue à une femme qui était aveugle depuis dix ans; il guérit aussi plusieurs possédés, entre autres un des gardes de l'empereur Constance, venu de fort loin pour obtenir sa délivrance. Le bruit de ces miracles attira auprès de saint Hilarion une foule de personnes, dont les unes venaient pour le voir et les autres pour embrasser la vie solitaire sous sa direction. Il devint ainsi par lui-même ou par ses disciples le fondateur d'une multitude de monastères dans la Palestine et dans la Syrie. Plus tard, ayant appris par révélation la mort de saint Antoine, et désirant finir ses jours dans une solitude inconnue, il se rendit en Égypte, où il passa quelques années; de là il partit pour la Sicile, puis il se retira dans la Dalmatie et enfin dans l'île de Chypre, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

De la Palestine, les institutions cénobitiques se répandirent promptement dans les autres provinces de l'Orient : les déserts de l'Idumée, de l'Arabie, de la Mésopotamie, se peuplèrent de solitaires, dont les uns se réunirent en communauté, et les autres menèrent la vie d'anachorètes, se nourrissant d'herbes et de racines qu'ils mangeaient sans assaisonnement, errant sur les montagnes, sans avoir d'autres retraites que les cavernes ou les creux d'arbres qu'ils rencontraient dans leur course, priant continuellement et passant une partie de la nuit à chanter des hymnes sacrés. On leur donnait le nom de solitaires paissans, et ils comptaient pour leur instituteur un fameux anachorète nommé Aonès, qui paraît avoir

donné avec deux de ses disciples, Gadana et Azize, le premier exemple de ce genre de vie dans la Mésopotamie et dans les contrées voisines. Nous verrons dans la suite le progrès de ces institutions, qui s'introduisirent quelques années plus tard en Occident, lorsque saint Athanase, venu à Rome avec quelques moines, sous le règne de Constance, y fit connaître les pratiques de la vie cénobitique.

Pendant que cette foule de solitaires faisaient éclater par leurs vertus et leurs miracles la sainteté du christianisme, d'illustres docteurs travaillaient à répandre de plus en plus la lumière de l'Évangile, en combattant dans leurs écrits les vaines objections et les préjugés enracinés des païens. Eusèbe de Césarée, qui avait déjà réfuté durant la persécution le livre d'Hiéroclès, dont nous avons parlé, publia, presque aussitôt après la paix de l'Église, son grand ouvrage de la Préparation et de la Démonstration évangélique, sur lequel nous reviendrons plus tard. Lactance, en Occident, se signala vers le même temps parmi les plus célèbres apologistes de la religion. On croit qu'il était né en Afrique; et il fut disciple d'Arnoû, qui professait les belles-lettres à Sicca dans cette province. Quelques écrits publiés dans sa jeunesse lui avaient fait une si grande réputation, qu'il fut appelé à Nicomédie pour y enseigner la rhétorique. Il y demeura pendant les dix années que dura la persécution, et bientôt après, Constantin le fit venir dans les Gaules pour lui confier l'éducation de Crispus, son fils aîné. Ce poste honorable ne changea rien à sa modestie ni à la simplicité de ses mœurs; et il continua de vivre pauvre et mortifié au milieu de l'abondance et des délices de la cour. C'est tout ce que l'on sait sur les circonstances de sa vie; on ne saurait fixer exactement l'époque de sa mort, qui paraît être arrivée vers l'an 328.

L'ouvrage le plus célèbre et le plus considérable de Lactance est son traité des *Institutions divines*, qui est

divisé en sept livres, dont chacun porte un titre particulier. Le premier a pour objet d'établir l'unité de Dieu et le dogme de la Providence. Il y attaque les fausses divinités du paganisme, et il revient encore sur ce sujet dans le second livre, où il montre avec plus d'étendue l'absurdité de l'idolâtrie, en examinant son origine, et en combattant les oracles, les prodiges et toutes les raisons frivoles que l'on employait pour sa défense. Le troisième livre est spécialement dirigé contre les sectes de la philosophie païenne, afin d'établir qu'elles sont impuissantes pour éclairer l'homme sur ce qu'il lui importe surtout de connaître. Dans le quatrième, il expose les points fondamentaux de la doctrine chrétienne; puis, dans le cinquième, il traite en particulier de ce qui regarde la justice, et dans le sixième, des autres devoirs de la morale et de la religion; enfin, dans le septième, il examine la fameuse question du souverain bien, et démontre qu'on ne peut en obtenir la possession que dans la vie future; ce qui l'amène à prouver l'immortalité de l'âme, et à traiter différentes questions relatives à la fin du monde et au jugement dernier. Cet ouvrage, dont Lactance avait conçu le projet au commencement de la persécution de Dioclétien, ne fut publié, selon l'opinion commune, que vers l'an 320.

Un autre écrit de Lactance, intitulé *De l'ouvrage de Dieu*, fut composé pour réfuter les erreurs des épicuriens, et peut-être aussi celles des gnostiques; car il a pour objet de montrer que l'homme a été créé par Dieu, et qu'une providence infiniment sage dispose et règle toutes choses. Le dogme de la Providence fait encore le sujet du traité *De la colère divine*, où Lactance démontre que Dieu ne peut rester indifférent à ce qui regarde les créatures, et que comme sa bonté le porte à récompenser la vertu, sa justice doit aussi le déterminer à punir les méchants; enfin on retrouve la même vérité prouvée par des faits dans le livre intitulé *De la mort des persécuteurs*,

et communément attribué au même auteur, qui avait en effet composé un ouvrage sous un titre analogue: Quelques autres écrits qu'il avait publiés sur des sujets moins importants ne sont point parvenus jusqu'à nous. Lactance est un des écrivains les plus éloquens de l'Église latine; la pureté, la noblesse et l'élégance de son style lui ont fait donner par quelques auteurs le surnom de Cicéron chrétien, et il semble en effet reproduire l'élocution riche, brillante et harmonieuse de l'orateur romain. Il réfute avec beaucoup de force les erreurs de l'idolâtrie, et prouve solidement les principaux dogmes du christianisme; mais on lui reproche néanmoins d'avoir quelquefois trop insisté sur des considérations philosophiques ou peu fondées ou peu concluantes: il se montre aussi sur certains points peu instruit de la véritable doctrine de l'Église, qu'il avait sans doute étudiée trop tard; car il paraît qu'il était né dans le paganisme, et l'on ignore à quelle époque il se fit chrétien (1).

La conversion de Constantin et la protection déclarée qu'il accordait à l'Église mettaient, en Occident, les chrétiens dans l'heureuse condition de n'avoir plus à lutter contre le paganisme autrement que par des écrits; mais, en Orient, Licinius recommença contre eux la persécution vers l'an 319. Ce prince, allié d'abord avec Constantin, dont il avait épousé la sœur, ne s'était pas plus tôt vu maître de l'Asie, que ne gardant plus de mesures avec

(1) Un autre écrivain dont la vie est peu connue publia vers le même temps un ouvrage en vers latins contre le paganisme. Il se nommait Commodien, et l'on sait seulement qu'étant né païen, il fut converti au christianisme par la lecture des livres saints. Son ouvrage, qui porte le titre d'*Instructions*, peut se diviser en trois parties, l'une qui montre la fausseté de l'idolâtrie; une autre qui est dirigée contre les Juifs, et enfin une troisième qui contient un exposé de la doctrine et de la morale chrétienne. On y trouve comme dans Lactance l'erreur des millénaires, et cette opinion déjà émise par d'autres anciens, que les démons sont des anges qui ont été corrompus par l'amour des femmes.

lui, et, laissant trop apercevoir l'intention de le dépouiller, il l'avait mis dans la nécessité de se défendre par les armes. Vaincu dans une grande bataille, près de Cibale dans la Pannonie, l'an 314, il avait demandé et obtenu la paix en abandonnant à Constantin plusieurs provinces; mais il voulut bientôt recouvrer ce qu'il avait perdu, en cherchant une occasion de rupture, il se mit à persécuter les chrétiens, afin de blesser Constantin, qui les favorisait. Peut-être aussi voulait-il par là gagner les païens fort nombreux encore en Occident, et les porter à se déclarer pour lui contre son rival, tandis qu'il savait bien n'avoir pas à craindre de son côté le soulèvement ou la défection des chrétiens (1). Il commença par défendre

(1) On s'est livré à mille conjectures pour déterminer la proportion relative des païens et des chrétiens dans l'empire à l'époque de la conversion de Constantin. Les uns ont fixé le nombre de chrétiens à un cinquième de la population; d'autres à un douzième seulement; quelques incrédules l'ont même réduit au vingtième. Mais toutes ces évaluations sont purement arbitraires et ne reposent sur aucun fondement. Ce n'est pas avec quelques documents isolés et qui se rapportent seulement à certaines villes en particulier qu'on peut établir une proportion qui variait bien sûrement d'une province à l'autre. Il faudrait des élémens plus nombreux que ceux qui nous restent pour essayer une évaluation, je ne dis pas exacte, mais seulement approximative. Ceux qui ont établi ces calculs d'après quelques données incomplètes n'ont pas voulu tenir compte du témoignage unanime des écrivains ecclésiastiques, qui depuis saint Justin et Tertullien jusqu'à Eusèbe et saint Augustin s'accordent tous à représenter les chrétiens comme formant une multitude innombrable. Il est clair cependant que des conjectures ne suffisent pas pour contredire le témoignage positif d'écrivains contemporains, qui ne craignent pas d'insister sur ce fait en présence des païens si intéressés à les démentir. Il faut donc regarder les immenses progrès du christianisme comme un fait incontestable sur lequel tous les calculs d'une critique aventureuse ne sauraient jeter le moindre doute. Mais les païens ne laissaient pas de former encore un parti considérable, surtout en Occident, où nous les verrons forts de leurs richesses et de leur influence, faire dans la suite plusieurs tentatives pour reconquérir le pouvoir.

aux évêques de tenir des conciles, de visiter les églises voisines, et d'avoir entre eux aucune communication; ensuite il chassa de son palais tous les officiers qui étaient chrétiens, réduisant les uns au rang des esclaves, envoyant les autres en exil, confisquant leurs biens et les menaçant même de la mort. Bientôt après, sous prétexte d'honnêteté, il défendit aux femmes d'assister avec les hommes aux prières ou aux instructions de l'église; puis il interdit les assemblées des chrétiens dans les villes, et permit seulement qu'ils se réunissent en plein air dans la campagne; enfin il ordonna de priver de leurs charges et de leurs emplois tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux idoles (1).

Comme toutes ces mesures ne réussissaient pas à son gré, il fit abattre ou fermer les églises; et quoiqu'il affectât par politique de désavouer l'emploi des tourmens et des supplices, les gouverneurs, bien sûrs de ne pas lui déplaire, ne craignaient pas de les ordonner principalement contre les évêques, dont plusieurs furent mis à mort. On cite entre autres saint Basile, évêque d'Amasée dans le Pont, et saint Blaise, évêque de Sébaste en Arménie. Ce dernier, après avoir souffert diverses tortures, eut la tête tranchée avec deux enfans et sept femmes que l'on reconnut pour chrétiennes, parce qu'elles recueillaient les gouttes de son sang. C'est dans la même ville de Sébaste qu'eut lieu le martyre de quarante soldats devenus célèbres sous le nom des quarante couronnés. Le gouverneur leur ayant intimé l'ordre de sacrifier aux idoles, et ne pouvant ni par promesses ni par menaces les déterminer à y consentir, commanda de les exposer sans vêtement, pendant une nuit froide, sur un lit glacé, et de tenir un bain chaud tout prêt, dans un lieu voisin, pour les tenter ainsi par l'espérance d'un

(1) Euseb. *Hist.* lib. X, cap. viii. *Vit. Const.* lib. I et II.—Socrat. *Hist. Eccl.* lib. I.

prompt soulagement. Ils se rendirent, pleins de joie, à cet étang, s'encourageant l'un l'autre, et priant Dieu tout ensemble de les soutenir, afin qu'aucun d'eux ne perdit courage. Un soldat qui était de garde vit avec étonnement des couronnes au-dessus de leurs têtes, et fut le plus surpris encore d'en remarquer un pour lequel il s'en trouvait point; mais il le vit bientôt se laisser vaincre à la douleur, et se traîner au bain chaud, où le malheureux ne tarda pas à expirer. Touché de cette vision, le soldat de garde s'écria qu'il était chrétien, et prit la place de celui qui venait d'apostasier. Le lendemain matin, comme ils respiraient encore, on les fit périr par le feu, et l'on jeta leurs cendres dans la rivière; mais les chrétiens recueillirent une partie de leurs ossemens, qui furent portés en divers endroits où dans la suite on bâtit des églises en leur honneur (1).

Cette persécution indigna Constantin, qui avait d'abord leurs à se plaindre des autres procédés de Licinius, et la guerre éclata de nouveau, l'an 322, entre les deux empereurs. Constantin ne négligea pas les soins de la providence humaine; mais il comptait beaucoup plus sur la protection divine, qu'il s'efforça de mériter par le jeûne et la prière. Les païens, à cette occasion, firent des sacrifices et des lustrations pour attirer la faveur des dieux, et comme ils voulaient obliger les chrétiens d'y prendre part, il défendit ces violences par une loi dont nous avons parlé précédemment. Il menait avec lui des évêques, faisait garder le *labarum* dans une tente séparée, où il se retirait pour prier avec eux. Cinquante hommes choisis parmi ses gardes furent destinés pour porter tour à tour cette enseigne, qui devenait pour eux un préservatif dans les combats. Un de ces gardes la remit à un autre pour prendre la fuite, et aussitôt il fut tué d'une flèche qui perça le ventre. On tira plusieurs coups sur celui qui av

(1) Basil. *Homil.* xx. — Ephrem. *Orat.* xxviii.

pris le labarum ; mais il ne fut blessé d'aucun : ils portèrent tous sur le bois de l'enseigne. Eusèbe avait appris cette merveille de la propre bouche de l'empereur (1).

De son côté, Licinius était plein de confiance dans la multitude de ses troupes, dans les oracles et dans les promesses des augures et des magiciens, qui lui annonçaient la victoire. Il était entouré de devins, de sacrificateurs, d'interprètes des songes, et se livrait avec eux à toutes les superstitions de l'idolâtrie. Les deux armées se rencontrèrent près d'Andrinople, et Licinius, vaincu dans un combat où il perdit trente-quatre mille hommes, prit la fuite et s'enferma dans Byzance. Mais ayant appris que sa flotte venait d'être défaite par celle de Constantin, et craignant d'être assiégé en même temps par terre et par mer, il passa le détroit pour rassembler une autre armée, qui se trouva forte de cent trente mille hommes. Une nouvelle bataille fut livrée près de Chalcédoine, où il essuya une défaite plus meurtrière encore que la première. Poursuivi par Constantin et assiégé dans Nicomédie, il ne vit bientôt plus pour lui d'autre ressource que la clémence du vainqueur. Il vint déposer la pourpre à ses pieds, et demanda seulement qu'on lui laissât la vie. Constantin l'accueillit avec bonté, le fit manger à sa table, et l'envoya à Thessalonique, où il lui assigna des revenus suffisans. Mais comme cet ambitieux ne pouvait vivre en repos, il le fit mourir l'année suivante (2).

(1) *Vita Const.* lib. II, cap. VIII.

(2) Lorsque Constantin fut entré dans Byzance, les sophistes grecs vinrent lui faire des représentations sur ce qu'il introduisait une religion nouvelle, au mépris des anciennes coutumes de la Grèce et de Rome. Ils demandaient à entrer en dispute sur la doctrine du christianisme avec Alexandre, évêque de Byzance, qui accepta le combat par ordre de l'empereur, quoiqu'il fût peu exercé à la dialectique. Dès qu'ils eurent choisi celui qui devait porter la parole, Alexandre lui dit : Au nom de Jésus-Christ, je te commande de te taire. Aussitôt il demeura muet sans pouvoir proférer un mot,

Devenu seul maître de l'empire, Constantin rappela tous ceux qui avaient été bannis pour la foi, et rendit liberté aux confesseurs détenus dans les prisons ou travaillaient aux mines et à différentes manufactures comme esclaves du fisc. Il ordonna la restitution de leurs biens, confirma les donations des martyrs, fit rentrer leurs successions aux véritables héritiers, et restituer enfin aux églises et aux particuliers toutes les choses dont le fisc s'était emparé. Il déchargea des obligations municipales ceux que l'on y avait assujettis à cause de la religion, et il donna le choix à ceux qui avaient été dégradés de la milice comme chrétiens, de rentrer dans le service ou de jouir de leur retraite, sans que cette dégradation pût leur enlever les privilèges de leur état. Outre ces dispositions particulières, il porta en même temps deux autres lois pour favoriser les progrès de la religion. La première, dirigée contre les superstitions païennes, défendait d'exercer la divination, d'élever des statues aux dieux et de leur faire des sacrifices; ce qui probablement ne doit s'entendre que des cérémonies païennes pratiquées hors des temples et par de simples particuliers, car il paraît certain que le culte public de l'idolâtrie subsista encore long-temps depuis. Par la seconde loi, Constantin ordonnait de rétablir les églises, de les agrandir ou d'en bâtir de nouvelles plus magnifiques, et de prendre sur son domaine les fonds nécessaires à cette dépense. Enfin, il publia un édit solennel pour exhorter tous les sujets de l'empire à embrasser la religion chrétienne, déclarant toutefois qu'il veut laisser à chacun la liberté de conscience, et n'approuvant pas ceux qui prétendent employer l'autorité ou la force pour interdire et supprimer les cérémonies du culte païen. Mais bientôt après jugea nécessaire de faire abattre ou fermer plusieurs

et l'on jugea, dit Fleury, que ce n'était pas un petit miracle d'avoir fait taire un philosophe.

temples qui servaient à de honteuses prostitutions, comme ceux de Vénus, dans un lieu appelé Aphaque, et dans la ville d'Héliopolis en Phénicie; et quelques autres qui, par des circonstances particulières, contribuaient à entretenir la superstition, comme les temples d'Apollon et d'Esculape, dans la Cilicie, dont le premier était célèbre par ses oracles, et le second par les nombreuses guérisons que l'on disait s'y opérer. De même il fit enlever du temple de Sérapis, en Égypte, la colonne qui servait à mesurer l'inondation du Nil, afin de désabuser les païens qui attribuaient à ce dieu les débordemens du fleuve et la fertilité du pays. Du reste, il choisissait autant que possible des officiers chrétiens pour gouverner les provinces, et il exigeait de ceux qui étaient païens qu'ils s'abstinssent des sacrifices idolâtriques.

Parmi quelques autres lois de Constantin en faveur de la religion, nous citerons encore celle qui fut portée, en 311, pour défendre les assemblées des hérétiques, même dans des maisons particulières, et ordonner la confiscation de leurs églises pour être données aux catholiques; deux autres lois, des années suivantes, pour défendre d'abord aux Juifs de circonciure leurs esclaves chrétiens ou autres, et ensuite de posséder aucun esclave chrétien; un édit qui flétrissait la mémoire de Porphyre et condamnait ses écrits à être brûlés; enfin, la loi qui permettait à ceux qui avaient des procès de décliner le tribunal des juges civils pour appeler au jugement des évêques, ordonnant que les sentences rendues par ceux-ci auraient la même force que si elles étaient émanées de lui-même, et prescrivant aux magistrats et à leurs officiers de les faire exécuter (1).

Constantin ne vit pas plus tôt son autorité affermie en Orient, qu'il s'occupa de remédier aux maux dont l'Église

(1) Eus. *Vit. Const.* lib. II, cap. xx et seqq. — lib. IV, cap. xxvii. Sozom. *Hist.* lib. I, cap. ix.

était affligée par les progrès de la secte arienne, qui, puis quelques années, continuait à répandre ses impiétés avec une audace toujours croissante. Arius, qui lui donna son nom, était né dans la Libye, et avait suivi pendant quelque temps le schisme des méléciens. L'ayant abandonné ensuite pour se réunir à l'Église, il fut ordonné diacre par saint Pierre, évêque d'Alexandrie, qui pendant bientôt après se vit forcé de l'excommunier parce que cet hypocrite, revenant à ses premiers sentiments, le blâmait d'exclure de sa communion les païens de Méléce. Après la mort de saint Pierre, martyr l'an 311, saint Achillas, son successeur, consentit au rétablissement d'Arius, et il se laissa si bien tromper par quelques témoignages de repentir, qu'il l'ordonna prêtre et lui confia le soin d'une des principales églises d'Alexandrie; car l'étendue de cette ville avait obligé d'en établir jusqu'à neuf, à chacune desquelles présidait un prêtre chargé d'expliquer aux fidèles les saintes Écritures. Saint Achillas étant mort l'an 313, on élut pour lui succéder saint Alexandre, qui avait mérité l'estime générale par ses vertus et ses talents. Arius, vivement blessé d'un changement qui trompait son ambition, voulut s'en venger sur le nouvel évêque, et ne trouvant rien à reprendre dans ses mœurs, il chercha l'occasion d'attaquer sa doctrine. Saint Alexandre, dans une assemblée de son clergé, dit en parlant du Fils de Dieu qu'il était égal au Père et de même substance que lui; qu'on ne devait reconnaître Dieu qu'une seule essence ou une seule nature, et qu'il y avait unité dans la Trinité. Arius prétendit que c'était introduire l'hérésie de Sabellius, et que la distinction de trois personnes divines ne serait plus que nominale si l'on adoptait l'unité de nature. Mais comme d'un autre côté il n'était pas possible d'admettre dans la Divinité trois substances distinctes et égales sans admettre trois dieux, Arius fut forcé de soutenir que le Fils n'était point éternel ni engendré de la substance du Père, mais tiré

étant ; et que par conséquent il était au nombre des créatures, et qu'il avait eu un commencement comme toutes les autres ; d'où il suivait aussi qu'il n'était pas proprement Dieu , ni Fils de Dieu par sa nature , mais seulement par adoption (1).

Après avoir accusé saint Alexandre de sabellianisme et rejeté sous ce prétexte l'unité de substance , Arius ne professa pas d'abord ouvertement les conséquences révoltantes de sa propre doctrine ; il se contenta de la répandre et de la développer dans des entretiens particuliers jusqu'à ce qu'il eût gagné un certain nombre de partisans. Il ne manquait pas d'instruction ni surtout d'adresse et d'activité. Il était déjà vieux et montrait toutes les apparences du zèle et de la vertu. Son extérieur était grave et composé, son visage pâle, son habillement simple et austère, presque semblable à celui des moines, en sorte que tout semblait dans sa personne annoncer la mortification. Il avait d'ailleurs une conversation douce et agréable, des manières insinuantes, de la subtilité dans l'esprit, et un mot tout ce qu'il fallait pour séduire. Ayant trouvé quelques sectateurs parmi les fidèles, et attiré même à son parti quelques diacres, il n'hésita plus à prêcher publiquement ses erreurs. Saint Alexandre essaya d'abord de le ramener par des avertissemens charitables, et, dans l'espoir de l'éclairer, il proposa deux conférences où il lui permit d'exposer et de défendre sa doctrine. Mais elles eurent pas le résultat qu'il en attendait, et il prit enfin parti de condamner Arius et ses partisans. Voyant ensuite que l'erreur continuait à se répandre de plus en plus, non seulement dans la ville d'Alexandrie, mais encore dans les provinces voisines, il assembla un concile des évêques de l'Égypte, de la Thébàide et de la Libye, qui y rendirent au nombre d'à peu près cent. Arius y fut

(1) Sozom. *Hist.* lib. I. — Socrat. lib. I. — Theodor. *Hist.* lib. I. — Epiphane. *Hær.* lxi.

appelé, et comme au lieu de désavouer ses erreurs il l'exposa sans déguisement, soutenant que le Verbe n'était point Dieu par sa nature, mais une créature tirée du néant, sujette au changement et capable de péché comme toutes les autres, le concile, indigné de tels blasphèmes, prononça unanimement l'excommunication de cet hérésiarque et de ses adhérens, parmi lesquels on compte deux évêques de la Libye, Second de Ptolémaïde, Théonas de Marmarique. Ce concile eut lieu vers l'an 325. On en tint successivement plusieurs autres en différens endroits, afin d'étouffer les divisions qui s'étendaient partout.

Arius se voyant condamné dans toute l'Égypte, se retira dans la Palestine, où il trouva quelques protecteurs parmi les évêques, entre autres Eusèbe de Césarée, Paulin de Tyr, Patrophile de Scythopolis, Aétius de Lydda, et plusieurs de la Syrie, de la Cilicie et de l'Asie Mineure. Un de ceux qui prirent avec le plus de zèle la défense de sa doctrine, fut Eusèbe, évêque de Nicomédie, dont il avait été le condisciple sous un Lucien, et plusieurs croient être le célèbre martyr de ce nom, prêtre d'Antioche. Cet Eusèbe, que l'on verra jouer un si grand rôle dans les affaires de l'arianisme, avait été d'abord évêque de Béryte, puis s'était fait transférer à Nicomédie, capitale de la Bithynie, et résidence ordinaire des empereurs d'Orient. Outre qu'il partageait les erreurs d'Arius, son ambition le portait encore à le prendre sous sa protection, par jalousie contre l'évêque d'Alexandrie, dont il voulait ainsi contrebalancer l'autorité. Arius s'empressa de lui écrire pour exposer sa doctrine et se plaindre de sa condamnation, faisant valoir le nombre des évêques orientaux qui avaient pris son parti, et traitant d'ignominie ses adversaires, parmi lesquels se trouvaient néanmoins les évêques d'Antioche et de Jérusalem. Eusèbe, en lui répondant, approuva complètement ses erreurs, et il écrivit en même temps à Paulin de Tyr, pour le presser d'intervenir en faveur d'Arius auprès de l'évêque

d'Alexandrie. Il dit expressément dans cette lettre : « que le Fils a été créé et qu'il ne participe point à la substance du Père, mais qu'il en diffère par sa nature, quoique produit à sa ressemblance (1). »

Informé de la protection qu'Arius trouvait auprès d'Eusèbe de Nicomédie, Saint Alexandre écrivit une lettre circulaire à tous les évêques pour les prémunir contre les faux rapports qui pourraient leur être faits par les hérétiques. Il y expose les impiétés d'Arius, qui avait été jusqu'à dire que le Verbe pouvait changer et déchoir comme le démon; et faisant connaître aux évêques la condamnation prononcée contre cet hérésiarque par le concile d'Alexandrie, il les exhorte à ne point admettre leur communion les auteurs de ces blasphèmes, malgré tout ce qui pourrait leur être écrit par Eusèbe ou par tout autre du même parti. Il fit signer cette lettre par tout le clergé d'Alexandrie et de la Maréote. Il écrivit en particulier au pape saint Sylvestre; à Philogone, évêque d'Antioche, à Macaire de Jérusalem, à Eusèbe de Césarée, et aux autres évêques de la Palestine et de la Phénicie. Il crut devoir aussi composer un écrit dans lequel il exposa plus en détail les erreurs d'Arius avec leur réfutation et le développement de la doctrine catholique. Cet écrit, qu'il envoya à tous les évêques pour le faire approuver, n'est peut-être pas différent d'une lettre qui fut adressée, pour le même objet, à l'évêque de Byzance, et qui paraît être en effet la copie d'une circulaire. Après avoir été plaint des calomnies, des intrigues séditieuses et de l'insupportable orgueil des ariens, il rapporte leurs blasphèmes et les réfute par divers passages de l'Écriture; il fait ensuite une longue profession de foi, dans laquelle il donne à la sainte Vierge le titre de Mère de Dieu; et il termine en ces termes : « Qu'aucun de vous ne reçoive donc ces imposteurs excommuniés par nos frères; que

(1) Théodor. *Hist.* lib. I.

personne n'écoute leurs discours ni ne lise leurs écrits. Condamnez-les avec nous, à l'exemple de nos confrères qui m'ont écrit, après avoir signé le mémoire que je vous envoie avec leurs lettres. Il y en a de toute l'Égypte, de la Thébàide, de la Libye et de la Pentapole, de la Syrie, de la Pamphylie, de l'Asie, de la Cappadoce et de provinces voisines. Je m'attends à recevoir de vous des lettres semblables; car, après plusieurs autres remèdes, j'ai cru que ce consentement unanime des évêques achèverait de guérir ceux qui se sont laissés tromper. » Saint Alexandre écrivit beaucoup d'autres lettres pour démasquer ou combattre l'hérésie; on en comptait jusqu'à soixante-dix; mais il ne nous reste que les deux de nous avons fait connaître le sujet.

Arius, de son côté, ne négligeait rien pour grossir son parti. Il composa plusieurs chansons populaires sur des airs connus et sur divers sujets, mais toujours remplis de ses erreurs, afin de les insinuer ainsi dans l'esprit des personnes même les plus ignorantes. Nous avons encore quelques fragmens de celle qu'il avait intitulée *Thalie*, et qui fut composée sur l'air des chansons obscènes de Sotade. Il s'était retiré auprès d'Eusèbe de Césarée, comédie, qui ne cessait d'intriguer en sa faveur, et qui, désirant surtout procurer son rétablissement et faire lever l'excommunication prononcée contre lui, écrivit plusieurs fois à saint Alexandre, ou le fit solliciter pour cet objet par d'autres évêques. Arius lui-même, pour se montrer soumis en apparence, écrivit une lettre à son évêque en forme de profession de foi; mais, bien loin de rétracter ou de déguiser ses erreurs, il avait l'impudente effronterie de les attribuer à saint Alexandre, et de paraître en quelque sorte se glorifier de les avoir apprises de lui (1).

Irrités de voir toutes leurs démarches inutiles, Eusèbe

(1) Athan. *De Synod.* — Epiphane. *Hær.* LXIX.

les évêques de son parti s'assemblèrent en concile dans la Bithynie, et donnant leur approbation à la doctrine d'Arius, ils écrivirent à tous les évêques pour attester son orthodoxie, et les engager à communiquer avec lui, et à presser l'évêque d'Alexandrie de le rétablir. Mais comme saint Alexandre demeurait inflexible, Arius demanda et obtint d'Eusèbe de Césarée et de quelques autres évêques la permission pour lui et les siens d'établir dans la Palestine des églises particulières pour y assembler les fidèles de leur parti. On y mit seulement pour condition qu'ils demeureraient soumis à l'évêque d'Alexandrie, et continueraient de lui demander sa communion. C'est ainsi qu'ils se moquaient de l'autorité épiscopale et qu'ils foulaient aux pieds toutes les règles canoniques, en méprisant l'excommunication prononcée contre eux par leur évêque, et prétendant malgré lui faire partie de son église.

Ces prétentions scandaleuses et les discussions téméraires d'une foule de personnes ignorantes et de femmes même qui dissertaient avec assurance sur nos mystères, devinrent pour les païens un sujet continuel de dérisions et de railleries insultantes; ils ne craignirent pas de jouer publiquement le christianisme sur leurs théâtres, et d'outrager même les statues de l'empereur qui l'avait embrassé. Constantin, vivement affligé de ces divisions, s'occupa d'y apporter remède, et il envoya pour cet effet le célèbre Osius en Égypte, l'an 324, avec une lettre où il blâmait tout à la fois Alexandre et Arius, les exhortant à se réconcilier et à se pardonner leurs torts réciproques, afin de ne pas troubler toute l'Église pour des disputes de mots ou pour des questions frivoles et inintelligibles (1). On reconnaît aisément dans cette lettre les idées et les inspirations artificieuses d'Eusèbe de Nicomédie, qui était parvenu à une grande faveur auprès de Constantin par

(1) Euseb. *Vit. Const.* lib. II, cap. LXIV et seq.

le crédit de Constantia, sœur de ce prince. Comme les disputes avaient commencé à l'occasion des termes de substance et d'hypostase, dont la signification n'était pas encore rigoureusement déterminée, il persuada facilement à Constantin, peu instruit d'ailleurs de nos mystères, puisqu'il n'était pas baptisé, que les dissentimens ne portaient guère que sur l'emploi ou le sens de ces mots, et par conséquent sur des questions qui n'intéressaient nullement la foi. Il se gardait bien d'ajouter qu'en expliquant ces termes à sa manière et en tirant les conséquences de ses explications, Arius enseignait des impiétés odieuses qui introduisaient l'idolâtrie dans le christianisme.

Osius, arrivé à Alexandrie, convoqua un concile nombreux dans lequel on reconnut, selon la doctrine catholique, l'unité de substance ou de nature dans la Trinité, en expliquant les mots *essence* et *hypostase* de manière à lever toute équivoque et à prévenir toutes les fausses interprétations, afin de rendre impossible l'accusation de sabellianisme intentée par les ariens ; mais comme elle n'était pour eux qu'un prétexte, le zèle et l'habileté d'Osius échouèrent contre leur obstination. Il ne réussit pas mieux à l'égard des divisions qui existaient au sujet de la Pâque, et qu'il avait aussi mission de terminer. Car un certain nombre d'Orientaux s'obstinaient encore à célébrer cette fête, à l'imitation des Juifs, le quatorzième jour de la lune, et non le dimanche suivant. Le seul résultat du concile d'Alexandrie fut de ramener à la soumission le prêtre Colluthe, qui gouvernait l'une des églises de cette ville, et qui s'était séparé de saint Alexandre sous prétexte que celui-ci n'agissait pas avec assez de vigueur contre Arius. Il avait même usurpé les fonctions de l'épiscopat et poussé la témérité de ses entreprises jusqu'à ordonner des prêtres, qui furent déposés par le concile et reçus néanmoins à la communion de l'Église dans le rang qu'ils avaient auparavant. Il ne resta qu'un

petit nombre de schismatiques obstinés, qui plus tard intriguèrent avec les ariens et les mélécien^s contre saint Athanase (1).

Osius, de retour auprès de Constantin, lui fit connaître le véritable état des choses, et ce prince, détrompé enfin sur le compte d'Arius par le témoignage de cet illustre évêque et par une lettre qu'il reçut en même temps de saint Alexandre, résolut, d'après le conseil de l'un et de l'autre, d'assembler un concile général, afin de confirmer la doctrine catholique par un jugement plus solennel, et de remédier ainsi plus facilement aux divisions qui troublaient l'Église. S'étant donc concerté avec le pape saint Sylvestre (2), il envoya de tous côtés aux évêques des lettres respectueuses pour les inviter à se rendre promptement dans la ville de Nicée en Bithynie, qui avait

(1) Soer. lib. I, cap. viii; lib. III, cap. vii.—August. *De hæres.* cap. lxxv. — Athan. *Apol. contra Arian.*

(2) L'intervention du pape saint Sylvestre dans la convocation du concile de Nicée ne saurait être mise en doute, bien qu'elle ne soit pas expressément attestée par des témoignages contemporains. En effet, comme c'est au souverain pontife qu'il appartient incontestablement de convoquer les conciles généraux, en vertu de sa suprématie sur toute l'Église, l'exercice de ce droit n'a pas besoin d'être énoncé positivement, et son évidence même sert à expliquer le silence des historiens à cet égard. Cette intervention est d'ailleurs constatée par le témoignage du sixième concile général (*Act. xviii*), et on en trouve aussi une preuve manifeste dans la présence de plusieurs évêques qui durent se rendre à Nicée sur une autre convocation que celle de Constantin, puisqu'ils étaient étrangers à l'empire. Si les historiens attribuent cette convocation à l'empereur, c'est qu'en effet il y prit une très-grande part en écrivant aux évêques et leur fournissant les voitures publiques pour leur voyage. Les historiens attribuent de même aux empereurs la convocation du concile de Sardique; et l'on sait néanmoins par le témoignage positif de saint Athanase (*Epist. ad Solit.*) que le pape Jules leur avait écrit pour cet objet, en sorte qu'elle eut lieu par le moyen des empereurs, mais du consentement et par l'autorité du souverain pontife. Du reste, on ne peut nier qu'en envoyant ses légats au concile de Nicée le pape n'en ait au moins ratifié ainsi la convocation.

été choisie pour la tenue du concile, et il leur fournit à ses frais, outre les voitures publiques, tous les moyens de subsistance pour eux-mêmes et pour leur suite, tant durant le voyage que pendant leur séjour.

Les évêques se trouvèrent réunis à Nicée pour le jour marqué au nombre de trois cent dix-huit, dont plusieurs étaient d'illustres confesseurs qui portaient les marques des supplices qu'ils avaient endurés pour la foi pendant les dernières persécutions. D'autres s'étaient rendus célèbres par leur science et leur éloquence, ou par la sainteté de leur vie et l'éclat de leurs miracles. La plupart étaient de l'Orient, de la Grèce et des provinces voisines. Il ne s'y rendit qu'un seul évêque des Gaules, nommé Nicaise, dont on ne connaît pas bien le siège. Cécilien, évêque de Carthage et métropolitain de l'Afrique, fut le seul qui s'y trouva de cette province. Personne n'y parut de la part des donatistes, soit qu'ils craignissent une nouvelle condamnation, soit plutôt qu'on ne les y eût pas appelés, comme étant déjà séparés de l'Église. On doit remarquer quelques évêques des pays situés hors de l'empire, savoir : Arostane, évêque d'Arménie ; Jean, évêque dans la Perse, et Théophile, évêque des Goths. Le pape saint Sylvestre ne put s'y rendre à cause de sa vieillesse ; mais il y envoya, en qualité de légats, Vincent et Vitus, prêtres de l'Église romaine, et le célèbre Osius fut aussi chargé de le représenter dans le concile et d'y présider en son nom (1). De ce grand nombre d'évêques, il n'y

(1) Saint Athanase dit en plusieurs endroits qu'Osius a gouverné tous les conciles tenus de son temps (*Epist. ad Solit.* — *Apol. de fugâ*), et son nom se trouve en effet à la tête de toutes les souscriptions dans les actes du concile de Nicée, ce qui ne permet pas de douter qu'il n'ait présidé à ce concile comme il présida vingt-deux ans après à celui de Sardique. Or, à quel titre un simple évêque de Cordoue, s'il n'eût pas été le représentant du souverain pontife, aurait-il obtenu la présidence sur tous les évêques de la chrétienté, même sur ceux d'Antioche et d'Alexandrie, qui se trou-

en avait guère que vingt-deux qui eussent embrassé la doctrine ou le parti d'Arius; les plus connus sont Eusèbe de Nicomédie, Eusèbe de Césarée, Paulin de Tyr, Théognis de Nicée, et Maris de Chalcédoine. Quelques-uns même de ces ariens prenaient soin de cacher leurs erreurs ou au moins de les dissimuler en partie.

Outre les évêques, on voyait au concile une multitude de prêtres, de diacres ou d'autres ministres inférieurs, et même de simples laïques versés dans la dialectique et dans l'étude de la religion. Ils avaient été amenés, non pour prendre part aux délibérations et au jugement du concile, mais pour soutenir la discussion et confondre les subtilités des hérétiques. Quelques philosophes païens vinrent aussi à Nicée, soit par curiosité, soit pour disputer contre les évêques et fomenter les divisions; et l'on rapporte qu'un d'entre eux, qui ne cessait d'attaquer la foi chrétienne, fut changé tout-à-coup par l'exposition qu'en fit un vieillard du nombre des confesseurs, mais simple laïque, et peu instruit du reste. Comme après cette exposition, au lieu d'entrer en dispute, il pressait ce philosophe de répondre sincèrement s'il croyait les vérités qu'il venait d'entendre : Je les crois, dit le philosophe étonné; et aussitôt il se déclara chrétien, engageant ses disciples à l'imiter, et assurant avec serment qu'il s'était senti poussé par une inspiration divine à faire cette réponse et à se convertir (1).

vaient présens en personne, et qui n'étaient pas moins distingués par leur mérite personnel que par la dignité de leur siège? Gélase de Cyzique, qui a écrit l'histoire du concile de Nicée, dit expressément qu'Osius tenait avec les prêtres Vitus et Vincent la place de Sylvestre, évêque de Rome (lib. II, cap. v); et ce témoignage d'un auteur grec ne saurait être suspect. Enfin, la pratique des siècles suivans vient encore à l'appui; car dans tous les conciles œcuméniques dont nous avons les actes, on trouve en tête la souscription des légats du pape; et c'est presque toujours un évêque avec deux prêtres.

(1) Ruf. *Hist.* lib. I. — Gelas. *Cyz.* lib. II, cap. XIII.

Avant le jour fixé pour la première séance publique du concile, les évêques tinrent des conférences particulières où ils appelèrent Arius. Il exposa crûment toutes ses erreurs, et n'hésita pas à soutenir que le Fils de Dieu a été tiré du néant, qu'il n'a pas toujours existé, qu'il n'est pas véritablement Dieu et ne participe point à la nature du Père, qu'il est sujet au changement et capable de péché comme toutes les créatures, que Dieu l'a produit, comme tout le reste, par un effet libre de sa volonté, et pour être son ministre dans la création du monde, en sorte qu'on peut bien dire qu'il a été produit avant tous les siècles, mais non de toute éternité et sans commencement ; il ajouta que le Fils ne connaît le Père qu'imparfaitement, et selon la mesure de son intelligence bornée ; qu'il ne saurait le comprendre ni même connaître à fond sa propre substance. Ces blasphèmes excitèrent l'indignation générale ; mais on n'en laissa pas moins à l'hérésiarque et à ses adhérens toute liberté d'expliquer et de défendre leur doctrine impie, afin de pouvoir combattre leurs sophismes, détruire leurs subterfuges, et mettre la vérité catholique dans un jour plus éclatant. Un de ceux qui se signalèrent le plus dans ces discussions fut le diacre Athanase, qui avait accompagné au concile l'évêque d'Alexandrie. Il combattit avec autant de force que d'habileté toutes les chicanes et les subtilités des ariens, principalement d'Eusèbe de Nicomédie ; et c'est là ce qui le rendit dans la suite pour le parti l'objet d'une haine implacable.

Constantin était arrivé depuis quelque temps à Nicée, et plusieurs évêques lui présentèrent des mémoires contenant des plaintes ou des accusations contre leurs confrères. Il est probable qu'il s'agissait de griefs allégués par les ariens contre des évêques catholiques. L'empereur fit envelopper et cacheter ces mémoires, en promettant de les examiner plus tard. En attendant, il s'occupa de réconcilier les évêques qui se plaignaient les uns des

autres ; puis, au jour indiqué, il leur représenta le paquet cacheté et le brûla en leur présence, les exhortant de nouveau à l'union, et protestant avec serment qu'il n'avait lu aucun de leurs mémoires, parce que les fautes des évêques devaient rester inconnues. Il ajouta même que s'il voyait un évêque manquer à la chasteté, il le couvrirait de sa pourpre pour en dérober la connaissance et empêcher le scandale (1).

Le concile tint sa première séance publique le 19 juin de l'an 325. Quand les évêques furent réunis, Constantin se rendit au milieu d'eux, entouré de quelques officiers chrétiens comme lui, vêtu d'une robe de pourpre étincelante d'or et de pierreries, attirant tous les regards par la majesté imposante de sa taille et de sa figure, mais laissant voir dans la modestie de son maintien le respect que lui inspirait cette auguste assemblée. Tous les évêques se levèrent à son arrivée ; et lui-même, s'approchant d'un siège d'or qui lui était préparé, resta debout jusqu'à ce qu'ils l'eussent prié de s'asseoir, après quoi tous s'assirent d'après son invitation, et l'un d'eux lui adressa un discours, au nom du concile, pour le féliciter et le remercier de la protection qu'il accordait à l'Église. Constantin, de son côté, leur témoigna sa joie de se trouver dans une si sainte assemblée, et son désir ardent de les voir tous unis de sentiment ; puis il les invita à commencer en toute liberté l'examen des questions sur lesquelles ils devaient prononcer.

On s'occupa d'abord de la doctrine d'Arius, qui fut interrogé et ne dissimula point ses impiétés. Ceux qui avaient embrassé son parti cherchaient par des expressions artificieuses et des subtilités philosophiques à défendre sa doctrine ou à couvrir ce qu'elle avait d'odieux ; mais ils étaient bientôt forcés de se contredire eux-mêmes ou de se combattre mutuellement, et de rougir des blasphèmes

(1) Ruf. *Hist.* lib. I. — Theodor. lib. I.

qui découlaient de leurs principes. Les évêques catholiques les pressaient de justifier leur doctrine par l'autorité de l'Écriture ou de la tradition, et détruisant leurs vains raisonnemens, ils expliquaient de leur côté la foi de l'Église d'après les témoignages des livres saints et l'enseignement unanime des anciens docteurs. L'empereur suivait avec attention et écoutait avec patience tous les développemens de cette discussion, qui fut d'abord fort animée; il cherchait à rapprocher les esprits, et employait les raisons et les prières pour les ramener à l'union. Comme Eusèbe de Nicomédie se montrait un des plus ardens défenseurs d'Arius, on donna lecture d'une lettre où il développait sa doctrine, et qui contenait manifestement l'hérésie. Elle souleva une telle indignation, qu'on la déchira publiquement, ce qui couvrit Eusèbe de confusion et lui fit craindre des suites fâcheuses pour lui-même. Il y disait entre autres choses que si le Fils n'était pas créé il s'ensuivrait qu'il est consubstantiel au Père. C'était en effet le point sur lequel insistaient principalement les ariens; et dans sa lettre à Paulin de Tyr, Eusèbe, comme on l'a vu, s'attachait à montrer que le Fils ne participe point à la substance du Père, et qu'il n'a pas la même nature. On déchira également avec indignation une confession de foi que les ariens avaient dressée pour la présenter au concile, et dont les erreurs ou le sens équivoque excitèrent des murmures universels (1).

Le concile voulant opposer aux termes impies dont se servaient les ariens un symbole exprimant la foi catholique par les paroles que l'Écriture ou l'usage de l'Église avaient consacrées, dit que le Fils né de Dieu est aussi Dieu lui-même; et comme les ariens, en admettant ces expressions, les expliquaient dans un sens qui pouvait s'appliquer aux hommes, on leur demanda s'ils reconnaissaient que le Fils est la vertu du Père, sa sagesse et

(1) Theod. lib. I. — Athan. *De decr. synod. Nic.*

son image éternelle ; qu'il lui est semblable en tout, qu'il est immuable et subsistant toujours en lui ; enfin qu'il est véritablement Dieu. Ils n'osèrent contredire ni rejeter ces expressions, qui sont en effet les propres termes de l'Écriture ; mais ils cherchèrent encore à les interpréter dans un sens qui pût aussi les rendre applicables aux créatures, puisque, selon les livres saints, l'homme est lui-même l'image de Dieu ; que nous subsistons en lui, que l'Écriture parle de plusieurs vertus célestes, et qu'enfin on peut dire que le Fils est vrai Dieu, puisqu'il l'est devenu véritablement. Alors le concile, voyant la dissimulation et la mauvaise foi des ariens, jugea nécessaire d'exprimer nettement la génération éternelle du Fils, en disant qu'il est engendré de la substance du Père, et non tiré du néant, ce qui le distingue essentiellement de toutes les créatures ; et pour renfermer la doctrine catholique et le sens des Écritures dans un mot qui ne permit aucune équivoque, on adopta le terme de *consubstantiel*, en grec *ὁμοῦσιος*, dont la précision devait couper court à toutes les subtilités des hérétiques. Il exprime en effet l'unité de substance dans la nature divine : il sert à marquer clairement que le Fils est non seulement semblable et égal au Père, mais qu'ils n'ont l'un et l'autre qu'une seule et même divinité, en sorte que le Fils subsiste toujours dans le Père, comme le Père dans le Fils, sans commencement, sans changement, sans division, également distingués et unis dans l'identité d'une même substance. Cette expression était d'autant plus convenable et plus nécessaire, qu'elle résumait tout le fond de la dispute entre les ariens et les catholiques ; car les premiers ne voulaient admettre aucunement l'identité de nature ; et pour soutenir que le Fils n'est point éternel et increé, mais qu'il a été tiré du néant comme les créatures, ils ne cessaient de répéter que l'on ne pouvait penser autrement sans être forcé de soutenir qu'il est consubstantiel au Père : c'était, comme nous venons de le dire, l'incon-

vénient qu'Eusèbe avait surtout relevé dans sa lettre qui excita les murmures du concile.

Voyant donc qu'il ne leur restait plus aucun moyen de recourir à leurs subtilités ordinaires, les ariens rejetèrent avec mépris ce terme de consubstantiel, d'abord comme étant nouveau et ne se trouvant point dans l'Écriture, ensuite comme offrant une explication grossière et fautive de la génération du Verbe. Car, disaient-ils, l'identité de substance dans le principe et dans ce qui en provient ne peut se concevoir que de trois manières, ou par division, ou par développement, ou par émanation : or, tout cela n'est admissible que dans les substances matérielles. Mais les catholiques, repoussant toutes ces misérables chicanes, firent comprendre sans peine à l'empereur lui-même que des raisonnemens tirés de l'exemple des choses sensibles ne pouvaient point s'appliquer à la génération du Verbe divin, qu'elle se produisait d'une manière ineffable et toute spirituelle, dont rien ne peut donner l'idée dans la nature, et qui n'est point assujettie aux conditions et aux lois que l'on observe dans la production des êtres créés. Ils firent voir, d'un autre côté, que si le mot de consubstantiel ne se trouve pas dans l'Écriture, elle exprime la même chose par une foule de locutions et de phrases dont il résume le sens avec la précision la plus rigoureuse ; que d'ailleurs les ariens eux-mêmes employaient bien d'autres expressions qui ne sont pas tirées de l'Écriture, puisqu'elle ne dit nulle part que le Fils n'ait pas toujours existé, ou qu'il soit tiré du néant ; enfin ils ajoutèrent que cette expression n'était pas nouvelle, et que plusieurs anciens docteurs, entre autres saint Denis de Rome et saint Denis d'Alexandrie, s'en étaient servis pour condamner les hérésies qui attaquaient la divinité du Verbe. Eusèbe de Césarée fut obligé d'en convenir ; il voulut néanmoins proposer une formule de foi où le mot de consubstantiel ne se trouvait point ; mais comme elle se bornait à des expressions dont les ariens dénату-

raient le sens pour les appliquer aux créatures, le concile refusa de l'adopter, et c'est peut-être la même qui fut déchirée publiquement par le concile (1).

Après qu'on fut convenu des termes les plus propres à exprimer la foi catholique, Osius en dressa le symbole, conçu en ces termes : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles (2), et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, engendré du Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré et non créé, consubstantiel au Père, et par qui toutes choses ont été faites. Qui pour notre salut est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a été crucifié et enseveli; qui est ressuscité le troisième jour, est monté au ciel, et viendra juger les vivans et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. » Voulant en outre condamner expressément les blasphèmes d'Arius, le concile ajouta : « Quant à ceux qui disent : Il fut un temps où le Fils n'existait pas, ou bien il n'était pas avant que d'être engendré, il a été tiré du néant; ou qui prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre hypostase ou d'une autre substance, qu'il est sujet au changement et peut déchoir,

(1) On trouve dans Fleury, dans Bérault-Bercastel et dans d'autres auteurs, que les ariens s'élevèrent aussi contre le mot de *consubstantiel*, comme ayant été condamné par le concile d'Antioche, tenu contre Paul de Samosate. Mais il paraît certain que ce prétexte ne fut mis en avant que long-temps après. Les passages de saint Basile et de saint Athanase, que Fleury semble indiquer comme appuyant son assertion, ne concernent point le concile de Nicée, et regardent principalement les semi-ariens. Du reste, nous avons déjà fait la remarque à l'occasion du concile d'Antioche qu'il est au moins fort douteux qu'on y ait condamné l'usage du mot *consubstantiel*.

(2) Ces expressions furent adoptées pour condamner les erreurs des sectes gnostiques, qui admettaient l'éternité de la matière, et qui attribuaient la formation du monde à des génies inférieurs au Dieu suprême.

la sainte Église catholique et apostolique leur dit anathème (1). » On voit que le concile de Nicée employait le mot *hypostase* dans le sens de *substance* : ce fut plus tard que ces deux mots reçurent par l'usage une signification complètement distincte.

Le symbole dressé par Osius fut approuvé de tous les évêques, à l'exception d'un petit nombre d'ariens : il s'en trouva d'abord dix-sept qui refusèrent d'y souscrire ; mais ils furent bientôt réduits à cinq ; savoir : Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine et les deux évêques de Libye, Second de Ptolémaïde et Théonas de Marmarique, déjà condamnés avec Arius au concile d'Alexandrie. Eusèbe de Césarée, après avoir combattu le mot de consubstantiel, se décida enfin, soit par conviction, soit par politique, à l'approuver le lendemain ; Eusèbe de Nicomédie et avec lui Théognis et Maris prirent aussi le parti de souscrire, dans la crainte d'être déposés et bannis ; car l'empereur, voyant une si grande unanimité parmi les évêques, menaça de l'exil ceux qui refuseraient d'adhérer à la décision du concile. Les deux évêques de Libye, Second et Théonas, furent donc les seuls qui persistèrent opiniâtrément dans le parti d'Arius, et le concile les condamna avec cet hérésiarque. Eusèbe de Nicomédie avait intrigué jusqu'au dernier moment en sa faveur : il avait employé son crédit auprès de Constantin, et lui avait fait parler ensuite par d'autres personnes ; car il craignait aussi pour lui-même, surtout depuis la lecture de sa lettre. Enfin, comme il ne voyait plus aucune possibilité de le défendre, il se résigna à souscrire la profession de foi du concile ; mais on prétend qu'il ne voulut point adhérer à la condamnation d'Arius, et que même dans sa souscription au symbole, ajoutant l'hypocrisie à l'impiété, il trouva le moyen de substituer au mot *ὁμοούσιος*, par l'addition d'une lettre, le mot *ὁμοιούσιος*,

(1) Theod. lib. I, cap. XII. Ruf. *Hist.* lib. I.

qui signifie *semblable en substance*, et qui fut depuis adopté par tout le parti (1). L'anathème prononcé contre Arius s'étendit également aux autres personnes déjà condamnées par le concile d'Alexandrie, entre autres au diacre Euzoius, que l'on verra plus tard élevé par les sectaires sur le siège d'Antioche; enfin on condamna aussi les écrits d'Arius, particulièrement sa *Thalie*, et l'empereur, de son côté, ordonna par un édit de les brûler, et défendit de les conserver sous peine de mort.

Après qu'on eut terminé l'affaire de l'arianisme, on s'occupa de la question de la Pâque, afin d'établir à cet égard une discipline partout uniforme; car une partie des églises de la Syrie et de la Mésopotamie célébraient encore cette fête le quatorzième jour de la lune, à l'exemple des Juifs, et cette diversité d'usages sur un point aussi important présentait des inconvéniens trop graves pour qu'on la tolérât plus long-temps sans chercher à y mettre un terme. Le concile jugea donc que toutes les églises devraient célébrer la Pâque le même jour, et le dimanche, selon l'usage de l'Église romaine, de l'Égypte, de l'Afrique, de toute la Grèce, et même de la plus grande partie de l'Orient. Mais on prononça sur cette matière en d'autres termes que sur la foi; car, au lieu que pour définir le dogme on se servit de cette formule : « Nous croyons, et telle est la doctrine ou l'enseignement de l'Église catholique, » on établit la discipline en disant : « Nous avons résolu, » pour montrer qu'il s'agissait d'une ordonnance rendue pour l'avenir, tandis qu'à l'égard de la foi on ne faisait que constater la tradition apostolique : c'est saint Athanase lui-même qui a remarqué cette différence. La fête de Pâques fut fixée au dimanche après le quatorzième jour de la lune, ou, en d'autres termes, après la pleine lune qui coïncide avec l'équinoxe du printemps, ou qui le suit de plus près; et cet équinoxe fut lui-même

(1) Philostorg. lib. I, cap. ix.

fixé au 21 mars. Pour trouver le premier jour de la lune et par conséquent le quatorzième, on ordonna qu'on se servirait du cycle de dix-neuf ans, parce que, après ce terme, les nouvelles lunes reviennent à peu près aux mêmes jours (1).

Les évêques orientaux, qui avaient suivi jusque alors un usage contraire, promirent de se conformer à la pratique universelle; mais il y eut néanmoins, surtout dans la Mésopotamie, quelques chrétiens qui demeurèrent opiniâtrement attachés à leur ancienne coutume, et qui furent nommés quartodécimons. Leur chef fut un certain Audius, qui se sépara vers ce temps de l'Église catholique en prétendant qu'elle avait abandonné la tradition par complaisance pour Constantin. Il était né dans la Mésopotamie, où il s'était fait connaître par son zèle et par l'austérité de ses mœurs. Il faisait profession de dire hardiment la vérité, et de reprendre sans ménagement tous ceux dont la conduite lui paraissait blâmable; il n'épargnait ni les prêtres, ni les évêques, quand ils s'écartaient des règles, ou qu'il les voyait vivre dans le luxe et négliger les vertus de leur état. Cette brusque franchise accompagnée d'une humeur chagrine qui l'entraînait quelquefois au-delà des bornes de la vérité ou de la prudence, lui attira de nombreux ennemis, dont il souffrit long-temps les mépris, les insultes et les mauvais traitements; car ils en vinrent jusqu'à le frapper plusieurs fois lui et ses partisans. Il renonça enfin à la communion de l'Église, et fut élevé à l'épiscopat par un évêque qui s'obstina à célébrer comme lui la fête de Pâques le même jour que les Juifs. Constantin ayant appris qu'Audius, devenu chef de secte, détournait les fidèles de l'unité de l'Église, crut devoir le bannir en Scythie. Il y demeura plusieurs années, et passa bien avant dans le pays des Goths, où il convertit un grand nombre de personnes au christia-

(1) Athan. *De Synod.* — Theodor. lib. 1.

nisme, et fonda plusieurs monastères. Ses sectateurs faisaient profession d'une morale très-sévère, et vivaient tous du travail de leurs mains. Du reste, ils devinrent bientôt anthropomorphites, et donnèrent à Dieu un corps de figure humaine, en prenant trop à la lettre certains passages de l'Écriture qui lui attribuent par métaphore des yeux, des mains ou des pieds, et surtout ce qui est dit de l'homme, qu'il est fait à l'image de Dieu (1).

Le concile de Nicée prit aussi des mesures pour mettre fin au schisme des méléciens, qui, depuis plus de vingt ans, divisaient l'Égypte et fortifiaient le parti des ariens, en intriguant avec eux contre les catholiques. On a vu précédemment que Méléce, évêque de Lycopolis dans la Thébaidé, après avoir été déposé par saint Pierre d'Alexandrie, n'avait tenu aucun compte de ce jugement, et que, se déclarant d'abord indépendant, il avait entraîné dans son schisme quelques adhérens; bientôt après il avait usurpé les fonctions de métropolitain dans la haute Égypte, et ordonné un grand nombre d'évêques. Le concile, usant d'indulgence à son égard, pour le bien de la paix, ne jugea pas à propos de le déposer; mais en lui permettant de demeurer dans sa ville de Lycopolis, avec le titre d'évêque, on lui défendit d'en sortir pour exercer ailleurs aucune fonction ni à la campagne, ni dans une autre ville. Quant aux évêques qu'il avait ordonnés, on décida qu'après avoir été réhabilités par une plus sainte imposition des mains, ce qu'il faut entendre probablement de celle qu'on accordait aux pénitens, il leur serait permis de conserver leur titre et d'exercer leurs fonctions, en restant toutefois subordonnés à ceux qui avaient reçu l'ordination de l'évêque d'Alexandrie. On leur défendit surtout de se donner des successeurs ni de faire aucune élection nouvelle, et d'admettre personne aux ordres, sans le consentement de l'évêque catholique. Il était

(1) Epiphan. *Hær.* LXX, cum notis Petav.

réservé à ceux qui n'avaient point pris part au schisme de présider aux élections, et de recevoir ceux qu'ils jugeaient dignes d'entrer dans le clergé, conformément aux anciennes règles; néanmoins, par une autre grâce accordée aux méléciens, on décida qu'ils pourraient être appelés à de nouveaux sièges, pourvu que leur élection fût faite régulièrement et confirmée par l'évêque d'Alexandrie (1).

Les entreprises des méléciens donnèrent lieu au concile de confirmer par une disposition authentique la juridiction que l'usage avait attribuée aux métropolitains et aux évêques des grands sièges. Le quatrième canon de ce concile porte que l'ordination des évêques doit être faite autant que possible par tous ceux de la province, et dans tous les cas par trois au moins qui aient obtenu le consentement par écrit des absens, et surtout l'approbation du métropolitain, à qui il appartient de confirmer l'élection. Le sixième canon contient la même disposition concernant l'autorité du métropolitain, en ajoutant que l'opposition particulière de quelques évêques ne doit point préjudicier à une élection faite conformément à cette règle, et par la pluralité des suffrages. Quant aux évêques des grands sièges, le même canon reconnaît et confirme leur autorité en ces termes : Que dans l'Égypte, la Libye et la Pentapole, on observe les coutumes précédemment établies, en sorte que l'évêque d'Alexandrie étende sa juridiction sur toutes ces provinces, à l'exemple de ce qui se pratique à Rome; et que de même, à Antioche et dans les autres provinces, chaque église conserve ses privilèges. On voit ici qu'un usage ancien avait déjà consacré les droits et l'autorité spéciale de quelques évêques supérieurs aux métropolitains, et qui furent connus dans la suite sous les noms de patriarches ou de primats. C'étaient, en Orient, les évêques d'Alexandrie et

(1) Theod. *Hist.* lib. I; cap. VIII.

d'Antioche, celui de Césarée en Cappadoce, celui d'Éphèse dans l'Asie-Mineure, et celui d'Héraclée dans la Thrace; en Occident, l'évêque de Carthage étendait sa juridiction sur l'Afrique proconsulaire, sur la Mauritanie et la Numidie. L'évêque de Rome, outre la suprématie incontestable qu'il avait sur toute l'Église en vertu de son droit divin, exerçait encore une juridiction particulière, et analogue à celle des métropolitains, dans quelques provinces dont il ordonnait les évêques, et, de plus, une juridiction patriarchale qui s'étendait sur tout l'Occident. C'est uniquement de cette juridiction particulière, déterminée par l'usage, qu'il est question dans le canon du concile de Nicée, et non de l'autorité divine qui appartient au pape comme chef de l'Église. Quant à l'évêque de Jérusalem, dont l'autorité patriarchale fut établie plus tard, le concile de Nicée se borne à lui confirmer les honneurs dont il était en possession, sans préjudice toutefois de la dignité du métropolitain. Ces honneurs ne pouvaient guère consister qu'en un droit de préséance sur les autres évêques, peut-être avec une exemption de la juridiction métropolitaine : on a vu, en effet, que saint Narcisse de Jérusalem avait présidé à un concile de la Palestine, conjointement avec l'évêque de Césarée.

Comme plusieurs évêques n'avaient pas craint de communiquer avec Arius et de lui permettre l'exercice de ses fonctions, malgré l'excommunication dont il était frappé, le concile jugea nécessaire de confirmer dans son cinquième canon l'ancienne règle qui défendait à un évêque de recevoir les clercs ou les laïques excommuniés par un autre; mais, prévoyant le cas où l'excommunication pourrait être portée sans une cause suffisante, il décida qu'il y aurait appel au concile de chaque province, où l'affaire devrait être examinée avec soin, et la sentence maintenue si elle était jugée légitime. En conséquence, il ordonna qu'on tiendrait par an deux conciles pour prononcer sur toutes les questions semblables, l'un

avant le carême, et le second vers l'automne. On peut remarquer dans ce canon qu'il est parlé du carême comme d'un temps observé par toute l'Église, et connu déjà sous le nom de quarantaine.

Les prétentions de quelques diacres obligèrent le concile à prendre des mesures pour réprimer leur ambition. Comme ils avaient l'administration des biens de l'Église, et qu'ils étaient chargés de distribuer aux pauvres les aumônes ordinaires, et aux clercs leurs rétributions et leurs pensions, cette fonction leur attirait une grande considération, dont plusieurs cherchaient à se prévaloir pour s'égaliser aux prêtres, ou se mettre au-dessus d'eux. Le concile fit à ce sujet un règlement conçu en ces termes : « Comme on a rapporté qu'en quelques endroits les diacres donnent l'eucharistie aux prêtres, quoique ni la règle ni la coutume ne permettent à ceux qui ne peuvent pas offrir le sacrifice de donner le corps de Jésus-Christ à ceux qui l'offrent ; comme on a encore appris que des diacres osent prendre l'eucharistie, même avant les évêques, le concile ordonne qu'on abolisse tous ces abus, et que les diacres se contiennent dans leurs bornes, comme étant les ministres des évêques, et inférieurs aux prêtres ; qu'ils reçoivent l'eucharistie en leur rang, après les prêtres, et de la main de l'évêque ou du prêtre ; qu'ils ne se permettent pas non plus de s'asseoir parmi les prêtres, contre l'usage et les canons. Que si quelques-uns contreviennent à ce règlement, qu'ils soient interdits du diacolat. » On sait que les diacres avaient été institués pour servir à la table sacrée, et que du temps de saint Justin ils distribuaient le pain et le vin du sacrifice à chacun des assistans. Dans la suite, ils ne donnèrent plus que la communion du calice, après que l'évêque ou le prêtre officiant avait distribué lui-même l'espèce du pain.

Depuis que les persécutions avaient cessé et que le clergé, entouré de considération, jouissait en outre de certaines immunités, on voyait des chrétiens nouvelle-

ment convertis et à peine baptisés rechercher avec ardeur les fonctions ecclésiastiques, et venir à bout quelquefois de se faire élever presque aussitôt à l'épiscopat et à la prêtrise. Le concile défendit absolument ces ordinations précipitées, voulant qu'on suivit la règle de saint Paul, qui exclut les néophytes, et prononçant la peine de déposition contre ceux qui, après avoir été ainsi ordonnés, seraient trouvés coupables de fautes contre la pureté. Il prononça la même peine contre ceux qui auraient été ordonnés sans examen, ou quoiqu'ils eussent fait l'aveu de quelque péché commis depuis leur baptême; ce qu'il faut entendre des fautes considérables et soumises à la pénitence publique, car elles constituaient une irrégularité qui excluait pour toujours des fonctions ecclésiastiques. Cette disposition fut appliquée spécialement à ceux qui seraient reconnus avoir idolâtré pendant la persécution, soit qu'ils eussent été ordonnés sciemment ou par ignorance, et encore à tous les clercs qui, au mépris des saintes Écritures, prêteraient de l'argent à usure, ou se procureraient un gain sordide en exigeant par un moyen détourné quelque chose au-delà du capital. Enfin, pour assurer autant que possible la pureté des mœurs dans le clergé, on défendit à tous les clercs, et particulièrement aux évêques, aux prêtres et aux diacres, de garder dans leurs maisons aucune femme, excepté leur mère, leurs sœurs, leurs tantes ou d'autres personnes âgées et à l'abri de tout soupçon. La même défense avait déjà été faite par le concile d'Elvire, et l'Église n'avait pas cessé de condamner cet abus (1).

(1) L'historien Socrate et Sozomène rapportent que le concile de Nicée voulant faire une loi pour défendre à ceux qui étaient dans les ordres sacrés d'habiter avec les femmes qu'ils avaient épousées étant laïques, un évêque de la Thébaidé, nommé Paphnuce, qui avait toujours vécu dans la continence, représenta qu'il ne fallait point imposer aux ministres de l'Église un joug si pesant, et qu'il suffisait que celui qui est une fois ordonné n'ait plus la li-

Le concile crut devoir aussi faire quelques réglemens sur la pénitence et adoucir la rigueur des anciennes lois pour ceux que la persécution de Licinius avait fait tomber dans l'apostasie, car l'indulgence n'offrait plus les mêmes inconvéniens depuis que la paix de l'Église semblait définitivement assurée. On déterminait les épreuves qu'auraient à subir ces apostats en supprimant pour eux celles du premier degré, et permettant d'ailleurs aux évêques d'abréger le temps des autres selon les dispositions des pénitens. Quant aux mourans, le concile décidait qu'on suivrait à leur égard les anciens canons, en ne refusant à personne le viatique si nécessaire, et que par conséquent l'évêque accorderait la participation de l'eucharistie à tous ceux qui la demanderaient et qu'il ju-

berté de se marier, suivant l'ancienne tradition, sans l'obliger à se séparer de la femme qu'il avait épousée auparavant. Ils ajoutent que sur ces représentations le concile s'abstint de faire à cet égard une loi générale, et que chaque église eut la liberté de suivre ses usages; car Socrate prétend que les coutumes étaient différentes sur ce point; que dans la Grèce on excommuniait un clerc s'il habitait avec sa femme, mais qu'en Orient, quoique les clercs mariés s'abstinssent généralement de leurs femmes, ils n'y étaient cependant obligés par aucune loi, et que plusieurs en effet, même des évêques, continuaient d'habiter avec elles. On peut suspecter avec raison ce récit de Socrate et de Sozomène, que Baronius et d'autres critiques n'hésitent pas même à rejeter comme une fable; car ni Rufin, ni Théodoret, ni d'autres plus anciens, qui ont parlé de Paphnuce et de ce qui s'est fait au concile de Nicée, ne disent rien qui ait le moindre rapport au fait dont il s'agit. Quant à la différence des coutumes dont parle Socrate, elle est démentie par le témoignage formel de saint Épiphane et de saint Jérôme, plus anciens que cet historien. Saint Jérôme dit expressément que dans les églises de l'Orient, de l'Égypte et dans tout l'Occident, on n'élevait aux ordres que ceux qui n'étaient point mariés, ou qui cessaient de vivre avec leurs femmes (*Adv. Vigil. cap. 1*). Saint Épiphane témoigne aussi que tel était l'usage général, en ajoutant que si dans quelques lieux on s'en écarte, ce n'est que par un abus introduit par le relâchement et contraire à la règle (*Hær. lxx*).

gerait bien disposés. Que si quelqu'en , après avoir reçu la communion pendant la maladie , revenait en santé , il devrait être mis au rang de ceux qui participent seulement aux prières. On voit ici une preuve incontestable que la pénitence publique se prolongeait quelquefois après l'absolution sacramentelle , qui devait se donner aux mourans et précéder la réception de l'eucharistie.

Quoique le concile de Nicée n'ait pas examiné de nouveau l'affaire des donatistes , déjà suffisamment éclaircie et définitivement jugée , il ne laissa pas de condamner indirectement leurs erreurs par les décisions qu'il prit à l'égard de quelques autres hérétiques. Le huitième canon , qui regarde les novatiens , renferme des dispositions que nous devons rapporter textuellement. Si quelques-uns de ceux qui se nomment cathares ou puritains reviennent à l'Église, le grand concile juge qu'après avoir reçu l'imposition des mains, ils devront rester dans le clergé, mais après avoir toutefois déclaré par écrit qu'ils approuvent et qu'ils suivront les décrets de l'Église catholique et apostolique concernant les secondes noces et la réconciliation des apostats soumis à la pénitence. En conséquence, dans tous les lieux, soit villes ou villages, où il ne se trouvera point d'autres clercs, ils garderont leur rang et leur titre; mais s'ils se rencontrent dans un endroit qui ait un évêque ou un prêtre catholique, il est évident que l'évêque catholique devra conserver l'autorité épiscopale, et celui qui porte le titre d'évêque chez les cathares aura le rang de prêtre, à moins que l'évêque catholique ne consente à lui laisser son titre. Dans tous les cas, il lui trouvera une place de chorévêque ou de prêtre, afin qu'il remplisse effectivement des fonctions dans le clergé et qu'il n'y ait pas deux évêques dans la même ville. On voit que les novatiens devaient rétracter par écrit leurs erreurs, qui consistaient à condamner les secondes noces et la pénitence accordée aux apostats. Ils étaient rétablis dans l'Église, comme les mélécians, par

l'imposition des mains, que l'on employait pour la réconciliation des hérétiques aussi bien que pour celle des pénitens. Un évêque novatien, nommé Acésius, qui se trouvait au concile, n'hésita pas à donner son adhésion au symbole et au décret sur la Pâque, en déclarant que telle était la foi et la tradition apostolique. Mais comme ensuite Constantin lui demanda pourquoi il s'obstinait donc à rester séparé de l'Église, il répondit qu'il ne croyait pas permis de recevoir à la participation des saints mystères ceux qui avaient commis depuis leur baptême quelques-uns des péchés que l'Écriture nomme dignes de mort; qu'il fallait les exciter à la pénitence, mais qu'il n'appartenait pas à l'Église de leur accorder le pardon. Sur quoi l'empereur lui répliqua : Acésius, prenez une échelle et montez tout seul au ciel.

Le dix-neuvième canon, qui est relatif aux paulianistes, c'est-à-dire aux disciples de Paul de Samosate, décide que ceux d'entre eux qui reviendront à l'Église devront être rebaptisés; que si quelques-uns avaient un titre dans le clergé de leur secte et qu'ils soient de mœurs irréprochables, ils seront, après leur baptême, ordonnés de nouveau par l'évêque catholique; mais s'ils sont jugés indignes, ils resteront au rang des laïques. La même règle sera observée à l'égard des diaconesses. Comme elles remplissaient envers les femmes certaines fonctions analogues à celles des diacres, elles étaient consacrées à Dieu par l'imposition des mains, et ce titre leur donnait un rang particulier dans l'Église. Elles étaient chargées de visiter les pauvres et d'instruire les femmes catéchumènes; elles veillaient aussi à maintenir l'ordre dans l'Église du côté des femmes, et surtout elles devalent, dans le baptême de celles-ci, prêter leur ministère pour toutes les choses que la bienséance ne permettait pas à l'évêque de faire lui-même. C'est là ce qui explique la disposition du concile de Nicée relative à la conservation de leur rang. Du reste, en ordonnant de rebaptiser les paulia-

nistes, parce qu'ils altéraient la forme du baptême, le concile n'appliqua pas la même disposition aux novatiens, dont il reconnut les ordinations et le baptême comme légitimes; ce qui condamnait suffisamment, comme nous l'avons dit, l'erreur des donatistes, qui niaient la validité des sacremens conférés par les hérétiques.

Enfin, le concile de Nicée porta des réglemens sur quelques autres points de discipline afin de corriger des abus ou d'établir partout l'uniformité. Il défendit la translation des évêques à d'autres sièges, et il étendit même cette disposition à tous les clercs en général, ordonnant de faire retourner dans leurs églises ceux qui les auraient quittés et d'excommunier ceux qui s'y refuseraient. Il défendit d'admettre aux ordres ou de maintenir dans leurs fonctions ceux qui auraient eu la témérité de se rendre eunuques, en permettant toutefois de conserver leur titre à ceux qui auraient été rendus tels par les barbares ou par une autre cause involontaire. Enfin, il ordonna d'observer partout l'ancienne coutume de prier debout le dimanche et pendant le temps pascal. Ces divers réglemens sont compris dans vingt canons, les seuls qui nous restent du concile de Nicée, ou au moins dont l'authenticité soit reconnue, quoique les chrétiens de l'Orient lui en attribuent beaucoup d'autres qui contiennent leur ancienne discipline, et que l'on connaît sous le nom de canons arabiques du concile de Nicée, mais qui ont été faits pour la plupart dans des conciles postérieurs.

Avant de se séparer, le concile écrivit une lettre synodale adressée à toutes les églises et spécialement à celles de l'Égypte, pour leur notifier ses décisions. L'empereur écrivit de son côté deux lettres pour le même objet; l'une, adressée aux églises en général, et l'autre à l'église d'Alexandrie. Après avoir parlé du soin avec lequel toutes les questions ont été examinées, de l'unanimité qui s'est rencontrée parmi les évêques, il exhorte tous les fidèles à recevoir avec soumission le jugement du con-

cile. Plus de trois cents évêques, dit-il, sont convenus de la même foi, qui est en effet celle de la loi divine. Arius seul a été convaincu d'avoir semé des impiétés inspirées par le démon. Recevons donc la foi que Dieu tout-puissant nous a enseignée; car ce que trois cents évêques ont décidé, doit être considéré comme le jugement du Fils de Dieu, et comme un oracle dicté par le Saint-Esprit, qui a manifesté sa volonté par leur organe. Telle était la foi des chrétiens sur l'assistance divine promise à l'Église pour assurer l'infailibilité de ses décisions. Constantin publia en même temps un édit pour condamner les écrits d'Arius, et ordonner que ses sectateurs fussent appelés du nom de porphyriens, soit comme renouvelant les blasphèmes de Porphyre contre la divinité de Jésus-Christ, soit comme introduisant l'idolâtrie dans le christianisme, en plaçant au rang des créatures le Fils de Dieu, que les fidèles honoraient par un culte d'adoration. Il composa en outre, à l'occasion d'une lettre qu'Arius lui avait écrite pour se plaindre de sa condamnation, un écrit assez long qu'il répandit dans toutes les provinces, et qui contient une réfutation des impiétés de cet hérésiarque (1).

Le concile fut terminé le 25 août, après avoir duré un peu plus de deux mois; on en célébra la conclusion et l'heureuse issue par une fête magnifique, pendant laquelle Eusèbe de Césarée prononça un panégyrique de l'empereur en présence des évêques; et Constantin leur donna ensuite un repas dans son palais, leur fit à tous de présens, les salua chacun par leur nom, les exhorta à l'union, et se recommanda à leurs prières. Il établit, à cette occasion, pour le clergé, pour les vierges et les veuves, des pensions annuelles ou des distributions de blé, qui furent continuées jusqu'au règne de Julien. Telle fut la fin du concile de Nicée, dont les chrétiens de l'O-

(1) Euseb. *Vit. Const.* lib. III. — Theodor. lib. I, cap. viii et seq. — Socr. lib. I, cap. ix. — Gelas. *Cyz.* lib. III.

rient célèbrent encore la mémoire avec solennité comme la fête des saints.

Les évêques des principaux sièges furent chargés de porter et de faire publier les ordonnances du concile dans les provinces de leur dépendance. Osius, avec les prêtres Vitus et Vincent, légats du pape, les envoyèrent en Italie, en Espagne et dans les Gaules; et l'on tint à Rome et dans l'Occident plusieurs conciles, où elles reçurent l'approbation du souverain pontife et de tous les évêques. Cécilien, évêque de Carthage, fut chargé de les faire promulguer dans l'Afrique proconsulaire, dans la Numidie et la Mauritanie; l'évêque d'Alexandrie, dans l'Égypte, la Libye et les provinces voisines; l'évêque de Jérusalem, avec Eusèbe de Césarée, dans la Palestine, la Phénicie et l'Arabie; l'évêque d'Antioche, dans la Syrie, la Cilicie et la Mésopotamie; Jean, évêque persan, dans toute la Perse et les grandes Indes; l'évêque de Césarée en Cappadoce, dans cette province, dans le Pont, dans la Galatie, la Paphlagonie et les deux Arménies; l'évêque de Laodicée, dans les deux Phrygies; l'évêque de Cyzique, avec ceux de Smyrne et de Troade, dans les autres provinces de l'Asie-Mineure; l'évêque de Thessalonique, dans la Macédoine, dans la Grèce et dans l'Illyrie; enfin, les évêques de Sardique et de Marcianople, dans la Dacie, la Mésie et les contrées voisines. On peut juger par ce détail quelle était la subordination des églises (1).

Eusèbe de Césarée écrivit en particulier une lettre à son église, où se trouvaient apparemment plusieurs partisans d'Arius peu disposés à se soumettre aux décisions du concile. Il y reconnaît expressément la divinité de Jésus-Christ, et proteste qu'ayant reçu cette croyance des évêques ses prédécesseurs, il n'a jamais cessé de la professer, et la conservera jusqu'à la fin. Il déclare qu'il n'a pas fait difficulté d'admettre le mot de consubstantiel, parce

(1) Gelas. Cyz. lib. II, cap. xxxv.

qu'il a été expliqué de manière à exclure toute idée de corps ou de division, et que d'ailleurs il a été employé par quelques anciens docteurs, parmi lesquels il cite nommément saint Denis d'Alexandrie. Il ajoute que tous ont souscrit au symbole du concile après le plus mûr examen, et qu'ils ont aussi unanimement proposé l'anathème qui est à la fin, parce qu'il proscriit des termes qui ne sont point dans l'Écriture et qui étaient la cause de tout le désordre.

Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée ne tardèrent pas à faire voir qu'ils conservaient leurs erreurs et n'avaient signé que par crainte le symbole du concile. L'empereur ayant fait venir d'Alexandrie quelques ariens brouillons et opiniâtres, ils ne firent pas difficulté de communiquer avec eux et de les protéger ouvertement. On prétend même qu'ayant corrompu le dépositaire des actes du concile, ils en effacèrent leur signature, et qu'ils enseignèrent publiquement que le Verbe n'est pas consubstantiel au Père. Constantin, irrité, fit donc assembler un concile où ils furent déposés et d'autres évêques mis à leurs places; après quoi il les exila dans les Gaules vers la fin de l'an 325. Il écrivit en même temps à l'église de Nicomédie une longue lettre, où il établit d'abord la divinité du Verbe, et rapporte ensuite toutes les intrigues d'Eusèbe, qu'il accuse même d'avoir été le complice de Licinius dans la persécution que ce prince avait faite aux chrétiens.

Saint Alexandre étant de retour en Égypte, s'empressa d'exécuter les décisions du concile relativement aux méléciens. Il se fit donner par Méléce un état nominatif de tous les évêques qu'il avait ordonnés, comme aussi des prêtres et des diacres qui suivaient son parti dans le territoire d'Alexandrie; car ayant à craindre que cet évêque ambitieux n'entreprît de faire clandestinement de nouvelles ordinations et de conférer de nouveaux titres, il voulait avoir un moyen sûr et facile de s'en convaincre.

Mélèce remit cette liste, comprenant vingt-neuf évêques, et il rendit en même temps les églises dont il avait usurpé la supériorité; mais il ne laissa pas, malgré la défense du concile, de se désigner un successeur, au moment de sa mort, qui arriva bientôt après, en sorte que les divisions continuèrent. Quelques évêques de son parti refusèrent aussi de se soumettre; et trois d'entre eux furent députés auprès de Constantin pour demander qu'il leur fût permis d'avoir leurs églises et de tenir leurs assemblées à part. L'empereur, bien loin d'y consentir, donna même de nouveaux ordres pour assurer l'exécution des mesures ordonnées par le concile; mais ils n'en persistèrent pas moins avec opiniâtreté dans leur schisme.

Saint Alexandre mourut environ cinq mois après son retour à Alexandrie, le 17 avril 326, laissant une mémoire universellement chère à l'Eglise. Les pères de Nicée, dans leur lettre synodale, font également l'éloge de sa modération et de son zèle; ce qui montre assez l'injustice du reproche que lui fait Socrate, d'avoir agi contre Arius avec trop d'aigreur et d'emportement. Cette accusation, réfutée d'ailleurs par les faits que nous avons exposés, se trouve contredite encore par le témoignage des autres historiens contemporains, qui s'accordent à louer dans saint Alexandre la douceur de son caractère et son amour pour la paix (1). Avant de mourir, il témoigna un désir extraordinaire d'avoir le diacre Athanase pour son successeur; et comme celui-ci avait pris la fuite et s'était caché par humilité, il l'appela plusieurs fois par son nom; puis il ajouta d'un ton prophétique: Athanase, tu as cru que la fuite pourrait te soustraire au fardeau de l'épiscopat, mais tu n'échapperas point. En effet, après la mort d'Alexandre, les évêques d'Égypte s'étant assemblés pour l'élection d'un patriarche, tout le peuple ca-

(1) Ruf. lib. I, cap. 1. — Theodor. *Hist.* lib. I, cap. 1. — Sozom. lib. I, cap. xv.

tholique demanda par acclamation saint Athanase, qui fut élu par le suffrage unanime des évêques, et ordonné enfin, après une longue résistance de sa part, le 27 décembre de l'an 326. Il était jeune encore, et il occupa le siège d'Alexandrie quarante-six ans. On ignore l'année de sa naissance, et l'on ne sait presque rien sur sa famille. Ses heureuses dispositions l'avaient fait remarquer dès sa plus tendre jeunesse par saint Alexandre, qui veilla sur son éducation, et qui, plus tard, le prit pour son secrétaire; puis l'éleva au diaconat, et lui confia bientôt après les fonctions d'archidiacre. Il accompagna le saint patriarche au concile de Nicée, où il se distingua par son zèle, par son éloquence insinuante, par la solidité de son jugement, par sa pénétration et l'étendue de ses lumières. Quoiqu'il n'eût guère alors que trente ans, il prit la plus grande part à tous les actes de cette auguste assemblée; et comme il avait déjà montré précédemment autant d'habileté que de zèle à combattre les impiétés d'Arius, il fut considéré dès ce moment comme un des plus fermes appuis de la doctrine catholique, et l'on ne doit pas être surpris de l'acharnement incroyable avec lequel les ariens ne cessèrent de le poursuivre jusqu'à sa mort.

Parmi cette foule de saints évêques qui assistèrent au concile de Nicée, et dont la plupart, comme nous l'avons dit, se faisaient remarquer par l'éclat de leurs talens ou de leurs vertus, il en est quelques-uns dont la vie présente des circonstances particulières que nous devons faire connaître. Nous avons déjà nommé le célèbre confesseur Paphnuce, évêque dans la Thébaïde, à qui l'on avait crevé l'œil droit et coupé le jarret gauche pendant la persécution de Maximin. Disciple de saint Antoine, dans le monastère de Pisper, il avait opéré plusieurs guérisons miraculeuses, et son mérite éminent l'avait fait élever à l'épiscopat. Pendant le concile, Constantin s'entretenait souvent avec lui, et baisait respectueusement la

cicatrice qui lui restait. Potamon, évêque d'Héraclée sur le Nil, avait également perdu un œil pour la foi; Paul, évêque de Néocésarée sur l'Euphrate, avait eu les deux mains brûlées avec un fer chaud pendant la persécution de Licinius (1).

Spiridion, évêque de Trémithonte dans l'île de Chypre, se faisait admirer tout à la fois par la simplicité de ses mœurs, par ses miracles et son respect pour les traditions ecclésiastiques. Réduit à chercher dans les produits d'une bergerie de quoi pourvoir à ses besoins et au soulagement des pauvres, il vit un jour des voleurs qui, s'étant introduits dans le bercail, étaient attachés par des liens invisibles. Il les délivra par sa parole; et leur donnant un bélier, il se contenta, pour leur faire sentir leur faute, de leur dire avec douceur : Vous auriez mieux fait de le demander. Dans une assemblée des évêques de Chypre, un d'entre eux, qui était distingué par son éloquence et fort versé dans les belles-lettres, ayant été chargé de prêcher, cita le passage de l'Évangile où Jésus-Christ dit au paralytique : Emportez votre grabat et marchez. Mais au lieu d'employer le mot de l'Écriture, il en substitua un autre qui lui paraissait plus noble. Spiridion en fut mal édifié; et se levant à la vue de tout le monde, il dit au prédicateur : Êtes-vous donc au-dessus de celui qui a dit grabat, pour avoir honte d'employer ses paroles ? On cite de lui un trait d'hospitalité remarquable. Pendant le temps du carême, où il avait coutume de passer plusieurs jours de suite sans manger, il reçut un voyageur excédé de fatigue. N'ayant ni pain, ni farine, ni rien autre chose à lui servir que des viandes qu'il avait salées pour les conserver, il ne balança pas à en faire apprêter pour son hôte; et comme celui-ci, malgré son extrême besoin, faisait difficulté d'en manger, saint Spiridion se mit à table, et en mangea le premier pour

(1) Theodor. lib. I. — Ruf. lib. I.

l'engager à faire de même ; jugeant avec raison qu'il est des cas où les lois de pure discipline réclament ou comportent des dispenses , légitimées par les lois plus impérieuses de la charité.

Saint Jacques, évêque de Nisibe , dans la Mésopotamie , s'était rendu plus célèbre encore par l'éclat de sa sainteté et de ses miracles. Il avait mené long-temps la vie solitaire sur une montagne déserte , demeurant exposé dans les bois aux injures de l'air pendant trois saisons de l'année , et se retirant seulement dans une caverne pendant les rigueurs de l'hiver , mais sans se permettre jamais l'usage du feu. Il ne se nourrissait que de fruits ou d'herbes sauvages , et n'avait pour vêtement qu'une tunique et un manteau d'un grossier tissu de poils de chèvre. Forcé d'accepter l'épiscopat , il ne relâcha rien de ses austérités , et sut allier avec la vie contemplative la vigilance pastorale , l'instruction des fidèles , la correction des pécheurs , le soin des pauvres et tous les travaux du ministère. Il étendit même sa sollicitude sur les nouvelles églises qui se formaient dans le royaume des Perses , et les miracles qu'il opéra dans un voyage entrepris pour les visiter , affermirent la foi des chrétiens et produisirent de nombreuses conversions. Un jour , quelques vagabonds vinrent lui demander de quoi faire ensevelir un de leurs compagnons , qui était étendu comme mort sur le chemin où l'évêque passait ; il leur fit l'aumône , et se mit en prières pour demander à Dieu de pardonner les péchés de ce misérable , qui ne tarda pas à expirer. Quand ses complices , quelques momens après , s'approchèrent de lui pour le faire lever , ils reconnurent avec effroi qu'il était bien réellement mort. Courant donc en toute hâte vers le saint , ils se jetèrent à ses pieds et firent l'aveu de leur supercherie , en témoignant un vif repentir. Il se laissa toucher , et ressuscita par ses prières celui qu'elles venaient de faire mourir pour servir d'exemple à ces imposteurs. On attribua également aux prières de saint Jacques la mort

subite d'Arius, que nous verrons plus tard frappé par la justice divine au milieu du triomphe que lui avaient préparé ses partisans. Mais ce qui contribua le plus à la célébrité de son nom et de son culte fut la délivrance miraculeuse de Nisibe, assiégée par Sapor, roi des Perses, l'an 250. Dès ce moment il fut considéré par les chrétiens comme une sauve-garde assurée pour cette ville, où l'empereur Constance le fit enterrer, suivant l'ordre de Constantin, afin que ses reliques servissent à la protéger contre les barbares (1). Saint Jacques laissa un grand nombre d'ouvrages écrits en syriaque et la plupart sur la morale. Il combattit aussi les vains systèmes des hérétiques et les téméraires conjectures de quelques chrétiens sur la fin du monde et sur l'avènement de l'Antechrist (2).

Léonce, évêque de Césarée en Cappadoce, s'était signalé par son courage durant les persécutions, par son zèle pour la propagation de la foi et pour le maintien de la discipline. Il avait assisté aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée, dont nous avons rapporté les principaux réglemens. Il avait formé et encouragé plusieurs martyrs, et en venant au concile de Nicée, il instruisit dans la foi Grégoire, depuis évêque de Nazianze et père du fameux orateur de ce nom. Grégoire était de la secte des hypsistaires, ainsi nommés parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Très-Haut en même temps qu'ils rendaient un culte au feu et à la lumière, en joignant à cela plusieurs observances judaïques. Sa femme, qui était chrétienne et d'une rare vertu, contribua beaucoup à sa conversion. Quelques années après son baptême, il fut choisi pour évêque de Nazianze, et il occupa ce siège quarante-cinq ans, quoiqu'il en eût alors environ cinquante.

Après avoir travaillé à rétablir la paix et l'union dans

(1) C'était une dérogation à l'usage établi alors dans l'empire de mettre la sépulture hors des villes.

(2) Theodor. lib. I. — Philostorg. lib. III. — Gennad. n° 1. — Voy. Assemani, *Biblioth. orient.* tome I.

l'Église par la convocation du concile de Nicée, Constantin prit successivement plusieurs autres mesures pour réprimer l'hérésie et pour contribuer aux progrès du christianisme. Par une loi de l'an 326, il déclara que les immunités dont jouissaient les ecclésiastiques ne devaient point s'étendre aux hérétiques ni aux schismatiques; mais, de peur que ces immunités ne devinssent l'occasion de quelques abus, il avait ordonné, peu de temps auparavant, qu'on n'élirait des clercs que pour remplir des places vacantes, et qu'ils seraient choisis de préférence parmi les pauvres, afin que les riches ne fussent pas excités à rechercher la cléricature par l'espoir d'être affranchis des obligations municipales qui leur étaient imposées. Nous avons déjà dit que, par une autre loi de l'an 331, il fit défense à tous les hérétiques de tenir aucune assemblée religieuse ni dans des édifices publics, ni même dans des maisons particulières. Il ordonna aussi la recherche de leurs livres pour les détruire, et par là on découvrit que plusieurs s'appliquaient à la magie. Ces lois déterminèrent un grand nombre de sectaires à rentrer dans le sein de l'Église catholique, soit de bonne foi, soit par hypocrisie; et comme ceux qui demeurèrent opiniâtres n'eurent plus la même liberté de propager leurs erreurs, la plupart des sectes anciennes ne tardèrent pas à s'éteindre (1).

Constantin s'appliqua de même à ruiner l'idolâtrie par toutes sortes de moyens, sans interdire néanmoins l'exercice public du culte païen, pour ne pas donner lieu à des troubles ou à des révoltes. Il fit démolir plusieurs temples consacrés à de honteuses dissolutions, ou servant à entretenir la superstition par de prétendus oracles dont il dévoila le coupable secret, en mettant au jour les pratiques employées pour abuser la crédulité des peuples.

(1) Eus. *Vit. Constant.* lib. III, cap. LXIV. — Sozom. lib. II, cap. XXXII.

Ainsi l'on trouva dans le temple d'Apollon, en Cilicie, des ossemens et des têtes de morts qui avaient servi à des opérations magiques, et des creux ménagés dans les idoles pour cacher les prêtres qui parlaient au nom du dieu. Il tira des sanctuaires les plus révéérés les idoles de pierre ou de bois que l'on croyait descendues du ciel, et il les fit exposer sur les places publiques avec les statues de bronze et les autres objets de la superstition, afin de les livrer ainsi aux regards d'une curiosité profane et au mépris qui devait en être la suite. Quant aux statues d'or ou d'argent, il les faisait enlever pour les convertir en monnaie. Il confia l'exécution de ces mesures à des chrétiens de son palais qu'il envoyait secrètement dans les provinces, et qui, sans employer la violence, triomphaient aisément de la résistance des sacrificateurs, la plupart abandonnés par la multitude et n'osant s'opposer aux intentions de l'empereur.

Avec la dépouille des temples, Constantin fit bâtir un grand nombre d'églises qu'il dota magnifiquement, et il distribua aux pauvres des aumônes abondantes, outre les largesses qu'il fit à quelques-uns de ses officiers pour récompenser leurs services. Sainte Hélène, sa mère, le secondait avec un zèle admirable dans ses œuvres de charité et dans toutes ses pieuses entreprises. Quoique âgée de quatre-vingts ans, elle entreprit le voyage de Jérusalem pour découvrir le saint sépulcre et jeter les fondemens d'une église que l'empereur avait donné ordre d'y construire sous le titre de *la Résurrection*. Les idolâtres n'avaient rien épargné pour profaner le tombeau du Sauveur et anéantir jusqu'aux moindres traces d'un monument si cher à la mémoire des fidèles. Ils avaient comblé la grotte et amoncelé par-dessus une énorme quantité de débris et de terres rapportées, après quoi ils avaient bâti un temple à Jupiter, et placé une idole de Vénus dans ce même endroit pour en détourner les hommages des chrétiens. Sainte Hélène commença par faire abattre ce

temple et enlever la couche épaisse de terrain surajouté, jusqu'à ce qu'on eût découvert la grotte du saint sépulcre, près duquel on trouva trois croix enterrées profondément. Comme on ne pouvait distinguer aisément laquelle des trois était celle du Sauveur, parce que l'inscription en était détachée, saint Macaire, évêque de Jérusalem, les fit porter chez une femme connue de toute la ville par la noblesse de sa condition, et réduite à l'extrémité par une maladie jugée depuis long-temps incurable. On appliqua sur elle chacune des croix, en faisant des prières, sans qu'elle éprouvât aucun soulagement par le contact des deux premières, mais à peine eut-elle touché la dernière, qu'elle se trouva parfaitement guérie. Quelques auteurs ajoutent qu'on renouvela cette épreuve sur un mort qui fut rappelé à la vie avec les mêmes circonstances. Sainte Hélène envoya une partie de la croix à Constantin, et le reste fut conservé à Jérusalem, enfermé dans une magnifique châsse d'argent. On l'exposait une fois l'année, le vendredi saint, à l'adoration des fidèles; mais on ne la montrait point hors ce jour, si ce n'est dans quelques cas rares où l'évêque jugeait à propos d'accorder cette faveur à des personnes de piété qui avaient fait exprès le pèlerinage (1).

Après la découverte du saint sépulcre et de la vraie croix, sainte Hélène fit commencer la construction de l'église sur un plan qui pût répondre aux intentions de Constantin; car il avait recommandé à saint Macaire de ne rien épargner pour qu'elle égalât ou surpassât même en beauté et en magnificence tous les édifices des autres villes. Une grande porte d'entrée, donnant sur une vaste place où se tenait le marché, introduisait par un vestibule dans une première cour entourée de bâtimens, avec

(1) Euseb. *Vit. Const.* lib. III. — Theod. lib. I, cap. XVIII. — Sozom. lib. II, cap. 1. — Ruf. lib. I. — Cyrill. Hieros. *Epist. ad Constantium*.

une galerie intérieure des deux côtés, et de là on pénétrait dans une autre cour pavée de marbre et environnée partout de longues galeries, excepté du côté du levant, où se trouvait l'église. Le corps de celle-ci était d'une élévation et d'une étendue prodigieuses; l'extérieur des murs était construit de pierres polies jointes avec un art merveilleux, et le dedans incrusté de marbre de différentes couleurs. Le toit, couvert de plomb au dehors, était revêtu intérieurement d'un lambris en sculpture tout doré et d'un éclat éblouissant. De chaque côté de l'édifice se trouvait une double galerie, l'une inférieure et l'autre au-dessus, s'étendant sur toute la longueur du bâtiment, et dont les voûtes étincelantes d'or étaient soutenues par des colonnes ou des pilastres richement ornés. On entrait dans l'église par trois portes tournées à l'orient, et on voyait au fond le sanctuaire, formé en demi-cercle et entouré de douze colonnes, en l'honneur des douze apôtres, avec des chapiteaux ornés de grandes coupes d'argent. L'autel se trouvait au centre de ce demi-cercle. La grotte du Saint-Sépulcre, attenante à l'église, était revêtue à l'extérieur de colonnes magnifiques et de riches ornemens. Dans les bâtimens qui environnaient la grande cour se trouvait le baptistère et des salles destinées à différens usages. On employa plusieurs années à construire cette église, et Constantin prit soin de la pourvoir d'une quantité innombrable de vases d'or ou d'argent, dont quelques-uns même étaient enrichis de pierreries. Ce superbe édifice a été plusieurs fois ruiné et rebâti, mais sans recouvrer son ancienne magnificence. Brûlé par les Perses, l'an 614, il fut encore abattu par les musulmans l'an 1009, et rétabli environ trente ans après.

Autour de l'église bâtie par Constantin s'élevèrent bientôt une multitude d'autres édifices qui formèrent en quelque sorte une nouvelle ville à côté de l'ancienne et en dehors de l'emplacement primitif. Elle reprit alors le nom de Jérusalem et perdit celui d'Élia, que l'empereur

Adrien lui avait donné deux cents ans auparavant. Elle ne cessa depuis d'être fréquentée par les pèlerinages des chrétiens que la piété y attirait de toutes les parties du monde. Nous avons encore l'itinéraire ou le voyage d'un auteur inconnu qui s'y rendit de Bordeaux, l'an 333, et qui nous a laissé la description des lieux qu'il avait visités, en y joignant les traditions populaires qu'il avait recueillies sur les circonstances de quelques faits rapportés dans l'Écriture. Ces pèlerinages se perpétuèrent même après que les lieux saints furent tombés au pouvoir des musulmans, et Charlemagne ayant obtenu du calife Aaron Raschid les clefs du Saint-Sépulcre, avec le droit d'en disposer selon son bon plaisir, il confia la garde de l'église à des prêtres latins, et fit construire un hospice destiné à recevoir les pèlerins (1). Mais, après la mort d'Aaron, cet état de choses ne subsista pas long-temps, et le joug des musulmans opprima de nouveau les chrétiens qui habitaient les lieux saints, ou qui entreprenaient de les visiter (2).

Sainte Hélène, pendant son voyage en Palestine, laissa partout des témoignages de sa piété et de sa charité,

(1) Eginard. *Vit. Car. magn.* cap. xvi.

(2) C'est probablement alors et pour consoler la piété des fidèles, que Dieu voulut glorifier le tombeau du Sauveur par la reproduction annuelle d'un miracle dont le commencement n'est pas bien connu, mais qui est attesté par une foule d'écrivains du moyen âge. Chaque année, le jour du samedi saint, avant le commencement de la messe, les lampes au nombre de sept, qui étaient éteintes selon l'usage, se rallumaient tout-à-coup par un feu descendu du ciel. Les croisés furent témoins de ce prodige lorsqu'ils se furent emparés de Jérusalem, l'an 1099, sous Godefroi de Bouillon. Il ne cessa de se reproduire régulièrement pendant plusieurs siècles, quoique les musulmans, qui l'attribuaient à quelque artifice des chrétiens, aient pris plusieurs fois toutes les précautions imaginables pour rendre la fraude absolument impossible. On peut consulter à ce sujet la *Description de la Terre-Sainte*, par Quaresme, et l'ouvrage de Gretzer, *De horto sanctæ Crucis*.

donnant aux pauvres de l'argent, des habits ou d'autres aumônes, délivrant les prisonniers et ceux qui étaient condamnés au travail des mines, accordant sa protection à tous les malheureux et ne refusant à personne les grâces qui étaient en son pouvoir. Elle rendit surtout de grands honneurs aux vierges consacrées à Dieu, poussant l'humilité jusqu'à les réunir pour les servir de sa propre main. Du reste, elle avait passé sa vie, depuis sa conversion, dans un exercice continuel de toutes les vertus, sans cesse occupée de la prière, du soin des pauvres, de la décoration des églises, et d'autres bonnes œuvres. Malgré son rang et le titre d'auguste que lui avait donné Constantin, elle assistait aux assemblées de l'Église dans un habillement simple et modeste, et confondue dans la foule des fidèles. Après quelque séjour dans la Palestine, elle retourna à Rome l'an 326, et y mourut au mois d'août de cette même année, entre les bras de l'empereur son fils, qui reçut avec respect ses derniers avis, et qui eut soin de l'honorer par des funérailles magnifiques.

Outre l'église du Saint-Sépulcre, Constantin en fit bâtir une autre près de Jérusalem, sur la montagne des Oliviers, en mémoire de l'ascension du Sauveur, et une autre encore à Bethléhem, pour honorer la grotte sanctifiée par la naissance de Jésus-Christ. Une quatrième fut également construite par ses ordres près du chêne de Mambré, à dix lieues de Jérusalem. Ce lieu, fameux par l'hospitalité que le patriarche Abraham y avait exercée envers trois anges, était devenu pour les peuples de la Palestine l'objet d'une vénération qui avait donné naissance à une foule de pratiques superstitieuses. On y faisait tous les ans pendant l'été une fête célèbre, accompagnée d'une foire où se rendaient une foule de marchands des contrées voisines. Chacun, pendant cette fête, exerçait son culte à sa manière : les Juifs honoraient la mémoire de leur patriarche, les chrétiens l'apparition du Fils de Dieu, que plusieurs croyaient s'être montré sous la figure d'un des

trois anges; enfin les païens honoraient dans ces anges leurs dieux ou génies tutélaires, et ils avaient dressé des idoles avec un autel pour y offrir des sacrifices. Tous étaient campés pêle-mêle, faute de bâtimens suffisans pour contenir cette multitude; mais quoiqu'il y eût un grand nombre de femmes, on assurait néanmoins que le respect du lieu empêchait qu'il ne s'y commit aucun désordre. Averti de ces superstitions par Eutropia, sa belle-mère, qui faisait un pèlerinage dans la Terre-Sainte, Constantin ordonna au comte de la province de renverser les idoles et l'autel des païens, et de construire dans ce même lieu une église magnifique; et dans une lettre adressée à saint Macaire de Jérusalem et aux autres évêques de la Palestine, pour leur en donner avis, il leur reprocha doucement d'avoir souffert une telle profanation, ajoutant que s'il se passe dans la suite quelque chose de contraire aux dispositions qu'il a prescrites, il désire en être instruit sur-le-champ, afin de punir les coupables.

Il chargea vers ce même temps un Juif converti, nommé Joseph, de bâtir plusieurs autres églises en divers endroits de la Palestine où il n'y en avait pas eu jusque alors. Ce Juif était né à Tibériade, résidence ordinaire d'un chef de la nation, qui prenait le titre de patriarche (1); et comme il tenait auprès de celui-ci un des premiers rangs, il n'avait embrassé le christianisme qu'après avoir longtemps résisté aux sollicitations de la grâce. Le patriarche, sur le point de mourir, ayant fait venir un évêque sous

(1) Après la destruction de Jérusalem, les Juifs dispersés dans l'empire s'étaient choisi un chef de leur nation qu'ils nommaient patriarche et qui résidait à Tibériade, ville entièrement peuplée de Juifs, et où ils avaient une école célèbre. Ces patriarches se perpétuèrent jusqu'au règne de Théodose le Jeune, qui les supprima par une loi vers l'an 430. Un autre patriarche résidait à Babylone pour les Juifs qui se trouvaient hors de l'empire. Les patriarches de Babylone subsistèrent jusqu'au douzième siècle.

un prétexte détourné, mais en effet pour obtenir le baptême, Joseph, qui vit toutes les cérémonies en regardant par les fentes de la porte, commença à faire des réflexions sérieuses, et la lecture de l'Évangile, qu'il avait trouvé dans le trésor du patriarche, augmenta ses inquiétudes. Le Sauveur lui apparut lui-même en songe, et lui dit : « Crois en moi, je suis Jésus, que tes pères ont crucifié. » Bientôt après il tomba dangereusement malade, et Jésus-Christ lui apparut de nouveau pour l'exhorter à croire et lui promettre sa guérison. Il eut encore la même apparition dans une autre maladie dont il fut également guéri, selon la promesse du Sauveur, et par l'effet de sa parole. Enfin il voulut éprouver d'une autre manière la puissance du nom de Jésus-Christ, en l'invoquant avec le signe de la croix sur un énergumène qui fut aussitôt délivré du démon et guéri de sa frénésie. Ce miracle fit une grande impression dans la ville ; mais s'il acheva d'éclairer et de convaincre l'esprit de Joseph, il produisit peu d'effet sur son cœur, et ne put triompher de son endurcissement. Les avantages attachés au rang qu'il occupait parmi les Juifs semblaient mettre à sa conversion un obstacle presque insurmontable ; il fallut pour vaincre sa résistance les épreuves et les tribulations que la Providence fit succéder à tant de prodiges demeurés sans résultat. Les Juifs l'ayant un jour surpris lisant l'Évangile, se jetèrent sur lui avec fureur, l'accablèrent de mauvais traitements, le renversèrent par terre et le traînèrent à la synagogue, où il fut rudement flagellé. Une autre fois, l'ayant rencontré dans un voyage qu'il faisait en Cilicie, ils le jetèrent dans le fleuve Cydnus, où ils crurent l'avoir noyé ; mais il en réchappa comme par miracle, et ce fut alors qu'il se décida à demander le baptême. Il se rendit ensuite auprès de Constantin, à qui il raconta toute son histoire. L'empereur, instruit de son rang et de son mérite, lui conféra le titre de comte, et sur sa demande il lui donna des lettres-patentes par lesquelles il le char-

geait de bâtir des églises à Tibériade, à Capharnaüm, Nazareth et dans plusieurs autres villes toutes peuplées de Juifs qui n'avaient point permis jusque alors aux chrétiens de s'y établir. Joseph rencontra de grands obstacles dans son entreprise; mais il vint à bout néanmoins de remplir sa commission. Il vécut encore long-temps depuis, et se fixa à Scythopolis, où il reçut plus tard saint Eusèbe de Verceil, relégué dans cette ville, l'an 355, par l'empereur Constance (1).

Dans les autres provinces, Constantin fit également bâtir un grand nombre d'églises ou d'oratoires plus ou moins vastes, selon l'importance des villes, mais toujours d'une magnificence extraordinaire. Celle qu'il fit construire à Antioche, capitale de l'Orient, était d'une hauteur prodigieuse, de forme octogone, et si richement ornée, qu'on la nommait l'église d'or; elle était environnée de plusieurs salles ou chapelles destinées à divers usages, et formant une vaste enceinte autour de la basilique. Celle de Nicomédie, résidence ordinaire des empereurs en Orient, n'était pas moins remarquable par sa majesté imposante et la richesse de ses décorations. A Rome on compte jusqu'à huit églises bâties par ses soins; la première fut construite dans le palais de Latran, appelée de son nom Basilique constantinienne; on nomme aussi l'église du Saint-Sauveur, et plus ordinairement Saint-Jean de Latran, à cause de son baptistère magnifique, où était, selon l'usage, l'image de saint Jean Baptiste : c'est la principale église de Rome et la station des plus grandes solennités. L'empereur donna à cette église des maisons et des terres produisant un revenu annuel d'environ cent quinze mille francs. Il fit bâtir l'église de Saint-Pierre au Vatican, à la place d'un temple d'Apolon, pour honorer la sépulture du prince des apôtres; une église en l'honneur de saint Paul, dans le lieu de son

(1) Epiphani. *Hæres.* xxx.

martyre; celle de Sainte-Croix, ainsi nommée parce qu'il y mit la portion de la vraie croix que sa mère lui avait envoyée de Jérusalem; celle de Sainte-Agnès, avec son baptistère; celle de Saint-Laurent, hors de la ville, au lieu de la sépulture de ce martyr; celle des saints martyrs Pierre et Marcelin, où fut inhumée sainte Hélène. Toutes ces églises, et d'autres qu'il fit bâtir dans le reste de l'Italie, furent richement dotées; et l'on remarque, par exemple, que l'église de Saint-Pierre avait des terres et des maisons jusqu'à Antioche et en Égypte. Du reste, il n'épuisait pas le trésor public et ne prenait pas sur les fonds de l'État pour fournir à ces libéralités; il y employait, outre les revenus de plusieurs temples qu'il fit abattre, les biens autrefois confisqués sur des martyrs dont on ne trouvait pas les héritiers (1).

(1) Eusèbe nous a laissé la description d'une église bâtie dans la ville de Tyr après la fin des persécutions. C'est la première dont la forme nous soit connue; mais comme on en trouve bientôt après plusieurs autres bâties en divers pays sur un plan semblable, il n'est pas douteux que cette forme n'eût été aussi adoptée pour les églises plus anciennes. Tout l'édifice était isolé des lieux profanes et renfermé dans une vaste enceinte de murailles, avec un portail tourné à l'orient, et dont l'élévation le faisait apercevoir de loin. On entrait par un vestibule dans une grande cour carrée, environnée de quatre galeries soutenues par des colonnes, et fermées à jour par un treillis de bois. C'était là que se donnaient les premières instructions aux catéchumènes. Au milieu de la cour, vis à vis l'entrée de l'église, se trouvaient des fontaines qui donnaient de l'eau en abondance. Le portail de l'église ainsi tourné à l'orient offrait trois vestibules avec trois portes; l'une au milieu pour entrer dans la nef principale, et deux autres plus petites pour entrer dans les galeries ou bas côtés, au-dessus desquels étaient des fenêtres fermées d'un treillis de bois. L'intérieur de la basilique était orné avec une richesse et un travail admirables. Elle était pavée de marbre en très-beaux compartimens et soutenue par des colonnes très-élevées. Au fond, derrière l'autel, on voyait des sièges disposés en demi cercle pour les prêtres, avec un trône plus élevé au milieu pour l'évêque. Une balustrade ornée de belles sculptures

Néanmoins, ce zèle éclatant de Constantin pour le christianisme le rendit odieux au sénat et au peuple de Rome, dont la plus grande partie était encore idolâtre. Il était revenu de l'Orient dans cette ville, l'an 326; et un jour qu'il devait, d'après l'ancienne coutume, monter au Capitole pour une fête païenne, il refusa de le faire, en se moquant publiquement de cette cérémonie. Les païens cherchèrent à s'en venger par des sarcasmes, et alors, se dégoûtant du séjour de Rome, il résolut de bâtir en Orient, pour sa résidence, une ville qui fût comme une seconde capitale de l'empire. Après avoir examiné plusieurs emplacements, il se décida enfin pour celui de l'ancienne Byzance, entre l'Europe et l'Asie, sur le détroit qui unit le Pont-Euxin et la Propontide. Ce lieu, entre deux mers, dans un climat tempéré, sur des collines qui s'avancent dans le détroit et se trouvent ainsi entourées par la mer de trois côtés, lui parut offrir la situation la plus avantageuse qu'il pût désirer. La ville de Byzance, bâtie sur cette côte par un ancien roi de Thrace dont elle portait le nom, avait été ruinée par l'empereur Sévère, qui lui ôta son titre de métropole, et la réduisit en une simple bourgade dépendante d'Héraclée. Constantin l'avait prise sur Licinius, et quelques

séparait le sanctuaire de la nef, où se trouvaient des bancs rangés avec ordre pour le peuple. De chaque côté de l'église en dehors étaient de grandes salles communiquant par des portes avec l'intérieur et servant aux instructions ou à d'autres usages. On doit compter parmi ces salles, d'abord le baptistère, ordinairement bâti en rond ou de forme octogone, avec un bassin au milieu où l'on descendait par quelques degrés pour entrer dans l'eau; ce bassin était divisé par une cloison qui partait du fond et qui servait à séparer les hommes des femmes. L'image de saint Jean-Baptiste et d'autres peintures symboliques ornaient les murs des baptistères. Ensuite la sacristie ou la diaconie, où l'on conservait les vases sacrés, les ornemens, les livres saints et le trésor de l'église. D'autres salles servaient aux audiences de l'évêque, aux assemblées ecclésiastiques, etc.

auteurs ont supposé qu'il voulut la rebâtiir comme un monument de sa victoire. Il commença à y faire travailler l'an 326, et la dédicace en fut faite quatre ans plus tard, le 1^{er} mai de l'an 330, par une fête solennelle qui depuis se célébra tous les ans. L'enceinte des nouveaux murs fut d'environ trois quarts de lieue; mais elle fut considérablement agrandie par les empereurs suivans. Constantin voulut donner à cette ville le nom de nouvelle Rome; mais elle reçut bientôt celui de son fondateur, et dans la suite elle ne fut plus appelée que Constantinople. Elle était divisée, comme l'ancienne Rome, en quatorze régions ou quartiers, avec des édifices publics à peu près semblables; elle renfermait deux palais magnifiques pour l'empereur, plusieurs places environnées de galeries couvertes; un hippodrome ou cirque pour les courses de chevaux, des stades ou carrières pour la course à pied; un amphithéâtre pour les combats de bêtes, plusieurs salles de spectacles, des bains et des greniers publics, un athénée, un prétoire et plusieurs autres bâtimens pour les tribunaux et les divers services de l'administration. Constantin n'oublia rien pour y attirer des habitans : il y établit un sénat et toutes les magistratures de l'ancienne Rome; il accorda aux citoyens les mêmes privilèges; il ordonna que les blés qu'on tirait chaque année d'Égypte seraient à l'avenir envoyés à Constantinople, réservant seulement pour Rome ceux que fournissait l'Afrique proconsulaire et les provinces voisines; enfin il accorda à tous ceux qui bâtissaient dans la nouvelle ville une certaine quantité de pain pour eux et pour leur famille à perpétuité.

Mais comme son principal dessein était d'opposer à Rome idolâtre une ville toute chrétienne, il en bannit absolument l'exercice du culte païen; il rasa les temples ou les transforma en églises; il détruisit les autels destinés à l'immolation des victimes, et il ne laissa des idoles que sur les places publiques ou dans des lieux profanes

pour y servir d'ornemens : il fit même apporter des provinces celles qui étaient les plus célèbres ou les plus vénérées, pour les exposer ainsi au mépris et à la dérision publique. Il voulut surtout que la nouvelle ville brillât par la magnificence de ses églises. La principale fut dédiée à la Sagesse éternelle, sous le nom de Sainte-Sophie qu'elle garde encore aujourd'hui. Il en fit construire une autre, près du palais impérial, en l'honneur des douze apôtres ; elle était en forme de croix, et incrustée de marbre de différentes couleurs, depuis le pavé jusqu'au plafond, qui était revêtu d'un lambris doré ; le toit était en cuivre aussi doré et jetant un éclat éblouissant ; le dôme était entouré d'une balustrade de même métal étincelante d'or : autour de la basilique, placée au milieu d'une vaste cour environnée de galeries, se trouvaient des bâtimens contenant le baptistère, la diaconie avec plusieurs autres salles et des appartemens pour le clergé. Constantin fit préparer son tombeau dans cette église, au milieu de douze autres qu'il avait élevés en mémoire des apôtres, voulant, dit Eusèbe, participer après sa mort aux prières que l'on adresserait aux apôtres, parce qu'il était fermement persuadé qu'elles seraient utiles à son âme (1). Cette église fut aussi dans la suite la sépulture des empereurs et celle des patriarches de Constantinople. Outre plusieurs autres églises et un grand nombre d'oratoires qu'il fit bâtir dans la ville et dans les environs, il fit aussi placer dans tous les lieux publics des monumens religieux. On voyait sur les fontaines l'image du bon Pasteur et celle de Daniel au milieu des lions. Dans la principale salle du palais, le plafond était orné d'une croix de pierres précieuses enchâssées dans l'or. Le vestibule offrait un tableau où l'empereur

(1) Euseb. *Vit. Const.* lib. IV, cap. LX. On voit ici un témoignage bien authentique de la tradition chrétienne sur le culte des saints et la prière pour les morts.

était représenté avec sa famille, une croix sur la tête, et sous les pieds un énorme dragon percé d'un dard et précipité dans la mer. Enfin il voulut fournir lui-même aux églises qu'il avait bâties les livres des saintes Écritures; et il écrivit à Eusèbe de Césarée d'en faire transcrire cinquante exemplaires, avec toute la netteté et toute la correction possible, par les meilleurs copistes, et de les envoyer par un de ses diacres.

Ces nombreux témoignages de la piété de Constantin produisirent en peu de temps une multitude de conversions parmi les anciens et les nouveaux habitans de Constantinople. Dans toutes les provinces le christianisme faisait également des progrès rapides : chaque jour une foule de païens embrassaient la foi; quelques-uns par l'espérance de la faveur impériale, mais le plus grand nombre attirés par les leçons et les exemples des saints évêques, des solitaires et des chrétiens de toute condition, par la beauté de la doctrine évangélique, par les miracles dont ils étaient témoins, et enfin par les écrits qui montraient si clairement la vanité, l'extravagance et l'infamie des superstitions païennes. On voyait des villes entières se convertir, et abattre leurs temples ou les changer en églises; les habitans de Majume, qui était le port de Gaza dans la Palestine, abjurèrent tous à la fois l'idolâtrie, pour laquelle ils avaient montré jusque alors beaucoup de zèle; et l'empereur, pour leur témoigner son contentement, érigea ce port en cité, qu'il nomma Constantia, du nom d'un de ses fils. Il donna, par une raison semblable, le nom de Constantine à une ville de la Phénicie.

Le christianisme s'étendit aussi vers cette époque chez quelques nations barbares. Déjà les Goths et d'autres peuples voisins du Danube et du Pont-Euxin avaient reçu la lumière de l'Évangile par les instructions des captifs qu'ils avaient enlevés pendant leur invasion dans l'empire sous le règne de Gallien. Touchés par les vertus et les miracles de quelques évêques qui se trouvaient parmi ces

captifs, plusieurs avaient embrassé la foi, et des églises s'étaient formées bientôt sous la direction de ces mêmes évêques. Une victoire signalée, remportée sur les Goths par les Sarmates, l'an 332, avec le secours des Romains fut considérée par ces peuples comme un effet de la protection particulière dont Dieu favorisait Constantin, et un grand nombre de ceux qui jusque alors avaient persisté dans l'idolâtrie, se déterminèrent à demander le baptême. L'Arménie, où l'apôtre saint Barthélemy avait porté l'Evangile, était devenue presque entièrement chrétienne dès la fin du troisième siècle, par les soins de saint Grégoire surnommé l'Illuminateur. Le roi Tiridate s'étant converti à l'occasion d'un miracle opéré dans sa maison, avait engagé ses sujets à renoncer aux superstitions de l'idolâtrie, et leur attachement au christianisme s'était manifesté bientôt avec tant d'éclat, que le tyran Maximin, dans sa fureur de persécution, leur avait déclaré la guerre par ce motif. Il y avait aussi depuis long-temps des églises dans le royaume des Perses, où plusieurs apôtres avaient prêché la foi; et dès le second siècle, un siège épiscopal était établi à Séleucie, l'une des capitales de ce royaume. L'évêque de cette ville envoya deux députés au concile de Nicée, où un autre évêque de la Perse, nommé Jean, se rendit en personne. La vie monastique, introduite peu de temps auparavant dans cet empire, contribua singulièrement aux progrès du christianisme. Un grand nombre de moines travaillaient avec zèle à la conversion des idolâtres, et plusieurs furent contraints, par le choix de ces peuples, d'accepter l'épiscopat (1). Constantin étendit sa protection jusque sur ces églises étrangères. Le roi Sapor lui ayant envoyé une ambassade, vers l'an 332, pour lui proposer un traité d'alliance, il le conclut aussitôt, et lui adressa des présens magnifiques, avec une lettre pour

(1) Voy. Assemani, *Dissert. sur les nestoriens*, tome IV de sa Bibliothèque orientale.

lui recommander les chrétiens. Il y relève les avantages de la vraie religion et la punition des persécuteurs , principalement de Valérien , à qui les Perses avaient fait subir eux-mêmes de si cruelles humiliations.

Le nombre des chrétiens s'accrut prodigieusement dans l'Éthiopie vers la même époque , par les travaux de saint Frumence , que les Abyssins vénèrent comme leur apôtre , quoique , avant sa mission , la lumière de l'Évangile eût été déjà portée dans cette contrée par l'eunuque de la reine Candace. Un philosophe de Tyr , nommé Mérope , avait entrepris par curiosité le voyage de l'Éthiopie , menant avec lui deux jeunes gens de ses parens , Frumence et Édèse , dont il dirigeait l'éducation. Comme les Éthiopiens étaient alors en guerre avec les Romains , ils massacrèrent ce philosophe avec tous ses autres compagnons de voyage ; et trouvant sous un arbre les deux enfans qui préparaient leur leçon , ils les épargnèrent à cause de leur jeunesse , et les conduisirent à leur roi. Il fit Édèse son échanson , et donna l'emploi de secrétaire à Frumence , qui annonçait plus d'esprit. Il leur témoigna toujours beaucoup d'affection , et en mourant il leur rendit la liberté. Mais la reine , qui demeura chargée de gouverner le royaume pendant la minorité de son fils , les pressa vivement d'en partager le soin avec elle , principalement Frumence , qui avait fait preuve d'une grande capacité. Se voyant donc à la tête des affaires , il usa de son pouvoir et de son influence pour protéger les chrétiens qui abordaient dans ce royaume , leur bâtissant des églises , les exhortant à pratiquer publiquement leur religion , et donnant lui-même l'exemple d'une piété profonde. Quand le roi fut devenu majeur , Édèse revint à Tyr auprès de ses parens ; mais Frumence s'empressa d'aller faire connaître à l'évêque d'Alexandrie l'état de la religion dans l'Éthiopie , et le presser d'envoyer un évêque pour prendre soin des églises établies dans ce royaume. Saint Athanase , qui était monté depuis peu sur le siège d'Alexandrie ,

frappé du zèle et de la sagesse de Frumence, l'ordonna évêque, et le détermina à retourner en Éthiopie pour y continuer l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée. Le saint missionnaire emmena avec lui plusieurs ecclésiastiques et s'établit à Auxume, capitale de ce pays, où ses prédications et ses miracles produisirent bientôt une multitude de conversions. Rufin, qui rapporte cette histoire, l'avait apprise de la bouche d'Édèse, qui fut ordonné prêtre à Tyr, sa patrie.

Le même auteur nous fait connaître la manière non moins admirable dont le christianisme s'établit dans le même temps chez les Ibériens, qui habitaient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Ils avaient parmi leurs captifs une femme chrétienne dont la vertu jointe à une rare beauté ne tarda pas à exciter leur admiration. Frappé de sa retenue, de sa modestie, de sa fidélité, voyant surtout qu'elle jeûnait souvent et passait une grande partie des nuits à prier, ils furent curieux de savoir quelle était la cause d'un semblable genre de vie, et leur étonnement redoubla quand ils apprirent qu'elle vivait ainsi pour honorer Jésus-Christ, dont le nom leur était inconnu. Comme ils n'avaient point de médecins, lorsqu'un enfant était malade, on avait coutume de le porter de maison en maison pour s'informer si quelqu'un savait un remède propre à le guérir. Une femme après avoir ainsi porté son enfant partout inutilement, s'adressa à la captive, qui lui dit qu'elle ne connaissait aucun remède humain, mais que le Dieu qu'elle adorait pouvait rendre la santé aux malades les plus désespérés. Puis ayant placé l'enfant sur sa couche elle invoqua sur lui le nom de Jésus-Christ, et le rendit à sa mère parfaitement guéri. Le bruit de ce miracle se répandit de tous côtés, et parvint aux oreilles de la reine, qui se trouvant elle-même atteinte d'un mal violent, se fit porter chez la chrétienne, et recouvra la santé de la même manière. Le roi voulut témoigner sa reconnaissance à la captive en lui envoyant des présents; mais la reine l'

représenta qu'elle méprisait toutes les choses de la terre, et qu'elle n'avait d'autre désir que de voir adorer le Dieu dont elle avait invoqué la puissance pour obtenir sa guérison. Depuis lors, elle le pressa plusieurs fois d'embrasser le christianisme sans pouvoir l'y déterminer. Mais s'étant égaré un jour à la chasse et se trouvant au milieu d'une forêt seul et exposé à toutes sortes de périls, durant une obscurité profonde, il fit vœu intérieurement d'adorer le Dieu de la captive, s'il daignait le tirer de l'embarras où il était. Il vit aussitôt la lumière reparaitre, et dès qu'il fut de retour dans son palais, il envoya chercher la captive, pour apprendre d'elle la manière de servir Jésus-Christ. Elle lui donna les premières instructions, lui recommanda de bâtir une église, et d'envoyer une ambassade à Constantin pour obtenir des prédicateurs évangéliques. Charmé d'une semblable demande, le religieux empereur se hâta de faire partir un évêque et des prêtres, dont les travaux furent secondés par le zèle du roi et de la reine, qui, après avoir eux-mêmes commencé à instruire leurs sujets, ne négligèrent rien pour les engager à se convertir. Rufin avait appris tous ces détails de Baccurius, qui avait été roi de cette nation, et qui ensuite était devenu, chez les Romains, comte des domestiques, et duc de la Palestine sous le règne de Théodose.

Pendant que les lumières de la foi se répandaient ainsi de tous côtés, et que l'Eglise faisait chaque jour des conquêtes au dehors, elle était déchirée au dedans par des sectaires, dont l'audace toujours croissante ne connut bientôt plus de bornes. Constantin défendit les assemblées des hérétiques par une loi de l'an 331, qui contribua singulièrement, comme nous l'avons dit, à l'extinction des sectes anciennes. Mais les donatistes ne tenant aucun compte de cette loi, employèrent la violence pour se soutenir, et se livrèrent à tous les excès d'un fanatisme inconcevable. Après la mort de Majorin, qu'ils avaient fait évêque de Carthage, ils lui donnèrent pour successeur, vers l'an 329,

un second Donat, différent de celui des Cases Noires, et qui par ses talens obtint dans le parti une influence prodigieuse. Joignant à beaucoup d'esprit et d'érudition une certaine éloquence, de la netteté dans les idées, de la pénétration, de l'habileté, et surtout une audace et une activité peu communes, irréprochable dans ses mœurs et affectant un grand zèle pour la religion; enfin, plein d'estime pour lui-même et de mépris pour les autres, il devint bientôt le chef ou plutôt l'oracle de la secte; il en défendit les principes par ses écrits; il la soumit à toutes ses volontés, en dirigea tous les mouvemens, et sut inspirer à ses partisans l'orgueil et le fanatisme dont il était animé. A l'aide de quelques prestiges, il fit croire qu'il avait le don des miracles; et ne voulant reconnaître aucun supérieur sur la terre, méprisant les magistrats et l'empereur lui-même, il habitua les donatistes à se regarder pour ainsi dire comme des êtres privilégiés qui, possédant seuls la vérité et la sainteté, semblaient plutôt faits pour commander que pour obéir, et qui surtout ne devaient tenir aucun compte des lois et des ordonnances publiées contre eux par des maîtres soumis à l'erreur. On vit des lors un grand nombre de ces sectaires quitter leurs occupations, se réunir et prendre les armes pour attaquer les catholiques, et, sous prétexte de défendre la justice et la vérité, se livrer sans scrupule aux plus affreux brigandages. Ils se donnaient le nom de combattans ou de soldats de Jésus-Christ, et on les appela circoncellions, parce qu'ils rôdaient perpétuellement autour des maisons pour commettre leurs désordres. Ils pillaient les villages et les bourgades; ils déchargeaient les débiteurs en menaçant de mort les créanciers qui voudraient user de leurs droits; ils ouvraient les prisons pour délivrer les malfaiteurs; ils mettaient les esclaves en liberté, et se plaisaient à les faire monter dans les voitures à la place des maîtres, qu'ils obligeaient de descendre et de courir à leur tour devant ces esclaves pour leur servir de cortège. Il n'y avait plus

de sûreté ni sur les routes ni dans les maisons. Armés d'énormes bâtons, ils se jetaient avec fureur sur les catholiques et les assommaient en chantant dévotement des chants religieux. Leurs chefs prenaient le titre de capitaines des saints, et les évêques donatistes se faisaient accompagner de ces furieux pour s'emparer des églises et en chasser les catholiques. Mais devenus bientôt incapables de les contenir et de les diriger, ils furent contraints d'implorer eux-mêmes le secours de l'autorité publique pour réprimer leurs attentats. On envoya contre eux des troupes qui en tuèrent un grand nombre. Plusieurs de ces fanatiques couraient au-devant des soldats pour se faire donner la mort; d'autres se la donnaient eux-mêmes en se précipitant d'un lieu élevé, ou en allumant un bûcher pour se jeter dans les flammes, et la secte ne rougissait pas de les honorer comme des martyrs (1).

Les ariens, de leur côté, continuaient leurs intrigues, et ils parvinrent à se procurer l'appui de Constantin, que la droiture de son caractère rendait crédule, et qui, par l'effet même de son zèle pour la paix de l'Église, devint la dupe de ces sectaires. Depuis la mort de sainte Hélène, il avait donné toute sa confiance à sa sœur Constantia, veuve de Licinius. Celle-ci avait pour directeur un prêtre secrètement attaché au parti d'Arius, et qui eut soin de la confirmer dans les dispositions favorables qu'elle montrait depuis long-temps pour cet hérésiarque. Étant tombée dangereusement malade, et Constantin lui rendant de fréquentes visites, cette princesse n'oublia rien pour servir les intérêts de la secte qu'elle avait embrassée. Elle le conjura, par la tendresse fraternelle, de garder auprès de lui le saint prêtre qui la dirigeait, et de suivre les avis qu'il lui donnerait pour son salut. Sur le point de quitter la terre, ajouta-t-elle, les affaires de ce monde ne me touchent plus; mais, inquiète pour vous, je tremble que les

(1) Optat. lib. III. — August. *Adv. Crescent.*; *Adv. Parmen.* etc.

souffrances des innocens persécutés n'attirent la colère du ciel sur votre personne et sur vos états. Ce discours d'une sœur chérie et mourante produisit son effet. Constantin se livra aux conseils du prêtre arien qui lui était recommandé, et celui-ci, à force de répéter qu'Arius était puni injustement et victime de la jalousie qu'inspirait son mérite, détermina enfin l'empereur à le rappeler de son exil, vers l'an 328, après qu'il eut présenté une confession de foi où le fond de ses erreurs se trouvait adroitement dissimulé sous des expressions équivoques. Eusèbe de Nicomédie et les évêques Maris et Théognis écrivirent aussi une lettre de rétractation, où ils faisaient profession d'admettre la doctrine du concile de Nicée, en ajoutant que s'ils n'avaient point souscrit à l'anathème contre Arius, parce qu'ils avaient des témoignages de son innocence, ils ne balançaient pas néanmoins, pour se purger de tout soupçon d'hérésie, à donner maintenant leur adhésion pleine et entière à tout ce que le concile avait décidé. Après cette rétractation peu sincère, ils furent aussi rappelés par Constantin, et rentrant dans leurs églises, ils en chassèrent les évêques qu'on avait ordonnés à leur place⁽¹⁾.

Dès qu'ils furent rétablis, ils se mirent à cabaler secrètement pour fortifier leur parti et se venger des évêques qui s'étaient le plus fortement prononcés contre eux. Ils étaient animés surtout contre saint Eustathe d'Antioche et contre saint Athanase, et leur haine, jointe au désir de placer des évêques ariens sur les principaux sièges, leur fit prendre aussitôt la résolution et chercher les moyens de les faire déposer l'un et l'autre. Ils commencèrent par saint Eustathe, dont la condamnation leur semblait plus facile, parce qu'ils pourraient l'accuser devant des juges disposés, pour la plupart, à seconder leurs vues. D'abord évêque de Bérée en Syrie, et confesseur de la foi durant

(1) Socr. lib. I, cap. xiv. — Sozom, lib. II, cap. xvi.

les dernières persécutions , son mérite éminent l'avait appelé , vers l'an 324 , au siège d'Antioche. Il s'était déclaré l'un des premiers contre l'hérésie d'Arius , et n'avait cessé de la combattre avec un zèle infatigable. Non content de veiller sur son troupeau , il prenait soin d'envoyer dans les autres églises des hommes capables d'instruire les fidèles et de les garantir contre la séduction des hérétiques. Il refusa constamment d'admettre dans le clergé tous ceux qui montraient quelque penchant pour les nouveautés , entre autres Étienne , et Léonce l'eunuque , qui plus tard devinrent évêques d'Antioche par l'influence des ariens. Il publia pour défendre la foi de Nicée plusieurs écrits que les anciens ont cités avec les plus grands éloges. Enfin il ne craignit pas d'attaquer Eusèbe de Césarée , Patrophile de Scythopolis , Paulin de Tyr et d'autres évêques de la Palestine justement soupçonnés de conserver des opinions peu orthodoxes sur la consubstantialité du Verbe. C'était plus qu'il n'en fallait aux sectaires pour leur faire résoudre sa perte.

Eusèbe de Nicomédie s'était mis à la tête du complot , et se chargea de le diriger. Cet homme ambitieux , fourbe , hypocrite et intrigant , n'avait pas tardé à regagner les bonnes grâces de Constantin , en affectant de paraître fort zélé pour la foi catholique. Sous prétexte de visiter l'église du Saint-Sépulcre , il vint à Jérusalem , avec Théognis de Nicée , pour se concerter avec les évêques du parti. Ceux-ci l'accompagnèrent à son retour jusqu'à Antioche , comme pour lui faire honneur ; et là , s'étant assemblés en concile avec quelques évêques orthodoxes qui ne soupçonnaient rien de leurs projets , ils introduisirent une femme publique , qu'ils avaient gagnée par argent , pour accuser saint Eustathe d'être le père d'un enfant qu'elle tenait entre ses bras. Elle ne put en fournir aucune preuve ni produire aucun témoin ; et plus tard cette malheureuse étant tombée dangereusement malade avoua le motif qui l'avait portée à cette calomnie ; mais les ennemis du saint

évêque ne laissèrent pas de le condamner et de le déposer comme s'il eût été convaincu. Seulement, pour mieux colorer cette déposition, on alléguait aussi l'accusation vague de sabellianisme; car c'était le crime dont les ariens avaient coutume de charger les défenseurs de la consubstantialité du Verbe, afin de donner le change sur leurs propres erreurs. Les évêques catholiques pressèrent vivement saint Eustathe de ne point céder à une condamnation si injuste, et le peuple fit lui-même éclater son indignation par des soulèvemens si violens, qu'on fut sur le point d'en venir aux mains. Eusèbe et Théognis voyant cette opposition, se rendirent en toute hâte auprès de Constantin pour invoquer son autorité; et non contents de soutenir qu'Eustathe était réellement coupable du crime qu'on lui imputait, ils rejetèrent sur lui la cause de la sédition qui venait d'éclater, et l'accusèrent en outre d'avoir autrefois manqué de respect à sainte Hélène. Trompé par ces calomnies, l'empereur fit venir saint Eustathe, et le relégua dans la Macédoine, où il mourut vers l'an 338. On fixe ordinairement sa déposition à l'an 331. Il nous reste quelques fragmens de ses écrits contre les ariens, et un traité sur la pythonisse consultée par Saül.

Dès que Constantin avait eu connaissance de la fermentation qui régnait parmi le peuple d'Antioche, il avait envoyé un de ses officiers pour adoucir les esprits, et il écrivit aux habitans lettres sur lettres pour les exhorter à la paix. Les évêques ariens qui étaient restés dans cette ville s'occupèrent alors de donner un successeur à saint Eustathe, et ils mirent en sa place Paulin de Tyr, qui mourut bientôt après. On élut ensuite Eulalius, puis Euphrone, qui moururent de même au bout de quelques mois. La réputation et le mérite d'Eusèbe de Césarée le firent choisir aussi pour remplir ce siège; mais il ne jugea pas à propos d'accepter, et ce refus lui concilia de plus en plus la bienveillance et l'estime de Constantin, qui le loua beaucoup de ce zèle pour la discipline dans

une lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, et dans deux autres adressées au peuple d'Antioche et aux évêques, pour les engager à faire un autre choix. On élut donc Placille ou Flacille, qui tint ce siège environ douze ans. Mais la plus grande partie des catholiques refusèrent de communiquer avec ces évêques ariens, et persistant dans leur attachement à la personne comme à la doctrine de saint Eustathe, nous les verrons continuer pendant longtemps, sous le nom d'eustathiens, à tenir leurs assemblées dans des maisons particulières (1).

Les ariens déposèrent également, sous le faux prétexte de sabellianisme, deux autres saints évêques, Asclépas de Gaze, dont l'innocence était néanmoins si évidente, qu'Eusèbe de Césarée ne put s'empêcher lui-même de la reconnaître, et Eutrope d'Andrinople, qui s'était attiré la haine du parti par son zèle à prémunir les fidèles contre les impiétés des sectaires, et en particulier d'Eusèbe de Nicomédie. Encouragés par ces premiers succès, ils dirigèrent ensuite leurs attaques contre saint Athanase. Ils lui avaient écrit d'abord pour le presser de recevoir Arius dans la communion de l'Eglise; et ne pouvant l'y déterminer, ils lui avaient fait écrire par l'empereur lui-même, qui le menaça de le faire déposer et de l'exiler s'il refusait. Mais le saint évêque répondit avec fermeté qu'il ne pouvait admettre dans l'église catholique un hérésiarque légitimement condamné et excommunié par un concile pour ses blasphèmes contre la divinité de Jésus-Christ. Alors Eusèbe de Nicomédie crut devoir s'adresser aux mélécien pour concerter avec eux les moyens de le perdre. Ils avaient pendant long-temps combattu les impiétés d'Arius; mais gagnés par les promesses d'Eusèbe et non moins ennemis que lui de saint Athanase, ils ne balancèrent pas à unir leurs intérêts pour opprimer le saint

(1) Athan. *Ad Solit.* — Chrysost. *in Eust.* — Theodor. lib. I, cap. XXI. — Sozom. lib. II, cap. XIX, etc.

patriarche. Après avoir cherché vainement des griefs réels contre lui, ils imaginèrent ces trois chefs d'accusation : premièrement d'avoir imposé aux Égyptiens un tribut de tuniques de lin pour l'église d'Alexandrie, et d'avoir commencé par eux à l'exiger ; secondement d'avoir fourni de l'argent à un rebelle nommé Philumène ; troisièmement enfin d'avoir autorisé ou du moins approuvé un de ses prêtres nommé Macaire, qu'ils accusaient lui-même d'avoir brisé un calice et renversé un autel dans une église de la Maréote. Constantin fit venir saint Athanase, et reconnaissant la fausseté de ces imputations, il le renvoya dans son église avec une lettre adressée aux habitans d'Alexandrie, dans laquelle il déclara son innocence, et témoigna autant d'estime pour lui que d'indignation contre ses calomniateurs (1).

Cependant les ennemis du saint évêque ne se rebutèrent point et reproduisirent bientôt contre le prêtre Macaire l'accusation d'avoir brisé un calice et profané les saints mystères dans la Maréote. C'était un canton de l'Égypte composé de plusieurs gros bourgs gouvernés chacun par un prêtre et un diacre soumis immédiatement à l'évêque d'Alexandrie. Dans un hameau dépendant d'un de ces bourgs et trop petit pour avoir une église particulière, demeurait un certain Ischiras, homme d'assez mauvaises mœurs et connu pour tel, qui eut néanmoins l'ambition d'entrer dans le clergé, et se fit ordonner prêtre par le schismatique Colluthe, dont nous avons parlé précédemment. Quand celui-ci, qui n'était lui-même que simple prêtre, eut été réduit à son rang, et ses ordinations déclarées nulles, Ischiras fut déposé et resta quelque temps dans l'état de laïque. Mais ensuite il lui prit fantaisie d'exercer de nouveau les fonctions sacerdotales, quoiqu'il n'eût pas plus de sept personnes dans sa communion. Saint Athanase, visitant les églises de la Maréote, envoya Ma-

(1) Athan. *Apolog.* II. — Socr. lib. I, cap. xxvii.

caire avec un autre prêtre pour sommer Ischiras de comparaître devant lui; mais comme ils le trouvèrent retenu au lit par une maladie, ils se contentèrent de lui signifier la défense de prendre le titre de prêtre ou d'en faire aucune fonction, et ils chargèrent en même temps son père, qui n'était point de sa communion, de ne rien négliger pour l'en empêcher. Il se détermina donc, dès qu'il fut guéri, à se retirer vers les méléciens, et ceux-ci, d'accord avec les eusébiens, résolurent de publier que Macaire, survenant au moment de la célébration des saints mystères, avait brisé le calice, renversé l'autel, brûlé les livres sacrés, et commis plusieurs autres profanations. Ils employèrent même la violence pour obliger Ischiras à soutenir cette calomnie, dont ils firent un de leurs premiers griefs auprès de Constantin, qui, après un mûr examen, la repoussa avec le mépris et l'indignation qu'elle méritait. Ischiras lui-même, pressé par les remontrances de ses parens et par les reproches de sa conscience, prit alors le parti de la désavouer, et il remit à saint Athanase, en présence de plusieurs prêtres, une déclaration écrite de sa main, et portant qu'il n'avait publié ces faussetés qu'à l'instigation de trois évêques méléciens. Mais comme le saint évêque ne jugea pas à propos de le rétablir sur-le-champ dans la communion de l'Eglise, après une faute qui méritait une longue pénitence, il ne tarda pas à renouveler ses calomnies, et fournit ainsi aux méléciens un prétexte pour les reproduire.

Mais pour fortifier cette accusation par une autre plus grave et moins rebattue, ils imaginèrent de tenir caché pendant quelque temps un certain Arsène, évêque mélécien d'Hypsèle, dans la Thébaïde, et ensuite ils répandirent le bruit que saint Athanase l'avait tué et lui avait coupé la main droite pour s'en servir à des opérations magiques. Ils montraient, pour servir de preuve, une main desséchée qu'ils portaient dans une boîte, et ils demandaient avec des larmes feintes qu'on leur rendît au moins le corps

de cet évêque, afin qu'il ne demeurât pas privé des honneurs de la sépulture. Après avoir publié partout cette calomnie dans les assemblées du peuple et devant les magistrats, ils la portèrent aux oreilles de l'empereur, avec leur ancienne fable touchant les profanations commises dans la Maréote. Le principal dénonciateur fut Jean Arcaph, chef du parti mélécien.

Constantin ne s'arrêta point à cette ancienne accusation déjà suffisamment examinée; mais quant à l'affaire d'Arsène, il chargea son frère Dalmace d'en prendre connaissance, et celui-ci écrivit à saint Athanase de se tenir prêt à comparaître pour se défendre. Le saint patriarche, qui jusque alors avait méprisé cette calomnie, écrivit à tous les évêques d'Égypte, et fit faire partout des recherches pour découvrir où était Arsène. Enfin un des diacres parvint à découvrir qu'il était caché dans un monastère que les méléciens avaient dans la Thébaïde. Mais le supérieur de ce monastère, qui en fut averti, se hâta de faire embarquer Arsène sur le Nil pour le conduire dans la basse Égypte. Le diacre ne l'ayant plus trouvé, se saisit du supérieur et d'un autre moine, et les fit conduire à Alexandrie. Ils furent présentés au duc qui commandait les troupes de la province, et confessèrent qu'Arsène était vivant et qu'il avait été caché chez eux. Bientôt après on le découvrit à Tyr, dans une maison où il s'était caché de nouveau après avoir quitté l'Égypte. Il nia d'abord qu'il fût Arsène; mais il fut reconnu juridiquement par l'évêque de cette ville, qui le connaissait depuis long-temps. Saint Athanase informa Constantin de tous ces détails, et l'empereur lui répondit par une lettre fort honorable qu'il l'exhorta à lire publiquement, et qu'il terminait en menaçant les méléciens, s'ils continuaient leurs impostures, de les punir selon toute la rigueur des lois. La crainte obligea ces sectaires à demeurer quelque temps en repos, et plusieurs même se réconcilièrent avec saint Athanase. De ce nombre fut Arsène, qui lui écrivit avec tout son

clergé pour lui demander sa communion, et qui depuis lui demeura soumis comme à son métropolitain. Jean lui-même, chef des mélécien, crut devoir aussi embrasser la communion du saint patriarche, et il en informa Constantin, qui lui en témoigna la plus vive satisfaction. Mais cet évêque ambitieux ne persista pas long-temps dans cette soumission apparemment peu sincère (1).

Saint Athanase profita de cette trêve pour visiter les églises de la Thébaïde, et ce fut alors que saint Pacôme, venu au-devant de lui avec tous ses religieux, se tint caché dans la foule, content de le voir de loin, parce qu'il avait appris que Sérapion, évêque de Tentyris, était disposé à le faire nommer supérieur général de tous les monastères de son diocèse. Cependant les eusébiens ne perdaient point de vue leur entreprise, et pour réussir plus sûrement, ils crurent devoir changer leur plan d'attaque. Ayant gagné de nouveau quelques mélécien qui ne pouvaient souffrir le zèle ni l'autorité de saint Athanase; ils les engagèrent à recommencer contre lui leurs plaintes et leurs accusations, en lui imputant vaguement des crimes énormes sans en articuler aucun. Ils voulaient par là faire naître assez de préventions contre lui pour avoir un prétexte d'engager Constantin à ordonner de nouvelles informations et un jugement canonique; et, par le crédit qu'ils avaient à la cour, ils espéraient obtenir que la connaissance de l'affaire fût renvoyée devant des juges choisis parmi les évêques de leur parti. En effet, comme ils affectaient de se montrer pleins de zèle pour la paix de l'Eglise, et de déplorer les divisions qui la troublaient en Egypte, ils persuadèrent facilement à l'empereur, pour mettre fin à ces troubles, de faire comparaître saint Athanase et ses accusateurs devant un concile des évêques de l'Orient, et ils firent convoquer ce concile à Césarée, en

(1) Athan. *Apol.* II.—Theod. lib. I, cap. xxviii.—Sozom. lib. II.—Socr. lib. I. Ruf. etc.

Palestine, l'an 334. Mais saint Athanase refusa de s'y rendre, malgré toutes les instances et les menaces qui lui furent faites, soit parce qu'il ne reconnaissait pas à ces évêques le droit de le juger, soit parce qu'il savait que la plupart, et Eusèbe de Césarée entre autres, étaient ses ennemis personnels. Les eusébiens en prirent occasion de le représenter comme un orgueilleux, que sa désobéissance aux ordres de l'empereur rendait justement suspect des violences dont il était accusé. Constantin, dominé par ces impressions défavorables, convoqua, l'année suivante, un autre concile à Tyr, où il appela tous les évêques que les eusébiens prirent soin de lui désigner. On en compta environ soixante, dont les plus célèbres étaient Flacille d'Antioche, qui devait y présider comme patriarche de l'Orient; les deux Eusèbe, Patrophile de Scythopolis, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, George de Laodicée, et deux évêques de Pannonie, Ursace de Singidon, et Valens de Murse, qu'on verra dans la suite figurer parmi les chefs du parti. Le comte Denis fut envoyé, sur la demande des eusébiens, pour empêcher le tumulte, et n'usa de son autorité que pour seconder les projets des sectaires. Il nomma des huissiers au lieu de diacres pour introduire ceux qui devaient assister au concile; il se faisait accompagner aux séances par des officiers et des soldats; il commandait aux évêques et dirigeait toutes les délibérations.

Saint Athanase refusa long-temps de comparaître devant une pareille assemblée; mais Constantin lui ayant écrit pour le menacer de l'y faire amener par force, il se décida enfin à partir avec quarante-neuf évêques d'Égypte, parmi lesquels se trouvaient les illustres confesseurs Potamon et Paphnuce. Quand il parut dans le concile, on ne lui rendit aucun honneur, et on le fit tenir debout comme un accusé devant ses juges. Saint Potamon ne put s'empêcher d'en témoigner son indignation, et s'adressant à Eusèbe de Césarée : Quoi ! Eusèbe, lui dit-il d'une voix

haute, vous êtes assis pour juger le vertueux Athanase, que l'on force à rester debout? Quel moyen de souffrir une telle indignité? Vous souvient-il d'avoir été prisonnier avec moi durant la persécution? Pour moi, j'y perdis un œil, et vous voilà sans cicatrices et avec tous vos membres. Comment avez-vous pu sortir en cet état sans trahir votre foi? Eusèbe, plein de dépit, se leva aussitôt, et sortit de l'assemblée sans prendre soin de se justifier. Paphnuce, de son côté, se dirigea vers Maxime de Jérusalem, et le prit par la main en lui disant : Puisque nous portons les mêmes cicatrices et que vous avez comme moi perdu un œil pour le nom de Jésus-Christ, je ne puis souffrir de vous voir assis dans l'assemblée des méchants. L'ayant donc fait sortir avec lui, il l'instruisit de toutes les circonstances qu'on lui avait jusque'alors dissimulées, et l'attacha ainsi pour toujours à la cause de saint Athanase. Les autres évêques d'Égypte insistèrent fortement pour qu'on écartât du nombre des juges ceux qui s'étaient ouvertement déclarés contre leur patriarche. Ils récusèrent en particulier les deux Eusèbe, Maris et Théognis, Ursace, Valens et quelques autres bien connus comme ariens ; mais on n'eut aucun égard à leur récusation (1).

Les ennemis de saint Athanase attaquèrent son élection en soutenant avec effronterie qu'elle n'avait été faite que par sept évêques, malgré l'opposition de tous les autres ; ils l'accusèrent d'avoir employé toutes sortes de violences et commis des cruautés dignes d'un tyran contre ceux qui ne voulaient point reconnaître son autorité ; d'avoir fait emprisonner les uns, battre et fouetter les autres ; d'en avoir tourmenté plusieurs par divers supplices, et de s'être même porté à des voies de fait contre des évêques pour les contraindre de communiquer avec lui. On lut aussi une déclaration par écrit, portant que le peuple d'Alexandrie

(1) Athan. *Apol.* II. — Ruf. lib. I. — Theod. lib. I. — Soer. lib. I. — Sozom. lib. II.

ne pouvait , à cause de lui , se résoudre à venir aux assemblées de l'Église. Mais cet acte, comme toutes les autres accusations, émanait uniquement des ariens, des mélécieniens et des colluthiens.

On vint ensuite à des calomnies plus infâmes, et on l'accusa d'avoir corrompu avec violence une vierge consacrée à Dieu. En effet , les eusébiens firent paraître dans l'assemblée une femme qui se plaignit avec un air de désolation qu'ayant logé dans sa maison l'évêque Athanase il avait abusé d'elle malgré toute sa résistance. Saint Athanase , averti sous main , s'était concerté avec un de ses prêtres , qui prit la parole pour repousser l'accusation comme si elle l'eût regardé personnellement. Aussitôt cette femme impudente étend la main vers le prêtre , le montre au doigt, et s'écriant avec hardiesse : Oui , c'est vous-même qui m'avez déshonorée ! elle expose en détail toutes les circonstances du crime. Une telle méprise fit éclater de rire la plupart des assistans, et couvrit de confusion les calomniateurs. Mais ils ne se déconcertèrent point et chassèrent honteusement cette malheureuse comme s'ils eussent été trompés eux-mêmes, sans vouloir toutefois qu'elle fût arrêtée , comme saint Athanase le requérait expressément, pour découvrir les auteurs d'une invention si atroce.

On reproduisit alors les anciennes calomnies, et l'on eut même l'impudence de revenir encore à celle du meurtre d'Arsène, quoique déjà réfutée d'une manière si éclatante. Saint Athanase , qui connaissait l'audace de ses ennemis , avait eu la précaution de faire venir secrètement cet évêque, que les eusébiens croyaient fort loin ; et quand ils eurent ouvert leur boîte et montré la main desséchée, en le sommant de se justifier, s'il avait quelque chose à dire pour sa défense, il leur demanda d'un air tranquille si quelques-uns d'entre eux connaissaient Arsène. Plusieurs répondirent qu'ils le connaissaient parfaitement. Alors il donna ordre à un de ses domestiques d'introduire Arsène,

et le montrant à ses accusateurs étonnés, il dit au concile : Voilà Arsène avec ses deux mains, c'est à vous maintenant d'examiner d'où vient celle que l'on vous montre. Les ariens s'écrièrent qu'Athanase était un magicien qui trompait les yeux par ses prestiges. Jean, le chef des mélicéens, voyant son imposture confondue, profita du tumulte pour prendre la fuite ; mais les autres se jetèrent sur saint Athanase, et l'auraient mis en pièces si les officiers de l'empereur ne l'eussent arraché d'entre leurs mains. Dans la suite, les ariens, pour se laver de cette calomnie, publièrent qu'un évêque avait mis le feu à la maison d'Arsène par l'ordre de saint Athanase, et qu'après l'avoir fouetté cruellement, il l'avait enfermé dans une chambre d'où il avait eu beaucoup de peine à se sauver ; ce qui avait dû faire supposer qu'il était mort.

On arriva enfin à l'imputation du calice brisé chez Ischiras. Mais saint Athanase n'eut besoin pour la réfuter que d'exposer simplement les faits ; il montra qu'Ischiras était point prêtre, qu'il n'avait jamais eu d'église, qu'il était retenu au lit lorsque Macaire avait été le trouver, que d'ailleurs ce jour-là n'étant pas un dimanche, il n'y avait pas eu célébration des saints mystères, et qu'enfin il avait lui-même désavoué par écrit sa calomnie. Cependant les eusébiens ne voulurent pas abandonner cette accusation ; et comme Ischiras n'avait pu leur fournir aucune preuve, ils persuadèrent au comte Denis d'envoyer des commissaires dans la Maréote, sous prétexte de découvrir la vérité sur les lieux. Saint Athanase et les évêques d'Égypte représentèrent vainement que ces informations étaient inutiles à l'égard d'un fait suffisamment éclairci ; ils demandèrent, avec aussi peu de succès, qu'on choisît au moins les commissaires d'un commun accord ; les eusébiens, qui n'écoutaient que leur haine et qui étaient les maîtres du concile, firent nommer secrètement Ursace et Valens avec Maris et Théognis, et deux autres non moins ennemis de saint Athanase et dévoués à tous les in-

térêts du parti. Les évêques d'Égypte protestèrent par écrit contre cette nomination, et le comte Denis lui-même appuya leur protestation, dans la crainte que l'oppression ne devînt trop visible. Mais tout cela fut sans effet, et les commissaires partirent avec une escorte de soldats, précédés de plusieurs méléciens qui devaient tout disposer pour obtenir les témoignages dont on avait besoin. Saint Athanase prit alors le parti de se retirer et de recourir à l'empereur lui-même, après avoir protesté contre des procédés si évidemment contraires à toutes les règles de la justice.

Les commissaires arrivés à Alexandrie se firent accompagner dans la Maréote par le préfet d'Égypte, et prenant soin d'éloigner les prêtres catholiques qui demandaient à assister aux informations, comme étant parfaitement instruits des faits, ils se contentèrent d'interroger des ariens, des méléciens, des juifs ou des païens, et malgré tous les moyens de séduction, malgré les menaces et les mauvais traitemens, ils ne purent pas même venir à bout d'obtenir des témoignages entièrement conformes à leurs vues, en sorte qu'ils n'osèrent pas publier ces informations. Le clergé d'Alexandrie et les prêtres de la Maréote protestèrent par écrit contre ces procédures irrégulières se plaignant qu'on eût refusé de les entendre ou de les appeler du moins pour informer en leur présence; ils adressèrent leurs protestations au concile et aux commissaires.

Quand ceux-ci furent de retour, les eusébiens prononcèrent contre saint Athanase une sentence de déposition avec défense de demeurer dans la ville d'Alexandrie, sous prétexte que sa présence y exciterait de nouveaux troubles. En même temps ils informèrent Constantin de leur jugement, et ils écrivirent à tous les évêques pour les avertir de ne pas recevoir Athanase dans leur communion ne rougissant pas d'alléguer comme motifs de sa déposition le calice rompu chez Ischiras et même le meurtre

d'Arsène. Les méléciens avaient rendu trop de services aux ariens pour ne pas en obtenir la récompense. Le conciliabule les reçut à la communion et les maintint dans leurs titres et leurs fonctions comme des gens injustement persécutés. On donna aussi le titre d'évêque à Ischiras, bien qu'il n'eût point de troupeau, et les eusébiens écrivirent à l'empereur pour le prier de lui faire bâtir une église dans son village de la Maréote. Ils allaient s'occuper de rétablir Arius dans la communion de l'Eglise, lorsqu'ils reçurent des lettres de Constantin, qui les pressait de se rendre à Jérusalem pour la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, qu'on venait d'achever (1).

Ils partirent donc aussitôt de Tyr; et arrivés à Jérusalem, ils y trouvèrent un grand nombre d'autres évêques que Constantin y avait fait venir de toutes les provinces de l'Orient, pour rendre la cérémonie plus auguste. Comme la plupart de ces évêques étaient dévoués au parti des eusébiens, ceux-ci jugèrent l'occasion favorable pour tenir un nouveau concile et compléter leur ouvrage par le rétablissement d'Arius. Cet hérésiarque, bien que rappelé de son exil, était toujours sous le poids de l'excommunication prononcée contre lui par l'évêque d'Alexandrie et par le concile de Nicée. Voyant enfin ses partisans remis en crédit et leur influence devenue toute puissante, il vint à Constantinople avec le diacre Euzoïus, et présenta à l'empereur une profession de foi équivoque, où il se contentait de déclarer qu'il croyait en Jésus-Christ, Fils de Dieu, produit de lui avant tous les siècles, Dieu Verbe, par qui tout a été fait, mais sans employer le mot de consubstantiel ni aucun autre équivalent qui fût propre à exclure les interprétations impies dont il s'était servi pour cacher ses erreurs sous les expressions mêmes de l'Écriture. Constantin se montra néanmoins satisfait de cette profession de foi; et croyant qu'Arius était

(1) Athan. *Apol.* II. — Theod. lib. I. — Soer.; Sozom. etc.

revenu sincèrement à la doctrine catholique, il le renvoya devant le concile de Jérusalem, avec une lettre où il pria les évêques de l'examiner, et de juger en sa faveur s'il leur paraissait orthodoxe. Les eusébiens, décidés d'avance, s'empressèrent de recevoir Arius à la communion avec tous ceux de son parti, et ils écrivirent à l'église d'Alexandrie et à toutes les églises du monde une lettre synodale pour leur donner connaissance de ce jugement. Ils songèrent en même temps à déposer Marcel d'Ancyre, métropolitain de la Galatie, qui avait refusé de souscrire à la condamnation de saint Athanase et d'assister à leur concile de Jérusalem, pour ne point prendre part à la réception d'Arius. Mais après l'avoir cité à comparaître devant eux, ils furent obligés de se séparer, sur les ordres de Constantin, pour aller rendre compte du jugement qu'ils avaient prononcé contre saint Athanase.

En sortant de Tyr, le saint patriarche était allé à Constantinople se plaindre de l'injustice et de la violence de ses ennemis; et au moment où l'empereur entra à cheval dans la ville, il se présenta devant lui pour demander publiquement à se justifier. Constantin, surpris de sa présence et encore plus de sa demande, refusa de l'entendre, et témoigna qu'il ne voulait point communiquer avec un homme légitimement condamné par un concile. Alors saint Athanase lui dit avec une courageuse hardiesse : Le Seigneur nous jugera vous et moi, et vous lui rendrez compte de votre union avec ceux qui m'oppriment par leurs calomnies. Il ajouta qu'il ne demandait aucune grâce, mais une rigoureuse justice, et qu'il désirait seulement que l'empereur voulût entendre sa justification en présence de ses accusateurs. Cette demande était trop juste pour n'être pas accueillie par Constantin, qui manda aussitôt les évêques du concile de Tyr, afin d'être instruit de tout ce qui s'était passé. Ils se gardèrent bien de venir tous, quoique l'ordre le portât expressément. Mais on en députa seulement six des plus ha-

biles, les deux Eusèbe, Théognis, Patrophile, Ursace et Valens; on trouva des prétextes pour écarter tous les autres, qui retournèrent dans leurs églises. Ces députés ne parlèrent plus du calice brisé ni du meurtre d'Arsène, ou du moins ils glissèrent légèrement sur ces faits; mais ils inventèrent une nouvelle calomnie qui leur parut plus propre à réussir. Comme ils savaient que Constantin était très jaloux de la grandeur de sa nouvelle ville, ils accusèrent saint Athanase d'avoir empêché le transport des blés que l'on envoyait d'Alexandrie à Constantinople. N'écoutant alors que son indignation, et ne jugeant pas des évêques capables d'inventer une telle calomnie, l'empereur crut faire une grâce au patriarche en ne le condamnant pas à la mort, mais seulement à l'exil. Les eusébiens voulurent nommer à sa place un autre évêque d'Alexandrie; mais Constantin refusa d'y consentir. Saint Athanase, relégué à Trèves dans les Gaules, arriva dans cette ville au commencement de février de l'an 336. Il y fut reçu avec tous les témoignages d'affection et de respect par saint Maximin, qui en était alors évêque, et par le jeune Constantin, qui commandait dans cette province (1).

Les eusébiens firent assembler bientôt après un concile à Constantinople, afin de poursuivre la procédure commencée à Jérusalem contre Marcel d'Ancyre. On l'accusait d'enseigner le sabellianisme dans un livre qu'il avait écrit contre Astérius, sophiste païen, qui, s'étant converti au christianisme, avait embrassé le parti des ariens et composé un ouvrage pour défendre leur doctrine. Marcel n'était peut-être pas entièrement innocent de l'erreur qu'on lui imputait; mais son véritable crime aux yeux des sectaires était d'avoir soutenu avec chaleur la cause de saint Athanase, et montré beaucoup de zèle contre les impiétés d'Arius et les intrigues des eusébiens. Ceux-ci l'ayant sommé inutilement de rétracter les hérésies qu'ils

(1) Athan. *Apol.* — Socr.; Theod. etc.

prétendaient avoir trouvées dans son livre , ils le déposèrent et mirent à sa place Basile , que ses talens distingués faisaient envisager comme un puissant auxiliaire pour le parti. Ils dressèrent ensuite une exposition de foi qu'ils envoyèrent aux évêques de l'Orient , pour leur expliquer en quel sens ils avaient approuvé le mot de consubstantiel ; car , n'osant pas combattre ouvertement le symbole de Nicée , auquel l'empereur se montrait attaché , ils tâchaient de l'éluder par des interprétations capiteuses.

Mais la grande affaire des eusébiens et le principal but de leur concile était le rétablissement d'Arius , que les catholiques refusaient toujours d'admettre dans leur communion , malgré le jugement prononcé en sa faveur dans le conciliabule de Jérusalem. Muni de la lettre synodale qui attestait son orthodoxie , il s'était rendu aussitôt à Alexandrie , espérant profiter de l'absence de saint Athanase pour rentrer dans l'Église. Mais les catholiques s'y opposèrent vivement ; et comme il avait un grand nombre de partisans , il excita des troubles qui obligèrent Constantin à le faire venir à Constantinople. Saint Alexandre , évêque de cette ville , n'ayant pu l'empêcher , déclara formellement qu'il ne recevrait pas Arius dans son église. Les eusébiens , après l'avoir sollicité et pressé inutilement , le menacèrent de le déposer lui-même , de le faire bannir , et de mettre à sa place un autre évêque qui consentirait à recevoir Arius. Mais le saint évêque , quoique âgé de plus de quatre-vingts ans , ne se laissa ébranler ni par leurs sollicitations ni par leurs menaces.

Saint Jacques de Nisibe , qui se trouvait alors à Constantinople , conseilla aux fidèles d'implorer l'assistance divine par un jeûne de sept jours , accompagné de ferventes prières. Comme on savait qu'il avait le don des miracles et de prophétie , on s'empressa de suivre son conseil. Saint Alexandre donna l'exemple à son peuple , et laissant agir les eusébiens , il s'enferma seul dans l'é-

église, se prosterna au pied de l'autel, le visage contre terre, et passa plusieurs jours et plusieurs nuits à conjurer le Seigneur d'écarter le péril dont la foi était menacée. En effet, les eusébiens se donnaient tous les mouvemens pour mener à bout leur entreprise; et après avoir persuadé à l'empereur qu'Arius tenait la doctrine catholique, ils avaient fixé le dimanche suivant pour rétablir eux-mêmes cet hérésiarque dans l'église. Constantin voulant encore s'assurer davantage de son orthodoxie, le fit venir le samedi dans son palais, et lui demanda sa profession de foi par écrit. Arius ne fit point difficulté de la donner. Elle était conçue avec un tel artifice que l'hérésie n'y paraissait point; car il n'avait employé sur la divinité du Verbe que les expressions de l'Écriture, dont les ariens dénaturaient le sens propre par la subtilité de leurs interprétations. Il ne balança pas à jurer qu'il n'avait jamais eu d'autre croyance; et l'empereur, trompé par ce serment, manda saint Alexandre pour lui ordonner de recevoir Arius. Le saint évêque s'efforça de désabuser Constantin; mais voyant qu'il ne faisait que l'irriter, il se retira pour aller de nouveau s'enfermer dans son église, où il redoubla ses larmes et ses prières. Les eusébiens accompagnèrent Arius à sa sortie du palais, et le menèrent dans la ville avec un air de triomphe. Ayant remarqué saint Alexandre qui sortait de son côté, ils le sommèrent encore de recevoir Arius immédiatement; et comme il s'y refusa, ils lui déclarèrent qu'ils sauraient bien le lendemain le rétablir dans la communion de l'Église malgré lui. L'hérésiarque, plein de jactance et d'orgueil, semblait lui-même insulter à ses adversaires par l'insolence de ses discours. Mais, vers le soir, comme il était près de la place Constantinienne, il éprouva tout-à-coup un saisissement extraordinaire, qui semblait tenir de la crainte ou du remords; et quittant son cortège pour aller dans un lieu secret satisfaire à quelque besoin naturel, il y expira subitement dans les plus affreuses dou-

leurs, après avoir rendu une grande abondance de sang et une partie de ses entrailles. Cette fin tragique plongea les ariens dans la consternation, et plusieurs se convertirent. Constantin ne put s'empêcher d'y voir un effet de la vengeance divine; il ne douta plus qu'Arius n'eût été véritablement hérétique et parjure, et il s'attacha plus que jamais à la foi de Nicée. Mais séduit par la piété apparente et les artifices des eusébiens, il leur conserva sa confiance, et ne renonça pas encore à ses préventions contre saint Athanase. Il est probable néanmoins que ce fut cette circonstance qui l'empêcha de consentir à ce qu'il lui fût donné un successeur (1).

Dès que les fidèles d'Alexandrie avaient eu connaissance du bannissement de leur patriarche, ils s'étaient livrés à toutes les démonstrations de la plus vive douleur, et dans toutes les églises on ne cessait de faire des prières publiques pour demander son retour. Saint Antoine, partageant leur affliction, voulut aussi appuyer leur vœu et faire servir à cet effet l'influence que lui donnait sa réputation. L'empereur Constantin, plein de respect pour ses vertus, lui avait écrit, avec ses deux fils Constance et Constant, une lettre où il le traitait de père, et lui demandait une réponse pour servir à son édification. Le saint anachorète, recevant cette lettre, dit à ses disciples : Ne vous étonnez pas si un empereur nous écrit, ce n'est qu'un homme mortel comme nous; admirez plutôt que Dieu ait daigné lui-même donner une loi aux hommes et leur faire parler par son propre Fils. Il ne voulait pas même ouvrir la lettre ou y répondre. Mais les moines lui ayant représenté qu'il devait plus d'égards à un prince si zélé pour le christianisme, il consentit à faire une réponse, où il recommandait aux empereurs l'humanité, la justice, le soin des pauvres, le mépris des choses présentes et l'amour

(1) Athan. *Epist. ad Serapion*. — Socr. lib. I, cap. xxxvi. — Sozom. lib. II, cap. xxx, etc.

des biens éternels. Ces témoignages d'affection et d'estime qu'il avait reçus de Constantin le déterminèrent donc à lui écrire pour demander le retour de saint Athanase, et le prier de ne pas ajouter foi aux calomnies des mélécians. Mais l'empereur lui répondit qu'il ne pouvait mépriser le jugement porté par un concile trop nombreux pour être soupçonné de partialité, et que d'ailleurs Athanase était insolent, superbe et séditieux; car c'était le reproche sur lequel les eusébiens insistaient le plus. Il écrivit dans le même sens au peuple d'Alexandrie, l'accusant de folie et de turbulence, et recommandant aux clercs et aux vierges de demeurer en repos. Il bannit néanmoins Jean, le chef des mélécians; et bientôt après, reconnaissant enfin l'innocence de saint Athanase, il se décida à le rappeler de son exil; mais il fut surpris par la mort avant d'avoir pu mettre ce dessein à exécution.

Constantin était alors âgé de soixante-cinq ans, et il avait joui jusque là d'une santé parfaite. Ayant distribué entre ses trois fils le gouvernement des provinces de l'empire, il se disposait à faire la guerre aux Perses, qui revendiquaient avec hauteur quelques villes autrefois soumises à leur domination et conquises depuis long-temps par les Romains. Il manda plusieurs évêques pour l'accompagner dans cette expédition, et fit disposer, en forme d'église portative, une tente richement ornée pour y faire célébrer les saints mystères. On était au printemps de l'an 337. La fête de Pâques étant venue, Constantin, selon sa coutume, passa la nuit en prières avec les fidèles, et signala sa piété par un redoublement de bonnes œuvres. Mais bientôt après il tomba dangereusement malade; et les médecins lui ayant conseillé l'usage des bains chauds, il essaya d'abord ceux de Constantinople, qui ne produisirent aucun effet; puis il se fit transporter aux eaux d'Hélénople, près de Nicomédie. Là, voyant son mal empirer chaque jour, il eut la dévotion de visiter l'église du martyr saint Lucien, et il y passa en prières un temps fort long. Comme

il sentit approcher sa fin , il demanda et reçut le baptême avec tous les témoignages d'une humilité exemplaire et de la foi la plus vive ; il se prosterna en confessant ses péchés , pour être admis par l'imposition des mains au rang des catéchumènes que l'on appelait compétens ; après quoi on lui administra le baptême , la confirmation et l'eucharistie , selon l'usage ordinaire , et il quitta la pourpre pour se revêtir de l'habit blanc comme les nouveaux baptisés. Ayant ensuite rendu grâces à Dieu , il consola ses officiers , et leur fit jurer de ne rien entreprendre contre ses enfans ni contre l'Église. Il régla par son testament le partage de l'empire entre ses trois fils , et ordonna le rappel de saint Athanase , malgré tous les efforts d'Eusèbe de Nicomédie pour l'en détourner. Enfin il expira le 22 mai , jour de la Pentecôte , l'an 337. Son corps fut porté à Constantinople et inhumé dans l'église des Saints Apôtres.

La mémoire de Constantin est justement en vénération dans l'Église , malgré les fautes qu'on peut lui reprocher , et qui ont été trop souvent exagérées par les ennemis de la religion. Dès sa jeunesse on vit éclater en lui une affabilité , une douceur , une bienfaisance qui lui gagnaient tous les cœurs , et surtout une pureté de mœurs et un amour pour la chasteté qui ont obtenu les éloges même des païens. Lorsqu'il fut maître de l'empire , il n'oublia rien pour réformer les désordres , pour maintenir la paix et travailler au bonheur de ses sujets. Dans ses voyages , il s'informait des misères publiques ou particulières , et on le voyait quelquefois verser des larmes sur les maux qu'il ne pouvait réparer. Il fit publier partout un édit pour inviter les personnes de toute condition à lui faire connaître les sujets de plainte auxquels pourrait donner lieu la conduite des gouverneurs , promettant des récompenses à tous ceux qui le détromperaient. Comme ses courtisans l'exhortaient à punir rigoureusement quelques séditeux qui avaient outragé et défiguré ses statues , il porta la main sur son visage et leur répondit en souriant qu'il n'y

sentait aucune blessure. On a vu tout ce qu'il fit pour favoriser les progrès du christianisme , son respect pour les ministres de la religion , ses lois en faveur de l'Église , son zèle pour la conversion des idolâtres et son attachement à la foi catholique. Il est vrai que dans ses dernières années il se laissa prévenir par les eusébiens, dont il seconda malheureusement les coupables entreprises ; mais ils ne purent le gagner qu'en dissimulant leurs erreurs ; et tant qu'il vécut , ils n'osèrent contredire ouvertement la foi de Nicée. Parmi d'autres griefs plus ou moins fondés , on lui a reproché surtout d'avoir condamné trop facilement son fils Crispus , qu'il avait eu d'une première femme nommée Minervine. Ce jeune prince , qui donnait les plus grandes espérances , fut accusé par l'impératrice Fausta d'avoir attenté à sa pudicité et pris des mesures pour faire périr Constantin ; et l'atrocité du crime , jointe à la confiance que semblait mériter l'accusatrice , fit une telle impression sur l'empereur , qu'il n'hésita pas à ordonner la mort de son fils. Ayant ensuite reconnu les impostures de Fausta , qui fut en outre convaincue d'adultère , il la fit enfermer dans un bain chaud , où elle fut étouffée. Il faut remarquer toutefois que plusieurs critiques rejettent comme suspecte cette narration , dans laquelle on ne précise exactement ni le temps , ni le lieu , ni plusieurs autres circonstances d'un événement aussi grave , passé sous silence par Eusèbe et formellement démenti par Évagre. Du reste , on ne peut disconvenir que Constantin n'ait montré souvent trop de crédulité et de faiblesse ; mais la droiture de ses intentions , les difficultés des circonstances , et une foule de vertus ou de qualités qui lui ont mérité le titre de grand , doivent faire oublier un petit nombre de fautes que le baptême d'ailleurs aura sans doute effacées.

Le pape saint Sylvestre , dont le pontificat avait duré près de vingt-deux ans , était mort le dernier jour de décembre de l'année 335. Dix-huit jours après on lui avait donné pour successeur le prêtre Marc , Romain de nais-

sance, qui n'occupa le saint siège qu'environ huit mois. C'est à ce dernier qu'on attribue un ancien règlement portant que le pape serait sacré par l'évêque d'Ostie, et que ce prélat porterait pour cette cérémonie le *pallium*, ornement pontifical qui fut accordé dans la suite à tous les archevêques. Après la mort de Marc, le saint siège fut vacant quatre mois; et Jules, aussi Romain de naissance, fut élu au commencement de l'an 337. Nous le verrons bientôt signaler son zèle et ses lumières pour la défense de l'Église contre les attaques des ariens.

LIVRE HUITIÈME.

DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'AU RÈGNE DE JULIEN.

DE 337 A 361.

Après la mort de Constantin, l'empire fut partagé entre ses trois fils, suivant les dispositions contenues dans son testament. L'ainé, qui se nommait Constantin, comme son père, eut les Gaules, l'Espagne et toutes les provinces situées en deçà des Alpes; le plus jeune, nommé Constant, obtint l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie; enfin Constance eut l'Orient, c'est-à-dire l'Asie et l'Égypte. Deux neveux de Constantin, Dalmace et Annibalien, reçurent le gouvernement de quelques provinces, l'un avec le titre de César, l'autre avec le titre de roi; mais ce premier partage ne subsista pas long-temps : un soulèvement militaire, dont la cause est peu connue, fit périr bientôt Dalmace et Annibalien avec plusieurs autres parens de Constantin et un grand nombre d'officiers qui avaient joui et probablement abusé de sa confiance. Peu d'années après, c'est-à-dire en 340, le jeune Constantin ayant déclaré la guerre à Constant fut défait près d'Aquilée, et perdit la vie dans le combat. Par cette victoire, Constant devint maître de tout l'Occident, qu'il gouverna jusqu'à l'an 350. Il se montra toujours, aussi bien que son frère Constantin, sincèrement attaché à la foi de Nicée, et la protection qu'il accordait aux catholiques servit à contenir pendant quelque temps les mauvaises dispositions de Constance, livré sans réserve à l'influence des ariens.

L'empereur Constantin avait déposé son testament entre les mains du prêtre arien que sa sœur Constantia lui avait recommandé, et il lui ordonna en mourant de ne remettre

cet acte qu'à Constance lui-même. Ce témoignage de haute confiance ayant fourni à ce prêtre intrigant le moyen de s'introduire et de s'accréditer dans le palais, il en profita pour répandre ses erreurs parmi les courtisans. Tantôt il affectait de déplorer les divisions qui troublaient la paix de l'Église, et d'en rejeter la cause sur la funeste introduction d'un mot nouveau qui ne se trouvait point dans l'Écriture; tantôt il préconisait les vertus et la science des eusébiens, tandis qu'il représentait leurs adversaires comme des ignorans ou des esprits brouillons; et par ces insinuations répétées il vint à bout d'inspirer les préventions les plus défavorables contre les catholiques, et d'affaiblir peu à peu le respect pour les décisions du concile de Nicée. Tout le monde disputait dans le palais, les femmes, les eunuques, les gardes mêmes. Bientôt le mal se répandit dans la ville et dans les provinces, où l'exemple et l'appui de la cour permettaient aux ariens de ne plus déguiser leurs sentimens; car l'impératrice et l'eunuque Eusèbe, préfet de la chambre impériale, avaient embrassé ouvertement l'hérésie, et Constance, entouré de tant d'éléments de séduction, ne tarda pas à se déclarer lui-même en faveur d'une secte qui comptait dans son empire un grand nombre de partisans (1).

Les eusébiens, pleins d'espérances, poursuivirent leur projet de s'emparer des principaux sièges, afin de mieux assurer par là le triomphe de leur doctrine. La mort de saint Alexandre, évêque de Constantinople, arrivée peu après celle de Constantin, semblait leur offrir une occasion favorable pour mettre un évêque de leur parti dans la ville impériale. Ils appuyèrent en effet de tout leur pouvoir l'élection du diacre Macédonius, qui joignait à un certain extérieur de piété une grande habileté dans les affaires, et ils occasionnèrent même quelques troubles par leurs mouvemens et leurs intrigues. Cependant les

(1) Socr. lib. II. — Sozom. lib. III. — Theod. lib. II.

catholiques l'emportèrent, et élurent Paul, recommandé par le suffrage de saint Alexandre, et qui avait déjà souffert l'exil pour la foi, sous Constantin, par les persécutions des ariens. Mais cette élection ayant été faite en l'absence et contre les vues de l'empereur Constance, il se laissa gagner par la faction des eusébiens, et fit assembler un concile pour déposer Paul et mettre à sa place Eusèbe de Nicomédie, qui fut ainsi transféré une seconde fois contre les règles de l'Eglise. Depuis ce moment, les ariens dominèrent à Constantinople jusqu'au règne de Théodose, c'est-à-dire pendant l'espace d'environ quarante ans.

Comme ils voulaient surtout empêcher saint Athanase de rentrer dans l'église d'Alexandrie, ils résolurent d'y faire nommer un autre évêque. Ils invoquèrent, pour cet effet, l'autorité de Constance, qui d'abord refusa d'y consentir, soit par politique et pour ne pas blesser les autres empereurs, soit peut-être qu'il ne fût pas encore entièrement dévoué aux intérêts de la secte. Il répondit qu'il ne pouvait prononcer seul sur une affaire qui remuait tout le monde chrétien, et qu'il convenait que l'évêque de Rome en prit connaissance; mais continuellement obsédé par les ennemis du saint patriarche, et prévenu bientôt par leurs imputations calomnieuses, il se prêta enfin à leurs mauvais desseins. Ils s'assemblèrent donc à Antioche, où ils avaient suivi l'empereur, et ils ordonnèrent pour évêque d'Alexandrie un certain Piste, qui avait été l'un des premiers disciples d'Arius; mais ils ne purent venir à bout de le mettre en possession de ce siège. En effet, dès l'année 338, le jeune Constantin avait renvoyé saint Athanase dans son église, avec une lettre pour le peuple d'Alexandrie, où il disait que Constantin, son père, avait relégué le saint évêque dans les Gaules pour le soustraire à la fureur de ses ennemis, et qu'il avait l'intention de le rappeler, lorsque la mort était venue suspendre l'effet de sa volonté. Constance lui-même avait

pris part, ou n'avait osé du moins s'opposer à cet acte de justice. Saint Athanase partit de Trèves, au mois de juin, après un exil de deux ans et quatre mois. Il fut reçu avec une sorte de triomphe et avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive par le clergé et les fidèles de son diocèse. Asclépas de Gaza, Marcel d'Ancyre et d'autres évêques chassés par les eusébiens, furent aussi rétablis sur leurs sièges par les ordres et la fermeté des empereurs d'Occident.

Les ariens se plainquirent hautement du rétablissement de saint Athanase comme d'une infraction aux règles de la discipline, prétendant que le jugement prononcé à Tyr contre lui ne pouvait être infirmé que par un autre concile. Ils écrivirent en conséquence des lettres aux trois empereurs, dans lesquelles, outre cette prétendue violation des canons, ils lui reprochaient encore plusieurs autres crimes : ils l'accusaient d'avoir causé par son retour des séditions et des troubles, d'avoir commis à cette occasion des violences de toutes sortes et même des meurtres, d'avoir pillé les églises d'Alexandrie, et détourné à son profit le fonds des aumônes que l'empereur Constantin avait affecté à l'entretien des vierges, des veuves et du clergé ; ils obtinrent même de Constance une lettre qui appuyait ce dernier chef d'accusation. Mais ces calomnies ne firent aucune impression sur l'esprit de Constantin ni de Constantin, bien que les ariens eussent envoyé des députés pour les soutenir. Elles ne réussirent pas mieux auprès du pape Jules, à qui ils avaient également député un prêtre et deux diacres avec des lettres pour accuser les évêques rétablis, et le prier d'adresser des lettres de communion à Piste, choisi par la faction pour évêque d'Alexandrie. Saint Athanase se justifia par ses lettres, et envoya de son côté quelques prêtres qui couvrirent ses ennemis de confusion ; car ils firent connaître au pape que Piste, outre qu'il était arien, avait reçu l'ordination par les mains de Second, cet évêque de

Ptolémaïde excommunié par le concile de Nicée. Les députés eusébiens n'osèrent en disconvenir; mais ils prièrent le pape d'assembler un concile et d'y mander saint Athanase et ses accusateurs, déclarant qu'ils y produiraient leurs preuves sur les autres griefs. Le pape accueillit cette demande, et écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie et aux principaux eusébiens de se rendre à Rome au jour fixé pour l'ouverture du concile. Saint Athanase se hâta de venir; mais il attendit vainement pendant dix-huit mois l'arrivée des eusébiens (1).

Cependant les évêques d'Égypte, voyant leur saint patriarche poursuivi avec tant d'acharnement, se réunirent en concile dans la ville d'Alexandrie, au nombre de près de cent, et ils écrivirent pour sa défense une lettre synodale, en forme d'apologie, qu'ils adressèrent à toutes les églises et au pape Jules en particulier. Après avoir réfuté d'abord les accusations récentes imaginées par les eusébiens contre saint Athanase, ils rappelèrent toutes les persécutions qu'il avait eues à souffrir de la part des hérétiques, les calomnies des mélécien, les violences du concile de Tyr, l'irrégularité des procédures ordonnées dans la Maréote, et discutant successivement tous les faits, ils montrèrent par des pièces authentiques la fausseté des imputations sans cesse reproduites par les ennemis du saint évêque; ils firent voir qu'elles avaient leur source dans la haine qu'il s'était attirée en s'opposant avec zèle aux impiétés d'Arius; car il était facile de reconnaître que les eusébiens n'agissaient que par ce motif, puisque, ayant eux-mêmes soutenu par écrit ces impiétés, ils prenaient la défense des ariens, les recevaient dans leur communion, leur donnaient des évêques, et ne cessaient de les soulever contre l'Église catholique. Pour détruire l'imposture des eusébiens sur l'ordination de saint Athanase, ils attestèrent qu'ils avaient assisté pour

(1) Athan. *Apol. II.* — *Epist. ad Solit.*

la plupart à son élection, et qu'elle avait été faite par le consentement unanime du peuple et du clergé. Ils firent observer en outre combien des reproches à cet égard se trouvaient déplacés dans la bouche d'Eusèbe, que son ambition avait fait passer du siège épiscopal de Béryte à celui de Nicomédie, et qui venait encore, au mépris des saints canons, d'envahir par cabale le siège de Constantinople. Ils terminaient en déclarant que si l'on trouvait les noms de quelques évêques égyptiens parmi les accusateurs de saint Athanase, c'étaient des mélécien schismatiques et séditieux qui ne reculaient devant aucun crime pour satisfaire leur passion. Ce concile d'Alexandrie fut tenu l'an 339. Plusieurs autres évêques écrivirent en même temps au pape Jules en faveur de saint Athanase.

Le saint patriarche, arrivé à Rome, y fut reçu par le pape avec tous les témoignages d'affection et d'estime que méritait son zèle pour la foi. Il était accompagné de quelques solitaires dont les exemples contribuèrent à faire connaître ou à répandre en Occident les pratiques et les règles de la vie monastique. Après avoir attendu assez long-temps ses accusateurs, il crut pouvoir retourner dans son église d'Alexandrie; mais les violences de Grégoire, évêque intrus, que les ariens avaient nommé durant cet intervalle, le forcèrent bientôt d'en sortir et de revenir à Rome pour demander l'examen et le jugement de sa cause. Comme les cusébiens ne comparaissaient point, le pape leur écrivit pour les presser de venir au concile que leurs députés avaient réclamé, et il leur marqua un terme, passé lequel on devrait tenir leur accusation pour suspecte, s'ils n'étaient pas arrivés. Cette lettre leur fut remise à Antioche, où ils s'étaient réunis pour condamner une seconde fois saint Athanase, et prononcer eux-mêmes sur une affaire dont ils prévoyaient bien que l'issue ne répondrait pas à leurs désirs, si elle était soumise au jugement d'un concile où il n'y aurait

ni soldats ni officiers de l'empereur pour gêner les suffrages.

L'église d'Antioche, commencée depuis dix ans par le grand Constantin, venait d'être achevée, et Constance voulut que la dédicace s'en fît avec solennité, la cinquième année de son règne, c'est-à-dire l'an 341. Les évêques, pour lui plaire, se réunirent en grand nombre des provinces de l'Orient, de l'Asie-Mineure et de la Thrace. On en compte quatre-vingt-dix-sept, dont les uns étaient ariens et les autres catholiques, sans qu'on sache précisément dans quelle proportion; mais il n'y eut aucun évêque de l'Italie ou du reste de l'Occident, ni personne de la part du pape Jules, quoique les canons, dit l'historien Socrate, défendissent expressément de porter aucune loi ou de rien statuer sur les affaires générales de l'Eglise sans le consentement de l'évêque de Rome (1). Les eusébiens profitèrent de l'occasion pour exécuter leurs desseins, en tenant un concile où Constance assista en personne. Comme ils sentaient le besoin de paraître d'accord avec les évêques orthodoxes, ils essayèrent avant tout de se purger du soupçon d'hérésie, pour conserver leur communion : ils dressèrent à cet effet une profession de foi où ils déclaraient que n'ayant jamais eu d'autre doctrine que celle qui a été enseignée dès les commencemens, ils croyaient le Fils unique de Dieu subsistant avant tous les siècles et coexistant au Père, qui l'a engendré, mais sans employer le mot de consubstantiel ni exprimer nettement s'ils croyaient ou non le Verbe coéternel et égal au Père. Après cette déclaration, ils firent entendre qu'il était inutile de s'occuper davantage d'une hérésie déjà condamnée et rejetée unanimement, ajoutant qu'il fallait plutôt proscrire par un jugement solennel l'erreur de Sabellius, qu'on reprochait à Marcel d'Ankyre. Pour condamner cette hérésie, on proposa une

(1) Socr. lib. II, cap. VIII et XVII. — Sozom. lib. III, cap. x.

formule de foi, qu'on attribuait au martyr saint Lucien, et qui fut approuvée par tous les évêques : elle marquait bien clairement la distinction des trois personnes divines, en exprimant qu'elles ont leur *subsistance* propre et leur réalité personnelle, ou, en d'autres termes, qu'elles sont trois en hypostase. Elle était moins précise sur la consubstantialité du Verbe, mais elle ne laissait pas de l'exprimer suffisamment par des termes équivalens, puisqu'il y était dit que le Verbe est Dieu de Dieu, parfait de parfait ; qu'il est la vie, la sagesse, la lumière, enfin l'image immuable et inaltérable de la divinité et de la substance du Père. Toutefois la longueur de cette formule engagea un des évêques à en proposer une autre plus courte, où l'on reconnaissait de même la divinité du Verbe, en déclarant qu'il est Dieu parfait de Dieu parfait, engendré du Père avant tous les siècles, et subsistant en Dieu comme hypostase, c'est-à-dire avec une personnalité distincte. Cette nouvelle formule fut également approuvée et soussignée par tous les évêques, même par les eusébiens, qui, n'osant professer ouvertement les erreurs d'Arius, se contentaient pour le moment d'habituer les peuples à la suppression du mot de consubstantiel.

On attribue à ce concile d'Antioche plusieurs canons de discipline qui ont été reçus par toute l'Église (1) ; ils sont au nombre de vingt-cinq, dont quelques-uns ne font que confirmer les réglemens faits à Nicée. Le premier renouvelle la défense de célébrer la Pâque un autre jour que le dimanche, sous peine d'excommunication pour les laïques, et, en outre, de déposition pour les clercs ; le second défend de communiquer avec les excommuniés ; les trois suivans prononcent différentes peines contre les clercs qui abandonneraient leurs églises pour passer dans

(1) Quelques auteurs croient cependant qu'on doit rapporter une partie de ces canons à un autre concile tenu précédemment par saint Eustathe.

une autre, qui feraient des assemblées à part ou qui mépriseraient les jugemens prononcés contre eux. Il est statué par le sixième qu'un excommunié ne pourra être rétabli que par son évêque ou par un concile; le septième défend de recevoir aux assemblées de l'Eglise aucun étranger, à moins qu'il n'ait des lettres de communion qui, d'après le huitième, ne peuvent être accordées par les prêtres des villages, excepté celles qui ne s'adressent qu'à des évêques voisins. D'autres canons concernent la juridiction et l'ordination des évêques : on leur défend de passer dans un diocèse étranger pour y faire des ordinations ou pour y exercer aucune fonction, à moins qu'ils n'y soient appelés; on veut qu'ils soient choisis et ordonnés par les évêques de la province, réunis en concile avec le métropolitain; qu'ils ne puissent être transférés sous aucun prétexte d'un siège à un autre, ni se donner eux-mêmes un successeur, ni enfin s'établir, sans l'autorité d'un concile, dans une église vacante, quand même ils auraient été demandés et choisis par le peuple. On permet aux chorévêques d'ordonner des lecteurs, des exorcistes et des sous-diacres; mais on leur défend l'ordination des diacres et des prêtres. On prescrit ensuite la tenue de deux conciles par an; on établit des règles pour l'administration et l'emploi des biens ecclésiastiques, et on ordonne que l'évêque sera jugé et puni par le concile de la province, s'il en dispose à l'insu de son clergé, ou s'il les détourne à son profit au lieu de se contenter de ce qui est nécessaire à ses besoins : on défend aux évêques et à tous les clercs, sous peine d'excommunication et de déposition, d'aller à la cour sans le consentement par lettres des évêques de la province, et en particulier du métropolitain; enfin on statue que l'évêque, le prêtre ou le diacre déposés, qui auront eu recours à l'empereur au lieu d'appeler à un concile plus nombreux, ne devront plus être écoutés dans leur défense ni conserver l'espoir d'être rétablis.

Cette dernière disposition, contenue dans le douzième canon, et celle du quatrième, qui prononce la même peine contre l'évêque, le prêtre ou le diacre qui n'auraient pas laissé de faire leurs fonctions après avoir été déposés, fournirent aux eusébiens une occasion de renouveler leurs attaques contre saint Athanase, sous prétexte qu'ayant été déposé au concile de Tyr, il s'était plaint au grand Constantin, et que depuis il était rentré dans son église sans avoir été rétabli par un autre concile. Continuant donc à se réunir au nombre de quarante, après le départ des évêques catholiques, ils reproduisirent contre lui toutes leurs calomnies, et résolurent de lui donner un successeur. Eusèbe de Nicomédie proposa pour cette place éminente un homme distingué par sa naissance et ses talens, nommé Eusèbe, comme lui, et qui fut ensuite évêque d'Émèse, près du mont Liban (1). Mais celui-ci connaissant l'attachement du peuple d'Alexandrie pour son évêque, refusa d'accepter, et l'on choisit alors un certain Grégoire, né en Cappadoce, et qui avait étudié quelque temps à Alexandrie, où il avait reçu de saint Athanase mille témoignages de bienveillance et d'amitié. Après que les eusébiens l'eurent ordonné, contre toutes les règles, pour une église qui ne le demandait point et sur laquelle ils n'avaient eux-mêmes aucune juridiction, ils eurent recours à l'autorité impériale pour le faire

(1) Cet Eusèbe était né dans la Mésopotamie et avait été disciple d'Eusèbe de Césarée. Le peuple d'Émèse refusa de le recevoir parce qu'il avait la réputation d'être astrologue. Mais Flacille d'Antioche vint à bout peu de temps après de le mettre en possession. Toutefois ses liaisons avec les ariens n'empêchèrent pas qu'il ne fût accusé plus tard de sabellianisme; ce qui semble prouver qu'il n'adoptait pas leurs erreurs. Il avait composé plusieurs livres écrits avec élégance, contre les Juifs, contre les païens, contre les novatiens, et des homélies sur les Évangiles. Mais il ne nous reste de ces ouvrages que de très-courts fragmens. Les homélies qu'on a publiées sous son nom ne sont pas de lui.

mettre en possession à main armée. Constance, sur leur demande, chargea de cette commission Philagre, ancien préfet d'Égypte, qui s'était déjà signalé par ses violences contre les catholiques, lors des informations dans la Maréote. Dès qu'il fut arrivé avec Grégoire et qu'il eut publié les lettres de l'empereur ordonnant l'installation du nouvel évêque, le peuple catholique éclata en murmures, protesta contre une nomination qui violait toutes les règles canoniques, et se porta en foule dans les églises pour en défendre l'entrée. Le préfet Philagre, voyant une telle opposition, gagna les Juifs, les païens, les hérétiques, les jeunes gens sans mœurs, avec tout ce qu'il y avait de plus vil dans la populace. Cette multitude, armée d'épées ou de bâtons, courut aussitôt envahir les églises, où le peuple fidèle se tenait rassemblé. Ils y commirent des profanations et des excès incroyables; leur fureur s'acharna surtout contre les prêtres, les moines et les vierges : ils les frappaient avec leurs armes, et plusieurs furent tués ou moururent bientôt après des coups qu'ils avaient reçus; d'autres furent foulés aux pieds et écrasés dans le tumulte : la plupart, couverts de blessures, étaient traînés en cet état dans les cachots. Des vierges et des veuves consacrées à Dieu se virent exposées aux derniers outrages : les saints mystères furent emportés et jetés dans la fange par les païens, qui firent des sacrifices sur l'autel, en blasphémant Jésus-Christ et chantant des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils brûlèrent tous les livres sacrés qu'ils purent découvrir, et descendant tout nus dans le baptistère, ils s'y livrèrent à des infamies que la pudeur ne permet pas de rapporter. Une église entre autres fut entièrement détruite : on pillait les meubles, les vases, les trésors qu'elle renfermait; on enleva jusqu'aux portes et aux balustres, puis on la brûla avec son baptistère (1).

(1) Athan. *Epist. ad orthod.* — *Apol. II*,

Après ces désordres de la populace, Grégoire et Philagre exercèrent eux-mêmes d'autres violences non moins odieuses : ils ôtèrent aux ministres de l'Église et aux vierges les distributions qui leur appartenaient ; ils jetèrent dans les prisons ou condamnèrent au bannissement un grand nombre de personnes de toute condition ; d'autres furent fouettées publiquement et vendues comme esclaves ou attachées au domaine du fisc en cette qualité. Ces persécutions, commencées pendant le carême, ne furent suspendues ni par le deuil du vendredi saint ni par la solennité de Pâques, et ces jours-là même, plusieurs personnes furent battues de verges et traînées en prison. Après avoir enlevé aux catholiques toutes les églises, on ne leur permettait pas même de s'assembler dans des maisons particulières. On recherchait les prêtres avec tant de rigueur, que les malades en danger de mort ne pouvaient recevoir les sacremens ni les consolations de la religion ; mais ils aimaient mieux s'en voir privés que de communiquer avec les hérétiques en recourant à leur ministère. Grégoire fit ensuite une visite générale de l'Égypte, toujours accompagné du préfet Philagre et de Balace, qui avait le titre de duc ou de commandant général des troupes. Partout ils exercèrent les mêmes persécutions contre les catholiques, frappant les évêques, les prêtres et les moines qui refusaient de communiquer avec eux, condamnant les uns au bannissement et faisant traîner les autres en prison, chargés de chaînes. Le saint évêque Potamon, qui avait déjà perdu un œil pour la foi sous la tyrannie des païens, fut frappé si rudement, qu'il mourut peu de temps après avec la gloire d'un double martyr.

Les ariens avaient obtenu de Constance un ordre de faire mourir saint Athanase avec quelques-uns de ses prêtres ; mais il eut le temps de s'échapper avant qu'ils eussent envahi l'église où il s'était réfugié. Ils adressèrent à l'empereur un mémoire rempli de calomnies atroces, qui

fut signé par les principaux d'entre eux, par le préfet et même par des prêtres idolâtres. Le saint patriarche écrivit de son côté une lettre à tous les évêques catholiques pour les instruire de ce qui s'était passé, leur racontant toutes les violences de Grégoire, leur faisant remarquer toutes les irrégularités de son ordination, et les priant instamment de ne pas recevoir ses lettres et de lui refuser leur communion, comme ils l'avaient déjà refusée à Piste, que les eusébiens avaient précédemment donné pour évêque aux ariens.

Obligé de sortir d'Alexandrie, saint Athanase se rendit à Rome, où le pape Jules, comme nous l'avons dit, manda aussitôt les eusébiens; mais ceux-ci, qui étaient encore réunis à Antioche, retinrent jusqu'au-delà du terme prescrit les prêtres que le pape avait chargés de ses lettres, et ensuite ils imaginèrent divers prétextes pour se dispenser de venir. Quand le pape fut assuré qu'ils ne viendraient point, il assembla un concile d'environ trente évêques, où la cause de saint Athanase fut examinée avec le plus grand soin. L'accusation des eusébiens paraissait déjà suspecte par leur refus de se présenter à un concile que leurs députés avaient demandé; et le témoignage unanime des évêques d'Égypte, confirmé d'ailleurs par des pièces authentiques, détruisait complètement les calomnies inventées contre le saint patriarche. Il fut donc tout d'une voix déclaré innocent, et confirmé dans la communion de l'Église comme évêque légitime.

Plusieurs autres évêques, chassés de leurs sièges par la faction des ariens, étaient aussi venus à Rome porter leur cause au jugement du pape, et se faire rétablir par son autorité; car la dignité et les prérogatives de son siège lui donnaient le droit de prendre soin de toutes les églises : ce sont les propres expressions des historiens Socrate et Sozomène, auteurs grecs, et par conséquent non suspects de flatter l'Église romaine (1). On nomme

(1) Socr. lib. II, cap. xv.—Sozom. lib. III, cap. viii.

entre ces évêques, Asclépas de Gaza, Lucius d'Andrinople et Marcel d'Ancyre. Comme ce dernier était accusé de sabellianisme, il remit au pape, sur sa demande, une profession de foi où, se plaignant d'abord que ses ennemis eussent refusé depuis quinze mois de venir à Rome, il les accuse de persister dans leurs anciennes erreurs, de ne pas reconnaître l'éternité du Verbe, et de lui attribuer une *hypostase* différente de celle du Père, après quoi il ajoute que pour lui il croit en un seul Dieu et en son Fils unique toujours coexistant au Père, dont il est la vertu, la sagesse et le véritable Verbe, qui est engendré sans commencement, qui n'a point été créé et qui est inséparable du Père. Le concile se montra satisfait de cette profession de foi, et prononça le rétablissement de Marcel d'Ancyre et des autres évêques injustement déposés. Le pape écrivit aux eusébiens pour leur notifier ce jugement et répondre aux vaines excuses qu'ils avaient alléguées pour ne point comparaître. Il leur reproche d'abord l'animosité, la présomption et la hauteur inconvenante qu'on remarquait dans leur lettre; il fait voir l'injustice de leurs plaintes au sujet de la convocation d'un nouveau concile, en rappelant que leurs députés eux-mêmes l'avaient demandée, et que la règle établie par le concile de Nicée autorisait les appels légitimes et la révision des jugemens ecclésiastiques, afin d'offrir aux accusés des garanties contre les effets de la négligence ou de la passion. Il leur oppose tout ce qui se fait depuis quelque temps par leurs intrigues en faveur des ariens, pour montrer combien ils tiennent peu compte eux-mêmes de la décision des conciles et du jugement prononcé par toute l'Église contre les hérétiques. Venant ensuite aux motifs qui avaient déterminé le concile à juger en faveur de saint Athanase et de Marcel d'Ancyre, il insiste sur les nombreux témoignages qui constataient leur innocence, il discute les griefs qu'on leur reprochait, et ne manque pas de relever toutes les irrégularités, toutes

les preuves d'injustice et de violence que l'on découvrait si visiblement dans les procédures et le jugement des eusébiens; il blâme surtout fortement l'ordination de Grégoire, faite d'une manière si contraire à toutes les règles de l'Eglise; car, après qu'il venait de convoquer un concile, on ne devait pas, dit-il, en prévenir le jugement; et il ne fallait pas ordonner à Antioche un évêque pour l'église d'Alexandrie sans la participation des évêques d'Égypte, ni le faire escorter par des soldats pour le mettre en possession malgré le vœu du clergé et de tout le peuple catholique. Enfin le pape ajoute : « Si Athanase et Marcel étaient coupables, il fallait nous écrire à tous, et soumettre leur cause à notre jugement; car il ne s'agissait pas d'églises ordinaires, mais de celles que les apôtres ont gouvernées par eux-mêmes. Pourquoi ne nous écrivait-on pas principalement touchant la ville d'Alexandrie? Ne savez-vous pas que c'était la coutume de s'adresser d'abord à nous, et que la décision devait venir d'ici? Maintenant, après avoir fait sans notre participation tout ce que l'on a voulu, on prétend que nous l'approuvions sans connaissance de cause. Ce ne sont pas là les règles qui nous ont été enseignées par les apôtres et transmises par la tradition de nos pères. Je vous déclare ce que nous avons appris du bienheureux apôtre Pierre; et c'est une chose si universellement connue, que je n'aurais pas cru nécessaire de l'écrire, sans ce qui est arrivé. » On voit ici un témoignage remarquable de la tradition de l'Eglise sur l'autorité du saint-siège, et l'on en trouve aussi la preuve dans l'appel des évêques déposés et dans la décision rendue en leur faveur, décision que Socrate et Sozomène attribuent, non à l'autorité du concile de Rome, mais à celle du pape lui-même. Ce concile fut tenu l'an 341 ou 342.

Cependant comme les eusébiens continuaient leurs entreprises, et que Paul de Constantinople venait d'être chassé une seconde fois de son siège, le pape fit con-

naître à l'empereur Constant leurs violences contre les catholiques, et ce prince porta ses plaintes à Constance, son frère, le priant de lui envoyer trois évêques pour rendre compte de la déposition de Paul et de saint Athanase. Constance n'osa lui refuser cette satisfaction, et fit partir quatre évêques qui se rendirent en Occident, comme députés du conciliabule d'Antioche, pour en soutenir le jugement et défendre les Orientaux. Saint Maximin de Trèves ne voulut point communiquer avec eux, et de leur côté ils refusèrent de recevoir saint Athanase dans leur communion, et d'avoir avec lui aucune conférence, prétendant que sa condamnation, prononcée par deux conciles, ne pouvait plus être remise en question. Comme on leur demanda leur profession de foi, ils présentèrent une quatrième formule dressée à Antioche par les eusébiens, quelque temps après les trois dont nous avons parlé précédemment, et ne contenant comme celles-ci que des expressions en apparence catholiques, mais toujours avec l'omission du mot de consubstantiel. Cette omission fit juger à Constant que les évêques d'Alexandrie et de Constantinople étaient poursuivis surtout à cause de leur attachement à la foi de Nicée; et convaincu que les crimes dont on les accusait n'étaient qu'un moyen de déguiser le véritable motif de cet acharnement, il se montra de plus en plus disposé à les protéger contre leurs ennemis (1).

Saint Antoine avait connu par révélation, plus d'un an avant l'intrusion de Grégoire, les désordres qui devaient être commis à cette occasion par les ariens dans l'église d'Alexandrie. Étant un jour demeuré long-temps en contemplation, il entra comme en extase, et se mit à trembler en poussant de profonds soupirs. Comme ses disciples lui en demandèrent la cause, il leur dit en pleurant : La colère de Dieu va tomber sur l'Église, qui va être li-

(1) Athan. *De Synod.* — Socr. ; Sozom.

vrée à des hommes semblables aux brutes. J'ai vu la table sainte environnée par des animaux qui renversaient à coups de pieds ce qui était dessus, et une voix s'est écriée : Mon autel sera profané ! Toutefois, pour consoler ses disciples, le saint ajouta : Ne vous découragez pas, mes enfans ; l'Eglise reprendra sa beauté et sa splendeur ordinaire ; vous verrez les opprimés rétablis, l'impiété vaincue, et la foi catholique prêchée librement. En attendant, ne vous laissez pas infecter par les ariens ; leur doctrine n'est pas celle des apôtres, mais celle des démons.

Pendant que Grégoire exerçait ses violences contre les catholiques, saint Antoine ayant appris que le duc Balace, pour servir les passions de l'évêque intrus, faisait battre de verges les vierges et les solitaires, il lui écrivit en ces termes : « Je vois la colère de Dieu fondre sur toi. Cesse donc de persécuter les chrétiens, de peur qu'elle ne te surprenne ; car elle est prête à éclater. » Balace, ne témoignant que du mépris, jeta la lettre par terre, maltraita ceux qui l'avaient apportée, et les chargea de transmettre à Antoine cette réponse : « Puisque tu prends soin des moines, je ne tarderai pas à venir aussi te trouver. » Cinq jours s'étaient à peine écoulés, qu'il vit la prédiction du saint s'accomplir. Comme il voyageait avec Nestorius, vicaire d'Égypte, tous deux montés sur des chevaux extrêmement doux, ceux-ci au bout de quelque temps commencèrent à se jouer ensemble, et bientôt après le cheval de Nestorius se jeta subitement sur Balace et lui déchira les cuisses par des morsures répétées. On le reconduisit aussitôt à Alexandrie, où il mourut le troisième jour. Cet événement redoubla le respect que l'on portait à saint Antoine, et les magistrats comme le peuple s'empresaient de venir lui demander ses conseils. Il leur donnait à tous des avis salutaires ; mais il ne sortait de sa cellule qu'avec répugnance, disant à ceux qui le pressaient de se montrer davantage, que comme les poissons meurent s'ils restent long-temps sur la terre, de même les moines

se relâchent en demeurant au milieu du monde (1).

Saint Antoine avait alors quatre-vingt-dix ans, et le démon, qui lui avait livré tant d'autres attaques, voulant aussi le tenter par l'orgueil, lui suggéra la pensée qu'il n'y avait point dans le désert d'autre moine aussi parfait que lui. Mais une nuit, comme il dormait, Dieu lui révéla qu'un peu plus loin se trouvait un solitaire d'une vertu plus consommée, et il lui commanda de l'aller voir. Le saint se mit en marche sans savoir où il allait, se confiant à la direction de la Providence; et le troisième jour, de grand matin, il arriva à la caverne où saint Paul, premier ermite, vivait retiré depuis près de quatre-vingt-dix ans. Celui-ci entendant du bruit, ferma sa porte; il ne voulut l'ouvrir qu'après que saint Antoine fut resté jusqu'à midi à le conjurer de le recevoir, en protestant qu'il ne partirait point sans l'avoir vu. Aussitôt ils s'embrassèrent, se saluèrent par leurs noms, quoiqu'ils n'eussent jamais entendu parler l'un de l'autre: et après qu'ils eurent fait ensemble une prière, saint Paul dit à Antoine: Voici celui que vous avez cherché avec tant de fatigues; vous ne voyez qu'un corps consumé de vieillesse et qui sera bientôt réduit en poudre. Mais, dites-moi, que fait maintenant le genre humain? Comment le monde est-il gouverné? Y a-t-il encore des adorateurs des démons? Pendant qu'ils s'entretenaient, ils virent un corbeau perché sur un arbre, et qui, prenant doucement son vol, apporta devant eux un petit pain et se retira. Admirez, dit saint Paul, la bonté du Seigneur, qui nous a envoyé notre nourriture. Il y a soixante ans que je reçois ainsi tous les jours la moitié d'un pain; aujourd'hui, à cause de votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion. Ayant rendu grâces à Dieu, et pris leur repas au bord d'une fontaine, ils passèrent la nuit en prières. Quand le jour fut venu, saint Paul recommença l'entretien par ces paroles: Mon frère,

(1) Athan. *Vit. Anton.*

je savais depuis long-temps que vous demeuriez dans ce désert, et Dieu m'avait promis que je vous verrais. Comme ma dernière heure est arrivée, il vous a envoyé pour inhumer mon corps; je vous conjure donc d'aller chercher pour m'ensevelir le manteau que vous a donné l'évêque Athanase. Saint Antoine, plongé dans la tristesse, partit pour son monastère, et trouvant à sa rencontre deux de ses disciples qui lui demandèrent la cause de cette longue absence, il leur répondit : Malheureux pécheur que je suis, c'est bien à tort que je porte le nom de moine; j'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert. Puis, sans s'expliquer davantage, sans prendre aucune nourriture, il tira le manteau de sa cellule et se hâta de se remettre en route, l'esprit toujours occupé de saint Paul, et tremblant de ne plus le trouver en vie. En effet, le lendemain, ayant à peine marché quelques heures, il le vit monter au ciel au milieu des anges; et quand il fut arrivé dans la caverne, voyant qu'il ne respirait plus, il embrassa son corps en pleurant, le tira dehors, l'enveloppa, et chanta des hymnes et des psaumes selon l'usage de l'Église. Comme il était embarrassé pour lui creuser une fosse, il vit accourir deux lions, qui s'étant approchés du corps en le flattant, creusèrent ensuite la terre avec leurs ongles, et se retirèrent. Alors saint Antoine enterra le corps, et il partit le lendemain, emportant la tunique que saint Paul s'était faite lui-même de feuilles de palmier entrelacées. Il se revêtit toujours depuis de cette tunique dans les grandes solennités, principalement aux jours de Pâque et de la Pentecôte (1).

Le parti des ariens avait perdu depuis peu ses principaux chefs. Eusèbe de Nicomédie, qui avait tant contribué par son influence et ses intrigues à le faire triompher dans une partie de l'Orient, était mort dans un âge avancé, presque aussitôt après le concile d'Antioche. Le peuple

(1) Hieron. *Vit. Pauli*.

catholique de Constantinople profita de cette circonstance pour rétablir Paul dans son siège, dont il avait été injustement chassé. Mais les ariens firent ordonner Macédonius dans une autre église ; et les esprits s'échauffant des deux côtés, il y eut pendant plusieurs jours des combats où plusieurs personnes perdirent la vie. Constance, informé de ces désordres, envoya un officier pour chasser Paul de son église ; et comme le peuple opposait une vive résistance à cette mesure, et que l'officier voulut employer la force pour l'effectuer, la multitude irritée s'emporta contre lui avec fureur, brûla sa maison, le tua lui-même et le traîna par la ville. Cette nouvelle émeute détermina Constance à venir lui-même à Constantinople, où, se laissant fléchir aux prières du sénat et du peuple, il se contenta, pour punir les habitans, de retrancher la moitié du blé qu'on leur accordait gratuitement. Mais il bannit Paul de la ville, sans toutefois confirmer l'élection de Macédonius, faite sans son consentement, et devenue aussi la cause des rixes sanglantes qui avaient eu lieu. Il lui laissa seulement une église particulière, et retourna ensuite à Antioche, où la plupart des eusébiens étaient encore assemblés (1).

Eusèbe de Césarée était mort avant le concile d'Antioche et vers l'an 340. On ne connaît positivement ni le temps ni le lieu de sa naissance ; mais on croit qu'il était originaire de Césarée en Palestine, où il passa du moins la plus grande partie de sa jeunesse. Il fut ordonné prêtre de cette église par l'évêque Agapius. Il se lia d'une étroite amitié avec le martyr saint Pamphile, dont il prit même le nom. Il fit, pendant la persécution de Dioclétien, plusieurs voyages dans la Palestine, dans l'Égypte et jusque dans la Thébàide, où il fut témoin des combats de plusieurs martyrs. Il fut lui-même mis en prison pour la foi, et quoiqu'on l'ait soupçonné de n'en être sorti qu'en

(1) Socr. lib. II, cap. XII. — Sozom. lib. II, cap. VII.

apostasiant, aucun fait positif ne vient à l'appui de cette accusation. Devenu ensuite évêque de Césarée, il prit une part active à toutes les intrigues des ariens. Il assista au concile d'Antioche contre saint Eustathe, à celui de Tyr contre saint Athanase, et fut au nombre des députés envoyés à Constantin pour soutenir le jugement de cette dernière assemblée. Ce fut alors qu'il prononça en l'honneur de ce prince un long panégyrique que nous avons encore. Il se trouva au concile de Constantinople contre Marcel d'Ancyre, et la faction des eusébiens le chargea de réfuter les écrits de cet évêque, accusé d'y avoir enseigné l'erreur de Sabellius (1).

Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ne sont point parvenus jusqu'à nous ; mais ceux qui nous restent suffisent pour attester son immense érudition. Outre l'écrit contre Hiérocès, où il montre l'incertitude, l'in vraisemblance et les contradictions de l'histoire d'Apollonius de Tyane, dont on opposait les prétendus miracles à ceux de Jésus-Christ, Eusèbe entreprit, pour la défense de la religion, un grand traité qui offre la polémique la plus savante et la plus victorieuse que l'antiquité nous ait laissée contre les juifs et les païens. Ce traité est divisé en deux parties, dont l'une porte le titre de Préparation, et l'autre celui de Démonstration évangélique. La Préparation a pour objet de faire voir que les chrétiens ont eu raison de préférer à la philosophie des Grecs et aux fables des païens la doctrine révélée dans les saintes Écritures. Après un court exposé des preuves qui établissent la vérité de la religion chrétienne, Eusèbe emploie les six premiers livres à combattre toutes les formes et tous les systèmes de l'idolâtrie. Il rapporte les différentes opinions des philosophes sur l'origine du monde ; il décrit les mystères et les cérémonies du paganisme, et fait connaître la mythologie fabuleuse des nations les plus

(1) Voy. D. Cellier, *Hist. des aut. ecclés.* tome IV.

célèbres, en s'appuyant du témoignage de leurs propres auteurs, dont il cite textuellement les paroles. Ensuite il relève toutes les extravagances de ces fables et de ces mystères, et pour renverser le système des philosophes néoplatoniciens, qui cherchaient à les justifier par des explications allégoriques, il fait voir que toute la religion des païens reposait sur leur mythologie prise à la lettre, et que même en adoptant les allégories des physiciens, ce serait toujours une idolâtrie grossière d'adorer, sous le nom de dieux et de déesses, les astres, les élémens et la matière. Comme ces philosophes, en admettant un Dieu suprême et unique, établissaient au-dessous de lui des génies inférieurs chargés du gouvernement du monde, et à qui seuls s'adressaient les sacrifices, les prières et tous les hommages du culte extérieur, Eusèbe fait ressortir les absurdités et les contradictions de cette doctrine en montrant qu'elle dénature complètement la religion, et en se fondant sur les aveux de Porphyre lui-même, qui enseignait que les sacrifices sanglans n'étaient exigés que par les mauvais démons. Il s'attache surtout à détruire l'argument que les païens tiraient des prédictions de leurs oracles; il prouve qu'elles doivent être attribuées, pour la plupart, à la fourberie des prêtres païens; il sappe par toutes sortes de moyens les fondemens de la divination en général, qu'il représente comme une invention et une tromperie du démon; puis il examine en détail les oracles les plus célèbres pour en montrer l'illusion. Enfin il combat les rêveries de l'astrologie et la doctrine du destin, si répandues parmi les païens.

Après cette réfutation de l'idolâtrie, Eusèbe expose dans les neuf livres suivans les principes fondamentaux de la religion suivie par les patriarches et par tous les justes dès le commencement du monde jusqu'à Moïse, et il en fait voir la sainteté en comparant la sublimité de ses dogmes et la perfection de sa morale aux fables absurdes et aux mystères infâmes du paganisme. Venant ensuite à la

loi donnée aux Juifs, il en explique les dispositions les plus importantes ; il en prouve l'excellence par les vertus qu'elle commande et qu'elle a fait pratiquer à un grand nombre de ceux qui l'ont embrassée ; il rapporte les témoignages de plusieurs auteurs païens qui en ont fait l'éloge, ou dont les récits se trouvaient d'accord avec ceux de la Bible sur le déluge , sur la tour de Babel , sur la confusion des langues, ou sur d'autres points de l'histoire sainte ; puis, répondant au reproche que les Grecs faisaient aux chrétiens d'avoir reçu leur religion des barbares , il montre que les Grecs eux-mêmes ont puisé à cette source toutes leurs connaissances, et après avoir allégué en preuve les aveux de leurs propres auteurs, il développe fort longuement les principaux points de la doctrine de Platon, pour faire voir leur conformité avec les dogmes contenus dans les saintes Écritures. Mais il relève en même temps les erreurs de ce philosophe et celles des auteurs les plus célèbres, la divergence de leurs opinions, leurs variations , leurs doutes, leurs interminables disputes sur les questions les plus importantes ; d'où il conclut que la philosophie ne peut suffire pour éclairer les hommes sur leurs devoirs , et que les chrétiens ont eu raison de s'attacher à une doctrine fondée sur l'autorité de la parole divine, et transmise par une tradition qui remonte à l'origine du monde.

Dans la Démonstration évangélique , Eusèbe a pour but d'établir par des preuves plus directes la divinité du christianisme, et de montrer contre les juifs que les chrétiens n'ont pas dû s'en tenir à la loi de Moïse, qui n'était faite que pour un peuple particulier renfermé dans une contrée peu étendue, au lieu que la doctrine de Jésus-Christ s'adresse à toutes les nations. Il fait voir que Dieu avait promis une nouvelle alliance qui devait s'étendre aux gentils ; et après avoir montré que toutes les prophéties se sont accomplies dans la personne de Jésus-Christ , il prouve sa divinité par l'excellence de sa doctrine, par la

sainteté de sa vie et par l'éclat de ses miracles. Toutes les considérations qu'il développe à ce sujet sont d'une force et d'une évidence qui ne laissent rien à désirer. Il établit la sincérité du témoignage des apôtres par tous les caractères qui marquent leur bonne foi, par leur constance à prêcher l'Évangile en affrontant les périls, les tourmens et la mort, enfin par l'impossibilité absolue qu'ils aient conçu le dessein de tromper le monde sur des faits publics, ou qu'ils aient réussi. Il fait voir aussi, par toutes les circonstances des miracles de Jésus-Christ, et par une foule d'autres raisons, qu'il serait absurde de vouloir les attribuer à la magie. Il expose ensuite la doctrine chrétienne sur la nature du Verbe divin, sur les causes, les circonstances, la nature et les effets de l'incarnation. Enfin il entre dans une explication détaillée de toutes les prophéties concernant la venue du Messie, le temps de sa naissance et les circonstances de sa vie et de sa passion. Nous n'avons plus que quelques fragmens des dix derniers livres, qui contenaient apparemment l'explication des prophéties sur la sépulture, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, sur l'établissement de son Église et la conversion des gentils.

Un autre ouvrage d'Eusèbe non moins important et celui qui a le plus contribué à le rendre célèbre, c'est son Histoire ecclésiastique, divisée en dix livres. Elle commence à la prédication de l'Évangile et s'étend jusqu'à la fin des persécutions. Bien qu'on lui reproche quelques inexactitudes plus ou moins graves, qu'il y ait un peu de confusion dans l'ordre ou la date des faits, et que d'ailleurs on ait à regretter de n'y pas trouver plus de détails sur l'ensemble des événemens, elle ne laisse pas d'être infiniment précieuse, soit parce qu'elle est composée en grande partie de passages empruntés à des auteurs dont les ouvrages sont perdus, soit parce qu'elle est l'histoire la plus ancienne et la plus authentique qui nous reste pour les premiers siècles de l'Église. L'histoire qu'Hégé-

sippe avait publiée n'est point parvenue jusqu'à nous. Socrate, Sozomène et Théodoret ont commencé leur histoire où finit celle d'Eusèbe, et Nicéphore Callixte, qui a entrepris, dans le quatorzième siècle, de faire une nouvelle histoire de l'Église depuis l'origine du christianisme, a surchargé son ouvrage d'un grand nombre de narrations fabuleuses ou de traditions populaires qui n'ont aucune authenticité. Du reste, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, comme ses autres ouvrages, est plus estimable pour le fond que pour la forme. Le style, au jugement de Photius, manque de nombre et d'élévation; on peut ajouter qu'il est ordinairement lourd, prolix et plein quelquefois d'une phraséologie déclamatoire qui sent un peu l'emphase orientale. Rufin traduisit en latin cet ouvrage en y ajoutant deux livres qui contiennent la suite de l'histoire jusqu'à la mort de Théodose. La Vie de Constantin, publiée en quatre livres par Eusèbe, peut être considérée aussi comme une continuation de son Histoire ecclésiastique, à laquelle on joint d'ailleurs comme un complément nécessaire l'ouvrage du même auteur sur les martyrs de la Palestine.

Eusèbe avait encore publié une Histoire universelle présentant d'une manière abrégée tout ce qui était arrivé de remarquable chez toutes les nations, depuis le commencement du monde jusqu'au règne de Constantin. Elle était divisée en deux parties, dont la première portait le titre de Chronologie, et la seconde celui de Chronique. Elle avait principalement pour objet de fixer l'époque à laquelle Moïse avait vécu, et de montrer qu'il était plus ancien que tous les poètes grecs, et même antérieur à tous les héros et à tous les dieux du paganisme, afin de répondre ainsi aux préjugés des païens sur l'antiquité de leur religion. Dans la première partie, Eusèbe exposait séparément l'histoire et la chronologie particulière de tous les peuples, et dans la seconde, qui commençait à la vocation d'Abraham et qui était comme une table ou un

abrégé synoptique de la première, il réunissait toutes ces chronologies pour les faire marcher de front, afin que le lecteur pût embrasser d'un même coup d'œil les événemens principaux qui s'étaient passés à une même époque dans tous les pays. Saint Jérôme avait traduit cet ouvrage en le continuant jusqu'au règne de Théodose et en y faisant plusieurs autres additions, principalement sur l'histoire romaine ; mais nous n'avons plus de cette traduction latine que la seconde partie, c'est-à-dire la Chronique , avec quelques morceaux détachés de la première. Quant au texte grec de l'ouvrage entier, il s'est également perdu, sauf des fragmens assez longs qu'on trouve dans George le Syncelle ou dans d'autres auteurs, et qui ont été recueillis par Scaliger.

Les autres ouvrages qui nous restent d'Eusèbe sont les livres contre Marcel d'Ancyre, le traité sur les lieux dont il est parlé dans l'Écriture sainte, des Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe, publiés par Montfaucon, le Discours à la louange de Constantin, une traduction latine du premier livre de l'Apologie d'Origène, enfin plusieurs fragmens plus ou moins considérables de quelques autres écrits que nous n'avons plus entiers.

Si l'érudition d'Eusèbe a été l'objet d'éloges unanimes, sa conduite dans les affaires de l'arianisme a laissé une sorte de flétrissure sur sa mémoire, et ne justifie que trop les doutes qui se sont élevés malheureusement sur son orthodoxie. Quelques auteurs ont cherché à prouver par différens passages de ses écrits qu'il avait professé constamment, ou au moins depuis le concile de Nicée, la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. En effet, dans le cinquième livre de la Démonstration évangélique, écrite vers l'an 313, il dit expressément que le Fils n'a pas été tiré du néant comme les créatures, qu'il n'a pas été produit dans un certain temps, mais qu'il subsiste avant tous les temps toujours coexistant avec le Père comme engendré de sa substance. Dans les livres contre Marcel d'An-

cyre, il condamne également ceux qui osaient dire que le Verbe est une créature tirée du néant; ce qui prouve évidemment qu'il était bien loin d'admettre ou d'approuver toutes les impiétés d'Arius. Toutefois on trouve dans les mêmes ouvrages d'autres propositions qu'il n'est pas possible d'expliquer dans un sens orthodoxe. Ainsi il prétend que le Père et le Fils ne sont pas égaux en dignité, qu'ils diffèrent à cet égard comme l'original et son image; que le Père subsiste avant la génération du Verbe, et qu'il l'a engendré par un effet libre de sa volonté pour être comme une espèce de médiateur ou de puissance moyenne entre Dieu et les créatures. Il accuse Marcel de sabellianisme pour avoir dit que Dieu et son Verbe étaient une même chose, et il ne veut pas non plus que l'on puisse dire que le Dieu suprême s'est incarné. Enfin dans une lettre à Euphratien, citée par saint Athanase, il n'avait pas craint d'affirmer nettement que le Fils n'est pas vrai Dieu. On doit conclure de ces passages en apparence contradictoires, qu'Eusèbe n'était pas précisément arien jusqu'au point de nier complètement la divinité du Verbe et de le ranger au nombre des créatures; mais qu'il admettait néanmoins les erreurs de ceux qu'on appela dans la suite demi-ariens, et qui tout en reconnaissant que le Fils est engendré de la substance du Père, et avant tous les temps, c'est-à-dire avant la production d'aucune créature, refusaient néanmoins d'admettre son éternité, et le regardaient comme subordonné et inférieur au Père.

L'hérésie d'Arius avait en effet soulevé une question complexe qui comportait une grande divergence d'opinions, et qui produisit dès l'origine le germe des divisions que nous verrons plus tard éclater dans le parti. En niant la divinité de Jésus-Christ, contre la tradition constante et unanime des chrétiens, cet hérésiarque se vit obligé bientôt, pour se faire des sectateurs, de dissimuler par une foule de subtilités et d'équivoques cette impiété monstrueuse, et c'est ainsi qu'il parvint à faire entrer dans ses

intérêts, outre quelques ariens déclarés, plusieurs évêques qui n'admettaient qu'en partie ses erreurs ou qui même les rejetaient absolument. Comme Sabellius avait nié la distinction réelle des personnes divines, Arius commença par se déclarer l'antagoniste de cette hérésie, dont il ne manqua pas d'accuser tous ceux qui combattaient sa propre doctrine. L'adoption du mot de consubstantiel servit ensuite de prétexte à ses partisans pour renouveler cette accusation ; car ils prétendaient, malgré toutes les explications des catholiques, que ce terme exprimait ou faisait supposer l'identité des personnes divines. Ils adoptèrent, de leur côté, comme pour mieux marquer la personnalité réelle du Père et du Fils, le terme d'*hypostase* ou de *subsistance*, dont la signification jusque alors indéterminée pouvait se rapporter également à la substance ou à la personne, et ce mot, déjà employé par Arius, devint célèbre dans les discussions que fit naître son hérésie. Il fallait, selon les ariens, pour éviter le sabellianisme, reconnaître dans la Trinité plusieurs hypostases, et c'est un des points qu'Eusèbe prend à tâche d'établir contre Marcel d'Ancyre. Mais dans leur langage cette expression signifiait plusieurs substances différentes, ce qui la rendit long-temps suspecte aux yeux des catholiques et dut les porter d'abord à soutenir l'unité d'hypostase, jusqu'à ce que l'usage amené par la suite des discussions eût enfin restreint la signification de ce mot à n'exprimer autre chose que la personnalité. D'après la doctrine d'Arius, le Fils avait une hypostase différente de celle du Père, en ce sens qu'il subsistait hors de lui comme une simple créature tirée du néant. Dans les principes d'Eusèbe et de plusieurs autres demi-ariens, le Verbe était engendré de la substance du Père, et il subsistait comme son Fils et son image, en sorte qu'il avait aussi une hypostase propre, mais avec des caractères qui établissaient son infériorité, quoique cependant la qualité de Fils le rendit participant de la nature divine et le séparât complètement des créatures. D'autres enfin en admettant plu-

sieurs hypostases, sans peut-être se rendre bien compte de la valeur de ce mot, reconnaissaient en même temps l'égalité absolue du Père et du Fils, et n'étaient en désaccord avec les catholiques que par le refus d'employer le terme de consubstantiel, dont la signification leur semblait équivoque. On voit donc comment Eusèbe s'éloignait tout à la fois des ariens et des catholiques sur la nature du Verbe; mais il s'accordait avec les premiers sur un autre point qui était une suite de leur doctrine et de la sienne; c'est qu'il soutenait comme eux que le Verbe était produit par un acte libre de la volonté du Père; et l'on conçoit en effet qu'il n'aurait pas pu reconnaître dans la nature divine une génération nécessaire quoique volontaire, sans convenir en même temps avec les catholiques, non seulement que le Verbe était Dieu, mais que le Père n'avait jamais été sans le produire. Enfin il paraît certain qu'il niait aussi comme les ariens la divinité du Saint-Esprit, quoiqu'il ait eu moins souvent occasion de s'expliquer sur cette erreur, qui ne fut exposée d'une manière bien explicite que beaucoup plus tard par les derniers sectateurs de l'arianisme.

Peu de temps après la mort d'Eusèbe, un autre écrivain dont on ne sait que le nom, Julius Firmicus Maternus, combattit l'idolâtrie en Occident par un ouvrage écrit avec élégance et plein d'érudition, qui a pour titre : *De l'erreur des religions profanes*. Il explique l'origine des dieux du paganisme, et relève avec beaucoup de véhémence les absurdités et les infamies de leur histoire et de leur culte. Il exhorte souvent les empereurs à user de leur autorité pour abolir entièrement ces extravagantes superstitions, pour détruire les idoles, pour dépouiller les temples, et réunir au domaine impérial les biens des pontifes (1).

(1) Nous devons mentionner ici un écrivain qui vécut à peu près à la même époque, et qui est devenu célèbre comme étant le premier poète chrétien dont les ouvrages nous soient parvenus. Il se

Les fils de Constantin, héritiers du zèle de leur père, confirmèrent par de nouvelles lois prohibitives celles qu'il avait publiées pour défendre les sacrifices païens. On trouve cette défense expresse dans une loi de Constance rendue l'an 341, et un rescrit de Constant adressé l'année suivante au préfet de Rome, la suppose également; car en ordonnant de conserver les temples situés hors de la ville, comme devant servir au peuple pour les spectacles et les jeux du cirque, il déclare en même temps que toute superstition doit être abolie. Quelques auteurs ont prétendu que ces lois comme celles de Constantin ne se rapportaient qu'aux sacrifices secrets ou faits par des particuliers; mais les expressions en sont trop générales pour comporter une telle restriction; et si des monumens constatent que les cérémonies païennes continuèrent d'être pratiquées publiquement, il faut seulement en conclure que cette défense ne fut point observée.

L'empereur Constance contribua vers la même époque à établir le christianisme chez les Homérites ou anciens Sabéens, qui occupaient l'extrémité de l'Arabie heureuse vers l'Océan. Leur religion était un mélange d'idolâtrie et de judaïsme. Ils prétendaient descendre d'Abraham et pratiquaient la circoncision le huitième jour, mais ils adoraient les astres et quelques divinités particulières. Constance envoya des ambassadeurs avec des présens magnifiques pour demander la liberté de construire dans le pays quelques églises à l'usage des marchands romains et des habitans qui voudraient se convertir. Le chef de cette ambassade était un Indien nommé Théophile, en-

nommait Vectius Aquilinus Juvenus, et était né d'une des plus illustres familles d'Espagne. Saint Jérôme nous apprend qu'il était prêtre; mais du reste on ne sait rien de sa vie. Il composa vers la fin du règne de Constantin un poème divisé en quatre livres, dans lequel il raconte la vie de Jésus-Christ en rendant presque mot pour mot le texte des Évangiles. Ce poème, en vers hexamètres, a été imprimé un grand nombre de fois.

voyé comme otage dès sa jeunesse au grand Constantin et qui avait embrassé non seulement la foi chrétienne, mais la vie monastique. Eusèbe de Nicomédie l'avait ordonné diacre, et les ariens lui conférèrent le titre d'évêque pour cette mission, qui eut un plein succès. Le prince des Homérites se convertit avec une partie de ses sujets, et il fit bâtir trois églises à ses frais, l'une à Dabar, capitale du pays, une autre dans la ville d'Aden pour les marchands romains, et la troisième sur le golfe Persique (1).

Le nombre des chrétiens augmentait chaque jour dans la Perse par les prédications et les miracles de plusieurs saints évêques et d'une foule de solitaires. Ces progrès irritaient vivement les mages ou chefs de la religion persane, qui usèrent de leur influence pour susciter contre l'Église une des persécutions les plus violentes qu'elle ait eues à souffrir. Ils trouvèrent dans la guerre que l'empereur Constance faisait alors aux Perses une occasion et un moyen de rendre les chrétiens odieux en les représentant comme dévoués aux intérêts des Romains, dont ils suivaient la religion. Ils accusèrent en particulier saint Siméon, archevêque des villes royales de Séleucie et de Ctésiphon (2), d'entretenir des intelligences avec l'empereur et de lui découvrir les affaires des Perses. Le roi Sapor, persuadé par ces calomnies, commença par accabler les chrétiens d'impôts excessifs dont il fit opérer le recouvrement avec une rigueur impitoyable. Ensuite il ordonna d'abattre les églises, de confisquer leurs richesses, de brûler tous les monastères, et de trancher la tête à tous les prêtres et aux autres membres du clergé. Les mages qui avaient provoqué ces mesures en devinrent

(1) Philostorg. *Hist.* lib. III, cap. iv.

(2) Ces deux villes étaient situées sur les deux rives opposées du Tigre, à une lieue de distance l'une de l'autre. Elles avaient l'une et l'autre le rang de capitale, et les rois de Perse y faisaient alternativement leur résidence. Elles étaient soumises à un seul évêque qui était le métropolitain de toute la Perse.

aussi les exécuteurs, et secondés par le fanatisme des Juifs, qui existaient en grand nombre dans le royaume des Perses, ils se livrèrent avec une incroyable ardeur à la démolition des églises et à la recherche des chrétiens. Cette persécution commença l'an 343 et fut continuée pendant tout le règne de Sapor, c'est-à-dire jusqu'à l'an 380.

Le roi fit amener devant lui saint Siméon chargé de chaînes, et lui ordonna d'adorer le soleil, en lui promettant de grandes récompenses s'il obéissait, et sinon le menaçant de le faire mourir et avec lui tous les chrétiens. Comme il se montra inébranlable, Sapor le fit conduire en prison, dans l'espoir qu'une détention longue et rigoureuse le ferait changer de sentiment. Le saint évêque aperçut en passant l'eunuque Ustazade, qui avait été le gouverneur du roi et qui tenait un des premiers rangs à la cour. Cet eunuque était chrétien ; mais il avait eu la lâcheté d'adorer le soleil pour conserver sa fortune. Saint Siméon lui reprocha vivement son apostasie , et aussitôt Ustazade, concevant toute l'énormité de sa faute, prit des habits de deuil, s'assit à la porte du palais, et témoigna sa douleur par des larmes et des gémissemens. Le roi le fit venir et lui demanda s'il était arrivé quelque malheur dans sa maison. Non, répondit-il ; mais plutôt à Dieu que je fusse tombé dans tous les malheurs, plutôt que d'avoir commis le crime qui cause ma douleur et mes remords. Je suis indigne de vivre et de voir ce soleil que j'ai feint d'adorer par complaisance pour vous. Surpris et irrité d'un changement si prompt, qu'il attribuait aux maléfices des chrétiens, Sapor employa tour à tour les caresses et les menaces afin d'ébranler ce vieillard, pour lequel il avait une tendre affection. Mais voyant que tout était inutile, il ordonna enfin de lui trancher la tête. Ustazade, pour réparer le scandale de son apostasie, demanda par grâce qu'un crieur public annonçât dans toute la ville qu'il était condamné non pour aucun crime contre le roi, mais uniquement comme chrétien, et pour n'avoir pas

voulu renier son Dieu. Sapor y consentit d'autant plus volontiers qu'il espérait par cet exemple de sévérité venir à bout d'épouvanter les chrétiens.

Dès le lendemain, jour du vendredi saint, le roi fit comparaître de nouveau saint Siméon, et ne pouvant le gagner par aucun moyen, il le condamna à périr par le glaive avec plus de cent autres ecclésiastiques, dont plusieurs étaient prêtres ou évêques. Comme on les menait au supplice, le chef des mages vint leur offrir la vie à condition qu'ils renonceraient à Jésus-Christ pour adorer le soleil, mais tous rejetèrent avec horreur cette proposition. Pendant qu'on leur tranchait la tête, saint Siméon, debout au milieu d'eux, les exhortait à souffrir généreusement la mort dans l'espérance d'une vie glorieuse, et il fut lui-même exécuté après tous les autres avec deux prêtres de son église, Abdécalas et Ananie. Ce dernier paraissant témoigner quelque frayeur au moment du supplice, l'intendant des ouvriers, nommé Pousiquès, ne balança pas à lui dire : Prenez courage, mon père ; fermez un moment les yeux, et vous allez jouir de la lumière céleste. A peine eut-il proféré ces paroles qu'il fut pris et mené au roi. Il confessa qu'il était chrétien, et défendit sa religion avec une courageuse fermeté qui fit recourir contre lui aux raffinemens de la cruauté la plus barbare. Sa fille, qui avait consacré à Dieu sa virginité, fut aussi dénoncée et mise à mort.

L'année suivante, le même jour du vendredi saint, on publia dans toute la Perse un édit qui étendait à tous les chrétiens la peine de mort précédemment prononcée contre les ecclésiastiques. Une multitude infinie de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, furent alors immolées pour la foi ; car les mages entraient dans toutes les maisons et faisaient les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir tous ceux qui se cachaient. Ils enveloppèrent même dans ce massacre plusieurs officiers qui occupaient à la cour des postes distingués. Saint

Sadoth, successeur de saint Siméon, ne tarda pas à être arrêté avec son clergé et un certain nombre de solitaires et de vierges, en tout cent vingt-huit personnes. On les tint cinq mois dans un affreux cachot, dont on les tirait de temps en temps pour les tourmenter en les serrant avec des cordes ou entre des poutres ; mais comme ils se montraient insensibles à la violence des tortures aussi bien qu'aux promesses dont on les flattait, on les condamna enfin à perdre la tête.

Une maladie dont la reine fut atteinte vers ce même temps fournit encore une occasion pour augmenter la haine contre les chrétiens. Cette princesse avait embrassé la religion des Juifs, qui accusèrent les deux sœurs de saint Siméon d'avoir causé sa maladie par leurs sortilèges pour venger la mort de leur frère. Sur cette calomnie absurde, on les remit au chef des mages afin de leur faire leur procès. L'une d'elles, nommée Pherbutha, qui s'était consacrée à Dieu comme vierge, était d'une beauté si remarquable, que le mage en fut épris et lui envoya dire le lendemain que si elle voulait l'épouser il lui obtiendrait sa grâce et celle de sa sœur. Mais elle répondit avec indignation qu'elle était épouse de Jésus-Christ, et qu'elle ne redoutait point la mort qui la rejoindrait à son frère. Ayant aussi rejeté toutes deux la grâce qu'on leur offrait, à condition d'adorer le soleil, elles furent sciées par le milieu du corps, et l'on suspendit chaque moitié à l'un des côtés de la rue, où l'on fit ensuite passer la reine, comme pour vaincre le sortilège ; car c'était une ancienne coutume en Orient de pratiquer certaines purifications en passant ainsi au milieu des victimes coupées en deux.

Cependant Sapor voyant périr chaque jour un si grand nombre de ses sujets qui n'hésitaient pas à sacrifier leur vie plutôt que de renoncer à leur religion, et regrettant surtout la perte d'un de ses eunuques les plus dévoués et les plus habiles, nommé Azade, il se décida enfin à restreindre de nouveau la peine de mort aux ecclésiastiques.

tiques, aux moines et aux vierges. Mais cette loi restrictive fit redoubler de fureur contre ceux qui restaient soumis à la proscription. L'Adiabène, située sur la frontière des Romains et presque toute chrétienne, devint principalement le théâtre des plus horribles cruautés. On soumettait les prêtres, les évêques et les religieux de l'un et de l'autre sexe à tous les genres de tortures. On les fouettait avec des lanières ou des bâtons noueux ; on leur serrait les membres avec des cordes jusqu'à faire craquer les os ; on leur brisait les dents et les mâchoires avec des pierres ; enfin on les jetait quelquefois tout couverts de blessures dans des cachots affreux pour les y faire mourir de faim. On nomme vingt-six évêques qui souffrirent la mort durant cette persécution. Parmi les autres martyrs, on avait aussi conservé les noms de seize mille, tant hommes que femmes, et le reste fut en si grand nombre, qu'on ne put venir à bout de les connaître, quelque soin qu'eussent pris à cet effet les chrétiens de la Perse et ceux de la Syrie (1).

L'Église avait à subir dans l'empire romain d'autres épreuves non moins funestes par les artifices et les violences des ariens. Trois ans après la députation qu'ils avaient envoyée à Constant, c'est-à-dire en 345, plusieurs évêques du parti s'assemblèrent à Antioche pour dresser une nouvelle exposition de foi et justifier leur doctrine auprès des Occidentaux, qui les accusaient d'hérésie. Cette formule ne contenait en apparence que des expressions catholiques. On y reconnaissait que Jésus-Christ est véritablement Dieu par sa nature et semblable en toutes choses à son Père. On y condamnait ceux qui osaient dire que le Fils est tiré du néant ou d'une autre hypostase, et

(1) Le récit de cette persécution se trouve dans Sozomène, *Hist. eccl.* lib. II. On peut voir aussi de plus amples détails à ce sujet dans la *Bibliothèque orientale* de Joseph Simon Assemani, tome I et III, et dans le *Martyrologe persan* et les *Actes des martyrs d'Orient*, publiés par Evode Assemani.

non de Dieu, et qu'il y a eu un temps où il n'existait pas mais, comme dans toutes les formules précédentes, on se gardait bien d'y employer les mots de substance ou de consubstantiel, et, selon la coutume des ariens, l'on affectait de se prononcer fortement contre le sabellianisme en condamnant nommément Marcel d'Ancyre, à qui l'on imputait cette hérésie, et Photin, qui venait en effet de le renouveler.

Les Orientaux envoyèrent cette formule en Occident par quelques évêques, qui la présentèrent à un concile tenu alors à Milan par les soins de Constant, pour chercher un remède aux troubles de l'Église. Ce prince y assistait en personne, et il y avait fait venir saint Athanase. Le concile refusa de souscrire à la formule des Orientaux en déclarant qu'il s'en tenait simplement à la foi de Nicée. Il pressa, au contraire, leurs députés de condamner l'hérésie d'Arius, mais ils s'y refusèrent, et sortirent tout en colère de l'assemblée (1).

L'empereur Constant, qui avait déjà plusieurs fois sollicité son frère pour le rétablissement de saint Athanase et de Paul de Constantinople, prit enfin le parti de lui écrire pour la convocation d'un concile général de l'Orient et de l'Occident. Le pape Jules, saint Maximin de Trèves et le célèbre Osius, contribuèrent surtout à lui inspirer cette résolution. Constance n'osa refuser son consentement, et l'on convint que le concile se tiendrait à Sardique, dans l'Illyrie, sur la frontière des deux empires, au commencement de l'an 347. On n'est pas d'accord sur le nombre des évêques qui assistèrent à ce concile : mais il est certain qu'ils étaient au moins près de deux cents. Entre les plus illustres par leur mérite ou par la dignité de leur siège, on remarque Osius de Cordoue, Protogène de Sardique, Vérissime de Lyon, Maximin de Trèves, saint Protas de Milan et Gratus de Carthage. Le pape Jules ne pou

(1) Athan. *De Synod.* — Socr. lib. II. — Sozom. lib. III.

vant s'y rendre , y envoya , comme ses légats , les prêtres Archidame et Philoxène , chargés avec Osius d'y présider en son nom.

Les évêques de l'Orient qui vinrent à Sardique étaient environ quatre-vingts , presque tous attachés au parti des eusébiens. On peut signaler comme les principaux , Étienne d'Antioche , Acace de Césarée en Palestine , Maris de Chalcédoine , Basile d'Ancyre , Ursace de Singidon , Valens de Murse , et le fameux Ischiras , que la secte avait fait évêque de la Maréote en récompense de ses calomnies. Ils craignaient avec raison le jugement d'un concile où ils ne seraient plus en état de dominer par la violence , et ce motif en empêcha plusieurs d'y venir. Mais comme ils ne voulaient point paraître se défier de leur cause , qu'ils comptaient sur le crédit et la protection de deux comtes chargés de les appuyer au nom de Constance , et que d'ailleurs ils s'imaginaient que saint Athanase n'oserait comparaître en présence d'un si grand nombre d'accusateurs , ils prirent le parti de se rendre à Sardique , bien décidés pourtant , si les choses ne tournaient pas selon leurs vues , à ne point prendre part au concile , et à trouver un prétexte pour se retirer. Les nouvelles qu'ils reçurent en chemin vinrent les fixer à cette dernière résolution. Ils apprirent en effet , non seulement que saint Athanase et les autres évêques déposés se présentaient avec confiance pour se justifier devant le concile , mais que , de plus , une foule de plaintes s'élevaient contre eux-mêmes , et qu'ils auraient à répondre à des accusateurs qui venaient avec des preuves en main dénoncer leurs violences. Des évêques et des prêtres qu'ils avaient fait bannir se représentaient avec les chaînes dont on les avait chargés ; d'autres venaient porter les plaintes de leurs parens ou de leurs amis qui étaient encore en exil , ou demander justice pour ceux qui avaient perdu la vie : on citait plusieurs évêques , et entre autres celui de Trajanople , nommé Théodule , réduits à prendre la fuite pour se soustraire à

l'arrêt de mort qu'ils avaient fait prononcer contre eux par leurs calomnies ; quelques-uns montraient les coups d'épée qu'ils avaient reçus ; d'autres se plaignaient qu'ils les eût presque réduits à mourir de faim ; des églises entières avaient envoyé des députés pour dénoncer les attentats de tous genres commis contre les ecclésiastiques ou les simples fidèles , afin de les contraindre à communiquer avec les ariens (1).

Ces nouvelles jetèrent les eusébiens dans la plus grande perplexité. Ils tinrent plusieurs délibérations, et conclurent enfin qu'ils se rendraient à Sardique , mais seulement pour faire acte de présence et signifier leur protestation contre le jugement du concile. Ils employèrent en même temps toutes les précautions et même les menaces et la violence pour retenir tous les Orientaux de leur parti, comme on l'apprit par le témoignage de plusieurs évêques de la Palestine, Macaire et Astère, qui eurent néanmoins le courage de se séparer d'eux. Arrivés à Sardique , ils se tinrent renfermés dans le palais où ils étaient logés, sans permettre à aucun des Orientaux d'assister au concile ni même d'entrer dans l'église où il se tenait. Ils alléguaient pour motif qu'ils ne pouvaient prendre part à un concile qui communiquait avec Athanase, Marcel d'Ancyre et d'autres évêques légitimement condamnés, et demandaient, avant toutes choses, que le concile rejetât ces évêques de sa communion ; et comme il leur fallait absolument un prétexte, ils insistèrent pendant plusieurs jours sur cette demande. Mais on la rejeta comme non recevable après le jugement du concile de Rome ; et ils les pressa de vive voix et par écrit de comparaître pour exposer leurs raisons, en leur représentant qu'ils se condamneraient eux-mêmes et passeraient pour calomnieux s'ils refusaient de justifier leurs accusations, d'

(1) Athan. *Apol.* II ; *Epist. ad Solit.* — Hilar. *Fragm.* — Theodor. lib. II. — Sozom. lib. III.

produire les preuves, et d'être confrontés avec des adversaires qui ne demandaient pas mieux que d'être jugés en leur présence. Ils eurent alors recours à une autre défaite. Ils prétendirent qu'on ne pouvait, sans faire injure aux conciles tenus en Orient, réviser leurs jugemens dans un concile de l'Occident, et que d'ailleurs cette révision, dans la circonstance présente, n'était plus possible, puisque la plupart des témoins et des accusateurs étaient morts. Le pape Jules avait déjà réfuté leur prétention sur le premier point, et on leur fit voir qu'elle était surtout insoutenable après le parti qu'ils avaient pris de venir à Sardique, dont le concile avait principalement pour objet d'examiner de nouveau l'affaire des évêques déposés. Quant au second point, il n'était pas mieux fondé, puisqu'ils avaient amené avec eux cinq des évêques députés par le concile de Tyr pour faire des informations dans la Maréote. Ils se réduisirent donc à demander qu'on envoyât des évêques sur les lieux, pour procéder à de nouvelles informations et vérifier les faits allégués contre saint Athanase. Mais le concile rejeta cette proposition, qui ne tendait qu'à éluder le jugement par des longueurs inutiles, puisque tous les témoins nécessaires étaient présens, que l'on possédait d'ailleurs les anciennes procédures, et qu'on ne pouvait guère espérer d'obtenir des dépositions bien authentiques dans un pays où le crédit des eusébiens et l'appui de la puissance séculière leur permettaient de séduire ou d'intimider les témoins et de faire violence à la justice. Osius n'oublia rien pour les décider à exposer leurs griefs, soit devant le concile, soit devant lui seul, ne cessant de leur répéter que l'affaire serait examinée et jugée avec l'impartialité la plus rigoureuse, et leur offrant d'emmener avec lui saint Athanase en Espagne, s'ils ne voulaient pas consentir à le recevoir, lors même qu'il serait jugé innocent.

Plusieurs jours se passèrent ainsi en négociations infructueuses. Enfin les eusébiens, n'ayant plus d'autre rai-

son à faire valoir, annoncèrent qu'ils étaient obligés de partir sur l'ordre de Constance, pour célébrer une victoire qu'il venait de remporter sur les Perses. Le concile se moqua de leur prétexte impertinent, et leur écrivit qu'ils eussent à venir se défendre des calomnies et de autres crimes dont on les accusait, ou que leur fuite les ferait juger coupables et prouverait l'innocence de ceux qu'ils avaient poursuivis. Mais cette lettre ne les empêcha pas de suivre leur résolution; ils partirent en toute hâte pendant la nuit, et se retirèrent à Philippopolis, dans la Thrace.

Après leur départ, le concile s'occupa des affaires qu'il avait à examiner. Quelques membres proposèrent de dresser une nouvelle profession de foi; mais la proposition fut rejetée, et le concile déclara qu'il fallait s'en tenir au symbole de Nicée, pour ne pas donner lieu de croire qu'original le jugeait défectueux. Quoique l'innocence de saint Athanasie parût assez par la fuite de ses ennemis, on ne laissa pas de discuter avec une attention scrupuleuse tous les griefs allégués contre lui; et comme on en reconnut la fausseté par des pièces authentiques ou des témoignages irrécusables, il fut confirmé solennellement dans la communion de l'Église. Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza furent aussi déclarés innocens après un mûr examen de documens qui servaient à les justifier (1).

(1) Malgré cette réhabilitation, l'orthodoxie de Marcel d'Ancyre est demeurée fort suspecte, et sa réputation fut toujours décriée parmi les Orientaux comme entachée de sabellianisme. Saint Basile, saint Chrysostome et plusieurs autres l'ont accusé de partager réellement les erreurs de Photin, son disciple. On trouve même dans les fragmens de saint Hilaire qu'il avait été condamné par saint Athanasie presque aussitôt après le concile de Sardique. Mais ce dernier fait paraît au moins très-douteux, puisque saint Athanasie, dans son Épître aux solitaires et dans son Apologie, composées vers l'an 358, comptait encore Marcel d'Ancyre parmi les évêques orthodoxes, ce qui suppose que s'il avait eu des doutes sur sa doctrine ils étaient alors pleinement dissipés. Quoi qu'il en soit, l'

Le concile vint ensuite aux plaintes formées de toutes parts contre les eusébiens. On ne pouvait plus conserver de doute sur leurs calomnies et leurs violences. Il était d'ailleurs évident qu'ils avaient formé le dessein de faire triompher l'arianisme, puisqu'ils recevaient dans leur communion des ariens nommément excommuniés au concile de Nicée, qu'ils les élevaient même à la prêtrise et à l'épiscopat, et que tous leurs attentats n'avaient eu d'autre objet que de contraindre les fidèles à communiquer avec ces hérétiques. On prononça donc une sentence de condamnation contre huit des principaux chefs de cette faction, qui furent déposés de l'épiscopat et privés de la communion des fidèles. Les trois usurpateurs des sièges de saint Athanase, de Marcel et d'Asclépas, c'est-à-dire Grégoire, évêque intrus d'Alexandrie, Basile d'Ancyre et Quintien de Gaza, furent également déposés et excommuniés. On défendit de leur écrire ni de recevoir leurs lettres, et les sujets qu'ils avaient ordonnés furent privés de leurs fonctions. Ces divers jugemens furent notifiés par plusieurs lettres synodales, dont l'une, adressée à tous les évêques, contient une ample relation de ce qui s'était passé au concile, et les invite à en approuver les décrets par leurs souscriptions; une autre, adressée au pape Jules en particulier, se borne à faire connaître en peu de mots les décisions prises, ajoutant qu'il en apprendrait les détails par ses légats ou par les actes même, et le priant d'en informer les évêques d'Italie, de Sicile et de Sardaigne; une troisième, envoyée aux empereurs, contenait aussi l'exposé de tout ce qui s'était passé, et les suppliait de mettre fin aux persécutions des ariens, et de défendre aux magistrats d'inter-

concile de Sardique jugea Marcel par l'examen de ses livres comme le pape Jules l'avait absous sur sa profession de foi manifestement catholique, et quand cet évêque aurait caché en effet des sentimens hétérodoxes, on ne pourrait rien en conclure contre ces jugemens, qui n'avaient point pour objet des erreurs tenues secrètes ou formellement rétractées.

venir par leur autorité dans les jugemens ecclésiastiques. Enfin, d'autres lettres furent écrites aux églises dont les évêques étaient rétablis, afin d'exhorter les fidèles à se séparer des usurpateurs ordonnés par les eusébiens. Plus de trois cents évêques souscrivirent à ces jugemens, et les copies qu'on leur envoya.

Après avoir terminé ainsi les affaires particulières soumises à son examen, le concile fit plusieurs réglemens de discipline, qui ne tardèrent pas à être reçus en Orient comme en Occident, et qui furent cités pendant quelque temps sous le nom du concile de Nicée, dont celui de Sardique fut regardé en quelque sorte comme la continuation, parce qu'il n'avait eu d'autre objet que d'en confirmer la doctrine. Ces réglemens sont contenus dans vingt canons, dont les deux premiers portent défense aux évêques de passer d'un siège à un autre sous peine d'excommunication, et sans qu'ils puissent alléguer pour excuse qu'ils ont été appelés par les lettres ou le choix du peuple, parce qu'il est possible de provoquer ces lettres en corrompant quelques fidèles à prix d'argent. On ajoute que si quelqu'un est trouvé coupable de ces artifices, il se voit privé de la communion, même à la mort; ce qu'il faut entendre de la réconciliation solennelle dont nous avons parlé plusieurs fois. D'autres canons confirment ou expliquent les règles déjà établies sur l'ordination des évêques, sur leur juridiction et sur les devoirs de la résidence. On défend de choisir les évêques parmi les fidèles nouvellement baptisés ou parmi d'autres qui n'auraient pas exercé pendant long-temps les fonctions de lecteur, de diacre ou de prêtre; on défend d'en établir dans les petits bourgs, pour ne pas avilir la dignité épiscopale; on interdit aux évêques, sous peine de déposition, les voyages à la cour, à moins d'un ordre formel de l'empereur ou d'une nécessité grave; et on autorise les évêques des lieux placés sur les grandes routes à s'informer quand ils verront passer un autre évêque, quel est le tern

et le sujet de son voyage ; on leur défend aussi de passer plus de trois semaines hors de leur diocèse sans un motif légitime ; et cette règle fut étendue aux prêtres et aux diacres. Enfin, on permet aux prêtres ou aux diacres excommuniés par leur évêque de se pourvoir devant le concile de la province, en ajoutant toutefois que la sentence devra être provisoirement maintenue, et qu'avant la révision il ne sera pas permis de communiquer avec eux.

Mais les canons les plus importants sont ceux qui concernent le jugement des évêques ; et nous croyons devoir les rapporter textuellement pour y joindre quelques observations. Le troisième canon se termine par une proposition d'Osius conçue en ces termes : « Si un évêque condamné pour une cause quelconque se tient si assuré de son bon droit qu'il veuille être jugé de nouveau dans un concile, honorons, si vous le trouvez bon, la mémoire de saint Pierre, en sorte que ceux qui auront examiné la cause écrivent à l'évêque de Rome, et que, s'il juge à propos de renouveler le jugement, il choisisse les juges ; s'il ne croit pas qu'il y ait lieu d'y revenir, on s'en tiendra à ce qu'il aura décidé. » Cette proposition fut approuvée de tout le concile. Quelques auteurs hétérodoxes ont prétendu trouver dans ce canon l'origine des appels au saint-siège ; et cette formule conditionnelle, « si vous le trouvez bon, » leur paraît démontrer qu'il s'agit d'un droit nouveau, subordonné au bon plaisir du concile, et non pas d'une prérogative attachée à la primauté du souverain pontife. Mais il est évident que ni le fond ni la forme de cette proposition d'Osius ne donnent pas la moindre apparence de fondement à l'induction qu'on veut en tirer ; car, d'une part, il ne s'agit nullement d'un appel formé devant le saint-siège par un évêque condamné, mais d'une démarche à faire par les juges eux-mêmes pour rendre honneur au souverain pontife, en lui soumettant la cause avant même qu'elle soit portée devant lui par un appel ; c'est-à-dire que si un évêque demande la révision de son

jugement, au lieu de porter l'affaire à un autre concile et devant des juges choisis par le métropolitain dans les provinces voisines, on devra s'adresser au pape pour qu'il prononce lui-même ou nomme d'autres juges, ce qui évidemment n'a rien de commun avec un appel interjeté devant lui par le condamné; et d'autre part, ces expressions, « si vous le trouvez bon, » sont une formule d'usage employée dans les conciles pour les propositions même les moins sujettes à contestation.

Le quatrième canon porte que si un évêque déposé par le jugement des évêques voisins déclare qu'il veut faire juger sa cause à Rome, on ne devra point ordonner d'évêque à sa place avant que le pape ait prononcé sur cet appel. Enfin le septième canon est ainsi conçu : « Quand un évêque déposé par le concile de la province aura formé un appel et porté sa cause devant l'évêque de Rome, si le pape juge à propos que l'affaire soit examinée de nouveau, il daignera écrire aux évêques de la province voisine, pour qu'ils procèdent aux informations et au jugement avec tout le soin possible; et si l'évêque déposé lui persuade d'envoyer un prêtre d'auprès de sa personne, le pape pourra faire à cet égard ce qu'il jugera convenable. Il sera libre d'envoyer des commissaires pour juger en vertu de son autorité avec les évêques, ou de décider que ceux-ci pourront seuls terminer l'affaire. On voit ici l'autorité du souverain pontife bien formellement reconnue, et il est manifeste que ces dispositions n'ont pas eu pour objet de créer une nouvelle prérogative, mais de maintenir et de confirmer le droit qui appartient essentiellement au pape; car plusieurs des évêques qui assistaient au concile avaient déjà antérieurement formé des appels au saint-siège, et le pape Jules, après avoir usé de son autorité pour rétablir saint Athanasie, avait ensuite proclamé ce droit comme incontestable, et reconnu constamment par tous les chrétiens.

Les eusébiens, qui s'étaient retirés de Sardique, s'as-

semblèrent à Philippopolis, dans la Thrace, pour y tenir leur concile particulier, qu'ils avaient la prétention de faire passer pour le seul légitime. Là ils publièrent une longue lettre synodale qu'ils répandirent de tous côtés, en la datant de Sardique, afin de lui donner ainsi plus d'autorité. Ils y renouvelaient leurs calomnies contre saint Athanase et les autres évêques déposés par eux; ils leur reprochaient de porter partout la division et de troubler toute l'Église pour se maintenir dans leur dignité; ils se plaignaient que les Occidentaux, méprisant le jugement des conciles de l'Orient, eussent accordé leur communion à ces évêques chargés de crimes; et, sur ce prétexte, ils avaient l'incroyable témérité de déclarer excommuniés les plus zélés défenseurs de la foi catholique, Osius, saint Maximin de Trèves, et jusqu'au pape Jules lui-même. Ils la terminèrent par une nouvelle profession de foi où ils omettent, comme à l'ordinaire, le mot de consubstantiel, mais en condamnant toutefois ceux qui disent que le Fils est tiré du néant, ou qu'il est d'une autre substance que celle du Père. Ils adressèrent cette lettre à tous les évêques, et entre autres à Donat, évêque schismatique de Carthage, pour l'attirer au parti des ariens, ce qui n'empêcha pas les donatistes de conserver la vraie doctrine sur la consubstantialité du Verbe (1).

Cette criminelle entreprise des eusébiens occasionna pendant quelque temps une division bien prononcée entre les églises d'Orient et celles d'Occident. Les évêques occidentaux, unis au souverain pontife, demeuraient inviolablement attachés à la foi de Nicée, et refusaient de communiquer avec ceux qui s'en écartaient. En Orient, au contraire, le parti des ariens, soutenu par l'empereur, continuait à dominer, moins toutefois par le nombre que par la violence. Beaucoup d'évêques et une grande partie

(1) Hilar. *Fragm.* — Sozom. lib. III. — August. *Contr. Crescon.* lib. III, cap. xxiv.

des fidèles, principalement les vierges et les moines, conservaient pure la doctrine catholique, professaient le symbole de Nicée sans restriction, et se montraient unis de croyance et de communion avec saint Athanase et les Occidentaux; d'autres, qui tenaient au fond la même doctrine, n'étaient choqués que du mot de consubstantiation et ne s'opiniâtraient à le combattre que parce qu'ils s'en étaient engagés d'abord. Enfin quelques-uns, frappés de l'inconvénient des disputes, prenaient l'un ou l'autre parti selon que le crédit ou l'amitié les attirait; et c'est ainsi que les eusébiens, dont la plupart semblaient encore tolérés par l'Église, trouvaient le moyen de faire entrer dans leurs intérêts un certain nombre de catholiques, en ayant soin de dissimuler leurs erreurs sous des expressions qui pouvaient comporter un sens orthodoxe (1).

Après la condamnation de leurs principaux chefs par le concile de Sardique, les eusébiens redoublèrent leurs violences contre ceux qui refusaient de communiquer avec eux. Dix personnes eurent la tête tranchée pour ce sujet dans la ville d'Andrinople, et l'évêque ayant été chargé de chaînes qui le garrottaient par le cou et par les mains, fut ainsi envoyé en exil, où il mourut de ses souffrances. Les deux évêques d'Arabie, Astère et Macaire, qui les avaient abandonnés à Sardique, furent bannis après toutes sortes de mauvais traitemens; plusieurs autres eurent à souffrir les mêmes persécutions. Comme les eusébiens tenaient surtout à empêcher saint Athanase de rentrer dans son église, ils déterminèrent Constance à faire garder les portes et l'entrée des villes, et ils firent même écrire aux magistrats d'Alexandrie que s'il était trouvé dans la ville ou dans les lieux voisins, il serait permis de lui trancher la tête (2).

Cependant l'empereur Constant voulut faire exécuter

(1) Socr. lib. II, cap. xx.—Sozom. lib. III, cap. xiiii.

(2) Athan. *Epist. ad Solit.*

le jugement du concile de Sardique, et rétablir les évêques injustement déposés. Il écrivit donc à son frère Constance une lettre pleine de fermeté, où il déclarait qu'au besoin il irait lui-même les rétablir à la tête de son armée ; il chargea de cette lettre deux évêques, Vincent de Capoue et Euphratas de Cologne, qu'il députa vers lui de sa part et de la part du concile, avec un officier nommé Salien. Le bruit de cette députation alarma les ariens, et surtout Étienne, évêque d'Antioche, l'un de ceux que le concile de Sardique avait déposés. Pour en empêcher l'effet, il résolut de flétrir la réputation des deux évêques. Ceux-ci étant arrivés à Antioche, au printemps de l'an 348, il s'adressa à un jeune libertin, nommé Onagre, pour faire introduire dans leur chambre une courtisane, à qui les portes furent ouvertes par un domestique de la maison. Euphratas, s'éveillant au bruit qu'elle fit en entrant, n'eut pas plus tôt entendu la voix d'une femme, qu'il fit une exclamation de surprise et de frayeur, en invoquant le nom de Jésus-Christ. La courtisane, étonnée elle-même, et voyant un vieillard qui avait l'apparence d'un évêque, jeta aussitôt un grand cri, et se plaignit qu'on l'avait jouée. Alors Onagre survint avec plusieurs de ses compagnons de débauche, qui, s'efforçant en vain de la faire taire, se mirent à crier de leur côté qu'on avait trouvé les évêques avec une femme publique. Tous les gens de la maison accoururent à ce tumulte, et l'on s'empressa de fermer les portes. Onagre parvint à se sauver, mais on arrêta sept de ses compagnons avec la courtisane. Le lendemain, les deux évêques se rendirent au palais, avec Salien, pour demander justice de cette infamie. Constance ordonna qu'on appliquerait les prisonniers à la question pour découvrir l'origine et les auteurs du complot. On fit également saisir Onagre et comparaître la maîtresse de la courtisane, et il fut constaté par toutes les dépositions que cette trame odieuse avait été ourdie par l'ordre d'Étienne. On le remit donc entre les mains des évêques qui se trou-

vaient réunis à Antioche, et qui ne purent s'empêcher de le déposer et de l'excommunier. Toutefois les ariens eurent encore assez de crédit pour lui substituer Léonce, que saint Eustathe avait refusé d'admettre dans son clergé, et qui, élevé depuis à la prêtrise, s'était rendu irrégulier en se faisant lui-même eunuque, afin de pouvoir habiter avec une femme dont il ne voulait point se séparer (1).

Constance, intimidé par les menaces de son frère, consulta les principaux eusébiens, qui n'hésitèrent pas à lui conseiller de souscrire au vœu de Constant, pour éviter une guerre civile dont l'issue pouvait devenir funeste à leur parti dans un moment où toutes les forces de l'Orient étaient employées contre les Perses. Saint Paul de Constantinople et Asclépas de Gaza furent donc rétablis dans leurs sièges; et Constance écrivit successivement trois lettres à saint Athanase, pour l'assurer qu'il pouvait en toute sûreté revenir à son église. Le saint patriarche, qui connaissait la dissimulation et la haine de ses ennemis, n'avait pas cru prudent de hâter son retour tant que Grégoire avait vécu. Mais celui-ci étant mort au commencement de l'an 349, saint Athanase ne balança plus à partir. Il reçut partout sur son passage des témoignages d'union et d'amitié de la part des évêques, et particulièrement du pape Jules, qui écrivit à l'église d'Alexandrie une lettre de félicitation. S'étant rendu à Antioche pour voir Constance, il refusa de communiquer avec Léonce, et s'unit aux eustathiens, qui tenaient leurs assemblées dans des maisons particulières. L'empereur le reçut néanmoins avec toutes les marques d'une sincère affection. Il écrivit en sa faveur au clergé et au peuple d'Alexandrie; il ordonna d'anéantir toutes les procédures, toutes les lettres ou autres actes qui existaient contre lui ou contre ses partisans dans les greffes publics; enfin il lui promit et même avec serment de ne plus ajouter foi aux calom-

(1) Athan. *Ad Solitar.* — Theodor. lib. II.

nies de ses ennemis. Comme il lui demanda cependant de laisser une église dans Alexandrie à ceux qui n'étaient pas de sa communion, le saint évêque, pour se tirer d'embarras, répondit qu'il y consentirait si l'on voulait accorder de même une église dans Antioche à ceux qui partageaient sa croyance. Mais les ariens ne voulurent pas accepter cette condition, et Constance n'insista plus sur sa demande.

Saint Athanase, continuant sa route par la Syrie, vint à Jérusalem, où saint Maxime et quinze autres évêques de la Palestine se réunirent en concile et embrassèrent sa communion. Arrivé enfin à Alexandrie, l'an 349, après huit ans d'absence, il y fut reçu avec une joie incroyable. On se répandait partout en actions de grâces; on accourait en foule aux églises pour écouter ses instructions, et l'on redoublait surtout de zèle et de docilité pour les mettre en pratique. Chaque maison semblait être une église destinée à la prière; et les fidèles, animés d'une sainte émulation, s'exerçaient comme à l'envi à la pratique des œuvres de charité et de toutes les vertus chrétiennes. Les évêques de l'Égypte et de la Libye, pleins d'attachement pour leur saint patriarche, se rendirent en grand nombre à Alexandrie, et signèrent tous avec empressement les décrets du concile de Sardique. Une foule d'autres évêques de tous les pays lui écrivaient chaque jour pour témoigner qu'ils étaient dans sa communion. Plusieurs même de ses ennemis recherchaient son amitié, s'excusant sur la violence des ariens et rétractant ce qu'ils avaient fait ou écrit contre lui. Ursace et Valens entre autres, voyant qu'il était rétabli avec honneur, voulurent au moins paraître réconciliés avec lui. Ils déclarèrent, par une lettre, qu'ils embrassaient sa communion, et firent une rétractation par écrit de toutes les calomnies dont ils l'avaient chargé (1).

(1) Athan. *Apol.* II. — Sozom. lib. III.

Peu de temps après le concile de Sardique , il s'en tint un autre à Milan contre Photin , évêque de Sirmium , qui renouvelait les erreurs de Sabellius et de Paul de Samosate. Il était d'Ancyre en Galatie, disciple de l'évêque Marcel , que les ariens accusaient des mêmes erreurs. Ses talens l'avaient fait appeler au siège métropolitain de l'Illyrie , et la vanité , jointe à la corruption des mœurs , l'entraîna dans la passion de dogmatiser ; il nia la distinction des personnes divines , et prétendit que Jésus-Christ était un pur homme qui avait pris son commencement de Marie et qui n'était pas proprement Fils de Dieu , ni personnellement uni à la Divinité. Cet hérésiarque avait déjà été condamné par les Orientaux dans leur concile tenu à Antioche l'an 345. Les Occidentaux le déposèrent et l'excommunièrent une première fois , en 347, dans le concile de Milan, et une seconde fois , en 349, dans un autre concile tenu encore , selon les uns , dans la même ville , et selon d'autres , à Rome. Mais ces condamnations restèrent sans effet , et il ne put être chassé de son siège que deux ans plus tard.

L'empereur Constant voulut aussi apporter un remède aux divisions qui troublaient l'église d'Afrique. Il envoya dans cette province , l'an 347, deux officiers considérables , Paul et Macaire , chargés de distribuer des aumônes et de travailler à éteindre le schisme. Les évêques donatistes mirent tout en œuvre pour les empêcher de réussir. Donat de Carthage se répandit en injures contre l'empereur , et fit défendre partout de recevoir ses dons. Un autre Donat , évêque schismatique de Bagaie , excita les circoncellions à prendre les armes , en sorte que Paul et Macaire ne voyant point d'autre moyen de mettre en sûreté leurs personnes et les trésors qu'ils apportaient , s'adressèrent au comte d'Afrique pour demander une nombreuse escorte de soldats. Toutefois les circoncellions ne laissèrent pas de les attaquer , et dans plusieurs villes on fut obligé d'en venir aux mains. Plusieurs évêques dona-

tistes furent tués, et les autres se virent réduits à prendre la fuite avec leur clergé. Un grand nombre de leurs partisans se réunirent alors à l'Église catholique. Donat de Bagaie se jeta de désespoir dans un puits; un nommé Marculus se précipita d'un rocher, et la secte les honora comme martyrs (1).

Les évêques catholiques se réunirent dans les diverses provinces pour corriger les abus que le schisme avait fait naître; et Gratus, évêque de Carthage, assembla pour le même objet un concile de toute l'Afrique, l'an 348 ou 349. On le compte pour le premier concile de Carthage, bien qu'il y en ait eu d'autres auparavant, parce qu'il est le plus ancien dont on ait conservé les canons. Comme l'erreur capitale des donatistes consistait à regarder comme nuls les sacremens conférés hors de leur secte, on commença par défendre de réitérer le baptême administré au nom des trois personnes divines. On défendit aussi d'honorer comme martyrs ceux qui se donnaient la mort; après quoi on fit divers réglemens, dont la plupart ne font que confirmer quelques ordonnances de discipline déjà portées par des conciles antérieurs. On doit remarquer seulement le canon qui exige trois évêques pour juger un diacre, six pour un prêtre, et douze pour juger un évêque.

L'Église triomphait ainsi de tous côtés par les soins de Constant, lorsque ce prince, dépouillé de l'empire par une conjuration de ses principaux officiers, fut mis à mort le 27 février de l'an 250. Magnence, proclamé empereur à Autun, devint bientôt maître des Gaules, de l'Afrique et de l'Italie. Quoiqu'il fit profession du christianisme, il voulut, par intérêt, flatter le parti païen, et leva la défense portée par les lois de Constantin contre les sacrifices secrets. Peu de temps après, Vétranion prit la pourpre dans la Pannonie, et Népotien à Rome. Mais ce dernier fut tué au bout de vingt-huit jours, et Vétranion ne tarda

(1) Optat. Milev. lib. III.

pas à être dépouillé par Constance. Celui-ci faisait la guerre contre les Perses lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il se hâta de pourvoir à la sûreté des places de Syrie, et se mit en marche vers l'Occident. Sapor vint aussitôt assiéger Nisibe, dans la Mésopotamie, avec une armée considérable; mais cette ville, sur le point d'être prise, fut délivrée par les prières de saint Jacques, son illustre évêque. Comme il apprit que Sapor, irrité de la longueur du siège, s'emportait à des blasphèmes et insultait au Dieu des chrétiens, il se rendit sur les murs, à la sollicitation de saint Éphrem, son diacre, et conjura le Seigneur de faire éclater sa puissance aux yeux des idolâtres, en dissipant cette armée par le moyen des plus petits animaux. A l'instant, des nuées de moucheron virent fondre sur les ennemis; ils entraient dans les trompes des éléphants, dans les yeux, les oreilles et les naseaux des chevaux, qui, ne se contenant plus et rompant leurs rênes, mettaient dans les rangs le désordre et la confusion. Sapor, forcé de reconnaître la main de Dieu, leva le siège et se retira honteusement. Saint Jacques de Nisibe mourut peu après cet événement, vers la fin de l'an 350 (1).

La ville de Jérusalem fut témoin vers le même temps d'un autre miracle que nous ne devons pas omettre de rapporter. Une croix lumineuse, d'un éclat éblouissant, parut dans le ciel le 7 mai de l'an 351, s'étendant depuis le Calvaire jusqu'au mont des Oliviers, sur une longueur d'environ trois quarts de lieue et large à proportion. Elle se montra dès les neuf heures du matin, et dura pendant plusieurs heures à la vue d'une population immense, qui courait en foule aux églises en louant Jésus-Christ et confessant sa divinité. La nouvelle de ce prodige se répandit promptement de tous côtés, et une multitude de juifs et de païens se convertirent (2).

(1) Theodor. lib. II, cap. xxx. — Philostorg. lib. III, cap. xxiiii.

(2) Sozom. lib. IV, cap. iv. — Cyrill. Hierosol. *Epist. ad Const.*

L'empereur Constance, arrivé dans la Pannonie, gagna l'armée de Vétranion, et le dépouilla ainsi sans combat, le 25 décembre de l'an 350. Il donna bientôt après le titre de César à Gallus son cousin germain; et l'ayant envoyé en Orient contre les Perses, il continua ses préparatifs pour attaquer Magnence, qui, de son côté, s'avancait avec des troupes nombreuses. Après quelques négociations sans résultat, on en vint à une bataille, qui fut livrée le 28 septembre 351, près de Murse dans la Pannonie. La victoire fut long-temps disputée, mais se déclara enfin pour Constance. Il n'avait pas osé se mettre à la tête de son armée, et s'était tenu, pendant l'action, renfermé dans une église pour y prier avec quelques personnes. De ce nombre était l'évêque arien Valens, qui avait tout disposé pour être informé le premier du succès de la bataille. Ayant donc été averti secrètement que les ennemis commençaient à fuir, il vint l'annoncer à Constance, en ajoutant avec une impudence effrontée qu'il l'avait appris par révélation. Le crédule empereur se persuada qu'il devait la victoire aux prières de cet évêque, et redoubla encore d'attachement et de zèle pour l'arianisme. Magnence, après sa défaite, repassa les Alpes, et leva une nouvelle armée dans les Gaules; mais il fut vaincu une seconde fois l'an 353, et se tua de désespoir après un règne de trois ans et quelques mois (1).

Constance, devenu alors maître de tout l'empire, publia la même année un édit pour défendre les sacrifices nocturnes que Magnence avait permis; et l'an 357 il renouvela cette prohibition par deux lois qui interdisent toutes les pratiques de la magie et défendent de consulter les devins sous peine de mort; enfin, l'année suivante, il ordonna que les magiciens, après avoir subi les tourmens de la question, seraient condamnés au supplice de la croix. Non content d'attaquer indirectement l'idolâtrie

(1) Sulpit. Sever. *Hist.* lib. II.

par ces lois contre l'art divinatoire, dont les pratiques superstitieuses formaient une partie du culte païen, il publia deux autres édits, l'un en 353, l'autre en 356, pour ordonner de fermer les temples partout et défendre absolument les sacrifices, sous peine de la vie et de la confiscation des biens. Quoique ces deux dernières lois soient insérées dans le code Théodosien, quelques érudits modernes en contestent l'authenticité, parce qu'on trouve encore après l'époque de leur publication des faits et des monumens qui prouvent l'exercice public du culte païen au moins dans l'Occident; mais on conçoit aisément la frivolité de cette raison, qui pourrait servir à faire rejeter de même beaucoup d'autres lois qui n'ont pas été mieux observées.

La suite du règne de Constance, après la mort de Magnence, ne fut qu'une longue persécution contre les catholiques; et dès ce moment les ariens, sûrs de son appui, ne mirent plus de bornes à leurs violences. Ils n'avaient pas même attendu jusque alors pour se débarrasser de saint Paul de Constantinople, qui avait déjà été plusieurs fois condamné à l'exil et qui était rentré dans son église par la protection de Constant. Dès que celui-ci fut mort, Constance, étant encore à Antioche, donna ordre à Philippe, préfet du prétoire, de chasser Paul de son siège et d'y établir Macédonius. Comme le peuple catholique montrait le plus grand attachement pour le saint évêque, il fallut user d'adresse et cacher les ordres de l'empereur. Le préfet pria saint Paul de venir le trouver pour une affaire importante, et il le fit jeter aussitôt dans un vaisseau qu'il tenait tout prêt pour l'envoyer en exil. Mais quand il fallut conduire Macédonius à l'église épiscopale, la multitude accourut pour s'y opposer; et les soldats se jetant sur elle à coups d'épée, plus de trois mille personnes furent tuées ou écrasées dans la foule. Saint Paul, chargé de chaînes, fut conduit à Cucuse dans les déserts du mont Taurus, et enfermé dans une étroite prison, où

ses ennemis l'étranglèrent vers la fin de l'an 250 (1).

La même année, quelques évêques d'Occident ayant écrit aux Orientaux pour les informer de la condamnation de Photin, ceux-ci, dans leur réponse, ne manquèrent pas de joindre au nom de cet hérétique celui de Marcel d'Ancyre; et ils publièrent même que ce dernier avait été condamné par saint Athanase presque aussitôt après le concile de Sardique, espérant par là diminuer l'autorité de ce concile, et rendre suspect le jugement qu'il avait prononcé en faveur de saint Athanase lui-même. En effet, ce saint patriarche était toujours l'objet principal de la haine des ariens, qui recommencèrent dès lors à le poursuivre de leurs calomnies; mais Constance ne jugea pas encore à propos de l'inquiéter et de jeter ainsi le trouble dans une province aussi importante que l'Égypte, au moment où ses propres affaires lui causaient assez d'embarras. Il crut même devoir lui écrire pour le rassurer; et il donna des ordres positifs au duc d'Égypte pour empêcher qu'on n'entreprît rien contre lui (2).

Comme Photin continuait à se maintenir dans son église par l'affection du peuple, Constance, pour le faire condamner de nouveau, assembla, l'an 351, un concile à Sirmium dans la Pannonie, où il attendait les événemens de la guerre. On prononça contre cet hérétique une sentence de déposition, en lui promettant néanmoins de le rétablir s'il voulait rétracter ses erreurs. Mais comme il s'y refusa, l'empereur l'envoya en exil, où il resta jusqu'à sa mort. Il publia un ouvrage en grec et en latin pour la défense de ses erreurs, et laissa un petit nombre de partisans qui se perpétuèrent quelque temps dans l'Illyrie. Ce concile de Sirmium fut composé de vingt-deux évêques, la plupart venus d'Orient et appartenant presque tous au parti des ariens. Les plus connus sont Basile d'An-

(1) Soer. lib. II.—Sozom. lib. III.

(2) Hilar. *Fragm.*—Athan. *Ad Solit.*

cyre, Théodore d'Héraclée, Narcisse de Néroniade, Sylvain de Tarse et Marc d'Aréthuse. On dressa un nouveau formulaire de foi, composé presque entièrement des paroles de l'Écriture, et qui n'a rien de remarquable que l'omission affectée du mot de consubstantiel. On y joignit vingt-sept anathèmes contre différentes erreurs et particulièrement contre celles de Photin, qui niait, comme nous l'avons dit, la distinction des personnes divines, et prétendait que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme. On condamne aussi dans un de ces anathèmes ceux qui disent que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois dieux. Quant à ce qui regarde l'arianisme, on condamne expressément ceux qui disent que le Fils est tiré du néant, qu'il fut un temps où il n'était pas, qu'il est d'une autre substance et non de Dieu, qu'il a été fait par la volonté de Dieu comme les créatures, ou enfin que sa divinité a subi quelque changement et quelque diminution. Mais en même temps on semble établir son infériorité en disant : « Nous n'égalons pas le Fils au Père, et nous le concevons comme lui étant subordonné. » Toutefois il est possible qu'on veuille marquer par là non pas une différence de nature mais une relation d'origine, et exprimer simplement que le Fils procède du Père et qu'il n'est pas un autre Dieu sans principe et non engendré, mais un même Dieu avec le Père, qui lui communique la nature divine par génération. C'est en effet le sens qui paraît résulter de ce qui précède et de ce qui suit; en sorte que si l'on doit regarder cette première formule de Sirmich comme insuffisante, parce qu'elle n'exprime pas le dogme catholique avec les termes que l'Église avait jugés nécessaires pour couper court aux subtilités de l'hérésie, on peut dire néanmoins qu'elle ne contient rien qui ne soit susceptible d'un sens orthodoxe; et c'est le jugement qu'en a porté saint Hilaire lui-même (1).

(1) Hilar. *De Synod.* — Socr.. lib. II, cap. xxx.

Quelque temps après, Léonce d'Antioche, Acace de Césarée en Palestine, Théodore d'Héraclée et les autres ariens déposés par le concile de Sardique, voyant le crédit que Valens avait obtenu par son imposture, se joignirent à lui, et vinrent tous ensemble trouver Constance pour lui représenter que le rétablissement de saint Athanase ruinait leur parti; qu'il n'avait cessé de combattre leur doctrine, et qu'il répandait de tous côtés des lettres contre eux; qu'ils étaient sur le point d'être abandonnés de tout le monde, d'être traités publiquement d'hérétiques et mis au rang des manichéens, et que cette flétrissure retomberait sur l'empereur lui-même, qui s'était déclaré leur protecteur. Ils ajoutèrent par une odieuse calomnie, qu'après avoir cherché à irriter contre lui l'empereur Constant, saint Athanase s'était empressé de reconnaître l'usurpateur Magnence par une lettre dont ils disaient avoir la copie. Ces discours produisirent leur effet sur l'esprit faible et crédule de Constance, qui oublia dès lors toutes les promesses qu'il avait faites au saint patriarche, et mit tout en œuvre pour forcer les évêques à se séparer de sa communion.

Ce prince étant entré en Italie avec ces dispositions au printemps de l'an 352, le moment parut favorable aux ariens pour arracher au pape la condamnation de saint Athanase. Ils écrivirent donc contre lui et firent écrire en même temps par les méléciens des lettres où ils l'accusaient de plusieurs crimes, et entre autres d'avoir fait des ordinations dans des villes où il n'avait point de juridiction. Ces lettres furent remises au pape Libère, qui venait de succéder à Jules le 22 mai de cette même année. Bientôt après il en reçut d'autres que quatre-vingts évêques d'Égypte lui écrivaient pour la défense de leur patriarche. Il assembla un concile pour examiner cette affaire; et s'étant convaincu de l'innocence de saint Athanase, il refusa de le condamner. Mais comme il voyait la foi menacée par l'influence toujours croissante des

ariens, il crut devoir demander à l'empereur la convocation d'un concile à Aquilée; et il lui députa pour cet effet Vincent de Capoue et un autre évêque de la Campanie.

Les deux légats vinrent trouver Constance dans les Gaules, où il s'était rendu après la mort de Magnence, vers la fin de l'an 353. Dominé par Valens et les autres ariens qui étaient à sa suite, il venait d'assembler un concile à Arles pour faire condamner saint Athanase, après avoir eu soin, pour y parvenir plus sûrement, de publier un édit prononçant la peine de l'exil contre ceux qui refuseraient de souscrire à cette condamnation. Les catholiques demandèrent que l'on s'occupât d'abord de ce qui regardait la foi avant de délibérer sur des accusations personnelles; et Vincent de Capoue alla même jusqu'à promettre par écrit pour le bien de la paix, de se conformer au désir de l'empereur si l'on voulait préalablement condamner l'hérésie d'Arius. Mais Valens et les Orientaux repoussèrent cette proposition; et à force de menaces et de mauvais traitemens ils arrachèrent enfin au légat Vincent la condamnation du saint docteur. Son exemple entraîna la plupart des autres évêques; toutefois il ne tarda pas à réparer le scandale de cette chute. Saint Paulin de Trèves, qui résista constamment, fut exilé en Phrygie, où il mourut après cinq ans de souffrances, l'an 358 (1).

Le pape Libère, vivement affligé de la faiblesse de son légat, s'empressa de le désavouer publiquement, et d'exhorter les évêques à ne point se laisser abattre par les violences que l'on exerçait contre eux. Il écrivit aussi à l'empereur, pour demander avec plus d'instance la convocation d'un concile, en lui représentant qu'il ne s'agissait pas seulement de l'affaire de saint Athanase, mais de la foi catholique, visiblement compromise par le refus que l'on faisait de condamner l'hérésie d'Arius. Il envoya cette

(1) Athan. *Ad Solit.* — Sulp. Sever. lib. II.

lettre par Lucifer de Cagliari, métropolitain de la Sardaigne et des îles voisines, qui s'était déjà rendu illustre dans l'Église par la pureté de sa vie, par ses lumières, sa fermeté et son zèle pour la foi. Il lui adjoignit un prêtre et un diacre en qualité de légats; et il écrivit en même temps à saint Eusèbe de Vercell et à Fortunatien d'Aquilée, pour les prier d'unir leurs efforts aux siens et d'appuyer par leurs représentations ses démarches auprès de l'empereur. Saint Eusèbe était natif de Sardaigne; et après avoir été ordonné lecteur à Rome, il s'était fixé à Vercell, où son mérite éminent le fit choisir pour occuper le siège de cette ville. Il fut le premier en Occident qui joignit les pratiques de la vie monastique à la vie cléricale, ayant réuni ses ecclésiastiques en communauté, et vivant avec eux dans les exercices réglés du jeûne, de la prière et du travail.

Constance se rendit au vœu du pape, et promit d'assembler l'année suivante un concile à Milan. Il ne s'y trouva qu'un petit nombre d'évêques orientaux; mais c'étaient les fauteurs les plus ardents de l'arianisme. Les Occidentaux furent plus de trois cents. Saint Eusèbe de Vercell, prévoyant quelle en serait l'issue, ne consentit à s'y rendre que sur les instances pressantes des évêques, de l'empereur, et surtout des légats du pape. Lorsqu'il fut arrivé, on le laissa néanmoins dix jours sans lui permettre d'entrer dans l'église où se tenait le concile. On le fit venir ensuite et on le pressa de souscrire à la condamnation de saint Athanase. Il refusa en demandant qu'auparavant tous les évêques souscrivissent au symbole de Nicée. Saint Denis, évêque de Milan et disciple d'Eusèbe, prit aussitôt un exemplaire de ce symbole et se mit le premier en devoir de le signer. Mais Valens de Murse lui arracha le papier et la plume d'entre les mains; et comme la contestation s'échauffait, le peuple se mit à crier qu'il fallait chasser les ariens. L'empereur, craignant les suites de ce tumulte, transféra le concile au palais, et voulut faire

souscrire un édit en forme de lettre, où l'impiété de l'arianisme se montrait à découvert. Il prétendait que cette profession de foi lui avait été révélée dans un songe, et que l'orthodoxie de sa croyance était assez manifeste, puisque Dieu se déclarait en sa faveur par tant de victoires. Les ariens jugèrent à propos de lire cette formule au peuple, qui la rejeta avec horreur. On en revint alors à la condamnation de saint Athanase, et l'empereur ordonna à tous les évêques d'y souscrire. Lucifer, Eusèbe et Denis lui représentèrent vainement que l'innocence du saint patriarche était prouvée par la rétractation même de ses accusateurs ; et que d'ailleurs les règles de l'Église ne permettaient pas de condamner un absent. C'est moi, reprit Constance, qui suis son accusateur ; vous ne pouvez élever de doute sur ma parole, et ce que je veux doit vous servir de règle. Obéissez, ou vous serez bannis. Les évêques orthodoxes protestèrent avec fermeté contre une semblable tyrannie, et le supplièrent de ne pas opprimer l'Église, en abusant d'un pouvoir dont il n'était que le dépositaire, et dont il aurait à rendre compte au jugement de Dieu. Mais cette courageuse remontrance ne servit qu'à le mettre en fureur. Il tira l'épée contre eux, et commanda de les traîner au supplice ; puis, changeant aussitôt d'avis, il se contenta de les condamner à l'exil. Du reste, la plupart des évêques souscrivirent par faiblesse ou par surprise à la condamnation qu'on exigeait si impérieusement. Telle fut l'issue de ce conciliabule, tenu au printemps de l'an 355 (1).

Saint Denis de Milan, relégué dans la Cappadoce, obtint par ses prières d'y mourir promptement, pour ne pas survivre à la désolation de son église ; car l'empereur mit à sa place un arien nommé Auxence, qui avait été fait prêtre par Grégoire, évêque intrus d'Alexandrie, et qui était beaucoup plus versé dans les affaires de négoce et

(1) Sozom. lib. IV.—Athan. *Ad Solit.* — Sulpit. Sev. lib. II.

l'intérêt que dans la science de la religion. Il n'entendait pas même la langue du peuple qu'on le chargeait de gouverner ; et son attachement à l'hérésie le rendait si odieux , qu'il fallut l'introduire dans l'église à main armée.

Lucifer de Cagliari, exilé à Germanicie dans la Syrie , fut renfermé dans une prison obscure, où personne ne pouvait entrer pour le voir. Saint Eusèbe, relégué à Scythopolis dans la Palestine, eut d'abord la permission de recevoir les prêtres et les diacres qui lui apportaient de la nourriture. Mais ensuite les ariens le renfermèrent plus étroitement et le maltraitèrent de toutes les manières. Ils se jetèrent sur lui avec violence, le traînèrent par terre, et le laissèrent plusieurs jours sans manger, et mirent en prison les personnes qui le servaient ou qui venaient le voir. On trouve le détail de ces mauvais traitemens dans une lettre qu'il écrivit à l'église de Verceil et aux églises voisines, pour les remercier des secours qu'elles s'étaient empressées de lui envoyer. Il fut ensuite relégué, aussi bien que Lucifer, dans la Thébàïde.

L'empereur Constance désirait surtout ardemment que la condamnation de saint Athanase fût confirmée par l'autorité qui réside principalement dans l'évêque de Rome (1). Il envoya donc au pape, pour essayer de le gagner, l'eunuque Eusèbe avec des présens et des lettres pleines de menaces ; mais tout fut inutile. Libère répondit qu'il ne pouvait condamner sans l'entendre un évêque absous par le jugement de plusieurs conciles et rétabli par l'autorité de l'Eglise romaine ; que si l'empereur désirait la paix de l'Eglise, il devait commencer par chasser les ariens qui l'entouraient, maintenir intacte la foi de Nicée, et convoquer un concile où la liberté des évêques ne fût point gênée par la violence des officiers et des soldats. Con-

(1) Ce sont les propres expressions d'Ammien Marcellin (*lib. XV, ap. VII*). On voit par ce témoignage d'un historien païen qui vivait à cette époque, combien était manifeste et authentique la tradition générale des chrétiens sur l'autorité du saint-siège.

stance prit alors le parti de faire enlever le souverain pontife; et il écrivit pour cet effet au gouverneur de Rome qui le fit arrêter pendant la nuit et conduire à Milan, où se trouvait la cour.

Dès qu'il fut arrivé, l'empereur le fit amener devant son conseil et mit tout en œuvre pour l'ébranler. Il lui représenta qu'Athanase était condamné par tout le monde, qu'il avait été déposé et excommunié par un concile, et qu'on ne pouvait revenir sur ce jugement, confirmé par l'adhésion de presque tous les évêques; qu'au surplus, il avait à se plaindre personnellement d'Athanase, qui avait cherché à lui faire déclarer la guerre par l'empereur Constantin, et qu'il n'attachait pas plus de prix à la défaite de Magnence qu'à pouvoir chasser enfin cet évêque séditieux, qui depuis si long-temps jetait le trouble et la division dans tout l'empire. Le pape répondit qu'il n'était conforme ni à l'équité ni aux règles de l'Église de condamner un évêque sans avoir entendu sa défense; que ceux qui avaient condamné saint Athanase étaient ses ennemis personnels, et que les autres qui avaient souscrit à ce jugement avaient été contraints par la violence et les menaces ou entraînés par l'espérance des faveurs impériales; que la fausseté des accusations dont on le chargeait se trouvait suffisamment démontrée par la rétraction de ses ennemis; que l'empereur ne devait pas employer les évêques pour venger ses propres injures; qu'il fallait d'abord faire souscrire au symbole de Nicée, rappeler les évêques exilés, leur laisser une entière liberté, et qu'alors on pourrait examiner selon les règles canoniques la cause personnelle de saint Athanase. L'empereur, le voyant inébranlable, lui donna trois jours pour se décider, et ensuite il le relégua à Bérée dans la Thrace. La faction des ariens s'occupa aussitôt de lui donner un successeur, et choisit Félix, archidiacre de l'Église romaine. Mais ils furent réduits à l'ordonner dans le palais, n'ayant pu obtenir l'entrée d'aucune église, car les fidèles

se montraient inviolablement attachés au pape Libère, et le clergé avait juré de ne recevoir aucun évêque à sa place tant qu'il serait vivant. Félix lui-même, quoique ordonné par les ariens et communiquant avec eux, ne se départit jamais de la foi de Nicée. Cet exil de Libère eut lieu l'an 355, et dura près de trois ans (1).

Constance ne désirait guère moins de pouvoir gagner Osius, dont l'autorité contribuait à retenir un grand nombre d'autres évêques. Il le fit donc venir à Milan, et le pressa vivement de condamner saint Athanase et de communiquer avec les ariens. Mais tous les artifices et tous les moyens de séduction furent sans effet. Osius repoussa ces propositions avec tant de fermeté, il prit si hautement la défense de la foi catholique et de l'innocence opprimée, que l'empereur, touché de ses reproches, lui permit de retourner dans son église. Une sorte de pudeur l'empêcha pour le moment de persécuter un vieillard âgé de cent ans, qui en avait passé soixante dans l'épiscopat, qui avait mérité le titre de confesseur durant les persécutions des païens, qui avait contribué à la conversion de Constantin et joui de toute sa confiance, qui avait été l'âme des conciles, et qui s'était rendu illustre dans toute l'Eglise par la pureté de sa vie et de sa doctrine, comme par son zèle, sa prudence et son habileté. Mais les courtisans parvinrent bientôt à vaincre les scrupules de l'empereur. Ils ne cessaient de lui répéter qu'Osius, non content de résister à ses volontés, inspirait les mêmes sentimens aux autres évêques; qu'il ne craignait pas de les exhorter par lettres à plutôt mourir que de souscrire à la condamnation d'Athanase; qu'ayant dressé lui-même le symbole de Nicée, il s'en était montré constamment un des plus zélés défenseurs; qu'il traitait partout d'hérétiques ceux qui rejetaient le consubstantiel; que ses succès lui avaient inspiré une présomption insupportable,

(1) Athan. *Ad Solit.* — Theodor. lib. II.

et que, pour donner un exemple, il fallait enfin prendre le parti de réprimer et de châtier son insolence.

Déterminé enfin par ces discours, l'empereur lui écrivit plusieurs lettres mêlées de caresses et de menaces, auxquelles Osius fit une réponse qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. « J'ai confessé Jésus-Christ pour la première fois durant la persécution de Maximien votre aïeul; si vous voulez marcher sur ses traces, vous me trouverez prêt encore à tout souffrir plutôt que de trahir la foi et de condamner un innocent. Je vous déclare même que je renonce à votre communion si vous continuez à m'écrire sur ce ton menaçant. Cessez d'écouter des calomniateurs et de vouloir dominer la foi par la violence. Souvenez-vous que vous êtes mortel, et craignez les jugemens de Dieu. Ne vous ingérez point dans les affaires ecclésiastiques; ne prétendez pas nous donner des ordres à cet égard, mais suivez au contraire nos instructions. Dieu vous a confié le gouvernement de l'empire et à nous celui de l'Église; et comme on s'oppose à l'ordre de Dieu si l'on attente à votre pouvoir, ainsi vous ne pouvez sans crime usurper l'autorité qui appartient à l'Église. » Constance fut peu touché de cette lettre. Il contraignit Osius de venir le trouver une seconde fois, et le retint pendant un an à Sirmium, où l'on employa contre le vénérable vieillard toutes sortes d'outrages et de mauvais traitemens pour le faire succomber. On le fit battre de verges, et on le tourmenta cruellement, jusqu'à ce qu'enfin la faiblesse du corps entraînant l'esprit et le courage, il consentit à communiquer avec les ariens, sans vouloir toutefois condamner saint Athanase (1). Il obtint

(1) Saint Hilaire impute formellement à Osius d'avoir souscrit à la seconde formule de Sirmich, dans laquelle l'arianisme pur se montre à découvert (*De Synod.*); et l'on voit par le témoignage de saint Épiplane (*Hær.* LXXIII, n. 14) que les ariens cherchaient à se prévaloir de l'autorité d'Osius en montrant des lettres qui portaient son nom et qui contenaient leur hérésie. Mais saint Athanase rap-

par cette chute la liberté de retourner dans son église, où il mourut la même année 357, après avoir réparé autant que possible le scandale de sa faute; car il protesta d'une manière authentique et par forme de testament contre la violence qui lui avait été faite. Il anathématisa l'hérésie arienne, et exhorta tout le monde à la rejeter (1).

La persécution contre les catholiques s'exerçait en même temps dans toutes les provinces; car l'empereur avait envoyé partout des officiers pour faire signer la condamnation de saint Athanase, et donné des ordres pour contraindre de communiquer avec les ariens, sous peine de bannissement pour les évêques, de punition corporelle et de confiscation des biens pour les laïques. Les magistrats étaient menacés d'amende s'ils négligeaient l'exécution de ces ordres; et des clercs, envoyés par les chefs de la secte, parcouraient les villes pour dénoncer à l'empereur ceux qui montraient trop peu de zèle. On faisait donc comparaître les évêques devant les tribunaux pour leur ordonner de souscrire ou de quitter leurs églises. Plusieurs cédèrent lâchement et renoncèrent à la communion de saint Athanase. Ceux qui résistèrent furent en butte aux vexations les plus odieuses; on forgeait contre eux des calomnies pour avoir un prétexte de les perdre; on les envoyait à l'empereur, qui les accablait d'outrages, les retenait en prison ou les exilait au loin dans des lieux

raporte seulement (*Ad Solit.*) que cet illustre vieillard, vaincu par les tourmens, consentit à communiquer avec Ursace et Valens, et ne dit pas qu'il eût rien souscrit contre la foi. Sulpice Sévère ne peut s'empêcher d'en douter, bien qu'il en parle comme d'un bruit répandu. On peut donc croire que les ariens, après avoir forcé Osius de communiquer avec eux, profitèrent de cette faiblesse pour le calomnier en l'accusant d'avoir embrassé leurs erreurs, et qu'ils fabriquèrent même des pièces fausses pour appuyer cette imposture. Il n'est guère probable en effet qu'il ait voulu approuver l'hérésie, tandis qu'il refusait de signer la condamnation de saint Athanase.

(1) Athan. *Ad Solit.* — August. *Contr. Parmen.* lib. I, cap. iv.

inhabitables ; quelques-uns même étaient soumis à la torture , et l'on cite entre autres Maxime , évêque de Naples qui ensuite fut banni et mourut dans son exil. A la place de ces évêques chassés de leurs sièges , on envoyait aussitôt des ariens , souvent inconnus ou chargés de crimes et qu'il fallait introduire à main armée. On punissait de confiscation , d'emprisonnement , d'exil ou de peines plus rigoureuses encore , les personnes qui refusaient de communiquer avec ces intrus. Du reste , les évêques exilés recevaient partout des témoignages de respect ; on les honorait comme des confesseurs de Jésus-Christ , on leur apportait de tous côtés des secours , et presque toutes les provinces leur envoyaient des députés , tandis que les ariens étaient en horreur comme des bourreaux (1).

Macédonius , évêque arien de Constantinople , se rendit odieux même à son parti par ses cruautés. Ayant obtenu de l'empereur un édit qui condamnait au bannissement les défenseurs de la consubstantialité du Verbe , et qui ordonnait en même temps la démolition de leurs églises , il fit publier cet ordre dans toutes les villes , et commit des violences incroyables pour l'exécuter. Outre l'exil et la prison , il employait la torture contre les catholiques , il les faisait marquer au front d'un fer rouge , il les faisait battre de verges , et les tourmentait avec tant de barbarie que plusieurs en moururent. Les novatiens , qui croyaient aussi le Verbe consubstantiel , eurent à subir les mêmes traitemens. Macédonius sachant qu'ils étaient en grand nombre dans la Paphlagonie , envoya contre eux quatre compagnies de soldats pour les contraindre à recevoir la doctrine d'Arius ; mais ils prirent les armes pour se défendre , et les soldats périrent presque tous. Cet échec indisposa l'empereur contre Macédonius , qui acheva de l'irriter en occasionnant une émeute sanglante à Constantinople par son obstination à vouloir transférer le corps de

(1) Athan. *Ad Solit.* — Sulp. Sev. lib. II.

Constantin d'une église dans une autre, malgré l'opposition d'une partie du peuple (1).

Durant cette persécution générale, les évêques des Gaules se distinguèrent par leur fermeté. Saturnin, évêque d'Arles, qui avait embrassé l'arianisme, fit tous ses efforts pour les entraîner avec lui dans l'hérésie, et parvint à en gagner quelques-uns; mais le plus grand nombre résistèrent courageusement, soutenus par l'exemple de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qu'on peut surnommer Athanase de l'Occident. Il était né à Poitiers même, d'une des plus illustres familles des Gaules; il se livra avec ardeur dans sa jeunesse à l'étude des lettres humaines, et fit des progrès rapides dans la philosophie et l'éloquence. Élevé dans les ténèbres du paganisme, la droiture de son cœur et la pénétration de son esprit lui firent bientôt reconnaître l'extravagance de l'idolâtrie; et ses propres réflexions l'ayant convaincu de l'unité de Dieu; la lecture des livres saints acheva de l'éclairer en initiant aux sublimes vérités du christianisme. Lorsqu'il eut reçu le baptême et n'étant encore que simple laïque, il se fit admirer par la pureté de ses mœurs, par son détachement du monde et par son zèle pour la foi. Un mérite aussi éminent le fit choisir, quoique marié, par les suffrages unanimes du peuple et du clergé, pour remplir le siège épiscopal de Poitiers, devenu vacant vers l'an 353. Aussitôt qu'il eut appris les violences des ariens au concile de Milan, il se décida, de concert avec les évêques des Gaules, à se séparer de la communion de Saturnin, Ursace et de Valens. Il adressa ensuite à l'empereur une remontrance également énergique et respectueuse pour se plaindre de la persécution qu'on exerçait contre les catholiques; mais il ne tarda pas à en éprouver lui-même les rigueurs. Saturnin et ses partisans convoquèrent en 356 un concile à Béziers, où l'on fit comparaître saint

(1) Socr. lib. II. — Sozom. lib. IV.

Hilaire et les évêques orthodoxes. Le saint docteur demanda en vain qu'on traitât d'abord de la doctrine, s'offrant de convaincre ses ennemis d'erreur contre la foi. Les sectaires ne voulurent pas même permettre qu'il fût écouté; et ils écrivirent contre lui à l'empereur, qui le bannit dans la Phrygie, avec Rhodane, évêque de Toulouse (1). Il acheva dans cet exil son ouvrage sur la Trinité, où la doctrine catholique se trouve établie avec une solidité et une éloquence admirables. Il est divisé en douze livres, dont le premier est une sorte d'introduction contenant des réflexions sur la nécessité de la foi, avec un exposé sommaire des matières qui doivent faire l'objet des livres suivans. Dans le second, saint Hilaire prouve la distinction des personnes divines, et développe les notions générales que la foi nous donne sur le mystère de la Trinité. Le reste de l'ouvrage est employé à établir la divinité et la consubstantialité du Verbe, à réfuter les erreurs des ébionites, de Photin, de Sabellius, des ariens, et surtout à discuter les passages de l'Écriture dont ces derniers hérétiques abusaient pour soutenir leurs impiétés.

Après avoir exercé tant de violences pour faire condamner saint Athanase, les ariens l'attaquèrent enfin personnellement, et ne reculèrent devant aucun crime pour se débarrasser d'un adversaire aussi redoutable. Constantine avait déjà essayé l'an 353 de l'éloigner de son église par artifice, en lui écrivant pour lui permettre de venir trouver en Italie, comme s'il en eût manifesté le désir. Mais le saint patriarche répondit à l'officier chargé de lui remettre la lettre, que n'ayant point demandé cette permission, il attendrait un ordre formel. Il fut ensuite plus de deux ans sans être inquiété. Il profita de ce calme pour fortifier les catholiques contre les persécutions qu'il prévoyait; voulant confondre ses ennemis par l'autorité de saint A

(1) Sulpit. Sev. lib. II. — Fortun. *Vit. Hilar.*

oine, dont le nom était depuis si long-temps vénéré dans toute l'Égypte, il pria cet illustre solitaire de venir dans Alexandrie au secours de la foi menacée. Ayant appris plus tard que les ariens se proposaient de faire souscrire une nouvelle formule, il écrivit une lettre circulaire aux évêques d'Égypte et de Libye pour les prémunir contre cette tentative, en montrant que les sectaires par leurs formules si fréquentes ne cherchaient qu'à faire oublier le symbole de Nicée et à cacher sous des expressions équivoques les impiétés d'Arius. Ce fut aussi durant cet intervalle qu'il publia sa grande Apologie, que l'on compte ordinairement pour la seconde, et qui a pour objet d'établir que sa cause ne doit plus être examinée après avoir été jugée solennellement et sur des témoignages irrécusables par les conciles d'Alexandrie, de Rome et de Sardique. Il rapporte à cet effet les documens authentiques qui contiennent l'histoire de ces divers jugemens et les pièces qui avaient servi à constater son innocence.

Aussitôt après le concile de Milan, Constance ordonna au gouverneur d'Égypte d'ôter à saint Athanase les distributions de blé que Constantin avait accordées aux églises, et de contraindre tout le monde à communiquer avec les ariens. Il envoya en même temps pour assurer l'exécution de cet ordre quelques officiers qui voulurent obliger le saint patriarche à sortir d'Alexandrie; mais le peuple manifesta une si vive opposition qu'ils n'osèrent poursuivre leur entreprise. On fit venir alors des troupes commandées par le duc Syrien, qui, sans montrer aucun ordre de l'empereur, n'en pressa pas moins saint Athanase de partir, et se disposa à l'y contraindre par force. Comme les fidèles étaient assemblés dans une des églises de la ville pour veiller en prières pendant la nuit, parce qu'on devait célébrer les saints mystères le lendemain, il survint à la tête de cinq mille soldats qui investirent l'église, enfoncèrent les portes, et se précipitèrent, l'épée nue, avec des cris menaçans, comme dans une place em-

portée d'assaut. Plusieurs personnes furent tuées à coup de flèches ou d'épées et un grand nombre d'autres écrasées dans la foule. Les soldats exercèrent surtout leur violence contre les ecclésiastiques et contre les vierges ; quelques-unes de celles-ci furent massacrées , et d'autres dépouillées toutes nues , se virent exposées à des outrages plus insupportables pour elles que la mort. L'église fut en quelque sorte livrée au pillage , on rompit toutes les portes , on pénétra dans les lieux les plus secrets , on fouilla partout , et les envahisseurs ne craignaient pas d'emporter ostensiblement ce qui leur tombait sous la main. Cependant saint Athanase , contre qui cette attaque était dirigée , s'oubliant lui-même pour ne s'occuper que de son peuple , demeurait assis dans sa chaire , et exhortait tout le monde à se retirer. Mais le clergé et les moines se pressèrent autour de lui ; et quand ils virent les soldats s'approcher du sanctuaire , ils conjurèrent instamment le saint patriarche de prendre la fuite , et l'entraînèrent enfin avec eux. Il fut tellement pressé dans la foule qu'il tomba évanoui , de sorte qu'on fut obligé de l'emporter comme mort ; ce qui empêcha peut-être de le reconnaître et servit sans doute à faciliter son évasion. Dès ce moment il fut réduit à se cacher pendant près de six ans pour échapper à la fureur de ses ennemis. Cette irruption sacrilège eut lieu le 9 février de l'an 356. Les fidèles pendirent dans l'église les flèches , les épées et les autres armes qu'ils y trouvèrent , comme une preuve irrécusable des violences odieuses qui avaient été commises. Ils firent en même temps deux protestations authentiques pour se plaindre de ces excès et les signaler à l'indignation de tous les chrétiens.

Mais , bien loin que ces protestations fissent aucune impression sur les persécuteurs , elles ne servirent qu'à attirer de nouvelles violences. L'empereur , non content d'approuver tout ce qui s'était fait , écrivit aux habitants d'Alexandrie pour leur enjoindre de poursuivre saint Atha

nase, sous peine d'encourir son indignation. Les païens, excités par cet ordre et par les menaces du comte Héraclius, se joignirent aux ariens et se portèrent en foule dans l'église épiscopale, armés de bâtons et de pierres, afin de chasser les catholiques rassemblés pour la célébration des saints mystères. Ne trouvant plus qu'un petit nombre de femmes et de vierges, ils n'eurent pas honte de les frapper brutalement, de les maltraiter de toutes manières, de les insulter par des propos infâmes; et après les avoir fait sortir, ils enlevèrent la chaire, l'autel, les bancs et tous les meubles de l'église, et les brûlèrent sur la place publique, en se livrant à des blasphèmes et à des railleries sacrilèges. Pressés de même par les instances d'Héraclius, ils signèrent, avec les ariens, les méléciens et les autres hérétiques, un acte par lequel ils promettaient de recevoir l'évêque que l'empereur jugerait à propos d'envoyer.

Les ariens venaient en effet d'ordonner à Antioche un évêque d'Alexandrie pour remplacer saint Athanase. C'était un certain Georges de Cappadoce, fils d'un foulon, et qui n'avait d'autre mérite que d'être entièrement dévoué à la secte. Après avoir exercé long-temps le métier de parasite, il avait obtenu à Constantinople un emploi inférieur dans les vivres de l'armée, et n'avait pas tardé à le perdre, contraint même de prendre la fuite à cause de ses malversations. Du reste, il était sans talent, sans éducation et sans aucune teinture des lettres; grossier, brouillon, avare, naturellement cruel, n'ayant embrassé le christianisme que par ambition, et ne se mettant pas même en peine de couvrir ses défauts par les apparences extérieures de la piété. L'intrusion de cet évêque eut lieu pendant le carême de l'an 356, et fut bientôt suivie de persécutions sanglantes contre les catholiques. On leur ôta toutes les églises; et comme ils aimaient mieux s'assembler à la campagne près du cimetière que de communiquer avec les ariens, on envoya contre eux des soldats, et l'on en

saisit un certain nombre que l'on frappa si cruellement que plusieurs en moururent. Ceux qui restèrent en vie furent bannis dans les déserts. On entraît dans les maisons sous prétexte de chercher saint Athanase, et on pillait impunément tout ce que l'on y trouvait de plus précieux. On arrachait les vierges de leurs demeures, on les insultait dans les rues, on les traînait en prison, on les dépouillait pour leur déchirer les côtés à coups de verges ou avec des ongles de fer. Les ecclésiastiques et même de simples fidèles avaient à subir des traitemens non moins odieux. Un sous-diacre nommé Eutychius, après avoir été battu avec des lanières, fut immédiatement après traîné en exil, et mourut en chemin de ses blessures. Des personnages considérables qui sollicitaient pour lui furent battus de verges à plusieurs reprises, et ensuite jetés dans des cachots, où les ariens les auraient laissés mourir, si le peuple n'eût insisté avec force pour obtenir leur délivrance. Comme les pauvres et les veuves ne pouvaient plus demeurer dans les bâtimens qui entouraient les églises enlevées aux catholiques, ceux-ci s'empressèrent de leur procurer d'autres asiles et de fournir abondamment à leurs besoins. Mais les ariens ne rougirent pas de s'opposer à cette œuvre de charité. Ils chassèrent les pauvres à coups de pieds et dénoncèrent ceux qui les secouraient. Cette conduite excita l'indignation même des païens. Georges d'ailleurs ne tarda pas à devenir l'objet de la haine et du mépris universel. Son avarice insatiable le portait à trafiquer de tout ; il employait le revenu de son église à gagner les courtisans par des présens ; il dépouillait les particuliers de leurs héritages : il accusait auprès de l'empereur tous ceux qui lui déplaisaient ; on le soupçonnait même de lui avoir suggéré l'idée d'imposer un nouveau droit sur les maisons d'Alexandrie ; en un mot, tous les moyens lui semblaient bons pour s'enrichir et s'accréditer. Aussi le peuple l'avait tellement en aversion, qu'il vint un jour l'attaquer dans l'église en menaçant de

le tuer. Il prit la fuite et vint porter ses plaintes à l'empereur, qui le fit rétablir par des troupes. Il se mit alors à parcourir la Syrie et l'Égypte pour fortifier son parti, menant avec lui le sophiste Aétius et Eunomius, son disciple, qui se signalèrent bientôt après parmi les chefs les plus impies de la secte arienne (1).

La persécution s'étendit dans toute l'Égypte et la Libye, où les catholiques eurent à souffrir les mêmes violences que dans Alexandrie. Les évêques étaient chassés de leurs églises, et un grand nombre relégués fort loin dans les déserts. On les faisait partir précipitamment, sans épargner ni les malades ni les vieillards, et plusieurs moururent en chemin ou à peine arrivés au lieu de leur exil. Presque tous les évêques d'Égypte soutinrent cette épreuve avec une admirable fermeté. On mettait à leur place de jeunes débauchés à peine catéchumènes, qui se faisaient ordonner à prix d'argent, pour jouir des honneurs et des privilèges attachés à l'épiscopat, sans avoir aucune des vertus ni des qualités qu'il suppose ; et comme les peuples refusaient de recevoir ces intrus ou de communiquer avec eux, on envoyait des soldats pour les installer par force, on bannissait les catholiques, on confisquait leurs biens, on les mettait en prison, et souvent on les battait de verges d'une manière si cruelle, que plusieurs expiraient sous les coups.

Cependant saint Athanase, retiré dans le désert après sa sortie d'Alexandrie, voulait se rendre auprès de l'empereur dans l'espoir de l'éclairer. Il était déjà en chemin, lorsqu'il apprit les violences que l'on avait exercées en Occident et toutes celles qui se commettaient encore en Égypte à son sujet. Il eut ensuite connaissance de deux lettres écrites par l'empereur, l'une au peuple d'Alexandrie, dans laquelle il menaçait des dernières rigueurs et même de la mort ceux qui persisteraient à demeurer

(1) Athan. *Ad Solit*; *Apol. ad Const.* — Amm. lib. XXII.

dans le parti d'Athanase ; l'autre, adressée aux princes d'Auxume en Éthiopie , et qui leur enjoignait d'envoyer au plus tôt Frumence , évêque de cette ville , auprès de Georges, pour être instruit et ordonné de nouveau par lui ; car on voulait le contraindre de s'attacher au parti des ariens, pour ôter ainsi à saint Athanase le moyen de trouver un asile même parmi les barbares. Jugeant par ces deux lettres que sa vie ne serait pas en sûreté s'il tombait entre les mains de ses ennemis, le saint patriarche renonça à son projet. Il retourna dans le désert, et profita de sa fuite pour visiter les monastères de l'Égypte et de la Thébaïde. Les ariens, soupçonnant qu'il était caché dans le monastère de Tabenne, le firent chercher par des soldats, qui se livrèrent aux perquisitions les plus minutieuses pour le découvrir. Comme il ne voulait pas exposer les moines à être inquiétés davantage, il se retira plus loin et se cacha dans une solitude connue seulement d'un fidèle qui lui apportait les choses nécessaires. Il composa pendant sa retraite une apologie adressée à Constance, où il se justifie de toutes les calomnies imaginées par ses ennemis, principalement d'avoir cherché à le noircir dans l'esprit de Constant, d'avoir écrit au tyran Magnence, d'avoir célébré l'office dans la grande église d'Alexandrie avant qu'elle fût dédiée, enfin d'avoir refusé de se rendre auprès de l'empereur malgré les injonctions qui lui en avaient été faites. Il écrivit en même temps des discours de consolation pour les vierges persécutées par les ariens, et deux épîtres adressées aux solitaires, l'une où il les exhorte à ne pas communiquer avec les ariens, et une autre qui contient l'histoire de ses persécutions. Enfin il fut obligé de composer une autre apologie pour justifier sa fuite, que les ariens ne rougissent pas de représenter comme un acte de lâcheté.

Saint Athanase en arrivant dans la Thébaïde n'eut pas la consolation d'y trouver encore saint Antoine. Un ou deux ans auparavant, cet illustre solitaire, malgré son

grand âge, n'avait pas hésité à se rendre à Alexandrie, pour prémunir les catholiques contre la séduction des ariens, et il avait été accueilli par tous les fidèles et même par les païens avec une vénération extraordinaire. Il avait ensuite visité, selon sa coutume, les monastères établis sous sa direction. Mais étant de retour dans sa solitude, il tomba malade au bout de quelques mois, et se sentant près de sa fin, il appela les deux disciples Macaire et Amathas, qui le servaient depuis quinze ans, leur adressa quelques exhortations, leur recommanda d'inhumer son corps et de ne point permettre qu'il fût porté en Égypte, afin qu'on ne le conservât pas dans les maisons, selon la coutume des Égyptiens, après quoi il leur fit ses adieux, et expira doucement, âgé de cent cinq ans, le 17 janvier 356.

Parmi les plus illustres disciples de saint Antoine, on cite principalement Macaire, dont nous venons de parler, et qui devint supérieur du monastère de Pisper, où il gouverna, dit-on, jusqu'à cinq mille moines; un autre Macaire, dont nous parlerons plus tard, qui vécut dans les déserts de la basse Égypte, où il se rendit célèbre par ses miracles; le confesseur saint Paphnuce, qui assista au concile de Nicée; enfin Crone, qui servait d'interprète à saint Antoine pour traduire en grec ce que le saint disait en égyptien. Il fut fait prêtre du monastère de Nitrie et vécut plus de cent dix ans.

Saint Hilarion apprit par révélation la mort de saint Antoine, et comme il souffrait impatiemment d'être distrait par la multitude qui venait le trouver à cause de ses miracles, il résolut de quitter la Palestine pour se retirer en Égypte. A peine en eut-il manifesté l'intention, qu'une foule de personnes de toutes conditions s'assemblèrent pour le retenir. Mais il protesta hautement qu'il ne prendrait aucune nourriture si l'on s'opposait à son dessein. et il resta en effet plusieurs jours sans manger. On fut donc obligé de lui laisser la liberté de partir. Il se mit en

route avec plusieurs de ses disciples, et après avoir visité quelques-uns des évêques d'Égypte exilés par les ariens, il se rendit à la montagne de saint Antoine pour y célébrer l'anniversaire de sa mort. Après avoir demeuré plusieurs années en Égypte, il se retira ensuite dans la Sicile, où sa réputation le suivit bientôt; et cherchant un lieu où il pût vivre inconnu, il s'embarqua pour la Dalmatie. Mais le bruit de ses miracles ne tarda pas à se répandre dans tout le pays, de sorte qu'il fut encore obligé d'en sortir pour se dérober aux empressements de la foule qui venait le visiter. Il vint de là dans l'île de Chypre, où un grand nombre d'hommes et de femmes possédés du démon vinrent aussitôt le trouver pour demander leur guérison. Il passa deux ans dans une solitude à quelque distance de la mer, et ce fut là qu'il mourut, vers l'an 370, âgé de quatre-vingts ans. Ses disciples parviurent à emporter secrètement son corps dans la Palestine.

Pendant que l'empereur était occupé en Occident à faire la guerre aux évêques, le César Gallus remporta quelques avantages contre les Perses, et devint bientôt après victime des soupçons de Constance, qui le fit condamner à mort vers la fin de l'an 354, parce qu'on l'accusait d'aspirer à l'empire. Julien, son frère, protégé par l'impératrice Eusébie, reçut l'année suivante le titre de César, et fut envoyé dans les Gaules pour contenir les barbares. Ayant ainsi pourvu à la sûreté des frontières menacées, Constance séjourna quelque temps encore à Milan, puis il vint à Rome au printemps de l'an 357. Il voulut attaquer l'idolâtrie par un acte de vigueur, et fit enlever du sénat l'autel de la Victoire, devant lequel les païens avaient coutume de prêter serment. Après un mois de séjour à Rome, il revint à Milan, et de là à Sirmium, où il demeura près de deux ans.

Il y était à peine arrivé, que Valens, Ursace et d'autres évêques ariens s'assemblèrent pour dresser une nouvelle formule de foi où ils ne dissimulèrent pas leur impiété.

Proscrivant également le terme de consubstantiel et celui de semblable en substance, sous prétexte que ces mots ne se trouvent point dans l'Écriture, ils n'hésitèrent pas à déclarer en outre que le Père est plus grand que le Fils en dignité, en gloire et en majesté. C'est à cette seconde formule de Sirmium qu'Osius fut soupçonné d'avoir souscrit pour obtenir la fin de son exil, et le bruit se répandit même qu'il en avait été l'auteur avec Potamius, évêque de Lisbonne, partisan déclaré de l'arianisme. On voulut la faire signer par tous les évêques de l'Occident, mais le plus grand nombre la rejetèrent avec indignation. Ceux des Gaules se réunirent en concile au commencement de l'an 358 pour la condamner. Saint Phébade, évêque d'Aggen, la réfuta par un ouvrage que nous avons encore, et dans lequel il expose avec beaucoup de netteté et de précision, d'après les paroles de l'Écriture, la doctrine de l'Église sur la Trinité et sur l'Incarnation. Elle fut aussi rejetée par une grande partie des évêques de l'Orient, et servit ainsi à faire éclater les divisions sourdes qui existaient parmi les sectaires.

En effet, comme nous l'avons déjà remarqué, il y avait eu dès le commencement de l'arianisme des dissidences bien prononcées parmi ceux qui se réunissaient pour combattre la doctrine de l'Église. Quelques-uns, admettant sans restriction les impiétés d'Arius, enseignaient nettement que le Fils de Dieu n'est qu'une pure créature tirée du néant; d'autres ne faisaient point difficulté de reconnaître que le Fils n'a pas été créé, et qu'il est engendré de la substance du Père; ils avouaient en même temps qu'il est semblable au Père en substance, mais ils ne voulaient pas admettre qu'il fût consubstantiel. Les premiers étaient désignés par le nom d'ariens; les autres furent appelés semi-ariens. Les eusébiens appartenaient pour la plupart à ce dernier parti, qui fut toujours le plus nombreux. Les uns et les autres étaient d'accord pour travailler à proscrire la doctrine du consubstantiel et ceux

qui la soutenaient. Ils demeurèrent unis tant que la secte crut avoir besoin de garder quelques ménagemens, et les purs ariens, mitigeant leurs impiétés, souscrivaient des professions de foi dressées avec art par les eusébiens pour dissimuler le venin de l'hérésie. Mais quand la protection déclarée de Constance et la persécution qu'il exerçait contre les catholiques purent faire croire aux sectaires que leur triomphe était assuré, les deux partis, cessant de se contraindre, laissèrent éclater leurs dissentimens. Les ariens rejetèrent sans détour non seulement le terme de consubstantiel, en grec *ὁμοούσιος*, mais encore celui de semblable en substance, *ὁμοιούσιος*, et ils ne balancèrent plus à professer ouvertement que la nature du Fils diffère essentiellement de celle du Père ; ce qui leur fit donner le nom d'anoméens, du grec *ἀνόμοιος*, différent. Le parti des semi-ariens se divisa lui-même en plusieurs fractions bien diverses. Les uns, demeurant fidèles à la doctrine des eusébiens, persistèrent à soutenir que le Fils est semblable en substance, mais non égal au Père ; car ils lui supposaient un commencement et ne lui attribuaient qu'une puissance inférieure et subordonnée. D'autres se contentèrent de dire que le Fils est semblable au Père, sans ajouter en substance, et au lieu du terme *ὁμοιούσιος*, ils employèrent seulement celui d'*ὅμοιος*, semblable, donnant à ce terme vague toutes les interprétations qu'ils jugeaient à propos ; de sorte qu'ils l'entendaient quelquefois d'une simple conformité de volonté, ce qui les faisait confondre naturellement avec les anoméens. Enfin, le plus grand nombre, en rejetant le mot de consubstantiel, enseignèrent expressément que le Fils est non seulement semblable au Père en substance, mais qu'il lui est égal en toutes choses. Ils étaient donc réellement d'accord avec les catholiques sur le fond de la doctrine ; et s'ils persistaient à combattre l'*ὁμοούσιος*, c'est que dans leur esprit ce mot impliquait l'identité de personne aussi bien que celle de substance, parce qu'en dépit de toutes

les explications qu'on avait données pour en déterminer le sens, ils ne pouvaient renoncer à leur habitude de l'interpréter d'après la signification que semblait avoir le mot grec *οὐσία* dans les Catégories d'Aristote. Aussi saint Athanase et saint Hilaire, en cherchant à les éclairer, ne balançaient pas à les considérer comme orthodoxes, et ce fut pour les ramener en faisant tomber leurs préventions, que saint Basile crut devoir insister sur l'admission de trois hypostases consubstantielles, en désignant par le terme d'hypostase ou de subsistance la personnalité réelle des personnes divines. On va voir ces différens partis se dessiner nettement et se condamner les uns les autres dans la suite de cette histoire.

Le siège d'Antioche était alors occupé par Eudoxe de Germanicie, qui venait de succéder à l'eunuque Léonce, et qui professait comme lui, mais avec moins de réserve et de dissimulation, les erreurs du pur arianisme. Il n'eut pas plus tôt connu le formulaire dressé à Sirmium, qu'il réunit quelques évêques, entre autres Acace de Césarée en Palestine et Uranius de Tyr, et après avoir également condamné les termes de consubstantiel et de semblable en substance, ils écrivirent une lettre à Ursace, à Valens et à Germinius de Sirmium, pour les féliciter d'avoir ramené les Occidentaux à la vraie doctrine. Embrassant ainsi ouvertement le parti des anoméens, ils se déclarèrent aussi les protecteurs d'Aétius et d'Eunomius, qui depuis long-temps répandaient les mêmes impiétés, et qui se rendirent si célèbres dans la secte, qu'on lui donna quelquefois leur nom. Le premier, natif d'Antioche, avait été quelque temps esclave, puis ouvrier en cuivre, ensuite charlatan ou médecin, et s'étant appliqué enfin à la philosophie, il s'attacha aux opinions d'Aristote, et montra tant de hardiesse à disputer sur la religion, que le peuple lui donna le surnom d'athée. Il se vantait de comprendre la nature divine et de connaître Dieu aussi parfaitement qu'il se connaît lui-même. Il réduisait toute la

religion à cette connaissance purement spéculative, et ne tenait aucun compte des bonnes œuvres, méprisant le jeûne, la prière, et même l'observation des commandemens de Dieu. Léonce d'Antioche l'avait fait diacre, et s'était vu bientôt forcé par les murmures du peuple de lui interdire ses fonctions. Eudoxe, qui avait été son disciple, entreprit de le rétablir ; mais il rencontra une telle opposition, qu'il ne put en venir à bout. Eunomius, né en Cappadoce de parens pauvres, exerça dans sa jeunesse diverses professions obscures pour gagner de quoi vivre ; et comme il se sentait quelques talens, il vint étudier la philosophie sous Aétius, dont il embrassa toutes les impiétés. Il professait comme lui l'inutilité des bonnes œuvres, et traitait de choses indifférentes les actions les plus infâmes. Il se vantait aussi, à son exemple, de comprendre parfaitement la nature divine, et c'est par suite de cette prétention extravagante que ces deux sectaires ne rougissaient pas de vouloir décider par des subtilités philosophiques ce qu'il fallait croire sur le mystère de la Trinité. Car, pour établir que la substance du Fils diffère essentiellement de celle du Père, ils s'appuyaient sur ce misérable sophisme, que l'innascibilité appartient nécessairement à l'essence divine, et que par conséquent le Fils, qui est engendré, doit avoir une nature ou une essence différente. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse et saint Chrysostome combattirent par leurs écrits les erreurs des eunomiens, et montrèrent surtout combien il est absurde de vouloir expliquer les mystères de la nature divine par des raisonnemens humains, quand nous n'avons qu'une idée si imparfaite de la substance en général, et que nous ne comprenons pas même la nature des choses les plus simples que nous avons sous les yeux (1).

La décision du conciliabule d'Antioche et la protection

(1) Greg. Nyss. *Contr. Eunom.* — Theodor. lib. II. — Philostorg. lib. III.

qu'Eudoxe accordait aux anoméens soulevèrent une partie des évêques de l'Orient. Plusieurs s'assemblèrent en concile à Ancyre au printemps de l'an 358, et dressèrent une longue profession de foi accompagnée d'une lettre synodale et de dix-huit anathèmes contre ceux qui enseignent que le Fils est au nombre des créatures ou qu'il n'est pas semblable au Père en substance. Ils envoyèrent ensuite Basile d'Ancyre auprès de l'empereur, avec trois autres députés, pour lui demander de faire maintenir partout les décrets des conciles précédens qui avaient enseigné la même doctrine. Ces députés arrivèrent au moment où Constance venait de remettre à un prêtre d'Antioche une lettre entièrement favorable à Eudoxe ; mais, sur leur représentation, il en écrivit une autre toute contraire adressée à l'église de cette ville, et bientôt après il donna ordre à Eudoxe d'en sortir, et condamna au bannissement Aétius avec un grand nombre de ses partisans. Basile fit assembler en même temps les évêques qui se trouvaient à Sirmium, et après qu'on eut condamné la seconde formule dressée peu de temps auparavant par les purs ariens, on fit un recueil de toutes les professions de foi proposées précédemment par les eusébiens, en y joignant celle du concile d'Ancyre, avec des explications où l'on déclarait expressément que le Fils est semblable au Père en toutes choses, et cet écrit fut signé par tous les évêques. Ursace et Valens, dont la foi était à la merci des circonstances, n'hésitèrent pas à souscrire comme les autres. On n'employa pas dans cette exposition de foi le terme de consubstantiel ; mais on y exprima néanmoins la doctrine catholique par des termes équivalens ; car, en condamnant d'une part ceux qui prétendraient que le Fils est un autre Dieu que le Père, et en reconnaissant d'autre part qu'il lui est semblable en toutes choses, on admettait évidemment qu'ils n'ont qu'une seule et même nature. C'est par cette raison que saint Hilaire ne fit pas difficulté d'interpréter dans un sens orthodoxe les di-

verses formules de ce recueil, dans son traité des Synodes, qu'il composa vers ce même temps et qu'il envoya aux évêques des Gaules pour leur faire connaître la foi des Orientaux (1).

On prétend que le pape Libère, se trouvant alors à Sirmium, souscrivit à cette profession de foi, après avoir déjà signé précédemment la première formule dressée dans la même ville et la condamnation de saint Athanase, et que ce fut par ces concessions qu'il obtint la liberté de retourner dans son église. Il y revint en effet au mois d'août de l'an 358, et fut reçu avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive. L'antipape Félix fut chassé de la ville, et comme il voulut y rentrer et reprendre ses fonctions, les fidèles l'obligèrent d'en sortir une seconde fois. Cette affection du clergé et du peuple pour le pape Libère ne permet guère de croire qu'il eût acheté par une faiblesse la permission de revenir à Rome. On sait en effet que les catholiques refusaient de se trouver dans l'église avec Félix, parce qu'il communiquait avec les ariens, quoiqu'il rejetât leurs erreurs, et la haine qu'ils témoignaient contre lui était si forte, qu'elle avait même occasionné une sédition violente. Comment donc supposer qu'ils eussent accueilli avec tant d'affection et de joie le pape Libère à son retour, s'il avait eu à se reprocher aucune transaction avec les hérétiques? On sait aussi qu'il se montra dans la suite fortement attaché à la foi de Nicée, et qu'il ne promit le pardon aux évêques tombés à Rimini qu'à la condition de rompre toute communion avec les ariens. Or il n'est pas probable qu'il eût osé agir avec tant de fermeté envers ces évêques s'il eût été coupable d'une faute pareille, sans en avoir fait au moins une rétractation publique, ce qu'il ne paraît pas cependant qu'il ait fait. On peut donc croire, comme cela paraît résulter clairement du témoignage de Socrate et de

(1) Philostorg. lib. IV.—Epiph. *Hæc.* LXXIII.

Théodoret, que l'empereur se vit forcé malgré lui de renvoyer à Rome le pape Libère pour apaiser le soulèvement du peuple, et qu'ensuite, pour dissimuler cette contrainte, on fit courir le bruit qu'il avait souscrit à ce que l'empereur lui demandait. Ce qui est au moins certain, c'est que les ariens ne craignirent pas de publier sous le nom de Libère des lettres supposées qui faisaient croire qu'il avait condamné saint Athanase dès le commencement de son pontificat, bien que le contraire paraît visiblement dans la lettre qu'il écrivit à Constance pour demander la convocation d'un concile avant la tenue de celui de Milan. Du reste, quand il aurait fait réellement les actes de faiblesse qu'on lui reproche, il serait possible, non pas de les justifier complètement, mais de les excuser du moins jusqu'à un certain point par leur motif et par les circonstances ; car, dans l'état des choses et la disposition des esprits, il jugeait peut-être cette condescendance permise pour procurer la paix de l'Église en tendant la main à des hommes qui se prononçaient ouvertement contre l'arianisme, et qui semblaient revenir à la doctrine catholique. C'est à tort surtout qu'on a voulu l'accuser d'avoir approuvé l'hérésie, puisqu'il est certain que les formules qu'on suppose avoir été souscrites par lui ne contenaient rien de contraire à la foi, et que d'ailleurs il protesta expressément qu'il excommuniait ceux qui disaient que le Fils n'est pas semblable au Père en substance et en toutes choses (1).

Cependant comme les divisions se prononçaient de plus en plus, l'empereur jugea à propos de convoquer à Nicomédie un concile des principaux évêques de chaque province ; mais cette ville ayant été détruite par un tremblement de terre, il indiqua la ville de Nicée, et donna l'ordre aux évêques de s'y rendre au printemps de l'an 359 ;

(1) Socr. lib. II. — Sozom. lib. IV. — Theodor. lib. II. — Sulp. Sev. lib. II. — Philostorg. lib. IV.

puis, se laissant influencer avec sa légèreté ordinaire par les conseils des anoméens, qui commençaient à reprendre crédit, il convoqua deux conciles distincts, l'un à Rimini pour les évêques d'Occident, l'autre à Séleucie pour les évêques d'Orient, et il ordonna qu'après avoir délibéré sur les matières en discussion, on lui enverrait des députés pour lui soumettre les décisions prises, se constituant ainsi le juge suprême de la foi et des causes ecclésiastiques.

Les anoméens avaient demandé deux conciles au lieu d'un, dans l'espérance de faire prévaloir leur opinion d'Orient, où ils étaient assez nombreux, et ils songèrent aussi à se préparer les moyens d'échapper à une condamnation de la part des Occidentaux. Ils leur firent donner l'ordre, par l'empereur, de ne rien prononcer contre les Orientaux, et en même temps quelques évêques de ce parti dressèrent à Sirmium une nouvelle formule équivoque où l'on rejetait expressément le terme de substance comme n'étant point dans l'Écriture et devenant une occasion de scandale, mais en reconnaissant toutefois que le Fils est semblable au Père en toutes choses, ce qui semblait offrir d'abord un sens orthodoxe, sans exclure néanmoins les subtilités et les interprétations impies des sectaires, car ils pouvaient toujours prétendre, selon leur habitude, que le Fils avait été créé par le Père pour être son image parfaite, le dépositaire de toute sa puissance et le ministre de ses volontés, en sorte qu'il lui était semblable en tout par des qualités et des prérogatives communes, sans lui être égal par la substance. Valens en souffrant voulait même se contenter d'exprimer que le Fils est semblable au Père, sans ajouter en toutes choses, et il fallut un ordre de Constance pour l'obliger à cette addition. Au contraire, Basile d'Ancyre, qui se trouvait aussi à Sirmium, prévoyant les mauvais sens que l'on pourrait supposer, protesta dans sa souscription qu'il croyait le Fils semblable au Père, non seulement quant à la volonté, mais quant à l'hypostase, quant à la nature, et c.

toutes choses, ajoutant qu'il tenait pour excommunié quiconque penserait autrement. Cette formule, souscrite au mois de mai de l'an 359, fut remise entre les mains de Valens, qui la porta au concile de Rimini (1).

Les évêques d'Occident se rendirent de toutes les provinces à ce concile au nombre de plus de quatre cents, parmi lesquels se trouvaient environ quatre-vingts ariens, qui furent obligés de se réunir séparément dans un oratoire particulier, car les catholiques, assemblés dans l'église, ne voulaient point communiquer avec eux. Ursace, Valens et les autres chefs de la secte, pour se justifier aux yeux du concile, vinrent présenter leur dernière formule de Sirmium, prétendant qu'elle devait suffire et qu'il valait mieux parler de Dieu simplement que d'introduire des mots nouveaux empruntés aux subtilités de la dialectique et propres seulement à entretenir les dissensions. Mais les catholiques répondirent que l'on n'avait point à s'occuper d'une nouvelle exposition de foi, qu'il fallait s'en tenir à celle qui avait été faite dans le concile de Nicée, conformément à la tradition apostolique, et qu'enfin le terme de substance avec la signification qu'on lui donnait se trouvant établi par plusieurs passages des saintes Écritures, devait être maintenu selon l'usage général de l'Église. En conséquence, ils proposèrent de condamner les impiétés d'Arius et de souscrire purement et simplement au symbole de Nicée, sans y rien ajouter ni en rien retrancher. On fit un décret conforme à ces propositions, et comme les ariens refusèrent d'y souscrire, le concile les condamna comme hérétiques, et excommunia nommément Ursace, Valens et quelques autres. Il députa ensuite vers l'empereur dix évêques avec une lettre pour l'informer de ces décisions et le prier d'y avoir égard. Mais les ariens envoyèrent aussi de leur côté dix députés parmi lesquels se trouvaient Ursace et Valens, et ceux-ci ayant fait diligence

(1) Athan. *De Synod.* — Epiph. *Hær.* LXXIII.

pour devancer les catholiques , prévinrent si bien contre eux l'esprit de Constance , qu'il refusa même de leur donner audience. Il ne supportait point qu'on eût rejeté la dernière formule de Sirmium, qui avait été dressée en sa présence , et il écrivit une lettre fort sèche aux pères du concile pour leur annoncer que les affaires publiques ne lui permettaient pas d'entendre leurs députés. Les évêques ne se méprirent point sur la véritable cause de ces délais affectés ; ils répondirent qu'ils étaient résolus à ne point se départir de ce qui avait été décidé par leurs prédécesseurs touchant la foi, et supplièrent qu'on leur permît de retourner dans leurs églises.

Cependant les députés catholiques, après avoir montré d'abord une assez grande fermeté, consentirent à entrer en conférence avec les ariens , et se laissant séduire par leurs artifices, ou intimider par leurs menaces, ils signèrent une formule de foi qui était à peu près la même que celle de Sirmium , avec cette différence que l'on se contentait de reconnaître le Fils semblable au Père selon les Écritures , sans ajouter en toutes choses. Ils allèrent même jusqu'à dresser un acte par lequel , annulant ce qui avait été fait à Rimini, ils recevaient dans leur communion Valens et les autres , et déclaraient qu'ils avaient reconnu la pureté de leur foi en conférant avec eux. Cet acte et cette formule furent signés dans une petite ville de la Thracie nommée Nicée , où l'empereur se trouvait alors, marchant vers l'Orient pour faire la guerre aux Perses. On choisit exprès cette ville, afin de tromper les fidèles par la confusion de ce nom avec celui de Nicée en Bithynie. Les députés revinrent ensuite à Rimini , où les ariens rentrèrent triomphans. L'empereur écrivit aux évêques pour leur enjoindre de supprimer le mot de substance , et il ordonna en même temps à Taurus , préfet du prétoire en Italie , de ne point les laisser partir qu'ils n'eussent signé cette même formule de Nicée en Thrace , et d'envoyer en exil ceux qui refuseraient , lorsque leur nombre se trou-

verait réduit à quinze. Ces ordres jetèrent la consternation parmi les évêques. Ils avaient refusé d'abord de communiquer avec leurs députés prévaricateurs, quoique ceux-ci cherchassent à s'excuser sur la violence qui leur avait été faite ; mais bientôt se laissant vaincre eux-mêmes par la faiblesse, l'ennui et les mauvais traitemens, ils se déterminèrent presque tous à souscrire, moins cependant par abandon de la vraie doctrine que par amour pour la paix ; car on leur fit entendre que la suppression du mot de substance, qui était devenu l'occasion de tant de troubles, ne pouvait point compromettre la foi, et servirait à réunir l'église d'Orient avec celle d'Occident. Comme il ne restait plus que vingt évêques demeurés fermes, parmi lesquels se trouvait saint Phébade d'Agen, le préfet Taurinus mit tout en œuvre pour les ébranler, et de leur côté Ursace et Valens promirent d'ajouter à la formule toutes les explications qu'on jugerait nécessaires. En effet, ils n'hésitèrent pas à prononcer anathème contre ceux qui diraient que le Fils n'est pas Dieu, engendré du Père avant tous les siècles, qu'il n'est pas semblable au Père selon les Écritures ; qu'il n'est pas éternel avec le Père, qu'il est tiré du néant, ou qu'il fut un temps où le Fils n'était pas. Après cette condamnation expresse des blasphèmes d'Arius, comme on pouvait croire la foi catholique suffisamment en sûreté, saint Phébade et les autres qui avaient refusé jusque alors se déterminèrent à signer une formule qui semblait ne plus offrir aucun danger. Mais Valens avait eu soin de ménager un subterfuge à l'erreur par un anathème équivoque dont on n'aperçut pas la tendance condamnable. Il était dirigé contre ceux qui diraient que le Fils est créature comme sont les autres créatures. Les catholiques entendaient que le Fils n'a point été créé, au lieu que les sectaires voulaient dire qu'il est seulement une créature plus parfaite que les autres. Avant de se séparer, le concile envoya vers l'empereur des députés parmi lesquels étaient Ursace, Valens, et les principaux

chefs des ariens. Ils se rendirent à Constantinople, où ils trouvèrent ceux du concile de Séleucie (1).

Les évêques d'Orient s'étaient réunis dans cette dernière ville au nombre de cent soixante, appartenant à trois partis différens. On comptait parmi eux environ quarante ariens, dont les principaux étaient Eudoxe d'Antioche, Georges d'Alexandrie, Uranius de Tyr, Patrophile de Scythopolis, et surtout Acace de Césarée en Palestine, à qui ses talens et sa réputation donnaient une grande influence. Il était le chef de ces ariens déguisés, qui, n'osant pas adopter ouvertement le langage des anoméens, se contentaient de dire que le Fils est semblable au Père, sans ajouter, en substance, ce qui leur permettait, comme on l'a vu, de réduire le Fils au rang des créatures, en bornant cette ressemblance à quelques qualités par lesquelles Dieu aurait exprimé en lui son image. Le parti des demi-ariens se composait de cent cinq évêques, dont plusieurs, tout en rejetant le mot de consubstantiel, ne laissaient pas d'admettre la doctrine catholique. Les principaux étaient Basile d'Ancyre, Sylvain de Tarse, Eustathe de Sébaste, Éleusius de Cyzique, Georges de Laodicée, et Macédonius de Constantinople. Enfin on comptait un certain nombre d'évêques, la plupart égyptiens, inviolablement attachés à la foi de Nicée. Saint Hilaire fut envoyé à ce concile par le gouverneur de Phrygie, où il était en exil. Les évêques l'accueillirent avec distinction, et après qu'il eut exposé sa croyance pour dissiper le soupçon de sabellianisme qu'on faisait tomber sur les Occidentaux, il fut reçu dans la communion du concile.

La première séance se passa en grande partie à discuter si l'on commencerait par la question de la foi ou par le jugement des causes personnelles. La plupart voulaient qu'avant tout on examinât les accusations intentées contre plusieurs évêques et les plaintes de quelques autres qui avaient été déposés par les ariens; mais

(1) Athan. *De Synod.*—Sulp. Sev. lib. II. — Ruf. Theodor. etc.

Ceux-ci , appuyés par le comte Léonas , que l'empereur avait chargé d'assister au concile , parvinrent à faire décider que l'on commencerait par la foi , et proposèrent de souscrire à la dernière formule de Sirmium , où le terme de substance était supprimé. Cette proposition fut repoussée par le plus grand nombre des évêques , qui ne purent entendre sans horreur les blasphèmes impies par lesquels on s'efforçait de la soutenir. Enfin , après de longues contestations , Sylvain de Tarse s'écria qu'il fallait s'en tenir à la formule d'Antioche , dite de la Dédicace ; et comme on se préparait à en donner lecture , les acaciens se retirèrent. Le lendemain on s'assembla pour signer cette formule en leur absence , et le troisième jour le comte Léonas ayant réuni les évêques des deux partis , présenta au nom des acaciens une formule conforme à celle de Sirmium , et dans laquelle on rejetait également les termes de consubstantiel , de semblable en substance et celui de dissemblable ; car , pour déguiser leurs impiétés , ils ne faisaient point difficulté de reconnaître expressément que le Fils est semblable au Père , comme étant son image , selon l'Écriture ; mais ensuite ils expliquèrent cette ressemblance en la restreignant à une simple conformité de volonté. On disputa sur ce sujet pendant deux jours sans aucun résultat , et après la quatrième séance , le comte Léonas et les acaciens voyant qu'ils ne pourraient rien gagner , refusèrent d'assister au concile. Les autres évêques les rappelèrent plusieurs fois , toujours inutilement ; puis ils les citèrent à comparaître pour être jugés sur les accusations portées contre eux , et enfin ils prirent le parti de prononcer une sentence de déposition contre Acace , Eudoxe d'Antioche , Georges d'Alexandrie , et plusieurs autres des principaux ariens. Ils rétablirent ensuite saint Cyrille de Jérusalem , qui avait été déposé quelque temps auparavant par les acaciens ; mais ces divers jugemens demeurèrent sans exécution (1).

(1) Athan. *De Synod.* — Socr. lib. II.

En effet, comme l'empereur avait ordonné qu'on lui soumit les décisions prises, Acace et Eudoxe, devançant les députés du concile, se rendirent à Constantinople, où ils gagnèrent les courtisans, et prévinrent aisément l'effort de Constance contre une assemblée qui avait refusé de souscrire à une formule faite en sa présence et avec son approbation. Il accueillit fort mal les députés, et reprocha en particulier à Basile d'Ancyre d'être l'auteur du trouble des églises. Cependant il ne put s'empêcher d'être indigné à la lecture d'une profession de foi pleine de blasphèmes qu'on lui dit avoir été adoptée par Eudoxe, et apprenant qu'Aétius en était l'auteur, il le chassa honteusement du palais, ordonna aux évêques de le condamner, et l'envoya ensuite en exil. Eudoxe lui-même fut contraint de souscrire à cette condamnation, pour n'être pas enveloppé dans la même peine. Sur ces entrefaites arrivèrent les députés de Rimini, qui s'empressèrent de se joindre aux acaciens, dont ils partageaient les erreurs, et, par leurs intrigues autant que par leur nombre, ils assurèrent la prépondérance à ce parti. L'empereur se décida à prescrire la signature du formulaire de Rimini, et les acaciens ayant ainsi prévalu, tinrent un concile à Constantinople au commencement de l'an 360 pour annuler ce qui avait été fait à Séleucie. Saint Hilaire, qui avait suivi les députés orientaux, présenta alors un mémoire à Constance pour lui exposer les périls de la foi et lui demander de vouloir l'entendre dans une conférence avec les ariens. Mais ceux-ci n'osèrent se commettre avec un adversaire si redoutable, et persuadèrent à l'empereur de le renvoyer dans les Gaules comme un homme capable de troubler tout l'Orient. Ayant ensuite condamné Aétius pour obéir aux ordres de Constance, ils satisfirent leur vengeance personnelle en déposant quelques-uns des évêques qui s'étaient le plus fortement opposés à leurs erreurs, entre autres Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste, Macédonius de Constantinople, Eleusius de Cyzique, et

saint Cyrille de Jérusalem. Ces évêques furent bannis, et on s'empressa de leur donner des successeurs. Eudoxe empara du siège de Constantinople, où il officia pour la première fois à la dédicace de Sainte-Sophie, qui venait d'être achevée, environ trente-quatre ans après que Constantin en avait posé les fondemens. On mit à Cyzique l'impie Eunomius, à qui l'on promit qu'Aétius serait bientôt rappelé de son exil. Mais comme il ne fut pas assez maître de lui pour dissimuler long-temps ses impiétés, Eudoxe se vit contraint de le déposer bientôt après par ordre formel de Constance. Enfin ce conciliabule de Constantinople envoya dans toutes les provinces le formulaire de Rimini qu'il avait adopté, et l'empereur donna des ordres pour faire bannir les évêques qui refuseraient d'y souscrire. On employa contre eux tous les moyens de violence et de séduction, et un grand nombre cédèrent par faiblesse ou par surprise.

Toutefois, le scandale de cette défection a été prodigieusement exagéré par les sectaires qui ont voulu prendre à la lettre les hyperboles de quelques anciens auteurs. Saint Athanase, dans une lettre écrite à l'empereur Jovien, environ trois ans après ce conciliabule, assurait expressément que toutes les églises de l'univers approuvaient la foi de Nicée, et que l'opposition d'un petit nombre ne pouvait prévaloir contre ce consentement général. Il est certain, en effet, que les évêques qui assistèrent aux conciles de Rimini et de Séleucie n'étaient qu'une bien faible partie de ceux que renfermait alors la chrétienté, puisque l'on compte jusqu'à deux mille sièges épiscopaux mentionnés dans les écrivains ecclésiastiques, outre une multitude d'autres que l'on ne connaît pas. Quant aux évêques qui cédèrent plus tard aux ordres de Constance, on ne peut pas douter non plus que leur nombre ne fût incomparablement moindre que celui des évêques demeurés fermes; car on sait par le témoignage de Sulpice Sévère et des autres historiens

que dans toutes les provinces on tint des conciles pour annuler ce qui avait été fait à Rimini , et condamner les évêques qui y avaient pris part. On ne craignait pas même de demander formellement leur déposition , ce qui évidemment aurait été aussi impossible que dangereux s'ils eussent été le plus grand nombre. Il faut observer d'ailleurs que les souscriptions n'eurent lieu que successivement , et furent suivies pour la plupart d'une prompt rétractation ; de sorte que la défection diminuait d'un côté par le repentir , à mesure qu'elle augmentait de l'autre par l'effet de la violence. Enfin on ne doit pas oublier que le pape Libère refusa constamment son adhésion aux actes du concile de Rimini , qu'il s'empressa même de les annuler par un jugement solennel , et qu'ainsi l'autorité du souverain pontife concourait avec la majorité des évêques pour maintenir l'enseignement catholique dans tout son éclat (1).

Mais quand le nombre des évêques prévaricateurs aurait été beaucoup plus considérable encore , on ne serait pas fondé à présenter leur chute comme portant la moitié atteinte à l'autorité infaillible de l'Église. La formule qu'ils souscrivirent ne contenait rien de contraire à la foi ; on y déclarait expressément que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu , est engendré du Père avant tous les siècles avant tous les temps imaginables ; que la pensée ne peut rien concevoir auparavant ; qu'il est Dieu de Dieu ; qu'il n'est point tiré du néant ; qu'il est seul engendré de Dieu et qu'il est semblable au Père selon les Écritures ; de sorte qu'en rejetant le mot de substance , ils avaient conservé dans cette formule l'expression suffisante de la doctrine catholique sur la divinité du Verbe ; et dès qu'ils apprirent que les ariens cherchaient à en détourner le sens par des interprétations odieuses , ils se hâtèrent presque

(1) Siric. *Epist. ad episc. Tarrog.* — Damas. *Epist. ad episc. Illyr.* ap. Theodor. lib. II.

tous de protester contre cette indigne fourberie. Leur tort fut donc de consentir à la suppression d'un terme que l'Église avait adopté pour prévenir toutes les subtilités et toutes les équivoques, mais on ne peut pas les accuser d'avoir approuvé l'hérésie (1).

Saint Hilaire, revenu de son exil, s'empessa de tenir plusieurs conciles, où les évêques qui s'étaient laissé surprendre à Rimini reconnurent leur faute et ratifièrent la foi de Nicée. Nous avons encore la lettre synodale d'un concile tenu à Paris, dans laquelle les évêques déclarent qu'ils maintiennent le terme de consubstantiel, et qu'ils regardent comme excommuniés Ursace, Valens et les autres chefs de l'arianisme. Cette lettre est une réponse à quelques évêques d'Orient qui leur avaient écrit pour s'appuyer de l'autorité des Occidentaux contre les anoméens. Le saint docteur composa dans le même temps un écrit contre Constance, dans lequel il lui reproche avec force et sans ménagement ses violences, ses artifices, ses variations et sa témérité non moins ignorante que présomptueuse (2). Il écrivit aussi contre les ariens un ouvrage contenant des mémoires pour l'histoire des

(1) Hieron. *Dialog. contra Lucifer.*

(2) Les entreprises tyranniques de Constance et sa manie de dogmatiser furent attaquées avec la même énergie dans plusieurs écrits que Lucifer de Cagliari avait publiés peu de temps auparavant contre ce prince persécuteur. Le premier, divisé en deux livres, fut entrepris pour la défense de saint Athanase ; un autre, intitulé *Des princes apostats*, contient la réfutation de l'absurde raisonnement de Constance, qui alléguait la prospérité de son règne comme une preuve de son orthodoxie. L'objet du troisième est suffisamment indiqué par son titre : Qu'il ne faut pas communiquer avec les hérétiques. Il en est de même du quatrième : Qu'il ne faut point épargner ceux qui pèchent contre Dieu. Lucifer eut le courage d'envoyer un exemplaire de ces écrits à l'empereur, et pour montrer qu'il était au-dessus des menaces et de la crainte, il composa un autre ouvrage sous ce titre : Qu'il faut mourir pour le Fils de Dieu.

conciles de Rimini et de Séleucie. Mais il ne nous en reste que des fragmens, et l'on reconnaît qu'on y a inséré des pièces supposées.

Saint Athanase, dans sa retraite, travaillait de son côté à prémunir les catholiques d'Égypte contre les artifices des sectaires; il écrivit son traité des synodes de Rimini et de Séleucie, pour exposer les raisons qui avaient rendu nécessaire l'emploi du terme de consubstantiel, et montrer qu'en le supprimant on n'avait d'autre but que d'annéantir la foi de Nicée. Il écrivit aussi bientôt après un autre ouvrage pour établir la divinité du Saint-Esprit contre l'hérésie embrassée alors ouvertement par les demi-ariens. Il réfute leurs objections, et prouve la vérité catholique par plusieurs passages de l'Écriture, et surtout par la tradition de l'Église, qui a toujours cru et enseigné le dogme de trois personnes en Dieu. Il adressa cet écrit à Sérapion, qui l'avait exhorté à l'entreprendre, et il lui écrivit encore deux autres lettres sur le même sujet (1).

L'hérésie qui attaquait la divinité du Saint-Esprit avait été comprise dès l'origine parmi les impiétés de l'arianisme; mais elle avait fait peu de bruit jusque alors, et n'avait paru qu'enveloppée, pour ainsi dire, dans les discussions sur la consubstantialité du Verbe. Ce fut Macédonius, évêque de Constantinople, qui commença proprement à la propager sous la forme d'une hérésie distincte. En effet, après sa déposition par les acaciens, il se tint constamment séparé de leur parti, en soutenant que le Fils est semblable au Père en substance et en toutes choses, et l'on prétend même qu'il ne fit plus difficulté d'admettre avec les catholiques le terme de consubstan-

(1) On croit que c'était saint Sérapion, évêque de Thmouis, en Égypte, qui fut l'ami de saint Athanase et de saint Antoine, et qui obtint une assez grande réputation par son éloquence. Nous avons encore une traduction d'un traité qu'il avait composé contre les manichéens.

tiel. Mais il enseigna expressément que le Saint-Esprit n'était qu'une créature comme les anges, quoique d'un ordre plus élevé. Eustathe de Sébaste et quelques autres évêques déposés à Constantinople adoptèrent cette erreur, qui se répandit surtout dans la Thrace et dans la Bithynie.

Constance se rendit à Antioche l'an 360, pour se préparer à la guerre contre les Perses, et au printemps de l'année suivante il assembla dans cette ville un concile nombreux, pour faire confirmer la formule de Rimini et condamner également les termes de consubstantiel et de dissemblable. On y proposa avant toutes choses de nommer un évêque à la place d'Eudoxe, transféré à Constantinople. Tous les partis s'accordèrent pour choisir Mélèce, né à Mélitène, dans la petite Arménie, d'une famille illustre et opulente. Les ariens le croyaient attaché à leur secte, parce qu'après la déposition d'Eustathe de Sébaste il avait consenti à lui succéder. Acace et quelques demi-ariens qui commençaient à se rapprocher des catholiques espéraient que par la douceur et l'aménité de son caractère il réunirait à leur parti toute l'église d'Antioche. Enfin les catholiques, qui connaissaient la pureté de sa foi et l'austérité de ses mœurs, consentirent volontiers à son élection. Dès qu'il fut arrivé, chacun s'empressa pour le voir, et dans le discours qu'il prononça en prenant possession, il ne laissa pas le moindre doute sur son orthodoxie; car, tout en s'abstenant des termes de substance et de consubstantiel, il s'expliqua nettement sur l'éternité et la divinité du Verbe. Eudoxe et les ariens firent tous leurs efforts pour l'obliger à se rétracter; mais n'ayant pu en venir à bout, ils le déposèrent et le firent reléguer à Mélitène environ un mois après son élection; puis ils mirent à sa place Euzoius, un des premiers disciples d'Arius, et déposé du diaconat dès le commencement par saint Alexandre, son évêque. Aucun catholique ne voulut communiquer avec lui; en sorte que l'église

d'Antioche se trouva divisée en trois partis, celui des ariens, celui des eustathiens, et un troisième comprenant ceux des catholiques qui, après avoir reconnu l'autorité de plusieurs patriarches nommés par les ariens, se séparèrent enfin d'Euzoïus pour tenir leurs assemblées à part et rester fidèles à saint Méléce. Euzoïus et quelques évêques de son parti dressèrent une nouvelle formule de foi où ils exposèrent ouvertement la doctrine impie des anoméens, en déclarant que le Fils était tiré du néant. Mais il s'éleva contre eux des plaintes si vives et si nombreuses, qu'ils furent contraints bientôt d'abandonner cette formule pour revenir à celle de Rimini et de Constantinople (1).

Cependant l'empereur Constance apprit en Orient que le César Julien avait été proclamé auguste par l'armée des Gaules. Ce dernier était neveu de Constantin, et avait été épargné, à cause de son bas âge, dans le massacre qui suivit la mort de ce prince. Constance prit soin de son éducation, et lui donna des maîtres chrétiens qui l'instruisirent dans toutes les sciences, et particulièrement dans la connaissance de la religion. Il suivit quelque temps les écoles publiques sous la direction d'un eunuque de Scythie nommé Mardonius, puis fut envoyé avec son frère Gallus dans un château royal de la Cappadoce, où il continua ses études. Ils furent admis l'un et l'autre dans le clergé en qualité de lecteurs, et ils en exercèrent les fonctions. Lorsque ensuite Gallus eut été fait César, Julien revint à Constantinople, où il étudia la rhétorique sous le sophiste Ecébole, qui faisait profession du christianisme. Bientôt après il se rendit à Nicomédie et en d'autres villes de l'Asie-Mineure, pour se lier avec quelques sophistes païens qui passaient pour habiles dans les secrets de la magie. Il voulut voir à Pergame le philosophe Édésius, disciple de Jamblique, et infatué comme

(1) Ruf. lib. I. — Theod. lib. II. — Epiph. *Hær.* LXXIII.

celui-ci de toutes les rêveries néoplatoniciennes. Il s'attacha ensuite à Chrysante et à Maxime d'Éphèse, disciples l'un et l'autre du vieux Édésius; et quoiqu'il n'osât pas encore faire éclater son apostasie, il commença dès lors à fixer autour de lui les espérances et les vœux du parti païen. Mettant à profit son enthousiasme pour la divination, Maxime eut soin de lui promettre l'empire, pour flatter son ambition en même temps qu'il flattait sa folle curiosité en l'initiant aux prétendus secrets de son art. A la mort de Gallus, Julien fut arrêté par ordre de Constance; mais au bout de quelques mois il fut remis en liberté, et se rendit aux écoles d'Athènes, où il fit connaissance avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Il en fut bientôt rappelé, pour être envoyé dans les Gaules avec le titre de César, vers la fin de l'an 355. Les succès qu'il obtint contre les barbares lui concilièrent l'estime et l'affection des soldats, et son armée le proclama auguste l'an 360. Constance, après quelques négociations inutiles, se mit en marche pour le combattre; mais il tomba malade en Cilicie, et réduit en peu de jours à l'extrémité, il reçut le baptême de la main d'Euzoius, et mourut ainsi dans l'hérésie, le 3 novembre de l'an 361, à l'âge de quarante-cinq ans. Julien, de son côté, s'était avancé dans la Pannonie, où il s'arrêta quelque temps pour rassembler ses forces, et ce fut alors qu'il renonça ouvertement au christianisme. Il s'occupait à consulter les aruspices, et n'était pas sans inquiétude, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Constance. Aussitôt il s'empressa de marcher vers Constantinople, où son autorité fut reconnue de tout l'Orient.

LIVRE NEUVIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE JULIEN A L'EMPIRE JUSQU'AU RÈGNE
DE THÉODOSE.

DE 361 A 379.

Julien devenu maître de l'empire s'abandonna aux caprices de son génie bizarre, et faisant profession de mener sur le trône la vie d'un philosophe, il montra bien plus dans son gouvernement les travers et les petitesse d'un sophiste que les vues sages d'un prince éclairé. Il opéra d'abord quelques réformes dans le palais impérial, dont il chassa une foule d'eunuques, de maîtres d'hôtel, de barbiers, de parfumeurs, et d'autres officiers analogues introduits par la mollesse asiatique et entretenus avec un luxe excessif. Il établit un tribunal à Chalcédoine pour examiner la conduite de ceux qui avaient eu le maniement des affaires sous Constance, et on usa contre eux d'une sévérité qui parut quelquefois outrée aux flatteurs mêmes de Julien. Les deux consuls Taurus et Florentius furent au nombre de ceux qu'on traduisit en jugement, et le premier, qui ne devait le consulat qu'à ses violences contre le concile de Rimini, fut envoyé en exil à Verceil. Eusèbe, préfet de la chambre impériale, cet eunuque passionné qui avait tant abusé de son pouvoir pour soutenir les ariens, fut condamné à mort, aussi bien qu'Ursule, comte des largesses, qui n'avait pas peu contribué à l'élévation de Julien, ce qui rendit son exécution si odieuse, que ce prince fut réduit à la désavouer. Un grand nombre de chrétiens furent enveloppés dans ces poursuites sous divers prétextes, mais principalement pour s'être enrichis des dépouilles des idoles.

Après ces mesures, dictées en grande partie par la vanité, Julien substituant un abus à un autre, remplit le palais de sophistes, de magiciens, de devins et de charlatans de toutes sortes. Il s'entoura surtout des philosophes de l'école néoplatonicienne, leur distribua des gouvernemens ou des charges auprès de sa personne, leur donna toute sa confiance et suivit toutes leurs inspirations. Il se hâta d'appeler à sa cour Maxime et Chrysante, deux des principaux chefs de cette école, bien connus l'un et l'autre par un attachement fanatique à toutes les pratiques superstitieuses de la magie. Le dernier ne jugea pas à propos de se rendre à cette invitation, et Julien le nomma souverain pontife de Lydie. Mais l'ambition de Maxime ne put résister à l'attrait séduisant du pouvoir et des honneurs. Admis dans l'intimité de l'empereur, devenu son confident et son conseiller, il l'obséda tellement et se rendit si bien maître de son esprit, qu'il semblait seul gouverner l'empire, et c'est à son influence qu'on doit attribuer une partie des mesures odieuses ou ridicules que nous aurons à signaler dans le règne de Julien (1).

Ce prince, élevé dans la religion chrétienne, avait montré presque dès l'enfance une sorte de penchant irréfléchi pour les superstitions du paganisme; et cette disposition, occasionnée peut-être en lui par son aversion pour Constance, fut entretenue et fortifiée par les exemples, les leçons et les flatteries adroites des sophistes qu'il fréquenta pendant le cours de ses études dans la Grèce et en Asie. La politique acheva de le déterminer; et au moment de marcher contre Constance, il voulut, en se déclarant pour l'idolâtrie, s'assurer l'appui du parti païen, puissant encore par son influence et ses richesses surtout en Occident, car une grande partie du sénat et de l'aristocratie romaine s'obstinait à repousser le christianisme comme une innovation dangereuse, et regardait le salut

(1) Amm. Marcell. lib. XXII. — Eunap. *Vit, Max.*

de l'empire comme attaché à la conservation des cérémonies anciennes et au culte des dieux de Rome. Ce parti avait depuis long-temps jeté les yeux sur Julien, et l'avait salué d'avance comme le restaurateur des temples. Julien voulant remplir les espérances qu'il avait fait naître, n'épargna rien pour ranimer le paganisme expirant. Mais par la petitesse et la bizarrerie des moyens qu'il employa, par son attachement puéril à des superstitions ridicules qu'une partie des païens méprisaient eux-mêmes, enfin par son engouement pour les pratiques de la magie et pour le mysticisme exalté des sophistes de l'Orient, il contribua bien plus à montrer la décadence et la vanité de l'idolâtrie qu'à lui rendre une influence définitivement perdue.

Il commença par publier des édits pour ordonner d'ouvrir et de réparer les temples, de leur rendre les biens confisqués, de restaurer les idoles précédemment abattues, d'instituer des pontifes dans les lieux où il ne s'en trouvait point, et de rétablir enfin partout les sacrifices et les autres cérémonies du culte païen. Il écrivit aux communautés des villes pour les exhorter au culte des dieux, promettant de favoriser celles qui se distinguaient par leur zèle, et témoignant de toutes les manières son indignation aux villes chrétiennes; car il refusait d'y entrer dans ses voyages, et ne recevait ni leurs députations ni leurs plaintes. Pour donner lui-même l'exemple, il fit dresser dans le palais de Constantinople une idole de la Fortune, et lui sacrifia publiquement comme au génie de cette ville, d'où Constantin avait banni l'idolâtrie. Telle était sa ferveur superstitieuse, qu'il ne dédaignait pas de remplir avec une minutieuse exactitude jusqu'aux fonctions des moindres sacrificateurs et des ministres subalternes. Il portait le bois aux autels, il allumait ou entretenait le feu, il égorgeait les victimes et plongeait ses mains dans leurs entrailles; il sacrifiait à tout propos et quelquefois jusqu'à cent bœufs en un seul jour; enfin, on

le voyait, entouré d'augures, d'hiérophantes et de devins, passer souvent les jours et les nuits à consulter les dieux. Il honorait particulièrement les divinités égyptiennes, Sérapis, Isis, Anubis, et le dieu persan Mithra, dont le culte plein de mysticisme plaisait par-dessus tout à son imagination enthousiaste. Il se fit même instituer pontife de ce dieu, et dans un de ses discours il se proclama avec une exaltation ridicule l'assesseur du roi Soleil. Il lui offrait chaque jour des victimes le matin, et lui adressait le soir des prières dans une chapelle qu'il avait fait bâtir près de son appartement. Cette prédilection pour les divinités orientales provenait de son attachement aux idées de l'école néoplatonicienne (1).

Malgré son zèle ardent pour le paganisme, Julien affecta d'abord une assez grande tolérance, et sembla vouloir laisser aux chrétiens une entière liberté de suivre leur religion. « Par les dieux, écrivait-il, je ne veux pas qu'on fasse mourir les Galiléens, ni qu'on les maltraite en aucune manière ; j'ai résolu d'user de douceur et d'humanité envers tous les Galiléens, et de ne pas souffrir qu'aucun d'eux soit nulle part violenté, traîné au temple ou forcé par de mauvais traitemens de faire quelque chose qui soit contraire à sa conscience. — Je m'imaginais, dit-il dans une autre lettre, que les chefs des Galiléens reconnaîtraient qu'ils m'ont plus d'obligation qu'à mon prédécesseur. Plusieurs d'entre eux ont été, par ses ordres, exilés, persécutés, emprisonnés ; j'ai au contraire rappelé les bannis, et rendu tous les biens confisqués. Nous ne souffrons pas que l'on traîne personne aux autels, nous déclarons même nettement que si quelqu'un de son plein gré veut participer à nos sacrifices, il doit auparavant se purifier par des expiations pour se rendre les dieux favorables (2). »

(1) Ammien, lib. XXII. — Socr. lib. III. — Sozom. lib. V. — Liban. *Orat.* x, etc.

(2) Julian. *Epist.* VII, XLIII et LII.

Il avait tenté lui-même d'effacer son baptême par des tauroboles, des lustrations et d'autres cérémonies que le paganisme avait consacrées comme des moyens de régénération.

Cette tolérance de Julien n'était pas uniquement l'effet de la modération philosophique dont il voulait tirer vanité. S'il craignait le nom de tyran et s'il était bien aise de faire contraster la douceur de son gouvernement avec les mesures odieuses et vexatoires de Constance, afin de gagner ainsi l'affection des peuples, il avait encore d'autres motifs pour épargner les chrétiens; car leur multitude était si considérable qu'on ne pouvait les attaquer ouvertement sans jeter l'empire dans le trouble et la confusion. Il leur enviait d'ailleurs la gloire du martyre, sachant par l'expérience du passé qu'ils ne craignaient ni les tourmens ni la mort, et que plus les persécutions étaient cruelles, plus elles contribuaient à fortifier le christianisme (1). Aussi le voyait-on suivre presque toujours son système de modération affectée, lorsqu'il ne trouvait pas un prétexte étranger à la religion pour colorer des mesures de violence. Un jour qu'il sacrifiait à l'idole de la Fortune, Maris, évêque de Chalcédoine, vint lui reprocher publiquement son apostasie; Julien se contenta de lui répondre d'un ton moqueur : On s'aperçoit bien que tu es aveugle, et le Galiléen que tu adores ne te rendra pas la vue. Je rends grâce à Dieu, reprit l'évêque, de ne pas voir un apostat qui le blasphème. Julien ne fit pas semblant d'entendre cette réplique.

Toutefois, ce prince apostat fit à l'Église une guerre plus dangereuse et plus funeste qu'une persécution déclarée. Il s'attacha à fomentier les divisions parmi les chrétiens, en favorisant toutes les sectes pour affaiblir et déconsidérer la religion par l'effet naturel des disputes sur la foi. Ce fut par ce motif, autant que pour décrier les

(1) Libanius, *Orat.* x.

violences du dernier règne, qu'il rappela les évêques exilés, et qu'en ayant fait venir quelques-uns à sa cour, il leur déclara qu'ils pouvaient enseigner leurs doctrines avec une entière liberté. Saint Méléce d'Antioche, saint Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, et les autres évêques catholiques, revinrent dans leurs églises, et se virent en état de combattre avec avantage l'influence des ariens, qui n'avaient plus pour soutenir leurs intrigues l'appui du pouvoir temporel. Mais d'autres sectes presque éteintes ou considérablement affaiblies, profitèrent des dispositions de Julien pour essayer de se relever; car il prenait à tâche de les soutenir non seulement contre les catholiques, mais aussi contre les autres hérétiques. Il écrivit à l'hérésiarque Photin pour le louer de ce qu'il niait la divinité de Jésus-Christ. Il condamna l'évêque de Cyzique à rebâtir dans deux mois l'église des novations, qu'il avait abattue sous le règne de Constance. Il fit remettre les évêques donatistes en possession de leurs sièges; et apprenant que les ariens avaient maltraité les valentiniens à Édesse, il fit enlever aux premiers les biens qui appartenaient à leur église, « voulant, disait-il, leur faciliter la pratique de leur loi et les rendre pauvres, afin que devenant sages, ils obtinssent plus sûrement l'entrée du royaume céleste. » C'est ainsi qu'il tournait en dérision la doctrine de l'Évangile, et qu'il ajoutait la raillerie aux vexations les plus odieuses (1).

Il étendit bientôt cette confiscation aux autres églises, dont il faisait enlever par force les trésors, les meubles précieux, les vases d'or ou d'argent; ensuite il imposa sur les chrétiens une taxe particulière, toujours sous le prétexte moqueur de leur faire pratiquer la pauvreté évangélique; et parce qu'il leur est recommandé de fuir les honneurs et de souffrir patiemment les injures, il les déclara inhabiles à occuper des emplois, et, si l'on en

(1) Jul. *Epist. ad Ecebol.* — Sozom. lib. V.

croit Sozomène, il leur interdit toute action en justice, même pour se défendre. Il révoqua tous les privilèges et immunités que Constantin et ses fils avaient établis en faveur des clercs; il supprima les distributions de blé qu'on leur accordait, ainsi qu'aux vierges et aux veuves inscrites sur les rôles des églises; il ordonna même la restitution du passé, et l'on en fit le recouvrement avec une extrême rigueur. Il condamna les chrétiens à rebâtir à leurs frais les temples qui avaient été démolis, à rendre jusqu'aux moindres choses provenant de la dépouille des idoles; et sous prétexte de faire exécuter cet ordre, on les dépouillait souvent de leurs propres biens, on emprisonnait les évêques et les prêtres, on les appliquait aux plus cruelles tortures, et on en condamna plusieurs à mort (1).

En même temps qu'il attaquait les chrétiens par ces mesures vexatoires, Julien employait tous les moyens de séduction, les caresses, les promesses, les récompenses, les sollicitations, et jusqu'aux plus basses flatteries pour les faire apostasier. Il parvint ainsi à en gagner un assez grand nombre, principalement parmi les officiers et les courtisans, dont la plupart, n'ayant d'autre loi que la volonté du prince, ni d'autre dieu que la fortune, s'empresaient de sacrifier aux idoles pour conserver leur place ou obtenir de l'avancement. Il fit tous ses efforts pour attirer auprès de lui saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, dont il avait connu le mérite dans les écoles d'Athènes; mais ils ne montrèrent que du mépris pour les offres de cet apostat, comme pour les menaces qu'il leur fit lorsqu'il eut appris leur refus. Saint Grégoire exhorta même son frère Césaire à quitter la cour, où il était attaché par le titre de médecin de l'empereur, qu'il avait reçu de Constance avec la dignité de sénateur. Julien, qui l'estimait à cause de son mérite et de la considération dont

(1) Socr. lib. III. — Chrysost. *Orat.* XL. — Greg. Naz. *Orat.* III. — Liban. *Epist.* DCCXXX.

il jouissait, lui conserva son titre, et chercha bientôt à ébranler sa foi par des attaques artificieuses; mais il triompha de cette dangereuse épreuve, et protesta hautement qu'il était chrétien et qu'il le serait toujours. Enfin, pour éviter le péril et calmer les inquiétudes de ses proches, il prit le parti d'abandonner la cour avec tous les avantages de sa position (1).

Cherchant tous les moyens de tourner les chrétiens en dérision, Julien affectait par mépris de les appeler Galiléens, et il ordonna même par une loi de leur donner ce nom. Il voulut aussi leur interdire l'étude des sciences et des lettres profanes; il leur défendit expressément la lecture des orateurs, des poètes, des philosophes, et à leurs enfans la fréquentation des écoles où l'on expliquait ces auteurs, prétendant qu'il ne devait être permis qu'à ceux qui suivaient la religion des Grecs de s'appliquer à l'étude de leur langue et de leurs sciences, et que les Galiléens devaient se contenter de savoir leurs Évangiles et de croire sans raisonner. Il révoqua ensuite la défense relative à la fréquentation des écoles, mais il eut soin de prendre en même temps des mesures pour qu'elles ne fussent tenues que par des païens. En effet, il publia une ordonnance pour défendre aux chrétiens d'enseigner la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la médecine ou aucune autre science; et afin d'en assurer l'exécution, il ordonna que tous les professeurs seraient examinés et choisis par les conseils municipaux, et que leur nomination serait soumise à son agrément. Il donnait pour raison de cette défense, qu'il n'est pas permis de proposer à la jeunesse, comme objet de ses études, des auteurs dont on condamne les opinions sur les points les plus importants. Mais le véritable motif était la basse jalousie des sophistes païens, qui ne pouvaient souffrir de voir leurs écoles presque désertes, tandis que l'on se portait en foule à celles des

(1) Greg. Naz. *Orat.* x, *Epist.* xvii.

chrétiens; outre que Julien espérait par là ramener la jeunesse au culte des idoles, ou priver au moins les chrétiens des avantages qu'ils tiraient des études profanes pour combattre le paganisme. Cette mesure détermina les deux Apollinaire à composer sur des sujets religieux divers ouvrages en prose et en vers à l'imitation des auteurs païens. Mais la loi de Julien dura si peu, que leurs ouvrages devinrent inutiles, et tombèrent bientôt dans l'oubli (1).

La plupart des professeurs chrétiens aimèrent mieux abandonner leur chaire que leur religion. On admira surtout la foi courageuse de Proérèse et de Victorin. Le premier était un célèbre philosophe d'Athènes, qui ne balança pas à quitter volontairement son école, bien que Julien, qui avait étudié sous lui, l'eût excepté de la loi générale. Victorin, né en Afrique, professait depuis long-temps la rhétorique à Rome avec un éclat sans exemple. Il avait eu pour disciples les plus illustres sénateurs, et on lui avait élevé une statue sur la place de Trajan. Ayant vécu dans le paganisme jusqu'à la vieillesse, il s'était converti depuis peu, sans être arrêté par la crainte de blesser les amis puissans qu'il avait dans l'aristocratie romaine, et il montra la même fermeté quand la loi de Julien vint le forcer de choisir entre son titre de professeur et la qualité de chrétien. Parmi ceux qui eurent la lâcheté d'apostasier, on cite Écébole, sophiste de Constantinople, moins fameux par ses talens que par sa légèreté. Il avait paru chrétien fervent sous Constance, il devint idolâtre sous Julien, et se montra ensuite pénitent jusqu'à l'enthousiasme.

N'osant défendre ouvertement les assemblées des chrétiens, Julien ne vit pas plus tôt son pouvoir affermi, qu'il s'efforça de les empêcher par tous les moyens. Il cherchait des prétextes pour chasser des villes les évêques et

(1) Sozom. lib. V. — Theodor. lib. III. — Greg. Naz. *Orat.* III. — Amm. lib. XXV.

es prêtres; et quand il n'en trouvait point d'autres, il les accusait d'exciter des troubles et de porter les peuples à la sédition. Il chassa Éleusius de Cyzique pour avoir ruiné les temples, construit des hôpitaux et des monastères, et exhorté les païens à quitter l'idolâtrie. Il écrivit aux habitans de Bostres de chasser Titus, leur évêque, comme l'étant fait leur dénonciateur, parce que, répondant à une lettre de Julien, il avait dit que les chrétiens, malgré leur nombre, étaient contenus par ses exhortations; ce qui tendait, selon l'empereur, à les accuser d'être portés d'eux-mêmes à la sédition. On envoyait quelquefois des soldats pour fermer ou démolir les églises, et saint Grégoire le père, évêque de Nazianze, fut obligé de résister à une entreprise de ce genre. Il le fit avec tant de zèle et d'énergie, que le capitaine se vit contraint de se retirer sans avoir pu réussir.

Les moines n'étaient pas moins odieux à Julien que les évêques et les prêtres. Il les accablait de railleries dans ses écrits, et faisait enrôler par force ceux que leur âge ne mettait pas hors d'état de porter les armes. Comme on était venu enlever un des disciples de saint Apollonius, dans les déserts de la Thébaïde, le saint se rendit avec quelques autres dans la prison, pour le consoler, et le centurion donna ordre de les retenir prisonniers, dans le dessein de les enrôler tous. Mais, au milieu de la nuit, un ange rayonnant de lumière apparut tout-à-coup dans la prison, dont il ouvrit les portes; et en même temps un tremblement de terre se fit sentir dans la ville et renversa la maison du centurion, dont plusieurs domestiques furent écrasés. Ces miracles déterminèrent les gardes et le centurion lui-même à remettre en liberté les solitaires. Saint Apollonius vivait depuis quarante ans dans le désert, et se rendit célèbre par plusieurs autres miracles qui attirèrent sous sa conduite près de cinq cents moines (1).

(1) Ruf. *Vit. Patr.* cap. vii.—Pallad. *Hist. laus.*

Quelque mépris que Julien témoignât pour les chrétiens, il sentait les avantages que leur donnaient la pureté de leurs mœurs, la beauté de leurs maximes et l'éclat de leurs vertus. Il voulut donc les imiter, et réformer en quelque sorte le paganisme sur le modèle des institutions chrétiennes. Dans une lettre écrite à Arsace, pontife de la Galatie, après s'être plaint que l'hellénisme ou l'idolâtrie fait peu de progrès, il ajoute : « Ce qui a contribué surtout à propager l'impiété, c'est l'hospitalité, le soin des sépultures, la conduite réglée et la vie pure que mément par affectation les ennemis des dieux. Nous devons pratiquer tout cela véritablement. Ayez soin que les sacrificateurs servent les dieux avec toute leur famille, sans y souffrir aucun Galiléen ; avertissez-les qu'ils ne doivent point aller au théâtre, ni boire dans les cabarets, ni exercer aucun métier vil ou infâme ; et privez de leurs fonctions ceux qui refuseront de se conformer à ces règles. Établissez des hôpitaux dans chaque ville pour y recevoir les étrangers qui sont dans l'indigence. J'ai donné ordre de distribuer tous les ans, pour cette dépense, du blé et du vin en grande quantité ; mais engagez aussi les hellénistes à contribuer eux-mêmes à cette œuvre, car il serait honteux de laisser les indigens sans secours, tandis qu'aucun Juif ne mendie, et que les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres. » Dans une autre lettre, il revient encore sur le même sujet, en y ajoutant beaucoup d'autres recommandations non moins visiblement empruntées à la discipline de l'Église. Il veut que dans le choix des pontifes on se règle sur leurs vertus et leur bienfaisance, au lieu d'avoir égard à la naissance ou à la fortune ; qu'ils se fassent remarquer par la pureté de leur vie, s'abstenant non seulement des actions honteuses, mais encore de prononcer ou d'entendre des paroles deshonnêtes ou des railleries bouffonnes ou injurieuses, de lire des livres obscènes, d'assister aux spectacles du théâtre, et de fréquenter des comédiens, des danseurs ou d'au-

es personnes suspectes. Il voulait établir aussi des monastères ou des lieux de retraite pour les hommes et pour les vierges qui voudraient se consacrer à la méditation, des écoles publiques où l'on eût soin d'expliquer au peuple les mystères du paganisme et les règles des mœurs, l'imitation de ce qui se pratiquait dans les églises des chrétiens. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter ces projets ridicules, et le peu de succès de son zèle aurait dû suffire pour lui en faire comprendre l'extravagance ; car il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'il ne trouve presque personne qui ne sacrifie à regret ; que ceux qui sont de bon cœur sont en petit nombre, et ne savent pas les règles des sacrifices (1).

Julien travailla surtout à bannir le christianisme de ses armées, et il pervertit un grand nombre de soldats, soit par lui-même, soit par les principaux officiers. Il porta même une loi pour exclure de la milice tous ceux qui refuseraient de sacrifier ; mais il n'osa pas en presser l'exécution, dans la crainte de trop affaiblir ses troupes au moment d'entreprendre la guerre contre les Perses. Il eut donc recours à la ruse pour les entraîner dans l'idolâtrie. Étant résolu de leur distribuer des largesses de sa propre main selon la coutume, il fit placer à côté de son trône un autel, un brasier et de l'encens, et il ordonna que chaque soldat jetterait de l'encens sur le feu avant de recevoir sa gratification. Quelques-uns ayant reconnu le piège, l'évitèrent en renonçant aux dons de l'empereur ; d'autres succombèrent par crainte ou par avarice ; mais la plupart ne soupçonnèrent pas même qu'il y eût du mal dans cette cérémonie. Comme on voulut ensuite leur faire entendre qu'ils avaient renoncé par là au christianisme, ils furent saisis d'horreur et se mirent à crier publiquement : Nous sommes chrétiens, que tout le monde l'en-

(1) Jul. *Epist.* IV, XLVIII et XLIX. — Greg. Naz. *Orat.* III. — Sozom. *l. V*, cap. XVI.

tende; nous n'avons point renoncé Jésus-Christ; on nous a trompés par artifice; mais si notre main a péché, cœur n'y a point eu de part. Plusieurs même eurent courage d'aller jusqu'au palais pour rejeter l'or qu'ils venaient de recevoir. L'empereur fut si transporté de colère, qu'il ordonna de leur trancher la tête, et on les conduisit sur-le-champ au lieu de l'exécution. Le bourreau avait déjà le fer levé pour frapper le plus jeune, nommé Romain, lorsqu'on vint annoncer que l'empereur revaquait la peine de mort: Hélas! s'écria le jeune soldat pénétré de douleur, Romain n'était donc pas digne de porter le nom de martyr! Ils furent bannis aux extrémités de l'empire, avec défense d'habiter dans les villes. Quelques-uns des premiers officiers montrèrent le même attachement à leur foi, et l'on doit citer entre autres Julien et Valentinien, qui parvinrent ensuite à l'empire. Julien commandait une compagnie des gardes, et un jour que ses fonctions l'obligeaient d'accompagner l'empereur au temple de la Fortune, ayant reçu une goutte d'eau lustrale sur son manteau, il s'indigna jusqu'à frapper le pontife qui faisait les aspersion, et déchira la partie du manteau que l'eau avait touchée. Julien, vivement irrité, le condamna au bannissement, sous prétexte qu'il ne tenait pas sa compagnie en bon état; car il ne voulait pas lui procurer la gloire de souffrir pour Jésus-Christ (1).

Cependant, malgré cette douceur apparente, Julien fit par lui-même plusieurs martyrs, et un grand nombre d'autres furent mis à mort dans toutes les provinces par l'ordre des gouverneurs et des autres magistrats, toujours sûrs que leurs violences seraient approuvées ou au moins faiblement condamnées par l'empereur. Après avoir passé huit mois à Constantinople et commencé les préparatifs de la guerre contre les Perses, il se mit en marche vers la Syrie au printemps de l'an 362. Arrivé dans la C

(1) Theodoret, lib. III. — Sozom. lib. VI.

atie, il voulut aller à Pessinonte pour sacrifier à la mère des dieux, et condamna aux tortures et à la mort un jeune chrétien que l'on accusait d'avoir renversé l'autel de la déesse. Il en fit tourmenter plusieurs autres en divers endroits de la même province. Le plus illustre fut un prêtre d'Ancyre nommé Basile comme l'évêque, mais d'une croyance bien différente. Il s'était montré, sous Constance, le plus ferme soutien des catholiques, et sous Julien il ne cessait de les prémunir par ses exhortations contre le péril de l'idolâtrie. Son zèle le rendit odieux aux païens. Ils le mirent en prison, et lui firent subir deux fois les plus cruelles tortures; puis on le présenta à Julien, qui le remit entre les mains d'un comte pour le faire tourmenter de nouveau. On lui enfonça dans le dos des pointes de fer rougies, et il expira dans les horreurs de ce supplice.

La ville de Césarée en Cappadoce s'était attiré la haine de Julien par son attachement au christianisme, et surtout par la démolition toute récente du temple de la Fortune, le seul qui fût resté debout jusque alors. Pour la punir, il lui ôta son titre de ville et le nom de Césarée; il dépouilla les églises de tout ce qu'elles possédaient en meubles ou en immeubles; il fit enrôler tous les clercs dans les emplois les plus méprisables de la milice; il soumit à la taxe les paysans tous les laïques avec leurs femmes et leurs enfans, et les menaça des plus terribles effets de sa colère s'ils ne reconstruisaient promptement le temple abattu. Quant à ceux qui avaient pris part à cette démolition, les uns furent condamnés à mort, et les autres au bannissement (1).

Julien arriva enfin à Antioche vers la fin de juillet, et il y séjourna jusqu'au printemps de l'année suivante. Il ne tarda pas à prendre en aversion cette ville presque toute chrétienne, dont les habitans le tournaient en ridicule par des railleries continuelles sur son extérieur né-

(1) Sozom. lib. V.—Greg. Naz. *Orat.* III.

gligé, sur la saleté de sa barbe, sur la bizarrerie et l'extravagance de ses superstitions. Il courait sans cesse d'un temple à un autre pour faire des sacrifices; il saluait chaque jour le lever et le coucher du soleil par le sang des victimes, et il en immolait encore pendant la nuit ce qu'il appelait les démons nocturnes. Il faisait chercher par terre et par mer des oiseaux rares pour les offrir à ses dieux. Il témoignait hautement qu'il n'estimait pas moins le titre de pontife que celui d'empereur. Il voulait immoler et dépecer lui-même les victimes, et on le voyait souvent les mains et les habits tout ensanglantés. Les devins, les magiciens et les charlatans les plus méprisables étaient accueillis par lui avec plus de distinction que les premiers magistrats; il les transformait tout-à-coup en hiérophantes vénérables, et s'occupait avec eux à examiner curieusement les entrailles des victimes, à observer le chant ou le vol des oiseaux. Il ne rougissait pas de se montrer dans les rues, au milieu d'un cortège infâme de bouffons, d'hommes efféminés, de femmes prostituées dont il imitait par fanatisme les honteuses indécences et les ignobles grossièretés, pour honorer ainsi Vénus, Cybèle et d'autres divinités de ce genre (1).

Julien prit le parti de répondre aux railleries des habitants d'Antioche par une satire intitulée *Misopogon*, ou *l'Ennemi de la barbe*, dans laquelle il s'efforce, par des ironies souvent insipides, de les railler eux-mêmes sur leurs défauts et leurs vices, leur reprochant entre autres choses de se prosterner devant des sépulcres et d'y faire des vœux pour être délivrés de lui; ce qui est un témoignage bien authentique du culte des martyrs. Mais auparavant il laissa éclater son indignation, et chercha à se venger d'une manière moins philosophique : il menaça la ville de toutes sortes de mauvais traitemens, et surtout

(1) Liban. *Orat.* x. — Greg. Naz. *Orat.* iv. — Chrysost. *Orat.* in sanct. *Babyl.* — Amm. lib. XXV.

Épargna rien pour tourmenter les chrétiens. Ayant fait jeter dans toutes les fontaines des liqueurs offertes aux idoles, afin d'en souiller ainsi les eaux, il faisait encore arroser avec cette eau tout ce qui se vendait au marché, le pain, la viande et les fruits, pour que les fidèles ne pussent ni manger ni boire sans participer en quelque sorte à ses libations. Deux officiers de sa garde, Maximin et Juventin, pour avoir exprimé quelques plaintes à ce sujet, furent soumis à la torture et condamnés à mort. Deux autres officiers, Maximilien et Bonoze, chargés de l'étendard de leur légion, furent aussi tourmentés cruellement, et eurent enfin la tête tranchée pour n'avoir pas voulu consentir à substituer au *Labarum*, porté depuis Constantin, les enseignes ornées d'idoles, selon l'ordre qu'en avait donné Julien.

Ce prince était à peine arrivé à Antioche, qu'il se rendit au bourg de Daphné pour y célébrer la fête d'Apollon. Il s'attendait à trouver dans l'appareil des sacrifices toute la magnificence que son enthousiasme superstitieux jugeait convenir à la solennité de cette fête. Mais il fut aussi surpris qu'indigné de voir qu'il n'y avait dans le temple ni victimes, ni encens, ni pas même un gâteau pour offrande. Il demanda au pontife ce que la ville devait sacrifier. Rien, répondit celui-ci : voici seulement ce que j'apporte de chez moi pour l'offrir au dieu. Julien fit une longue réprimande au sénat, qui se montra bien moins disposé à profiter qu'à rire de ce bizarre effort de zèle. Il eut encore le chagrin, pendant cette fête, de voir le mépris pour les idoles éclater jusque dans la famille du sacrificateur. Un des fils de ce pontife, après avoir exercé quelques fonctions le premier jour, s'enfuit de Daphné, vint trouver une diaconesse qui l'avait souvent exhorté à se faire chrétien, et la pria de lui en procurer les moyens. Celle-ci le conduisit à saint Mélèce, qui le reçut chez lui pour le cacher et l'instruire. Le père étant venu à bout de le découvrir, le maltraita avec une cruauté

barbare, sans pouvoir ébranler sa résolution ; puis il l'enferma étroitement dans sa chambre, pour l'empêcher d'avoir aucune communication avec les chrétiens. Mais ce jeune confesseur ayant invoqué Jésus-Christ, fut délivré miraculeusement, et parvint à se sauver dans la Palestine avec saint Cyrille. Il eut ensuite le bonheur de convertir son père lui-même après la mort de Julien.

Il y avait au bourg de Daphné une fontaine qui portait le nom de Castalie, comme celle de Delphes, et à laquelle on attribuait également la vertu de faire connaître l'avenir. Elle se trouvait, ainsi que le temple d'Apollon, dans un bois sacré d'environ trois lieues de circuit, tout planté de myrtes, de cyprès, de lauriers et d'autres arbres odoriférans. C'était là, selon les païens, que la nymphe Daphné, fuyant Apollon, avait été changée en laurier. Cette fable amoureuse, jointe aux délices du lieu, avait fait de ce bourg un asile de débauche. Le César Julien, pour le purifier, y avait fait apporter d'Antioche les reliques de saint Babylas, et depuis ce moment l'oracle était demeuré muet. Julien, qui entreprit de le consulter, fit en vain des sacrifices et des libations ; il ne put obtenir d'autre réponse, si ce n'est que les dépouilles mortelles qui se trouvaient près de là l'empêchaient de parler. L'empereur commanda aux chrétiens d'enlever aussitôt les reliques du saint, et ils les transportèrent à Antioche dans le lieu où elles reposaient auparavant. La pompe religieuse de cette cérémonie, et le chant des psaumes qui condamnent l'adoration des idoles, irritèrent vivement Julien, qui résolut de punir les chrétiens. Salluste, préfet du prétoire d'Orient, n'ayant pu l'en détourner, en fit arrêter plusieurs, et commença par soumettre aux tortures un jeune homme nommé Théodore. Il le fit tourmenter par divers supplices depuis le matin jusqu'au soir. Comme le saint confesseur, déchiré par les bourreaux, répétait d'une voix forte le même psaume que l'église avait chanté, le préfet, témoin de ce courage héroïque, fit comprendre

Julien que la continuation des poursuites ne servirait qu'à lui attirer de la confusion (1).

Peu de jours après le feu prit au temple de Daphné, et consuma le toit tout entier avec les ornemens et les décorations intérieures. La statue d'Apollon, qui n'était que de bois doré, fut réduite en cendres. L'empereur l'ayant appris, fit mettre à la question les ministres du temple et jusqu'au sacrificateur lui-même, pour découvrir les auteurs de cet incendie, qu'il voulait absolument imputer aux chrétiens. Mais toutes les dépositions constatèrent que le feu avait pris par le haut de l'édifice, et les payens du voisinage déclaraient qu'ils y avaient vu descendre le feu du ciel. Néanmoins Julien, s'obstinant à s'en prendre aux chrétiens, fit saisir et porter à son trésor les vases sacrés de la grande église d'Antioche, qui fut ensuite fermée avec toutes les autres. Les ecclésiastiques se virent contraints de prendre la fuite, et l'on fit mourir après de longues tortures le prêtre Théodoret, qui avait eu le courage de rester.

L'exécution de ces mesures avait été confiée au comte Julien, oncle de l'empereur et apostat comme lui. Il commit dans l'église les plus horribles profanations, et voulut insulter aux mystères des chrétiens par d'ignobles débauches. Mais il ne tarda pas à être puni de ses sacrilèges; dès le lendemain il sentit de violentes douleurs entrailles, et la maladie, faisant des progrès rapides, attaqua toutes les parties du bassin, qui bientôt tombèrent en corruption et se remplirent d'une énorme quantité de vers. On employa tous les remèdes sans pouvoir arrêter le mal ni diminuer l'infection, devenue insupportable. Les conduits naturels s'obstruèrent au point que les excréments sortaient par la bouche. L'ulcération s'étendit partout, et il mourut ainsi misérablement après quarante jours de souffrances atroces. Félix, autre apo-

(1) Ruf. lib. I. — Theodor. lib. III.

stat et complice de ses profanations, avait reçu peu de jours auparavant le châtiment des blasphèmes qu'il avait proférés ; il fut emporté d'une mort soudaine en perdant tout son sang par la bouche. Dieu fit éclater sa justice contre d'autres apostats par de semblables punitions. Un prêtre d'Antioche nommé Théotechne, devenu aveugle et rongé des vers, expira dans un accès de frénésie en se déchirant la langue avec les dents. Un évêque nommé Héron fut atteint d'un ulcère si dégoûtant, qu'il ne trouvait bientôt plus d'asile et périt abandonné de tout le monde au milieu de la rue (1).

Julien voulut paraître étranger aux violences qui avaient suivi le pillage de l'église d'Antioche. Il se plaignit qu'en faisant mourir le prêtre Théodoret on eût donné occasion aux chrétiens d'écrire contre lui. Mais s'il témoignait extérieurement quelque modération, il contentait sa haine en secret. Il fit massacrer de nuit un grand nombre de personnes dont les corps furent jetés dans l'Oronte, pour dérober au public la connaissance de leur martyre. On trouva aussi dans les lieux les plus secrets du palais, dans les puits et les souterrains, les corps de plusieurs chrétiens persécutés pour la religion, et ceux de plusieurs enfans de l'un et de l'autre sexe, que l'on crut avoir été disséqués pour des opérations magiques (2).

La présence de Julien en Orient échauffa dans toutes les villes le zèle des païens. Ceux d'Aréthuse en Syrie se livrèrent aux plus horribles cruautés contre l'évêque Marc, pour le contraindre à rebâtir un temple qu'il avait fait abattre sous le règne de Constance. On le traîna par les cheveux dans les rues sans respect pour sa vieillesse ; on le flagella jusqu'au sang, on lui serra les jambes avec des cordes, on lui coupa les oreilles, on lui déchira le corps avec des pointes de stylets ; enfin on le frotta d'

(1) Theodor. lib. III. — Sozom. lib. V.

(2) Greg. Naz. *Orat.* III.

iel pour l'exposer aux morsures des insectes; mais il
endura toutes ces tortures avec un courage héroïque. A
éliopolis dans la Phénicie, un diacre nommé Cyrille fut
massacré par les païens pour avoir brisé quelques idoles
us le règne de Constantin; on porta la fureur jusqu'à
i fendre le ventre pour lui arracher le foie et le man-
er. Mais la justice divine ne tarda pas à éclater sur ces
onstres. Les dents leur tombèrent toutes ensemble;
ur langue se corrompit, et ils perdirent la vue. Dans la
ême ville, des vierges chrétiennes furent exposées
utes nues à la vue et aux insultes du peuple; ensuite on
ur ouvrit le ventre, et on y jeta de l'orge, que l'on fit
anger avec leurs entrailles par des pourceaux. On exerça
même raffinement de cruauté à Ascalon et à Gaza sur
s prêtres et des vierges. Les habitans de cette dernière
lle se saisirent de trois frères chrétiens, Eusèbe, Nes-
be et Zénon, qu'ils traînèrent dans les rues par les pieds,
se livrant contre eux à tous les excès d'une brutalité
oce; puis, leur ayant brisé la tête, ils brûlèrent leurs
rps et mêlèrent les ossemens parmi ceux des animaux
e l'on jetait à la voirie. Le gouverneur fit mettre en
ison les principaux auteurs de ces barbaries; mais Ju-
n l'en punit par l'exil. Est-ce donc une si grande af-
re, dit-il à cette occasion, quand un ami des dieux au-
t tué dix Galiléens? Les chrétiens se virent alors
ligés dans tout le pays de quitter les villes et les bour-
des pour se soustraire à la fureur de leurs ennemis.
r la sollicitation des habitans de Gaza, Julien avait con-
nné à mort saint Hilarion, avec Hésychius, son plus
er disciple. Ils le firent chercher en Égypte, où il était
ors; mais la Providence le déroba à leurs poursuites.
Les païens de Sébaste en Palestine ouvrirent le tom-
u de saint Jean-Baptiste, brûlèrent ses ossemens en
mélant avec ceux de divers animaux, et jetèrent les
dres au vent. Toutefois quelques moines trouvèrent le
yen de sauver une partie de ces précieuses reliques,

et les envoyèrent à saint Athanase, qui les cacha, en présence de quelques témoins, dans le sanctuaire d'une église d'Alexandrie. De semblables impiétés furent commises dans une foule d'autres villes, où les idolâtres, excités par les ordres de Julien, ruinèrent les tombeaux et les oratoires des martyrs, brûlèrent les églises ou s'en emparèrent pour les consacrer au culte de leurs dieux. Il y avait à Panéade, sur les frontières de la Phénicie et de la Palestine, une statue de Jésus-Christ érigée par une femme qu'il avait guérie d'une perte de sang. Julien fit abattre et mettre sa propre statue à la place. Mais celle-ci fut bientôt après frappée de la foudre, qui en brisa la tête, et on la laissa subsister ainsi mutilée pendant plus de soixante ans (1).

Dans presque toutes les provinces, les chrétiens eurent à souffrir de la part des idolâtres les violences souvent meurtrières qu'inspirait le fanatisme joint à la certitude de l'impunité. On les outrageait par des insultes, des railleries, des blasphèmes; et comme plusieurs, cédant à l'indignation, répondaient par des injures et reprochaient aux païens l'absurdité de leur culte, ceux-ci, fiers de la protection de l'empereur et des magistrats, s'emportèrent bientôt à des voies de fait et à des brutalités révoltantes que l'autorité dissimulait presque toujours, quand elle n'en faisait pas tomber la responsabilité sur les chrétiens eux-mêmes; car l'empereur avait soin de confier les charges civiles et militaires à leurs ennemis les plus acharnés. Les gouverneurs et les autres magistrats ne craignaient pas de les maltraiter de toutes manières, d'exiger de grosses sommes d'argent, ou de les faire mettre à la torture; et si les chrétiens s'en plaignaient à l'empereur, il leur répondait, avec ses railleries ordinaires : La souffrance est votre partage; c'est ce que votre Dieu vous commande. A Dorostre en Thrace, Émilien fit

(1) Sozom. lib. V.—Theodor. lib. III.

jeté au feu par des soldats pour avoir renversé un autel. Le gouverneur de Myre en Phrygie fit tourmenter long-temps et rôtir enfin sur des grils ardents trois chrétiens nommés Macédonius, Théodule et Tatien, qui avaient brisé quelques idoles, et qui aimèrent mieux expirer dans cet horrible supplice que de consentir à sacrifier. Il y eut aussi à Rome plusieurs martyrs jusque dans les premières conditions. On peut citer comme les plus célèbres sainte Bibiane, vierge, avec sa mère Daphrose et son père Flavien, qu'on dit avoir été préfet, et surtout deux frères, Jean et Paul, qui avaient également rempli de hautes fonctions, et dont les noms ont été insérés dans le canon de la messe. Dans les Gaules, un soldat chrétien nommé Victrice souffrit divers tourmens pour la foi, et fut condamné ensuite à avoir la tête tranchée. Ses chaînes étant tombées d'elles-mêmes pendant qu'on le menait au supplice, personne n'osa les lui remettre, et on le laissa en liberté. Il devint plus tard évêque de Rouen, et travailla avec succès à la propagation de la foi dans les contrées voisines.

Sur les plaintes des idolâtres, Julien fit venir à Antioche Artémus, duc d'Égypte, qui avait contribué à dépouiller les temples sous le règne de Constance, et pour ce prétendu crime il le condamna à perdre la tête. Aussitôt que la nouvelle de sa mort fut parvenue à Alexandrie, les païens se livrèrent à tous les emportemens de leur haine fanatique. Le faux patriarche Georges leur était devenu odieux depuis long-temps par son avarice, par ses exactions et sa tyrannie, et il venait de les exaspérer au dernier point en exposant en public, pour inspirer l'horreur de leurs cruelles superstitions, les têtes d'hommes et d'enfans que l'on avait trouvées dans un antre secret destiné aux opérations magiques, à l'évocation des âmes et aux autres mystères abominables du culte de Mithra. Irrités de cet affront, ils se jetèrent sur Georges, l'arrachèrent de son église, le traînèrent par la ville en l'acca-

blant d'injures et de coups pendant tout une journée; après quoi ils le brûlèrent avec le comte Diodore et Draconce, maître de la monnaie. Cette populace séditieuse fit périr en même temps une multitude d'autres chrétiens. Les uns furent tués à coups d'épée, de pierres ou de bâtons; d'autres furent étranglés, et plusieurs crucifiés par mépris pour la croix. Julien ayant appris ces barbares excès, fit semblant de vouloir les punir; mais il se laissa facilement apaiser, et se contenta d'écrire au peuple d'Alexandrie une lettre pleine de déclamations ridicules présentées sous la forme de reproches.

Après la mort de Georges, saint Athanase revint à Alexandrie, et fut reçu comme en triomphe par une foule immense accourue au-devant de lui, et qui fit éclater sa joie par des illuminations, des festins publics et toutes sortes de réjouissances. Il tint bientôt après, avec quelques évêques d'Égypte, un concile où assista saint Eusèbe de Verceil et deux diacres députés par Lucifer de Cagliari. Ce concile peu nombreux, mais tout composé de confesseurs, prit des mesures pour remédier aux troubles causés par l'arianisme. On jugea qu'il fallait user d'indulgence envers les évêques qui avaient souscrit par surprise ou par violence à la formule de Rimini. Et comme il était constant, dit saint Jérôme, qu'ils n'avaient jamais été hérétiques, on statua qu'ils obtiendraient le pardon et garderaient leurs sièges, en condamnant l'erreur et renonçant à la communion des ariens. Quant aux partisans déclarés de l'hérésie, on convint aussi de leur pardonner s'ils abjuraient leur impiété, mais sans leur conserver ni leurs fonctions ni leur rang dans le clergé. On s'occupa ensuite de la doctrine, et après avoir condamné ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, on provoqua des explications sur le terme d'hypostase, dont l'ambiguïté donnait lieu à quelques divisions parmi les catholiques. En effet, les uns, employant ce mot comme synonyme de substance, ne reconnaissaient dans la Trinité qu'une seule

hypostase, c'est-à-dire une seule nature commune et identique pour les trois personnes, et l'on a vu que le concile de Nicée l'avait employé dans ce sens; d'autres admettaient dans la Trinité trois hypostases, parce qu'ils entendaient seulement par ce mot ce qui subsiste réellement, et qu'ils voulaient exclure ainsi l'erreur de Sabellius, qui ne reconnaissait dans la Trinité qu'une seule personne désignée sous trois noms différens. Les explications qui furent données de part et d'autre servirent à montrer que, malgré cette diversité d'expressions, on était d'accord sur le fond de la doctrine, et l'on condamna unanimement les impiétés d'Arius, de Sabellius, de Paul de Samosate, des gnostiques et des manichéens. On traita aussi du mystère de l'Incarnation à l'occasion des erreurs d'Apollinaire, qui commençaient à se répandre; et en décidant que Jésus-Christ est tout à la fois vrai Dieu et homme parfait, que par conséquent il a pris non seulement un corps, mais une âme humaine, on expliqua cette doctrine avec une lucidité admirable, et on la confirma par l'autorité de l'Écriture et de la tradition, de manière à confondre d'avance l'hérésie de Nestorius. Les décisions de ce concile furent approuvées dans presque toutes les provinces, et notamment par l'église romaine. Nous avons encore une lettre du pape Libère adressée aux évêques d'Italie, qui ordonne de recevoir ceux qui étaient tombés à Rimini, pourvu qu'ils fissent profession de la foi de Nicée et qu'ils condamnassent les chefs de l'arianisme (1).

Le concile d'Alexandrie désirait surtout rétablir l'union parmi les catholiques d'Antioche, et il écrivit pour cet effet une lettre qui fut portée par saint Eusèbe de Verceil. Mais celui-ci, en arrivant dans cette ville, trouva un nouvel obstacle au rapprochement des partis. Lucifer de Cagliari, qui s'y était rendu en revenant de son exil, avait essayé de réunir les eustathiens et les mélécien-

(1) Hilar. *Frag.*—Hieron. *Adv. Lucifer.*

sous un seul évêque, et ne pouvant engager les premiers à reconnaître saint Méléce, il leur donna pour évêque le prêtre Paulin, qui depuis long-temps était leur chef. La division devint ainsi plus irrémédiable qu'auparavant. Saint Eusèbe, pour ne pas la fortifier en se déclarant, s'abstint de se prononcer pour un des deux partis. Mais Lucifer, mécontent qu'il n'eût pas approuvé l'ordination de Paulin, se sépara de sa communion, rejeta les décrets du concile d'Alexandrie, et ne voulut ni communiquer avec les évêques qui s'étaient laissé surprendre par les ariens, ni même rester uni à ceux qui consentaient à les recevoir après une satisfaction convenable. Il fit donc un schisme pour ce motif, et trouva quelques sectateurs qui furent nommés lucifériens. Après un assez long séjour à Antioche, il retourna en Sardaigne dans son église de Cagliari, où il mourut l'an 370. Saint Eusèbe, de son côté, parcourut une partie des églises de l'Orient, travaillant à les affermir dans la foi catholique, et bientôt après il revint en Italie, où il trouva saint Hilaire occupé à réconcilier les évêques qui avaient souscrit à la formule de Rimini. Il se joignit à lui, et la paix ne tarda pas à être rétablie dans cette province par le concours de leurs efforts. On le voit par une lettre que les évêques d'Italie écrivirent alors à ceux d'Illyrie pour leur annoncer qu'ils étaient tous d'accord dans la profession du symbole de Nicée, et pour les féliciter d'être revenus aux mêmes sentimens.

Saint Athanase ne put pas demeurer long-temps dans son église. Les païens, irrités du zèle qu'il montrait contre l'idolâtrie, le dénoncèrent à Julien, qui donna ordre de le bannir d'Alexandrie. Ce fut en vain que les chrétiens adressèrent une requête à l'empereur pour obtenir la conservation de leur évêque; il leur répondit avec mépris que s'ils voulaient persister dans leur attachement à des chimères extravagantes, ils pouvaient choisir un autre chef moins turbulent qu'Athanase, et aussi capable que

lui de les entretenir dans leur folie. En même temps, il écrivit au préfet d'Égypte d'exécuter promptement l'ordre qu'il avait donné. On envoya aussitôt des troupes pour investir l'église épiscopale et s'emparer de saint Athanase. Mais il parvint à se sauver, et, grâce à sa prudence et au zèle des fidèles, il eut le bonheur d'échapper dans sa fuite aux émissaires qui le poursuivaient pour le mettre à mort. L'église épiscopale fut brûlée par les Juifs et les païens.

Les chrétiens d'Afrique n'avaient pas à souffrir seulement les vexations des idolâtres, ils étaient encore exposés à toutes les violences des donatistes, qui avaient obtenu de Julien la liberté de rentrer dans leurs églises, et qui, venant en prendre possession à main armée, commirent en plusieurs endroits des excès si odieux, que les magistrats se virent obligés d'en porter plainte à l'empereur. Ces fanatiques tuèrent ou blessèrent un grand nombre de personnes et même des enfans; ils firent avorter des femmes enceintes, ils violèrent des vierges; et regardant comme profane tout ce que les catholiques avaient consacré, ils brisaient les autels, les calices, et jetaient aux chiens les saints mystères.

Les demi-ariens, profitant de la liberté que Julien laissait à toutes les sectes, rassemblèrent plusieurs conciles où ils condamnèrent les acaciens, et rejetèrent la formule de Rimini pour s'en tenir à celle d'Antioche, qu'ils avaient confirmée à Séleucie. De leur côté, les purs ariens se déclarèrent plus ouvertement qu'ils n'avaient osé le faire sous Constance. Ils élevèrent au rang d'évêque l'impie Aétius; et dans un concile tenu à Antioche, ils annulèrent la condamnation qui avait été prononcée à Constantinople contre ce chef du parti.

Julien, par un effet de sa haine contre les chrétiens, favorisa les Juifs et entreprit de rebâtir leur temple pour démentir les prophéties. Il confia l'intendance de l'ouvrage à un de ses officiers les plus affidés; et les Juifs, ex-

cités par ses encouragemens, se rendirent de toutes parts à Jérusalem, pour concourir à cette entreprise par leur travail et leurs offrandes. Ils insultaient aux chrétiens, et les menaçaient avec insolence, comme s'ils eussent été sûrs de voir enfin leur royaume rétabli. Mais le saint patriarche Cyrille, revenu alors de son exil, voyait tranquillement cette tentative impuissante, et consolait les fidèles en les assurant qu'ils ne tarderaient pas à voir l'accomplissement infaillible des prophéties. En effet, dès qu'on eut déblayé le terrain et creusé les fondemens, il survint pendant la nuit un tremblement de terre qui rejeta les pierres à une grande distance et renversa les bâtimens voisins, entre autres des galeries où se retiraient les Juifs destinés au travail. Tous ceux qui s'y trouvèrent furent écrasés sous les ruines ou du moins estropiés. Des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et les autres matériaux dont on avait fait des amas immenses, et un feu souterrain consuma tous les instrumens que l'on avait serrés dans un local voisin. Le lendemain, comme les Juifs étaient accourus pour voir et réparer le désordre de la nuit, des globes de feu sortant des fondemens et courant de tous côtés, brûlèrent tous ceux qui approchèrent. Le même phénomène recommença plusieurs fois dans la journée. La nuit suivante, les Juifs aperçurent tous sur leurs vêtemens des croix qu'ils ne pouvaient effacer. On vit aussi dans les airs une croix étincelante de lumière. Cependant les Juifs ne laissèrent pas de s'obstiner à revenir plusieurs fois au travail; mais ils furent toujours repoussés par ce feu miraculeux, en sorte que plusieurs d'entre eux et beaucoup de païens confessèrent la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême. Ce prodige est attesté non seulement par tous les historiens ecclésiastiques, par saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome et saint Ambroise, écrivains contemporains, mais encore par Ammien Marcellin, historien païen du même temps, courtisan et admirateur de Julien, de sorte qu'il serait difficile

de trouver un fait historique appuyé sur des preuves plus incontestables (1).

Non content de persécuter les chrétiens par son autorité, Julien voulut aussi les attaquer par ses écrits; et il publia contre eux un ouvrage, dont il reste d'assez longs extraits dans la réfutation qu'en fit plus tard saint Cyrille d'Alexandrie. On y trouve en faveur de la religion des témoignages et des aveux d'autant plus précieux qu'ils sont moins suspects. Julien est obligé de reconnaître expressément la réalité des miracles de Jésus-Christ, quoiqu'il s'efforce de les tourner en ridicule. Il témoigne aussi que les chrétiens avaient admis dès les commencemens la divinité de Jésus-Christ; qu'ils donnaient à la sainte Vierge le titre de Mère de Dieu; qu'ils rendaient un culte aux martyrs, et que pour honorer la croix ils en marquaient le signe sur leur front, et la représentaient sur le devant de leurs maisons.

On a encore de Julien plusieurs lettres et plusieurs discours sur différens sujets, où l'on trouve exposées, avec la déclamation d'un rhéteur et la vanité d'un sophiste, toutes les rêveries de la philosophie néoplatonicienne. Son ouvrage le mieux écrit est le *Discours sur les Césars*, qui contient la satire des empereurs précédens; mais on y trouve les plus absurdes calomnies contre les chrétiens et une affectation révoltante à déchirer la mémoire de Constantin.

Cependant Julien se préparait à la guerre contre les Perses; et pour se rendre les dieux favorables il multipliait les sacrifices, les libations, les vœux, les offrandes, et toutes les pratiques de la plus extravagante superstition. Il promit surtout d'abolir le culte chrétien, de condamner les évêques et les moines aux peines les plus sévères, et de profaner les églises en y plaçant l'idole de

(1) Amm. lib. XXIII.—Socr. lib. III.—Sozom. lib. V.—Theodor. lib. III.—Ruf. lib. I.—Philost. lib. VII.—Greg. Naz. *Orat.* iv.—Chrysost. *Orat. adv. Jud.* — Ambros. *Epist. ad Theodos.*

Vénus. Il avait consulté les oracles les plus fameux , entre autres ceux de Delphes , de Délos , de Dodone , et leurs réponses lui promettaient unanimement la victoire. Il interrogeait les devins , les augures , les aruspices ; il cherchait à connaître l'avenir par des opérations magiques ; et l'on acquit après sa mort la preuve qu'il ne craignait pas de sacrifier à cet effet des victimes humaines ; car , outre un grand nombre de cadavres et des coffres pleins de têtes de morts que l'on trouva dans les souterrains du palais d'Antioche , on découvrit dans la ville de Carres en Mésopotamie un témoignage non équivoque de ces abominables pratiques. Après avoir sacrifié dans le temple de la Lune , il en fit sceller les portes , et y mit des gardes afin que personne ne pût y entrer jusqu'à son retour. Lorsqu'on l'ouvrit après sa mort , on y trouva une femme pendue par les cheveux , les mains étendues et le ventre ouvert.

Julien se mit en marche au printemps de l'an 363 , malgré quelques mauvais présages qui continuèrent pendant sa route et qui effrayèrent les augures. Mais les sophistes magiciens qui l'entouraient trouvaient le moyen de le rassurer par leurs explications ; et il semblait si plein de confiance dans la protection des dieux et les promesses des oracles , qu'il refusa les secours que venaient lui offrir plusieurs nations étrangères. Il remporta d'abord quelques avantages sur les Perses , leur prit quelques villes , s'avança jusqu'à Ctésiphon ; et fier de ces premiers succès , il rejeta des conditions de paix fort avantageuses qu'ils lui proposèrent. Cependant son armée manquait de vivres et était continuellement harcelée par l'ennemi. Une de ces attaques imprévues obligea Julien de se porter précipitamment à l'avant-garde ; et comme il était sans cuirasse , un javelot lancé par un cavalier perse l'atteignit sous le bras , et , lui perçant les côtes , pénétra jusqu'au foie. On l'emporta aussitôt ; et après le premier appareil , se sentant un peu soulagé , il voulut retourner au combat ; mais

comme il perdait tout son sang, il fut obligé de s'arrêter. Il mourut la nuit suivante, le 26 juin, à l'âge de trente-deux ans, après avoir régné un an et près de neuf mois depuis la mort de Constance. On rapporte qu'avant de mourir il prit du sang de sa blessure et le jeta contre le ciel, en s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen ! D'autres disent qu'il avait jeté ce sang contre le soleil, en lui reprochant de favoriser les Perses. Les païens racontent au contraire qu'il mourut tranquillement, s'entretenant avec ses amis de la noblesse de l'âme, et les consolant par l'espérance qu'il avait d'être réuni aux astres (1).

Plusieurs personnes apprirent par révélation la mort de ce prince apostat. Saint Julien Sabas, fameux solitaire de l'Osrhoène, priait avec larmes dans son monastère, à plus de vingt journées du camp de l'empereur, lorsque, prenant tout-à-coup un visage serein, il dit à ses disciples que l'ennemi de l'Église venait d'expirer. On apprit quelques jours après que Julien était mort dans le même temps que le saint l'avait annoncé. Didyme l'aveugle, célèbre docteur de l'église d'Alexandrie, ayant passé la journée en prière et sans prendre aucune nourriture, entendit pendant la nuit des voix qui lui annonçaient la mort de Julien. Il prit note du jour et de l'heure qu'on lui marquait avec précision, et toutes les circonstances se vérifièrent exactement. On regarda aussi comme une sorte de prédiction le mot ingénieux d'un grammairien chrétien d'Antioche en réponse aux railleries impies de Libanius. Celui-ci lui demandant un jour par dérision : Que fait maintenant le fils du charpentier ? Il fait un cercueil, répondit le grammairien.

Le corps de Julien fut ramené à Tarse en Cilicie, où il avait choisi sa sépulture. Les païens, selon leur coutume, mirent ce prince au nombre des dieux et lui consacrèrent un temple auprès de son tombeau. Plusieurs

(1) Amm. lib. XXV.—Theodor. lib. III.

villes placèrent son image parmi leurs idoles et lui adressèrent des prières. Mais la joie des chrétiens éclata dans tout l'empire. Le peuple d'Antioche surtout manifesta la sienne avec les plus vifs transports par des actions de grâce dans les églises, par des festins et des réjouissances extraordinaires. Au milieu de cette allégresse publique, saint Grégoire de Nazianze composa sur la mort de Julien deux admirables discours, où, traçant un tableau énergique de la persécution exercée par ce prince, il en montre l'injustice, et fait ressortir l'extravagance du projet qu'il avait formé d'anéantir le christianisme. Il y exhorte en même temps les fidèles à ne point user de représailles contre les païens dont ils avaient eu à souffrir les vexations, mais à s'efforcer plutôt de les rendre meilleurs en leur donnant l'exemple de la modération et de l'humanité.

Aussitôt après la mort de Julien, les principaux officiers de l'armée s'assemblèrent pour le choix d'un empereur, et si l'on en croit Ammien Marcellin, leurs suffrages se portèrent unanimement sur Salluste, préfet du prétoire d'Orient; mais il refusa la pourpre sous prétexte de son grand âge, et sans doute à cause de la situation périlleuse où se trouvait l'armée. Alors on déféra l'empire à Jovien, commandant des gardes impériales et fils du comte Varonien, qui jouissait d'une considération méritée par d'éminens services. Il avait donné lui-même de grandes preuves de bravoure et de capacité; il n'était âgé que de trente-deux ans, et sa fermeté, sa prudence, la noblesse de son extérieur, la franchise et la bonté de son caractère, lui avaient concilié l'estime générale. Mais il était surtout recommandable par sa constance dans la foi. Aussi, le jour de son inauguration, à peine fut-il revêtu de la pourpre et salué des titres de César et d'Auguste, que dans une allocution aux troupes il leur déclara qu'il ne pouvait commander à des soldats devenus païens s'ils persistaient dans leur apostasie; car une

telle armée, destituée de la protection divine, deviendrait bientôt la proie des ennemis. On s'écria de toutes parts : Vous commanderez à des chrétiens ; le règne de la superstition a trop peu duré pour effacer de nos cœurs les instructions du grand Constantin et de ses fils. Cette réponse combla de joie le nouvel empereur. Il prit le commandement de l'armée , et après quelques jours de marche, le roi des Perses , contre tout espoir, lui envoya offrir la paix. Les Romains étaient sans vivres , dans un pays dévasté, et hors d'état de tenir long-temps contre les forces supérieures et les attaques continuelles de l'ennemi. Jovien s'estima heureux de conclure une trêve de trente ans , même au prix de plusieurs places fortes et de cinq provinces sur le Tigre.

Délivré de ce danger, il tourna aussitôt ses soins et sa sollicitude sur l'état de la religion. Il cassa tous les édits que Julien avait publiés contre les chrétiens , et remit en vigueur tous les privilèges établis par Constantin et ses fils en faveur de l'Eglise. Il rappela les évêques bannis ; il écrivit aux gouverneurs de provinces pour faire rouvrir les églises fermées en différens endroits ; il rétablit les distributions de blé pour les ecclésiastiques, pour les vierges et les pauvres , mais seulement jusqu'à concurrence du tiers, à cause de la disette qui courait alors ; enfin il publia une loi portant peine de mort contre ceux qui enlèveraient des vierges consacrées à Dieu.

Comme il connaissait saint Athanase pour le principal défenseur de la foi, il lui écrivit pour en obtenir des instructions précises et exactes sur l'objet des disputes sans cesse renouvelées par les hérétiques. Le saint patriarche , averti de la mort de Julien par la révélation de Didyme , était aussitôt sorti de sa retraite pour reprendre ses fonctions. Il se hâta d'assembler un concile des évêques de l'Égypte , de la Thébaïde et de la Libye , et ce fut en leur nom qu'il répondit à la lettre de l'empereur. Il l'exhorta à s'attacher invariablement au symbole de

Nicée , en lui représentant que la foi de ce concile était appuyée sur une tradition constante et universelle ; qu'elle était professée par toutes les églises en Espagne , dans les Gaules , en Italie , dans la Grèce , dans l'Afrique , dans l'Asie-Mineure et dans l'Orient , à l'exception d'un petit nombre infectées de l'hérésie des ariens , et que les actes de ces églises , aussi bien que leurs lettres , fournissaient une preuve authentique de leur croyance. Il ajouta ensuite le symbole de Nicée , avec une courte explication où il signalait les erreurs enseignées par les ariens. La lettre de saint Athanase inspira à l'empereur le désir de le connaître personnellement , et , sur son invitation , le saint patriarche se rendit auprès de lui à Antioche , où sa présence pouvait être utile à la religion.

En effet , les sectaires s'empressaient de venir au-devant du nouvel empereur , et se donnaient beaucoup de mouvement pour l'attirer à leur parti. Les demi-ariens , qui commençaient alors à porter le nom de macédoniens , lui adressèrent une requête pour obtenir les églises à la place des anoméens , et demander que les décisions du concile de Séleucie fussent maintenues ; mais il ne leur fit point de réponse , et se contenta de dire qu'il détestait les disputes. Il accueillit plus mal encore les ariens d'Alexandrie , qui vinrent avec leur chef Lucius renouveler leurs accusations contre saint Athanase. Ils eurent l'obstination de revenir à la charge jusqu'à trois fois , quoiqu'il voulût à peine les entendre ; et comme ils se plaignaient qu'Athanase les traitait de novateurs et d'hérétiques : C'est son devoir , répondit l'empereur , comme celui de tous ceux qui enseignent la vraie doctrine.

Saint Méléce , évêque d'Antioche , tint dans ce même temps un concile de vingt-sept évêques , parmi lesquels se trouvèrent quelques ariens , et entre autres Acace de Césarée , qui croyaient devoir se rapprocher des catholiques , soit par conviction , soit parce qu'ils voyaient l'empereur ouvertement déclaré contre l'arianisme. Ils adop-

èrent le symbole de Nicée, avec le mot de consubstantiel, et le concile l'inséra dans la lettre synodale qu'il écrivit à Jovien, en déclarant que le mot de substance ne devait point s'entendre dans le sens ordinaire de la langue grecque; ce qu'il ajoutait sans doute pour écarter l'idée de la confusion des personnes divines; mais comme il employait aussi le terme de semblable en substance, et qu'il ne disait rien de la divinité du Saint-Esprit, cette exposition de foi, bien que réellement catholique, fut blâmée par les eustathiens, comme favorisant les demi-ariens; et nous avons encore un écrit composé pour la combattre, sous ce titre: *Réfutation de l'hypocrisie de Méléce et d'Eulèce de Samosate*. D'un autre côté, Paulin, chef des eustathiens, fut accusé des erreurs de Sabellius et d'Apollinaire; et pour s'en justifier il souscrivit une formule écrite de la main de saint Athanase, et dans laquelle ces erreurs sont expressément condamnées. Saint Athanase voulait aussi communiquer avec le parti de saint Méléce; mais il céda aux conseils de quelques personnes prévenues, qui en détournèrent.

Le saint patriarche ne tarda pas à retourner en Égypte, et profita de la tranquillité dont il jouissait alors pour visiter les églises de la haute Thébaine. Il reçut partout les marques les plus touchantes du respect et de l'affection que ses vertus inspiraient à tous les fidèles. Les évêques et les ecclésiastiques de tout rang formaient autour de lui un nombreux cortège; les peuples accouraient en foule sur son passage, portant des torches et des flambeaux, soit pour lui faire honneur, soit pour illuminer sa route; car la chaleur brûlante du climat le forçait souvent de voyager pendant la nuit. Les moines de la congrégation de Tabenne vinrent à sa rencontre par milliers, en chantant des hymnes et des cantiques, et saint Théodore, leur supérieur, avec qui il était uni d'une étroite amitié, voulut, pour lui témoigner sa vénération, tenir la bride de sa monture.

L'empereur Jovien partit d'Antioche vers la fin de l'année 363 ; et arrivé à Dadastane, sur les confins de la Bithynie, il reçut une députation que le sénat de Constantinople lui envoyait pour le féliciter. Elle avait pour chef Thémistius, célèbre sophiste païen, qui affecta surtout dans son discours de louer la tolérance de ce prince, et la loi qu'il avait rendue pour établir la liberté de conscience ; car la conduite des païens sous le règne précédent devait leur faire craindre que Jovien ne voulût réprimer leurs superstitions ; mais sa fin subite ne lui en laissa pas le temps. Il fut trouvé mort dans son lit, le 17 février, après un règne d'environ huit mois.

L'armée lui donna pour successeur Valentinien, qui prit la pourpre, à Nicée, le 26 février. Ce choix fut une nouvelle protestation contre les folles tentatives de Julien pour le rétablissement de l'idolâtrie ; car on a vu que Valentinien avait souffert l'exil pour la foi sous ce prince apostat. Il était fils du comte Gratien, qui, d'une origine médiocre, s'était élevé par son mérite à la dignité de préfet du prétoire ; et quoiqu'il ne fût lui-même que simple tribun des scutaires, il s'était fait connaître avantageusement par son esprit juste et pénétrant, par son caractère ferme et son courage éprouvé. Les besoins de l'empire et le vœu des soldats le déterminèrent à prendre un collègue, et comme il délibérait sur le choix, Dagalaïse, commandant de la cavalerie, lui dit : Si vous aimez vos proches, vous avez votre frère ; si vous aimez l'État, jetez les yeux sur un autre. Malgré cet avis, il choisit son frère Valens, et lui donna la pourpre un mois après sa propre élection. Dans le partage de l'empire, il se réserva l'Occident, avec la principale autorité, et laissa à Valens l'Orient, moins inquiété par les barbares.

Quoique Valentinien eût donné des preuves éclatantes de son attachement au christianisme, il n'apporta aucune entrave à l'exercice du culte païen, et il permit expressément à chacun de suivre telle religion qu'il vou-

ait. Il accorda même quelques privilèges aux pontifes
blâtres ; car il les exempta des charges municipales , et
ur accorda les honneurs dont jouissaient ceux qui
aient le titre de comte. Il se fit une règle de ne point
ervenir dans les affaires purement religieuses ; mais il
ussa cette maxime jusqu'à l'indifférence , et bien qu'il
personnellement attaché à la foi de Nicée , il ne prit
cune mesure efficace pour s'opposer à la persécution que
lens exerçait en Orient contre les catholiques. Il porta
annmoins plusieurs lois en faveur du christianisme. Il
a la défense que Julien avait faite aux chrétiens de te-
des écoles ; il exempta de la capitation les vierges et
veuves consacrées à Dieu ; il défendit aux ministres
la justice de faire aucune poursuite le dimanche contre
chrétiens. Enfin il reprit , pour les réunir au domaine
s empereurs , les biens que Julien avait fait rendre aux
ples , et il renouvela les lois de Constance et de Con-
ntin contre les sacrifices nocturnes et les pratiques
rètes de la magie et de l'art divinatoire.

Après avoir passé quelques mois à Constantinople, Va-
tinien vint s'établir à Milan , et il y était à peine arrivé
e l'évêque arien Auxence lui porta des plaintes contre
nt Hilaire , qu'il accusait de jeter le trouble dans son
ise ; parce qu'en effet le saint docteur , après des efforts
tiles pour ramener cet évêque à la foi de Nicée , avait
terminé une grande partie des fidèles à se séparer de
communion. L'empereur se laissa tromper par une pro-
sion de foi équivoque , et défendit à toute personne de
riger contre Auxence aucune imputation d'hérésie ;
is , sur les représentations de saint Hilaire , il ordonna
une conférence aurait lieu en présence de dix évêques
de quelques officiers de sa maison. Auxence fut pressé
vivement par le saint docteur , qu'il se vit forcé de re-
naître Jésus-Christ vrai Dieu et consubstantiel au
re. Il trouva cependant le moyen d'éluder la précision
cet aveu par un artifice de langage dans un écrit qu'il

remit à l'empereur, et qui était conçu de telle sorte qu'il pouvait signifier que Jésus-Christ était vrai Dieu, ou seulement qu'il était vrai fils. Du reste, on n'y trouvait point le mot de substance, et il contenait une adhésion expresse aux actes du concile de Rimini. Toutefois Valentinien ne balança pas à l'interpréter dans un sens orthodoxe; car il voulait par-dessus tout mettre fin à ces discussions sans être réduit à chasser Auxence de son siège, et comme saint Hilaire ne cessait de répéter qu'on trahissait la foi, il lui ordonna de sortir de Milan. Le saint évêque obéit; mais il publia un livre contre Auxence pour dévoiler sa fourberie et prémunir les fidèles contre la séduction. Il déplore dans cet écrit la confiance que plusieurs chrétiens semblaient placer dans la protection des hommes et des puissances de la terre; il fait ressortir les équivoques et l'insuffisance de la profession de foi remise par Auxence à l'empereur, et il finit en exhortant les catholiques à ne point voir l'Église dans les murailles d'un édifice matériel, mais à tenir leurs assemblées dans les lieux les plus écartés plutôt que de communiquer avec les ariens.

La publication de cet écrit est le dernier acte connu de la vie de saint Hilaire, qui mourut à Poitiers vers l'an 368. Outre le traité de la Trinité, celui des Synodes et les autres ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de ce illustre docteur des commentaires sur saint Matthieu, sur une grande partie des Psaumes. Il avait aussi composé des commentaires sur le livre de Job, sur le Cantique des cantiques, et quelques autres écrits qui sont perdus. Les ouvrages de saint Hilaire se distinguent en général par la chaleur et la vivacité du style, par la force et l'élévation des pensées, par une dialectique vigoureuse et une éloquence entraînante.

Saint Eusèbe de Vercell, le compagnon de ses dernières luttes contre l'arianisme, ne lui survécut pas longtemps. On croit qu'il termina l'an 370 une carrière rem-

ie de travaux apostoliques et de souffrances endurées pour la foi. Il avait traduit, en y faisant quelques retranchemens, les commentaires d'Eusèbe de Césarée sur les saumes; mais cette traduction ne nous est point parvenue. Nous n'avons de lui que la lettre qu'il écrivit à songlise pendant son exil, et une autre adressée à Grégoire, évêque d'Elvire, pour le féliciter de ne s'être point laissé battre par la chute d'Osius et des évêques tombés à Rimini. Ce Grégoire embrassa dans la suite le schisme des cifériens.

Parmi plusieurs disciples formés à l'école de saint Hilaire, on distingue surtout l'illustre saint Martin, devenu gloire de l'église gallicane. Il était né dans la Pannonie, de parens idolâtres; mais à l'âge de dix ans il se recevoir au nombre des catéchumènes. Il fut plus tard enrôlé malgré lui pour le service militaire, et la licence des camps ne l'empêcha pas de se livrer à la pratique de toutes les vertus. Un jour, pendant un hiver si rigoureux que plusieurs mouraient de froid, il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu qui s'efforçait en vain d'exciter la pitié des passans. Comme il n'avait que ses armes et ses habits, il tira son épée et coupa la moitié de son manteau, qu'il donna au mendiant pour se couvrir. Bientôt après il demanda le baptême, et dès qu'il eut obtenu son congé, il vint se ranger sous la conduite du saint évêque de Poitiers, qui le fit entrer presque aussitôt dans son clergé. C'était l'an 356, et saint Martin avait environ quarante ans. Il se rendit ensuite dans le lieu de sa naissance pour travailler à la conversion de ses parens, et pendant l'exil de saint Hilaire, il voulut se rendre près de Milan pour y mener la vie monastique; mais l'évêque arien Auxence, après l'avoir persécuté longtemps, le chassa enfin du pays. Ayant appris le retour de saint Hilaire, il s'empressa de venir le rejoindre, et bâtit deux lieues de Poitiers, dans un endroit nommé Ligugé, le premier monastère dont on connaisse l'établissement.

dans les Gaules. Il s'y retira avec plusieurs disciples, et ne tarda pas à devenir célèbre par d'éclatans miracles. On cite en particulier la résurrection de deux morts qui furent rappelés à la vie par ses prières. Il travaillait en même temps à convertir les idolâtres, qui étaient encore en assez grand nombre dans les villages, et il continua d'exercer avec un zèle infatigable ce pénible apostolat après qu'il eut été élevé quelques années plus tard sur le siège de Tours (1).

Saint Lidoire, évêque de cette ville, étant mort l'an 371, les fidèles songèrent à le remplacer par saint Martin; et pour le faire venir à Tours, un des citoyens, feignant que sa femme était malade, alla se jeter à ses pieds et le pria de venir la guérir. Les habitans se portèrent en foule à sa rencontre et le conduisirent à l'église, où il fut élu par acclamation, malgré l'opposition d'un petit nombre de personnes qui ne jugeaient de lui que par son extérieur négligé et la pauvreté de ses vêtemens. Élevé à l'épiscopat, saint Martin ne voulut point renoncer aux habitudes et aux exercices de la vie monastique. Il se fit bâtir une petite cellule près de l'église, et ensuite, pour être encore moins distrait, il se choisit une retraite dans un endroit désert entre la Loire et une montagne escarpée, environnée à une demi-lieue de la ville. Il s'y fit construire une cellule de bois, et vit bientôt se ranger sous sa conduite jusqu'à quatre-vingts moines, qui avaient tous des cellules séparées et la plupart creusées dans la montagne. Ils se réunissaient pour la prière et prenaient leur repas ensemble sur le soir. Ils ne possédaient rien en propre; il ne leur était permis ni d'acheter ni de vendre. Ils n'exerçaient aucun autre métier que celui de transcrire des livres; encore n'y employait-on que les plus jeunes. Les plus âgés s'appliquaient uniquement à la prière. Tels furent les commencemens du célèbre monastère connu depuis sous le nom de Marmoutier.

(1) Sulpit. Sever. *Vit. s. Martini*.

Peu de temps après son ordination, saint Martin fut obligé d'aller à la cour de Valentinien pour quelques affaires. L'empereur, prévenu contre lui par l'impératrice Justine, qui était arienne, ordonna de lui refuser l'entrée du palais. Martin s'étant présenté plusieurs fois inutilement, passa six jours dans le jeûne et la prière. Le septième jour, un ange lui apparut et lui dit de se rendre au palais avec assurance. Il trouva en effet toutes les entrées libres, et pénétra jusqu'à l'empereur, qui, en le voyant, éclata son indignation et ne daigna pas se lever pour lui faire honneur. Mais le siège où il était assis parut aussitôt couvert de flammes qui le forcèrent à se lever malgré lui; et changé tout-à-coup par ce miracle, il courut embrasser le saint évêque, lui accorda toutes ses demandes, et durant son séjour il le fit manger souvent à table.

Saint Martin parcourut plusieurs fois son diocèse pour anéantir dans les campagnes les superstitions de l'idolâtrie. Il fit même des courses apostoliques dans les autres provinces des Gaules, et partout ses discours et ses miracles produisirent un grand nombre de conversions. Un jour à Chartres, il passa par une bourgade toute païenne, et pendant qu'il prêchait l'Évangile aux habitants, une femme vint lui demander avec larmes de ressusciter son fils, qui venait d'expirer. Il prit le corps de l'enfant entre ses bras, et après une courte prière, il le rendit vivant à sa mère. Une foule d'idolâtres le convertirent aussitôt de les mettre au nombre des chrétiens. C'est le troisième mort que saint Martin ressuscita.

Il travaillait de ses propres mains, et souvent au péril de sa vie, à démolir les temples ou à couper les arbres que la superstition avait consacrés. Un jour qu'il voulait abattre un vieux pin voisin d'un temple, les idolâtres s'y opposèrent, à moins qu'il ne consentît lui-même à être attaché dans l'endroit où l'arbre devrait tomber. Il accepta la condition, et au moment où l'arbre commençait

à tomber sur lui, ayant fait le signe de la croix, il le renversa de l'autre côté, au grand étonnement des idolâtres qui s'empressèrent de demander le baptême. Il fut plusieurs fois attaqué par des païens furieux qui essayèrent de le mettre à mort ; mais il fut délivré miraculeusement de tous les périls où son zèle l'exposait. On trouve le détail de ces miracles dans l'histoire de sa vie, écrite par Sulpice Sévère, qui avait été son disciple.

D'autres missionnaires exerçaient aussi leur zèle à extirper l'idolâtrie dans les Gaules. Saint Marcellin prêcha la foi avec le plus grand succès dans les provinces voisines des Alpes, et particulièrement à Embrun, dont il fut le premier évêque. Deux de ses disciples, saint Dominin et saint Vincent, produisirent de nombreuses conversions à Digne, où l'on érigea de même un siège épiscopal qu'ils occupèrent l'un après l'autre. On place également vers cette époque la fondation des églises d'Angers, de Rennes, de Bayeux, et de plusieurs autres où l'on ne trouve point d'évêques auparavant ; ce qui porte à croire naturellement que le nombre des chrétiens y prit alors un accroissement considérable.

Tandis que la foi se répandait ainsi en Occident parmi les païens, plusieurs saints évêques et d'illustres docteurs travaillaient à la défendre en Orient contre les attaques des sectaires. On distingue surtout dans ce nombre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, qui obtinrent par leurs vertus, leur génie et leurs travaux, une réputation si brillante. Basile était né l'an 329 à Césarée, métropole de la Cappadoce ; il avait pour aïeule sainte Macrine près de laquelle il fut élevé, et pour mère sainte Emmelie. Deux de ses frères, Grégoire de Nysse et Pierre de Sébaste, sont comptés au nombre des saints, aussi bien que sa sœur Macrine. Après avoir reçu dans sa famille avec de hautes leçons de piété, les premiers élémens de lettres humaines, il fréquenta les écoles de sa ville natale puis il alla entendre à Constantinople le sophiste Liba

is, et vint enfin à Athènes, où il fut reçu par saint Grégoire de Nazianze, avec qui il était déjà lié d'une étroite amitié, qui ne se refroidit jamais dans la suite. Grégoire avait né vers l'an 328 dans un petit bourg de la même province, et il avait successivement étudié à Césarée de Cappadoce, à Césarée de Palestine et à Alexandrie. Pendant son séjour à Athènes, la liaison des deux amis se fortifia par la conformité des mêmes goûts et la pratique des mêmes vertus. Évitant les folies de leurs compagnons, ne connaissant que deux chemins, celui de l'église chrétienne et celui des écoles, ils s'appliquaient de concert à l'étude approfondie des saintes lettres, en même temps qu'ils se perfectionnaient dans les sciences humaines. Ils comptent parmi leurs condisciples le prince Julien, qui professait encore extérieurement le christianisme, mais dont l'esprit mobile et faux, l'extérieur bizarre et déréglé, inspiraient dès lors à Grégoire de sinistres pressentimens. Quel monstre nourrit l'empire romain ! disait-il à Basile en voyant passer Julien. Dieu veuille que je sois un autre prophète !

De retour à Césarée après ses études finies, Basile embrassa la carrière du barreau. Mais ses propres réflexions sur celles que lui suggéra Macrine, sa sœur aînée, le détachèrent bientôt de toutes les occupations mondaines. Il demanda le baptême en 357, et ne songea plus qu'à vivre selon les maximes les plus parfaites de l'Évangile. Pour se guider dans l'accomplissement de ce dessein, il consulta les saints solitaires de l'Égypte, de la Palestine et de la Syrie ; puis, l'esprit plein de leurs exemples, il se retira dans la province de Pont, près du fleuve Iris et de la ville d'Ibore, où sa sœur Macrine avait fondé depuis quelque temps un monastère de filles qu'elle gouvernait avec sa mère. Il emportait l'espoir d'être suivi bientôt dans cette solitude par son ami Grégoire. Celui-ci, en effet, après avoir reçu le baptême à son retour d'Athènes, avait de son côté renoncé aux espérances du monde pour

s'appliquer uniquement à marcher dans les voies de la perfection chrétienne. La méditation des livres saints, la prière et le travail, remplissaient ses jours et une partie de ses nuits. Mais des affaires domestiques et les soins qu'il lui imposait l'âge avancé de ses parens l'obligèrent à différer l'époque de sa retraite.

Basile embrassa avec ardeur toutes les pratiques de la vie monastique, n'ayant pour lit que la terre, pour vêtement qu'une tunique et un manteau, pour nourriture que du pain, de l'eau, du sel et quelques légumes. Il portait un cilice la nuit, ne se baignait jamais et ne faisait point de feu. Sa constitution, naturellement délicate, s'altéra promptement parmi ces austérités, et depuis lors il devint sujet à des maladies si graves et si fréquentes, que sa vie ne fut plus en réalité qu'une longue suite de souffrances. Il écrivit plusieurs lettres à saint Grégoire de Nazianze, qui vint enfin le rejoindre. Un certain nombre de disciples touchés de ses exemples s'étaient déjà placés sous sa conduite. Tous ensemble s'appliquèrent avec une sainte émulation à la prière, qu'ils faisaient en commun aux travaux du corps, dont ils se disputaient les plus pénibles, à l'étude des livres saints et des anciens interprètes, d'Origène surtout, dont le saint fit un extrait sous le nom de *Philocalie*. L'éclat de leurs vertus et la charité dont saint Basile fit preuve pendant une famine, en vendant tous ses biens pour les distribuer aux pauvres, attirèrent bientôt l'attention de tout le pays sur cette solitude, et de nouveaux disciples vinrent en grand nombre se joindre aux premiers. Saint Basile fonda pour les recevoir un monastère à quelque distance de celui de sa sœur, et lorsqu'il les eut affermis dans la pratique d'une vie régulière, il se mit, selon le rapport de Rufin, à parcourir les villes et villages du Pont, exhortant les chrétiens à tout quitter pour Dieu, à bâtir des monastères, à sanctifier ces pieuses retraites par une vie toute de pénitence et de charité. Il renouvela ainsi toute la pro-

ince. Sozomène et saint Grégoire de Nysse confirment le récit de Rufin ; le premier parle, en effet, du grand nombre de monastères que saint Basile établit dans le Pont, et le second, du grand concours de peuples qui venaient à lui de toutes parts (1).

Saint Basile composa pour ses disciples un recueil de maximes tirées de l'Écriture et présentant le détail de ce qu'ils devaient faire ou éviter pour se rendre agréables à Dieu. Ensuite il écrivit ses *constitutions monastiques* et ses *règles*, divisées en deux parties, l'une qui contient cinquante-cinq articles où les principes généraux de la vie spirituelle sont expliqués à fond ; l'autre qui entre dans le détail des actions et qui renferme trois cent treize articles, mais beaucoup plus courts que les premiers. Rufin d'Aquilée traduisit en latin les règles de saint Basile, qui ont été depuis abrégées et réduites à vingt-trois articles par le cardinal Bessarion. Quelques auteurs, d'après le témoignage de Sozomène, attribuent ces règles à Eustathe de Sébaste, qui avait déjà peu de temps auparavant fondé quelques monastères dans les provinces voisines. Mais le témoignage de Rufin, celui de Photius et l'autorité du cinquième concile général, ne permettent pas de douter qu'elles ne soient réellement de saint Basile. C'est ainsi qu'il jeta les premiers fondemens de l'ordre religieux qui porte son nom et qui prit dans la suite un si prodigieux accroissement. Il écrivit encore pour l'instruction de ses disciples quelques autres ouvrages qui, avec ceux dont nous venons de parler, sont désignés sous le titre général d'*Ascétiques*. Saint Pierre, depuis évêque de Sébaste, le plus jeune de ses frères, vint le joindre dans la solitude et gouverna après lui son monastère.

Saint Grégoire fut obligé de s'en séparer bientôt, rappelé par son père, évêque de Nazianze, qui avait besoin de son aide et qui songeait à l'élever au sacerdoce. Comme

(1) Ruf. lib. II.—Sozom. lib.VI.—Greg. Nyss. in *Basil.*

il redoutait singulièrement cet honneur, son père prit le parti de ne point le prévenir, et de l'ordonner malgré sa résistance, un jour de fête, pendant la célébration des saints mystères. Il lui confia aussitôt le soin de la prédication et l'instruction des catéchumènes. Mais blessé de cette sorte de violence, à laquelle le peuple avait pris part, Grégoire retourna dans sa retraite auprès de saint Basile, c'était au commencement de l'an 362. Toutefois il revint à Nazianze pour la fête de Pâques, et plusieurs discours qu'il prononça devant le peuple eurent bientôt effacé l'impression fâcheuse que son éloignement avait produite dans quelques esprits. Il eut ensuite la consolation de reconcilier avec son père les moines de son diocèse et une partie des catholiques, qui s'étaient séparés de sa communion parce qu'il avait eu la faiblesse de souscrire à la formule de Rimini, quoiqu'il fût demeuré constamment attaché à la foi catholique.

Saint Basile revint lui-même à Césarée, quelques mois après l'ordination de Grégoire, pour assister aux derniers momens de Dianée, évêque de cette ville. Il eut le même sort que son ami. Eusèbe, successeur de Dianée, sentit combien il lui importait d'attacher plus étroitement à son église un homme de tant de lumières et d'expérience, mais qui n'appartenait encore au clergé que par le titre de lecteur. Il éleva donc Basile à la prêtrise, malgré la résistance du saint, qui reçut alors de Grégoire de Nazianze les consolations qu'il lui avait données lui-même peu de temps auparavant. Basile commença aussitôt l'exercice de ses fonctions en instruisant le peuple, et il le fit avec tant d'éclat, que, malgré sa modestie, l'église de Césarée l'honorait à l'égal de l'évêque. Soit qu'Eusèbe eût conçu du dépit, soit par une autre cause inconnue, un différend ne tarda pas à s'élever entre lui et Basile; les moines, ainsi que la plus grande partie du peuple, prirent parti pour ce dernier, qui, craignant un schisme, se retira de nouveau dans la solitude du Pont, où il emmena

saint Grégoire de Nazianze. Mais il en sortit trois ans plus tard pour venir à Césarée, au secours de la foi menacée par les entreprises de Valens (1).

En effet, cet empereur, entraîné dans le parti des anoméens par les suggestions de sa femme et par les intrigues d'Eudoxe de Constantinople, ne tarda pas à exercer contre les catholiques une persécution violente dans laquelle les demi-ariens furent eux-mêmes enveloppés. Un grand nombre de ces derniers, dans un concile tenu à Lampsaque au printemps de l'an 365, avaient rejeté la formule de Rimini, confirmé celle d'Antioche ou de Séleucie, et ordonné le rétablissement des évêques déposés à Constantinople par les anoméens. Ils envoyèrent ensuite des députés à Valens pour l'informer de ces décisions ; mais il les engagea à se rattacher au parti d'Eudoxe, et sur leur refus il les condamna à l'exil. La révolte de Procope, qui prit la pourpre vers la fin de cette année, vint presque aussitôt faire diversion à ces démêlés et contenir pendant quelques mois les mauvaises dispositions de Valens. Dès que la guerre civile fut terminée, il fit comparaître devant une assemblée d'évêques anoméens, Eleusius de Cyzique, un des chefs du parti semi-arien, et par ses menaces il le contraignit de communiquer avec eux. Mais cet évêque, à peine de retour dans son diocèse, répara cette faiblesse par des marques éclatantes de repentir. Valens persécuta aussi à Constantinople tous ceux qui ne partageaient pas ses erreurs. Il chassa de la ville les chefs des catholiques et des demi-ariens ; il défendit leurs assemblées, et fit en même temps fermer les églises des novatiens, qui professaient la consubstantialité du Verbe.

Ces violences eurent pour résultat de rattacher à l'Eglise catholique un grand nombre des évêques demi-ariens. Peu de temps après le concile de Lampsaque, ils en tinrent plusieurs autres en divers endroits de l'Asie-

(1) Sozom. lib. VI.— Greg. Naz. *Orat.* xx.

Mineure , où ils convinrent de recourir à l'empereur Valentinien et au pape Libère. Ils députèrent à cet effet Eustathe de Sébaste, Sylvain de Tarse, et Théophile, évêque de Castabale, avec ordre d'embrasser la communion et la foi de l'Église romaine sans élever aucune dispute sur le terme de consubstantiel. Ces députés ne trouvant plus en Italie l'empereur Valentinien, s'adressèrent seulement au pape, qui témoigna d'abord quelques doutes sur leur orthodoxie ; mais comme ils protestèrent qu'ils avaient depuis long-temps condamné les impiétés d'Arius et confessé le Fils semblable au Père en toutes choses, il les reçut dans sa communion, après avoir exigé d'eux une profession de foi par écrit où ils adoptèrent sans restriction le symbole de Nicée. Ils ajoutèrent à la fin ces paroles, qui étaient une reconnaissance formelle de l'autorité du souverain pontife sur toutes les églises : « Si quelqu'un veut intenter une accusation contre nous ou contre ceux qui nous ont envoyés, qu'il vienne avec des lettres de votre sainteté par-devant les évêques orthodoxes, pour se soumettre comme nous au jugement de ceux que vous aurez désignés. » Le pape leur remit ensuite une lettre adressée nommément à soixante-quatre évêques demi-ariens, et en général à tous les évêques orthodoxes de l'Orient, pour leur témoigner la joie que lui cause la pureté de leur foi et leur union avec les Occidentaux ; il les informe en même temps que presque tous ceux qui avaient souscrit par surprise ou par violence à la formule de Rimini, l'ont ensuite condamnée formellement et sont rentrés dans la communion de l'Église romaine (1).

Ce fut le dernier acte important du pontificat de Libère, qui mourut le 24 septembre de l'an 366, après avoir tenu le saint-siège quatorze ans, laissant une mémoire en vénération ; car la faiblesse passagère, et du reste fort douteuse, qu'on lui reproche, n'a pu ternir la gloire du zèle

(1) Socr. lib. IV.—Sozom. lib. VI.

et du courage qu'il montra depuis pour la défense de la foi. On élut à sa place Damase, Espagnol de naissance, et diacre de l'Eglise romaine; il était âgé de soixante ans, et recommandable par ses lumières, ses vertus et son attachement à la saine doctrine. Un autre diacre nommé Ursin, jaloux de cette préférence, excita une cabale contre lui; et, soutenu de quelques factieux, il parvint à se faire ordonner évêque de Rome, contre toutes les règles. Cette usurpation donna lieu à des rixes sanglantes, dans lesquelles un grand nombre de personnes furent blessées et cent trente-sept perdirent la vie. Les partisans de Damase, qui formaient la majorité et la plus saine partie du peuple, finirent par l'emporter, et Ursin fut banni de Rome. Ce dernier obtint son rappel l'année suivante; mais de nouveaux troubles excités par ses intrigues obligèrent l'empereur à l'exiler dans les Gaules. Le préfet de Rome fit enlever aux schismatiques l'église dont ils s'étaient emparés; et plus tard un rescrit impérial leur défendit de tenir des assemblées dans la ville ni dans le voisinage. Toutefois le schisme ne s'éteignit point, et l'on verra plus tard la faction d'Ursin poursuivre le pape Damase par les plus odieuses calomnies (1).

Les députés orientaux, munis des lettres de communion du pape Libère, se rendirent en Sicile, en Illyrie et

(1) Ammien Marcellin en rapportant l'histoire de ce schisme (lib. XXVII) ajoute que la papauté procure à ceux qui l'obtiennent un établissement sûr où ils sont enrichis par les offrandes des dames romaines. « Ils ne sortent, dit-il, qu'en équipages magnifiques, ils ne paraissent que superbement vêtus, et la délicatesse de leur table le disputerait à celles des rois. » On sent aisément la malignité de l'écrivain païen dans l'exagération de ces paroles; mais, réduites à leur juste valeur, elles prouvent que la papauté était dès lors environnée d'un éclat extérieur qui pouvait exciter l'ambition. On cite d'ailleurs ce mot de Prétextat, préfet de Rome, au pape Damase : Cédez-moi votre place, et sur-le-champ je me ferai chrétien. Du reste, dans le même endroit cet historien rend témoignage de la vie simple, modeste et frugale des évêques de province.

dans plusieurs autres provinces de l'Occident, où ils reçurent des lettres semblables. De retour en Orient, ils les remirent à un concile qui se tint à Tyane, et qui les envoya à toutes les églises, en faisant remarquer que le nombre des évêques qui les avaient écrites était beaucoup plus considérable que ceux de Rimini. Le concile les exhortait donc à entrer dans leur communion, et il invitait en même temps tous les évêques de l'Orient à s'assembler à Tarse en Cilicie, avant la fin du printemps, pour mettre fin à toutes les divisions en confirmant solennellement la foi de Nicée; mais trente-quatre évêques de l'Asie, réunis dans la Carie, persistèrent à rejeter le terme de consubstantiel, pour s'en tenir à la formule d'Antioche et de Séleucie, que l'on attribuait au martyr saint Lucien. D'un autre côté, Valens, prévoyant que la tenue du concile indiqué à Tarse porterait le dernier coup à l'arianisme, écrivit aux évêques des lettres menaçantes pour leur défendre de s'assembler, et il ordonna de chasser de leurs églises ceux qui avaient été bannis ou déposés sous le règne de Constance, et qui avaient repris leur place sous celui de Julien.

En vertu de cet ordre, le préfet d'Égypte entreprit d'enlever les églises à saint Athanase et de le chasser d'Alexandrie. Mais les catholiques, après d'inutiles réclamations, s'attroupèrent en grand nombre et s'émurent à tel point qu'une sédition était près d'éclater. Le préfet se vit donc obligé de dissimuler durant quelques jours, puis, quand les esprits furent calmés, il envahit pendant la nuit l'église où le saint patriarche faisait sa demeure, et le fit chercher partout pour l'éloigner avant qu'on pût en avoir connaissance. Saint Athanase était sorti le soir même d'Alexandrie, et il se retira dans le bâtiment qui contenait le tombeau de ses pères. Il y demeura quatre mois, après lesquels Valens donna ordre de le rappeler, soit pour apaiser le peuple d'Alexandrie, soit dans la crainte d'irriter l'empereur Valentinien et de soulever tout l'Occi-

dent. Le saint patriarche cessa dès ce moment d'être inquiété, et resta paisiblement dans son église jusqu'à la fin de sa vie.

Valens se disposait alors à marcher contre les Goths qui ravageaient la Thrace, et avant de s'exposer aux périls de la guerre, il demanda le baptême, qu'il reçut des mains d'Eudoxe, évêque de Constantinople. Cet hérétique lui fit jurer dans la cérémonie même de demeurer fidèlement attaché à sa doctrine et de poursuivre tous ceux du sentiment contraire. Peu de temps après, comme il était en Pannonie, l'évêque de Murce, arien déclaré, demanda et obtint la grâce d'Eunomius, condamné à l'exil comme complice de la conjuration de Procope. L'empereur témoigna même le désir de voir ce fameux sectaire. Mais Eudoxe l'en détourna, dans la crainte de voir diminuer son propre crédit, et plus encore par suite de la haine qu'il avait conçue depuis long-temps contre Eunomius, car ce dernier, après la mort de Constance, s'était déclaré contre Eudoxe, à tel point qu'il avait ordonné, de concert avec Aétius, un autre évêque pour Constantinople (1).

L'expédition contre les Goths dura deux ans, et ce fut probablement pendant cet éloignement que se tint le concile de Laodicée en Phrygie, où l'on fit soixante canons de discipline célèbres dans l'antiquité. On défendit d'élever au sacerdoce les nouveaux baptisés, de faire les ordinations en présence des catéchumènes, de laisser au peuple le choix des évêques, et d'en établir dans les bourgs et les villages. On fit divers réglemens touchant les cérémonies de l'Église et les fonctions des différens ministres. Ainsi il est défendu aux sous-diacres et aux clercs inférieurs de toucher les vases sacrés, de porter l'étole, et même d'entrer dans la diaconie. Il n'est permis qu'aux prêtres d'entrer dans le sanctuaire pour y communier. On défend aux évêques et aux prêtres de célé-

(1) Philost. lib. VIII.—Theodor. lib. IV.

brer le saint sacrifice dans leurs maisons, aux diacres de s'asseoir devant le prêtre sans sa permission. D'autres dispositions concernent l'office des chantres, des exorcistes, des lecteurs et des portiers. Dans les assemblées de l'Église, après le sermon de l'évêque, on devra faire les prières des catéchumènes, puis celles des pénitens avec l'imposition des mains, et quand ils seront sortis, celles des fidèles, quiseront suivies du baiser de paix, du sacrifice et de la communion. Pendant le carême, on ne devra célébrer le sacrifice ni faire la mémoire des martyrs que le samedi et le dimanche. Il est défendu à tous les clercs de prêter à usure, d'entrer dans les tavernes et d'assister aux danses et aux spectacles. On interdit aussi la danse à tous les fidèles, ainsi que les festins dans les cabarets. On défend de chômer le samedi à l'exemple des Juifs, ou d'assister à des assemblées illicites pour rendre un culte secret aux anges, ce qui a rapport à quelques sectes de gnostiques qui adoraient les anges à l'exclusion de Dieu, le regardant comme trop élevé pour que les hommages des hommes pussent arriver jusqu'à lui. Il est interdit aux fidèles de communiquer avec les hérétiques dans la prière ou de contracter des mariages avec eux. Il serait trop long de rapporter toutes les autres dispositions de ce concile, dont les canons sont au nombre de soixante. Le dernier contient un catalogue des livres saints tel que nous l'avons aujourd'hui, sauf les livres de Judith, de Tobie, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique, des Machabées et de l'Apocalypse, dont l'autorité était encore regardée comme douteuse par quelques églises particulières.

• Valens après avoir remporté sur les Goths plusieurs avantages considérables, les réduisit à demander la paix, qu'il leur accorda l'an 369. En retournant à Constantinople et passant par Tômi, capitale de la Scythie, sujette aux Romains, il voulut forcer l'évêque saint Bretannion à communiquer avec les ariens. Il se rendit à l'église épi-

scopale un jour de fête pour assister à la célébration des saints mystères avec les sectaires qui l'accompagnaient. Mais l'évêque après avoir protesté de son inviolable attachement à la foi de Nicée, sortit de cette église pour aller célébrer l'office dans une autre. Tout son peuple le suivit, en sorte que Valens demeura seul avec son escorte. Irrité de cet affront, il fit arrêter Bretannion et l'envoya en exil. Mais comme il importait au repos de l'empire de ne donner aucun sujet de mécontentement à la nation des Scythes, dont Bretannion était le seul évêque, l'empereur ne tarda pas à le rappeler (1).

Au commencement de l'année 370, Valens partit pour Antioche afin de veiller de plus près aux opérations de la guerre contre les Perses, rallumée trois ans auparavant. Son départ fut suivi presque immédiatement de la mort d'Eudoxe, évêque de Constantinople, que les ariens remplacèrent aussitôt par Démophile de Bérée. Ce dernier passait pour avoir déterminé la chute imputée au pape Libère, et son élection indigna tellement une partie du peuple, qu'au lieu des acclamations ordinaires, des cris insultans se firent entendre pendant la cérémonie même de son ordination. Les catholiques, de leur côté, choisirent Evagre pour évêque, et le firent ordonner; mais l'empereur n'en fut pas plus tôt instruit qu'il se hâta de l'envoyer en exil, où il mourut peu de temps après. Les ariens à cette occasion exercèrent toutes sortes de violences contre les catholiques; ils en traduisirent un grand nombre devant les tribunaux, et les firent condamner à la prison ou à de grosses amendes; ils en frappèrent d'autres avec une brutalité révoltante, et il y en eut même plusieurs qui perdirent la vie. Saint Euloge est le plus célèbre de ces martyrs, dont l'Eglise honore la mémoire le 3 juillet. Pour obtenir la répression de ces violences, une députation de quatre-vingts ecclésiastiques se rendit à Nicomédie, où

(1) Theodor. lib. IV.—Sozom. lib. VI.

l'empereur s'était arrêté. Mais au lieu de leur rendre justice, il les fit embarquer comme pour les envoyer en exil, et donna des ordres secrets pour les faire périr sur mer en mettant le feu au vaisseau qui les portait. Cet ordre barbare fut exécuté par les matelots, qui s'échappèrent au moyen d'une chaloupe (1).

Valens, poursuivant sa route, passa en Galatie, où ses efforts en faveur de l'arianisme ne rencontrèrent presque aucune résistance. Il se dirigea ensuite vers la Cappadoce, espérant que le métropolitain Eusèbe, séparé alors de saint Basile, se laisserait facilement entraîner. Mais, à la vue de ce péril, saint Grégoire de Nazianze employa toute son influence pour faire cesser la division qui troublait l'église de Césarée. Il parvint à dissiper les préventions d'Eusèbe, et détermina Basile à quitter sa solitude du Pont pour venir au secours des catholiques. Valens et les évêques ariens de sa suite trouvèrent donc le saint prêtre à Césarée, et ne négligèrent rien pour le gagner. Flatteries, promesses, menaces, tout fut inutile. Déployant autant de courage que d'éloquence à défendre la foi, Basile exhorta avec autorité Valens et ceux qui l'accompagnaient à reconnaître leurs erreurs et à cesser la persécution. Ces remontrances énergiques déterminèrent l'empereur à se retirer, sans pousser plus loin ses entreprises contre une église où les ariens comptaient trop peu de partisans (2).

Après ce triomphe éclatant, saint Basile s'appliqua de plus en plus à seconder l'évêque Eusèbe, et leur union

(1) Theodor. lib. IV.—Socr. lib. IV.

(2) Plusieurs critiques habiles placent cet événement avant la guerre contre les Goths, et leur opinion a bien quelque fondement. Mais il y a tant d'incertitude et d'obscurité dans la chronologie relative à l'histoire de saint Basile, que nous avons cru devoir avec Fleury et le P. Pagi rapporter ce fait à l'époque indiquée par Sozomène; car il est certain qu'il s'écoula peu de temps entre le retour de saint Basile et son élévation à l'épiscopat.

devint si étroite, que le souvenir même de leur dissentiment semblait effacé. Eusèbe, ordonné aussitôt après son baptême, n'avait ni l'instruction ni l'expérience nécessaires pour se diriger dans des temps aussi difficiles, et il sentit le besoin de recourir aux lumières du saint docteur. Celui-ci, devenu son conseiller, ne le quittait point, et lui suggérait les ordres qu'il convenait de donner, puis il les exécutait avec modestie ; de sorte qu'il savait ménager la délicatesse de l'évêque et paraître toujours dans la dépendance convenable, bien qu'il eût en effet la principale autorité. L'activité de son zèle suffisait à tout ; il parlait aux magistrats, terminait les contestations entre les fidèles, prenait soin des pauvres, s'occupait de l'hospitalité, dirigeait les vierges et les moines, et se chargeait encore du ministère de la prédication. Saint Grégoire de Nazianze, de qui nous tenons ces détails, ajoute qu'il réglait aussi l'ordre des prières et des cérémonies, ce qui semble être une allusion à la liturgie qu'on a toujours attribuée à saint Basile, et que les églises orientales observent encore avec quelques modifications. La charité du saint prêtre brilla dans tout son éclat pendant une famine horrible qui désola en 370 les provinces de l'Asie-Mineure. Ceux qui avaient des subsistances profitaient de la détresse universelle pour les vendre à un prix exorbitant. Mais les éloquents exhortations de saint Basile touchèrent les cœurs, firent ouvrir les greniers des riches, et on le vit lui-même faire apporter sur la place publique de vastes chaudières pleines de viande et de légumes qu'il distribuait aux pauvres, avec l'aide de ses amis et de ses serviteurs (1).

Tels étaient les services éminens que saint Basile rendait à l'église de Césarée, lorsque Eusèbe mourut la même année, après un épiscopat signalé par une résistance glorieuse aux persécutions de Julien et de Valens. Le

(1) Greg. Naz. *Orat.* xx. — Sozom. lib. VI.

siège que cette mort laissait vacant devint aussitôt le but de toutes les ambitions. C'était un des premiers de l'Orient, puisqu'il comprenait dans les limites de sa juridiction plus de la moitié de l'Asie-Mineure. Les évêques de la province, appelés par les lettres du clergé métropolitain, se rendirent à Césarée pour procéder à l'élection. Saint Basile était manifestement le plus digne de tous les suffrages, mais les grands du pays, qui avaient éprouvé plus d'une fois sa fermeté apostolique, cherchaient à l'écartier. Ils avaient dans leur parti les hérétiques et même un certain nombre d'évêques. Saint Grégoire le père, évêque de Nazianze, retenu alors par une maladie, écrivit fortement en faveur de Basile, et pressa saint Eusèbe de Samosate de se rendre sur les lieux pour appuyer l'élection du saint docteur. Eusèbe vint en effet à Césarée, où sa présence fut d'un grand secours. Cependant l'intrigue multipliait ses efforts et se servait de tous les prétextes pour exclure saint Basile ; on allait jusqu'à lui reprocher la faiblesse de sa complexion ; sur quoi l'évêque de Nazianze demandait, dans une seconde lettre qu'il eut occasion d'écrire à ce sujet, si l'église de Césarée avait besoin d'un athlète et non d'un évêque. Enfin il manquait une voix pour que l'élection de Basile fût canonique. A cette nouvelle, l'évêque de Nazianze, presque à l'extrémité, sort de son lit, se fait porter à Césarée, et vient, au risque de sa vie, compléter le nombre des suffrages requis. Cet acte de dévouement le rendit à la santé comme par miracle.

Saint Basile, ordonné évêque de Césarée, s'efforça de gagner par sa douceur et sa modestie ceux qui s'étaient opposés à son élection, et il n'y eut bientôt dans le clergé et dans le peuple qu'un même sentiment d'admiration pour ses vertus et son génie. Il n'oublia rien pour augmenter la piété parmi les fidèles ; il les exhortait au jeûne, aux veilles, à la prière en commun, à la méditation des saintes Écritures ; et comme ils se réunissaient

souvent à l'église pendant une grande partie de la nuit, il introduisit l'usage de réciter ou de chanter les psaumes à deux chœurs, afin qu'ils fussent ainsi moins fatigués. Cet usage de la psalmodie alternative remontait à l'origine du christianisme, et il était répandu dans toute l'Égypte et dans la plus grande partie de l'Orient; mais quelques églises ne l'avaient point encore adopté, et saint Basile fut même obligé de justifier cette innovation dans une lettre à l'église de Néocésarée. Saint Ambroise établit quelques années plus tard la même pratique à Milan, d'où elle se répandit ensuite dans tout l'Occident.

Plein d'une tendre et active charité, saint Basile s'appliquait à soulager toutes les misères. Il consolait par ses discours ou par ses lettres les veuves et les personnes affligées; il visitait les pauvres, s'occupait avec sollicitude de leurs affaires ou de leurs besoins, les protégeait auprès des personnes puissantes, et prenait soin que les biens donnés à l'église pour leur entretien ne pussent jamais être détournés de cet emploi. Enfin il fit bâtir près de Césarée un vaste hôpital pour y loger ceux qui n'avaient point d'asile, pour y recevoir les étrangers, les malades et tous ceux qui avaient besoin de secours, particulièrement les lépreux, que l'on voyait auparavant répandus dans toute la ville. Il y joignit un monastère pour servir de retraite aux moines qui vivaient auprès de lui sous sa discipline. Une de ses nièces gouvernait à Césarée même un monastère de vierges qu'il dirigeait par ses instructions, et l'on voit par une lettre adressée à une religieuse nommée Théodora, qu'il ne dédaignait pas d'entrer dans les plus petits détails pour leur expliquer les pratiques et les règles de la vie ascétique. Son clergé imitait l'exemple des moines, et la plupart de ses prêtres vivaient eux-mêmes dans la pauvreté et du travail de leurs mains. Aussi prenait-il toutes les précautions pour n'admettre à la cléricature que les sujets les plus dignes. Comme plusieurs s'y engageaient par la crainte d'être

enrôlés, et que les chorévêques abandonnaient aux prêtres des bourgades le choix des ministres inférieurs, il s'empressa de remettre en vigueur l'ancienne discipline. Il écrivit aux chorévêques de lui envoyer le catalogue des ministres de chaque bourgade avec des notes sur chacun d'eux, d'examiner avec soin leurs mœurs, de s'informer quelle a été leur conduite dès leur jeunesse, de remettre au rang des laïques ceux qui seront trouvés indignes, d'apporter le même soin à l'examen de ceux qui se présenteront à l'avenir, et de n'en recevoir aucun sans son consentement. Ayant appris qu'un prêtre âgé de soixante-dix ans avait une personne du sexe à son service, il lui ordonna de la renvoyer, suivant les canons du concile de Nicée, ajoutant que s'il continue de la garder, il demeurera interdit de ses fonctions, et que s'il entreprend de les exercer, il sera excommunié avec tous ceux qui oseront communiquer avec lui. Un seigneur nommé Nectaire lui ayant recommandé un ecclésiastique pour une cure, saint Basile lui fit sentir que, malgré tout son désir de le contenter, il ne pouvait rien accorder à ses sollicitations, et qu'étant obligé de choisir les sujets les plus dignes, il devait aussi, pour les connaître, suivre les règles établies par les canons, afin de n'avoir pas à craindre la responsabilité qu'il encourrait s'il venait à se tromper en s'en écartant.

Saint Basile étendait en même temps sa sollicitude sur les autres églises, et il montra surtout le plus grand zèle pour mettre un terme aux divisions qui troublaient depuis si long-temps l'Orient. Il résolut d'invoquer pour cet effet l'intervention du pape et des Occidentaux, dans l'espoir que l'autorité d'un si grand nombre d'évêques unis au Saint-Siège servirait à confondre les ariens, ou les obligerait du moins à suspendre leurs violences. Il désirait amener aussi les Occidentaux à reconnaître saint Méléce pour évêque d'Antioche, afin de réunir ainsi les catholiques divisés en Orient par le schisme de cette

glise. Il écrivit à saint Athanase pour solliciter sa médiation, le priant de députer quelques personnes en Occident, et de travailler lui-même à la réunion des esprits, en accordant sa communion à Mélèce et à d'autres évêques également attachés à la foi orthodoxe. Dorothee, diacre du parti de Mélèce, porta les lettres de saint Basile, et fut accueilli avec bonté par saint Athanase, qui lui joignit un de ses prêtres, nommé Pierre, pour porter la réponse et concourir aux mesures les plus propres à établir l'union. Saint Basile, après s'être concerté avec Mélèce, écrivit une lettre au pape Damase pour réclamer son appui en faveur des catholiques, et il remit cette lettre au diacre Dorothee, avec une autre pour saint Athanase, où l'on trouve un témoignage authentique de la foi des Orientaux relativement à l'autorité du souverain pontife. « Il nous a paru convenable, dit le saint docteur, d'écrire à l'évêque de Rome, pour qu'il connaisse ce qui se passe ici et qu'il donne sa décision. Comme il est difficile qu'il envoie promptement des députés au sein d'un concile, il faut qu'il agisse de sa propre autorité, et commette des hommes de son choix pour corriger avec douceur, mais avec fermeté, ceux qui ne marchent pas dans la bonne voie. » Il ajoute que les députés devront apporter avec eux les actes de tout ce qui a été fait pour annuler la formule de Rimini, et qu'il sera également nécessaire qu'ils condamnent l'erreur de Marcel d'Ankyre. « Car on ne voit point, dit-il, qu'ils se soient jamais prononcés contre lui, bien qu'on puisse leur reprocher de l'avoir admis autrefois à la communion par ignorance de ses véritables sentimens. » Il n'est pas étonnant que saint Basile s'exprime ainsi relativement à Marcel d'Ankyre, dont la doctrine était fort décriée parmi les Orientaux, et qui lui était suspect d'ailleurs comme n'admettant qu'une seule hypostase. Car on remarque dans une autre lettre de saint Basile qu'il condamnait par ce motif Julien d'Antioche, en l'accusant de partager les erreurs

de Marcel d'Ancyre. Le diacre Dorothee se rendit à Rome après s'être concerté avec saint Athanase; mais son voyage n'eut pas le résultat qu'il espérait, du moins en ce qui touchait Méléce. Toutefois, nous voyons par divers conciles tenus vers ce même temps, que les Occidentaux eurent à cœur de venir au secours des églises de l'Orient.

Le pape Damase ayant assemblé à Rome, vers l'an 374, un nombreux concile dans lequel Ursace et Valens furent excommuniés, il notifia ce jugement par une lettre synodale adressée aux évêques d'Égypte, et sans doute à tous les autres, pour relever ceux qui étaient tombés dans l'arianisme. Saint Athanase, après avoir reçu cette lettre, assembla de son côté un concile à Alexandrie, au cours duquel il écrivit aux églises d'Afrique pour les confirmer dans la foi de Nicée, et au pape Damase pour lui faire connaître l'évêque arien Auxence, et témoigner son étonnement de ce qu'on ne l'avait pas excommunié en même temps que Valens et Ursace. De semblables représentations furent faites par les évêques de la Vénétie et de Gaule; et un nouveau concile, tenu à Rome l'année suivante et composé de quatre-vingt-treize prélats, excommunia enfin Auxence et ses adhérens. Ce concile adressa aux évêques d'Illyrie une lettre synodale, où il établissait la foi de Nicée et en particulier la divinité du Saint-Esprit par le consentement unanime de presque toutes les églises s'attachant surtout à montrer qu'on ne pouvait se prévaloir de ce qui avait été fait à Rimini par surprise ou par violence, et les exhortant à témoigner eux-mêmes leur orthodoxie par une déclaration solennelle. Ils se réunirent donc bientôt après, déposèrent quelques évêques infectés d'arianisme, et condamnèrent cette hérésie, avec celles des macédoniens et des sabelliens, par un décret qu'ils envoyèrent aux évêques de la province d'Asie. Valentinien y joignit un rescrit dans lequel il exhortait ces derniers à embrasser la foi des Occidentaux, et à ne pas abuser de l'autorité de son frère pour susciter des pers

cutions contre les catholiques. Le décret des évêques d'Illyrie et la lettre synodale du concile de Rome furent aussi envoyés aux évêques de la Cappadoce et de la province d'Orient, et remis à saint Basile, au commencement de l'an 372, par un diacre nommé Sabin, qui fut chargé de se rendre auprès de lui avec le diacre Dorothée.

Saint Basile s'empressa d'en donner communication à saint Méléce, à saint Eusèbe de Samosate et aux autres évêques, qui approuvèrent au nombre de cent quarante-neuf les décisions du concile de Rome. Ils écrivirent en même temps par le diacre Sabin une lettre aux Occidentaux, pour leur dépeindre la triste situation des églises d'Orient, et les conjurer d'envoyer à leur secours une députation nombreuse qui pût avoir l'autorité d'un concile, et qui fût ainsi plus en état d'apporter un remède efficace à leurs maux. Saint Basile écrivit de son côté plusieurs lettres particulières pour le même objet.

Comme les Occidentaux ne se pressaient pas d'envoyer une députation qu'on leur demandait, les évêques d'Orient résolurent de leur écrire de nouveau l'année suivante, pour leur réitérer cette demande et réclamer en même temps par leur moyen la protection de Valentinien. Mais avant que leurs lettres fussent parties, saint Basile apprit par Évagre, prêtre d'Antioche, qui revenait alors d'Occident, que l'on s'y montrait peu satisfait des lettres envoyées précédemment. Il en fut vivement affecté, et se plaignit des Occidentaux avec une amertume d'expression qui peut s'expliquer par le profond sentiment de chagrin que devait lui causer dans de telles circonstances une dissidence fâcheuse, dont son éloignement des lieux ne lui permettait pas de connaître et d'apprécier parfaitement les motifs. Il semblait même peu disposé à faire de nouvelles démarches, quoique Évagre l'y exhortât en lui faisant connaître dans quel sens on devait écrire. Toutefois, sur les représentations de saint Eusèbe de Samosate, il convint avec lui et les autres évêques d'envoyer, au prin-

temps de l'an 374, le prêtre Dorothee en Occident avec les lettres qu'on avait déjà préparées et d'autres que l'orient y joignit pour exposer plus en détail les ravages de l'arianisme et les violences exercées contre les catholiques. On faisait remarquer surtout que ces persécutions empêchaient d'envoyer des évêques à Rome pour se concerter avec les Occidentaux, comme ceux-ci le désiraient. Cette démarche des Orientaux n'eut pas plus de succès que les précédentes, et ne leur procura que quelques lettres de consolation qui étaient loin de répondre aux vœux de saint Basile, car elles semblaient reconnaître Paulin comme seul évêque légitime d'Antioche, et le pape Damase ne tarda pas en effet à se déclarer ouvertement pour lui contre Méléce.

Quoique nous n'ayons qu'une partie des lettres qui furent écrites de part et d'autre, celles qui nous restent suffisent pour faire entrevoir les causes qui rendirent infructueuses toutes les sollicitations des Orientaux. On sait en effet que le schisme qui divisait l'église d'Antioche ne tenait pas uniquement à des questions de personnes, mais à de profondes dissidences d'opinions bien prononcées. Le parti de Paulin pour s'éloigner également de la doctrine et du langage admis par les ariens, ne voulait reconnaître qu'une seule hypostase dans la Trinité, et se servait du mot *πρόσωπον* pour exprimer la distinction des personnes. Le parti de Méléce, au contraire, voyant que les sabelliens abusaient de cette dernière expression, voulait marquer plus nettement la réalité subsistante des personnes divines, et admettait en conséquence trois hypostases. Le concile d'Alexandrie tenu après la mort de Constance avait essayé de réunir les esprits malgré cette différence de langage, qui n'établissait aucune diversité de croyance sur le fond de la doctrine, mais il ne put en venir à bout. Le parti de Paulin accusait les mélécien d'arianisme; et ceux-ci, de leur côté, lui imputaient les erreurs de Sabellius. Cette division n'était pas concentrée dans l'église d'Antioche

saint Basile et la plupart des Orientaux jugeaient nécessaire de reconnaître trois hypostases, et d'exprimer clairement par ces mots la distinction réelle des personnes divines, afin d'ôter ainsi aux ariens le prétexte dont ils se servaient pour calomnier et poursuivre les catholiques en les accusant de sabellianisme. D'un autre côté, les Occidentaux se montraient fort prévenus contre ces expressions, parce qu'elles avaient été consacrées par les ariens pour marquer une différence de nature entre les personnes divines, et qu'ils regardaient d'ailleurs le terme d'hypostase comme synonyme de celui de substance. Ils avaient en outre des préventions plus ou moins fondées contre une grande partie des évêques orientaux, qui avaient eu long-temps faire cause commune avec les ariens, particulièrement contre saint Méléce, qui avait été ordonné par eux, et contre saint Eusèbe de Samosate, qui, sans adopter leurs erreurs, avait été cependant primitivement sans leur communion. Ces circonstances, jointes à l'adoption des termes de trois hypostases, formaient un fâcheux préjugé contre saint Méléce et saint Eusèbe de Samosate, et il n'est pas étonnant que les Occidentaux aient témoigné le désir de conférer avec eux pour s'assurer de leur doctrine avant de se déclarer en leur faveur. Mais comme saint Basile et presque tous les catholiques de l'Orient avaient embrassé leur communion, parce qu'ils connaissaient mieux la pureté de leur foi, ils croyaient aussi devoir insister pour engager les Occidentaux à prendre le même parti, et le principal objet de leurs démarches était en quelque sorte de faire reconnaître Méléce; car ils comprenaient parfaitement qu'on ne pouvait le condamner ou le tenir pour suspect sans paraître en même temps condamner tout l'Orient qui lui était uni. Toutefois, c'était cette condition même qui empêchait les Occidentaux d'intervenir plus efficacement en faveur des églises de l'Orient, et de leur assurer au moins, par des rapports plus intimes et plus fréquens, l'appui moral dont elles sentaient

le besoin pour se défendre avec plus d'autorité contre les persécutions des ariens.

Valens, après avoir exercé ses violences contre les évêques catholiques de l'Asie-Mineure, arriva enfin à Antioche l'an 372. Il ne tarda pas à chasser saint Méléce qui, banni pour la troisième fois, se retira dans sa patrie, près de Nicopolis en Arménie, d'où il put entretenir une correspondance suivie avec saint Basile. Paulin, évêque des eustathiens, fut épargné sans doute à cause de la peu d'importance de son troupeau. Les catholiques de communion de saint Méléce, privés de leurs églises, s'assemblèrent, malgré la rigueur des saisons, en rase campagne et dans des cavernes, puis aux bords de l'Oronte et au champ des exercices militaires. Poursuivis partout par les soldats, beaucoup d'entre eux furent massacrés ou noyés. Leur courage était soutenu par les prêtres Flavien et Diodore, qui, n'étant encore que simples laïques, s'étaient déjà signalés par leur zèle pour la foi sous le règne de Constance; l'un devint plus tard évêque d'Antioche et l'autre de Tarse. Ils furent secondés par deux autres prêtres, Jean et Étienne, devenus aussi évêques dans la suite. Un moine, illustre par ses vertus et ses miracles, ne contribua pas moins puissamment à affermir les catholiques persécutés: c'était saint Aphraate. Il était né en Perse, de parens nobles; et après avoir embrassé le christianisme, il avait quitté son pays et s'était retiré à Edesse puis à Antioche. Malgré son langage, moitié grec, moitié barbare, il était doué d'une éloquence naturelle qui défiait l'art des plus habiles rhéteurs; aussi les grands et le peuple recherchaient-ils à l'envi son entretien. Un jour Valens aperçut, d'une galerie du palais qui dominait le chemin public, un vieillard misérablement vêtu et marchant avec précipitation. On lui dit que c'était le solitaire Aphraate, qui se hâtait de rejoindre l'assemblée des catholiques. Où vas-tu? lui cria l'empereur. Je vais prier pour la prospérité de votre règne, répondit Aphraate.

ègle, reprit Valens, ne t'oblige-t-elle pas à prier en secret dans ta cellule? Oui, seigneur, répliqua le saint vieillard, quand l'Église est en paix; mais au jour du péril, tout chrétien doit combattre pour le salut commun. La vierge qui vit renfermée dans la maison de son père demeure-t-elle tranquille lorsqu'elle y voit éclater un incendie? Elle quitte sa retraite, courant et portant de l'eau partout où brille la flamme; c'est ce que je fais aujourd'hui. Vous avez mis le feu à la maison de Dieu, et nous courons tous pour l'éteindre. Ce langage énergique ferma la bouche à Valens. Un de ses eunuques proféra seul mille imprécations contre le solitaire; mais peu d'instans après, comme il allait s'assurer si le bain de l'empereur était chaud, la vapeur lui donnant des vertiges, il tomba dans l'eau bouillante et y périt. Le bruit de cet événement se répandit dans la ville, et Valens, épouvanté, n'osa bannir Aphraate comme il l'avait résolu (1).

Saint Julien Sabas, moine de l'Osrhoène, vint aussi à Antioche, pendant le séjour de Valens, pour démentir les hérétiques qui se vantaient d'être en communion avec lui. Il vivait depuis quarante ans dans la solitude, n'ayant qu'une caverne pour demeure, ne mangeant qu'une fois la semaine et seulement du pain noir ou des figes sèches; passant souvent plusieurs jours de suite exposé aux injures de l'air et uniquement occupé de la prière et de la contemplation. C'était le plus renommé de tous les anachorètes de la Syrie; et le bruit de sa sainteté et de ses miracles lui avait attiré un grand nombre de disciples. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il se logea près de la ville, au pied d'une montagne, dans une caverne où l'on disait que saint Paul s'était autrefois caché; mais il fut pris aussitôt d'un violent accès de fièvre; et comme les catholiques s'en affligeaient: Ne craignez rien, leur dit-il, si ma santé est nécessaire, Dieu me la rendra. En effet, après

(1) Theod. lib. IV. — Sozom. lib. VI.

qu'il eut prié quelques instans, une sueur abondante déclara et emporta la fièvre. Saint Julien se montra alors chaque jour en public, entouré des fidèles, confessant avec eux la foi de Nicée et confirmant ses discours par des prodiges. Il guérit entre autres, à la porte du palais, un mendiant privé depuis long-temps de l'usage de ses membres, et un seigneur nommé comme lui Julien dont la santé était désespérée. Ces guérisons miraculeuses, que Théodoret rapporte sur la foi de témoins oculaires, couvrirent les hérétiques de confusion, et firent une vive impression sur l'empereur lui-même, mais elles ne changèrent rien à ses dispositions.

La persécution s'étendit bientôt dans toute la Syrie, Palestine et les provinces voisines. Les évêques catholiques furent chassés de leurs sièges, condamnés à l'exil et leurs églises envahies par les ariens. Saint Cyrille de Jérusalem, rétabli sous Julien, se trouvait déjà expulsé de son église en vertu des ordres que Valens avait donnés quelques années auparavant contre les évêques baptisés par Constance. Saint Barse, évêque d'Édesse en Mésopotamie, fut relégué d'abord en Phénicie, puis à Oxyrynque en Égypte, et enfin aux extrémités de la Thébaïde. On mit à sa place un évêque arien, qui s'empara de toutes les églises; mais les fidèles, fuyant la communion de ces intrus, tenaient leurs assemblées dans la campagne. Valens, venu à Édesse, en fut si irrité, qu'il s'emporta jusqu'à frapper le préfet Modeste pour n'avoir pas empêché ces réunions, et il lui ordonna aussitôt de les dissiper par la force. Modeste fit avertir secrètement les catholiques, qui ne s'empressèrent pas moins de se rendre au lieu de leurs assemblées. Il marcha donc contre eux à la tête d'une nombreuse troupe de soldats. Sur sa route, il rencontra une femme qui courait rejoindre les catholiques, entraînant un enfant par la main; et comme il lui annonça qu'il allait disperser l'assemblée, et qu'il avait reçu ordre de n'épargner aucun de ceux qu'il y trouverait: Je le sa-

répondit-elle; c'est aussi pourquoi je me hâte, afin de ne pas manquer cette occasion de souffrir le martyre, et je veux que cet enfant ait part à la même gloire. Le préfet retourna au palais, et fit comprendre à l'empereur qu'il fallait laisser les catholiques en repos ou se résoudre à les gorgier tous. Valens lui ordonna de réunir les prêtres et les diacres catholiques, de les exhorter à communiquer avec l'évêque arien, et s'ils ne cédaient pas, de les exiler aux extrémités de l'empire. Tous résistèrent avec une courageuse fermeté; et ils furent en effet condamnés à l'exil au nombre de quatre-vingts. Ils partirent ensemble; mais on les sépara à cause des honneurs que les peuples leur rendaient sur leur route. Les deux principaux, Euloge et Protogène, furent relégués à Antinoüs, petite ville de la Thébaïde, où ils convertirent un grand nombre d'idolâtres (1).

Pendant l'Égypte était exceptée de cette persécution générale; et saint Athanase, profitant de la tranquillité dont il jouissait après tant d'agitations, visitait son troupeau, l'affermissait dans la foi par ses instructions, veillait à l'observation de la discipline, réfutait les hérétiques par ses écrits, et s'appliquait, avec un redoublement de zèle et d'ardeur, à rendre utiles à l'Église les derniers momens de sa glorieuse carrière. Il écrivit une lettre circulaire aux évêques de la Syrie et des autres provinces de l'Orient, pour les exhorter à demeurer inébranlables au milieu des persécutions, leur déclarant qu'il travaillait de son côté à maintenir dans l'Égypte la pureté de la foi et des mœurs. Il insistait plus particulièrement sur la divinité du Saint-Esprit, à cause de l'hérésie des macédoniens, qui faisait des progrès dans l'Asie. Il invitait aussi les évêques à s'écrire les uns aux autres et à se concerter ensemble pour apporter un remède aux maux de l'Église, agitée par tant de troubles. On a vu les soins qu'il se donnait lui-même pour seconder à cet effet le zèle et les ef-

(1) Théod. lib. IV. — Sozom. lib. VI.

forts de saint Basile. Il était depuis long-temps en correspondance avec cet illustre docteur, et se montrait plein d'estime et d'affection pour lui. Ayant appris que l'indulgence du saint évêque était blâmée par quelques moines de Césarée, il ne balança pas à prendre ouvertement sa défense. Il écrivit que Basile était la gloire de l'Église et qu'on ne pouvait assez bénir le Seigneur d'avoir donné à la Cappadoce un si grand évêque.

C'est vers ce même temps qu'il écrivit sa lettre à Épictète, évêque de Corinthe, pour combattre les hérésies qui s'élevaient sur le mystère de l'incarnation. Quelques disciples d'Apollinaire avaient enseigné dans cette ville que le corps de Jésus-Christ était consubstantiel à la Divinité, que par conséquent il n'avait pas été formé dans le sein de la Vierge, mais qu'il était éternel et d'une nature différente du corps humain. D'autres personnes, donnant dans un excès tout opposé, soutenaient que le Christ, Fils de Marie, devait être distingué de la personne du Verbe, qu'il était un pur homme comme les prophètes, et Fils de Dieu seulement par adoption. Ces disputes avaient donné lieu à une conférence, dont les actes furent envoyés à saint Athanase par l'évêque Épictète. Le saint patriarche lui répondit par une lettre où il développe la doctrine catholique avec une force et une précision admirables. Il établit la réalité de l'incarnation, la divinité de Jésus-Christ, la distinction de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe incarné, de sorte qu'il réfuta ainsi d'avance les erreurs enseignées plus tard par Nestorius et Eutychès. Il composa plusieurs autres écrits contre l'hérésie d'Apollinaire, mais sans le nommer, parce que cet hérésiarque n'avait pas encore professé ouvertement les erreurs répandues par ses disciples. •

Saint Athanase mourut enfin paisiblement à Alexandrie, l'an 373, après un épiscopat de quarante-six ans, illustré par une suite continuelle de travaux apostoliques et de combats pour la foi. Nous avons déjà fait connaître

es principaux ouvrages contre les ariens et contre les autres hérétiques, son traité des synodes, ses apologies, ses lettres aux solitaires, ses écrits sur la divinité du Saint-Esprit, et un grand nombre de lettres écrites aux évêques pour la défense de la foi catholique. Parmi beaucoup d'autres écrits qui nous restent de lui, nous devons mentionner comme les plus importans le traité contre les ariens, et un discours sur l'incarnation, ouvrages écrits dans sa jeunesse, et où l'on trouve néanmoins exposées avec beaucoup de force et d'érudition les preuves de la divinité du christianisme; un autre traité sur l'incarnation contre les erreurs d'Apollinaire, quatre discours contre les ariens, le livre sur les décrets de Nicée, l'Apologie de saint Denis d'Alexandrie, la Vie de saint Antoine, et un commentaire sur une partie des Psaumes, qui fait regretter vivement la perte des autres ouvrages de ce genre qu'il avait composés. On a aussi publié sous le nom de saint Athanase un grand nombre d'écrits supposés. Le symbole qui porte son nom ne paraît lui avoir été attribué que parce qu'il exprime avec la plus rigoureuse exactitude la doctrine catholique sur la Trinité et l'incarnation. On croit généralement qu'il est de Vigile de Tapse, évêque africain du sixième siècle, qui empruntait le nom des anciens pères pour donner plus d'autorité à ses écrits. On trouve dans les ouvrages de saint Athanase une dialectique pressante et vigoureuse, une grande netteté d'idées et une profonde connaissance des mystères de la religion. Son style se ressent quelquefois de l'agitation de la vie, et présente certaines négligences qui dénotent une composition précipitée; mais il n'en est pas moins plein de beautés qui suffisent pour racheter un petit nombre d'imperfections. Il est clair, facile, noble, abondant, varié, et toujours proportionné à la nature du sujet; il réunit la simplicité et l'éclat, la force, la véhémence, la sublimité, en un mot toutes les qualités éminentes qui constituent le grand écrivain.

Avant de rendre les derniers soupirs, saint Athanase consulté sur le choix de son successeur, désigna Pierre le fidèle compagnon de ses travaux et de ses périls, également recommandable par ses talens, ses vertus et son expérience. Le clergé et les fidèles applaudirent à ce choix par des acclamations unanimes. Les évêques voisins s'assemblèrent en grand nombre pour la cérémonie de son ordination ; et les moines sortirent de leurs solitudes pour y assister et prendre part à la joie commune. Le nouveau patriarche écrivit, selon la coutume, au souverain pontife et aux évêques des principaux sièges, et nous avons encore la réponse que lui fit saint Basile. Le pape Damas s'empressa de lui adresser des lettres de communion, qu'il lui envoya par un diacre.

Cependant la mort d'Athanase ayant relevé les espérances des ariens, ils écrivirent promptement à Valens qui était alors à Antioche. Il donna ordre à Pallade, préfet d'Égypte, de chasser Pierre de son siège. Ce préfet qui était païen, se rendit à l'église épiscopale, avec une troupe de Juifs et d'idolâtres, et commanda à Pierre de sortir s'il ne voulait être chassé par force. Le patriarche se retira, et aussitôt cette foule d'infidèles se jeta dans l'église et y commit les plus horribles profanations. On fit exécuter sur l'autel des danses infâmes par un batteur fardé et vêtu à la manière des bacchantes ; un autre après s'être mis dans un état de nudité complète, monta dans la chaire épiscopale, comme pour prêcher ; et louant les vices les plus honteux, proféra, aux applaudissemens de la foule, toutes sortes de blasphèmes et de propos impudiques. On poussa l'obscénité jusqu'à dépouiller des vierges et à les promener ainsi dans les rues. Le patriarche Pierre écrivit une lettre aux évêques catholiques pour signaler à leur indignation ces violences odieuses, et se retira à Rome, où il demeura cinq ans.

Les ariens mirent à sa place sur le siège d'Alexandre un certain Lucius, dont nous avons déjà parlé, et qu'

avaient demandé depuis long-temps pour évêque. Il vint d'Antioche, accompagné de l'évêque arien Euzoius, et du comte Magnus, qui était chargé de l'installer avec une escorte de soldats. Lorsqu'on le mit en possession de l'église, les païens criaient en sa présence : Soyez le bien venu, évêque qui ne reconnaissez point Jésus-Christ; que le grand Sérapis qui vous amène vous comble de ses faveurs. Le comte Magnus exerça toutes sortes de cruautés pour obliger les catholiques à communiquer avec Lucius. Il fit battre de verges dix-neuf prêtres ou diacres dont quelques-uns avaient plus de quatre-vingts ans; puis il les fit embarquer pour les envoyer en exil, sans leur donner le temps de prendre les choses les plus nécessaires, et ne rougissant pas de les presser lui-même l'épée à la main. Vingt-trois autres personnes, dont la plupart étaient moines, furent déchirées de coups et condamnées aux mines pour avoir donné quelques signes d'attendrissement à la vue de ce spectacle. On n'épargna pas le diacre qui avait apporté à Pierre les lettres de communion du pape Damase. Les bourreaux le traînèrent par les rues de la ville, en le frappant avec des lanières plombées, et on l'envoya ensuite travailler aux mines. On soumit à la torture jusqu'à des enfans dont plusieurs y perdirent la vie, et on ne permit pas même à leurs parens de leur donner la sépulture; au contraire, on punit de mort ceux qui semblaient par leurs larmes condamner ces violences. Peu de temps après, lorsque Euzoius fut retourné à Antioche, Valens écrivit au préfet d'Égypte de poursuivre sans ménagement ceux qui professaient la foi de Nicée, et de condamner à l'exil tous ceux que Lucius lui indiquerait. La persécution devint alors plus générale : on tourmenta de toutes manières les catholiques d'Alexandrie, et les autres villes de la province éprouvèrent bientôt les mêmes violences. On chassa de leurs sièges, et l'on relégua dans les lieux les plus sauvages ou dans des villes toutes remplies d'infidèles, un grand nombre de saints

évêques, dont plusieurs étaient célèbres par les souffrances qu'ils avaient déjà endurées pour la foi sous le règne de Constance (1).

Lucius se montrait surtout acharné contre les moines, parce qu'il n'ignorait pas que leur autorité et leur exemple contribuaient puissamment à entretenir parmi les fidèles l'aversion pour l'arianisme. Il les poursuivit lui-même au fond de leurs déserts, à la tête d'une troupe de soldats, pour les disperser par la force ou essayer de les vaincre par les mauvais traitemens ; mais comme ces rigueurs n'ébranlèrent pas leur constance dans la foi, il conseilla au duc d'Égypte de bannir les principaux d'entre eux, et surtout les abbés qui les gouvernaient. Parmi ceux qui furent alors condamnés à l'exil, on cite comme les plus célèbres saint Pambon, dont nous parlerons bientôt, saint Isidore et les deux Macaire. Saint Isidore s'était retiré dès sa jeunesse au mont de Nitrie, à quinze ou seize lieues d'Alexandrie. Cette solitude renfermait jusqu'à cinq mille moines, distribués en cinquante maisons contenant un grand nombre de cellules où les uns vivaient seuls, et d'autres plusieurs ensemble. La ferveur de saint Isidore et l'éclat de ses vertus le firent bientôt distinguer dans cette multitude de pieux solitaires. Il fut honoré de l'amitié de saint Athanase, et l'accompagna dans son voyage de Rome. Dans la suite, il fut élevé au sacerdoce, et on lui confia la direction de l'hôpital d'Alexandrie. Des deux Macaire, l'un, surnommé l'Égyptien, habita le premier le désert de Scété, où il eut bientôt une multitude de disciples. Il montra de bonne heure une prudence si consommée, qu'on le nommait le jeune vieillard. Il opéra une quantité de miracles, entre lesquels on peut remarquer principalement la résurrection de trois morts. L'autre Macaire, surnommé d'Alexandrie parce qu'il était né dans cette ville, fut pendant quelque temps disciple de

(1) Theodor. lib. IV. — Sozom. lib. VI.

saint Antoine ; il se retira ensuite au monastère des Celles, à trois ou quatre lieues de Nitrie. Ce lieu était ainsi nommé, parce que les moines qui l'habitaient vivaient dans des cellules éloignées l'une de l'autre, en sorte qu'ils ne pouvaient ni se voir ni se parler ; ils se réunissaient seulement à l'église le samedi et le dimanche. Macaire d'Alexandrie fut fait prêtre et supérieur de ce monastère ; il devint également célèbre par ses miracles et par ses austérités. On raconte que pendant sept ans il ne mangea rien qui eût passé par le feu, et que pendant trois ans sa nourriture de chaque jour se composa de quatre à cinq onces de pain trempé dans de l'eau. Pour vaincre le sommeil, il passait jusqu'à vingt jours et vingt nuits à découvert, exposé à l'ardeur du soleil d'Égypte et au froid des nuits, si piquant en ce pays, que la règle de saint Pacôme permet d'allumer du feu. En carême, il ne mangeait que le dimanche, et quelques feuilles de choux seulement, bien qu'il se tint constamment debout pendant les quarante jours de pénitence, priant et travaillant sans changer de posture. Un jour qu'il avait manifesté le désir de manger des raisins, on lui en envoya de fort beaux : il les fit porter à un de ses frères qui était malade ; celui-ci les offrit à un autre, ce troisième les donna à un quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dernier moine, qui les rapporta à Macaire, sans savoir qu'ils venaient de lui (1). Ces traits d'admirable simplicité étaient communs parmi les moines

Saint Isidore et les deux Macaire furent déportés dans une île où il n'y avait que des païens. Lorsqu'ils touchèrent le rivage, la fille du sacrificateur, possédée du démon, accourut près de la barque en s'écriant : Serviteurs de

(1) Parmi les anciennes règles monastiques, il y en a une attribuée à un saint Macaire que l'on croit être celui d'Alexandrie. Il nous est parvenu aussi quelques ouvrages ascétiques et un assez grand nombre d'homélies sous le nom de Macaire ; mais on ne sait pas d'une manière certaine quel en est l'auteur, bien qu'on les attribue assez généralement à saint Macaire l'Égyptien.

Dieu, votre puissance est invincible ! Qui entreprendrait de vous résister ? Vous venez nous chasser de cette île, où nous vivions inconnus, il ne nous reste qu'à vous céder la place. Aussitôt elle tomba par terre sans mouvement. Les moines s'étant approchés, la relevèrent et lui rendirent une santé parfaite. Son père et tous ceux qui avaient été attirés par ses cris se jetèrent aux pieds des saints confesseurs, demandant à être instruits dans leur croyance. Ils furent baptisés après les épreuves nécessaires, ainsi que les autres habitans de l'île, et leur temple fut changé en église. Cet événement ne tarda pas à être connu à Alexandrie, et le peuple vint en foule demander à Lucius la liberté des moines. Celui-ci, craignant une sédition, donna secrètement l'ordre de les laisser retourner à leurs cellules (1).

Sur les confins de la Palestine et de l'Arabie vivait un autre solitaire nommé Moïse, dont la réputation parvint aux oreilles de la princesse Mavia, reine des Sarrasins. Ces peuples étaient depuis quelque temps en guerre avec les Romains, et Valens, dont l'empire était assez inquieté d'ailleurs sur les autres frontières, se vit obligé de leur demander la paix. Leur reine, qui était chrétienne, stipula, parmi les clauses du traité, qu'on lui donnerait Moïse pour évêque de sa nation. On conduisit le solitaire à Alexandrie pour le faire ordonner par Lucius ; mais quand cet intrus se présenta pour faire la cérémonie : Arrêtez, lui dit Moïse, en présence des magistrats et du peuple assemblé ; j'avoue que je ne suis pas digne de porter le nom d'évêque ; mais si l'on veut que j'accepte cet honneur, je proteste, en face du ciel et de la terre, que je ne consentirai jamais à le recevoir par l'imposition de vos mains teintes du sang des martyrs. Lucius voulut se justifier, et répondit qu'on ne devait pas le condamner ainsi avant de savoir quelle était sa foi. Je n'ai pas be-

(1) *Ruf. Vit. Patr.* — *Pallad. Hist. Laus.*

soin de l'apprendre de votre bouche, reprit Moïse; les évêques, les prêtres et les diacres exilés, condamnés aux mines, livrés aux bêtes ou aux flammes, ne me laissent aucun doute à cet égard. Il protesta de nouveau qu'il ne consentirait point à être ordonné par Lucius; et comme il fallait ménager la reine des Sarrasins, on fut obligé de le conduire aux évêques catholiques relégués dans les montagnes. Il reçut d'eux l'imposition des mains, et alla prendre possession de son ministère. La plupart des Sarrasins étaient encore idolâtres, quoiqu'un certain nombre eussent déjà été convertis au christianisme par les miracles de saint Hilarion et de quelques autres solitaires de la Palestine. Mais les instructions de saint Moïse, ses vertus éclatantes et les prodiges qu'il opéra, ne tardèrent pas à produire une multitude de conversions. Il eut des successeurs qui portèrent comme lui le titre d'évêques des Sarrasins, ou d'évêques des tentes, parce que ces peuples erraient souvent, campés sous des tentes, dans les vastes déserts de l'Arabie.

Valens commença à signaler sa haine contre les moines par une loi publiée au commencement de l'an 373, et qui ordonnait de les arracher à leur solitude pour les contraindre à s'acquitter des obligations et des charges municipales, sous peine de perdre leurs biens. Trois ans plus tard, il porta une autre loi pour les obliger à porter les armes. Ces mesures donnèrent lieu à des violences incroyables; les moines d'Égypte se virent réduits à quitter leurs monastères pour se disperser dans les lieux les plus sauvages; un grand nombre furent massacrés par les tribuns et les soldats envoyés pour les enrôler. Ceux de la Syrie et des provinces voisines prirent également la fuite pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, qui dévastèrent leurs cellules et brûlèrent leurs travaux (1).

Dans le cours de cette persécution, les moines de l'O-

(1) Ruf. lib. II. — Oros. lib. VII.

rient furent consolés et secourus par sainte Mélanie, d'une illustre maison de Rome, et petite-fille du consul Marcellin. Ayant perdu à vingt-deux ans son mari et deux de ses enfans, elle s'embarqua pour l'Égypte, afin d'en visiter les monastères. Dès qu'elle fut arrivée à Alexandrie, elle alla voir saint Isidore, fort connu à Rome, et qui la conduisit au monastère de Nitrie, gouverné par saint Pambon. Celui-ci avait été disciple de saint Antoine, et s'était rendu illustre par l'éclat de ses vertus. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir, et joignait constamment le travail des mains à la contemplation et à la prière. Sainte Mélanie le trouva occupé à faire des nattes de feuilles de palmier entrelacées, et lui fit présent de différentes pièces d'argenterie de la valeur de trois cents livres romaines. Le solitaire, sans quitter son ouvrage, la remercia par ces mots : Que Dieu vous donne votre récompense. Puis s'adressant à un de ses disciples : Prenez cette aumône, lui dit-il, et distribuez-la aux monastères de la Libye, qui sont plus pauvres que ceux d'Égypte. Sainte Mélanie voyant qu'il ne paraissait pas même faire attention à la richesse de ce présent, lui dit : Mon père, il est bon que vous sachiez qu'il y a trois cents livres d'argent. Mais le saint continuant son travail sans la regarder : Ma fille, lui dit-il, celui à qui vous offrez vos dons n'a pas besoin que vous lui en fassiez connaître la valeur ; car il pèse les montagnes et l'univers dans sa balance, et il voit du même œil l'obole du pauvre et les riches offrandes des puissans de la terre. Saint Pambon montra toute sa vie le même amour du travail et le même détachement. Il laissa en mourant, pour tout héritage, une corbeille d'osier qu'il venait d'achever. Il ne portait, comme la plupart des autres solitaires, que des habits usés, ne voulant pas qu'un moine eût des vêtemens qu'on pût être tenté de lui enlever.

Après avoir passé environ six mois à visiter les solitaires de Nitrie et des environs, sainte Mélanie revint à Alexan-

drie, où elle s'empressa de voir aussi Didyme l'aveugle, dont le vaste savoir faisait l'admiration de son siècle. Elle était depuis quelques années en Orient, lorsque la persécution des ariens se dirigea contre les moines. Elle usa de son crédit et de ses richesses, qui étaient immenses, pour soulager les confesseurs. Elle en nourrit pendant plusieurs jours jusqu'à cinq mille. Elle accompagna ceux qui furent relégués dans la Palestine au nombre de cent douze, et voulut pourvoir par elle-même à tous leurs besoins. Comme on les tenait étroitement gardés, elle prenait un habit d'esclave et venait sur le soir leur apporter les choses nécessaires. Le gouverneur, qui en eut avis, la fit mettre en prison sans la connaître. Elle lui fit savoir aussitôt son nom et sa qualité, en ajoutant qu'elle l'avertissait non par un motif de crainte, mais pour empêcher qu'il ne s'attirât par ignorance quelques fâcheux désagréments. Le gouverneur épouvanté lui fit des excuses, lui rendit tous les honneurs dus à son rang, et lui donna une pleine liberté de voir et de secourir les solitaires exilés. Elle s'établit ensuite à Jérusalem, où elle demeura pendant vingt-cinq ans, exerçant l'hospitalité envers les pèlerins qui s'y rendaient de toutes parts, et principalement envers les ecclésiastiques, les moines et les vierges (1).

Valens ayant fait succomber une partie des évêques de l'Orient et chassé de leur siège tous ceux qui étaient demeurés inébranlables, résolut d'attaquer enfin saint Basile, qu'il avait épargné jusque alors. Étant donc venu en Cappadoce, sans qu'on sache précisément en quelle année, il se fit précéder à Césarée par le préfet Modeste, et lui ordonna de forcer le saint évêque à communiquer avec les ariens ou de le chasser de la ville. Modeste était le principal instrument de ses fureurs dans le cours de la persécution. Baptisé par les ariens sous Constance, qui

(1) Pallad. *Hist. Laus.* cap. cxvii.

le fit comte d'Orient, il avait professé le paganisme sous Julien, de qui il reçut le titre de préfet de Constantinople, et à force de flatter les passions de Valens, il avait obtenu la dignité de préfet du prétoire et le consulat. Arrivé à Césarée, il fit amener saint Basile devant son tribunal, et l'appelant sèchement par son nom : Basile, lui dit-il, qui vous rend si téméraire que de résister seul à l'autorité souveraine, et pourquoi refusez-vous d'embrasser la religion de l'empereur, après que tous les autres ont été obligés de s'y soumettre ? C'est, répondit Basile, que le maître de l'empereur et le mien me le défend, et que ce serait un crime d'adorer celui que je regarderais comme une simple créature. Nous méprisez-vous donc, reprit Modeste, et seriez-vous déshonoré d'être en communion avec nous ? Basile lui répondit : J'honore votre dignité ; mais le respect dû aux puissances de la terre ne doit pas l'emporter sur celui qu'on doit à Dieu. Quant à votre communion, elle n'a pas plus de prix à mes yeux que celle du dernier de vos serviteurs ; car ce ne sont pas les grandeurs du siècle, c'est la foi qui distingue les chrétiens. Alors le préfet, se levant de son siège, lui dit en colère : Ne craignez-vous pas de m'irriter et de ressentir les effets de ma puissance ? Que craindrais-je, répliqua Basile, et que pouvez-vous me faire ? Confisquer vos biens, répondit le préfet, vous condamner à l'exil, aux tortures, et même à la mort. Faites-moi d'autres menaces si vous pouvez, reprit le saint évêque ; rien de tout cela ne peut m'effrayer. Quiconque n'a rien ne redoute point la confiscation ; ces méchants vêtemens et quelques livres font toute ma richesse. Si vous m'exilez, je retrouverai partout ma patrie ; car je ne tiens à aucun lieu. L'affaiblissement de mon corps me préservera des douleurs de la torture ; je n'ai plus qu'un souffle de vie que le premier coup doit m'arracher. Quant à la mort, elle est l'objet de ma plus chère espérance, puisqu'elle doit me réunir à Dieu, pour qui seul je vis et vers qui j'aspire

depuis tant d'années. En écoutant ce langage plein de noblesse et de fermeté, Modeste ne put cacher son étonnement. Jamais, dit-il, on ne m'avait encore parlé avec tant de hardiesse. C'est que sans doute, répondit Basile, vous n'avez jamais rencontré d'évêque.

Le préfet voyant que les menaces étaient inutiles, chercha à séduire saint Basile par le tableau des avantages qu'il retirerait, pour son église comme pour lui-même, de son union avec la cour, ajoutant qu'il ne s'agissait que de retrancher un seul mot au symbole. Mais le saint évêque déclara que, bien loin d'y consentir, il ne voudrait pas même souffrir qu'on changeât dans le symbole l'ordre des mots. Modeste alors le congédia, et après quelques autres tentatives qui n'eurent pas plus de succès, il se rendit en diligence auprès de l'empereur. Nous sommes vaincus, seigneur, dit-il en l'abordant ; ni les menaces ni les promesses n'ébranleront cet évêque. L'empereur défendit d'employer la violence contre saint Basile. Toutefois, pour ne point paraître céder entièrement, il voulut au moins l'obliger à embrasser extérieurement sa communion, et il vint à l'église le jour de l'Épiphanie, entouré de ses gardes et se mêlant parmi les fidèles. Mais lorsqu'il vit le recueillement du peuple et des prêtres, la majesté des cérémonies, et saint Basile debout devant l'autel, le corps immobile, et l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, ce spectacle fit sur l'empereur une impression si vive, qu'il en fut profondément troublé. Lorsqu'il vint ensuite apporter, selon l'usage, l'offrande qu'il avait préparée, voyant que nul ne se présentait pour la recevoir, dans la crainte d'être blâmé par le saint évêque, son trouble s'accrut au point qu'un prêtre fut obligé de le soutenir. Saint Basile crut devoir néanmoins accepter son offrande et lui permettre d'assister aux prières avec le peuple ; mais il ne l'admit pas à la participation des saints mystères (1).

(1) Theod. lib. IV. — Greg. Naz. *Orat.* xx.

L'empereur revint un jour à l'église; et s'étant avancé jusque dans la diaconie, il eut avec saint Basile, comme il le souhaitait depuis long-temps, un entretien suivi touchant les matières de la foi. Le saint évêque parla avec tant d'éloquence et d'autorité, selon le témoignage de saint Grégoire de Nazianze, qui était présent, que Valens et sa suite furent pénétrés d'admiration. Un des maîtres d'hôtel du prince s'avisa de prendre part à l'entretien, et laissa échapper un barbarisme; il s'appelait Démosthène. Saint Basile lui fit observer en souriant que l'éclat d'un tel nom obligeait pour le moins au respect de la langue; et comme le maître d'hôtel irrité se répandait en invectives et en menaces, il l'invita doucement à régler le service de la table, et à laisser aux évêques l'enseignement de la théologie. L'empereur, à la suite de cette conférence, se montra mieux disposé envers les catholiques, et donna même de fort belles terres pour un hôpital de lépreux que saint Basile faisait bâtir.

Les ariens, à force d'obsessions, n'en obtinrent pas moins à deux reprises différentes un ordre d'exil contre le saint évêque. Mais au moment où le premier de ces ordres allait s'exécuter pendant la nuit, les chevaux étant déjà attelés, et saint Basile recevant avec résignation les adieux de ses amis, l'impératrice Dominica fut réveillée par un songe affreux et de cuisantes douleurs; en même temps son fils Galatès, encore enfant, fut saisi d'une fièvre violente qui le mit en peu d'instans à la dernière extrémité. L'empereur, averti, craignit que la colère de Dieu ne s'appesantît sur sa maison; il manda sur-le-champ saint Basile, qui lui promit la guérison du jeune prince, à condition que celui-ci serait instruit dans la foi catholique. Saint Éphrem dit que Valens y consentit, que saint Basile se mit en prières et que l'enfant fut guéri, mais qu'il mourut plus tard, l'empereur, contre sa promesse, l'ayant fait baptiser par les ariens. Selon d'autres historiens, qui semblent s'accorder mieux avec saint Grégoire de Na-

zianze , l'empereur refusa la condition exigée par saint Basile , qui se retira , et l'enfant , baptisé par les ariens , mourut dans la nuit même. Quoi qu'il en soit , l'ordre d'exil fut révoqué. Mais l'impression que cet événement fit sur l'esprit de Valens ne dura pas , et le bannissement du saint évêque fut résolu de nouveau. L'arrêt était dressé , il ne s'agissait plus que de le signer ; trois fois la plume se rompit entre les doigts de l'empereur , qui alors , saisi de frayeur , déchira le papier , et laissa enfin saint Basile en paix. Quelque temps après , le préfet Modeste lui-même étant tombé malade , se recommanda aux prières du saint , qui obtint sa guérison. Dès ce moment il fut plein de respect pour Basile et fit gloire d'entretenir avec lui des relations. Le saint évêque de Césarée eut à essuyer une autre persécution de la part du préfet du Pont , nommé Eusèbe et oncle de l'impératrice. Un des assesseurs de ce magistrat voulait épouser par force une veuve noble , et celle-ci s'était réfugiée dans l'église. Comme saint Basile refusait de la rendre , Eusèbe fit faire une perquisition dans la chambre même du saint pour insulter à sa vertu , puis il le fit comparaître devant son tribunal , et s'emporta jusqu'à donner l'ordre de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer. Mais bientôt le peuple de Césarée accourut en foule , hommes et femmes , faisant armes de tout et cherchant le préfet pour le mettre en pièces. Celui-ci fut obligé d'avoir recours à saint Basile lui-même , qui , usant de toute son autorité , parvint avec peine à calmer les esprits.

Quelque temps après , les églises de Cappadoce et des provinces voisines furent troublées par les violences d'un certain Démosthène , vicaire du préfet du prétoire. Ayant assemblé vers la fin de l'an 375 un conciliabule d'hérétiques à Ancyre , il fit déposer l'évêque de cette ville pour le remplacer par un arien ; puis il ordonna d'arrêter saint Grégoire , évêque de Nysse et frère de saint Basile. On l'accusait d'avoir détourné une somme d'argent , bien que saint Grégoire justifiât de l'emploi de cette somme par son

prédécesseur, et que les trésoriers de son église fussent prêts à en rendre compte. Mais son zèle pour la foi était la véritable cause de cette poursuite, et l'avait déjà exposé à plusieurs attaques de la part des ariens. Il parvint à se dérober par la fuite aux soldats chargés de l'arrêter, et l'on mit à sa place un esclave entièrement dévoué aux sectaires. Démosthène vint ensuite à Césarée, où il ordonna d'imposer aux ecclésiastiques, malgré leurs privilèges, toutes les charges et les obligations municipales. Il traita de même les ecclésiastiques de Sébaste, unis de communion avec saint Basile, et séparés de l'évêque Eustathe, qui montrait alors le plus grand zèle pour l'arianisme. Les hérétiques, protégés par Démosthène, vinrent à bout d'établir dans plusieurs villes des évêques de leur parti. Ils ordonnèrent pour Nicopolis, après la mort de l'évêque Théodote, un prêtre de cette église qui s'était laissé gagner par eux; mais comme la plupart des fidèles refusaient de communiquer avec lui, on les maltraita de tant de manières et avec tant de brutalité, qu'un grand nombre et principalement les ecclésiastiques se virent réduits à prendre la fuite. Saint Basile s'empressa de les consoler et de les fortifier par ses lettres. Il fut lui-même menacé, et les ariens manifestaient l'intention de tenir un concile pour le déposer, mais ils n'osèrent donner suite à leur projet. Il fit connaître tous ces détails à saint Eusèbe de Samosate, que l'empereur avait chassé de son église environ deux ans auparavant.

Saint Eusèbe avait plus d'un titre à la haine des ariens. Il avait résisté courageusement aux envoyés de l'empereur Constance, qui, après la déposition de saint Méléce d'Antioche, voulait le forcer à livrer l'acte d'élection remis entre ses mains. Il avait contribué par son influence à l'élection de saint Basile; et non content de maintenir la pureté de la foi parmi son troupeau, il parcourait sous divers déguisemens, la Syrie, la Phénicie et la Palestine, pour subvenir aux besoins des églises privées de leurs

pasteurs. Il établissait des prêtres et des diacres catholiques, et même des évêques, lorsqu'il se rencontrait avec d'autres prélats orthodoxes, soit qu'il agit au nom de saint Méléce, dont la juridiction patriarchale s'étendait sur ces provinces, soit que son concours fût autorisé par ceux qui étaient investis des pouvoirs ordinaires. Valens, vers le milieu de l'an 374, lui fit donner l'ordre de se rendre en exil dans la Thrace. L'officier porteur de cet ordre étant arrivé à Samosate, Eusèbe lui recommanda de tenir sa mission secrète, s'il ne voulait être jeté à l'eau par le peuple; puis, ayant célébré comme à l'ordinaire l'office du soir, le saint évêque monta la nuit en bateau et descendit l'Euphrate jusqu'à Zeugma, ville située à vingt-quatre lieues de Samosate, sur le bord du fleuve. Dès que son départ fut connu, les fidèles consternés s'embarquèrent en foule, et vinrent à Zeugma pour le ramener dans son église. Malgré leurs prières, il persista dans la résolution d'obéir aux ordres de l'empereur, exhorta ceux qui l'avaient suivi à combattre généreusement pour la foi, et prit le chemin de la Thrace. Il passa par la Cappadoce, où il ne put voir ni saint Grégoire de Nazianze ni saint Basile; mais pendant son exil il entretenait avec l'un et l'autre une correspondance suivie. Saint Basile lui fit également tenir les lettres qui venaient de Samosate, et prit soin autant qu'il put de cette église désolée.

Les ariens remplacèrent saint Eusèbe par Eunomius, homme doux et modeste, qui, voyant que le peuple entier refusait non seulement de s'assembler à l'église dont il avait pris possession, mais même de lui parler et de le voir, quitta bientôt la ville pour n'y plus revenir. Lucius, arien violent et emporté, qui vint après lui, ne fut pas mieux accueilli; mais il n'en demeura pas moins à Samosate, d'où il fit exiler plusieurs ecclésiastiques, entre autres le prêtre Antiochus, neveu de saint Eusèbe. Lorsque le saint évêque revint de son exil après la mort de Valens, il s'appliqua, comme auparavant, à pourvoir de

pasteurs les églises qui n'en avaient pas; et ce fut dans l'exercice de ce zèle qu'il trouva la mort. Comme il voulait établir un évêque à Dolique, petite ville de Syrie une femme arienne, au moment où il entra dans la ville lança contre lui, du haut de son toit, une tuile qui lui brisa la tête. Il mourut peu de jours après, en 379. Il eut pour successeur son neveu Antiochus (1).

Les attaques des ariens ne furent pas les seules épreuves qui vinrent troubler le repos et traverser l'épiscopat de saint Basile. Il eut à défendre sa doctrine et sa conduite contre les fréquentes accusations de l'ignorance et de l'envie, et les droits de son siège contre les entreprises ambitieuses d'un suffragant. Quelques-uns des évêques qui s'étaient opposés à son élection soit par jalousie, soit par attachement à l'hérésie, conservaient toujours contre lui une animosité secrète, et ne demandaient pas mieux que de trouver un prétexte pour lui susciter des peines et des embarras. Ces dispositions malveillantes éclatèrent à l'occasion du partage de la Cappadoce en deux provinces, qui eut lieu dès l'année 371, malgré les représentations de saint Basile. Césarée demeura la capitale de la première province, et Tyane devint le chef-lieu de la seconde. Anthime, évêque de cette dernière ville, prétendit que les circonscriptions ecclésiastiques devaient subir un changement analogue; il prit en conséquence le titre de métropolitain de la seconde province, et se mit en devoir d'en exercer les fonctions. Ce fut en vain que saint Basile voulut maintenir l'intégrité de sa juridiction. Anthime gagna un certain nombre d'évêques qui, refusant d'assister aux conciles de Césarée, se rendirent à ceux de Tyane; il déplaça les prêtres et les autres ecclési-

(1) On ne trouve rien ni dans Théodore ni dans les autres historiens sur les commencemens de saint Eusèbe de Samosate. M. Bérault-Bercastel a trouvé le moyen d'en faire l'histoire en copiant dans Fleury, pour les appliquer à saint Eusèbe, quelques détails qui concernent Acace, établi évêque de Bérée par le saint.

siastiques qu'il ne put attirer à lui, s'appropriâ les revenus que l'église de Césarée possédait dans les environs, et pilla même un jour les bagages de saint Basile, qu'il avait rencontré en voyage. Celui-ci, pour réparer le mal que ces divisions causaient à l'Eglise, établit un certain nombre de nouveaux évêchés, et ce fut à cette occasion qu'il ordonna saint Grégoire de Nazianze, occupé depuis long-temps à soulager son père dans les fonctions du saint ministère (1).

Le siège que saint Basile destinait à son ami, dont il connaissait le mérite éminent et l'humilité, fut celui de Sasime, petite bourgade située sur la limite des deux provinces, et dont l'évêque de Tyane revendiquait la juridiction. Saint Grégoire, après avoir opposé une vive résistance, consentit à se laisser ordonner; mais il apprit bientôt qu'Anthime s'était emparé de l'église de Sasime, et ne voulant pas être impliqué dans des contestations qui répugnaient à son caractère, il refusa d'aller prendre possession de ce siège disputé. Anthime offrit de le lui abandonner, s'il voulait consentir à le reconnaître pour son métropolitain. Il se rendit même à Nazianze pour le gagner, et le convoqua plus tard à son synode; mais ce fut en vain. Saint Basile, de son côté, ne réussit pas davantage à l'engager de nouveau dans la lutte. Des lettres assez vives furent échangées à ce sujet entre les deux amis, et Grégoire, pour mettre fin à toutes les discussions, se retira dans la solitude, où il s'appliqua au service et à l'instruction des malades dans un hôpital. Saint Basile continua quelque temps de s'opposer de tout son pouvoir aux prétentions d'Anthime; mais plus tard il crut devoir céder pour le bien de la paix, et consentir à un accommodement par suite duquel Anthime garda le titre et l'autorité de métropolitain.

Saint Grégoire ne demeura pas long-temps dans sa so-

(1) Greg. Naz. *Epist.* xxxiii. *Orat.* xx.

litude. Son père, après l'avoir exhorté inutilement à se rendre à son évêché de Sasime, le détermina à revenir auprès de lui, pour le soulager en gouvernant sous sa direction l'église de Nazianze. Le saint vieillard mourut quelque temps après, au commencement de l'an 374, âgé de près de cent ans. Sa mémoire est honorée par l'Église, aussi bien que celle de sainte Nonne, son épouse, dont la mort suivit de près la sienne. Saint Grégoire fit l'oraison funèbre de son père en présence de saint Basile, qui vint à Nazianze pour le consoler. Il avait perdu deux ans auparavant son frère saint Césaire, que l'empereur Jovien avait rappelé à la cour, et qui, élevé par Valens à la charge de questeur de la Bithynie, s'était retiré des affaires du monde pour se consacrer entièrement à Dieu, après avoir été sauvé comme par miracle d'un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 368. Sainte Gorgonie, leur sœur, qui s'était fait admirer dans l'état du mariage par sa piété, par sa modestie et par ses œuvres de mortification et de charité, était morte peu de temps après saint Césaire, et saint Grégoire fit aussi l'oraison funèbre de l'un et de l'autre. Pressé par les vives instances des fidèles de Nazianze, il consentit, après la mort de son père, à continuer de gouverner cette église, mais sans en devenir titulaire, et seulement en attendant qu'on pût la pourvoir d'un évêque. Enfin, l'année suivante, voyant qu'on ne se pressait pas d'en nommer un, il se retira à Séleucie, en Isaurie, où il demeura jusqu'à la mort de Valens.

Quelle que fût l'aversion des hérétiques pour saint Basile, et quoiqu'il ne cessât de combattre avec zèle pour la défense de la foi, il n'eut pas moins la douleur de voir un certain nombre de catholiques, et même des évêques, accueillir avec légèreté des soupçons contre la pureté de sa doctrine. La condescendance dont il croyait devoir user envers les hérétiques, pour ménager leur faiblesse et les ramener plus facilement à l'Église, fut un des pré-

textes dont la calomnie se servit avec succès contre lui. On lui reprochait de n'obliger les macédoniens qu'à souscrire au symbole de Nicée, et à reconnaître expressément que le Saint-Esprit n'est point une créature, sans exiger d'eux qu'ils lui donnassent le nom de Dieu. Cependant la foi de saint Basile sur ce point était notoire; ses écrits et ses discours ne pouvaient pas permettre le moindre doute; et bien qu'il s'abstînt lui-même assez ordinairement de cette expression, il confessait la divinité du Saint-Esprit en termes équivalens, et il l'établissait d'ailleurs par des preuves si fortes, que les hérétiques ne trouvaient rien à y répondre. Mais il jugeait que, dans l'état de confusion et de trouble où étaient alors les églises d'Orient, on pouvait se relâcher sur les mots, pourvu que le sens fût à couvert, et qu'il était prudent, pour rapprocher les esprits, d'user de tous les ménagemens qui ne portaient pas atteinte à la pureté de la foi. Saint Grégoire de Nazianze, moins haut placé et moins en butte à la fureur des ariens, n'usait pas de la même réserve que saint Basile; et cette différence semblait donner un fondement aux murmures contre le saint évêque. Quelques moines surtout se déclarèrent ouvertement contre lui, l'accusant d'avoir abandonné la foi, ou au moins de la compromettre par sa lâcheté. Mais saint Basile, se contentant de rappeler pour sa justification toutes les preuves qu'il avait données de son orthodoxie, n'en persista pas moins dans une ligne de conduite qu'il jugeait utile au bien de l'Eglise. Saint Athanase approuva lui-même cette discrétion, et saint Grégoire de Nazianze n'oublia rien pour dissiper les préventions qu'elle avait fait naître dans quelques esprits.

Les relations de saint Basile avec Eustathe de Sébaste contribuèrent aussi à exciter la défiance et les plaintes de plusieurs catholiques. On a vu que cet évêque, attaché long-temps au parti des ariens, avait enfin souscrit au symbole de Nicée, avec d'autres macédoniens, à Rome, et au concile de Tyane; et comme il affectait une grande

austérité de mœurs, et qu'il avait contribué à répandre les pratiques de la vie ascétique dans l'Arménie et les provinces voisines, saint Basile, trompé par ces apparences, s'était lié avec lui pendant sa retraite dans la solitude du Pont; et depuis lors il n'avait conçu aucun doute sur la sincérité de sa conversion. Néanmoins la foi d'Eustathe ne laissait pas d'être suspecte à plusieurs évêques, notamment à Théodote de Nicopolis, métropolitain de Sébaste, qui connaissait mieux que saint Basile l'esprit mobile et artificieux de son suffragant. Ayant appris les erreurs qu'on imputait à Eustathe, saint Basile voulut conférer avec lui pour connaître plus exactement sa doctrine, et il en obtint des explications entièrement orthodoxes. Mais Théodote, informé de cette conférence, ne tarda pas à accuser Eustathe d'hypocrisie, et refusa de communiquer avec saint Basile. Celui-ci crut devoir alors exiger d'Eustathe une profession de foi par écrit; et il lui fit signer une déclaration convenue avec Théodote, dans laquelle le symbole de Nicée était approuvé sans restriction, et les erreurs des ariens, des macédoniens et des sabelliens formellement condamnées. Ensuite il convoqua un concile des évêques de la Cappadoce et de l'Arménie, afin de les réunir tous dans une même communion; mais Eustathe n'y vint pas; et comme il ne donna que des excuses frivoles qui mirent à nu sa duplicité, saint Basile reconnut et avoua qu'il avait été trompé.

Eustathe se démasqua bientôt tout-à-fait; il renonça à la communion de saint Basile et publia même un écrit contre lui, l'accusant d'avoir arraché par surprise la confession de foi qu'il lui avait fait signer, se moquant de son attachement au dogme de la consubstantialité, et n'hésitant pas à lui imputer les erreurs d'Apollinaire, à cause d'une lettre de simple politesse que saint Basile avait écrite à ce dernier dix-sept ans auparavant, lorsqu'ils étaient tous deux laïques, et qu'Apollinaire ne s'était fait connaître encore que par l'éclat de son brillant génie.

Le saint docteur ne jugea pas nécessaire de répondre à cet écrit, se contentant de condamner dans ses discours et dans ses lettres aux évêques les erreurs dont on l'accusait. Cette rupture eut lieu en 373, et dès ce moment une partie du clergé et des fidèles de Sébaste se séparèrent d'Eustathe pour s'attacher à la communion de saint Basile. Eustathe s'unit ensuite aux ariens, et prit part aux violences qu'ils exercèrent par l'autorité de Démosthène.

Cependant la calomnie et les soupçons contre saint Basile se répandaient de plus en plus. On l'accusait tantôt d'admettre trois dieux parce qu'il admettait dans la Trinité trois hypostases, et qu'il reconnaissait la divinité du Fils et du Saint-Esprit; tantôt d'enseigner l'hérésie de Sabellius, parce qu'il n'admettait qu'une seule essence commune aux trois personnes. Les évêques du Pont, prévenus contre lui par Eustathe, se séparèrent de sa communion vers l'an 375; mais il leur écrivit une lettre pleine d'humilité, où il offrait de se justifier devant eux en présence de ses adversaires, et il parvint ensuite à dissiper leurs préventions dans une conférence qu'il leur demanda. L'église de Néocésarée s'était depuis long-temps déclarée contre lui, et le blâmait avec aigreur d'avoir introduit dans son diocèse l'usage de la psalmodie et les veilles solennelles; d'y avoir établi des monastères, et d'admettre trois hypostases. Le saint évêque adressa plusieurs lettres au clergé de cette ville pour répondre à ses reproches, justifiant les veilles et la vie monastique par l'exemple de l'Égypte et de tout l'Orient, s'élevant avec force contre ceux qui détruisaient la distinction des personnes divines en n'admettant qu'une hypostase, et s'attachant surtout à faire sentir que ceux qui se séparaient de lui ne nuisaient qu'à eux-mêmes en faisant schisme avec l'Église universelle dont il conservait la communion.

Enfin, l'année suivante, après avoir gardé trois ans le silence sur les calomnies d'Eustathe, voyant qu'il s'unis-

saît ouvertement avec les ariens, saint Basile crut devoir se justifier par une apologie adressée à tous les fidèles où il montre que si Eustathe et ses disciples avaient pu lui imposer autrefois par l'austérité affectée de leur vie, jamais il n'avait participé à leurs erreurs; qu'il avait jugé de la pureté de leur foi sur les déclarations orthodoxes de cet évêque, dont il n'osait pas alors soupçonner l'hypocrisie; et qu'à l'égard des erreurs d'Apollinaire, dont Eustathe l'accusait lui-même, il les avait combattues assez souvent pour qu'on dût mépriser cette odieuse imputation. Il écrivit aussi pour défendre sa doctrine plusieurs autres lettres, dont l'une, adressée à l'église d'Évaise, suffit pour montrer l'exagération de quelques sectaires modernes sur les progrès de l'arianisme. Combattant cette hérésie et celle des macédoniens par l'autorité de l'Église, « Considérez, dit-il, toute l'étendue du monde chrétien, et voyez combien est petite cette partie malade. Tout le reste de l'Église, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, conserve sans altération la pureté de la foi. » On doit se souvenir qu'il s'exprimait ainsi sous la tyrannie de Valens, et lorsque l'arianisme semblait triompher en Orient.

On croit qu'Eustathe de Sébaste fut condamné peu de temps après par un concile tenu à Gangres, métropole de la Paphlagonie; en effet, ce concile, dont on ignore la date précise, mais qu'il faut probablement rapporter à l'an 378, proscrivit les erreurs d'un certain Eustathe, qui ne peut être que l'évêque de Sébaste, à qui on attribue positivement les mêmes erreurs. Il faisait profession de la vie ascétique, et dirigeait un grand nombre de disciples de l'un et de l'autre sexe, qu'il avait déterminés à suivre son exemple. Mais introduisant sous prétexte de perfection des exagérations empruntées à l'hérésie des manichéens, il condamnait le mariage et l'usage des viandes; il engageait les femmes à abandonner leurs maris, et les parens le soin de leurs enfans, pour embrasser la vie religieuse; il portait les esclaves à quitter leurs maîtres, et

es enfans leurs parens, pour le même motif; il autorisait ses disciples à mépriser les lois et les assemblées de l'Église, et à ne suivre que leurs inspirations ou leurs caprices dans la pratique de leur dévotion; il leur défendait surtout de communier de la main d'un prêtre qui aurait été engagé dans le mariage avant son ordination. Le concile de Gangres fit divers canons pour anathématiser ces pernicieuses nouveautés, en ajoutant toutefois qu'il ne voulait porter aucune atteinte aux maximes de l'Évangile sur l'excellence de la virginité, sur le renoncement au monde et sur les autres pratiques de la perfection chrétienne (1).

Les tribulations qu'éprouvait saint Basile et ses fréquentes maladies ne ralentissaient point l'activité de son âme ni les effets de sa sollicitude pour tout ce qui intéressait l'Église. Il s'appliquait à corriger les abus, à calmer les troubles et les dissensions, à consoler et soutenir les fidèles persécutés; il combattait les hérésies par ses discours et ses écrits; il prenait soin de pourvoir de pasteurs les églises qui en étaient privées; il se multipliait d'une quelque sorte pour subvenir à tous les besoins, et ses lettres nombreuses étendaient de tous côtés les secours de la lumière ou l'autorité de ses exhortations; enfin il ne craignait pas de faire les voyages les plus pénibles pour concourir à toutes les mesures qui pouvaient être utiles à la religion. Il visita les églises de l'Arménie pour rétablir l'union parmi les évêques et en instituer de nouveaux; il donna des institutions à saint Amphiloque d'Icone, au sujet des églises d'Isaurie, où il n'y avait plus aucun évêque, lui recommandant d'établir dans les métropoles un homme de mérite à qui on laisserait le soin de s'adjoindre plus tard des coopérateurs; ou si l'on ne trouvait point un sujet qui eût toutes les qualités requises, d'instituer d'abord quelques évêques dans les petites villes et de borner le territoire du métropolitain, afin qu'on pût

(1) Socrat. lib. II, cap. XLIII. — Sozom. lib. III, cap. XIV.

en établir d'autres dès que les circonstances le permettraient. Il se rendit ensuite sur les lieux, malgré sa mauvaise santé, pour régler cette affaire de concert avec les évêques voisins. Quelque temps après, il écrivit encore à saint Amphiloque d'envoyer en Lycie un homme de confiance pour reconnaître l'orthodoxie de plusieurs évêques de cette province qui désiraient embrasser sa communion et se séparer des autres évêques de l'Asie proconsulaire, engagés dans l'erreur des macédoniens touchant le Saint-Esprit.

Comme les Occidentaux avaient envoyé depuis peu aux églises de l'Orient des prêtres avec des lettres pour les consoler en leur témoignant la part qu'ils prenaient à leurs maux, saint Basile leur écrivit, l'an 377, au nom des Orientaux, pour réclamer de nouveau leur assistance. Il leur signalait en particulier les erreurs d'Apollinaire et d'Eustathe de Sébaste, et il les priait d'envoyer des lettres contenant la condamnation expresse de ces hérétiques et de tous ceux qui suivraient leur parti. Ils les engageait aussi à se déclarer contre Paulin d'Antioche, qu'il accusait de suivre l'erreur de Marcel d'Ankyre, mais il ne put venir à bout de les persuader sur ce dernier point. Il eut même la douleur d'apprendre bientôt après que plusieurs se montraient partisans de Paulin, jusqu'à traiter d'hérétiques saint Méléce et saint Eusèbe de Samosate; et il se vit obligé de prendre la défense de ces deux évêques dans une lettre adressée à Pierre d'Alexandrie, qui se trouvait alors à Rome. Ses démarches en faveur du parti de Méléce n'eurent pas plus de succès auprès de saint Épiphane, évêque de Salamine, dont il réclama l'intervention en répondant à une lettre que ce dernier venait de lui écrire. Quoique saint Épiphane fût plein de respect pour saint Basile, et qu'il eût même adopté son opinion sur la question des trois hypostases, il ne laissa pas de demeurer toujours, à l'exemple des Occidentaux, dans la communion de Paulin.

Saint Basile adressa vers le même temps une lettre à saint Ambroise, élu depuis peu archevêque de Milan, et qui s'était empressé de lui écrire pour embrasser sa communion. L'évêque arien Auxence, quoique plusieurs fois excommunié, s'était maintenu sur le siège de cette ville jusqu'à sa mort, arrivée l'an 374. Lorsqu'il fallut procéder à l'élection de son successeur, la division se prononça fortement entre les catholiques et les ariens, et les esprits s'échauffèrent au point qu'une sédition paraissait imminente. Saint Ambroise, alors gouverneur de la province, accourut à l'église pour maintenir l'ordre, et fit tous ses efforts pour réunir les esprits. Il sortait d'une illustre famille, et était né, vers l'an 340, dans les Gaules, où son père, nommé comme lui, était préfet du prétoire. On rapporte qu'un essaim d'abeilles vint voltiger au-dessus de son berceau, comme pour présager la douceur de son éloquence. Après avoir fait de brillantes études à Rome, il parut avec éclat dans le barreau et dans les emplois publics; et le préfet d'Italie, en l'envoyant à Milan, lui dit : Allez, et gouvernez non pas en juge, mais en évêque. Ce mot devint une sorte de prédiction. Pendant qu'Ambroise exhortait le peuple à la concorde, un enfant se mit à crier par trois fois : Ambroise évêque ! et aussitôt tous les assistans, catholiques et ariens, répétant cette acclamation, choisirent Ambroise par un consentement unanime. Cependant il n'était encore que catéchumène, et ce choix inopiné lui causa autant de surprise que de tristesse. Il employa tous les moyens imaginables pour se soustraire à une dignité dont les dangers et les devoirs le faisaient trembler ; il affecta de paraître sévère jusqu'à la cruauté ; et, contre sa coutume, il fit appliquer publiquement quelques accusés à la torture ; son humilité, encore peu éclairée, le porta même à faire introduire chez lui des femmes de mauvaise vie pour décrier ses mœurs ; mais le peuple n'y fut point trompé, et lui cria : Nous prenons sur nous vos péchés. Ambroise voulut s'enfuir, et sortit

pendant la nuit pour aller à Pavie. Après avoir fait beaucoup de chemin, et croyant être fort éloigné, il se retrouva le matin aux portes de Milan. Le peuple le ramena, et le fit garder en attendant la réponse de l'empereur, à qui on avait écrit pour obtenir son consentement. Valentinien, ravi de cette élection, qui était un témoignage éclatant rendu au mérite de ses officiers, s'empressa d'y consentir, et donna ordre au vicaire d'Italie de prendre des mesures pour assurer l'ordination d'Ambroise. Celui-ci s'était échappé une seconde fois, et se tenait caché dans la maison d'un de ses amis nommé Léonce. Mais le vicaire d'Italie ayant fait afficher une ordonnance qui enjoignait expressément et sous des peines sévères de faire connaître le lieu de sa retraite, Léonce ne jugea pas à propos de se dispenser d'obéir. Ambroise fut donc amené à Milan, et se rendit enfin à des marques si frappantes de la volonté divine. Il voulut être baptisé par un évêque catholique; et huit jours après il fut ordonné évêque, à la fin de l'an 374. Mais pour se conformer autant que possible aux règles ecclésiastiques, il exerça dans ce court intervalle les différentes fonctions des ordres inférieurs. Tous les évêques de l'Occident et de l'Orient applaudirent à son ordination.

Il ne tarda pas à justifier le choix du peuple par l'éclat de ses vertus. Il distribua à l'Église ou aux pauvres tout l'argent qu'il possédait; il fit aussi à son église une donation de toutes ses terres, dont il réserva seulement l'usufruit à sa sœur Marcellina, qui demeurait à Rome, et qui depuis long-temps avait fait vœu de virginité entre les mains du pape Libère. Il se déchargea du soin de ses affaires sur son frère Satyre, qui était venu le rejoindre à Milan, et il se livra tout entier aux fonctions de son ministère. Il s'appliqua avec un travail assidu à l'étude de la religion, consacrant toutes ses heures de loisir et même une partie de la nuit à la lecture des saintes Écritures et des plus habiles interprètes, principalement

d'Origène et de saint Basile, dont il reproduit souvent les pensées dans ses écrits. Il célébrait tous les jours le saint sacrifice, faisait tous les dimanches des instructions à son peuple, subvenait aux besoins des pauvres, consolait les affligés, et se signalait surtout par son zèle et sa charité envers les pécheurs. Toutes les fois que quelqu'un venait lui confesser ses péchés pour recevoir la pénitence, il répandait tant de larmes, qu'il obligeait le pénitent à pleurer lui-même, et on eût dit, à voir sa douleur, qu'il était tombé avec lui ; mais il ne parlait qu'à Dieu seul des péchés qu'on lui avait confessés. C'est ainsi que s'exprime Paulin, prêtre de Milan, qui fut son secrétaire, et qui a écrit sa vie. On voit dans ce témoignage une preuve bien authentique de la confession secrète.

L'humilité qui porta saint Ambroise à se décrier lui-même pour éviter l'épiscopat était alors si commune, qu'un concile tenu à Valence, dans les Gaules, la même année 374, se crut obligé de faire un décret pour condamner ces imprudences. Il décida que ceux qui s'accuseraient ainsi de quelque faute seraient en effet jugés indignes des fonctions ecclésiastiques, et il appliqua cette disposition à un évêque élu pour le siège de Fréjus, quoique tout le monde fût persuadé qu'il n'était point coupable des fautes dont il s'accusait. On doit remarquer aussi un autre canon de ce concile, qui ordonne de n'accorder la communion qu'à la mort à ceux qui se seraient souillés par des actes d'idolâtrie ; ce qui peut faire croire que ces scandales étaient assez fréquens dans quelques endroits, et nous verrons en effet les empereurs obligés bientôt de porter des lois pour les réprimer.

Les intrigues des partisans d'Ursin et celles de plusieurs autres sectaires qui troublaient alors l'église romaine, donnèrent lieu à un rescrit que l'empereur Valentinien adressa, vers le même temps, au préfet de Rome, pour ordonner que ceux qui tiendraient des assemblées schismatiques fussent bannis à cent milles, ou environ trente

lieues de cette capitale. Ce rescrit portait en outre que ceux qui auraient été condamnés par les évêques catholiques ne pourraient conserver leurs églises, ni demander à l'empereur la révision de leur jugement. Une loi rendue l'année précédente contre les donatistes, déclarait indigne des privilèges du sacerdoce celui qui serait convaincu d'avoir rebaptisé. Par une autre loi de l'an 372, Valentinien avait défendu les assemblées des manichéens, sous peine de confiscation des lieux, et de châtimens sévères contre leurs docteurs (1).

Quoique l'empereur Valentinien ne crût pas devoir prohiber l'exercice du culte païen, il ne laissa pas de porter un coup fatal à l'idolâtrie par une loi qu'il publia au commencement de son règne contre les sacrifices nocturnes et les pratiques de la magie. Car cette loi attaquait la plupart des superstitions que les païens avaient empruntées à l'Orient, et qui étaient devenues en quelque sorte une partie essentielle de leur religion. Le préfet de Rome exerça alors contre les magiciens et les devins une persécution violente qui s'étendit même aux augures et aux aruspices, dont plusieurs perdirent la vie. Un grand

(1) Parmi les lois de Valentinien concernant la religion, on en trouve une adressée au pape Damase l'an 370, portant défense aux clercs et aux moines de fréquenter les maisons des veuves et des orphelines, et déclarant en outre qu'ils ne pourraient rien recevoir des femmes auxquelles ils seraient ainsi attachés sous prétexte de religion, ni par donation, ni par testament, soit directement ou par personne interposée, à moins qu'ils ne fussent les héritiers naturels de ces femmes par droit de parenté. On peut croire que cette loi, qui fut lue dans les églises de Rome, avait été sollicitée par le pape Damase lui-même. On voit par le témoignage de saint Jérôme que quelques ecclésiastiques, sous prétexte de diriger la conscience des dames romaines, leur faisaient une cour assidue pour profiter de leurs richesses immenses, et il s'élève fortement contre cet abus. « Je ne me plains pas, dit-il, de la loi qui humilie les clercs en les forçant au désintéressement, je me plains de l'avarice de ceux qui ont rendu cette loi nécessaire. »

nombre de personnes furent poursuivies et condamnées à mort pour s'être rendues coupables de maléfices et d'empoisonnemens par de funestes secrets, ou pour s'être livrées à l'exercice ou à l'étude de l'art magique. Quelques sénateurs furent enveloppés dans ces poursuites, et le sénat se vit obligé d'envoyer une députation à Valentinien pour se plaindre qu'on les eût soumis à la torture, malgré les privilèges qui les exemptaient de ce supplice.

Quelques années plus tard, Valens prit des mesures semblables en Orient. Il avait, comme son frère, laissé aux païens une entière liberté d'exercer leur culte, et on les vit, en effet, pendant tout le cours de son règne, sacrifier publiquement aux idoles, tenir du feu allumé sur les autels, immoler des victimes et faire des festins solennels devant les temples. Il souffrit même pendant son séjour à Antioche la célébration des bacchanales avec toutes les infâmes orgies de ce culte extravagant. Il fut entretenu dans ces dispositions par un discours que le sophiste Thémistius lui adressa l'an 373, en faveur de la liberté des cultes, et dans lequel ce sophiste, quoique païen, chercha même à l'adoucir envers les catholiques. Cependant les frayeurs politiques de Valens le déterminèrent vers cette époque à ordonner les poursuites les plus rigoureuses contre les magiciens et les devins. Un certain Palladius, homme obscur et livré à l'étude de la magie, fut mis à la torture pour une cause assez légère. Épuisé par les tourmens, il dénonça quelques personnes comme ayant découvert par des opérations magiques le nom du successeur de Valens. Sur cette dénonciation, Hilaire et Patrice furent soumis à la question, et déclarèrent qu'ils avaient cherché en effet à connaître ce nom par les secrets de leur art, et qu'ayant trouvé les deux premières syllabes *Théod*, ils n'avaient pas cherché davantage, persuadés que le destin désignait Théodore, secrétaire impérial, vers lequel se portaient tous les vœux. Valens, transporté de fureur, fit mourir par divers supplices tou-

tes les personnes qui de près ou de loin se trouvèrent impliquées dans cette affaire. On prétend que ses soupçons le portèrent même à faire périr sans autre motif plusieurs personnages considérables dont tout le crime était de porter un nom commençant par les deux fatales syllabes. Les philosophes de l'école néoplatonicienne étaient trop connus par leur attachement à la magie pour n'être pas enveloppés dans cette persécution. Maxime, le confident de Julien et le principal auteur de son apostasie, fut accusé d'avoir fait quelques prédictions sinistres, et eut la tête tranchée. L'épouvante fut si grande parmi les philosophes, qu'ils n'osaient plus se montrer en public, et qu'ils se virent contraints de renoncer à tous les signes extérieurs de leur profession. On fit aussi une recherche sévère des livres de magie ou d'astrologie, et ceux qui possédaient des bibliothèques s'empressèrent de brûler tous les ouvrages suspects, parmi lesquels on en confondit même un grand nombre qui ne traitaient que des sciences (1).

L'empereur Valentinien après un règne de près de douze ans mourut en Illyrie, vers la fin de l'an 375, frappé, dit-on, d'apoplexie dans un emportement de colère contre les députés des Quades, qui avaient ravagé cette province. Les chefs de l'armée déclarèrent auguste Valentinien, son second fils, qui n'était âgé que de quatre ou cinq ans. Gratien, son fils aîné, avait déjà reçu le titre d'auguste huit ans auparavant, et quoiqu'on n'eût pas attendu son consentement pour lui associer le jeune Valentinien, il ne laissa pas de le reconnaître aussitôt et de lui céder pour son partage, l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie. Mais il conserva néanmoins la principale autorité sur tout l'Occident.

Il publia dès le commencement de son règne une loi pour renouveler contre les hérétiques la défense de s'assembler soit dans les villes soit à la campagne, sous peine

(1) Amm. lib. XXIX. — Socr. lib. IV.

de confiscation des lieux où ils auraient dressé des autels. Par une autre loi, il ordonna que les causes ecclésiastiques concernant la religion seraient jugées par les conciles de chaque province ou par d'autres plus nombreux, selon l'importance des matières, et que les causes criminelles seraient seules portées devant les juges laïques. Quelque temps après il fit une loi pour défendre en particulier les assemblées des donatistes, et leur enlever les églises dont ils s'étaient emparés en Afrique, à la faveur des troubles occasionnés dans cette province par la révolte d'un prince de Mauritanie qui s'était déclaré leur protecteur.

Un petit nombre de donatistes s'étaient établis à Rome, où ils avaient un évêque qui employait tous les moyens pour gagner des prosélytes, jusqu'à donner de l'argent aux pauvres pour qu'ils consentissent à se laisser rebaptiser. On y comptait également quelques lucifériens qui avaient aussi leur évêque, et ces différens sectaires continuaient à se maintenir, malgré les lois impériales rendues contre eux et les mesures prises en conséquence pour empêcher leurs assemblées. D'un autre côté, quelques évêques condamnés par le jugement du pape, ou craignant avec raison de l'être, méprisaient les lois canoniques, et se maintenaient par force dans leurs églises en gagnant la populace et en intimidant les magistrats. Enfin, les clercs ordonnés par l'antipape Ursin ne cessaient d'intriguer pour se faire des partisans, et jeter le trouble dans l'Église romaine. Cet antipape, banni dans les Gaules par Valentinien, avait obtenu la permission de quitter son exil, à la condition de ne point venir à Rome ni dans les environs. Il s'était alors établi à Milan, où il s'unit aux ariens pour fortifier son parti, et les soutenir eux-mêmes contre le zèle de saint Ambroise. Dès que Gracien fut maître de l'empire, Ursin mit tout en œuvre pour le surprendre; mais, au lieu de réussir, il fut bientôt après relégué à Cologne, où il ne laissa pas néanmoins d'im-

portuner l'empereur de ses calomnies. Un misérable, gagné par ses partisans, ne craignit pas d'intenter une accusation juridique contre le pape Damase. La cause fut portée devant les tribunaux civils, car on croit qu'il s'agissait d'une accusation d'adultère ; mais le calomniateur n'ayant pu fournir aucune preuve, fut lui-même banni, et l'innocence du pape solennellement reconnue.

Ces troubles donnèrent lieu à un concile qui se tint à Rome vers la fin de l'an 378, et auquel assistèrent un grand nombre d'évêques de toutes les parties de l'Italie. On y examina, sur la demande du pape, les calomnies dirigées contre lui, et le concile, après avoir proclamé son innocence, écrivit une lettre synodale à Gratien, pour invoquer son autorité contre les entreprises des sectaires. Les évêques le remercient des mesures qu'il a prises pour le bien de l'Église, en ordonnant que les causes ecclésiastiques ne seraient point portées devant les tribunaux civils, et que celles des évêques seraient jugées souverainement par l'autorité du pape ; ensuite, ils exposent les règles qu'ils ont cru nécessaire d'établir pour le jugement de ces causes, et ils le prient d'en assurer l'exécution par l'intervention des magistrats. L'empereur se rendit à leur vœu ; et par un rescrit adressé au vicaire de Rome et conforme aux termes de leur lettre, il ordonna que quiconque prétendrait se maintenir dans son église contre un jugement du pape ou des évêques catholiques, ou qui étant cité refuserait de comparaître, serait conduit à Rome par les soins des préfets du prétoire ou de leurs vicaires ; que si le contumace se trouvait dans les provinces éloignées, l'affaire serait renvoyée au métropolitain ; ou s'il était métropolitain lui-même, qu'il se rendrait à Rome, ou devant les juges nommés par le pape, ou enfin devant un concile de quinze évêques voisins.

Le pape Damase avait tenu l'année précédente un autre concile à Rome, pour condamner les erreurs d'Apollin-

naire, qui lui avaient été dénoncées par la dernière lettre de saint Basile et des Orientaux. Cet hérésiarque était fils d'un autre Apollinaire, natif d'Alexandrie, qui vint enseigner les belles-lettres à Béryte, puis à Laodocée en Syrie, où il fut ordonné prêtre. On a déjà vu qu'ils publièrent l'un et l'autre, pendant la persécution de Julien, plusieurs ouvrages de littérature et de poésie sur des sujets tirés de l'Écriture. Apollinaire le fils, doué d'un génie admirable, fit des progrès rapides dans toutes les sciences, et se trouva bientôt en état de professer publiquement la rhétorique. Il fut admis dans le clergé en qualité de lecteur, et devint dans la suite évêque de Laodicée. L'éclat et la variété de ses talens, son érudition prodigieuse et la régularité de ses mœurs, lui concilièrent l'estime et l'affection des plus illustres docteurs de son siècle, particulièrement de saint Athanase, de saint Épiphane et de saint Basile. Il publia sur l'Écriture sainte et sur d'autres matières un nombre infini d'ouvrages qui lui firent une réputation extraordinaire. Il écrivit contre les ariens, contre Eunomius, contre les manichéens, contre Origène; et il composa pour la défense de la religion, contre Porphyre, un grand traité, divisé en trente livres, qui surpassait, dit-on, en force et en beauté tout ce qui avait été écrit précédemment par Eusèbe et d'autres anciens sur le même sujet. Nous n'avons plus de tous ces ouvrages qu'une traduction des Psaumes en vers, et quelques fragmens cités par les auteurs qui ont combattu son hérésie.

Apollinaire se signala, comme nous venons de le dire, par ses écrits contre l'arianisme; mais il tomba lui-même dans une erreur en quelque sorte opposée; et tandis que les ariens contestaient la divinité de Jésus-Christ, il nia au contraire son humanité. Il prétendit que Jésus-Christ n'avait point pris l'âme humaine, qu'il avait seulement un corps doué d'un principe de vie organique, et que la divinité tenait lieu en lui de l'âme raisonnable. Il soutenait même que le corps de Jésus-Christ était d'une nature dif-

férente du corps humain , et qu'il n'avait point été formé dans le sein de la Vierge ; en sorte qu'elle ne méritait pas le titre de Mère de Dieu. Apollinaire enseignait que Jésus-Christ avait apporté son corps du ciel ; mais il n'est pas facile de décider s'il le croyait éternel et consubstantiel à la Divinité , comme le prétendaient quelques-uns de ses disciples, ou s'il n'admettait avec quelques autres qu'un corps subtil et aérien qui s'était dissous après la résurrection. Dans tous les cas, il suivait évidemment de ses principes , que Jésus-Christ n'avait été homme qu'en apparence , et que par conséquent on ne pouvait admettre la réalité de ses souffrances et de sa mort , à moins de soutenir avec quelques apollinaristes que la Divinité elle-même avait souffert.

Les erreurs d'Apollinaire furent condamnées d'abord sans qu'on fit mention de sa personne , parce qu'on était prévenu d'une si grande estime pour lui , qu'on hésitait à le croire coupable des impiétés répandues par ses disciples. Il commença à devenir suspect vers l'an 373 ; et bientôt après il se déclara ouvertement chef de la secte qui prit son nom. Il donna des évêques à ses partisans dans plusieurs villes , notamment à Antioche , à Alexandrie et à Constantinople. Celui qu'il établit à Antioche fut un prêtre nommé Vital , qui s'était séparé du parti de Méléce , et qui se vantait d'être dans la communion du pape Damase. Le concile de Rome , en condamnant les erreurs d'Apollinaire , le déposa lui-même avec les évêques qu'il avait institués. Mais cet hérésiarque ne laissa pas de se maintenir ; et ses erreurs , plusieurs fois condamnées depuis , se perpétuèrent néanmoins en Orient , jusqu'à ce qu'enfin elles donnèrent naissance à l'hérésie d'Eutychès (1).

L'Église avait eu à souffrir depuis quelques années une longue et violente persécution chez les Goths. Cette na-

(1) Theod. lib. V. — Epiph. *Hær.* LXXVII.

tion, divisée en deux grandes tribus, obéissait à deux chefs qui étaient encore païens aussi bien qu'une grande partie de leurs sujets. L'un et l'autre firent périr un grand nombre de chrétiens par divers supplices. Plusieurs furent brûlés dans leurs cabanes pour avoir refusé de rendre un culte à une idole que l'on promena par les villages pour la faire adorer. D'autres fois on envoyait des officiers dans les villages pour contraindre les habitans à manger des viandes offertes aux idoles, et ceux qui refusaient étaient le plus souvent condamnés à mort. Enfin, après en avoir fait périr ainsi une multitude, comme on vit que leur constance était inébranlable, et qu'il faudrait verser trop de sang, on se contenta de leur faire souffrir de longs tourmens et de chasser ensuite du pays tous ceux que l'on put découvrir.

Quelque temps après, les Goths, attaqués et resserrés par les Huns, demandèrent à Valens la permission de passer le Danube et de s'établir dans la Thrace, à condition de servir dans les armées romaines. Ils lui députèrent à cet effet leur évêque Ulfila, qui jouissait parmi eux d'une grande réputation (1). Arrivé à Constantinople, il se laissa séduire par les ariens, adopta leurs erreurs et promit de les faire embrasser à son peuple. L'autorité qu'il s'était acquise par ses talens, par son zèle et par tout ce qu'il avait souffert de la part des païens, le faisait écouter comme un oracle par les chrétiens de sa nation, et il leur eut bientôt persuadé tout ce qu'il voulut. C'est ainsi que les Goths furent infectés de l'hérésie d'Arius, et par leur commerce avec les Gépides, les Vandales et les Bourgui-

(1) Ulfila est devenu célèbre par une version de la Bible en langue gothique. Nous en avons encore les Évangiles et une partie de l'Épître aux Romains. C'est le plus ancien monument qui nous reste de la littérature germanique ; et un document précieux pour l'histoire des langues du Nord. On a aussi attribué à Ulfila l'invention des caractères gothiques. Mais c'est une erreur qui a été souvent relevée.

gnons, ils la communiquèrent à la plupart des peuples barbares qui envahirent dans la suite l'empire d'Occident (1).

Ulfila réussit dans son ambassade, et Valens accorda aux Goths la permission de s'établir dans la Thrace. Mais ils furent vexés de tant de manières par l'avarice des officiers romains, qu'ils s'unirent avec les Huns et les autres Barbares pour attaquer l'empire. Ils défirent plusieurs fois les généraux de Valens, et exercèrent leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople. Dès que Valens en fut instruit, il se hâta de conclure un traité avec les Perses, pour venir défendre les frontières de la Thrace. En partant d'Antioche, il donna ordre de cesser la persécution contre les catholiques, et de rappeler les évêques et les prêtres exilés, et les moines condamnés aux mines. Les troupes qu'il avait envoyées en avant sous les ordres du comte Trajan ne purent tenir contre le nombre prodigieux des Barbares, et lorsqu'il fut arrivé à Constantinople, il ôta le commandement à ce général en l'accablant de reproches, jusqu'à l'accuser de lâcheté; mais Trajan, zélé catholique, lui répondit : Ce n'est pas moi, seigneur, qui ai perdu la victoire, c'est vous qui l'avez procurée aux ennemis, en irritant le ciel par la persécution exercée contre les vrais chrétiens.

Valens partit de Constantinople à la tête de son armée, le 11 juin de l'an 378. Un moine, nommé Isaac, dont la cellule était proche, lui cria en le voyant passer : Où allez-vous, seigneur, après avoir fait si long-temps la guerre au Fils de Dieu ? C'est lui qui a suscité contre vous les Barbares; faites réparation à sa gloire, autrement vous périrez avec votre armée. L'empereur donna ordre de l'emprisonner, et lui dit : Je reviendrai bientôt te punir de mort pour confondre ta fausse prophétie. J'y consens, reprit Isaac en élevant la voix, si je suis démenti par l'événement.

(1) Theod. lib. IV. — Socr. IV. — Sozom. VI.

Valens s'avança jusqu'à Andrinople , plein d'une telle confiance, qu'il ne voulut pas attendre le secours que lui envoyait Gratien. Il rejeta aussi les propositions d'accommodement qui lui furent faites par les Barbares, et il leur livra bataille le 9 août. Les Romains furent complètement défaits, et l'empereur lui-même perdit la vie. Il s'était fait porter, par suite d'une blessure, dans une cabane, que les ennemis brûlèrent sans savoir qu'il y était; de sorte qu'on ne put pas même retrouver son corps. Comme il ne laissait point de fils, tout l'empire revint à ses deux neveux, et toute l'autorité à Gratien.

Ce prince renouvela aussitôt l'ordre de rappeler les évêques bannis, et il prescrivit en outre d'ôter les églises aux ariens et de les rendre aux catholiques. Il permit toutefois par une loi expresse les assemblées des hérétiques, excepté celles des manichéens, des photiniens et des eunomiens. Mais, l'année suivante, il révoqua cette permission, qu'il avait sans doute jugée nécessaire dans la situation déplorable où se trouvait l'empire.

En effet, les Goths après leur victoire portèrent leurs ravages dans toutes les provinces voisines du Danube, et jusqu'aux frontières de l'Italie. Cette invasion donna lieu à saint Ambroise de signaler toute l'étendue de son zèle et de sa charité. Il racheta une multitude de captifs, et n'hésita pas à employer pour cet objet les vases de son église, mais seulement ceux qui n'étaient pas consacrés. Comme les habitans de l'Illyrie , fuyant devant les Barbares, se réfugiaient en grand nombre en Italie, il s'appliqua aussi à prémunir les fidèles contre les erreurs de ces fugitifs, la plupart infectés d'arianisme; et nous avons encore une lettre adressée à un évêque, dans laquelle il lui recommande à cet égard une extrême vigilance et les plus grandes précautions.

C'est vers ce même temps que saint Ambroise écrivit, à la prière de sa sœur sainte Marcelline , les trois livres des Vierges , où il montre l'excellence de la virginité, et donne

des instructions sur les vertus et les devoirs de cet état. Ils furent suivis bientôt après du livre des Veuves, où il exhorte les veuves chrétiennes à demeurer dans la virginité; puis d'un traité fort court sur la virginité, dans lequel il répond à ceux qui le blâmaient de la recommander. Il réfute toutes leurs objections contre le célibat, et montre qu'on allègue en vain le prétexte de la population, puisqu'il n'y a point de lieux plus peuplés que ceux où la virginité est plus estimée. « Informez-vous, dit-il, combien l'église d'Alexandrie, celles de l'Orient et de l'Afrique consacrent de vierges tous les ans? Il y en a plus que ce pays-ci ne produit d'hommes. » On doit remarquer comme un des principaux traits de l'épiscopat de saint Ambroise, ce zèle ardent avec lequel il encourageait les femmes à embrasser la vie religieuse. Aussi contribua-t-il à former un grand nombre de vierges dans plusieurs endroits de l'Italie; et celles de l'Afrique même passaient les mers pour venir à Milan recevoir le voile de ses mains. Mais ses exhortations eurent moins de succès dans sa ville épiscopale. Plusieurs les blâmaient ouvertement, comme on vient de le voir, et les mères enfermaient leurs filles pour les empêcher de venir à ses sermons (1).

Les évêques de l'Orient, rappelés de leur exil, tinrent bientôt après, en 379, un nombreux concile à Antioche, pour remédier aux maux de l'Église, et prendre les mesures que les circonstances réclamaient à la suite d'une si longue persécution. On y souscrivit à la décision du concile de Rome contre l'hérésie d'Apollinaire. On y condamna également les erreurs de Photin, des macédoniens et des ariens. Il est probable qu'on chercha aussi les moyens de faire cesser le schisme d'Antioche; et l'on sait positivement que saint Méléce, après son retour, offrit à Paulin de gouverner l'Église en commun; mais celui-ci refusa de consentir à cette proposition. Il paraît cependant qu'il y eut un accord entre eux, par lequel on

(1) Ambr. *De virginib.* lib. I.

convint de ne point donner de successeur à celui des deux évêques qui mourrait le premier.

Saint Basile avait terminé peu de temps auparavant sa glorieuse carrière. Il mourut le premier jour de l'an 379. Il y eut à ses funérailles une telle affluence, que plusieurs personnes furent étouffées dans la foule; chacun s'efforçait de toucher le bord de sa robe ou le lit sur lequel on le portait au lieu de sa sépulture. Les gémissemens interrompaient le chant des psaumes; les païens même et les juifs le regrettaient. Saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque et saint Grégoire de Nazianze ont fait son panégyrique. On a aussi un discours composé à sa louange par saint Éphrem.

Saint Basile obtint de ses contemporains le surnom de Grand, que la postérité lui a confirmé, et il le mérita également par son caractère et par son génie. On admire dans les nombreux ouvrages qu'il a laissés, des connaissances étendues et variées, un style clair, précis, harmonieux, une grande énergie de pensées et d'expressions, une dialectique pressante, une éloquence noble et persuasive, qui l'a fait placer au rang des plus grands orateurs. Une partie de ses écrits ont été perdus, et on lui n'a attribué plusieurs autres qui ne sont pas de lui. Outre ses ouvrages ascétiques dont nous avons parlé, il nous reste de cet illustre docteur un commentaire sur les seize premiers chapitres d'Isaïe, plusieurs homélies sur les psaumes, et un grand nombre d'autres sur différens points de dogme ou de morale; cinq livres contre Eunomius, un livre sur le Saint-Esprit, un autre sur la foi, deux livres sur le baptême, et plus de trois cents lettres sur divers sujets.

Les neuf homélies sur le commencement de la Genèse ou sur les six jours de la création sont le plus parfait de ses ouvrages; elles sont remplies de pensées sublimes, de réflexions savantes et instructives, de descriptions admirables et de tous les ornemens de la plus haute élo-

quence. Le saint docteur y explique à la lettre les paroles de l'Écriture, résout plusieurs difficultés concernant la narration de Moïse ; et joint à tous ces détails les tableaux les plus pompeux de la grandeur de Dieu, de la puissance infinie du Créateur, de la richesse et de la beauté merveilleuse de ses œuvres. Les homélies sur les Psaumes offrent au cœur dans un style plus simple tout ce que la piété a de plus onctueux et de plus touchant. Parmi les autres homélies, dont plusieurs attaquent les hérésies sur la Trinité et l'incarnation, nous citerons en particulier celle qui contient des avis aux jeunes gens sur la lecture des auteurs profanes, et une autre qui a pour objet de concilier avec le dogme de la Providence l'existence du mal sur la terre.

Dans le livre contre Eunomius, saint Basile détruit toutes les objections de cet hérétique contre la divinité du Fils et du Saint-Esprit, et il établit le dogme catholique à cet égard par les preuves les plus solides développées avec une force, une netteté et une profondeur admirable. Il établit encore en particulier la divinité du Saint-Esprit dans le traité qu'il écrivit sur ce sujet à la prière de saint Amphiloque. Cet ouvrage contient un passage remarquable sur l'autorité de la tradition. Après avoir dit qu'entre les dogmes conservés dans l'Église, les uns viennent de l'Écriture, les autres de la tradition apostolique, qu'il les a transmis par l'enseignement secret, il ajoute que ces deux sources ont la même autorité dans la religion, et que personne n'en disconvient pour passer qu'il soit versé dans la science ecclésiastique ; puis il établit ce principe par différens exemples. « Si nous entreprenions, dit-il, de rejeter les coutumes non écrites, nous porterions de mortelles atteintes à l'Évangile, et nous réduirions la prédication à des mots souvent intelligibles. Qui nous a enseigné par écrit de marquer du signe de la croix les catéchumènes, ou de nous tourner à l'orient pendant la prière. En quel endroit de l'Écriture

trouvons-nous les prières qui accompagnent la consécration du pain eucharistique et du calice de bénédiction. Car nous ne nous contentons pas de ce qu'on lit dans saint Paul ou dans l'Évangile, mais avant et après ces paroles nous en ajoutons d'autres que nous avons reçues par tradition, et qui ont une grande vertu pour le sacrement. Nous bénissons l'eau du baptême, l'huile de l'onction, et celui qu'on doit baptiser; nous le plongeons trois fois dans l'eau, nous l'obligeons de renoncer au démon et à ses anges: où l'Écriture nous enseigne-t-elle ces cérémonies et d'autres semblables? Ne sont-ce pas des traditions secrètes que nos pères ont conservées dans un religieux silence pour les dérober à la curiosité profane? Était-il besoin de mettre par écrit ce qu'il n'était pas permis de faire voir ou de faire entendre à ceux qui n'étaient point baptisés? » On voit ici une preuve incontestable que dans les premiers siècles on couvrait d'un secret profond ce qui regarde la matière et la forme des sacremens, et cet usage explique le silence ou les expressions vagues et enveloppées qu'on remarque à cet égard dans les anciens auteurs. Saint Basile s'attache ensuite à faire voir, par de nombreux témoignages, la tradition constante de toutes les églises relativement à l'usage de chanter, comme on le fait encore aujourd'hui: gloire au Père et au Fils, et au Saint-Esprit; ce qui montrait clairement la foi des premiers chrétiens sur l'égalité des personnes divines.

Les lettres de saint Basile sont peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans ses ouvrages; elles sont écrites avec une noblesse et une pureté remarquables, et on y trouve une foule de renseignemens précieux pour l'histoire de l'Église. Nous devons signaler en particulier, outre celles que nous avons déjà fait connaître, les trois épîtres canoniques adressées à saint Amphiloque, évêque d'Icone, qui était lié d'une étroite amitié avec saint Basile. Elles contiennent quatre-vingt-cinq canons de discl-

pline fort célèbres dans l'antiquité. La plupart de ces canons concernent l'homicide et les fautes commises dans le mariage. Ils établissent des règles pour la pénitence publique de ces crimes, ou décident quelques difficultés concernant ces matières ou relatives à d'autres questions de morale. L'homicide volontaire est soumis à vingt ans de pénitence. Celle de l'adultère est de quinze ans pour les hommes ; mais les femmes qui sont coupables de ce crime sont seulement privées de la communion, et ne sont point soumises à la pénitence publique, de peur de les exposer à être punies de mort. Les mariages incestueux sont punis comme l'adultère ; et dans une lettre écrite sur ce sujet à Diodore, prêtre d'Antioche, saint Basile dit que la coutume qui a force de loi est de séparer sous peine d'excommunication ceux qui ont contracté ces unions prohibées. Ce qui offre un témoignage authentique du pouvoir de l'Église sur les mariages. Pour la simple fornication, la pénitence est de quatre ans. Les ecclésiastiques qui oublièrent la pureté de leur état étaient réduits au rang des laïques sans espérance d'être rétablis dans leurs fonctions ; mais l'usage ordinaire était de ne point les soumettre à la pénitence publique. Pour les vierges tombées depuis leur profession, la pénitence n'était que d'un an, mais saint Basile veut qu'à l'avenir on les soumette à celle des adultères. Quoique les moines fissent tacitement profession de continence, ils ne s'y engageaient pas par un vœu public ; le saint docteur recommande de les obliger à le faire et d'imposer la pénitence des fornicateurs à ceux qui violeront. Nous devons remarquer aussi la pénitence sévère imposée aux apostats ; un canon prescrit de les laisser toute leur vie dans le degré de ceux qu'on appelait *pleranians*, et de ne les admettre à la communion qu'à la mort.

Nous avons encore dans une lettre de saint Basile à Cæsaria un monument trop précieux de l'ancienne discipline pour être passé sous silence. « Il est bon, dit-il, de participer tous les jours au corps et au sang de Jésus

Christ. Quant à nous, notre coutume est de communier quatre fois la semaine, le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, outre les jours où tombe la fête de quelque martyr. Mais que dans le temps de persécution on doive communier de sa propre main, faute de prêtre ou de diacre, il n'est pas besoin de le prouver, puisque c'est une pratique ancienne et constante. On sait que les solitaires, au fond de leurs déserts, gardent la communion chez eux et se communient eux-mêmes. A Alexandrie et dans le reste de l'Égypte, la plupart des laïques gardent aussi la communion dans leur maison. » Comme l'usage était alors que le prêtre mît la communion dans la main des fidèles, le saint docteur ajoute que c'est toujours par le ministère du prêtre qu'on y participe, soit que l'on communie à l'église aussitôt après avoir reçu l'hostie, soit qu'on en reçoive plusieurs pour les emporter et communier différentes fois.

Sainte Macrine, sœur de saint Basile, mourut environ un an après lui. Saint Grégoire de Nysse, son frère, avait été près de huit ans sans la voir, à cause des persécutions qu'il avait eues à souffrir. Enfin, après le concile d'Antioche, il se rendit au monastère qu'elle gouvernait, et la trouva malade d'une fièvre violente. Mais telle était son austérité, qu'elle n'avait pour lit qu'une planche étendue sur terre. Le lendemain sa fièvre augmenta, et vers le soir elle rendit le dernier soupir en finissant sa prière. On passa la nuit à chanter des psaumes; et le jour étant venu, saint Grégoire, avec l'évêque diocésain et deux prêtres de son clergé, porta le corps à l'église des Quarante-Martyrs, qu'elle avait choisie pour sa sépulture. Une foule immense de peuple accompagnait le convoi en procession, et les diacres, avec d'autres ministres, précédaient le corps en portant des cierges. On ne cessa point de chanter des psaumes pendant toute la durée de la cérémonie, qui se prolongea presque jusqu'au soir. Après avoir fait les prières accoutumées, on plaça le corps de la sainte, selon

son désir, auprès de sainte Emmelle, sa mère, qui était morte environ dix ans auparavant.

Saint Grégoire de Nysse fut chargé bientôt après par un concile de se rendre en Arabie pour travailler à la réforme de quelques désordres. Il voulut en passant visiter les saints lieux, tant pour s'acquitter d'un vœu que pour essayer d'éteindre quelques divisions qui troublaient l'église de Jérusalem. Mais il fut profondément affligé en voyant les mœurs corrompues des habitans ; et c'est pour quoi il chercha depuis à détourner de ce voyage quelques solitaires de la Cappadoce, en s'attachant à leur faire sentir les inconvéniens. Il est aisé de voir néanmoins par les raisons même dont il se sert, que son intention n'est point de blâmer les pèlerinages en général.

On place vers la même époque la mort de saint Éphrem, célèbre docteur de l'Église. Il était né à Nisibe en Mésopotamie, de parens pauvres, mais qui n'oublièrent rien pour le former de bonne heure à la vertu. Il commit cependant quelques fautes de légèreté dans sa jeunesse, mais il ne tarda pas à les reconnaître, et se retira dans la solitude, où il s'exerça à la pratique des plus grandes austérités, veillant une grande partie de la nuit, passant plusieurs jours de suite sans manger, et constamment occupé de la prière et de la contemplation. Il fut long-temps sous la conduite d'un saint anachorète nommé Julien, devint ensuite disciple de saint Jacques, évêque de Nisibe, près duquel il se trouvait quand ce saint délivra la ville assiégée par les Perses. Ayant été fait diacre de la ville d'Édesse, il fut chargé de la prédication, et remplit ce ministère avec autant de succès que de zèle. Il continua toutefois à vivre dans la retraite, et il demeurait habituellement dans un monastère près de la ville, où il eut bientôt un grand nombre de disciples. Il fut déterminé par une vision à se rendre à Césarée pour voir saint Basile ; et entrant à l'église, il fut tellement frappé du recueillement des fidèles, de l'ordre et de la pompe des c

émonies, et surtout des éloquentes instructions du saint évêque, qu'il ne put s'empêcher de faire son éloge à haute voix. Saint Basile n'eut pas plus tôt appris son nom, que ravi lui-même d'admiration pour les vertus du saint diacre, dont la réputation s'était répandue au loin, il l'embrassa, l'entretint long-temps, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Saint Éphrem passa la dernière année de sa vie dans une continuelle occupation de zèle et de charité. La ville d'Édesse étant alors désolée par la famine, sortit de sa cellule, exhorta vivement les riches à secourir les pauvres, et se chargea lui-même de distribuer leurs aumônes. Il fit en mourant un discours que l'on nomme son testament, où il défend de lui rendre les honneurs qu'on rendait aux saints, de garder ses habits comme des reliques, de l'enterrer sous l'autel ou dans un autre endroit de l'église. Il recommande instamment qu'on fasse pour lui des aumônes, des prières et l'oblation du saint sacrifice, principalement le trentième jour après son décès.

Quoique saint Éphrem eût peu étudié, il ne laissa pas d'acquérir par la méditation et la lecture des livres saints une profonde connaissance de la religion. Il composa une multitude d'ouvrages qui furent si estimés, que, suivant le témoignage de saint Jérôme, on les lisait publiquement dans l'église après l'Écriture sainte. Il avait fait des commentaires sur toute la Bible, des traités contre les ariens, les novatiens et les autres hérétiques de son temps, un livre sur le Saint-Esprit, plusieurs traités de morale, et un grand nombre de discours et d'homélies sur divers sujets. Il se livra aussi avec le plus grand succès à la poésie, et composa beaucoup d'hymnes ou de cantiques que les fidèles s'empressèrent d'apprendre et de chanter dans les églises ou pendant leurs travaux. Tous ces ouvrages furent écrits en langue syriaque; mais la plupart furent traduits en grec de son vivant. Nous n'en avons plus qu'une partie, comprenant un assez grand nombre de sermons, d'homélies et de panégyriques, plusieurs hymnes et beau-

coup d'ouvrages ascétiques, qui contiennent des instructions pour les simples fidèles ou pour les solitaires. Il ne apprend que les moines de la Syrie s'occupaient à faire des nattes, des paniers, des cordes, de la toile, ou à transcrire des livres. Les uns étaient anachorètes et vivaient dispersés dans les déserts, sans demeure fixe; plusieurs étaient reclus dans leurs cellules, et d'autres vivaient en communauté. Saint Jérôme témoigne que les ouvrages de saint Ephrem étaient pleins de feu, de noblesse et d'éloquence. Ils ont dû perdre une partie de leurs beautés dans les traductions, mais on y retrouve encore l'éclat d'une imagination vive et brillante, une grande richesse de pensée et surtout une onction touchante qui pénètre les cœurs (1).

C'est aussi vers ce même temps que mourut saint Optat, évêque de Milève, dans la Numidie. On ne sait rien de ses actions; mais il est devenu fort célèbre par un ouvrage qu'il écrivit contre les donatistes, sous le règne de Valentinien, et par les éloges que lui ont donnés les Pères du siècle suivant, entre autres saint Augustin et saint Fulgence. Son ouvrage est divisé en six livres auxquels on en a ajouté un septième qui paraît n'être pas de lui. Saint Optat les composa pour répondre à un écrit de Parménien, successeur de Donat, contre les catholiques. Il expose l'histoire des donatistes, l'origine de leur schisme, les violences dont ils s'étaient rendus coupables, et détruisant successivement toutes les fausses raisons qu'ils alléguaient en faveur de leur secte, il établit à cette occasion des principes qui servent à combattre tous ceux qui déchirent l'unité de l'Église. On remarque dans le sixième livre, au sujet des sacrilèges commis parmi les donatistes, plusieurs passages qui offrent la preuve la plus incontestable de la foi des premiers chrétiens sur la présence réelle dans l'eucharistie.

L'empereur Gratien continuait à protéger l'Église contre

(1) Sozom. lib. III. — Greg. Nyss. *Vit. Ephrem.*

entreprises des sectaires, et il rendit encore à la religion
un service plus signalé en élevant Théodose à l'empire.
Théodose était d'une illustre famille d'Espagne; et quoiqu'il
fût encore jeune, il s'était déjà fait connaître dans les armées
par un mérite éclatant. Il commandait dans la Mésie
lorsqu'il apprit que son père avait été mis à mort sur des
soupçons sans fondement. Il se retira alors dans le lieu
de sa naissance, mais Gratien le rappela bientôt après, et
le chargea de repousser les Goths, qui continuaient à ravager
les frontières de l'empire. Les succès qu'il obtint à la
tête d'une faible armée déterminèrent l'empereur à le
prendre pour collègue, et ce choix fut accueilli par des
applaudissemens universels. Théodose fut revêtu de la
pourpre impériale à Sirmium, le 19 janvier 379. Il eut pour
son partage toutes les provinces de l'Orient avec la Thrace
et une partie de l'Illyrie. Le reste de cette province avec
l'Italie et l'Afrique fut laissé au jeune Valentinien, et Gratien
retint seulement les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne.

LIVRE DIXIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE THÉODOSE A L'EMPIRE JUSQU'À
SA MORT.

DE 379 A 395.

Théodose signala le cours de son règne par des témoignages éclatans de son zèle pour la religion. Ayant bientôt par ses victoires forcé les Goths à demander la paix, s'appliqua tout entier à faire cesser les troubles de l'Église et à réparer les maux qu'elle avait soufferts en Orient pendant les longues persécutions de l'arianisme. Une maladie, dont il fut attaqué au commencement de l'an 386, lui fit désirer de recevoir le baptême, et il s'adressa pour cet effet à saint Ascole, évêque de Thessalonique, où il était alors. Ce prélat, originaire de la Cappadoce et ami de saint Basile, avait quitté sa patrie pour se retirer dans la Macédoine, espérant y vivre inconnu et pratiquer plus librement les exercices de la vie monastique ; mais l'éclat de ses vertus ne tarda pas à le faire élever sur le siège métropolitain de la province, par le choix unanime du peuple et des évêques. Théodose lui demanda quelle était sa foi ; et ce ne fut qu'après s'être assuré de son orthodoxie qu'il reçut par son ministère la grâce du baptême. Il guérit peu de jours après, et publia aussitôt une loi pour faire embrasser dans tout l'empire la foi de l'Église romaine. « Nous voulons, disait-il, que tous les peuples de notre obéissance s'attachent à la doctrine que l'apôtre saint Pierre a prêchée aux Romains, et qui est encore enseignée par le pape Damase, en sorte que tous reconnaissent une seule divinité et une même puissance dans la trinité des personnes divines. Nous ordonnons que ceux

qui professeront cette foi portent seuls le nom de chrétiens catholiques, et que les autres soient désignés par le nom infâme d'hérétiques, leur défendant en outre de donner à leurs assemblées le titre d'églises. » Cette loi fut publiée le 28 février, et adressée spécialement au peuple de Constantinople, où les ariens dominaient depuis quarante ans.

Les catholiques de cette ville avaient alors à leur tête saint Grégoire de Nazianze. Il avait consenti, sur les vives instances des évêques de l'Orient, à quitter sa solitude, après la mort de Valens, pour venir prendre soin de cette église, abandonnée aux ravages de l'hérésie. Il eut à surmonter des obstacles sans nombre : la pauvreté de ses vêtements, la pâleur de son visage desséché par les austérités et les maladies, son corps courbé par la vieillesse, son accent rude et étranger, tout son extérieur enfin, devenant pour les sectaires un objet de railleries ; et comme il enseignait l'égalité des personnes divines, les ariens le persécutèrent auprès de la populace, comme un homme qui n'admettait qu'un dieu. Les esprits s'échauffèrent tellement contre sa personne et contre sa doctrine, qu'il se vit quelquefois poursuivi à coups de pierres ; mais il n'opposa à tous ces outrages qu'une patience et une modération inaltérables. Sa vie offrait d'ailleurs un modèle de toutes les vertus épiscopales. Il sortait rarement, jamais pour des visites indifférentes ni par un motif de curiosité ou de vain amusement ; il ne prenait qu'une nourriture frugale, dormait peu et s'occupait constamment, soit à l'exercice de son ministère, soit à s'y préparer par la prière et la méditation des saintes Écritures. Une conduite si régulière et si opposée à la vie mondaine des ecclésiastiques ariens finit par concilier enfin l'estime et bientôt après l'affection publique (1).

Il était logé chez des parens qu'il avait à Constantino-

(1) Socr. lib. V.—Sozom. lib. VII.—Greg. Naz. *Orat.* xxv et seq.

ple, et c'est là qu'il commença à réunir les fidèles; car les ariens étaient en possession de toutes les églises. Cette maison devint ensuite une église célèbre, que l'on nomme l'Anastasia, parce que Grégoire y avait comme ressuscité la vraie foi. Bientôt son éloquence excita l'admiration de tout le monde. La profonde connaissance qu'il avait de l'Écritures, la netteté de ses idées, la justesse et la force de son raisonnement, la facilité de son élocution riche, brillante et harmonieuse, attiraient une foule immense à ses instructions. Non seulement les catholiques, mais les hérétiques de toutes les sectes et les païens mêmes, s'empressaient pour l'entendre, et souvent l'enthousiasme éclatait par des applaudissemens. Toutefois il attaqua sans ménagement l'hérésie dominante; et ce fut alors qu'il prononça, entre plusieurs autres discours contre les ariens, les cinq qui sont intitulés *De la théologie*, parce qu'il y traite de la nature divine et de la Trinité. Après avoir exposé dans le premier les dispositions nécessaires et les règles à suivre pour parler dignement des mystères de la religion, il développe dans le second ce que la raison et la foi nous apprennent sur la nature de Dieu et ses attributs, et combat l'impiété d'Eunomius, qui prétendait pouvoir les comprendre. Dans les trois suivans il prouve la divinité du Fils et du Saint-Esprit, et réfute les objections élevées contre ce dogme par les hérétiques. Ces discours admirables, où les vérités les plus sublimes sont expliquées avec autant de profondeur que de clarté et d'exactitude, suffiraient seuls pour justifier le surnom de théologien qu'on lui a donné dans l'antiquité.

Les succès de Grégoire excitèrent la jalousie d'un prêtre de Constantinople, qui entreprit de les traverser, et profita pour cet effet de l'ambition d'un philosophe cynique, nommé Maxime. Celui-ci, quoique chrétien, continuait de porter l'habit et les autres marques distinctives de la secte dont il faisait profession; mais il affectait de si grands sentimens de piété et tant de zèle pour la f

que le saint docteur se laissa tromper lui-même à ces apparences. Il admit ce philosophe dans son intimité, et fit publiquement son éloge. « Il pratique, disait-il, la philosophie chrétienne sous un habit étranger, dont la blancheur est un signe de la pureté de son âme ; il n'a de cynique que l'habitude de vivre pauvre et au jour le jour, d'aboyer contre le vice, de caresser la vertu et de veiller à la garde des fidèles. » Cependant cet hypocrite ambitieux travaillait à se faire élever sur le siège de Constantinople, et il réussit à faire entrer dans ses intérêts le patriarche d'Alexandrie, qui envoya quelques évêques d'Égypte pour l'ordonner, bien qu'il eût approuvé lui-même par ses lettres la mission de Grégoire. Étant parvenu à se procurer quelque argent par de magnifiques promesses, Maxime s'en servit pour gagner une partie de la populace, et surtout des mariniers, en présence desquels il entreprit de se faire ordonner pendant la nuit. Dès que le bruit s'en fut répandu, le clergé et le peuple de Constantinople, accourant en foule, chassèrent de l'église cette poignée de factieux, avec les évêques égyptiens, qui achevèrent la cérémonie dans la maison d'un joueur de flûte. Bientôt après, Maxime, devenu l'objet d'une indignation générale, fut chassé de la ville, et se rendit à Thessalonique pour demander la protection de l'empereur ; mais Théodose approuva son expulsion, et saint Ascole ayant informé le pape Damase de ce qui s'était passé, le souverain pontife blâma fortement l'ordination d'un homme qui portait dans son extérieur, c'est-à-dire dans son manteau de philosophe et dans ses cheveux longs, contre la défense de saint Paul, la preuve de son indignité. L'usurpation de Maxime fit prendre à Grégoire la résolution de se retirer, et il rassembla son peuple pour lui dire adieu. A ce mot, tous les fidèles se récrièrent, le conjurant de ne point les abandonner et d'accepter le titre d'évêque de Constantinople ; mais il ne put se résoudre à y consentir. Toutefois, comme ils redoublèrent leurs

instances , il leur promit de demeurer jusqu'au moment du concile dont on attendait la réunion (1).

Théodose se rendit à Constantinople vers la fin de l'an 380, et faisant venir aussitôt l'évêque arien Démophile, il lui déclara que s'il voulait garder son siège, il eût à embrasser la foi de Nicée. Sur le refus de cet hérétique, il lui fit enlever toutes les églises, et les ariens furent réduits à tenir leurs assemblées hors de la ville. L'empereur, plein de respect pour saint Grégoire, se chargea lui-même de l'installer dans l'église épiscopale, malgré les plaintes, les murmures et les rassemblemens tumultueux de la populace arienne, pleine d'attachement pour son évêque. Les catholiques, de leur côté, faisaient retentir la ville de leurs acclamations, et s'écriaient qu'il fallait donner à Grégoire le titre d'évêque de Constantinople. Mais la modestie du saint docteur empêcha l'effet de ce vœu unanime. Il fut cependant placé malgré lui dans la chaire épiscopale, et mis en possession des revenus de l'église, dont il lui fut impossible de se procurer un compte exact, tant la dissipation et le désordre avaient été grands sous l'administration des évêques ariens.

Théodose ne désirait rien tant que de mettre un terme aux divisions qui troublaient l'Église en Orient. On comptait un grand nombre d'ariens à Constantinople et en beaucoup d'autres endroits; les macédoniens, ou semi-ariens, restaient en possession de plusieurs églises de l'Asie-Mineure; la secte des novatiens subsistait encore, celle des apollinaristes se répandait de plus en plus; les catholiques d'Antioche étaient divisés en deux partis, enfin l'ordination de Maxime avait fait naître un schisme à Constantinople, où il avait toujours quelques partisans. Pour chercher un remède à ces maux, Théodose résolut d'assembler un concile de tous les évêques de son obéissance. Il le convoqua à Constantinople, où ce concile fut

(1) Greg. Naz. *Orat.* xxvii. — *Carm.* i.

tenu au printemps de l'an 381. Il y eut cent cinquante évêques orthodoxes, dont les plus connus sont saint Méléce d'Antioche, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille de Jérusalem, saint Amphiloque d'Icone, saint Grégoire de Nysse, et saint Pierre de Sébaste, tous deux frères de saint Basile, enfin saint Ascole de Thessalonique et Timothée d'Alexandrie, qui vinrent plus tard avec les évêques d'Égypte et de Macédoine. Il s'y trouva aussi trente-six évêques macédoniens que l'on y avait appelés dans l'espérance de les réunir à l'Église catholique; car on a vu précédemment qu'un grand nombre avaient souscrit au symbole de Nicée; mais la plupart étaient revenus à leurs premiers sentimens, et ils protestèrent qu'ils aimeraient mieux embrasser la doctrine d'Arius que d'adopter le mot de consubstantiel. Après cette déclaration, ils se retirèrent de Constantinople, et dès ce moment ces sectaires, que plusieurs églises de l'Orient avaient tolérés jusque alors, furent anathématisés par le concile et traités comme des hérétiques notoires.

Les évêques occidentaux ne furent point appelés à ce concile de Constantinople, et il n'y assista personne de la part du pape Damase, qui ne prit non plus aucune part à sa convocation. Toutefois il ne laissa pas d'être reconnu pour le second concile général ou œcuménique, parce que ses décisions furent approuvées par les églises d'Occident et confirmées par l'autorité du Saint-Siège.

Les premières séances furent présidées par saint Méléce d'Antioche, à qui Théodose rendit des honneurs extraordinaires. Car, n'étant encore que général, il avait vu en songe cet évêque qui lui mettait la couronne sur la tête, et quand les pères du concile vinrent le saluer au palais, reconnaissant Méléce parmi tous les autres sans qu'on le lui eût nommé, il courut aussitôt l'embrasser, lui témoigna la plus vive affection, et raconta publiquement la vision qu'il avait eue. Le concile commença par s'occuper de l'église de Constantinople; il déclara nulle

et irrégulière l'ordination de Maxime , déposa ceux qu'il avait ordonnés , cassa tout ce qu'il avait fait , après quoi , sur la demande de l'empereur , il institua Grégoire évêque de cette ville. Celui-ci fit une longue résistance , mais il se rendit enfin , dans l'espoir que ce titre lui permettrait de travailler plus efficacement à la paix de l'Église.

Mélèce mourut bientôt après , universellement regretté et vénéré de tous les fidèles. Plusieurs pères du concile , et entre autres saint Grégoire de Nysse , firent à l'envi son éloge. Une foule immense de peuple assista à ses funérailles , et l'on appliquait des linges sur son visage pour les garder comme de précieuses reliques. L'éclat de ses vertus le fit compter au nombre des saints par les Occidentaux eux-mêmes , quoiqu'ils eussent été d'abord prévenus contre lui et qu'ils eussent embrassé de préférence la communion de Paulin. Sa mort semblait devoir finir le schisme d'Antioche ; car les deux partis étaient convenus que le survivant de Paulin ou de Mélèce demeurerait seul évêque des catholiques ; et les Occidentaux avaient écrit à Théodose pour le prier de faire maintenir cet accord. Saint Grégoire de Nazianze , qui présida au concile après la mort de Mélèce , proposa de ne point lui donner de successeur : mais la plupart des évêques refusèrent de reconnaître Paulin , alléguant pour toute raison que les Orientaux , dont il n'avait point obtenu la communion , devaient l'emporter sur les Occidentaux qui s'étaient déclarés pour lui. On élut donc pour évêque d'Antioche le prêtre Flavien , qui s'était constamment signalé par son zèle pour la foi ; car il avait soutenu les catholiques pendant l'exil de saint Mélèce , et déjà auparavant , n'étant encore que simple laïque , il avait travaillé par ses exhortations à les prémunir contre les impiétés de Léonce et des autres évêques ariens. Grégoire , qui voyait le schisme se perpétuer par cette élection , ne put jamais se résoudre à l'approuver ; et cessant de paraître aux assemblées du concile , où ses efforts pour la paix demeuraient sans ré-

sultat, il manifesta sérieusement l'intention de quitter le siège de Constantinople.

Sur ces entrefaites arrivèrent les évêques de l'Égypte et de la Macédoine. Les premiers avaient à leur tête Timothée, patriarche d'Alexandrie, qui venait de succéder à Pierre, son frère, mort depuis peu, et comme celui-ci avait d'abord pris parti pour Maxime le cynique contre Grégoire, les Égyptiens conservaient probablement un reste des mêmes préventions. D'un autre côté, les évêques de la Macédoine, quoique déclarés contre Maxime, n'étaient guère mieux disposés en faveur de l'élection de Grégoire. Le pape Damase avait écrit à saint Ascole de faire en sorte que dans le concile de Constantinople on choisît pour cette ville un évêque sans reproche, et de ne point souffrir qu'un évêque fût transféré d'un siège à un autre contre les saints canons. Les Égyptiens et les Macédoniens prirent de là occasion d'attaquer avec chaleur l'élection de Grégoire, moins toutefois par aversion pour sa personne que par opposition contre les Orientaux. Il ne lui fut pas difficile de se justifier, car il avait renoncé depuis long-temps à l'évêché de Sasime, dont il n'avait même jamais été en possession, et il n'avait point eu le titre d'évêque de Nazianze, quoiqu'il eût gouverné quelque temps cette église sur la demande du peuple. Mais comme il soupirait après la retraite, il vint offrir sa démission au concile en déclarant qu'il ne voulait pas être une occasion de trouble. Ensuite il pria l'empereur d'approuver sa résolution, et avant de quitter son siège, il fit dans l'église épiscopale, en présence du concile, un discours d'adieu. Il y rendit compte de son administration et de sa doctrine, et pour contribuer autant qu'il était en son pouvoir à la réunion des esprits, il montra qu'il était indifférent de dire une seule ou trois hypostases, pourvu que le sens de ce mot fût nettement déterminé (1).

(1) Bérault Bercastel reproduisant à ce sujet un passage de

Après la démission de Grégoire on s'occupa de lui donner un successeur, et l'empereur ayant prié les évêques de lui proposer les sujets qu'ils croiraient les plus dignes, Flavien d'Antioche et Diodore de Tarse désignèrent, entre plusieurs autres, un laïque nommé Nectaire, vénérable par son âge et sa bonne mine, et chéri de tout le monde pour sa bienfaisance, son affabilité, et la douceur de son caractère. Il était d'ailleurs d'une illustre naissance et honoré du titre de préteur. Ce nom frappa Théodose, qui après avoir réfléchi quelque temps et parcouru plusieurs fois tous les autres noms qu'on lui proposait, arrêta enfin son choix sur Nectaire. Plusieurs furent d'abord étonnés, surtout en apprenant qu'il n'était que catéchumène; mais comme l'empereur persista dans son choix et que tout le peuple demandait aussi Nectaire avec empressement, il fut baptisé et élevé sur le siège de Constantinople, du consentement de tout le concile. Après quoi Théodose envoya demander au souverain pontife ses lettres de communion pour le nouvel évêque. Celui-ci obtint aussitôt la présidence du concile en remplacement de Timothée d'Alexandrie, à qui cet honneur avait été déféré après la démission de saint Grégoire (1).

Fleury dont il n'a pas compris le sens, dit en parlant de saint Grégoire : « Ce génie heureux et juste, pour exprimer l'idée de personne, employa le mot *πρόσωπον*, que les âges suivans ont reçu de lui comme synonyme d'hypostase, mais beaucoup moins sujet à l'équivoque et à la chicane. » Il serait difficile de renfermer plus d'erreurs dans une seule phrase. Le mot *πρόσωπον* était consacré pour exprimer l'idée de personne long-temps avant saint Grégoire, et bien loin que les âges suivans l'aient reçu de lui, on s'en servit dès lors moins fréquemment, ou du moins on ne l'employa plus guère seul, et le terme d'hypostase commença bientôt à prévaloir. Quant aux interprétations équivoques, saint Grégoire reconnaît lui-même en plus d'un endroit (*Orat.* xxi) que le mot *πρόσωπον* pouvait se prêter aux subtilités des hérétiques aussi bien que celui d'hypostase, et l'une des raisons qui firent adopter celui-ci, c'est que les sabelliens abusaient du premier pour établir leurs erreurs.

(1) Socr. lib. V. — Sozom. lib. VII. — Theod. lib. V.

On fit dans ce concile un décret sur la foi, et plusieurs canons de discipline dont il est difficile de marquer la suite, et dont quelques-uns sont même attribués par certains auteurs à un autre concile qui se tint l'année suivante dans la même ville. Le décret sur la foi condamnait toutes les hérésies, nommément celles des ariens, des eunomiens, des demi-ariens, des sabelliens, des photiniens et des apollinaristes. On confirma expressément le symbole de Nicée ; mais on crut devoir y ajouter quelques explications et quelques développemens, à cause des hérésies qui s'étaient élevées depuis. Ainsi touchant l'incarnation du Fils de Dieu, ce symbole disait seulement : « Il est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivans et les morts. » Dans le symbole de Constantinople on dit : « Il est descendu des cieux, s'est incarné par le Saint-Esprit et de la vierge Marie, et s'est fait homme. Il a été crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il a souffert et a été enseveli. Il est ressuscité le troisième jour suivant les Écritures. Il est monté aux cieux, est assis à la droite du Père, et viendra de nouveau dans sa gloire juger les vivans et les morts, et son royaume n'aura point de fin. » Touchant la troisième personne divine, le symbole de Nicée portait simplement : « Nous croyons au Saint-Esprit. » On ajouta dans celui de Constantinople : « Nous croyons au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et source de vie, qui procède du Père, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes. Nous croyons en une seule Église, sainte, catholique et apostolique. Nous confessons un seul baptême pour la rémission des péchés. Nous attendons la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. » Le reste de ce symbole est entièrement conforme à celui de Nicée, dont il a retenu le nom. L'usage de le réciter à la messe fut établi en Orient au commencement du sixième siècle ; l'église d'Espagne suivit cet exemple vers la fin

du même siècle, et l'on adopta cette coutume deux siècles plus tard en France, en Allemagne, et dans le reste de l'Occident.

A l'égard de la discipline, le concile de Constantinople régla d'abord l'exercice de la juridiction épiscopale; car, durant les persécutions de l'arianisme, plusieurs évêques s'étaient vus obligés, par la nécessité des circonstances, de pourvoir aux besoins des églises étrangères, et on voulut empêcher que ces actes, légitimés alors par le consentement de tous les prélats catholiques, ne se reproduisissent sans motif pendant la paix. On statua donc que l'autorité des évêques devrait se renfermer dans les bornes de la circonscription déterminée par les canons; que l'évêque d'Alexandrie gouvernerait seulement l'Égypte, ce qui doit s'entendre aussi de la Thébàïde et de la Libye; que les évêques d'Orient se contenteraient d'exercer leur autorité dans l'Orient, en respectant les droits et les privilèges de l'église d'Antioche, selon la règle établie par le concile de Nicée; que les évêques de l'Asie-Mineure, ceux du Pont et de la Thrace, se borneraient de même au gouvernement des églises de ces districts; qu'aucun évêque ne pourrait, hors des limites ainsi tracées, intervenir dans les ordinations ou les affaires d'une église étrangère, à moins d'y être appelé, mais que les affaires de chaque province seraient réglées et jugées par le concile provincial, conformément aux canons de Nicée, et qu'enfin les églises situées hors de l'empire seraient gouvernées d'après les anciennes coutumes. On voit ici toute la constitution de l'église orientale, qui se divisait en cinq grands districts; premièrement les deux patriarchats : celui d'Alexandrie, dont l'évêque exerçait en même temps les fonctions de patriarche et de métropolitain dans toutes les provinces d'Égypte, car il conférait l'ordination à tous les évêques; celui d'Antioche ou de l'Orient, dans lequel on comptait plusieurs métropolitains qui recevaient l'ordination de l'évêque d'Antioche et qui la conféraient eux-

mêmes à leurs suffragans ; ensuite trois autres districts dont les chefs, exerçant une juridiction analogue à celle des patriarches, prirent le titre d'exarques ou de primats. Le primat de l'Asie-Mineure était l'évêque d'Éphèse ; celui du Pont, l'évêque de Césarée en Cappadoce ; et celui de la Thrace, l'évêque d'Héraclée ; mais ils furent dans la suite subordonnés à l'évêque de Constantinople.

On fit en effet dans ce concile un autre canon, portant que l'évêque de la nouvelle Rome aurait l'honneur du premier rang après l'évêque de l'ancienne ; et quoiqu'il n'y fût pas question de juridiction, les évêques de Constantinople profitèrent de cette attribution d'honneur pour étendre bientôt leur autorité sur les diocèses du Pont, de l'Asie, de la Thrace et même de l'Illyrie orientale, qui dépendait du patriarchat d'Occident. On verra les souverains pontifes protester long-temps contre l'innovation introduite par ce canon, qui ne reçut enfin l'approbation du saint-siège que l'an 1215, au quatrième concile de Latran. Ce fut aussi ce qui détermina le pape Damase à donner le titre de son vicaire ou de son légat, dans l'Illyrie, à saint Ascole de Thessalonique, dont les successeurs furent long-temps honorés du même titre.

Le concile de Constantinople, expliquant ou confirmant les anciennes règles sur les jugemens ecclésiastiques, ordonna que les accusations contre les évêques seraient portées au concile de la province, ou, selon l'importance des cas, au concile de la primatie, et qu'il ne serait pas permis d'appeler ensuite à un concile général, ni de se pourvoir devant le tribunal de l'empereur ou des juges séculiers. Le concile ne fait pas mention de l'appel au pape ; mais bien loin qu'on puisse inférer de son silence qu'il a voulu interdire cet appel, on doit en conclure tout le contraire, et l'exemple de saint Chrysostome, qui invoqua quelques années plus tard l'autorité du souverain pontife, prouve évidemment que ce droit ne cessa pas d'être reconnu en Orient aussi bien qu'en Occident.

Le concile régla aussi la manière de réconcilier les hérétiques, ordonnant que les ariens, les macédoniens, les novatiens et les apollinaristes, seraient reçus après leur abjuration par l'onction du saint chrême ; mais que les eunomiens, les sabelliens et les montanistes, seraient reçus comme les païens, c'est-à-dire qu'après les avoir tenus long-temps au rang des catéchumènes, on leur donnerait le baptême. Enfin, par un autre canon qui fut fait sans doute après l'arrivée des évêques d'Égypte et de Macédoine, le concile décida que l'on communiquerait avec tous les chrétiens d'Antioche qui reconnaissaient une même divinité dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ce qui embrassait le parti de Paulin aussi bien que le parti contraire. Tels furent les actes du concile de Constantinople, dont le décret sur la foi ne tarda pas à être confirmé, comme nous l'avons dit, par le consentement de l'Occident et l'autorité du saint-siège ; mais les canons sur la discipline ne furent reçus dans l'Église romaine que plusieurs siècles après (1).

Les évêques prièrent l'empereur, par une lettre synodale, de donner un édit pour appuyer leurs ordonnances et en assurer l'exécution. Théodose ordonna donc, par une loi du 30 juillet, de livrer sans délai toutes les églises aux évêques dont la foi était orthodoxe sur la Trinité, et qui, faisant profession d'admettre une seule Divinité en trois personnes égales, seraient unis de communion avec Nectaire de Constantinople, Timothée d'Alexandrie, Helade de Césarée en Cappadoce, Diodore de Tarse, Grégoire de Nysse, Amphiloque d'Icone et quelques autres, distingués par la pureté de leur foi et la dignité de leur siège. Cette loi fut spécialement adressée au proconsul d'Asie, parce que cette province était la plus infectée par les hérésies que le concile venait de condamner. Une autre loi, rendue quelques jours auparavant et adressée au

(1) Greg. Magn. *Epist.* xxxiv, lib. VII.

comte d'Orient, défendait aux ariens, aux eunomiens et aux aétiens de bâtir des églises, soit dans les villes, soit dans les campagnes, sous peine de confiscation.

On trouve plusieurs autres lois portées vers le même temps par Théodose en faveur de la religion. Il renouvela en 381, contre les manichéens, la défense de tenir des assemblées, et les déclara incapables de rien recevoir par testament ou par donation. L'année suivante, il prononça même la peine de mort contre ceux qui se déguisaient sous le nom de saccophores, d'encratites ou d'aquariens, et il chargea Florus, préfet du prétoire en Orient, d'établir des inquisiteurs pour les rechercher. Ces fanatiques prenaient le nom de saccophores ou porte-sacs, à cause de leur extérieur pauvre et négligé ; celui d'encratites ou continens, parce qu'ils condamnaient le mariage ; enfin celui d'aquariens, parce qu'ils rejetaient l'usage du vin. Ces noms, du reste, étaient ceux de quelques sectes plus anciennes dont les manichéens avaient adopté les erreurs.

Par une autre loi rendue l'an 381, Théodose priva du droit de tester les chrétiens qui retournaient à l'idolâtrie ; et, deux ans plus tard, il étendit la même peine aux catéchumènes qui se faisaient païens, et déclara en outre tous ceux qui se rendraient coupables de ce scandale inhabiles à recevoir par testament ou par succession, à moins que le testateur ne fût le père, la mère ou le frère de l'apostat. Gratien rendit pour l'Occident une loi semblable ; mais ces dispositions furent insuffisantes pour faire cesser les apostasies, et Théodose prononça une peine plus sévère par une loi de l'an 391, qui déclara infâmes les apostats.

Immédiatement après le concile de Constantinople, on en tint un autre à Aquilée, pour extirper en Occident les derniers restes de l'arianisme. On y condamna deux évêques de l'Illyrie, Pallade et Secondien, les seuls qui demeurassent encore infectés de cette hérésie, avec un autre nommé Valens. Ils employèrent toutes les subtilités et

toutes les équivoques ordinaires à la secte pour déguiser ou défendre leurs impiétés; ils voulurent aussi récuser le jugement du concile, sous prétexte qu'il n'était pas assez nombreux et qu'on n'y avait pas fait venir les évêques de l'Orient. Mais on n'eut aucun égard à cette misérable défaite, et l'on prononça contre eux une sentence de déposition, qui fut notifiée par une lettre synodale à toutes les églises. Il y eut à ce concile environ trente-deux évêques, presque tous du vicariat d'Italie, dont Milan était la métropole. Les évêques des Gaules et de l'Afrique y avaient envoyé des députés; mais il n'y eut personne de la part du pape, ni de toute la partie de l'Italie qui formait le vicariat de Rome. Les évêques d'Orient, bien que convoqués par Gratien, ne crurent pas non plus devoir s'y rendre et quitter leurs églises pour juger deux hérétiques obscurs. Saint Valérien d'Aquilée présida à ce concile, en sa qualité d'évêque diocésain; mais saint Ambroise conduisit toute l'action, et cette déférence n'était pas moins due à son mérite qu'à la dignité de son siège.

Outre la lettre synodale adressée aux évêques, le concile en écrivit une autre aux empereurs, pour invoquer leur autorité en faveur de l'Église, et les prier de faire exécuter le jugement qu'il venait de rendre. Comme l'antipape Ursin continuait ses intrigues à Rome, par le moyen de ses partisans, et qu'il s'était d'ailleurs uni aux ariens de Milan pour fomenter les divisions dans cette ville, le concile écrivit en particulier à l'empereur Gratien, pour le prémunir contre les artifices et les calomnies de ce schismatique. Enfin, par une quatrième lettre adressée à Théodose, les évêques demandèrent la convocation d'un concile général à Alexandrie, pour mettre fin aux divisions de l'église d'Antioche. L'année suivante, saint Ambroise et quelques évêques d'Italie écrivirent encore à Théodose touchant le même objet, se plaignant qu'on eût donné un successeur à Méléce, au lieu de reconnaître Paulin; désapprouvant aussi l'élection de Nectaire pour

le siège de Constantinople au préjudice de Maxime, et demandant enfin que ces affaires fussent examinées et jugées d'un commun accord par les évêques de l'Occident et de l'Orient, dans le concile qui venait d'être convoqué à Rome par les soins de l'empereur Gratien. Théodose, en leur répondant, les désabusa sur l'ordination de Maxime, et leur représenta que cette affaire, comme celle d'Antioche, avait dû se traiter en Orient, où se trouvaient toutes les parties intéressées. De leur côté, les évêques orientaux s'excusèrent de venir au concile de Rome, alléguant pour motifs les besoins de leurs églises et la brièveté du délai fixé. Ils se trouvaient alors en assez grand nombre à Constantinople, où Théodose les avait convoqués après la lettre du concile d'Aquilée; mais ne s'étant pas attendus à faire un plus long voyage, et n'ayant pas même assez de temps pour avertir ceux qui étaient demeurés dans leurs diocèses, ils se bornèrent à envoyer à Rome trois députés, avec une lettre où ils exposaient leur doctrine touchant la Trinité; priant en outre les Occidentaux d'approuver ce qu'ils avaient fait, et de sacrifier au bien de la paix leurs affections particulières (1).

Paulin d'Antioche se rendit au concile de Rome, accompagné de saint Épiphanes et de saint Jérôme, qui l'un et l'autre s'étaient prononcés pour son parti. Sa présence contribua à maintenir les Occidentaux dans sa communion, et le concile se déclara pour lui contre Flavien. Les évêques d'Égypte embrassèrent aussi sa communion, tandis que la plupart des Orientaux demeuraient attachés à celle de Flavien. Le schisme se perpétua ainsi dans l'église d'Antioche et subsista jusqu'à l'an 414. Saint Épiphanes et Paulin ayant passé l'hiver à Rome, retournèrent en Orient l'an 383. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Thessalonique; et pendant leur séjour dans cette ville, le pape Damase écrivit une lettre à Paulin pour lui mar-

(1) Theod. lib. V. — Sozom. lib. VII. — Ambr. *Epist.* ix et seq.

quer la confession de foi qu'il devrait faire souscrire à ceux qui voudraient se réunir à l'Église. Il insista en particulier sur la condamnation des erreurs d'Apollinaire, à cause de Vital, qui était infecté de cette hérésie, et qui avait pris, comme on l'a vu, le titre d'évêque d'Antioche.

Saint Ambroise écrivit aussi vers ce temps son traité de l'Incarnation contre les mêmes erreurs. Saint Grégoire de Nazianze les réfuta également dans ses lettres adressées au prêtre Clédone. Il y expose, avec son exactitude et sa netteté ordinaires, toute la doctrine de l'Église sur l'incarnation, montrant que la nature divine et la nature humaine réunies en Jésus-Christ ne forment qu'une seule hypostase ou une seule personne, en sorte qu'il est tout à la fois Dieu et homme, et que par conséquent la vierge Marie est appelée justement Mère de Dieu; après quoi, venant à l'hérésie d'Apollinaire, il la combat par sa nouveauté, et prouve que Jésus-Christ étant homme parfait, a pris tout ce qui constitue la nature humaine, c'est-à-dire un corps réel et une âme douée d'intelligence et de volonté. Il écrivit plus tard une lettre à Nectaire de Constantinople, afin de l'exhorter à user de son influence auprès de l'empereur pour faire arrêter le cours de cette hérésie; et ce fut apparemment ce qui donna lieu à une loi de l'an 388, par laquelle Théodose défendit aux hérétiques en général et particulièrement aux apollinaristes de faire des ordinations et de tenir des assemblées.

Saint Grégoire, après sa démission du siège de Constantinople, se retira dans la petite ville d'Arianze, son pays natal, où, malgré ses infirmités, il continua de mener une vie très-austère, constamment occupé de la prière ou du travail, jeûnant souvent, n'ayant pour lit qu'une simple natte, qu'une tunique pour habit, allant nu-pieds et ne faisant jamais de feu. Il prit soin pendant quelque temps de l'église de Nazianze, qui n'avait point d'évêque; mais il parvint enfin à s'en faire décharger, et profita de son loisir pour composer des poésies sacrées, qu'il vou-

ait opposer à celles d'Apollinaire et à celles des païens. Il mourut vers l'an 390, n'ayant guère que soixante ans.

Les principaux écrits de ce père sont ses discours et ses sermons, dont il nous reste cinquante-cinq. Nous avons déjà fait connaître les cinq qui sont intitulés De la théologie, les deux discours contre Julien, et son discours d'adieu à Constantinople. Les plus remarquables parmi les autres sont : le sermon sur l'excellence du sacerdoce; un autre sur l'amour des pauvres; deux sermons sur le baptême pour la fête de l'Épiphanie; un sur l'incarnation pour la fête de Noël; un pour la fête de la Pentecôte; le discours à la louange des Machabées; le panégyrique de saint Basile; celui de saint Athanase; les oraisons funèbres de son père, de son frère saint Césaire et de sa sœur sainte Gorgonie; plusieurs sermons contre les ariens, et un discours prononcé à Nazianze à l'occasion de quelques divisions survenues entre le peuple et le gouverneur.

Les poésies de saint Grégoire, bien que composées dans ses dernières années de sa vie, ne laissent pas de réunir la force de la pensée toute la chaleur et l'éclat d'un style plein de verve et d'images. Ces pièces, en vers de différentes sortes, sont très-nombreuses, mais la plupart fort courtes. Nous indiquerons seulement le poème qui contient son histoire; un autre sur l'excellence de la virginité; un sur les béatitudes de l'Évangile; plusieurs sur les vanités et les misères de la vie; enfin, une explication en vers des principaux dogmes de la religion. On a aussi de saint Grégoire un grand nombre de lettres pleines d'esprit et d'élégance. Il serait superflu de nous étendre sur les louanges de ce père, dont l'éloquence et les vertus ont mérité l'admiration de tous les siècles. La noblesse et l'élévation des pensées, la force du raisonnement, l'abondance et l'éclat du style, la variété des tours et des images, enfin l'harmonie de son élocution brillante, l'ont fait placer à juste titre au rang des plus grands orateurs de la Grèce.

L'empereur Théodose convoqua, l'an 383, un nouveau concile à Constantinople, où il fit venir les principaux chefs des ariens, des eunomiens et des macédoniens dans l'espoir de les ramener à la doctrine catholique par des conférences où seraient discutées d'une manière approfondie toutes les questions qui divisaient les esprits. Mais Nectaire lui ayant représenté les inconvénients de ces disputes toujours sans résultats, il ordonna aux sectaires de laisser de côté toutes les subtilités philosophiques pour s'en rapporter à l'autorité de la tradition, constatée par l'enseignement des anciens docteurs; et comme plusieurs s'y refusaient, il leur demanda à tous leur confession de foi par écrit; puis, les ayant lues, il déchira toutes celles qui étaient contraires au symbole de Nicée. Les chefs de ces différentes sectes s'accusèrent réciproquement d'ignorance; mais ils persistèrent les uns et les autres dans leurs erreurs. Théodose voyant que tous les moyens de persuasion n'aboutissaient à rien, crut devoir employer son autorité pour réprimer l'hérésie; et il y fut déterminé surtout par une remontrance ingénieuse de saint Amphiloque. Cet illustre évêque étant venu au palais, rendit à Théodose les hommages ordinaires; mais il s'abstint de rendre aucun honneur au jeune Arcade, qui venait d'être déclaré auguste quelques mois auparavant. L'empereur crut que c'était par oubli, et le fit avertir. Alors le saint vieillard s'approchant du jeune prince et le caressant familièrement, se contenta de lui dire : Bonjour, mon enfant. Théodose, indigné, donna ordre de le faire sortir. Mais saint Amphiloque lui dit avec une respectueuse fermeté : Si vous ne pouvez souffrir que l'on manque à votre fils, croyez-vous que Dieu s'irrite moins contre ceux qui refusent de rendre à son fils unique les mêmes honneurs qu'à lui ? Théodose admira la sagesse du saint évêque, et lui demanda pardon. Il publia la même année deux lois pour défendre à tous les hérétiques, et spécialement aux ariens, aux macédoniens et aux apolli-

aristes, de tenir des assemblées, soit dans les villes, soit la campagne, même dans des maisons particulières, sous peine de confiscation des lieux où ils s'assemblaient. Il leur interdit aussi de faire des ordinations, et prescrivit de chasser leurs docteurs et leurs ministres. Il renouvela les mêmes dispositions par une autre loi de l'an 384 (1).

L'empereur Gratien, en Occident, ne montrait pas moins de zèle en faveur de la religion. Outre les lois qu'il publia de son côté contre les hérétiques et les apostats, il attaqua par des mesures énergiques les superstitions de l'idolâtrie. Il fit enlever du sénat, l'an 382, la statue et l'autel de la Victoire que Julien avait fait rétablir et que Valentinien avait laissé subsister; il abolit les privilèges des pontifes; il confisqua les biens destinés à leur entretien et aux dépenses des sacrifices; il enleva aux vestales, si vénérées à Rome, les pensions et les honneurs dont elles jouissaient; enfin, il ordonna d'attribuer au fisc les donations qui seraient faites à l'avenir aux temples et aux prêtres païens, ne leur laissant que le droit de recevoir des legs mobiliers. Les sénateurs païens envoyèrent à Gratien une députation, à la tête de laquelle était Symmaque, pour se plaindre de ces mesures; mais, de leur côté, les sénateurs chrétiens adressèrent un mémoire à l'empereur pour protester contre cette démarche, en déclarant qu'ils n'assisteraient plus aux séances du sénat si on les forçait de participer en quelque sorte par leur présence aux actes d'idolâtrie dont la statue de la Victoire était l'objet, car les sénateurs avaient coutume de brûler quelques grains d'encens aux pieds de la déesse. Cette protestation produisit son effet. L'empereur Gratien refusa d'admettre la députation des païens, en lui faisant dire qu'elle ne représentait point le sénat. Il ne blessa pas moins vivement les païens par son refus d'accepter le titre

(1) Socr. lib. V. — Theod. lib. V. — Sozom. lib. VII.

et la robe de souverain pontife, que les empereurs chrétiens n'avaient pas cessé de porter jusque alors.

On doit attribuer peut-être à ces mesures le succès de la révolte qui éclata bientôt après et dont Gratien fut la victime (1). Maxime, qui commandait dans la Grande-Bretagne, se fit proclamer empereur et passa dans les Gaules, où Gratien, abandonné de ses troupes, fut tué à Lyon le 25 août de l'an 383. L'usurpateur faisait profession du christianisme; mais les païens ne laissèrent pas de se déclarer pour lui par un sentiment de vengeance et dans l'espoir que pour conserver leur appui il protégerait leur culte et rétablirait leurs privilèges. L'impératrice Justine, craignant pour son fils Valentinien, qui régnait en Italie, se vit alors obligée de recourir à saint Ambroise malgré l'aversion qu'elle avait conçue contre lui. Elle l'envoya en députation auprès de Maxime pour solliciter la paix; et le saint évêque réussit à le détourner pour le moment de rien entreprendre contre les provinces qui formaient le partage de Valentinien.

Le nouvel empereur fit mourir plusieurs personnages qui avaient occupé des postes considérables sous Gratien, entre autres Macédonius, maître des offices, dont la fin malheureuse vérifia une prédiction de saint Ambroise; car celui-ci étant allé au palais de ce ministre pour solliciter une grâce et ne pouvant obtenir audience s'écria dans une sainte indignation: Vous viendrez à votre tour aux portes de l'église, et vous ne pourrez y entrer. En effet, après le meurtre de Gratien, comme Macédo-

(1) Zozime (lib. IV) cite un bon mot qui semble autoriser cette opinion. Quand l'empereur eut refusé la robe pontificale que lui présentèrent les pontifes païens, le chef de la députation dit à ses collègues : *Si princeps non vult appellari pontifex, admodum brevis pontifex Maximus fiet*. On sait d'ailleurs qu'en Occident la plupart des charges civiles et militaires étaient encore entre les mains des païens. Prétextat et Symmaque, qui furent l'un et l'autre préfet de Rome, se montraient dévoués à l'idolâtrie jusqu'au fanatisme.

us cherchait à se réfugier dans une église dont les portes étaient ouvertes, il fut atteint avant d'y parvenir (1).

Maxime montra quelque zèle pour la foi catholique, et prit surtout des mesures pour réprimer l'hérésie des priscillianistes. Cette secte avait eu pour auteur un certain Marc, originaire de Memphis, qui avait apporté d'Égypte en Espagne les rêveries des manichéens. Il séduisit bientôt quelques personnes, parmi lesquelles on cite une femme de qualité nommé Agape et le rhéteur Elpidius. Ceux-ci gagnèrent ensuite Priscillien, qui donna son nom à la secte. C'était un homme distingué par sa naissance et ses richesses, versé dans les sciences profanes, parlant avec grâce et facilité, d'un caractère affable et insinuant, d'ailleurs laborieux, frugal, désintéressé, et cachant ses vices sous les dehors d'une vie austère. Avec son apparence de piété il ne tarda pas à faire de nombreux prosélytes, surtout parmi les femmes, et il infecta même de ses erreurs quelques évêques. Le fond de sa doctrine était un mélange de toutes les impiétés que le manichéisme avait empruntées aux sectes plus anciennes. Il niait la Trinité et reconnaissait deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Il enseignait que les âmes étaient émanées de Dieu et de même substance que lui; qu'elles étaient enfermées dans des corps en punition de leurs fautes, par le mauvais principe, à qui il attribuait la formation du monde; c'est par cette raison qu'il condamnait le mariage et qu'il niait la réalité de l'incarnation, soutenant que Jésus-Christ n'avait pris qu'un corps apparent; ce qui lui faisait mépriser toutes les fêtes de l'Église qui se rapportent à ce mystère. Il prétendait que les âmes avant de descendre sur la terre passaient par les différentes planètes, et que les diverses parties du corps étaient soumises à l'influence des douze signes du zodiaque; et il admettait en conséquence toutes les folies de l'astrologie.

(1) Paulin. *Vit. Ambr.* cap. xxxvii.

Quant aux mœurs, les priscillianistes affectaient une grande austérité, faisant profession de renoncer au mariage et s'abstenant du vin et de la viande, qu'ils regardaient comme des productions du mauvais principe; mais sous ces apparences ils cachaient les dérèglements les plus infâmes. Ils tenaient leurs assemblées pendant la nuit; et à la faveur des ténèbres, les hommes et les femmes mêlés ensemble commettaient toutes sortes de désordres, qu'ils avaient soin de couvrir d'un secret profond; car ils avaient pour maxime de ne jamais découvrir les principes de leur secte; ce qu'ils exprimaient par un vers latin qui signifie : Jure, parjure-toi, mais garde le secret.

Toutefois, ils ne purent si bien voiler leurs abominations qu'elles ne parvinssent à la connaissance d'Hygin, évêque de Cordoue. Il en informa Idace, évêque de Mérida, qui s'unit à lui pour en arrêter les progrès. Mais Hygin se laissa lui-même séduire par les sectaires; et Idace les attaqua avec tant de chaleur, qu'il ne fit que les aigrir au lieu de les ramener. Après bien des conférences inutiles, on assembla, l'an 380, un concile à Sarragosse, où les évêques d'Aquitaine se rendirent avec ceux d'Espagne. Priscillien et ses disciples furent excommuniés, et l'on fit plusieurs canons pour condamner leurs erreurs. Mais les sectaires, loin de se soumettre, donnèrent le titre d'évêque à Priscillien. Alors Idace de Mérida et un autre évêque nommé Ithace s'adressèrent à l'empereur, qui porta un édit pour ordonner de chasser les priscillianistes non seulement de leurs églises, mais de toutes les provinces de l'empire. La plupart échappèrent à la rigueur de cette loi par leur dissimulation. Priscillien et deux évêques de son parti se rendirent à Rome et à Milan dans l'espérance de parvenir à tromper le pape Damase et saint Ambroise; ensuite, se voyant repoussés de l'un et de l'autre, ils tournèrent leurs efforts du côté de l'empereur Gratien; et à force d'intrigues et de présens ayant gagné Macédonius, grand maître du palais, ils obtinrent par son intervention un

nouvel édit qui révoquait le précédent et qui les rétablissait dans leurs églises. Ils achetèrent aussi la protection de Volventius, proconsul d'Espagne ; et Ithace, poursuivi lui-même comme un perturbateur des églises, fut contraint de se réfugier dans les Gaules, où il essaya vainement de faire parvenir la vérité aux oreilles de Gratien, toujours obsédé par Macédonius (1).

Quand Maxime fut maître de l'empire, Ithace lui présenta une requête contre les priscillianistes, et cet empereur convoqua aussitôt un concile à Bordeaux, où il fit amener Priscillien avec ses principaux disciples. L'évêque Instantius, un des chefs du parti, fut déposé ; mais Priscillien, craignant la même peine, appela au tribunal de l'empereur, et le concile eut la faiblesse de déférer à cet appel irrégulier. Les sectaires furent donc conduits à Trèves, où Maxime tenait sa cour ; les évêques Idace et Ithace les suivirent comme accusateurs, et montrèrent dans cette poursuite plus d'animosité et de passion que de véritable zèle ; car, oubliant ce qu'ils devaient à la sainteté de leur ministère, ils travaillèrent à faire punir de mort ces hérétiques, et Ithace ne rougit point de se trouver présent pendant qu'on leur donnait la question. Saint Martin, qui vint à la cour vers le même temps pour solliciter quelque grâce, conjura l'empereur de ne point s'arroger le jugement d'une cause ecclésiastique, et de se borner à chasser les hérétiques de leurs églises sans répandre leur sang. On eut égard à ses remontrances tant qu'il fut à Trèves ; mais après son départ on reprit le cours des procédures. Priscillien fut condamné à mort et exécuté avec plusieurs de ses disciples. L'évêque Instantius et quelques autres moins considérables furent seulement condamnés à l'exil. Ces mesures de rigueur, loin d'éteindre l'hérésie, ne servirent qu'à la fortifier. Priscillien fut honoré comme martyr par ses sectateurs, et ils se multiplièrent telle-

(1) Sulpit. Sev. *Hist.* lib. II. — Augus. *Hær.* lxx.

ment, que la Galice et d'autres provinces d'Espagne furent presque entièrement infectées de leur détestable doctrine. On verra dans la suite plusieurs papes exercer leur zèle contre cette hérésie. Quant à la conduite d'Ithace, bien qu'elle fût si évidemment opposée à la douceur évangélique, elle ne laissa pas d'être approuvée d'abord par quelques évêques, et devint ainsi dans les Gaules une source de divisions dont nous parlerons plus tard.

Les dérèglements et les maximes abominables que les priscillianistes couvraient du masque de la piété firent naître en plusieurs endroits de l'Occident des préventions contre la vie monastique. Ithace et ses partisans accusaient de priscillianisme tous ceux qu'ils voyaient adonnés aux jeûnes et à l'abstinence, et saint Martin lui-même ne put échapper à cette calomnie. On voit par les lettres de saint Jérôme, que non seulement les grands et les patriciens de Rome, mais encore une partie du peuple et même des ecclésiastiques, témoignaient un profond mépris pour les moines et s'attachaient à déchirer leur réputation. Il rapporte que quelques-uns assistant aux funérailles d'une religieuse nommée Blésille, le peuple s'écria qu'il fallait les chasser de la ville, les lapider ou les jeter dans la rivière (1). Salvien raconte également qu'en Afrique les moines ne pouvaient se produire en public sans être poursuivis et injuriés.

En Orient, d'autres sectaires abusaient également des pratiques de la vie ascétique pour répandre leurs erreurs ou couvrir leurs dérèglements. Outre les disciples d'Eustathe de Sébaste et beaucoup de moines infectés de l'hérésie des macédoniens et répandus surtout dans quelques provinces de l'Asie-Mineure, on doit citer encore une secte de fanatiques, appelés en syriaque massaliens, et en grec euchites, c'est-à-dire prians, parce qu'ils faisaient consister toute la religion dans la prière. Quelques-uns étaient de vrais païens qui reconnaissaient plusieurs dieux,

(1) Hieron. *Epist. ad Paul., ad Marcell., ad Furiam.*

quoiqu'ils ne rendissent un culte d'adoration qu'à un seul qu'ils nommaient le Dieu suprême. Leurs oratoires étaient de vastes bâtimens découverts, où ils s'assemblaient le soir et le matin pour chanter des cantiques à la louange de Dieu, ce qui leur fit aussi donner le nom d'euphémites. On croit que ce sont les mêmes que les hypsistaires ou adorateurs du Très-Haut, dont nous avons parlé précédemment. Plusieurs d'entre eux furent aussi nommés satoriens, parce qu'ils rendaient un culte aux démons pour les apaiser. Quant aux autres massaliens qui se disaient chrétiens, ils avaient commencé à paraître dans la Mésopotamie dès le règne de Constance, et s'étaient répandus ensuite dans la Syrie et l'Arménie. Ils faisaient profession de renoncer au monde et d'abandonner tous leurs biens, quoique cependant plusieurs ne fussent pas moines, et qu'ils eussent des femmes avec eux. Ils prétendaient que la prière était le seul moyen de chasser le démon, qui s'empare de l'homme dès sa naissance pour le porter au mal ; que le baptême, l'eucharistie et toutes les autres cérémonies de la religion étaient inutiles ; qu'une fois le démon chassé par l'effet de la prière, le Saint-Esprit descendait dans l'homme, où il révélait sa présence en éclairant l'âme par sa lumière et détruisant toutes les inclinations vicieuses ; de sorte qu'alors on était comme affranchi de toutes les lois et qu'on n'avait plus besoin ni d'instructions pour se diriger, ni de jeûnes pour mortifier le corps ; ils ajoutaient que celui qui était parvenu à cet état, possédait, comme Dieu lui-même, la perfection de la science et de la vertu ; que dès ce moment il cessait de pécher, et qu'il pouvait connaître les secrets de l'avenir, les dispositions intérieures des autres hommes, et même voir la Trinité des yeux du corps. Du reste, ces fanatiques se livraient à une foule d'extravagances qui leur firent aussi donner le nom d'enthousiastes et d'illuminés. On les voyait dans leur prière s'agiter violemment comme pour lutter contre les démons, s'élancer contre eux, faire semblant de leur

décocher des flèches, cracher et se moucher sans cesse pour s'en débarrasser, dans la persuasion qu'ils les respiraient avec l'air. Mais dès qu'ils se croyaient purifiés ils passaient une partie du jour à dormir, et débitaient leurs songes comme des révélations et des prophéties. Ils n'observaient plus de jeûnes et mangeaient à toute heure. Ils rejetaient le travail sous prétexte de ces paroles de Jésus-Christ : Travaillez non pour la nourriture qui périt mais pour celle qui demeure éternellement ; et se livrant à une mendicité vagabonde, ils vivaient pêle-mêle, hommes et femmes, jusqu'à coucher ainsi dans les rues pendant l'été (1). Ces hérétiques furent condamnés dans un concile d'Antioche par les soins de l'évêque Flavien, et bientôt après dans un autre tenu à Syde, en Pamphylie, et présidé par saint Amphiloque. Ils ne laissèrent pas de se perpétuer en dissimulant ou désavouant même leurs erreurs comme les priscilliens, et ils furent condamnés plus tard au concile général d'Éphèse (2).

Après la mort de Gratien, les païens de Rome envoyèrent une députation au jeune Valentinien pour demander le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le sénat et l'abolition des lois qui avaient supprimé les privilèges des vestales et des pontifes. Symmaque, préfet de Rome et chef de cette députation, fit un long discours pour défendre les institutions du paganisme, insistant principalement sur leur ancienneté, sur les victoires que les Romains avaient obtenues par la protection des dieux, et sur les calamités publiques qu'il attribuait au mépris de leur culte. Saint Ambroise écrivit d'abord à Valentinien pour le pré-

(1) Saint Épiphanes s'élève fortement contre cette mendicité oisive qui ne pouvait être qu'une source de désordres ; mais ses réflexions ne peuvent aucunement s'appliquer aux ordres qui ont été depuis approuvés par l'Église. Du reste, il remarque que la plupart des évêques et des prêtres, à l'exemple de saint Paul, travaillaient de leurs mains pour se procurer leur subsistance.

(2) Theodor. lib. IV. — Epiph. *Hær.* LXXX.

munir contre cette démarche ; puis ayant reçu une copie du discours de Symmaque, il y fit une réponse éloquente, où il réfute toutes les déclamations du rhéteur païen. Le zèle du saint évêque eut un plein succès, et Valentinien renvoya la députation païenne sans lui rien accorder (1).

Théodose de son côté ne signalait pas moins son zèle contre l'idolâtrie. Il avait porté une loi vers la fin de l'an 381 pour défendre les sacrifices, sans interdire toutefois ni l'entrée des temples, ni les autres cérémonies du culte païen. Il renouvela cette défense au commencement de l'an 385, par une loi qui interdisait en outre, sous les peines les plus sévères, toutes les superstitions de la magie ou de l'art divinatoire. Bientôt après il chargea Cynégius, préfet du prétoire d'Orient, de se rendre en Égypte pour y faire fermer les temples ; ce qui fut exécuté malgré les plaintes des païens. Les mêmes mesures furent prises dans les autres provinces. Plusieurs temples furent convertis en églises, et d'autres abattus en divers endroits de la Syrie et de la Phénicie. Saint Marcel, évêque d'Apamée, fut victime du zèle qu'il déploya dans l'exécution de ces mesures. Cynégius s'était rendu dans cette ville avec des troupes pour faire abattre un temple de Jupiter ; mais il le trouva si solidement bâti, qu'il semblait reculer devant la difficulté de l'entreprise. Saint Marcel lui conseilla de passer dans les autres villes, et il se mit en prière pour demander à Dieu un moyen de ruiner cet édifice. Le lendemain, un ouvrier se présenta qui offrit de le démolir, et qui en vint à bout en minant les fondemens des énormes colonnes qui soutenaient les galeries, et dont la chute entraîna celle des murailles. Saint Marcel ruina de même les autres temples de la ville et des environs, persuadé qu'il

(1) Symmaque fut accusé, pendant sa préfecture, d'avoir exercé quelques violences contre les chrétiens, et il eut à se louer à cette occasion de la justice du pape Damase, qui, sachant que l'accusation était fautive, s'empressa de le justifier par une lettre qu'il écrivit en sa faveur à Valentinien.

ne serait pas facile autrement d'arracher les païens à leurs superstitions. Mais ayant conduit une troupe de soldats pour attaquer un temple que les idôlatres défendaient avec acharnement, ceux-ci parvinrent à le surprendre, et le firent mourir. Comme ses enfans demandaient justice contre les coupables, le concile de la province s'y opposa, en déclarant qu'il fallait plutôt se réjouir d'une mort qui procurait un illustre martyr à l'Église.

Le pape saint Damase mourut à la fin de l'année 384, le 10 ou 11 décembre, à l'âge de quatre-vingts ans, et après dix-huit ans de pontificat. Ce fut un des plus beaux génies et des mieux cultivés de son temps. Il avait composé quelques opuscules de poésie, et il nous reste encore de lui, outre ses lettres, plusieurs épitaphes et d'autres inscriptions en vers. On lui donna pour successeur Sirice, Romain de naissance et prêtre du titre de pasteur. Valentinien, qui résidait à Milan, applaudit à cette élection, et fit expédier un rescrit où l'on voit qu'Ursin n'avait point renoncé à ses prétentions, mais qu'il avait été rejeté par tout le peuple et Sirice élu d'une voix unanime.

Un des premiers soins du nouveau pontife fut de répondre à une lettre qu'Hymérus, métropolitain de Tarra-gone, en Espagne, avait envoyée récemment au pape Damase pour consulter le saint-siège sur divers points de discipline. Cette réponse est la plus ancienne lettre de ce genre qui soit reconnue comme authentique parmi celles qu'on nomme décrétales, parce qu'elles contiennent des décisions qui ont force de loi canonique. Le pape Sirice défend de rebaptiser les ariens, et veut qu'on se borne à les recevoir, comme les autres hérétiques, par l'imposition des mains, conformément aux décrets que le pape Libère avait envoyés aux provinces après avoir cassé, dit-il, les actes du concile de Rimini. Il ordonne qu'on s'en tienne à la coutume de ne donner le baptême aux adultes que dans le temps pascal, à moins qu'ils ne se trouvent en danger de mort; mais il recommande de

baptiser les enfans en tout temps et sans aucun délai. Il prescrit de ne réconcilier les apostats qu'à l'article de la mort, et trace au sujet de la pénitence publique quelques autres règles où l'on peut remarquer qu'il était défendu à ceux qui y étaient soumis d'entrer dans la milice, d'exercer des charges ou de contracter des mariages. Il fixe l'âge requis et les interstices à garder pour la réception des ordres sacrés. Il veut qu'on ait trente ans pour devenir acolythe ou sous-diacre, qu'ensuite on passe cinq ans dans le diaconat avant de recevoir la prêtrise, et dix ans dans la prêtrise avant de pouvoir être élevé à l'épiscopat. On voit dans cette décrétale que l'on n'était admis au diaconat qu'après avoir promis la continence, ce qui montre que les sous-diacres n'étaient pas encore astreints à cette obligation. Comme il s'était introduit à cet égard un relâchement honteux en quelques endroits de l'Espagne, et que des prêtres et des diacres continuaient d'y vivre avec leurs femmes comme auparavant, le pape ordonne d'interdire absolument ceux qui persisteront dans ce désordre. Quant aux moines et aux religieuses qui auraient contracté des mariages, condamnés, dit-il, par les lois civiles et ecclésiastiques, on devra les chasser de la communauté, les enfermer dans des prisons pour y pleurer leurs péchés, et ne leur accorder la communion qu'à la mort. Le pape exhorte l'évêque de Tarragone à communiquer ces décisions non seulement aux évêques de sa province, mais à ceux des autres provinces d'Espagne et du voisinage, ce qui doit s'entendre surtout de la Gaule narbonnaise.

Après la mort du pape Damase, saint Jérôme, qui lui avait servi quelque temps de secrétaire, ne tarda pas à retourner en Orient, où il avait déjà fait précédemment un séjour de plusieurs années. Cet illustre docteur était né à Stridon, en Dalmatie, vers l'an 340, de parens riches et chrétiens. Son père, nommé Eusèbe, prit un très-grand soin de sa première éducation, et l'envoya ensuite à Rome,

où il fit des progrès rapides dans l'étude des sciences et de l'éloquence ; mais la corruption de cette grande ville le fit tomber en quelques désordres de jeunesse. Il s'en corrigea dans un âge mûr en recevant le baptême, et dès ce moment il vécut dans une continence parfaite. Il se procura une nombreuse bibliothèque de livres choisis, et pour se perfectionner encore dans l'étude des belles lettres, il fit un voyage dans les Gaules, où se trouvaient alors plusieurs maîtres habiles. Après avoir recueilli plusieurs ouvrages précieux, et entre autres le traité de saint Hilaire sur les synodes, qu'il transcrivit de sa main, il revint à Rome, d'où il se rendit à Aquilée, auprès de saint Valérien. Il vécut quelque temps sous la conduite de cet évêque, et toujours avide d'instruction, il entreprit de visiter l'Orient. Il parcourut la Thrace, la Bithynie, la Cappadoce, et vint enfin à Antioche, en 373, il y fit connaissance avec Apollinaire, qui n'était pas encore décrié comme hérétique, et il voulut écouter ses explications sur l'Écriture sainte. Il se retira l'année suivante dans les déserts de la Chalcide, sur les confins de la Syrie et de l'Arabie. Tourmenté par les images de la volupté dont le souvenir l'obsédait dans sa solitude, il se livra aux plus rudes austérités pour triompher de ces tentations importunes, et prévenir par la pénitence les rigueurs de la justice divine ; car la pensée du jugement dernier le pénétrait de frayeur, et dans ses fréquentes méditations, il lui semblait entendre le son de la trompette fatale qui doit faire sortir les morts de leurs tombeaux. Comme le jeûne, les veilles et la prière ne suffisaient pas pour dissiper les impressions dangereuses qui venaient troubler son imagination, il voulut distraire son activité par un travail pénible et opiniâtre. Il entreprit donc d'apprendre la langue hébraïque, et ne dédaigna pas de redevenir écolier, en prenant pour maître un juif converti. Il s'occupait en même temps de l'interprétation des livres saints, et par ses études laborieuses, par ses réflexions, ses lectures et ses recherches persévérantes,

Il devint bientôt si habile et si profond dans cette science, que les premiers prélats et le souverain pontife lui-même recherchaient avec empressement ses explications.

Les différens partis qui divisaient l'église d'Antioche s'efforçaient de l'attirer chacun de son côté, et il était d'ailleurs tourmenté par les moines orientaux, qui venaient sans cesse lui demander compte de sa foi et le presser de reconnaître comme eux trois hypostases, sous peine d'être accusé de sabellianisme. Comme il hésitait à employer ces expressions, dans la crainte d'insinuer par là quelque diversité de nature entre les personnes divines, il écrivit plusieurs lettres au pape Damase pour le consulter, soit à ce sujet, soit relativement aux divisions d'Antioche. « Voulant m'assurer, lui dit-il, d'avoir Jésus-Christ pour chef, je m'attache à la communion de votre sainteté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise a été bâtie sur ce fondement; quiconque mange l'Agneau hors de cette maison ne fait qu'un sacrifice profane; quiconque n'est pas dans l'arche périt par le déluge. Je ne connais point Vital; je rejette la communion de Méléce; je ne sais que faire à l'égard de Paulin. Celui qui n'amasse point avec vous disperse, c'est-à-dire que celui qui n'est pas pour Jésus-Christ est pour l'antechrist. Également sollicité par les trois partis qui divisent ici l'Eglise, je m'écrie : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, je suis pour lui. Méléce, Vital et Paulin se vantent d'avoir votre communion; mais il y en a deux qui trompent et peut-être tous les trois. Je conjure donc votre sainteté de me marquer par ses lettres avec qui je dois communiquer en Syrie (1). »

Les contrariétés qu'éprouvait le saint docteur l'obligèrent enfin à quitter son désert, et il se retira quelque temps à Bethléhem; puis il vint à Antioche, où Paulin l'ordonna prêtre contre son gré. Il n'y consentit qu'à la con-

(1) Hieron. *Epist.* LVII et LVIII.

dition de ne point quitter la vie solitaire et de n'être attaché à aucune église. Il ne voulut même exercer aucune fonction du ministère pendant son séjour en Orient, pour ne pas donner lieu aux murmures du parti opposé à Paulin; et c'est ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il n'avait jamais offert le saint sacrifice. Il se rendit bientôt après à Constantinople pour écouter les instructions de saint Grégoire de Nazianze; et il revint ensuite à Rome avec Paulin et saint Épiphané, à l'occasion du concile qui s'y tint l'an 382.

Le pape Damase, qui depuis long-temps connaissait son mérite, le retint auprès de lui pour écrire les réponses qu'il était obligé de faire aux nombreuses consultations des différentes églises. Il lui fit entreprendre plusieurs travaux sur l'Écriture sainte, et le pressa de corriger la version latine, où un grand nombre de fautes s'étaient glissées par la négligence des copistes. On croit que ce fut alors que le saint docteur publia ses traités sur la vision des chérubins dans Isaïe et sur la parabole de l'enfant prodigue, la traduction des deux homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques et la correction des Psaumes et du Nouveau-Testament, d'après le grec. On rapporte aussi à ce même temps le dialogue contre les lucifériens, qui s'unissaient aux partisans de l'antipape Ursin pour exciter des troubles dans l'Église romaine. C'est là qu'il fait voir contre ces schismatiques, comment les évêques, trompés par la mauvaise foi des ariens, avaient souscrit à la formule de Rimini sans approuver l'hérésie. Enfin il composa un autre traité contre un hérétique nommé Helvidius, qui attaquait la virginité en général, et qui prétendait que depuis la naissance du Sauveur la sainte Vierge avait eu des enfans de saint Joseph. Cette erreur avait déjà été répandue en Orient par quelques hérétiques nommés antidicomarianites. Mais saint Jérôme, en expliquant sans peine quelques passages de l'Écriture allégués par Helvidius, établit la croyance contraire par la tradition gé-

nérale de l'Église ; et non content de démontrer la perpétuelle virginité de Marie , il prouve aussi que saint Joseph a conservé sa pureté virginale jusqu'à la mort. Enfin, sans rien ôter à la dignité du mariage , il s'attache à relever l'excellence de la virginité ; ce qu'il fit encore avec plus de force et d'éloquence quelques années plus tard dans son traité contre Jovinien.

Ce n'étaient pas seulement quelques hérétiques obscurs qui s'élevaient à Rome contre la virginité , elle était , comme toutes les pratiques de la vie religieuse , l'objet des railleries et des attaques continuelles d'un grand nombre de personnes et surtout de l'aristocratie , qui poursuivait de ses injures et de ses mépris tous ceux qui faisaient profession de recommander cet état ou de l'embrasser. Mais on n'en voyait pas moins les femmes les plus illustres par leur rang ou leur naissance renoncer au monde pour suivre dans la retraite les conseils de la perfection chrétienne et les règles de la vie monastique. Joignant à la prière et aux austérités de la pénitence la méditation des saintes Écritures , elles recouraient aux lumières de saint Jérôme pour entendre les endroits difficiles ; et quoique la modestie du saint docteur l'éloignât de toutes les relations inutiles avec les personnes du sexe , son zèle aussi éclairé que prudent ne lui permit pas de se refuser en cette circonstance à des relations qui devaient être si avantageuses pour la religion. Une foule de vierges et de veuves recommandables par leur piété se réunissaient pour écouter ses explications des livres saints , et réclamaient ses conseils pour se diriger dans la pratique de la vertu. Nous en connaissons plusieurs par les lettres qu'il leur adressa ou qui contiennent leur éloge.

Une des plus illustres fut sainte Paule , qui descendait par sa mère de la famille des Scipions et des Gracques. Elle eut quatre filles , dont la première , nommée Blésille , demeura veuve à l'âge de vingt ans , et mourut pendant qu'elle s'appliquait à l'étude de l'Écriture sainte , sous la

direction de saint Jérôme. La seconde, nommée Pauline, épousa Pammachius, qui comptait plusieurs consuls parmi ses ancêtres, et qui plus tard se trouvant veuf sans enfans, embrassa la vie monastique, et employa tout son bien à soulager les pauvres dans un hôpital qu'il établit près de Rome. La troisième, nommée Eustochie, consacra à Dieu sa virginité. Elle demeura toujours avec sa mère; et comme elle l'accompagna en Orient, elle se lia plus particulièrement avec saint Jérôme, qui lui adressa quelques-uns de ses commentaires sur l'Écriture. Sainte Paule eut aussi un fils qui s'appelait Toxotius comme son père. Il épousa Léta, fille d'Albin, pontife idolâtre qui fut converti dans sa vieillesse par les instructions de sa fille et de son gendre. On a de saint Jérôme une lettre à Léta, où il lui donne des instructions sur la manière d'élever sa fille chrétiennement. Sainte Paule se rendit en Palestine pour visiter les lieux saints; et l'on trouve à ce sujet des détails intéressans sur les antiquités sacrées dans son éloge composé par saint Jérôme. Elle voulut aussi visiter les monastères de Nitrie; et ensuite elle s'établit près de Bethléhem, où elle passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Elle employa surtout ses richesses à faire bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité pour recevoir les étrangers.

Sainte Marcelle et sainte Aselle, sa sœur, avec leur mère Albine, n'étaient pas moins illustres par leur piété que par leur noblesse. Marcelle étant restée veuve après sept mois de mariage, résolut de se donner entièrement à Dieu, et refusa d'épouser Céréalis, qui devint préfet de Rome et consul. Elle se retira dans une maison de campagne près de Rome, où elle pratiqua la vie monastique avec sa fille Principie, qui demeura toujours vierge. C'était saint Athanase qui pendant son séjour à Rome l'avait formée aux exercices de la vie religieuse, qu'elle pratiquait depuis quarante ans lorsqu'elle se mit sous la direction de saint Jérôme. Sainte Aselle avait été consa-

crée à Dieu dès l'âge de dix ans ; à douze elle s'enferma dans une cellule, couchant sur la terre nue, ne vivant que de pain et d'eau, jeûnant toute l'année, et passant souvent plusieurs jours sans manger. Elle travaillait de ses mains, et ne sortait jamais que pour aller à l'église. L'exemple de ces illustres saintes produisit à Rome un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes. Nous devons mentionner encore parmi plusieurs autres qu'on voit citées dans les lettres de saint Jérôme, les saintes veuves Léa et Fabiola, dont il nous a retracé les vertus en composant leur éloge. Léa gouvernait un monastère de vierges qu'elle édifiait surtout par son humilité. Fabiola vendit tout son bien, et fut la première qui établit à Rome un hôpital pour les malades, qu'elle y servait de ses propres mains.

Saint Jérôme composa pour l'instruction de la vierge Eustochie, fille de sainte Paule, un petit traité de la manière de garder la virginité ; et dans cet écrit il s'éleva avec force contre le luxe et les parures recherchées de quelques ecclésiastiques mondains, qui semblaient n'avoir d'autre occupation que de rendre des visites aux femmes de qualité, et contre l'avarice de quelques autres qui s'attachaient à des personnes âgées et sans enfans sous prétexte de diriger leur conscience, et leur rendaient les services les plus bas pour avoir part à leur succession. Cette liberté de saint Jérôme lui attira la haine de ceux dont il reprenait les vices, et sa réputation excitait en même temps leur jalousie. On commença donc aussitôt après la mort du pape Damase à l'attaquer par toutes sortes de moyens, et l'on en vint jusqu'à noircir sa réputation en décrivant ses mœurs par les calomnies les plus odieuses. Il prit alors le parti de se retirer en Palestine ; et il partit de Rome l'an 385, emmenant avec lui son frère Paulinien et quelques moines. Après s'être arrêté quelque temps dans l'île de Chypre, auprès de saint Épiphané, puis à Antioche, auprès de Paulin, il se rendit à Jérusa-

lem ; et de là il passa en Égypte pour voir le célèbre Didyme et écouter ses instructions sur les saintes Écritures. Il visita ensuite les plus célèbres monastères, et revint s'établir à Bethléhem, où saint Paule se rendit elle-même bientôt après. C'est dans cette solitude qu'il passa le reste de sa vie et qu'il composa la plupart des ouvrages qui ont rendu son nom si illustre.

Didyme, dont la réputation attirait à ses leçons les plus savans docteurs, était né à Alexandrie vers l'an 309. Il perdit entièrement la vue à l'âge de quatre ou cinq ans ; mais cet accident ne l'empêcha pas d'acquérir une érudition prodigieuse. Il allait écouter les maîtres les plus habiles, et employait une partie de la nuit à repasser dans sa mémoire ce qu'il avait entendu. Il apprit ainsi la grammaire, la rhétorique, la géométrie, les plus beaux endroits des poètes, des orateurs, et toutes les opinions des philosophes. Il s'appliqua surtout à l'étude de la théologie et de l'Écriture sainte ; et il s'y rendit si habile, que saint Athanase lui confia la direction de la célèbre école d'Alexandrie. Il avait une telle pénétration et s'exprimait avec tant de facilité, qu'il détruisait sur-le-champ par les réponses les plus solides toutes les objections qu'on lui proposait contre les dogmes de la religion. Il n'était pas moins distingué par ses vertus que par ses talens, et il mérita l'estime des plus saints évêques par son zèle pour la foi, qu'il défendit par ses discours ou ses écrits contre les ariens et les autres hérétiques de son temps. Saint Antoine lui rendit plusieurs visites, et lui demanda un jour s'il n'avait point de regret d'être privé de la vue. Didyme faisait difficulté de répondre ; mais voyant que saint Antoine insistait, il avoua ingénument qu'il en était très-affligé. Je m'étonne, reprit saint Antoine, qu'un homme aussi judicieux que vous regrette le faible avantage de la vue, dont les plus vils insectes sont doués aussi bien que l'homme, au lieu de se réjouir des nobles facultés qui nous sont communes avec les anges et les saints. Il vaut

infiniment mieux être éclairé de la lumière spirituelle que de voir des yeux du corps, dont un seul regard peut nous exclure à jamais de la béatitude céleste. Didyme mourut vers la fin du quatrième siècle. Il professait une estime extraordinaire pour les écrits d'Origène; et il se fit son apologiste, prétendant que ceux qui le traitaient d'hérétique ne l'entendaient point. Il entreprit même de justifier le livre des Principes. Il composa des commentaires sur une grande partie de l'Écriture, et plusieurs ouvrages de controverse pour réfuter les hérétiques. De ce nombre prodigieux d'écrits il ne nous reste qu'un petit traité contre les manichéens, et la traduction du livre sur le Saint-Esprit, faite par saint Jérôme. Ces deux ouvrages suffisent pour donner une idée du génie de Didyme; et le dernier surtout est regardé avec raison comme un des meilleurs traités que nous ayons pour établir la divinité du Saint-Esprit.

Timothée, patriarche d'Alexandrie, qui avait succédé à Pierre, son frère, et qui assista au concile de Constantinople, était mort l'an 385, avant l'arrivée de saint Jérôme en Égypte. Il avait composé quelques écrits, entre autres la vie de plusieurs solitaires. Mais il ne nous reste de lui que des réponses à dix-huit questions de morale ou de discipline, dont la plupart concernent les sacrements. Il eut pour successeur Théophile, qui tint le siège vingt-sept ans, et qui est devenu malheureusement célèbre par ses poursuites contre saint Jean Chrysostome.

Saint Cyrille de Jérusalem mourut l'année suivante. Il avait été ordonné prêtre par saint Maxime, dont il fut le successeur. Acace de Césarée, métropolitain de la Palestine, concourut à son élection; et saint Cyrille communiqua quelque temps avec lui et avec les semi-ariens; mais il professa constamment la foi catholique, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit à l'empereur Constance, l'an 351, presque aussitôt après son élévation à l'épiscopat; car il la termine en glorifiant la sainte Trinité con-

substantielle. Cet attachement à l'orthodoxie et quelques différends sur la juridiction déterminèrent Acace à le faire déposer dans un concile de la province, en 356. Il prit pour prétexte le reproche qu'il faisait à saint Cyrille d'avoir vendu quelques ornemens de son église pour assister les pauvres dans un temps de famine. Saint Cyrille, se fondant sur les prérogatives d'exemption accordées au siège de Jérusalem, refusa de comparaître; et après sa déposition il protesta par un appel à un concile plus nombreux. Il fut néanmoins chassé de son siège, et se retira auprès de Sylvain, évêque de Tarse. Il fut rétabli par le concile de Séleucie; puis déposé de nouveau par le conciliabule de Constantinople, en 360. Il retourna à Jérusalem après la mort de Constance; mais il fut encore banni sous le règne de Valens, et il ne rentra dans son église qu'à la mort de ce prince. Il nous reste de lui vingt-trois catéchèses ou instructions qu'il composa n'étant encore que prêtre, et qui contiennent de précieux monumens de la tradition ecclésiastique. Dix-huit sont pour expliquer le symbole aux catéchumènes, et cinq pour instruire les nouveaux baptisés sur les sacremens qu'ils venaient de recevoir. Les deux dernières sont sur l'eucharistie, et contiennent les passages les plus formels sur la présence réelle, sur la transsubstantiation, le sacrifice de la messe et les prières pour les morts. On y lit en termes exprès et répétés plusieurs fois, que par la communion l'on reçoit le corps et le sang de Jésus-Christ; qu'il change le pain en son corps et le vin en son sang; que le corps nous est donné en nourriture sous la figure du pain et le sang sous les apparences du vin; qu'il ne faut point s'en tenir à ce que nous rapportent les sens, mais corriger leur témoignage par la foi, qui nous assure que nous devenons réellement participans du corps et du sang de Jésus-Christ, et qu'enfin dans ce sacrifice on fait mémoire des apôtres et des martyrs pour obtenir leur intercession, et qu'on y prie pour les morts afin de leur procurer du soulage-

ment par les mérites de Jésus-Christ immolé pour nos péchés. Parmi beaucoup d'autres choses remarquables qu'il serait trop long de signaler dans les catéchèses de saint Cyrille, nous indiquerons encore les détails qu'on trouve dans les cinq dernières sur les cérémonies de la messe et du baptême, et enfin un passage de la douzième qui constate formellement l'obligation de la continence imposée à ceux qui remplissaient les fonctions du sacerdoce.

On trouve aussi de précieux témoignages sur ce point de discipline et sur plusieurs autres dans les ouvrages de saint Épiphané. Cet illustre docteur était né dans la Palestine, où il embrassa dès sa jeunesse la vie monastique sous la conduite de saint Hilarion. Il se rendit ensuite en Égypte, et il y passa un temps considérable afin de se perfectionner par les leçons et les exemples des plus célèbres solitaires. Il eut occasion d'y converser avec des gnostiques, qui lui dévoilèrent leurs mystères infâmes pour essayer de l'attirer à eux, et quelques femmes de la secte usèrent aussi de tous leurs artifices pour le corrompre; mais la grâce le préserva de la séduction. Étant de retour en Palestine, il y fonda un monastère qu'il gouverna quelque temps; puis il fut ordonné malgré lui évêque de Salamine, métropole de l'île de Chypre. Son élévation à l'épiscopat ne lui fit point renoncer aux habitudes de la vie monastique; et son exemple fit embrasser le même genre de vie à une foule de personnes qui venaient de tous côtés se ranger sous sa discipline, et qui bâtirent dans l'île de Chypre un grand nombre de monastères. Il était évêque depuis plusieurs années lorsqu'il composa en l'an 374 un traité auquel il donna le titre d'*Ancorat*, parce qu'il le considérait comme une ancre propre à affermir l'esprit dans la foi. Cet ouvrage a en effet pour but d'établir la doctrine catholique et de combattre les erreurs enseignées alors par les hérétiques, principalement sur les mystères de la Trinité et de l'incarnation.

Saint Épiphane publia environ deux ans plus tard son grand traité des hérésies; il en compte jusqu'à quatre-vingts dont il fait l'histoire et qu'il réfute chacune en particulier. A la fin il expose les dogmes de l'Église catholique et les principales règles de sa discipline. Le sacerdoce, dit-il, se donne à ceux qui ont vécu dans le célibat, ou qui s'abstiennent de leurs femmes, ou qui sont veufs après un seul mariage. Celui qui s'est remarié ne peut être admis au sacerdoce, soit dans le rang d'évêque, soit dans ceux de prêtre, de diacre ou de sous-diacre. Les diaconesses établies pour le service des femmes, surtout dans le baptême, doivent être aussi choisies parmi celles qui gardent la viduité après un seul mariage ou la virginité perpétuelle. Les assemblées ordonnées par les apôtres se tiennent le mercredi, le vendredi et le dimanche; en quelques lieux on s'assemble aussi le samedi. On jeûne le mercredi et le vendredi jusqu'à none; et ce jeûne s'observe toute l'année dans l'Église catholique, excepté pendant les cinquante jours du temps pascal; alors les assemblées du mercredi et du vendredi se tiennent le matin et non pas à none comme dans le reste de l'année. L'Église catholique compte tous les dimanches pour des jours de joie; elle s'assemble le matin et ne jeûne point. Il n'est pas permis non plus de jeûner le jour de la naissance du Sauveur. On observe quarante jours de jeûne avant Pâques, et tous les fidèles passent les six derniers dans une abstinence plus rigoureuse, ne mangeant que du pain, du sel et de l'eau; plusieurs sont deux ou trois jours et quelques-uns toute la semaine sans manger. Pendant cette semaine, les assemblées de l'église ont lieu tous les jours; elles se tiennent aussi tout le carême depuis none jusqu'à vêpres. En quelques endroits on offre le sacrifice le jeudi saint après la xérophagie, c'est-à-dire après le repas du soir; en d'autres on ne le célèbre que la nuit du dimanche, en sorte que l'office finit le jour de Pâques au chant du coq. On célèbre le baptême et les

autres mystères secrets suivant la tradition de l'Évangile et des apôtres.

On a aussi un traité sur les hérésies composé par saint Philastre, évêque de Bresse, qui mourut vers la fin du règne de Théodose. Il est écrit d'un style peu élégant et renferme plusieurs inexactitudes, principalement sous le rapport chronologique; mais on y trouve des détails précieux pour l'histoire du dogme et de la discipline.

On place vers le milieu du règne de Théodose et avant l'an 392 la mort de saint Pacien, évêque de Barcelone, dont la vie est peu connue, mais qui s'est rendu célèbre par quelques écrits où l'on remarque une éloquence pleine de force, de noblesse et de chaleur. Nous avons de lui trois lettres adressées à un novatien nommé Sympronien, pour combattre les erreurs de cette secte, une exhortation à la pénitence, et enfin un traité du baptême, où il explique les effets de ce sacrement. C'est dans la première lettre à Sympronien qu'on trouve ces paroles si connues : chrétien est mon nom, et catholique mon surnom.

Saint Ambroise signalait son zèle contre les hérétiques d'une manière plus éclatante encore, non seulement par ses écrits, mais par son courage et sa fermeté. L'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, voulut employer l'autorité impériale pour favoriser les ariens, dont elle partageait les erreurs; elle commença par leur donner un évêque, Scythe d'origine, qui s'appelait Mercure, mais qui prit le nom d'Auxence, cher aux sectaires de Milan; puis, comme la fête de Pâques approchait, l'an 385, elle envoya demander à saint Ambroise une église où ils pussent s'assembler. Il répondit qu'il était indigne d'un évêque de livrer la maison de Dieu. On renouvela le lendemain la même demande avec aussi peu de succès. Alors l'impératrice envoya des gens de guerre pour s'emparer d'une église; mais le peuple manifesta la plus vive opposition. De nombreux rassemblemens se portèrent vers le palais en faisant éclater des plaintes et

se récriant contre la profanation du lieu saint. Cette résistance fut qualifiée de sédition par la cour; et sous ce prétexte on imposa de grosses amendes au corps des marchands; on leur fit payer en trois jours deux cents livres pesant ou trois cents marcs d'or; mais ils protestèrent qu'ils en donneraient volontiers le double pour conserver leur foi. On en mit plusieurs aux fers, quoique ce fût la semaine sainte, où l'on avait coutume de délivrer au contraire les prisonniers. Cependant le peuple se maintenait dans la possession de l'église que l'on avait tenté d'évacuer, et il se portait en foule dans les autres pour le garder. La cour en fit investir plusieurs par des troupes et entre autres celle où se trouvait saint Ambroise. Mais les soldats déclarèrent à l'empereur que si on voulait l'obliger à entreprendre quelque chose contre le saint évêque, ils se rangeraient eux-mêmes de son côté, pour partager avec lui la gloire de souffrir pour la religion. Ils étaient en effet presque tous catholiques aussi bien que les citoyens de Milan; il n'y avait d'ariens que quelques officiers du palais vendus à la fortune, avec quelques gens des étrangers et mercenaires, qui n'osaient alors se montrer. Dès que les soldats qui entouraient l'église eurent appris que saint Ambroise menaçait de les excommunier, ils entrèrent aussitôt dans l'assemblée des fidèles en protestant de leur foi et déclarant hautement que l'on n'avait rien à craindre de leur présence, qu'ils étaient catholiques, et qu'ils venaient se mêler au peuple pour prendre part aux prières et non pour les troubler. Alors le saint pasteur, qui consolait son troupeau par ses exhortations, tournant son discours sur un changement si imprévu : « Les divins oracles sont profonds ! s'écria-t-il ; vous vous souvenez, mes frères, avec quelle douleur nous lisions ce matin ces paroles du psaume : « Seigneur, les nations sont venues dans votre héritage. » Il est venu en effet des Goths et d'autres étrangers en armes ; ils ont investi le lieu saint, mais ils sont venus infidèles et se sont con-

portés en chrétiens; ils sont venus pour envahir l'héritage du Seigneur, et ils s'en montrent les dignes cohéritiers; la foi a pour défenseurs ceux que nous prenions pour ses ennemis.

Il continuait de rendre grâces à Dieu, et croyait que l'empereur avait lui-même changé de disposition, quand on l'avertit que ce prince ou plutôt sa mère envoyait un secrétaire chargé de ses ordres. Il se retira un peu à l'écart pour l'entendre. Rendez-moi compte, lui dit cet officier, de votre résistance aux ordres de l'empereur. Je veux savoir si vous êtes un rebelle et un tyran, afin de prendre des mesures en conséquence. Je n'ai rien fait, répondit le saint, qui puisse donner lieu à ces accusations. J'ai protesté que je ne pouvais pas livrer l'église qu'on me demandait, parce qu'elle ne m'appartient pas, mais à Dieu; et quand j'ai su qu'elle était assaillie par des troupes, je me suis contenté de gémir et d'envoyer des prêtres pour prévenir les malheurs que l'on pouvait craindre, répondant à ceux qui me pressaient d'y aller, que s'il ne m'était pas permis de la livrer, je ne devais pas non plus la défendre par la violence. Si cela vous paraît une rébellion et une tyrannie, vous pouvez m'immoler sans crainte; je ne sais point me révolter, mais je saurai mourir pour la justice. Maxime ne vous dira pas que je manque de fidélité à Valentinien.

Comme les troupes continuaient à tenir l'église investie, les fidèles passèrent la nuit dans les bâtimens nombreux que renfermait son enceinte, et le saint archevêque récita des psaumes avec son clergé. Le lendemain, jour du jeudi saint, pendant que saint Ambroise, expliquant le livre de Jonas, prêchait sur la conversion des pécheurs, l'empereur fit retirer les soldats et rendre aux marchands les amendes que l'on avait exigées d'eux. Il avait senti l'impossibilité d'exécuter son entreprise en voyant éclater dans les troupes comme dans le peuple un si vif attachement pour saint Ambroise; et un jour que ses généraux le priaient

d'aller à l'église, il leur répondit : Si Ambroise vous le commande, vous me livrez pieds et mains liés (1).

L'impératrice et les courtisans de son parti, profondément blessés de leur échec, conçurent une haine plus violente contre le saint évêque. Caligone, préfet de la chambre impériale, le menaça de lui couper la tête pour venger l'empereur outragé par sa résistance. Mais saint Ambroise lui répondit : Vous rempliriez ainsi votre personnage d'eunuque, et moi celui d'évêque. Caligone eut lui-même la tête tranchée bientôt après pour un crime infâme. Un autre courtisan, nommé Euthymius, se logea dans une maison voisine de la demeure du saint, et fit tenir un chariot tout prêt pour l'enlever dès qu'il pourrait le surprendre. Un an après, jour pour jour, il fut tiré du même logis et placé sur le même char pour être conduit en exil, et saint Ambroise lui donna de l'argent et les autres choses nécessaires pour son voyage. Un émissaire de la cour s'introduisit jusque dans la chambre du saint évêque pour le tuer; mais comme il avait déjà la main levée et l'épée nue, son bras demeura étendu et paralysé. Alors il avoua que Justine l'avait envoyé, et aussitôt son bras fut guéri.

L'impératrice persuada enfin à Valentinien de porter une loi en faveur des ariens. Bénévole, secrétaire d'état, aimait mieux éprouver une disgrâce et perdre sa charge que de consentir à dresser cette loi. Il se retira à Bresse, sa patrie, qu'il édifia par ses vertus, et il se lia d'une étroite amitié avec saint Gaudence, qui succéda plus tard à saint Philastre sur le siège de cette ville. Cependant la loi fut publiée le 23 janvier de l'an 386. Elle autorisait les assemblées des ariens ou de ceux qui suivaient la formule de Rimini, et prononçait la peine de mort contre quiconque entreprendrait par violence ou autrement d'empêcher l'exécution de cette ordonnance. Bientôt après on donna

(1) Ambros. *Epist.* xx ad Marcell.

dre à saint Ambroise de comparaître devant l'empereur, qui prétendait juger entre lui et Auxence. Mais il pondit par une remontrance également énergique et spectueuse, où il fit sentir qu'il n'appartenait qu'aux évêques de prononcer sur les matières ecclésiastiques et sur les causes de la foi; qu'à cet égard ils étaient les juges des empereurs eux-mêmes, et que quand il s'agissait pour lui de la vie, il ne consentirait pas à avilir par un exemple l'autorité du sacerdoce (1).

Après cette remontrance, il se retira dans l'église épiscopale, où le peuple le garda long-temps jour et nuit, dans la crainte qu'on ne vint l'enlever de force. Cette église fut bientôt entourée par des soldats à qui on avait donné l'ordre d'y laisser entrer tout le monde, mais de ne permettre à personne d'en sortir. Le saint évêque ennuagé ainsi avec son troupeau le consolait par ses discours; et ce fut alors que pour donner aux fidèles une saine occupation, il introduisit l'usage de la psalmodie alternative. Outre les psaumes, il fit chanter de la même manière des hymnes qu'il avait composés et dont plusieurs sont encore chantés dans l'Église. Ils devinrent si célèbres, que dans les siècles suivans, au lieu de dire un hymne on disait une ambrosienne.

Pendant cette persécution, l'église de Milan fut aussi consolée par des marques sensibles de la protection divine. Saint Ambroise ayant eu révélation de l'endroit où reposaient les reliques des martyrs saint Gervais et saint Protais, on trouva leurs corps décapités et encore couverts de sang, quoiqu'ils eussent souffert dans une des dernières persécutions. Le saint évêque transporta ces reliques, au milieu d'un concours immense de peuple, dans la basilique nouvellement construite et que l'on nomme encore aujourd'hui ambrosienne. Cette translation fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. Un aveugle

(1) Ambr. *Epist.* xxi. — Sozom. lib. VII.

nommé Sévère et connu de toute la ville se fit mener sur le passage de la procession, et demanda avec empressement qu'on lui permît d'approcher pour faire toucher un mouchoir aux saintes reliques. Aussitôt qu'il eut appliqué le mouchoir sur ses yeux il recouvra immédiatement la vue. Ce miracle eut pour témoins une multitude de peuple et entre autres saint Augustin, qui était alors à Milan, et qui le rapporte en plusieurs endroits de ses écrits. Beaucoup d'autres malades furent guéris, et plusieurs énergumènes délivrés par le seul attouchement des ornemens qui couvraient les corps des saints. On faisait toucher à ces reliques des mouchoirs et des vêtemens qui servaient ensuite de remèdes efficaces contre les maladies. C'est saint Ambroise lui-même qui le témoigne dans une lettre qu'il écrivit à sainte Marceline sa sœur en y joignant les deux sermons qu'il fit à cette occasion. Les ariens se moquèrent d'abord de ces miracles et affectèrent de les révoquer en doute; mais saint Ambroise leur répondit par l'évidence des faits qui avaient eus toute la ville pour témoin; et l'impératrice Justine, couverte de confusion, se décida enfin à laisser les catholiques en repos (1).

Elle se vit obligée bientôt après de recourir une seconde fois à l'intervention du saint évêque pour détourner l'empereur Maxime d'attaquer l'Italie. Ce prince avait écrit une lettre à Valentinien pour l'exhorter à cesser la persécution contre les catholiques s'il voulait conserver la paix, ajoutant que la foi combattue par les ariens était celle de toutes les églises et en particulier de l'Église romaine, à qui appartenait la principale autorité. Cette lettre jointe à des préparatifs de guerre, donnait à l'impératrice Justine de sérieuses inquiétudes. Elle députa donc auprès de lui saint Ambroise, sous prétexte de redeman-

(1) Ambr. *Epist.* xxii. — Aug. *Conf.* lib. IX, cap. vii. *De Civitate Dei* lib. XXII, cap. viii.

er le corps de Gratien , mais en effet pour sonder les dispositions de Maxime et l'engager à maintenir la paix. Saint Ambroise accepta l'ambassade, quoiqu'il en espérait peu de succès. En effet , Maxime ne voulut lui donner audience qu'en public dans son consistoire , et il lui reprocha qu'il avait joué dans sa première ambassade, en l'empêchant d'entrer en Italie lorsque rien n'eût pu résister à ses forces. Le saint évêque répondit qu'il lui serait glorieux d'avoir contribué à sauver un prince orphelin ; puis il exhorta Maxime à faire pénitence du meurtre de Gratien. Il s'absent même pendant son séjour de communiquer avec lui aussi bien qu'avec les évêques ithaciens qui étaient en communion avec ce prince , et qui poursuivaient auprès de lui la mort des priscillianistes. L'empereur, vivement blessé, s'emporta en menaces violentes, et lui commanda de sortir au plus tôt de ses états. Saint Ambroise se hâta d'écrire à Valentinien pour l'engager à se tenir sur ses gardes.

Saint Martin fit vers le même temps un second voyage à la cour de Trèves pour intercéder en faveur de quelques personnes qui n'étaient coupables que d'avoir montré trop d'attachement pour Gratien. On a vu précédemment qu'un semblable motif de charité l'avait déjà déterminé à faire un premier voyage à la cour de Maxime , et il avait montré alors, comme saint Ambroise, une extrême répugnance à communiquer avec ce prince. Étant invité à sa table, il avait répondu qu'il ne pouvait manger avec celui qui avait ôté la vie à un empereur. Tel est l'ascendant d'une éminente vertu , que Maxime, au lieu de s'offenser de cette liberté , chercha au contraire à s'excuser en disant que l'armée l'avait contraint de prendre l'empire , qu'il s'était trouvé alors dans la nécessité de se défendre , mais que du reste aucun de ses ennemis n'avait perdu la vie que sur le champ de bataille. Saint Martin crut devoir se rendre à ces raisons ; et l'empereur, plein de joie, invita les plus grands seigneurs de sa cour comme

à une fête extraordinaire. Il fit asseoir saint Martin à côté de lui ; et quand on lui présenta la coupe selon la coutume , il la fit donner d'abord à l'évêque , s'attendant à la recevoir ensuite de sa main ; mais le saint , après avoir bu , donna la coupe à un prêtre qui l'avait accompagné. Le prince et les courtisans furent plus édifiés que surpris de cet honneur rendu au sacerdoce par la foi vive du saint évêque ; et chacun le loua d'avoir fait à la table de l'empereur ce que d'autres n'auraient osé faire chez un magistrat.

L'impératrice , pleine de respect pour saint Martin , désira aussi de lui donner un repas , et voulut avoir seul l'honneur de le servir. Elle mit le couvert , donna un siège au saint évêque , lui présenta les mets qu'elle avait préparés de sa main ; et au lieu de se mettre à table avec lui , elle se tint éloignée et debout comme une humble servante. Quand le repas fut fini , elle fit garder précieusement les restes du pain et jusqu'aux moindres choses que le saint avait touchées. L'éclatante renommée de saint Martin et les miracles qu'il opéra pendant son séjour à Trèves expliquent ces honneurs extraordinaires. Il délivra en effet plusieurs possédés , et guérit une fille depuis longtemps paralysée de tous ses membres et presque réduite à l'agonie (1).

(1) Bérault-Bercastel rapporte les faits qui précèdent au second voyage de saint Martin , pendant lequel il communiqua avec les ithaciens. Mais les détails que Sulpice Sévère donne à cet égard montrent clairement que c'est une méprise. L'historien moderne commet une erreur plus considérable encore en disant que les ithaciens étaient retranchés de la communion de l'Église. Il est vrai qu'un évêque , nommé Théogniste , s'était séparé publiquement de leur communion ; mais peu d'autres avaient suivi son exemple , et il est certain qu'il n'y avait eu encore aucun jugement canonique prononcé contre les ithaciens. On conçoit d'ailleurs que saint Martin ait eu qu'un puissant intérêt de charité suffisait pour lui permettre de communiquer avec des hommes qu'il jugeait coupables ; mais on peut douter qu'il eût voulu , même par ce motif , violer la règle de l'Église.

Comme il s'était alors opposé aux ithaciens, ils furent vivement troublés en apprenant son second voyage. Une grande partie des évêques, tout en condamnant les erreurs des priscillianistes, désapprouvaient néanmoins les poursuites sanguinaires d'Ithace contre ces hérétiques; mais les autres avaient pris ouvertement sa défense: et il résulta de là des divisions qui se perpétuèrent dans l'église gallicane jusqu'à la fin du quatrième siècle. Les évêques de la province de Trèves s'étant réunis dans cette ville pour l'élection d'un métropolitain, déclarèrent innocente la conduite d'Ithace, et conseillèrent eux-mêmes à l'empereur de faire rechercher les priscillianistes pour les condamner à mort. Saint Martin arrivant sur ces entreuites, demanda grâce de la vie pour ces malheureux, et refusa de communiquer avec les ithaciens. Ceux-ci portèrent leurs plaintes à l'empereur, qui fit venir le saint évêque à une audience particulière et employa les raisons les plus spécieuses pour l'ébranler; mais voyant qu'il ne gagnait rien, il le quitta en colère, puis ordonna de faire mourir toutes les personnes dont le tendre pasteur sollicitait la grâce. Il était nuit quand saint Martin apprit cette nouvelle. Il retourna précipitamment au palais; et dans le trouble où le jetait sa douleur, il promit d'user de sondescendance, pourvu qu'on révoquât les ordres qui enaient d'être donnés. Maxime lui accorda tout ce qu'il demandait. On devait ordonner le jour suivant Félix, élu évêque de Trèves. Saint Martin assista à la cérémonie et communiqua avec les ithaciens, mais il refusa de souscrire à l'acte qui fut dressé après l'ordination; et dès le lendemain il sortit de la ville accablé de tristesse. A deux lieues de Trèves il s'arrêta quelques momens pour gémir sur sa malheureuse complaisance; alors un ange lui apparut et lui dit: Tes regrets sont fondés sans doute, mais

qui défendait sous peine d'excommunication de communiquer dans prière avec des excommuniés.

ta faute mérite indulgence; reprends courage pour ne pas mettre en péril ton salut. Depuis ce moment il s'imposa une retraite encore plus sévère, et sentit moins de facilité à faire des miracles (1).

Après la mort de Maxime, Ithace fut déposé de l'épiscopat; et les évêques des Gaules se séparèrent de la communion de Félix de Trèves et de ceux qui communiquaient avec lui. Ce jugement fut confirmé par un concile de Milan de l'an 390, par les lettres de saint Ambroise et du pape Sirice, et enfin par un concile de Turin, tenu vers la fin du quatrième siècle. Du reste, on voit par une consultation adressée à saint Ambroise combien l'Église avait horreur des exécutions sanglantes. Un juge crut devoir s'adresser à lui pour savoir s'il était permis de prononcer une condamnation à mort. Le saint docteur, dans sa réponse, décide par l'autorité de saint Paul que cela est permis; mais il dit que la plupart des juges, après une sentence de ce genre, se déterminaient d'eux-mêmes à s'abstenir de la communion, et il ne peut s'empêcher de les louer. Il recommande ailleurs la coutume d'intercéder pour sauver la vie aux criminels, et il en donnait lui-même l'exemple (2).

Avant de quitter Maxime, saint Martin lui prédit qu'il allait en Italie faire la guerre à Valentinien, il serait d'abord vainqueur, mais qu'il périrait bientôt après. Cette prophétie ne fut point capable d'arrêter l'ambition de Maxime. Il amusa Valentinien par des protestations d'amitié; et s'étant assuré par ruse du passage des Alpes, il s'avança sans bruit avec son armée pour surprendre l'Italie, qu'il trouva en effet sans défense. Valentinien s'enfuit à Aquilée, et s'embarqua avec sa mère Justinie pour aller implorer la protection de Théodose. Ces événements eurent lieu en 387. Dès que Théodose eut appri

(1) Sulp. Sev. *Dial.* et *Vit. Mart.*

(2) Ambros. *Epist.* xvi et xxv. *De off.* lib. II, cap. xxi.

la fuite de Valentinien, il vint au-devant de lui à Thessalonique; et après l'avoir consolé en lui promettant du secours: Vous ne devez pas vous étonner, ajouta-t-il, du mauvais état de vos affaires ni des succès de Maxime, puisque vous combattez la vraie religion et qu'il la soutient. Il eut bientôt effacé dans l'âme du jeune empereur les mauvaises impressions qu'il avait reçues de sa mère, et il l'attacha irrévocablement à la foi catholique. Il se prépara ensuite à faire la guerre à Maxime (1).

Ce fut probablement pour fournir aux frais de cette guerre qu'il établit de nouveaux tributs, dont l'exaction rigoureuse fit éclater une violente sédition à Antioche. Comme on mettait à la torture ceux qui ne payaient pas, le peuple se souleva, brisa les statues et les images de l'empereur, et les traîna dans les rues avec des clameurs et des railleries insultantes. Mais quand l'emportement fut passé, la crainte s'empara des esprits, et toute la ville fut plongée dans la consternation. On répandait les bruits les plus sinistres au sujet des châtimens dont on se croyait menacé. Les citoyens désertaient la ville ou demeuraient enfermés dans leurs maisons; personne ne se montrait dans les rues ou sur les places publiques, et cette grande cité offrait partout l'image de la solitude.

Théodose fut vivement irrité de ces excès. Il ressentit surtout une profonde douleur en apprenant qu'on n'avait pas épargné les statues de l'impératrice Flacille, morte depuis peu, et qui s'était fait chérir et respecter par ses éminentes vertus. Elle avait une si profonde humilité et tant de charité pour les pauvres, qu'on la vit souvent les visiter sans suite dans les hôpitaux ou dans leurs maisons, panser les malades dans leurs lits, et faire à leur égard toutes les fonctions de garde et de domestique. Saint Grégoire de Nysse prononça l'oraison funèbre de cette impératrice, que l'Eglise honore comme sainte.

Théodose envoya deux commissaires à Antioche pour

(1) Theod. lib. V. — Soer. V. — Sozom. VII.

rechercher et punir les coupables. Ces officiers déclarèrent la ville déchue de ses privilèges, interdirent les spectacles, firent fermer les bains, mirent plusieurs personnes à la torture, emprisonnèrent les magistrats et confiscèrent leurs biens. Les moines, fort nombreux dans les environs d'Antioche, quittèrent leurs cellules ou leurs déserts pour venir dans la ville consoler tant de malheureux et intercéder en leur faveur auprès des juges. Ils restaient la journée entière aux portes du palais, déclarant qu'ils ne se retireraient point avant d'avoir obtenu grâce pour les coupables. Ils annonçaient même qu'ils iraient à Constantinople implorer la clémence de Théodose; et on ne put les retenir qu'en envoyant à l'empereur leurs sollicitations par écrit. Un de ces solitaires nommé Macédonius, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté et qui avait passé toute sa vie dans les exercices de la vie monastique, ayant rencontré les deux commissaires, les arrêta avec une sorte d'autorité, et leur dit : Mes amis, dites à l'empereur : Vous êtes homme ! vos sujets sont aussi des hommes faits à l'image de Dieu. Pour venger des figures de pierre ou de bronze, convient-il de détruire les images vivantes de la Divinité ? Il est aisé de remplacer vos statues, et déjà elles sont rétablies ; mais il vous sera impossible de rendre un seul cheveu à ceux que vous aurez fait mourir. Les commissaires promirent de rapporter ce discours à l'empereur ; et ils résolurent en effet, après les informations, d'attendre ses ordres avant de passer outre. Les évêques de la province ne témoignèrent pas moins de zèle et de compassion que ces pieux solitaires. Ils sollicitaient les juges et s'abaissaient jusqu'aux démarches les plus humbles pour essayer de les adoucir. Mais les philosophes et les sophistes, dont la ville était pleine, oubliant leurs vaniteuses maximes, ne songèrent qu'à leur propre salut, et s'enfuirent comme le peuple (1).

(1) Chrysost. *Homil. xvii ad pop. Antioch.*

Aussitôt après la sédition, Flavien, évêque d'Antioche, partit malgré l'hiver et son grand âge pour aller trouver l'empereur à Constantinople. Il laissa pendant son absence le soin de consoler les fidèles au prêtre Jean, plus connu sous le nom de Chrysostome ou bouche d'or, que les siècles suivans lui ont donné à cause de son admirable éloquence. Le saint prêtre fit alors au peuple d'Antioche vingt homélies ou sermons pleins d'instructions solides et d'exhortations touchantes appropriées au triste état des circonstances et à la disposition des esprits. Il s'appliqua dans ses premiers discours à inspirer aux fidèles la résignation, la patience, la soumission aux ordres de la Providence; puis, en expliquant la Genèse, qu'on lisait dans l'église pendant le carême, il profita de la tristesse publique pour s'élever avec plus de force contre les désordres et les abus, contre les médisances, les blasphèmes, les juremens, les spectacles et les divertissemens profanes, et pour exhorter le peuple à détourner par la prière et les œuvres de pénitence les malheurs dont on était menacé. Son zèle et son éloquence produisirent les plus heureux effets. On se portait en foule à l'église pour entendre ses instructions; et en rétablissant le calme et la confiance dans les âmes si abattues auparavant, il eut aussi la consolation de voir les fidèles s'exercer avec un redoublement de zèle à la pratique des vertus chrétiennes.

Quelque diligence qu'eût faite l'évêque Flavien, et quoiqu'il eût même devancé les courriers, il trouva Théodose déjà instruit par le bruit public de la sédition d'Antioche. Quand il fut introduit dans le palais, il s'arrêta loin de l'empereur sans parler, et baissant tristement les yeux comme s'il eût eu à demander grâce pour lui-même. Théodose s'approcha de lui et fit l'énumération des grâces qu'il avait accordées à Antioche pendant le cours de son règne; puis il ajouta: Est-ce donc là ce que je devais attendre de leur reconnaissance? Quelle plainte peuvent-ils faire de moi? Pourquoi surtout s'en prendre aux images

des morts? Alors l'évêque poussant un profond soupir : Seigneur, dit-il, nous reconnaissons les témoignages d'affection que vous avez prodigués à notre patrie, et c'est là ce qui augmente notre douleur. Renversez Antioche, réduisez-la en cendres, faites périr ses habitans, vous ne nous punirez pas encore comme nous le méritons. Tout ce que vous pouvez ordonner n'ajoutera rien à notre infortune ; car peut-il y avoir pour nous rien de plus affligeant que d'avoir perdu votre bienveillance et d'être signalés aux yeux du monde entier comme coupables de la plus noire ingratitude? Cependant l'énormité même de notre crime peut vous faire acquérir une couronne plus brillante que celle que vous portez, puisque vous ne la devrez qu'à vous-même et à votre vertu. On a renversé vos statues; mais vous pouvez en dresser de plus précieuses dans le cœur de vos sujets, et obtenir autant de statues qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre. Constantin, dont on avait outragé aussi les statues, se contenta de répondre en souriant à ceux qui l'exhortaient à punir les coupables : Je ne m'aperçois pas qu'on m'ait fait aucune blessure. On a oublié une partie des victoires de cet empereur, mais cette parole a survécu à ses trophées; elle sera entendue des siècles à venir, et elle lui méritera les éloges et les bénédictions de tous les âges. Souvenez-vous, seigneur, de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsque aux approches des fêtes de Pâques, annonçant aux criminels leur pardon et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutiez : Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts! Vous pouvez aujourd'hui faire ce miracle. Antioche n'est plus qu'un tombeau ; ses habitans sont comme morts dans l'attente du supplice qu'ils ont mérité; vous pouvez d'un seul mot leur rendre la vie. Il ne s'agit pas seulement de votre gloire, mais de celle du christianisme. Si vous nous faites grâce, les infidèles s'écrieront : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens! que leur religion est admirable! elle

élève les hommes au-dessus de la nature ; elle retient par sa puissance celui qui n'a point d'égal sur la terre. Ne craignez point que l'impunité corrompe les autres villes ; notre sort affreux doit suffire pour les épouvanter. Tremblant sans cesse et regardant chaque moment comme notre dernière heure , fuyant dans les déserts , en proie aux bêtes féroces , cachés dans les cavernes , nous sommes plus malheureux que si la ville eût été prise et ravagée par les barbares. Tout l'univers le sait , et vous ne donneriez pas un exemple plus efficace en la détruisant de fond en comble. Effacez donc la mémoire de notre crime par un généreux pardon , qui , bien loin d'encourager l'audace , fera naître dans tous les cœurs l'admiration , la reconnaissance et l'amour. Je vous en conjure au nom de celui qui nous dit dans l'Évangile : Si vous remettez les offenses commises contre vous , votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés. Songez à ce jour terrible , où les princes et les sujets comparaitront au tribunal suprême pour rendre compte de leurs actions , et afin d'obtenir dès aujourd'hui le pardon des fautes que vous auriez alors à expier , imitez notre divin maître , qui ne cesse de répandre ses bienfaits sur les hommes qui l'outragent tous les jours. Si je suis trompé dans les espérances que votre bonté m'a fait concevoir , je ne reverrai plus un malheureux peuple dont je n'aurai point rempli l'attente ; j'irai dans une retraite éloignée cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville qui aura rendu implacable pour elle seule le plus humain et le plus doux de tous les princes.

Flavien développa ces motifs dans un assez long discours qui offre un modèle de la plus touchante éloquence. Dès qu'il eut fini de parler , Théodose , ayant peine à retenir ses larmes , lui accorda aussitôt la grâce d'Antioche , en ajoutant ces belles paroles : Qu'y a-t-il de merveilleux si nous nous laissons fléchir envers nos semblables , puisque le maître du monde s'est fait homme pour sauver les

pêcheurs, et qu'il a prié sur la croix pour ses bourreaux? Le pieux empereur pressa en même temps Flavien de partir sans délai pour arriver à Antioche avant la fête de Pâques, et tirer promptement cette malheureuse ville de l'anxiété mortelle où elle était plongée (1).

Saint Chrysostome, qui nous a conservé le discours de Flavien et qui probablement l'avait rédigé lui-même, était né à Antioche vers l'an 347, d'une famille noble et chrétienne. Il perdit son père étant encore au berceau; mais sa mère prit soin de son éducation et le forma elle-même à la piété, tandis que ses maîtres l'instruisaient dans les sciences. Il étudia la rhétorique sous le fameux Libanius, qui dit en mourant qu'il l'eût choisi comme le sujet le plus capable de le remplacer, si les chrétiens ne l'eussent appelé à d'autres fonctions. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau, n'ayant encore que dix-huit ans, il renonça au monde pour embrasser la vie ascétique sous la conduite du prêtre Diodore, depuis évêque de Tarse. Il s'attacha ensuite au patriarche Méléce, qui l'instruisit dans les saintes lettres et qui le baptisa et le fit lecteur. Il vivait dans la retraite, constamment occupé de l'étude et de la prière, et combattant les mouvemens des passions par les austérités de la pénitence. Bientôt ses vertus et ses talens jetèrent un si vif éclat, que malgré sa jeunesse on songea à le faire évêque. Il se cacha pour se soustraire à cette dignité; et ce fut à l'occasion de cette conduite inspirée par l'humilité qu'il composa plus tard son admirable traité du Sacerdoce. Ayant passé plusieurs années à Antioche dans les exercices de

(1) Les païens attribuèrent la détermination de Théodose à l'éloquence du sophiste Libanius, qui en effet se rendit à Constantinople, et dont nous avons encore deux discours composés à cette occasion; l'un pour engager Théodose à pardonner aux habitans d'Antioche, l'autre pour le remercier de l'avoir fait. Mais Théodose avait déjà accordé aux prières de Flavien la grâce que Libanius venait solliciter.

la vie ascétique, il se retira sur une montagne près de la ville, et demeura quatre ans dans cette solitude sous la discipline d'un vieillard dont il imita les austères mortifications; ensuite il choisit pour sa demeure une caverne où il vécut seul pendant deux ans, sans presque dormir, et exposé pendant la nuit à toute la rigueur du froid (1).

Il composa pendant sa retraite trois livres pour la défense de la vie monastique contre ceux qui blâmaient cet état; car il nous apprend que les solitaires étaient en butte au mépris et aux outrages non seulement des païens, mais encore d'un certain nombre de chrétiens qui se glorifiaient même des violences qu'ils exerçaient contre eux. Ils les insultaient jusque dans leurs cellules, ils employaient les menaces et la force pour les en arracher, et ces violences devenaient un sujet d'entretien et de railleries pour les oisifs qui se rassemblaient dans les lieux publics. Quelques-uns, en parlant de la vie des moines, s'emportaient jusqu'à dire : Cela serait capable de faire renoncer au christianisme. Saint Chrysostome entreprit donc dans cet ouvrage de faire voir l'utilité, les avantages et l'excellence de la vie monastique; et pour la venger du mépris des mondains, il leur oppose le respect dont elle est l'objet de la part des peuples, et l'autorité que les moines exercent sur une foule de personnes par le seul ascendant de leurs vertus. Il écrivit aussi dans sa solitude les deux livres de la Componction du cœur, où il montre la nécessité de la pénitence et les conditions qu'elle doit réunir pour être véritable et sincère.

Cependant ses austérités, jointes à un travail continuel, affaiblirent tellement sa santé, qu'il fut obligé de revenir à Antioche, où saint Méléce l'ordonna diacre à l'âge d'environ trente ans. Quelques années plus tard, Flavien l'éleva à la prêtrise, et lui confia le ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec le plus brillant succès. Ce

(1) Socr. lib. VI. — Sozom. VIII. — Pallad. *Vit. Chrysost.*

fut peu de temps après son retour qu'il composa son traité du Sacerdoce et les trois livres de la Providence, où il montre que Dieu gouverne tout par sa sagesse ; et que si les justes sont affligés sur la terre, c'est que les tribulations sont pour eux des moyens de salut, et que la vie n'est qu'un temps d'épreuve auquel doit succéder dans l'autre monde la distribution des peines et des récompenses. Il prêcha pendant douze ans à Antioche, et ce fut là qu'il prononça la plupart de ses homélies.

Parmi les préparatifs de la guerre contre Maxime, Théodose jugea surtout nécessaire d'obtenir la protection du ciel, et il s'efforça de la mériter par de nouveaux témoignages de son zèle pour la religion. Il publia pour l'Orient, le 10 mars 388, une loi dont nous avons déjà parlé, et qui défendait aux hérétiques de tenir des assemblées et de faire des ordinations. Il renouvela les mêmes défenses par une autre loi du 14 juin suivant, adressée au préfet du prétoire d'Italie, afin de révoquer en Occident celle que Valentinien avait publiée en faveur des ariens. Il fit aussi consulter sur l'événement de cette guerre saint Jean d'Égypte, qui s'était rendu célèbre par ses miracles et ses prophéties. Cet illustre anachorète s'était retiré du monde à l'âge de vingt-cinq ans ; et après avoir vécu quelque temps dans un monastère, il s'était renfermé dans une cellule sur une montagne de la haute Thébàide, où il demeura trente ans sans voir personne, recevant par une ouverture les choses nécessaires à la vie. Son nom était en vénération parmi les peuples, et l'on venait de toutes parts implorer le secours de ses prières. Il avait opéré un grand nombre de guérisons miraculeuses par le moyen d'une huile bénite qu'il envoyait aux malades. Il avait prédit dans tous ses détails l'issue d'une guerre contre les Éthiopiens et fait plusieurs autres prophéties vérifiées par l'événement. Théodose ayant reçu de lui l'assurance qu'il serait vainqueur, s'avança promptement dans la Pannonie, où il défit en deux combats les troupes de Maxime ;

et passant les Alpes sans obstacle, il vint le surprendre dans la ville d'Aquilée, qui ouvrit ses portes sans résistance. Maxime, dépouillé des ornemens impériaux, fut amené pieds nus et mains liées devant Théodose; et comme ce prince, après lui avoir reproché ses attentats, se montrait attendri par l'état d'humiliation où il le voyait, les soldats enlevèrent Maxime de sa présence et lui tranchèrent la tête le 27 août 388. Son fils Victor fut tué bientôt après dans les Gaules; et Andragathe, qui commandait sa flotte, ayant appris ces événemens, se précipita dans la mer. Théodose remit à Valentinien toutes les provinces qu'il venait de conquérir sur Maxime; et il séjourna trois ans en Italie pour affermir l'autorité de ce jeune prince et régler les affaires de l'Occident (1).

Pendant on avait répandu le bruit à Constantinople que Théodose avait été vaincu dans une bataille; et sur cette fausse nouvelle, les ariens s'étaient soulevés contre les catholiques et avaient brûlé la maison du patriarche Nectaire. L'empereur leur pardonna à la prière de son fils Arcade, qui avait été lui-même insulté par les séditeux. Mais peu de temps après il ordonna de punir les chrétiens de Callinique, petite ville de l'Osrhoène, qui avaient brûlé une synagogue des Juifs; et l'évêque fut condamné à faire rebâtir cette synagogue à ses dépens. Cet ordre affligea vivement saint Ambroise, qui s'empressa d'écrire une lettre à l'empereur pour lui faire sentir l'inconséquence d'une pareille conduite. Comme cette lettre ne produisit pas tout l'effet qu'il désirait, il fit ensuite un sermon pour exhorter publiquement Théodose à faire cesser toutes poursuites à ce sujet contre les chrétiens. Théodose lui représenta qu'il avait cru nécessaire de réprimer par un exemple de sévérité le zèle inconsidéré de quelques moines trop portés à commettre de semblables désordres; mais le saint évêque insista si fortement, que l'empereur pro-

(1) Socr. lib. V. — Sozom. VIII.

mit enfin de révoquer sans restriction les ordres qu'il avait donnés (1).

Les sénateurs païens envoyèrent vers ce même temps une députation à Théodose pour demander encore le rétablissement de l'autel de la Victoire. Saint Ambroise combattit avec énergie cette demande, et vint à bout de la faire rejeter. Il ne signala pas moins dans deux autres circonstances sa fermeté épiscopale. L'empereur étant venu à l'église un jour de fête, porta selon la coutume son offrande à l'autel, et demeura ensuite dans l'enceinte du sanctuaire. Saint Ambroise lui demanda s'il désirait quelque chose. Théodose répondit qu'il attendait le temps de la communion. Seigneur, reprit l'évêque, il n'est permis qu'aux ministres des autels d'occuper la place où vous êtes. Abandonnez-la donc au clergé et demeurez parmi les fidèles; car la pourpre fait les princes et non pas les prêtres. Théodose lui dit qu'il n'était resté dans le sanctuaire que parce que tel était l'usage de Constantinople, et il alla se mettre dans la place qui lui fut marquée à la tête des laïques. Lorsque ensuite il fut de retour à Constantinople il se conforma à cette règle; et comme le patriarche Nectaire lui demanda pourquoi il sortait du sanctuaire : Hélas ! répondit-il en soupirant, qu'il est difficile que la vérité parvienne aux oreilles des princes ! A peine ai-je pu trouver quelqu'un qui m'apprit la différence de l'empire et du sacerdoce. Je ne connais qu'Ambroise qui porte à juste titre le nom d'évêque.

Quelque temps après, le peuple de Thessalonique ayant fait périr dans une sédition le gouverneur d'Illyrie et quelques autres officiers, Théodose résolut de le punir par des châtimens rigoureux. Néanmoins saint Ambroise et quelques autres évêques qui se trouvaient alors à Milan parvinrent à l'apaiser, et lui firent promettre de pardonner à cette ville. Mais ensuite, sur les représentations de

(1) Ambr. *Epist.* XL et XLI.

Rufin, son ministre, il craignit que l'impunité dans cette circonstance ne servit à encourager la révolte, et revenant à son premier dessein, il donna les ordres les plus sanglans contre le peuple de Thessalonique. On eut grand soin de les tenir secrets et de les faire exécuter avant que saint Ambroise pût en avoir connaissance. Comme le peuple était assemblé dans le cirque, on le fit environner par des troupes, avec ordre de faire main-basse sur tout ce qu'elles rencontreraient jusqu'à concurrence d'un certain nombre, sans distinction des innocens et des coupables, en sorte que des étrangers même furent compris dans ce massacre, qui dura trois heures. Sept mille personnes furent ainsi égorgées. Dès que saint Ambroise fut instruit de cette atroce exécution, pénétré d'une douleur amère, il écrivit à Théodose une lettre également pleine de fermeté et de respect pour lui faire sentir l'énormité de son crime et l'exhorter à faire pénitence. Il l'avertissait à la fin qu'il ne pourrait offrir le saint sacrifice s'il se présentait pour y assister; car, ajoutait-il, ce qui ne serait pas permis après le meurtre d'un seul innocent, le serait-il après le carnage de plusieurs? Je vous honore, je vous chéris, je prie pour vous; croyez à la sincérité de mes paroles; et si vous reconnaissez la justice de mes avertissemens, ne balancez pas à vous y rendre. Si votre majesté s'en tient humiliée, ne trouvez pas mauvais que je donne la préférence à la majesté divine.

Cependant Théodose voulut venir à l'église un jour de fête pour assister à la célébration des saints mystères. Mais saint Ambroise alla au-devant de lui, et l'arrêtant à l'entrée du vestibule: Seigneur, lui dit-il, vous ne comprenez donc pas toute l'énormité de votre péché, puisque vous avez l'assurance de vous présenter dans le temple de Dieu? Oseriez-vous étendre une main encore fumante du sang des innocens pour recevoir le corps de Jésus-Christ? Oseriez-vous le porter dans une bouche qui a commandé tant de meurtres? Retirez-vous, et n'ajoutez pas un nou-

veau crime à celui dont vous êtes coupable. Comme l'empereur lui représenta que David avait obtenu le pardon d'un meurtre suivi d'adultère : Puisque vous l'avez imité dans son crime, reprit le saint évêque, imitez-le dans sa pénitence. Théodose se soumit humblement, et s'abstint pendant huit mois de l'entrée de l'église. Enfin, le jour de Noël étant venu, et l'empereur s'affligeant jusqu'à verser des larmes, Rufin lui dit qu'il allait trouver Ambroise, et qu'il espérait à force d'instances le déterminer à l'absoudre. Vous ne le persuaderez point, reprit l'empereur ; je reconnais la justice de sa censure, et il ne fera rien contre la loi de Dieu. En effet, toutes les sollicitations furent inutiles ; et saint Ambroise dit à Rufin, qui lui annonça que l'empereur était en marche pour venir à l'église : Je vous déclare que je l'empêcherai d'entrer ; et s'il veut user de tyrannie, je me laisserai égorger avec joie. Rufin s'empressa d'informer Théodose de cette résolution, et lui conseilla de rester dans le palais. Mais l'empereur, qui était déjà au milieu de la place, répondit : Je me présenterai, et je recevrai l'affront que je mérite. Lorsqu'il fut arrivé à l'enceinte de l'église, il n'osa pas y entrer ; mais allant trouver le saint évêque dans la salle d'audience, il le supplia de l'absoudre, et de ne pas lui fermer une porte que le Seigneur daigne ouvrir à tout pénitent sincèrement converti. Quelle pénitence avez-vous donc faite ? lui dit saint Ambroise. C'est à vous, reprit Théodose, de me prescrire celle que je dois faire. L'évêque lui imposa la pénitence publique, et exigea de plus une loi qui suspendit pendant trente jours les exécutions à mort. L'empereur se soumit à tout ; et saint Ambroise, levant l'excommunication, lui permit l'entrée de l'église, mais seulement parmi les pénitens qu'on appelait prosternés. Aussitôt Théodose dépouilla les ornemens impériaux, et se prosterna sur le pavé, qu'il arrosa de ses larmes en se frappant la poitrine et demandant à Dieu miséricorde. L'évêque, profondément touché de tant d'hu-

mité et de ferveur, crut pouvoir user à son égard de l'indulgence autorisée par les canons. Il le releva, et lui permit d'assister debout aux prières du sacrifice (1).

Le massacre de Thessalonique et la pénitence de Théodose eurent lieu en 390. L'année précédente, ayant fait un voyage à Rome, il y avait publié contre les manichéens une loi sévère qui les déclarait infâmes, leur ôtait le droit de tester, et les condamnait à la peine du bannissement et de la confiscation. Ils étaient en grand nombre dans cette ville, où plusieurs se mettaient à l'abri des recherches en dissimulant leurs erreurs et se mêlant avec les catholiques dans les églises. Le pape Sirice ordonna de prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'ils ne reçussent la communion; et il en priva même ceux qui se convertissaient, les reléguant dans des monastères pour y passer le reste de leurs jours dans la pénitence, et permettant seulement de leur accorder le viatique à la mort.

Saint Augustin avait publié depuis peu un livre sur les mœurs des manichéens, pour combattre et démasquer ces hérétiques, dont il avait partagé les erreurs. Il était né à Tagaste, ville de Numidie, l'an 354, d'une famille honorable mais peu fortunée. Sainte Monique, sa mère, prit soin de lui donner une éducation chrétienne; elle le fit mettre au rang des catéchumènes, et lui apprit de bonne heure à vénérer le nom de Jésus-Christ. Étant tombé malade pendant son enfance, il demanda le baptême avec ardeur; mais comme la violence du mal cessa bientôt, on différa le baptême à un autre temps. Son père, nommé Patrice, remarquant en lui les plus heureuses dispositions, ne négligea rien pour les cultiver. Il l'envoya aux écoles de Madaure jusqu'à l'âge de seize ans; puis à celles de Carthage, où le jeune Augustin acheva ses études avec le plus brillant succès. Avant de partir pour cette der-

(1) Theod. lib. V. — Paulin. *Vit. Ambr.*

nière ville, et pendant qu'on préparait les fonds nécessaires pour subvenir à la dépense, il resta un an à Tagaste, et commença à se plonger dans ces amours criminels qui plus tard lui causèrent de si amers regrets. La licence qui régnait à Carthage et la fréquentation de spectacles contribuèrent encore à augmenter la violence de cette malheureuse passion et le poids des chaînes honteuses sous lesquelles il gémissait sans pouvoir se résoudre à les secouer. Il demandait à Dieu la chasteté, mais par des vœux inefficaces qu'il craignait même de voir exaucés. Il entretenait une concubine, et il en eut un fils qu'il nomma Adéodat.

Ce fut peu de temps après que commencèrent ses liaisons avec les manichéens, dont il adopta et suivit les erreurs pendant neuf ans. La lecture d'un livre de Cicéron, intitulé Hortensius, et qui est aujourd'hui perdu, lui avait inspiré une vive ardeur pour la philosophie; et s'appliquant dès lors à la recherche de la vérité et de la sagesse, il entreprit de lire les saintes Écritures; mais la simplicité du style l'en dégoûta. Il ne pouvait d'ailleurs s'habituer à l'humble soumission de la foi catholique; et son attachement au christianisme ne lui permettait pas de se contenter de la philosophie païenne. Il se laissa donc séduire par les orgueilleuses promesses des manichéens, qui se vantaient de posséder seuls la vérité et de la faire comprendre à leurs adeptes. Sa pieuse mère, profondément affligée, alla trouver un évêque qui était en grande réputation de lumière et de vertus, et le conjura de travailler à la conversion de son fils. Comme elle versait des torrens de larmes: Allez, lui dit l'évêque, il est impossible qu'un fils qui coûte tant de pleurs à sa mère périsse jamais. Sainte Monique reçut cette réponse comme un oracle, et redoubla ses prières pour en obtenir l'accomplissement. Elle perdit vers le même temps Patrice, son mari, qui était païen, mais qui se convertit et reçut le baptême avant de mourir.

Ses études terminées, Augustin revint à Tagaste à l'âge de dix-neuf ans pour y professer la rhétorique; et quelques années plus tard il retourna à Carthage, où il suivit la même carrière avec applaudissement. Il continuait néanmoins de s'appliquer à la philosophie; et son esprit naturellement droit entrevoyait d'innombrables difficultés dans le système des manichéens, qu'il avait adopté. Fauste, un de leurs évêques, jouissait alors en Afrique d'une grande réputation, qu'il devait plutôt à son éloquence qu'à son savoir. Augustin se flattait de trouver dans les lumières de cet homme si vanté l'éclaircissement de toutes ses doutes, et il désirait ardemment de pouvoir l'entendre. Il eut enfin avec lui plusieurs conférences particulières; mais il fut trompé dans ses espérances; et bien qu'il ne renonçât pas encore entièrement à ses erreurs, il prit le parti de n'y plus tenir que par habitude et par indifférence, attendant au reste de nouvelles lumières pour se décider. Cette déception ne faisait même pencher au scepticisme absolu, et il n'était pas éloigné de croire avec les académiciens que tout était douteux, et que l'homme était incapable d'arriver à la connaissance de la vérité.

Cependant Augustin, cherchant un nouveau théâtre pour ses talens, résolut d'aller à Rome, et s'embarqua pendant la nuit à l'insu de sa mère, qui cherchait à le retenir. Il obtint dans cette ville les mêmes succès qu'il avait eus à Carthage; mais s'étant aperçu de l'improbité de ses élèves, et sachant qu'on demandait à Milan un professeur de rhétorique, il sollicita cet emploi, qui lui fut accordé. Il avait alors environ trente ans. Dès qu'il fut arrivé à Milan, il s'empressa de rendre visite à saint Ambroise, et il en fut accueilli avec une bonté qui commença à lui gagner le cœur. Les sermons du saint archevêque attiraient autour de sa chaire un concours immense. Augustin alla d'abord entendre par curiosité; mais la vérité triompha peu à peu de son intelligence. Les explications de saint Ambroise sur l'Ancien-Testament dissipèrent les préventions

que lui avaient inspirées les manichéens; et voyant que la doctrine catholique était au moins soutenable, il rompit tout-à-fait avec ces hérétiques, et résolut de demeurer dans l'Église en qualité de catéchumène, jusqu'à ce que la vérité lui parût plus clairement. Il s'empressa d'en instruire sa mère, qui avait passé la mer pour venir le rejoindre à Milan. Comme il suivait assidument les sermons de saint Ambroise, il se défit insensiblement des images corporelles auxquelles les manichéens l'avaient habitué; il se forma des idées plus justes de Dieu et de l'origine du mal; il commença à sentir la nécessité de la foi, et bientôt après la lecture des Épîtres de saint Paul acheva de porter la lumière dans son esprit. Mais son cœur demeurerait toujours tyrannisé par les passions; et n'ayant pas le courage de les combattre, il luttait contre les sollicitations de la grâce et les tourmens d'une conscience déchirée par le remords.

Dans cet état douloureux, il s'adressa au prêtre Simplicien, qui avait déjà servi de maître dans la piété à saint Ambroise. Augustin lui raconta tout le cours de ses erreurs et de ses faiblesses; et, touché par le récit que lui fit Simplicien de la conversion du rhéteur Victorin, il s'enflamma du désir de l'imiter non seulement en recevant le baptême, mais en renonçant comme lui à toutes les espérances du siècle. Il était logé avec deux amis intimes, Alypius et Nébridius, qui avaient quitté l'Afrique pour le suivre à Rome et à Milan. Un jour qu'il était seul avec Alypius, un courtisan nommé Ponticien vint leur rendre visite en qualité de compatriote, et dans la conversation il leur rapporta différens traits de la vie de saint Antoine. Ils n'apprirent qu'avec surprise des faits si merveilleux et si récents dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ponticien, plus étonné encore de ce qu'ils les ignoraient, ajouta d'autres détails sur les nombreux monastères qui remplissaient les déserts, et leur raconta la conversion de deux courtisans, qui ayant lu par hasard

quelques pages de la vie de saint Antoine, en avaient été tellement touchés qu'ils avaient aussitôt résolu d'embrasser la vie monastique.

Dès que Ponticien fut sorti, Augustin, se levant avec une vive émotion, dit à Alypius : Quoi ! des ignorans ravissent le ciel sous nos yeux, et nous, avec toute notre science, nous demeurons plongés dans la corruption du vice ! Quelle honte pour nous de n'avoir pas le courage de les imiter ! Livré alors à une agitation extraordinaire, il alla s'asseoir dans le fond du jardin, où il fut suivi par Alypius. Là, en proie aux déchiremens d'une lutte intérieure, il se frappait le front, s'arrachait les cheveux, se contournait ses membres, et s'indignait contre lui-même de ne pouvoir se résoudre à faire ce qui semblait ne dépendre que de sa volonté. Enfin, ne pouvant plus contenir ses sanglots, il se lève brusquement, s'éloigne d'Alypius, et versant un torrent de larmes : Jusqu'à quand, Seigneur, s'écartera-t-il, serai-je en butte à votre colère ? Jusqu'à quand balancerai-je à me donner à vous ? Pourquoi demain et non aujourd'hui ? Alors il entendit une voix du ciel qui lui dit à plusieurs reprises : Prenez et lisez. Revenant donc à l'endroit où il avait laissé Alypius, il prit les Épîtres de saint Paul, et lut à l'ouverture du livre : Ne croupissez point dans la débauche et l'impureté ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter les désirs de la chair. Aussitôt toutes ses irrésolutions cessèrent ; la grâce triompha de son cœur, et il découvrit à son ami tout ce qui venait de se passer. Alypius lui fit remarquer la suite du texte de saint Paul : Recevez celui qui est faible dans la foi ; et se l'appliquant à lui-même, il prit son parti sans balancer. Ils s'empressèrent de porter cette heureuse nouvelle à sainte Monique, qui fut transportée de joie. Augustin résolut sur-le-champ de renoncer au mariage et à toutes les occupations du siècle pour se consacrer entièrement à Dieu. Il avait alors environ trente-deux ans.

Dès que les vacances furent arrivées, il se retira à la

campagne dans la maison d'un ami. Il y composa les trois livres contre les académiciens ou les pyrrhoniens, le traité de la Vie heureuse, celui de l'Ordre, où il établit le dogme de la Providence, et enfin les pieux entretiens avec lui-même, qu'il intitula Soliloques. Il revint à Milan aux approches du carême pour se faire inscrire parmi les catéchumènes que l'on appelait compétens, et il reçut le baptême la veille de Pâques, l'an 387, avec son ami Alypius et son fils Adéodat, qui avait environ quinze ans.

Il partit bientôt après de Milan pour retourner en Afrique. Mais lorsqu'il était sur le point de s'embarquer à Ostie, sainte Monique, sa mère, fut atteinte d'une fièvre violente. Dès qu'elle se vit en danger de mort, elle dit à ses enfans : Vous laisserez ici mon corps, il importe peu où il repose ; je vous prie seulement de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, quelque part que vous soyez. Elle mourut après neuf jours de maladie, à l'âge de cinquante-six ans (1).

Saint Augustin, avant de continuer son voyage, séjourna quelque temps à Rome, où il commença à combattre l'hérésie des manichéens. Il ne pouvait souffrir l'insolence avec laquelle ces sectaires vantaient leurs abstinences superstitieuses pour s'élever au-dessus des vrais chrétiens. C'est ce qui le porta à composer les deux livres intitulés : Des mœurs de l'Église catholique, et Des mœurs des manichéens. Dans le premier, il explique les principes de la morale chrétienne, et décrit les vertus pratiquées par le clergé et par les simples fidèles, principalement les austérités des moines et des religieuses, leur humilité, leur charité, leur union et leur application au travail et à la prière. Dans le second livre, il combat la doctrine des manichéens sur l'origine du mal, et expose leurs différentes pratiques pour en montrer l'extravagance ou l'infamie. Il composa aussi pendant ce séjour à Rome le livre

(1) August. *Confes.* passim.

intitulé De la quantité de l'âme, dans lequel il prouve que l'âme est simple par sa nature et non pas étendue comme les corps.

Après son retour en Afrique, vers la fin de l'an 388, saint Augustin se retira à la campagne près de Tagaste, avec quelques amis, et il y vécut environ trois ans dans les pratiques de la perfection chrétienne, s'exerçant au jeûne, à la prière, à la méditation des saintes Écritures, et consacrant ses loisirs à la défense de la religion. Ce fut alors qu'il composa ses deux livres de la Genèse, écrits d'un style simple et à la portée du peuple, pour répondre aux objections des manichéens contre le récit de Moïse sur la création du monde et la chute de l'homme; puis le livre du Maître, en forme de dialogue entre lui et son fils Adéodat, pour montrer que ce ne sont point les paroles des hommes qui nous instruisent, mais le Verbe divin qui nous révèle intérieurement la vérité. Saint Augustin affirme dans ses Confessions, que les pensées attribuées à son fils sont réellement de ce jeune homme, qui n'avait alors que seize ans, et qui mourut peu de temps après. Il faut enfin rapporter à la même époque le traité de la Vraie religion, où saint Augustin prouve d'abord qu'elle ne se trouve ni chez les païens ni dans aucune secte hérétique ou schismatique, et démontre ensuite la vérité de la doctrine catholique en s'appuyant sur l'accomplissement des prophéties, sur les miracles de Jésus-Christ, sur la sublimité des dogmes et de la morale chrétienne; après quoi il explique l'usage que l'on doit faire de l'autorité et de la raison, et comment les passions venant offusquer l'intelligence, l'empêchent de s'attacher à la vérité (1).

Telles étaient les occupations d'Augustin dans la retraite, lorsqu'il fut attiré à Hippone, ville maritime du voisinage, par un de ses amis déjà chrétien, qui réclamait le secours de ses conseils pour s'avancer dans la perfec-

(1) August. *Retract.* lib. I. — Posid. *Vit. Aug.*

tion. Comme il se trouvait dans l'assemblée des fidèles un jour que l'évêque Valère leur parlait de la nécessité d'ordonner un prêtre pour son église, le peuple, par une résolution unanime, entoura Augustin et le présenta aussitôt à l'évêque, en demandant par acclamation qu'il fût ordonné. Valère lui imposa les mains malgré sa résistance et ses larmes, et lui confia le ministère de la prédication que l'usage de l'église d'Afrique réservait aux évêques. Cette innovation fut blâmée par quelques prélats; mais Valère leur opposa la coutume de l'Orient, et d'autres évêques ne tardèrent pas à suivre son exemple. Saint Augustin demanda quelque temps pour se préparer à remplir dignement ses fonctions; et après un délai fort court, il commença à prêcher avec le plus brillant succès.

Cependant les travaux du sacerdoce ne l'empêchèrent point de composer en quelques années plusieurs ouvrages importans. Il adressa d'abord à un de ses amis nommé Honorat, qu'il avait autrefois entraîné dans le manichéisme, son livre de l'Utilité de la foi, où il combat la prétention des manichéens, qui promettaient de ne rien enseigner qui ne fût évident pour la raison. Il écrivit ensuite le livre des Deux âmes contre les mêmes sectaires, qui supposaient dans l'homme une âme bonne émanée de Dieu et une autre mauvaise émanée du mauvais principe, et qui était selon eux la cause de toutes les actions déréglées. Saint Augustin montre dans ce livre qu'il n'y a point de substance naturellement mauvaise, et que le mal ou le désordre provient de l'abus de notre liberté. Il développe les mêmes principes avec plus d'étendue dans le traité du libre arbitre, où l'on trouve la solution des objections les plus spécieuses contre la Providence et la bonté du Créateur. Il y distingue deux sortes de maux, les peines qui nous tourmentent et les vices qui nous corrompent; et il fait voir que les premiers ne sont pas des maux proprement dits, puisqu'ils peuvent contribuer au bonheur des justes en augmentant leur mérite; et quant aux autres, qui sont

éritablement un mal, il montre qu'ils ont leur source dans la volonté de l'homme, qui se détermine librement à violer les lois de l'ordre, et qui s'écarte ainsi du bonheur pour lequel tous les hommes sont créés; qu'on ne doit pas imputer à Dieu l'abus que nous faisons de notre liberté, car elle est un bien par elle-même, et peut en outre nous conduire à la possession du souverain bien si nous savons en faire un bon usage; que le péché n'est point une suite nécessaire et inévitable de notre nature, mais un effet libre de notre volonté, car il ne serait pas une faute s'il ne dépendait pas de nous de l'éviter; et qu'enfin, si l'on devient coupable en péchant par ignorance ou par l'entraînement des passions, c'est parce que l'on néglige de s'instruire ou d'implorer le secours de la grâce pour remédier à notre faiblesse. On voit ici combien la doctrine de saint Augustin est exacte et précise sur le dogme de la liberté humaine.

Les autres écrits publiés dans le temps de sa prêtrise sont : le livre contre Adamante, pour répondre aux objections de ce manichéen contre l'Ancien-Testament; le livre imparfait ou inachevé sur la Genèse, qu'il entreprit également pour combattre les manichéens; les deux livres sur le sermon de la montagne, où l'on trouve des instructions sur les points principaux de la morale chrétienne, et une explication de l'Oraison dominicale; les commentaires sur l'Épître aux Romains et sur l'Épître aux Galates; enfin, le premier livre du Mensonge, où il prouve qu'il n'est jamais permis de mentir pour aucun motif. Il composa long-temps après un second livre sur le même sujet. Il fit aussi recueillir plus tard les réponses qu'il avait faites, dans les premières années de son retour en Afrique, à diverses questions de philosophie, de théologie, ou sur quelques passages de l'Écriture sainte; et ce recueil forme le livre des quatre-vingt-trois questions.

Peu de temps après sa promotion au sacerdoce, saint Augustin contribua à faire supprimer en Afrique les agapes,

ou festins de charité que l'on célébrait dans les églises les jours de fêtes, et qui dégénéraient quelquefois en débauches. Le concile de Laodicée, sans interdire absolument ces festins, avait défendu de les faire dans les églises. Saint Ambroise les avait abolis à Milan, et on les avait aussi supprimés dans presque toutes les églises de l'Occident, dont quelques-unes même n'avaient jamais connu cet usage. Aurélius, ami d'Augustin, et élevé depuis peu sur le siège de Carthage, lui ayant écrit pour lui demander le secours de ses prières et de ses conseils, le saint docteur en prit occasion de l'exhorter à prendre des mesures pour corriger l'abus des agapes. Un concile de toute l'Afrique, convoqué à Hippone en 393, défendit aux évêques et aux clercs de prendre part à ces festins, et leur ordonna de ne rien négliger pour en détourner les fidèles. Saint Augustin fit ensuite aux approches d'une fête solennelle plusieurs sermons contre ces abus; et quoiqu'une partie du peuple s'y montrât fortement attaché, il parla avec une éloquence si vive et si touchante, qu'il parvint à les abolir entièrement dans l'église d'Hippone.

Le concile tenu dans cette ville établit ou confirma plusieurs réglemens de discipline, qui furent reproduits dans les canons du troisième concile de Carthage. On statua aussi, qu'à raison des besoins de l'Église, on pourrait à l'avenir conserver leur rang dans le clergé aux donatistes convertis qui n'auraient point rebaptisé ou qui ramèneraient leur peuple à l'unité catholique; mais on ajouta que cette résolution ne serait définitivement adoptée qu'après l'approbation de l'Église d'outre-mer; ce qui renferme une reconnaissance bien explicite et solennelle de l'autorité du saint-siège.

Il nous reste aussi plusieurs canons de discipline faits par un concile de Carthage tenu trois ans auparavant et que l'on compte pour le second de cette ville. On y confirma la loi de la continence pour les évêques, les prêtres et les diacres; et l'on peut remarquer que le concile fonde

cette obligation sur l'enseignement des apôtres et la tradition constante de l'Église (1). Parmi d'autres canons qui se bornent à reproduire des règles de discipline générale déjà mentionnées plusieurs fois dans cette histoire, nous citerons seulement les dispositions qui défendent aux prêtres de réconcilier publiquement les pénitens, si ce n'est en danger de mort quand l'évêque est absent, et avec sa permission. La même règle s'observait à l'égard de la pénitence publique dans les autres églises d'Occident.

Mais en Orient, les évêques avaient établi depuis le schisme de Novatien un prêtre pénitencier sur lequel ils se déchargeaient de l'examen des pénitens. Sa fonction consistait à entendre les confessions de ceux qui depuis leur baptême étaient tombés dans des fautes considérables ; c'est pourquoi on le choisissait parmi les prêtres les plus distingués par leurs vertus, par leur discrétion et leur prudence. Il prescrivait à chacun selon son péché la pénitence qu'il devait faire, soumettant aux épreuves de la pénitence publique ceux qui étaient coupables des fautes spécifiées dans les canons, et donnant l'absolution aux autres après leur avoir imposé des satisfactions particulières. Il arriva dans l'église de Constantinople, qu'une femme qui avait commis un péché honteux avec un diacre fut soumise à la pénitence canonique par le pénitencier, et fit en conséquence une confession publique de sa faute. Comme il en résulta un grand scandale parmi le peuple et une honte pour tout le clergé, le patriarche Nectaire supprima l'office du pénitencier, et laissa à chacun, dit Socrate, la liberté de participer aux saints mystères selon le mouvement de sa conscience ; c'est-à-dire que revenant à l'ancienne coutume conservée en Occident, il

(1) Le pape Sirice, dans un concile tenu à Rome l'an 386, avait prononcé la peine d'excommunication contre ceux qui violeraient la loi de la continence, et ce règlement, adressé aux évêques d'Afrique, avait été promulgué dans un concile de Carthage tenu la même année.

voulut prendre soin par lui-même de la pénitence publique, et permit aux fidèles de choisir leur confesseur pour les fautes secrètes, ou de recevoir l'eucharistie sans confession s'ils croyaient n'en avoir pas besoin, comme nous le faisons encore aujourd'hui. Il est visible en effet qu'il ne s'agit ici que de l'abrogation de la confession publique, qui seule avait donné lieu au scandale; et cela est démontré non seulement par toutes les circonstances du fait, mais encore par la réflexion de Socrate, qui remarqua au sujet de cette mesure, qu'elle enlevait aux fidèles l'occasion de se reprendre et de se corriger les uns les autres. Nectaire, en supprimant l'office du pénitencier, voulut prévenir les inconvéniens que pourrait avoir en certains cas la confession publique des péchés secrets, quand elle serait ordonnée imprudemment, comme on venait d'en avoir un exemple; mais il est constant par toute la suite de l'histoire, que cette suppression ne donna aucune atteinte ni à la confession secrète, jugée nécessaire dans tous les temps, ni même à la pénitence publique, pratiquée encore depuis pour les péchés notoires dans l'église de Constantinople comme dans les autres églises de l'Orient, dont la plupart imitèrent l'exemple donné par Nectaire. C'est donc bien en vain qu'on a voulu chercher dans ce fait un argument contre l'institution divine de la confession; Sozomène, qui rapporte aussi le même fait, a confondu d'avance cette prétention en remarquant expressément que la confession est nécessaire pour obtenir le pardon de ses fautes (1).

Le pape Sirice condamna vers le même temps les erreurs de Jovinien, qui, après avoir embrassé la vie monastique à Milan, s'en dégoûta et se rendit à Rome, où il enseigna que le jeûne et l'abstinence étaient des pratiques inutiles, que la virginité n'était point un état plus parfait que le mariage, et qu'on ne pouvait dire que la Mère

(1) Socr. lib. V, cap. xix. — Sozom. lib. VII, cap. xvi.

Dieu fût demeurée vierge après l'enfantement, à moins d'attribuer à Jésus-Christ un corps simplement apparent. Il soutenait aussi que les hommes régénérés par le baptême ne pouvaient plus être vaincus par le démon, et qu'ils jouiraient tous d'une égale récompense dans le ciel. Cet hérétique, excommunié avec quelques-uns de ses partisans, retourna à Milan, où il fut de nouveau condamné par un concile tenu l'an 390 (1). Malgré cette double condamnation, la doctrine de Jovinien ne laissa pas de trouver à Rome un certain nombre de sectateurs, et l'on vit plusieurs personnes renoncer aux pratiques de la mortification et de la continence pour mener une vie molle et voluptueuse. Quelques fidèles envoyèrent ses écrits à saint Jérôme et le prièrent d'y répondre. Le saint docteur le réfuta en deux livres, dont le premier est employé principalement à montrer l'excellence du célibat. Mais plusieurs personnes furent choquées de certains passages où il relevait tellement la virginité, qu'il semblait à leurs yeux condamner le mariage et le regarder plutôt comme une chose tolérée que permise. Il en fut averti par son ami Pammachius, gendre de sainte Paule; et il s'empressa de lui envoyer une apologie de cet ouvrage, dans laquelle il explique tous les endroits qui avaient donné lieu à de fausses interprétations, faisant voir en même temps qu'il avait reconnu expressément la sainteté du mariage, et condamné les marcionites et les manichéens qui le reje-

(1) L'utilité des jeûnes était aussi attaquée en Orient par quelques sectaires, disciples d'Aé rius, qui avait été moine et ami d'Eustathe de Sébaste. La jalousie et le dépit qu'il conçut en voyant qu'Eustathe lui avait été préféré pour l'épiscopat, le portèrent à soutenir que les évêques n'étaient pas au-dessus des prêtres. Il prétendit aussi qu'il était inutile de prier pour les morts, d'observer les fêtes, les jeûnes et les cérémonies de l'Eglise, traitant tout cela d'observances judaïques. Il avait depuis long-temps répandu ses erreurs, mais il vivait encore lorsque saint Epiphane écrivait son traité des hérésies en 376. Sa secte n'était pas éteinte lorsque saint Augustin écrivit lui-même sur les hérésies vers l'an 428.

taient. Il y remarque aussi, comme il l'avait déjà fait dans les livres contre Jovinien, que les évêques, les prêtres et les diacres étaient obligés à la continence; mais qu'à Rome les fidèles mariés ne laissaient pas de communier tous les jours, et de prendre le corps de Jésus-Christ dans leurs maisons quand ils ne se croyaient pas en état d'entrer dans l'église.

Saint Jérôme vivait alors dans son monastère de Bethléhem, où il travaillait à servir l'Église par ses nombreux écrits. Il composa peu de temps après son traité des Hommes illustres, où il fait connaître la vie et les ouvrages des écrivains ecclésiastiques depuis saint Pierre jusqu'à lui. Il était en relation avec une foule de personnages éminents, qui recouraient de toutes parts à ses lumières. Il se lia d'amitié avec saint Augustin par le moyen d'Alypius, qui fit alors un voyage dans la Palestine. Il avait aussi contracté une étroite union avec saint Épiphanes, et il prit part à ses démêlés avec Jean de Jérusalem au sujet de l'origénisme. Saint Épiphanes avait fondé un monastère au lieu de sa naissance en Palestine, dans le diocèse d'Éleuthéropolis; et comme il en faisait la visite, Paulinien, frère de saint Jérôme, étant venu le voir, il profita de l'occasion pour l'ordonner prêtre, malgré sa résistance. Cette ordination blessa vivement Jean, évêque de Jérusalem; et quoiqu'elle eût été faite hors de son diocèse, à l'égard d'un sujet qui ne lui appartenait point, il menaçait néanmoins de s'en plaindre à tous les évêques. Saint Épiphanes, en lui écrivant pour se justifier, l'exhorta en même temps à condamner les erreurs attribuées à Origène; car il supposait avec assez de vraisemblance, que Jean de Jérusalem ne faisait tant d'éclat que pour user de récrimination, et se venger de ce que lui et les moines l'accusaient de soutenir quelques-unes de ces erreurs. Des copies de cette lettre se répandirent dans la Palestine, où saint Épiphanes comptait un grand nombre d'admirateurs. Jean de Jérusalem écrivit alors une apologie qu'il adressa

à Théophile d'Alexandrie et aux principaux évêques. Il s'y plaignait amèrement des moines de Bethléhem ; et saint Jérôme y répondit par une longue lettre adressée à Pammachius, où, racontant l'origine et les suites de ce différend, il s'attacha à faire ressortir les torts de l'évêque de Jérusalem. Il les relève aussi avec une grande véhémence dans une lettre qu'il écrivit pour sa justification au patriarche d'Alexandrie, qui l'avait exhorté à la paix. On y voit que les moines de Bethléhem faisaient éclater publiquement leurs préventions contre Jean de Jérusalem ; et que celui-ci, de son côté, avait poussé le ressentiment jusqu'à solliciter un ordre d'exil contre eux et contre saint Jérôme en particulier. Cette dispute avait commencé l'an 391 et dura plusieurs années (1). Nous verrons plus tard l'origénisme devenir encore une occasion de démêlés entre saint Jérôme et Rufin d'Aquilée.

Le schisme subsistait toujours à Antioche, ou pour parler plus exactement, les fidèles continuaient à former deux troupeaux séparés, qui, reconnaissant chacun son propre pasteur, demeuraient néanmoins unis l'un et l'autre au corps de l'Eglise, dont ils n'étaient point retranchés par l'excommunication. L'évêque Paulin étant mort vers l'an 389, les fidèles de son parti ne voulurent point reconnaître Flavien, et choisirent pour évêque le prêtre Évagre, d'une illustre famille d'Antioche, et ami de saint Jérôme. Le pape Sirice, de concert avec saint Ambroise, s'occupa de mettre un terme à cette division par des voies pacifiques. Il convoqua un concile à Capoue, où l'on décida que Théophile d'Alexandrie avec les évêques d'Égypte seraient chargés d'examiner le fond de l'affaire ou les prétentions réciproques d'Évagre et de Flavien, et que cependant on ne refuserait la communion à aucun des deux partis. Flavien évitait de se soumettre au jugement de Théophile, qui en écrivit à saint Ambroise.

(1) Hieron. *Epist.* LXI et LXII.

Le saint docteur, dans sa réponse, condamna sévèrement cette résistance opiniâtre ; mais en conseillant au patriarche d'Alexandrie de citer de nouveau Flavien, il l'exhorta néanmoins à ne prendre aucune mesure qui pût avoir pour résultat d'augmenter la division. Il lui recommanda surtout de réclamer à cet égard les instructions du pape Sirice, dont l'approbation était nécessaire pour donner à son jugement une autorité définitive, ajoutant que pour lui il s'empresserait d'adopter la décision prise, dès qu'il saurait que l'Église romaine y a donné son consentement (1). Le pape écrivit de son côté à Théodose pour se plaindre de la conduite de Flavien ; et l'empereur ordonna à celui-ci de se rendre à Rome pour y être jugé. Mais la mort d'Évagre, qui arriva peu de temps après, amena ou du moins prépara la fin de ces contestations. On fit en sorte qu'il n'eût point de successeur, et Flavien demeura seul évêque d'Antioche. Toutefois, quelques fidèles refusèrent encore de le reconnaître, et continuèrent à tenir leurs assemblées à part.

Le patriarche d'Alexandrie s'appliquait dans le même temps à détruire l'idolâtrie en Égypte, où elle était encore profondément enracinée. Il venait d'obtenir de l'empereur un vieux temple de Bacchus pour le convertir en église. En fouillant dans les souterrains et les réduits secrets de cet édifice, on trouva des figures infâmes ou grotesques, que le patriarche fit exposer en public et promener par les rues pour décrier les superstitions du paganisme. Les idolâtres, devenus furieux, prirent les armes, attaquèrent les fidèles, en tuèrent plusieurs, et se retranchèrent ensuite dans le temple de Sérapis, d'où ils faisaient des sorties imprévues pour piller les maisons et enlever les chrétiens, qu'ils faisaient mourir au milieu des plus affreuses tortures lorsqu'ils ne pouvaient les contraindre à sacrifier. Ce temple, l'un des plus magnifiques du paganisme,

(1) Ambr. *Epist.* LVI. — Theod. lib. V.

était construit sur une vaste terrasse toute voûtée, dont on ne gagnait la plate-forme qu'en montant plus de cent degrés. L'intérieur de la voûte renfermait plusieurs appartemens souterrains, et au-dessus de la terrasse s'élevaient des bâtimens qui en occupaient toutes les extrémités et qui formaient une cour entourée de galeries, au milieu de laquelle se trouvait le temple. Il était bâti tout en marbre et enrichi des ornemens les plus précieux. C'est dans cette vaste enceinte de constructions que les idôlâtres vinrent à bout de se retrancher comme dans une sorte de forteresse.

Le préfet d'Égypte ayant essayé vainement de ramener les séditeux, crut devoir consulter l'empereur avant de les attaquer par la force ouverte. Théodose ordonna d'abattre le temple, mais d'épargner le sang des coupables. Il regardait comme autant de martyrs les chrétiens massacrés en cette occasion, et l'Église, en effet, les honore comme tels. C'est pourquoi il ne voulut pas qu'on punit les auteurs de leur mort, espérant d'ailleurs les attirer au christianisme par sa clémence. A la première nouvelle de cette réponse, les révoltés abandonnèrent l'asile qu'ils avaient fortifié, et l'on procéda sans résistance à la destruction du temple.

L'idole qu'on y adorait était une statue si colossale que de ses deux mains étendues elle touchait aux deux murailles du temple. La figure était celle d'un homme vénérable avec une grande barbe et de longs cheveux; mais elle était surmontée d'une autre figure à trois têtes, une de lion au milieu, une de chien à droite et une de loup à gauche, autour desquelles se repliait un énorme dragon qui reposait sa tête dans la main de l'idole. On avait pratiqué dans le mur du temple une petite ouverture disposée de telle manière que les rayons du soleil venaient se réfléchir sur le visage de la statue, au jour et à l'heure que l'on avait coutume d'apporter dans le temple l'idole de cet astre, et le peuple émerveillé s'écriait que le soleil

venait saluer Sérapis par un baiser. La fourberie des prêtres employait plusieurs autres artifices du même genre pour entretenir la superstition. C'était une opinion répandue chez les païens, que si la main d'un homme touchait à l'idole du grand Sérapis, le ciel et la terre se confondraient à l'instant et le monde rentrerait dans le chaos. Cette prévention s'était même communiquée à un certain nombre d'esprits faibles parmi les chrétiens, et tenait la multitude en suspens, lorsqu'un soldat, excité par Théophile, prit une hache et brisa cette idole, dont on vit sortir une quantité de rats, aux grands éclats de rire du peuple, revenu de sa frayeur superstitieuse. Le temple fut ensuite démoli jusqu'à la masse voutée qui lui servait de base, et l'on trouva parmi les ruines plusieurs pierres qui portaient gravée la figure de la croix. Il paraît que chez les Égyptiens la croix était le symbole de la vie future, et que, suivant une de leurs traditions, la religion de Sérapis devait finir quand ce signe viendrait à paraître. Ce fut l'occasion d'un grand nombre de conversions, surtout parmi les prêtres idolâtres. Partout dans Alexandrie, les bustes de Sérapis qui décoraient les maisons furent enlevés, et la croix les remplaça. La mesure qui servait à constater l'élévation des eaux du Nil pendant les crues, était gardée dans le temple de Sérapis, où l'empereur Julien l'avait fait replacer; on la porta dans une église, et une crue abondante arrivée bientôt après démentit les prédictions des païens, qui prétendaient que le Nil ne sortirait plus de son lit. Deux églises furent bâties sur l'emplacement du temple; l'une d'elles fut dédiée à saint Jean-Baptiste, et ce fut là qu'on mit les reliques du saint précurseur, apportées à saint Athanase environ trente ans auparavant.

Les autres temples païens d'Alexandrie eurent le même sort que celui de Sérapis, et leur destruction révéla la cruauté des mystères de Mithra et les artifices des prêtres pour séduire le peuple. On trouva dans les lieux secrets des têtes d'enfans coupées dont on avait doré les lèvres comme

aux victimes, et des peintures représentant les tortures usitées pour les opérations magiques qui se pratiquaient dans ces abominables sanctuaires. On découvrit pareillement des idoles creuses d'une taille gigantesque, dans lesquelles les prêtres s'introduisaient par des conduits secrets pour faire parler le dieu selon leur volonté. C'est ainsi qu'un prêtre de Saturne nommé Tyran parvint à abuser de plusieurs femmes en leur ordonnant de venir passer la nuit dans le temple avec le dieu. Lorsqu'elles y étaient entrées, on en fermait les portes à la vue du peuple; mais le prêtre rentrant bientôt par un souterrain faisait parler l'idole; puis les lumières s'éteignaient tout à coup, et grâce à l'effroi superstitieux causé par cette scène, il n'avait pas même à lutter contre les résistances de la pudeur. Cependant une femme ayant reconnu la voix du prêtre, fit connaître la fraude à son mari, qui se rendit accusateur. Le pontife, mis à la question, avoua tout, et ce scandale ne contribua pas peu à faciliter la destruction de l'idolâtrie (1).

Tout le reste de l'Égypte suivit l'exemple de la capitale. Le zèle des évêques fit abattre partout les temples et les idoles, non seulement dans les villes, mais encore dans les bourgs et dans les campagnes. A Canope, une des villes les plus importantes du pays, et l'un des principaux retranchemens de l'idolâtrie, les temples furent remplacés par des églises et des monastères où l'on mit des reliques et des images des martyrs. Eunape, sophiste païen, qui exprime à ce sujet des plaintes amères, ajoute qu'on se prosternait devant ces reliques et ces images, qu'on invoquait les martyrs comme des médiateurs auprès de Dieu, et qu'on croyait se sanctifier en visitant leurs tombeaux; ce qu'il est bon de faire remarquer comme un témoignage non suspect de la tradition sur le culte des saints (2).

(1) Ruf. lib. II. — Theod. V. — Socr. V. — Sozom. VII.

(2) Eunap. *Vit. Œdes*.

Les évêques s'appliquaient aussi à ruiner les temples dans la Syrie et la Palestine. Mais les efforts de leur zèle échouèrent quelquefois contre la résistance des païens, qui se soulevèrent pour défendre leurs idoles à Raphi, à Gaza et en d'autres lieux. Les moines se signalaient surtout dans ces attaques contre l'idolâtrie, et ils devinrent ainsi pour les païens l'objet d'une haine fanatique dont on voit la preuve dans les écrits de Libanius, d'Eunape et des autres sophistes, qui les poursuivent de leurs injures en les désignant par mépris sous le nom d'hommes vêtus de noir. Théodose craignant apparemment que les moines ne fissent naître des séditions par un zèle indiscret, porta une loi, l'an 390, pour leur enjoindre d'habiter dans les solitudes et leur défendre le séjour des villes; mais il révoqua cette loi par une autre du 17 avril 392.

Ce prince employait lui-même son autorité contre les superstitions du paganisme : il publia pendant son séjour en Italie deux lois pour défendre d'immoler des victimes, d'entrer dans les temples, et de rendre aucune sorte de culte aux idoles. La première de ces lois fut rendue à Milan, le 27 février 391, et adressée au préfet de Rome; la seconde, datée du 17 juin suivant, était adressée au préfet d'Égypte. Les juges et autres magistrats sont compris nommément dans cette défense sous peine d'une amende de quinze livres d'or. Le 20 décembre de la même année, il interdit, sous peine de bannissement, tous les sacrifices de jour ou de nuit, soit dans les temples ou ailleurs. Enfin le 8 novembre 392, une loi plus sévère encore défendit absolument l'immolation des victimes sous peine de mort, et tous les autres actes d'idolâtrie sous peine de confiscation des lieux où ils auraient été commis.

Les païens d'Occident furent profondément irrités de ces mesures. On comptait dans le sénat de Rome un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels on remarquait les noms les plus illustres, ceux des Aniciens, des Probus, des Paulins et des Gracques. Mais beaucoup d'autres demeurent

raient obstinément attachés aux superstitions de l'idolâtrie, et s'indignaient qu'on voulût proscrire les dieux de Rome et les rites d'une religion qui se liait à toutes les institutions de la patrie. Théodose ayant quitté l'Italie en 391, les sénateurs païens renouvelèrent leurs démarches auprès de Valentinien pour obtenir la restitution des biens enlevés aux temples et le rétablissement de l'autel de la Victoire. Ils comptaient pour le succès de leur demande sur l'influence du comte Arbogaste et de plusieurs autres membres du consistoire qui étaient dévoués à leur parti. Mais Valentinien, fidèle aux leçons de Théodose et à l'exemple de Gratien, refusa de consentir au vœu de la députation païenne. Il ne survécut pas long-temps à ce refus. Le comte Arbogaste, Franc de nation et grand capitaine, s'arrogeait une autorité absolue et profitait de son ascendant sur les troupes pour imposer ses volontés au jeune prince. Il gouvernait presque à son gré, et donnait toutes les charges à des gens de sa faction et de son pays. Valentinien, à qui ce joug était insupportable, ne cessait d'écrire à Théodose pour le prier de venir une seconde fois lui prêter son appui. Mais il fut mis à mort avant de pouvoir être secouru. Arbogaste le fit étrangler par ses gardes, qui le pendirent ensuite avec son mouchoir pour faire croire qu'il s'était suicidé. L'infortuné prince était alors à Vienne dans les Gaules, et il venait d'envoyer un officier à saint Ambroise avec une lettre où il le pressait de venir en diligence pour lui conférer le baptême, qu'il désirait recevoir de sa main. Saint Ambroise apprit en chemin la triste nouvelle de sa mort. Le corps de l'empereur ayant été ensuite rapporté à Milan, il le fit placer dans un tombeau de porphyre auprès de son frère Gratien, et il prononça son oraison funèbre en présence des deux sœurs du prince, qui demeurèrent vierges. Valentinien fut assassiné dans la vingt-et-unième année de son âge, le 15 mai 392. La douceur et l'équité de son gouvernement, jointes à l'exemple de ses vertus privées, lui avaient concilié l'af-

section des peuples, et il fut regretté de tout le monde, excepté des païens (1).

Arbogaste n'osant, à cause de son origine barbare, prendre lui-même la pourpre impériale, il en revêtit un ancien professeur de belles-lettres nommé Eugène, qui était devenu secrétaire de l'empereur, et qui n'ayant pour tout mérite qu'une éloquence assez médiocre, ne pouvait manquer de rester toujours dans la dépendance. Le nouvel empereur envoya une ambassade à Théodose pour lui demander la paix, et se faire reconnaître par lui pour son collègue. Théodose retint quelque temps les ambassadeurs, puis les renvoya avec des présents, mais toutefois sans leur donner aucune réponse positive, et après leur départ il se prépara sérieusement à la guerre. Il consulta sur le sort de cette entreprise le fameux solitaire saint Jean d'Égypte, qui lui annonça la victoire, en ajoutant néanmoins qu'elle coûterait une grande effusion de sang; et qu'après avoir fait périr l'usurpateur, Théodose mourrait lui-même en Italie, laissant à son fils Honorius l'empire d'Occident. Cette réponse détermina Théodose à continuer ses préparatifs, et il joignit aux soins de la prudence humaine, le jeûne, la prière et la pratique de toutes les bonnes œuvres. Au lieu d'imposer de nouveaux tributs, il supprima ceux que le préfet du prétoire avait établis précédemment; il fit rendre les biens confisqués et prescrivit les mesures les plus sévères pour garantir les peuples des vexations des soldats, enfin il porta cette loi si connue qui défendait aux juges de punir ceux qui auraient mal parlé de lui ou de son gouvernement.

Eugène de son côté rassemblait des troupes, fortifiait ses frontières, et se laissait éblouir par les prédictions des aruspices et des augures. Il faisait profession du christianisme, mais comme il devait son élévation aux chefs du parti païen, il était obligé de subir leur influence et d'exé-

(1) Ruf. lib. II. — Ambr. *De obit. Valent.*

cuter leurs volontés. Après avoir refusé deux fois le rétablissement du fameux autel de la Victoire, et la restitution des biens enlevés aux temples, il accorda enfin cette concession aux exigences impérieuses du comte Arbogaste et de Flavien, préfet du prétoire. Les superstitions du paganisme furent rétablies, on sacrifiait publiquement aux idoles, on consultait les entrailles des victimes, et on cherchait des présages par toutes les pratiques de la divination. Le préfet Flavien, qui passait pour habile dans la science augurale, flattait l'espoir d'Eugène par de magnifiques promesses. Les rebelles s'étant rendus maîtres du passage des Alpes Juliennes, on y érigea des idoles de Jupiter, et on fit paraître l'image d'Hercule sur le principal étendard de l'armée.

Saint Ambroise écrivit à Eugène pour lui faire des remontrances pleines de fermeté au sujet de ces démonstrations païennes. Ensuite ayant appris que l'usurpateur venait à Milan, il quitta cette ville, et se rendit à Bologne pour assister à la translation des reliques des saints martyrs Vital et Agricola, puis à Florence, où il plaça une partie de ces reliques sous l'autel d'une église dont il fit la dédicace. Il ressuscita dans cette dernière ville le fils de son hôte en se couchant sur le cadavre, à l'imitation du prophète Élisée. Pendant son absence, Eugène voulut assister à Milan à la célébration des saints mystères et présenter son offrande, mais le clergé ne voulut pas même l'admettre aux prières. Flavien et Arbogaste en furent si irrités, qu'ils menacèrent de changer à leur retour la basilique en écurie, et d'enrôler tous les clercs dans l'armée (1).

Théodose quitta Constantinople au printemps de l'année 394, marcha sur l'Italie et força le passage des Alpes, où Flavien perdit la vie. Se trouvant alors en face de l'armée d'Eugène, qui occupait la plaine, il la fit attaquer par

(1) Ambr. *Epist.* LVIII. — Paulin. *Vit. Ambros.*

les barbares auxiliaires, mais après un combat opiniâtre, ils furent repoussés avec perte de dix mille hommes. Comme les principaux officiers de Théodose lui conseillaient d'éviter une action décisive : A Dieu ne plaise, répondit-il, que nous fassions subir à l'image de la croix l'affront de reculer devant celle d'Hercule. Puis il se retira dans un oratoire pour passer la nuit en prières. S'étant endormi au point du jour, il vit en songe les deux apôtres saint Jean et saint Philippe, qui l'exhortaient au combat en lui promettant la victoire. Un soldat eut la même vision, et cette circonstance raffermir tous les courages. Cependant le matin Théodose s'aperçut qu'Eugène avait envoyé sur ses derrières un corps de troupes pour lui couper la retraite, et il se remit en prières. Mais le commandant de ces troupes vint faire sa soumission. Alors Théodose donna le signal de la bataille, et mettant pied à terre, il marcha le premier à l'ennemi en criant à ses soldats : Où est le Dieu de Théodose ? Le combat avait déjà duré plusieurs heures, et la victoire semblait incertaine, lorsqu'il s'éleva tout à coup du sommet des Alpes un vent impétueux qui, donnant sur le visage des soldats d'Eugène, les aveuglait par des tourbillons de poussière, et repoussait leurs traits, tandis qu'il donnait une nouvelle force à ceux qui étaient lancés par les troupes de Théodose. Cet incident merveilleux décida du sort de la bataille, et le poète Claudien, tout païen qu'il était, avoue lui-même que le ciel combattit pour Théodose. Les ennemis, découragés, prirent la fuite ou vinrent se rendre. Eugène fut amené à l'empereur, qui lui fit trancher la tête ; le comte Arbogaste se sauva dans les montagnes, où, deux jours après, se voyant sur le point d'être pris, il se perça lui-même de son épée (1).

Saint Ambroise écrivit d'abord à Théodose, et vint ensuite le trouver à Aquilée pour implorer sa clémence en

(1) Theod. lib. V. — Sozom. VII. — Claud. *De Cons. Honor.*

faveur des vaincus. Tous obtinrent leur pardon, les enfans des conjurés furent même élevés à des charges publiques, et comme beaucoup d'entre eux s'étaient réfugiés dans les églises, on profita de cette circonstance pour les instruire dans la religion chrétienne. La guerre était juste, et la victoire ne fut souillée par aucune vengeance. Mais Théodose, par un sentiment de crainte et de respect, ne s'en abstint pas moins pendant quelque temps de la participation aux saints mystères.

Les sénateurs romains lui envoyèrent une députation pour le féliciter. Il profita de l'occasion pour les exhorter à renoncer au culte des idoles, et voyant que plusieurs persistaient dans leurs stupides préjugés, il leur déclara nettement qu'il allait reprendre les biens rendus aux temples par Eugène, et qu'il jugeait plus utile d'employer ces biens à l'entretien de ses troupes qu'à subvenir aux dépenses d'un culte superstitieux. Ainsi les sacrifices cessèrent, les temples furent fermés de nouveau, et les pontifes idolâtres dépouillés de leurs revenus et de leurs privilèges.

Comme Théodose savait par la prédiction de saint Jean d'Égypte que sa mort était prochaine, il se pressa de mettre ordre aux affaires de l'empire. Il fit venir en Italie son fils Honorius, qu'il déclara empereur d'Occident, le recommandant à la pieuse sollicitude de saint Ambroise, et lui donnant le comte Stilicon pour tuteur et pour ministre. Arcade était demeuré à Constantinople sous la direction de Rufin, préfet du prétoire, qui reçut le baptême vers ce même temps, à l'occasion de la dédicace d'une église magnifique qu'il avait fait construire près de Chalcedoine, dans un bourg nommé le Chêne. Un grand nombre d'évêques furent appelés à cette cérémonie, et ils se réunirent en concile à Constantinople pour juger la cause de Bagade, métropolitain de Bostre, en Arabie, qui se plaignait d'avoir été déposé par deux évêques seulement et même en son absence. Le concile décida que deux et

même trois évêques ne suffisaient pas pour en déposer un autre, et qu'il fallait autant que possible le concours de tous ceux de la province. Le patriarche Nectaire présida à ce concile, quoique Théophile d'Alexandrie et Flavien d'Antioche y fussent présents.

Parmi les autres évêques qui s'y trouvèrent, on remarque saint Amphiloque d'Icone et saint Grégoire de Nysse, dont il n'est plus parlé depuis, et qui probablement moururent bientôt après. Saint Amphiloque, issu d'une noble famille de la Cappadoce, avait suivi d'abord avec distinction la carrière du barreau, et s'était retiré ensuite dans la solitude pour y pratiquer les exercices de la vie ascétique. Élevé sur le siège d'Icone, vers l'an 374, il se rendit célèbre par ses vertus et ses miracles. Il laissa plusieurs écrits fort estimés de l'antiquité, mais il ne nous en reste que quelques fragmens.

Saint Grégoire de Nysse, né environ deux ans après saint Basile, avait vécu quelque temps dans le monde, et on croit même qu'il avait été marié. Admis ensuite dans le clergé au rang de lecteur, il ne laissa pas de s'appliquer aux études profanes et d'enseigner la rhétorique; mais sur les vives représentations de saint Grégoire de Nazianze, il quitta cet emploi et se retira dans le monastère de saint Basile. Il fut élu évêque de Nysse au commencement de l'an 372. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont le livre sur les six jours de la création; des commentaires, des traités et des homélies sur divers endroits de l'Écriture sainte; une explication de l'Oraison dominicale; un excellent traité sous le titre de Catéchèse, où il expose la méthode et les raisons qu'on doit employer contre les païens, contre les Juifs et contre les hérétiques, pour les convaincre de la vérité de la religion; les douze livres contre Eunomius, où l'on trouve une réfutation solide et lumineuse de toutes les impiétés et de tous les sophismes de cet hérétique; quelques écrits contre les manichéens et contre Apollinaire; des traités

sur la foi, sur la virginité, sur l'âme et la résurrection ; plusieurs discours sur les mystères de la religion, pour les fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte ; d'autres sur divers points de morale ; des panégyriques de saint Basile, de saint Éphrem, de saint Mère, de saint Grégoire le Thaumaturge et de plusieurs autres saints ; enfin, quelques lettres, parmi lesquelles nous devons citer une Épître canonique, où les règles de la pénitence sont plus rigoureuses encore que dans celle de saint Basile. Il décide en général qu'on doit accorder la communion à ceux qui tombent en danger de mort dans le cours de la pénitence, mais qu'ils doivent achever leur temps s'ils reviennent en santé ; ce qui offre une nouvelle preuve que l'absolution sacramentelle était bien distincte de la réconciliation solennelle qui terminait la pénitence publique. Quoique les ouvrages de saint Grégoire de Nysse n'offrent pas cette perfection de style qu'on admire dans les écrits de saint Basile, on y trouve néanmoins de grandes beautés ; et ses livres contre Eunomius peuvent être rangés parmi les meilleurs traités de controverse que l'antiquité nous a laissés. Les écrits de ce père ont été malheureusement altérés par les hérétiques, qui ont inséré en divers endroits quelques-unes des erreurs de l'origénisme, bien qu'il les condamne expressément dans plusieurs de ses ouvrages.

Théodose, après avoir passé en Italie le reste de l'année depuis la défaite d'Eugène pour consolider les résultats de sa victoire, se disposait à retourner en Orient, lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie causée par les fatigues de la guerre. Il prit alors les dernières mesures pour le règlement des affaires. Il recommanda à ses enfants de se montrer toujours fidèles aux devoirs de la religion. Il confirma le pardon à ceux qui avaient porté les armes contre lui, et dont les lettres de grâce n'étaient pas encore expédiées. Il donna aussi des ordres et prépara une loi pour assurer une diminution d'impôts qu'il avait

promise. Il mourut enfin à Milan, dans les plus grands sentimens de piété, le 17 janvier 395. Saint Ambroise fit son oraison funèbre au service du quarantième jour; il nous apprend que c'était la coutume de célébrer ainsi des offices pour les morts le septième et le quarantième jour après le décès, ou bien le troisième et le trentième. Les détails qu'on a vus précédemment sur la vie de Théodose nous dispensent de faire son éloge. Le poète Claudien, Symmaque, Thémistius et Aurélius Victor, malgré leur attachement au paganisme, sont d'accord avec les chrétiens pour exalter les vertus et les qualités brillantes de ce prince, qui fit également la gloire de l'empire et de la religion. Thémistius n'hésite pas à le mettre au-dessus des plus grands hommes de l'antiquité. Zozime est seul qui ait osé flétrir sa mémoire; mais on voit dans l'invraisemblance des reproches qu'il lui adresse les indices évidens d'une haine aveugle et fanatique contre le destructeur des idoles.

LIVRE ONZIÈME.

DEPUIS LA MORT DE THÉODOSE JUSQU'A LA PRISE DE ROME
PAR LES GOTHs.

DE 395 A 410.

Théodose laissait deux fils, Arcade, âgé d'environ dix-huit ans, et Honorius, âgé de dix ans seulement ; le premier placé par lui sous la direction de Rufin, préfet du prétoire, l'autre sous la tutelle du comte Stilicon, à qui il avait fait épouser une de ses nièces. L'empire fut partagé entre les deux jeunes princes ; Arcade eut l'Orient, l'Occident fut donné à Honorius. Les nouveaux empereurs, ou plutôt les deux personnages qui gouvernaient sous leur nom, s'appliquèrent à suivre l'exemple de Théodose, et imitèrent son zèle pour la religion. Les lois en faveur de l'Église et contre l'idolâtrie furent confirmées par d'autres publiées successivement dans le même esprit. Dès la première année de son règne, Arcade en publia plusieurs en Orient qui furent confirmées les années suivantes pour défendre les assemblées des hérétiques. Il renouvela aussi la prohibition des sacrifices et des autres cérémonies païennes, et quatre ans plus tard, par une loi du 13 juillet 399, il ordonna d'abattre les temples dans les campagnes, recommandant seulement d'user de prudence pour ne pas exciter des troubles. Car dans quelques provinces les villages renfermaient encore un assez grand nombre d'idolâtres. Ces mesures produisirent les plus heureux effets, beaucoup de païens abandonnèrent leurs erreurs, et une foule d'hérétiques revinrent aussi à l'église catholique, surtout parmi les ariens, à qui leurs perpétuelles divisions faisaient enfin ouvrir les yeux.

En Occident, les circonstances semblaient commander plus de ménagemens. Théodose en mourant avait recommandé à Stilicon de publier une amnistie générale en faveur des partisans d'Eugène, dont l'armée, malgré sa défaite, pouvait donner encore de sérieuses inquiétudes. Stilicon se hâta d'accomplir le vœu du dernier empereur. Trois lois furent rendues dans ce but à quelques mois d'intervalle, en 395. Mais après cette mesure de prudence, il s'occupa de remettre en vigueur la législation existante en faveur de la religion. Il publia la même année une loi pour assurer le maintien et le respect des privilèges accordés aux églises ; une autre loi fut rendue en 397 pour le même objet ; enfin une troisième, rendue l'année suivante, prescrit aux magistrats des villes et aux officiers militaires de dénoncer aux gouverneurs des provinces toutes les attaques contre les lieux saints ou contre les ecclésiastiques, avec ordre aux gouverneurs de punir de mort les coupables, sans attendre les plaintes des évêques.

Une grande partie de l'aristocratie romaine et des habitans de la campagne montraient encore un attachement opiniâtre à l'idolâtrie, et continuaient de rejeter comme autrefois sur les chrétiens toutes les calamités publiques en les attribuant au mépris du culte des dieux. Ils ne perdaient pas l'espoir de voir bientôt leurs superstitions reprendre faveur, et pour entretenir cette espérance, ils publièrent dans tout l'empire un oracle prétendu selon lequel le christianisme, établi par les sortilèges de saint Pierre, pour une durée de trois cent soixante-cinq ans, devait périr après ce laps de temps, en sorte qu'il touchait à sa fin. Cette prédiction exalta partout le fanatisme des païens, et ce fut probablement à cette occasion que fut publiée dès les premières années d'Honorius une loi qui ne nous est point parvenue, mais qu'on trouve mentionnée dans les lois postérieures, et qui avait pour objet de défendre absolument les sacrifices et toutes les cérémonies de l'idolâtrie. Trois autres lois furent rendues l'an 396.

pour confirmer cette prohibition, en permettant toutefois les fêtes et les réjouissances solennelles exemptes de toutes superstitions païennes, et en défendant aussi d'abattre les temples ou d'enlever les signes du paganisme qui ne seraient qu'à la décoration, tels que les statues placées dans les bains, dans les rues ou sur les places publiques. Nous mentionnerons plus tard d'autres lois sur la même matière.

Le fanatisme des idolâtres procura la gloire du martyr à plusieurs chrétiens. Trois ecclésiastiques furent massacrés l'an 397 par la population païenne des montagnes qui avoisinent la ville de Trente. Ils se nommaient Sisinnius, Martyrius et Alexandre. Ils s'occupaient à répandre les lumières de l'Évangile parmi ces idolâtres, et après en avoir converti un certain nombre, ils avaient bâti une église, où Sisinnius, qui était diacre, faisait des instructions. Plus d'une fois déjà ils avaient eu à souffrir les attaques et les insultes des païens. Un jour que ceux-ci devaient célébrer les fêtes nommées Ambarvales, qui avaient pour but d'obtenir des dieux d'abondantes moissons, ils entreprirent de forcer un chrétien à fournir la victime que l'on devait promener autour des champs. Comme Sisinnius s'y opposait, les païens tombèrent sur lui et le blessèrent grièvement. Le lendemain, une troupe armée vint profaner et démolir l'église. Sisinnius, que sa blessure de la veille retenait au lit, fut achevé par ces forcés à coups de hache. Martyrius ayant été découvert dans un jardin où il se cachait, on lui enfonça dans le corps des bâtons pointus, et il mourut pendant qu'on le conduisait aux autels pour le contraindre à sacrifier. Alexandre, saisi dans sa maison, fut traîné au temple de Saturne, où l'on brûla les corps de ses deux compagnons; et comme il refusa de sacrifier à cette idole, il fut aussi massacré. On dirigea des poursuites contre les auteurs de ces assassinats; mais les chrétiens sollicitèrent et obtinrent leur grâce de l'empereur. Des reliques de ces martyrs furent envoyées à diverses églises, et entre autres à celles de Bresse

et de Milan, où un aveugle fut guéri en touchant la chaise qui les renfermait. Saint Vigile, évêque de Trente, envoya aussi de leurs reliques en Orient, avec une lettre adressée à saint Chrysostome où il fait le récit de leur martyre. Il devint lui-même trois ans plus tard victime de la fureur des païens. Il venait de renverser une statue de Saturne lorsque les idolâtres, en étant avertis, accoururent en foule et le lapidèrent. De semblables excès furent commis en d'autres endroits. A Suffecte, colonie romaine en Afrique, soixante chrétiens furent massacrés pour avoir brisé une statue d'Hercule.

Les institutions monastiques brillaient alors du plus vif éclat, et des personnages illustres renonçaient à toutes les grandeurs du siècle pour s'exercer dans la solitude à la pratique des vertus chrétiennes. De ce nombre fut saint Arsène, diacre de l'église romaine, que Théodose avait choisi sur l'indication du pape pour lui confier l'éducation de ses enfans. Il était très-versé dans toutes les sciences et pour lui donner plus d'autorité sur ses élèves, l'empereur le nomma membre du sénat. Un jour qu'il était venu assister à leur leçon, voyant qu'Arsène leur parlait debout tandis qu'ils étaient assis, Théodose leur fit ôter les marques de leur dignité, et voulut que leur précepteur fût désormais assis dans une chaire. L'amour de la solitude et l'indocilité d'Arcade dégoûtèrent enfin Arsène de cet emploi. Il avait cru devoir infliger au jeune prince une correction humiliante, à la suite d'une faute considérable. Arcade en conçut un dépit si violent qu'il résolut la mort de son précepteur. Arsène en fut bientôt instruit, et s'étant mis en prières pour connaître la volonté de Dieu, crut entendre une voix qui lui disait : Fuis le tumulte du monde, et tu te sauveras. Il s'embarqua alors fort secrètement pour l'Égypte, et se retira dans le désert de Scété où il embrassa la vie monastique. Il avait alors environ quarante ans. Théodose, plein d'estime pour son mérite, le fit chercher de tous côtés, mais sans pouvoir le décou-

rir. Après la mort de son père, Arcade ayant appris qu'Arsène était à Scété, il lui écrivit une lettre pour lui demander pardon de sa faute et se recommander à ses prières. Il lui offrait en même temps les tributs de l'Égypte pour les distribuer aux pauvres et aux monastères. Mais le saint refusa cette offre, et fit dire à l'empereur : que Dieu veuille nous pardonner à tous nos péchés ; quant à la distribution de vos largesses, je ne puis m'en acquitter, car je suis déjà mort.

Arsène dans le désert devint bientôt l'admiration des autres solitaires par sa simplicité et l'éclat de ses vertus. Néanmoins dans les premiers temps il conservait encore sans s'en apercevoir quelques habitudes qui semblaient le ressentir de l'affectation mondaine, entre autres celle de se croiser les jambes étant assis. On avait peine à l'en advertir, à cause du respect qu'on lui portait. Pour l'en corriger, l'abbé Pasteur convint avec les autres solitaires de se mettre lui-même en cette posture et de se faire remarquer devant la communauté. Arsène reçut avec humilité cette leçon indirecte et s'empressa d'en profiter. Sa vie était un exercice continuel de mortification et de pénitence. Il portait les vêtemens les plus grossiers, ne prenait qu'une légère nourriture, et travaillait comme le moindre des frères à faire des nattes de palmier, ayant un mouchoir dans son sein pour essuyer les larmes de contrition qui tombaient continuellement de ses yeux. Il se changeait qu'une fois par an l'eau où trempaient les linges qu'il employait, se contentant d'en ajouter de temps en temps et supportant l'odeur infecte qui en sortait, pour se punir, disait-il, d'avoir fait dans le monde usage des parfums. Il priait le jour et la nuit, et donnait avec regret vers le matin quelques instans au sommeil. Souvent même il passait les nuits entières sans dormir. Tous les samedis au moins, il se mettait en prière le soir, tourné vers l'orient, et les mains élevées vers le ciel, et il demeurait dans la même posture jusqu'au lever du soleil. Il s'était réduit

à un tel état de pauvreté, qu'étant tombé malade, on fut obligé de lui faire l'aumône d'une chemise. Ayant reçu quelque temps après le testament d'un sénateur son parent qui lui légua des biens considérables, il refusa absolument d'en rien accepter. Comme il était un jour attaqué d'une grave maladie, on le fit porter à l'église selon la coutume, et on le coucha sur un lit de peaux avec un oreiller sous sa tête. Un solitaire qui vint le voir en parut scandalisé; mais le prêtre qui était présent lui fit comprendre que ce léger adoucissement était encore une austère pénitence pour Arsène, habitué aux délices des palais des empereurs, tandis que lui menait une vie modeste et rude dans sa cellule que dans le monde où il avait vécu de fatigues et de privations. Le solitaire confus se prosterna et reconnut sa faute : Pardonnez-moi, mon père, dit-il; j'ai péché en jugeant témérairement celui qui marche dans les voies de l'humilité et de la vertu.

Saint Arsène se signala surtout par son amour pour la retraite. Sa cellule était fort éloignée de toutes les autres et il ne la quittait que pour se rendre à l'église, où il plaçait derrière un pilier afin de n'être point vu et de ne voir personne. Théophile, patriarche d'Alexandrie, présenta un jour pour le prier de l'admettre à ses pieux entretiens. Observerez-vous, lui dit Arsène, ce que je vous conseillerai? Le patriarche le promit. Je vous conjure donc, reprit le saint, de ne plus venir visiter ma cellule. Néanmoins Théophile voulut encore lui parler une autre fois; mais il lui envoya demander auparavant si l'on ouvrirait sa porte. Arsène lui fit cette réponse : Je vous ouvrirai si vous venez; puis j'ouvrirai à tout le monde et j'abandonnerai ce séjour. Son humilité était si grande que, malgré son profond savoir, il ne dédaignait pas de recourir aux lumières de ceux qui paraissaient les plus ignorans; et comme il consultait un solitaire vertueux mais simple, il répondit à un des frères qui s'en étonna : Il est vrai que j'ai beaucoup étudié les sciences des Grecs.

des Romains, mais je ne sais pas encore l'alphabet de ce bon vieillard. Il passa ainsi cinquante-cinq ans dans le désert, et il en avait quatre-vingt-quinze lorsqu'il mourut (1).

Il y avait alors en Égypte un nombre prodigieux de solitaires et de religieuses. Les femmes vivaient toutes en communauté; mais parmi les moines, on distinguait les cénobites, qui vivaient dans les monastères, et les anachorètes, qui, après s'être formés à la vertu par les pratiques de la vie cénobitique, se retiraient dans des cellules isolées pour garder une retraite plus parfaite. On donnait le nom de sarabaïtes à des moines qui faisaient profession de ne reconnaître aucune règle, et qui portaient de ville en ville le scandale de leur dissipation et de leurs intrigues.

Les moines d'Égypte étaient vêtus d'une tunique de lin qui descendait un peu au-dessous des genoux et dont les manches ne passaient pas les coudes. Elle était large, et pour la serrer ils employaient, outre la ceinture, une charpe ou cordon de laine, qui, descendant du cou, se croisait sur le devant et passait des deux côtés sous les aisselles, afin de donner ainsi aux bras toute liberté. Ils avaient un petit capuchon qui ne dépassait pas le haut des épaules et qu'ils ne quittaient ni jour ni nuit; ils portaient sur la tunique, hors des heures du travail, un manteau également de lin qui couvrait le cou et les épaules, et par-dessus le manteau une peau de chèvre ou de mouton; ils allaient nu-pieds, excepté dans les grands froids ou pour se garantir des sables brûlans pendant les grandes chaleurs de l'été, et ils marchaient un bâton à la main.

Ils n'avaient d'autres meubles dans leurs cellules qu'une natte pour se coucher, un paquet de grosses feuilles qui formait leur chevet pour la nuit et qui leur servait de siège pendant le jour. Leur nourriture ordinaire était du pain

(1) *Vit. Patr.* lib. III.

et de l'eau; on y ajoutait seulement les jours de fête quelques fruits, tels que des figues, des prunes et des olives. Ils faisaient deux repas, l'un à none ou à trois heures, et l'autre le soir, et ils se contentaient chaque fois d'un petit pain de six onces. Le dimanche et pendant le temps pascal, le premier repas se faisait à midi. Ils n'avaient point de prière commune dans le cours de la journée, si ce n'est le samedi et le dimanche, qu'ils se réunissaient pour la communion, qui se faisait à neuf heures. Les autres jours ils demeuraient dans leurs cellules, travaillant et priant continuellement. Mais ils s'assemblaient pour prier le soir et pendant la nuit; et chaque fois ils récitaient douze psaumes, auxquels ils ajoutaient deux leçons de l'Écriture sainte, l'une de l'Ancien et l'autre du Nouveau-Testament. Après chaque psaume ils méditaient quelques momens, debout et les mains étendues; puis ils se prosternaient et se relevaient aussitôt, en suivant les mouvemens de celui qui présidait à la prière. On n'entendait dans l'église qu'une seule voix, celle du chantre qui prononçait le psaume ou du prêtre qui faisait l'oraison. Celui qui chantait était debout, et tous les autres assis, à cause de leurs jeûnes et de leurs travaux continuels. Le signal de la prière se donnait avec une trompe ou une corne, et celui qui était chargé d'éveiller les autres observait l'heure aux étoiles.

Leurs travaux consistaient à faire des nattes ou des paniers, et par ce moyen non seulement ils subvenaient à tous leurs besoins sans être à charge à personne, mais ils se mettaient de plus en état d'exercer l'hospitalité, et d'envoyer d'abondantes aumônes dans les lieux stériles de la Libye et même dans les villes pour les prisonniers. On ne permettait pas aux moines de rien recevoir de personne pour leur entretien, si ce n'est dans certains cas de nécessité où l'on croyait pouvoir dispenser de la règle générale.

Les monastères étaient répandus dans toutes les parti

de l'Égypte, et plusieurs étaient fort considérables. Dans la basse Égypte se trouvaient ceux du désert de Nitrie, renfermant cinq mille moines, distribués en cinquante maisons, sous la conduite de huit prêtres; à quelques lieues de distance le monastère des Celles et celui du mont Phermé, qui contenait cinq cents moines; plus loin celui de Scété, où vivait saint Arsène; quelques-uns près d'Alexandrie; d'autres près de Canope; un à Péluse, gouverné par saint Isidore, qui s'est rendu célèbre par un très-grand nombre de lettres sur divers sujets de dogme, de morale ou de discipline; enfin, près d'Arsinoé, l'abbé Sérapion gouvernait environ dix mille moines.

Dans la haute Thébaïde, les monastères de la congrégation de Tabenne étaient alors si florissans, que, selon le témoignage de saint Jérôme, on comptait quelquefois jusqu'à cinquante mille moines de cette congrégation réunis pour célébrer la Pâque. Ils avaient une autre assemblée au mois d'août pour élire les supérieurs et les officiers des monastères. Les moines étaient logés trois ensemble dans une même cellule et distribués en plusieurs maisons, dont chacune renfermait quarante moines, s'occupant des mêmes travaux et distingués de ceux des autres maisons par une lettre de l'alphabet écrite sur leur capuchon. Le monastère fondé par la sœur de saint Pacôme renfermait quatre cents religieuses. Il y avait plusieurs autres monastères de femmes en différens endroits, et l'on en comptait jusqu'à douze près de la ville d'Antinoüs.

La basse Thébaïde renfermait encore un plus grand nombre de monastères, et c'était là que se trouvaient les plus anciens, ceux du mont Colzim et du mont Pisper, jadis habités par saint Antoine. Il existait un autre monastère fort célèbre près de la ville d'Hermopolis, où l'on croyait que la sainte famille s'était retirée lors du massacre des innocens. Les moines, au nombre de cinq cents, communiaient tous les jours. Ils avaient eu long-temps

pour abbé saint Apollonius, qui fut mis en prison sous le règne de Julien. Un saint Isidore gouvernait une communauté de mille moines, qui observaient une clôture rigoureuse; ils avaient dans leur enclos des puits, des jardins et tout ce qui leur était nécessaire; personne n'entraît que pour y passer sa vie; un vieillard gardait la porte pour répondre aux étrangers et exercer l'hospitalité. Il y avait près d'Antinopolis environ deux mille moines, dont plusieurs vivaient retirés dans des cavernes. Mais la grande merveille de la basse Thébaïde était la ville d'Oxyrhynque, où l'on comptait vingt mille religieuses et dix mille moines; ce qui formait plus de la moitié de la population. Les bâtimens publics et les temples des idoles avaient été convertis en monastères, et l'on en avait construit plusieurs autres dans la ville et dans les faubourgs; en sorte qu'ils occupaient plus d'espace que les maisons particulières. Cette ville ne renfermait d'ailleurs ni hérétiques ni païens, mais tous les habitans étaient chrétiens catholiques et pleins de ferveur. Il y avait, par ordre des magistrats, des hommes placés aux portes pour découvrir les pauvres et les étrangers; et c'était à qui montrerait le plus d'empressement pour exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité (1).

(1) La plupart des détails qui précèdent nous ont été transmis par Cassien, qui fit alors un voyage en Égypte, et qui employa sept ans à visiter les monastères de cette province. On trouve les autres dans l'histoire Lausiaque de Pallade, et dans le second livre des Vies des Pères, traduit par Rufin. Pallade avait aussi passé plusieurs années en Égypte, dans les monastères qui étaient aux environs d'Alexandrie, puis dans ceux de Nitrie et de la Thébaïde. Il revint ensuite dans la Palestine et de là en Bithynie, où il fut ordonné évêque d'Hélénople, en 401. Son histoire des solitaires d'Égypte est intitulée Lausiaque parce qu'il l'adressa à un de ses amis nommé Lausus. Il fut très-lié avec saint Chrysostome, dont il a aussi écrit la vie. Il avait vécu quelque temps sous la conduite d'Évagre de Pont, à qui on attribue le second livre des vies des Pères, qui commence par l'histoire de saint Jean d'Égypte. Évagre avait été disciple des deux Macaire dans les monastères de Scété et de Nitrie.

Les vertus monastiques brillaient avec le même éclat dans tout le reste de l'Orient. La Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et d'autres provinces, renfermaient une multitude de cénobites ou d'anachorètes qui se livraient aux plus grandes austérités. Mais le cadre et la nature de notre ouvrage ne nous permettent pas d'exposer ici les détails que l'on trouve à ce sujet dans les Vies des Pères. Ce que nous venons de dire suffira pour faire comprendre quelle était alors la ferveur de la vie monastique.

On voyait aussi depuis quelque temps les monastères se multiplier chaque jour dans les provinces de l'Occident. Saint Martin, outre ceux qu'il avait fondés à Poitiers et à Tours, en établit plusieurs autres en divers endroits, et l'éclat de sa réputation lui attira une foule de disciples qui propagèrent les institutions cénobitiques dans les Gaules. Cet illustre évêque était parvenu à une extrême vieillesse sans rien relâcher de ses austérités et de ses travaux apostoliques. Ayant appris qu'il y avait quelque division dans le clergé du bourg de Cande, à l'extrémité de son diocèse, il s'y rendit avec plusieurs de ses disciples pour rétablir la concorde. Après qu'il eut réuni les esprits, il se disposait à retourner dans son monastère, lorsqu'il sentit tout à coup ses forces défaillir. Il appela aussitôt ses disciples et leur annonça qu'il touchait à sa fin. Tous alors fondant en larmes s'écrièrent : O mon père, pourquoi nous abandonnez-vous ? Les loups ravissans vont se jeter sur votre troupeau, et qui pourra nous en défendre après la mort de notre pasteur ? Le saint fut attendri, et mêlant ses larmes aux leurs : Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; que votre volonté soit faite. Malgré les ardeurs de la fièvre, il demeurait couché sur la cendre et le cilice ; ses disciples le priaient de permettre au moins qu'on mit de la paille sous lui ; mais il leur répondit : Mes enfans, il sied mal à un chrétien de mourir autrement que sur la cendre, et je ne voudrais pas vous donner l'exemple

de la mollesse. Comme il priait constamment les yeux et les mains élevés vers le ciel, on lui proposa, pour le soulager un peu, de le tourner sur le côté. Non, répondit-il, laissez-moi regarder le ciel; c'est le chemin par où mon âme doit aller s'unir à Dieu. Il mourut bientôt après, âgé de plus de quatre-vingts ans, le 8 novembre, et selon l'opinion la plus probable, l'an 397. Les habitans de Poitiers prétendaient emporter ses reliques, à cause du séjour qu'il avait fait parmi eux dans son premier monastère de Ligugé, mais ses diocésains enlevèrent son corps pendant la nuit et le rapportèrent à Tours, où il fut reçu par un concours immense de peuple accouru de la campagne et des villes voisines pour assister à ses funérailles. Il s'y trouva près de deux mille moines, et une multitude de vierges consacrées à Dieu. Le nom de saint Martin était devenu célèbre dans toutes les parties du monde chrétien, et l'histoire de sa vie, composée par Sulpice Sévère, eut une vogue incroyable. Elle fut bientôt répandue partout, et on la lisait avec autant d'avidité que d'admiration, non seulement dans les Gaules, mais en Italie, en Afrique, et jusque dans les solitudes de la Thébàide et de Nitrie.

Sulpice Sévère, né dans le diocèse d'Agen, d'une famille illustre, parut d'abord avec éclat dans le barreau, mais touché par l'exemple de saint Paulin, son ami, qui venait de renoncer au monde, il résolut de l'imiter et vint se mettre au nombre des disciples de saint Martin, vers l'an 392. Il était alors dans la fleur de l'âge. Après s'être formé à la vertu sous la discipline du saint évêque, il retourna dans l'Aquitaine, où il employa une partie de ses biens à bâtir deux églises. Il passa le reste de sa vie dans la retraite, le jeûne et la prière, s'exerçant à la piété avec ses domestiques, en sorte que sa maison était devenue comme un monastère. Il fut élevé à la prêtrise et chargé de desservir une des églises qu'il avait fait bâtir. On ignore l'époque de sa mort. Outre la vie de saint Martin, qu'il publia lorsque le saint évêque vivait encore, nous avons de

lui trois lettres à la louange du même saint, et trois dialogues, dont le premier décrit la vie merveilleuse des moines de l'Orient, et les deux autres contiennent de nouveaux détails sur les vertus et les miracles de saint Martin. Mais le principal ouvrage de Sulpice Sévère est son Histoire sacrée, divisée en deux livres, qui offre un résumé très-bien fait de l'histoire de l'Ancien Testament et de celle de l'Eglise jusqu'à la fin du quatrième siècle. On a aussi de lui quelques lettres, dont l'une contient un éloge de la virginité. Les écrits de Sulpice Sévère sont remarquables par la pureté et l'élégance du style, et se font lire avec beaucoup d'intérêt, mais ils renferment quelques inexactitudes.

Saint Paulin, ami de Sulpice Sévère, donna lui-même un exemple plus éclatant du mépris des grandeurs mondaines. Il était sénateur romain et issu d'une des plus illustres maisons patriciennes, quoique né dans l'Aquitaine, où sa famille possédait des propriétés considérables. Son père avait été préfet du prétoire des Gaules, et il parvint lui-même aux plus hauts emplois, et jusqu'au consulat. Son mérite personnel égalait sa fortune. Il avait eu pour maître dans l'éloquence le célèbre poète Ausone, et il devint l'un des écrivains les plus polis de son siècle, tant en prose qu'en vers. Mais sa probité, sa modestie, son affabilité et l'intégrité de ses mœurs, contribuaient plus encore que ses talens et ses dignités à lui mériter l'estime et l'admiration. Sa femme, nommée Thérésie, lui apporta des richesses proportionnées aux siennes, et il ne manquait à leur prospérité temporelle que des enfans qui en pussent hériter. C'était depuis long-temps l'objet de leurs vœux les plus ardens ; enfin il leur naquit un fils, mais il mourut au bout de huit jours. Paulin avait fait connaissance à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin, qu'il y rencontra, et à Bordeaux avec l'évêque saint Delphin, qui l'instruisit et le baptisa vers l'an 390. L'exemple de ces grands saints lui avait inspiré le désir

de renoncer au monde pour se consacrer entièrement à Dieu. La perte de son fils acheva de le déterminer, et sa femme le confirma elle-même dans cette résolution. Dès lors, ils vécurent ensemble dans la continence, pratiquant avec une sainte émulation tous les exercices de la vie religieuse. La retraite de saint Paulin souleva contre lui l'aristocratie romaine, et principalement les païens, qui firent éclater leur dépit par des sarcasmes et des invectives. Mais elle excita la joie et l'admiration de tous les chrétiens. Un jour de Noël que Paulin assistait à l'office dans l'église de Barcelone, où ils s'était retiré après son baptême, le peuple se saisit tout à coup de lui, et le présenta à l'évêque pour qu'il fût ordonné prêtre. Paulin résista de tout son pouvoir, mais il fut obligé de céder. Toutefois il ne consentit à son ordination qu'à la condition de n'être point attaché à l'église de Barcelone; car il avait résolu de passer sa vie à Nole, en Italie, auprès du tombeau de saint Félix, devenu célèbre par de nombreux miracles. C'est un des premiers exemples d'un prêtre ordonné sans être attaché à aucune église. Saint Paulin vendit alors ses immenses propriétés, dont il employa le prix à vêtir et à nourrir les pauvres, à racheter des captifs, et à payer les dettes d'un grand nombre de familles malheureuses. Il partit ensuite pour l'Italie et visita saint Ambroise, qui s'efforça vainement de le retenir dans son clergé. Il fut assez mal accueilli à Rome par le pape Sirice, qui peut-être n'approuvait pas qu'il eût été ordonné prêtre étant néophyte et sans avoir passé par les ordres inférieurs. Enfin il se retira à Nole, où il se réduisit à vivre du travail de ses mains. C'était l'an 394, et il avait alors environ quarante ans. Il eut bientôt plusieurs disciples qui formèrent un monastère sous sa conduite et dans sa maison. Nous verrons plus tard ses vertus briller d'un nouvel éclat sur le siège épiscopal de Nole.

Un grand nombre d'illustres et saints docteurs n'édifiaient pas moins l'Église par leurs vertus et leurs travaux.

La renommée de saint Ambroise s'était répandue avec tant d'éclat dans les contrées lointaines, que deux docteurs persans étaient venus à Milan uniquement pour le voir. Ils avaient préparé d'avance une suite de questions sur lesquelles ils s'entretenirent avec lui par interprète depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir. Cette conférence les remplit d'admiration. Ils quittèrent Milan le lendemain même, et après avoir visité à Rome le préfet Probus, ils retournèrent dans leur pays. Paulin, secrétaire de saint Ambroise, rapporte que le comte Arbogaste dînant un jour avec plusieurs rois francs, l'un d'eux lui demanda s'il connaissait saint Ambroise, et comme il répondit : Non seulement je le connais, mais je suis de ses amis, et je mange fréquemment à sa table : Je ne m'étonne plus de vos victoires, reprit le roi franc, puisque vous êtes l'ami de cet homme extraordinaire qui a tant de pouvoir auprès de Dieu. Fritigil, reine des Marcomans, embrassa le christianisme sur le récit que lui fit un chrétien des vertus et des miracles du saint évêque. Elle envoya à Milan une ambassade avec des présens pour l'église, et sollicita de saint Ambroise une instruction écrite sur la foi. La lettre que le saint docteur lui écrivit ne nous est pas parvenue. Fritigil persuada au roi son époux de faire alliance avec l'empereur d'Occident. Puis elle vint à Milan pour voir saint Ambroise, mais elle eut la douleur de ne plus le trouver en vie.

Saint Ambroise découvrit vers ce même temps les corps de deux martyrs, saint Nazaire et saint Celse, que l'on croit avoir souffert sous Néron. Ils étaient dans un état de conservation si parfaite que le sang paraissait avoir été versé le jour même, et on put le recueillir avec des linges et du plâtre pour le distribuer aux autres églises ; car l'usage ne s'était pas encore introduit de diviser les corps des martyrs. L'un et l'autre furent placés en grande pompe dans la basilique des Apôtres. Saint Ambroise envoya de ces reliques à saint Paulin de Nole et à saint Gaudence,

évêque de Bresse. Ce dernier, dont il nous reste dix-sept sermons, avait été élu évêque pendant qu'il faisait le pèlerinage de Jérusalem, et comme le peuple avait juré qu'il n'en accepterait point d'autre, saint Ambroise l'avait obligé de revenir sous peine d'excommunication, et l'avait ordonné lui-même.

Le siège de Verceil étant devenu vacant, des divisions éclatèrent dans cette église et retardèrent long-temps l'élection d'un évêque. Saint Ambroise en qualité de métropolitain écrivit une longue lettre au clergé et aux fidèles pour les exhorter à l'union et leur donner les avis que réclamaient les circonstances. Mais cette lettre ne produisit aucun effet ; il fut obligé d'aller lui-même à Verceil, et procura par ses soins l'élection de saint Honorat.

Rien n'égalait les précautions que la sollicitude pastorale faisait prendre à saint Ambroise pour ne donner à l'Église que de dignes ministres. Dans le traité qu'il a composé sur les devoirs du clergé, il nous apprend lui-même qu'une tenue peu décente ou une affectation dans la démarche était à ses yeux un motif d'exclusion. Il appliqua cette règle à l'égard d'un de ses amis, qu'il refusa d'admettre aux ordres malgré ses instances, à cause d'un certain air de hauteur qu'il remarquait dans ses gestes. Il défendit à un clerc de jamais marcher devant lui, parce qu'il était choqué de la singularité de ses manières. L'événement justifia l'aversion instinctive du saint prélat ; le premier de ces individus abandonna la foi pendant la persécution des ariens, l'autre à l'occasion d'une affaire d'intérêt dans laquelle il ne voulait pas avoir les évêques pour juges.

Saint Ambroise montrait le plus grand zèle pour défendre les droits et les privilèges des églises, lorsque la charité ou la justice s'y trouvait intéressée, mais il n'hésitait pas à les sacrifier pour l'édification et le bien de la paix. Un criminel condamné aux bêtes s'étant réfugié dans l'église, le saint archevêque avec son clergé fit tous

ses efforts pour le protéger contre les soldats que le comte Stilicon avait envoyés pour l'enlever. Toutes ses représentations furent inutiles; mais plusieurs soldats ayant été blessés par les bêtes en introduisant le criminel dans l'amphithéâtre, Stilicon, frappé de cet accident, se repentit d'avoir forcé l'asile du lieu saint, et en demanda pardon. Saint Ambroise résista plusieurs fois aux ordres donnés par l'empereur pour faire enlever les dépôts confiés à l'église; et il encouragea l'évêque de Pavie à opposer la même résistance à un ordre semblable. Un évêque, nommé Marcel, avait donné une terre à sa sœur qui était veuve, avec obligation de la laisser à l'église après sa mort. Le frère de l'évêque contesta la donation, et après avoir plaidé long-temps avec beaucoup d'animosité, les parties s'accordèrent pour soumettre la cause au jugement de saint Ambroise. Il les fit convenir de laisser la terre au frère de l'évêque, avec la charge d'une pension viagère pour sa sœur, et il ne réserva aucun droit pour l'église, préférant aux avantages qu'elle perdait, l'honneur qui lui revenait par l'exemple du désintéressement et le rétablissement de la paix dans les familles.

Un autre jugement fit éclater vers le même temps la sagesse et la prudence de saint Ambroise. Une vierge de Vérone, nommée Indicia, avait été consacrée à Dieu par les mains de l'évêque après les plus mûres épreuves. Elle avait demeuré à Rome avec sainte Marcelline, et jouissait d'une grande réputation de vertu. Elle n'en fut pas moins accusée d'avoir violé son vœu de virginité et fait périr le fruit de son incontinence. Le mari de sa sœur, chez qui elle vivait retirée, se fit lui-même son dénonciateur, et l'évêque de Vérone se laissa surprendre par la calomnie. La vierge Indicia eut alors recours à saint Ambroise, qui, ne s'en rapportant point à des dénonciations vagues, demanda une accusation en forme et des témoins que l'on pût interroger et confronter. Trois femmes, qui les premières avaient répandu la calomnie, refusèrent de com-

paraître pour la soutenir. Deux hommes fort décriés d'ailleurs, et qui se bornaient à répéter les propos de ces trois femmes, ne s'accordèrent point dans leurs dépositions, tandis qu'une foule de personnes rendaient hommage à la vertu d'Indicia. Saint Ambroise ayant ainsi reconnu que l'accusation ne reposait sur aucun fondement, ne balança pas à proclamer l'innocence de la vierge calomniée; il excommunia en même temps les accusateurs jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait, et il notifia ce jugement à l'évêque de Vérone par une lettre où il lui reprocha sévèrement sa légèreté.

On trouve dans la vie de saint Ambroise par le diacre Paulin, plusieurs miracles, parmi lesquels nous citerons seulement la guérison d'un tribun qui était violemment tourmenté de la goutte. Le saint lui ayant marché sur le pied par mégarde, lui fit pousser un cri de douleur, mais il lui dit : A l'avenir vous ne souffrirez plus. En effet, dès ce moment le tribun n'éprouva aucune atteinte de son mal. Saint Ambroise s'efforçait d'attirer par de longues et ferventes prières les bénédictions du ciel sur ses travaux. Il jeûnait tous les jours, excepté le samedi et le dimanche; car à Milan on ne jeûnait point le samedi, même en carême. Mais quand il se trouvait en quelque autre église, il se conformait à la coutume du lieu. Il ne mangeait jamais hors de chez lui, à moins qu'il ne fût en voyage. Il s'était fait une règle de ne recommander personne pour les charges de la cour, et de ne se mêler d'aucun mariage. Quoique sa porte fût ouverte à tout le monde, il trouvait le moyen de suffire à ses immenses travaux, en prolongeant ses veilles fort avant dans la nuit. Épuisé enfin par tant de fatigues, il fut atteint d'une maladie grave dont il mourut, après avoir gardé le lit assez long-temps.

Dès que le danger fut connu, le comte Stilicon, regardant cet événement comme un malheur pour l'empire, rassembla tous ceux qu'il savait être particulièrement ai-

més du saint évêque, et les obligea de se rendre en députation auprès de lui, afin de l'engager à demander à Dieu la prolongation de sa vie. Saint Ambroise leur répondit : Je n'ai pas vécu parmi vous de manière que j'aie honte de vivre encore ; mais je ne crains pas non plus de mourir, parce que nous avons un bon maître. Que sa volonté soit faite ! Comme sa fin approchait, quatre de ses diacres, réunis au bout de la galerie dans laquelle était placé son lit, parlaient entre eux du choix de son successeur, mais à voix si basse qu'ils avaient peine à s'entendre. Le nom de Simplicien ayant été prononcé, saint Ambroise s'écria par trois fois : Il est vieux, mais il est bon. Quelque temps après il vit Jésus-Christ venir à lui avec un visage riant, et il en avertit Bassien, évêque de Lodi, qui priait avec lui. Enfin, le vendredi saint, 4 avril 397, à cinq heures du soir, saint Ambroise se mit en prières, les mains étendues en forme de croix, et prononça des paroles qu'on n'entendait pas. Il resta dans cette posture jusque après minuit. A ce moment, l'évêque de Verceil, saint Honorat, qui goûtait un peu de repos à un étage supérieur, s'entendit appeler trois fois par une voix qui disait : Lève-toi promptement, il va partir. L'évêque se hâta de descendre, et administra le saint viatique au malade, qui mourut immédiatement après, âgé d'environ cinquante-sept ans. Son corps fut aussitôt transporté à la grande église, où il resta la nuit suivante. C'était pendant cette nuit qu'on administrait le baptême ; plusieurs enfans, au sortir des fonts, s'écrièrent qu'ils apercevaient le saint évêque, les uns en chaire, les autres au milieu de l'église. Le jour de Pâques, après la célébration des saints mystères, on leva le corps pour le porter à la basilique Ambrosienne, où il fut enterré. Il y eut à cette cérémonie une foule immense où les païens et les juifs se mêlèrent avec les chrétiens, et de tous côtés on jetait des mouchoirs pour les faire toucher au corps. Le jour même de sa mort il apparut en Orient à plusieurs saints personnages, comme on l'apprit bientôt

après par une lettre datée du vendredi saint, et que son successeur garda précieusement.

Saint Ambroise a laissé un grand nombre d'ouvrages pleins de force, de vivacité et d'onction. Les uns sont des commentaires ou des traités sur l'Écriture sainte, les autres des livres sur différentes matières de dogme ou de morale. On trouve parmi les premiers beaucoup d'écrits sur la Genèse, savoir : un ouvrage sur les six jours de la création imité en partie de saint Basile ; des traités sur le paradis terrestre, sur Abel et Caïn, sur Noé et l'arche, sur Abraham, sur Isaac, sur Jacob, sur Joseph, et sur la bénédiction des patriarches ou la prophétie de Jacob. Ces différents traités contiennent des explications historiques accompagnées de réflexions morales sur les vertus dont les patriarches ont donné l'exemple. Le reste des ouvrages sur l'Écriture comprend un traité sur Élie ou le jeûne, un autre sur Naboth contre l'avarice des riches, le livre sur Tobie contre l'usure, quatre livres sur les plaintes ou les interpellations de Job et de David, où il montre que la prospérité des méchans sur la terre n'est point un véritable bonheur, plusieurs homélies sur les Psaumes, l'Apologie de David, et dix livres de commentaires sur l'Évangile de saint Luc.

Les ouvrages dogmatiques de saint Ambroise sont les cinq livres de la Foi ou de la Trinité contre les ariens ; le traité du Saint-Esprit contre les macédoniens, le traité de l'Incarnation, où il combat les ariens et les apollinaristes en montrant que Jésus-Christ est tout à la fois vrai Dieu et homme parfait ; et enfin les deux livres de la Pénitence contre l'hérésie des novatiens. On peut ranger dans la même classe les traités des Mystères et des Sacremens, qui contiennent des instructions pour les nouveaux baptisés sur les cérémonies et les effets du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie. Parmi les ouvrages de morale on doit citer avant tout l'excellent traité des Devoirs du clergé, où l'on trouve une explication complète et lumi-

neuse des principes et des règles de la morale chrétienne, dont il fait voir la supériorité sur les maximes des philosophes. Les autres ouvrages sont le livre sur le Bonheur de la mort, un autre sur la Fuite du monde, et plusieurs traités sur la Virginité. Enfin on a de saint Ambroise deux livres ou plutôt deux sermons sur la mort de son frère Satyre, les oraisons funèbres de Valentinien et de Théodose, quelques hymnes et un grand nombre de lettres sur différens sujets.

Saint Augustin avait été élevé à l'épiscopat deux ans avant la mort de saint Ambroise, et l'année même de la mort de Théodose. Un vif éclat s'attachait dès lors au nom de cet illustre docteur, qui avait déjà signalé par tant de glorieux travaux ses premiers pas dans la carrière du saint ministère. Valère, son évêque, craignait avec raison qu'on ne vint l'enlever pour le placer sur le siège d'une autre église, et il s'était vu obligé en effet de le cacher un jour pour le dérober aux recherches de quelques fidèles venus à Hippone dans cette intention. Ses inquiétudes augmentaient à mesure qu'il sentait plus vivement lui-même le poids de sa vieillesse et de ses infirmités. Il s'adressa donc en secret à l'évêque de Carthage pour obtenir qu'Augustin fût ordonné comme son coadjuteur. Ayant reçu une réponse favorable, il pria Mégalien, évêque de Calame et primat de Numidie (1), de venir visiter l'église d'Hippone, et quand il fut arrivé, il lui fit connaître son intention ainsi qu'à d'autres prélats qui se trouvaient présens. Tout le peuple applaudit par des acclamations. Mais le primat cédant à des préventions inexplicables, refusa d'imposer les mains au saint prêtre ; il alla même jusqu'à diriger contre lui une accusation dans

(1) L'évêque de Carthage, en qualité de primat d'Afrique, étendait sa juridiction sur la Mauritanie et la Numidie, aussi bien que sur l'Afrique proconsulaire. Mais il y avait dans chacune de ces provinces des évêques qui avaient le rang de métropolitain et qui prenaient aussi le titre de primat.

laquelle l'odieux le disputait au ridicule. Un pain que saint Augustin avait envoyé comme eulogie à une femme chrétienne en fut le prétexte : Mégalien prétendit que c'était un philtre destiné à exciter dans le cœur de cette femme une passion adultère du consentement même de son mari. Sommé par les évêques de prouver cette absurde imputation, Mégalien, réduit au silence, sollicita et obtint son pardon, et rendit lui-même hommage à l'innocence d'Augustin en l'ordonnant évêque. Celui-ci toutefois n'accepta point cette dignité sans une extrême répugnance. Il alléguait pour s'en défendre que l'usage de l'Église ne permettait pas d'ordonner ainsi un évêque du vivant d'un autre. Mais on lui opposa divers exemples dont l'autorité lui ôta tout prétexte, et il ne crut pas devoir pousser la résistance jusqu'à l'opiniâtreté. Il reconnut depuis que sa promotion avait été faite contrairement à une disposition contenue au huitième canon du concile de Nicée, mais incidemment, de sorte qu'elle avait pu facilement lui échapper aussi bien qu'à Valère. Cette ordination eut lieu vers la fête de Noël, en 395 (1).

Saint Augustin avait alors quarante et un ans; il était dans toute la force de son génie, et sa promotion à l'épiscopat donna à son zèle une nouvelle impulsion. L'église d'Afrique avait à combattre de nombreux ennemis : outre les païens et les manichéens qui s'y maintenaient toujours, les donatistes s'étaient multipliés dans cette contrée au point d'y compter plus de quatre cents évêques. Mais la division s'était introduite dans le parti, et l'on y comptait plusieurs fractions diverses qui se condamnaient réciproquement et qui toutes prétendaient être la seule véritable Église. Les deux principales sectes étaient celles des primianistes et des maximianistes. Ces derniers reconnaissaient pour chef un certain Maximien, qu'ils avaient élu évêque de Carthage, dans une assemblée de cent évêques

(1) Aug. *Contra Cresc.* lib. IV. — Possid. *Vit. August.*

où Primien, second successeur de Donat, avait été déposé. De son côté, Primien avait fait condamner son compétiteur dans un conciliabule de Bagaïe en Numidie, par trois cents évêques de cette province et de la Mauritanie. La scission entre les deux partis était telle, que les primianistes, qui se prétendaient catholiques, invoquaient pour faire chasser leurs adversaires, les lois portées sous le règne de Théodose contre les hérétiques. Ils parvinrent en plusieurs lieux à les faire déposséder de leurs églises par l'autorité des magistrats (1).

Saint Augustin déployait une activité infatigable, et ne négligeait aucun moyen pour essayer de ramener les hérétiques. Il les combattait par ses écrits, par ses discours et dans des conférences publiques avec leurs principaux chefs. Il n'était encore que simple prêtre lorsque, sur les vives instances des fidèles, il avait proposé une discussion de ce genre à un prêtre manichéen nommé Fortunat, qui était venu s'établir à Hippone, où il avait fait quelques disciples. La conférence avait duré deux jours, en présence d'une foule considérable; et le saint docteur avait fait ressortir avec tant d'évidence les absurdités et les contradictions de la doctrine des manichéens, que Fortunat s'était vu contraint d'avouer qu'il n'avait rien de solide à répondre. La défaite d'un sectaire si vanté fit comprendre à ses partisans la faiblesse de la secte qu'il avait si mal défendue. Il en eut tant de confusion qu'il abandonna le séjour d'Hippone pour n'y plus reparaitre.

Avertis sans doute par ce résultat, les chefs des donatistes évitèrent long-temps de se compromettre dans des discussions publiques avec saint Augustin. Il fit tous ses efforts pour déterminer Proculéien, évêque donatiste d'Hippone, à accepter une conférence où l'on examinerait toutes les difficultés sans amertume et sans prévention. Il lui offrit de conférer seul à seul, ou par lettre, ou devant des

(1) Aug. *Contra Cresc.* lib. IV.

témoins dont il lui laissait le choix. Si l'on redoute, ajoutait-il, le faible avantage que pourraient nous donner les lettres humaines, nous avons des prélats catholiques qui ne les ont point étudiées, j'en prierai quelqu'un de prendre ma place. Mais il ne put rien obtenir. Il ne réussit pas davantage auprès de quelques autres à qui il écrivit pour le même objet. Il s'appliqua donc à ramener le peuple, qui semblait montrer moins d'obstination. La plupart des sectaires venaient à ses discours avec autant d'empressement que les fidèles; ils rendaient compte de sa doctrine à leurs chefs, et lui rapportaient leurs réponses. Le saint docteur les écoutait avec patience, et il y répliquait avec une douceur inaltérable. Il avait aussi composé pour l'instruction du peuple, avant d'être évêque, des cantiques d'un style simple et à la portée de tous, où il combattait toutes les erreurs des donatistes. Ces cantiques étaient en vers acrostiches et en latin; car le bas peuple lui-même entendait cette langue, bien qu'il continuât toujours à parler la langue punique.

Cependant les donatistes se virent forcés quelquefois de consentir à des conférences qu'ils ne pouvaient refuser sans compromettre leur cause aux yeux de leurs partisans; mais elles produisirent peu de fruits. Un jour qu'il était venu à Tuburse conférer avec Glorius, Éleusius et quelques autres donatistes, ils lui objectèrent les actes du conciliabule de Carthage qui avait condamné Cécilien, et insistèrent sur le crime qu'on imputait à Félix d'Aptonge, son consécrateur, d'avoir livré les saintes Écritures. Il s'efforça vainement de les convaincre, en leur montrant que ce dernier avait été pleinement justifié par des informations juridiques; que Cécilien, condamné contre toutes les formes par des évêques passionnés, dont plusieurs s'étaient eux-mêmes reconnus coupables du crime des traditeurs, avait été ensuite absous par les conciles de Rome et d'Arles, et qu'il n'avait jamais cessé d'être dans la communion de l'Église romaine,

où a toujours été, dit-il, la primauté de la chaire apostolique. Une autre fois, Fortunius, évêque donatiste de Tuburse, poussa la mauvaise foi jusqu'à soutenir contre l'évidence des faits qu'il était en communion avec toutes les églises; il prétendit ensuite que le concile de Sardique avait communiqué avec Donat et les évêques de son parti, et il produisit même des actes à l'appui de cette assertion; mais saint Augustin les ayant examinés avec attention, et voyant que le pape Jules et saint Athanase y étaient condamnés, il reconnut et montra sans peine que ces actes étaient ceux d'un concile arien, probablement celui de Philippopolis, qui avait pris en effet le nom de concile de Sardique (1).

L'audace et l'obstination des donatistes s'accrurent vers cette époque à la faveur des troubles occasionnés en Afrique par la révolte de Gildon, qui eut lieu en 397, et qui ne fut comprimée que l'année suivante. Il était fils d'un petit prince de Mauritanie, allié de l'empire. Un de ses frères, nommé Firmus, avait déjà donné l'exemple de la rébellion sous Valentinien I^{er}; et comme Gildon était alors demeuré fidèle aux Romains, Théodose lui avait donné le titre de comte, et l'avait placé à la tête de l'armée d'Afrique. Après la mort de ce prince, il se révolta lui-même contre Honorius. Son frère Mascezel le quitta et vint en Italie, laissant en Afrique ses deux fils, que leur oncle barbare fit mourir. Stilicon lui confia cinq mille hommes de troupes pour faire la guerre à Gildon, qui en avait soixante-dix mille sous ses ordres. Avec des forces si disproportionnées, Mascezel plaça toute sa confiance dans le secours du ciel. Il avait emmené avec lui quelques moines de l'île Capraria, et il passait les jours et les nuits en prières. Arrivé en présence de l'armée de son frère, la crainte s'empara néanmoins de son esprit; et il était sur le point d'ordonner la retraite, lorsque la

(1) August. *Epist.* XLIII et XLIV.

nuît saint Ambroise lui apparut, frappant la terre et répétant par trois fois ce mot : Ici ! Mascezel attendit trois jours et marcha à l'ennemi. Avant d'engager l'action, il proposa la paix aux soldats ennemis des premiers rangs, et blessa au bras un porte-enseigne qui provoquait ses compagnons d'armes à la résistance. Cette blessure ayant forcé celui qui l'avait reçue d'incliner l'étendard qu'il portait, on crut dans les autres rangs que c'était un signe de soumission. Aussitôt l'armée de Gildon se rompit, et la plus grande partie de ses troupes l'abandonnèrent. Il fut lui-même bientôt arrêté dans sa fuite et s'étrangla. Les donatistes avaient embrassé le parti de Gildon, qui de son côté se déclara leur protecteur. Un de leurs évêques, Optat de Thamagude, dans la province de Carthage, s'était déjà depuis long-temps fait remarquer par ses violences contre les catholiques. Pendant dix ans il leur fit la guerre à la tête d'une troupe armée, et commit toutes sortes d'excès qui le rendirent odieux même à une partie des sectaires. Arrêté enfin et jeté en prison après la défaite de Gildon, il y mourut cette année même. et ses partisans fanatiques lui donnèrent le titre de martyr. Ces violences donnèrent lieu à une loi de l'an 398 dont nous avons déjà parlé, et qui avait pour but de mettre les églises à l'abri des attaques des païens et des hérétiques.

La révolte de Gildon et les troubles qui en furent la suite n'empêchèrent pas Aurélius, évêque de Carthage, de convoquer un concile qui fut tenu en cette ville l'an 397. et auquel assistèrent quarante évêques. On y fit cinquante canons sur différentes matières de discipline, principalement sur les ordinations, sur le baptême et la pénitence, sur les jugemens ecclésiastiques, sur les fonctions et les devoirs des clercs. On ordonna que chaque année il se tiendrait un concile à Carthage, où toutes les provinces enverraient des députés, et que tous les évêques seraient instruits par celui de Carthage du jour où devrait se cé-

lébrer la fête de Pâques. On confirma l'ancienne règle qui exigeait seulement trois évêques pour l'ordination d'un autre, en prescrivant d'en appeler un plus grand nombre si des oppositions s'élèvent contre l'élection. On voit dans ce canon que l'évêque de Carthage faisait presque tous les dimanches des ordinations d'évêques, parce qu'il avait le droit en sa qualité de primat de se réserver toutes celles de la province; et on lui permit à ce titre d'élever à l'épiscopat des prêtres de tous les diocèses, sans avoir obtenu la permission de l'évêque. On défendit la translation des évêques d'un siège à un autre. On fixa l'âge de vingt-cinq ans accomplis pour l'ordination des diacres. On ordonna que l'évêque appellerait cinq évêques voisins pour juger un prêtre, et deux pour un diacre. On fit défense aux clercs d'entrer dans les hôtelleries pour boire ou manger, si ce n'est par nécessité en voyageant. On leur défendit aussi de demeurer avec d'autres femmes que leurs mères, aïeules, tantes, sœurs et nièces, ou celles de leurs parentes qui habitaient chez eux avant leur ordination. On défendit aux évêques de quitter l'Afrique sans l'autorisation par écrit du métropolitain, et aux clercs de séjourner hors du lieu de leur résidence, si ce n'est pour des motifs approuvés par les évêques ou les prêtres. Tout trafic sordide est interdit aux évêques, aux prêtres, aux diacres et aux clercs; et l'on statue que ceux qui, n'ayant rien au temps de leur ordination, auront acquis ensuite des héritages, seront réputés usurpateurs des biens sacrés, à moins qu'ils ne les donnent à l'Eglise; on leur permet seulement de disposer des propriétés qui leur seront venues par succession ou par donation, en leur prescrivant toutefois de n'en disposer qu'en faveur des catholiques. L'âge requis pour la consécration des vierges fut fixé à vingt-cinq ans; et l'on recommande à l'évêque d'avoir soin après la mort de leurs parens de les placer dans des monastères ou auprès de quelques femmes vertueuses; ce qui montre qu'il y avait des vierges vivant en commu-

nauté et d'autres dans des maisons particulières. Parmi les autres décrets, on peut remarquer celui qui défend de mettre l'eucharistie dans la bouche des morts. Le concile renouvela aussi la défense déjà portée contre les agapes, et dressa un catalogue des livres saints semblable en tout point à celui qui est reçu aujourd'hui dans l'Église. Tels sont les principaux réglemens de ce concile que l'on compte pour le troisième de Carthage.

Quand la paix fut rétablie en Afrique par la défaite de Gildon, un autre concile se tint à Carthage vers la fin de l'an 388, et il s'y trouva jusqu'à deux cent quatorze évêques. On y fit cent quatre canons, dont la plupart regardent les ordinations et les devoirs du clergé. Le premier ordonne qu'avant d'imposer les mains à l'évêque on examine ses mœurs et sa doctrine, et il détermine les points principaux de cet examen, qui est presque semblable à celui qui précède encore aujourd'hui la consécration épiscopale. Le concile règle ensuite la cérémonie des ordinations; et l'on voit que les paroles prescrites pour les ordres mineurs sont encore celles que l'évêque prononce aujourd'hui. Une grande simplicité de vie est recommandée aux évêques; on leur défend de s'occuper des affaires temporelles, et on trace les règles qu'ils doivent suivre dans leur administration. Un canon prescrit aux diacres de porter l'aube pendant l'oblation ou la lecture; c'est le plus ancien règlement où il soit fait mention des habits destinés au service divin; mais on voit par d'autres témoignages que depuis long-temps on employait pour les fonctions du ministère des habits qui n'étaient point aux usages ordinaires. Des habitudes de vie réglées, décentes, pleines de modestie et de réserve sont rigoureusement exigées de tous les clercs; et on leur recommande, quel que soit leur mérite, d'exercer une profession pour suffire à leurs besoins. Il leur est défendu de porter la barbe et les cheveux longs. L'excommunication est prononcée contre les fidèles qui auront com-

communiqué ou prié avec un excommunié, et contre celui qui aura assisté aux spectacles un jour de fête au lieu de se rendre à l'office divin. Il est recommandé aux époux de garder par respect la continence pendant la première nuit qui suit la bénédiction nuptiale. On doit remarquer encore le canon qui ordonne d'excommunier comme meurtriers des pauvres ceux qui refusent à l'Église les oblations destinées à les secourir.

Cette même année 398 l'empereur Honorius envoya en Afrique deux comtes, Jovius et Gaudence, pour assurer l'exécution des lois rendues contre le paganisme. Ils détruisirent les temples et les idoles qui existaient à Carthage. L'évêque Aurélius sur la demande du peuple consacra au culte chrétien un temple magnifique dédié à la déesse céleste que l'on croit être Cybèle ou plutôt Junon. Ce temple, fermé depuis long-temps, était environné de ronces et d'épines que les païens prétendaient servir de retraite à des dragons et à des serpens qui devaient le défendre contre les profanateurs. Après avoir déblayé la place, Aurélius le convertit en église, et y mit sa chaire épiscopale. Beaucoup de païens se décidèrent alors à embrasser le christianisme; mais en d'autres endroits ils s'opposèrent avec fureur à la destruction de leurs idoles, et l'on a vu qu'à Suffecte soixante chrétiens furent massacrés pour avoir brisé une idole d'Hercule. Ces violences déterminèrent les évêques du concile de Carthage, tenu l'an 400, à décider que l'on s'adresserait à l'empereur pour réclamer la destruction des idoles qui existaient encore dans les campagnes, l'abolition des festins sacrés et de tous les restes de l'idolâtrie. Ils décidèrent aussi qu'on demanderait l'intervention de l'autorité impériale pour assurer l'exécution des jugemens canoniques rendus contre les ecclésiastiques, et Honorius publia en effet dans ce but une loi dont nous avons déjà parlé. Ce concile, que l'on compte pour le cinquième de Carthage, et treize autres canons sur divers points de discipline.

On défendit d'appeler les clercs en justice pour y rendre témoignage. On ordonna que l'évêque chargé de prendre soin d'une église pendant la vacance, et qui, par cette raison, était nommé intercesseur ou visiteur, devrait pourvoir d'un titulaire dans l'intervalle d'un an, faute de quoi on désignerait un autre intercesseur. Le sixième canon prescrit de baptiser sans scrupule ceux dont le baptême n'est pas prouvé d'une manière certaine, et un autre renouvelle la loi de la continence pour les évêques, les prêtres et les diacres.

Saint Augustin assistait à ces différens conciles et prit sans doute une grande part à leurs travaux. Depuis son élévation à l'épiscopat, les soins plus étendus qu'il donnait au gouvernement de l'église d'Hippone ne l'avaient pas empêché de composer plusieurs écrits importants. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les deux livres adressés à Simplicien, évêque de Milan, et contenant la solution de plusieurs questions que ce dernier lui avait proposées touchant divers passages de l'Écriture. Le livre du Combat chrétien suivit de près ; c'est un ensemble de préceptes et d'instructions sur les moyens de résister efficacement aux attaques du démon. Il est écrit d'un style simple, à la portée de tous les fidèles, et on y trouve une explication du symbole avec une réfutation des hérésies, principalement du manichéisme. Saint Augustin composa vers le même temps son livre contre la fameuse Épître de Manès, qui renfermait en substance toutes les erreurs de cet hérésiarque, et que ses disciples nommaient pour cette raison l'Épître du fondement. Ce travail du saint docteur a deux parties bien distinctes ; la première est une discussion complète du commencement de l'Épître, qui se trouve rapporté en entier ; la seconde se compose de simples notes sur le reste, notes qui devaient être développées plus tard. C'est là que saint Augustin expose les principales raisons de sa soumission à l'Église catholique, savoir : le consentement des peuples ; l'autorité résultant

de l'antiquité et des miracles, la succession non interrompue du siège apostolique, et cette éclatante notoriété qui fait que lorsqu'on demande où est l'Église catholique, nul hérétique n'ose indiquer la secte à laquelle il appartient.

Des monastères commençaient à s'établir à Carthage, et tandis qu'une partie des moines travaillaient pour subvenir à leurs besoins, d'autres prétendaient se conformer davantage aux règles de l'Évangile en renonçant au travail pour vivre des dons des fidèles. Il était résulté de là des discussions et des dissidences même parmi les simples laïques. A la prière de l'évêque de Carthage, saint Augustin écrivit un traité sur le travail des moines, où il montre que si les ministres de l'autel doivent être nourris par le peuple, il n'en est pas ainsi des moines, qui, ne faisant point partie du clergé, doivent observer le précepte de saint Paul qui oblige au travail tous les fidèles. Il montre les dangers d'une vie inoccupée dans les monastères, l'utilité du travail pour la perfection des moines qui ont été riches et oisifs dans le monde, et il observe surtout avec sagesse qu'un grand nombre étant sortis d'une condition basse, ayant été artisans, laboureurs ou même esclaves, ils auraient à craindre de tomber bientôt dans la mollesse et le relâchement en passant d'une vie laborieuse à une retraite pleine de loisirs. Il se plaint que la gloire de la vie monastique était obscurcie par les désordres de plusieurs vagabonds qui, prenant le nom et l'habit de moines sans être attachés à aucun monastère, parcouraient les provinces sous divers prétextes, et trompaient les fidèles pour en obtenir des aumônes. Il est probable que ces moines oisifs et vagabonds appartenaient à la secte des massaliens. Saint Augustin nous apprend dans cet écrit que les devoirs de la charité l'obligeaient à s'occuper d'une multitude d'affaires soumises à son arbitrage par les fidèles.

Comme les païens condamnaient le christianisme parce qu'il oblige à croire des vérités que l'on ne peut décou-

vrir ni par les sens ni par la raison, saint Augustin réfuta cette objection populaire par un petit traité de la Foi de choses non évidentes, où il montre d'une part qu'on ne peut refuser de croire une foule de choses que l'on ne voit point, sans renverser tous les fondemens et tous les liens de la société civile, et d'autre part que dans le christianisme la foi aux choses invisibles est appuyée sur des preuves sensibles et à la portée de tous les esprits. C'est encore contre les païens qu'il dirigea le premier de ses quatre livres sur la conformité des évangélistes. Il y réfute les sectateurs de la doctrine néoplatonicienne, qui, reconnaissant la haute sagesse de Jésus-Christ, soutenaient que ses disciples avaient ajouté à sa doctrine en lui attribuant la divinité et en proscrivant le culte des autres dieux. Saint Augustin démontre victorieusement la divinité de Jésus-Christ par l'accomplissement des prophéties relatives à la conversion des Gentils et à la ruine de l'idolâtrie, que les dernières lois impériales achevaient de consommer. Les trois autres livres sont consacrés à l'explication des contradictions apparentes que l'on rencontre prochain aux évangélistes.

Le génie de saint Augustin ne se montra jamais plus fécond qu'à cette époque. Sur la demande du diacre Deo Gratias, il composa un traité du Catéchisme ou de l'instruction des catéchumènes, dans lequel il expose les règles à suivre pour cette sorte d'enseignement et la substance des leçons qu'il doit renfermer. Il travaillait dans le même temps à son traité de la Doctrine chrétienne c'est-à-dire de la manière d'expliquer les saintes Écritures, ainsi qu'à son grand ouvrage de la Trinité ; mais ils ne furent achevés l'un et l'autre que beaucoup plus tard. Ce fut aussi dans les premières années de son épiscopat et vers l'an 400 qu'il écrivit et publia ses Confessions. Ce ouvrage admirable se compose de treize livres, dont les dix premiers contiennent l'histoire de sa vie, et les trois derniers des méditations pleines d'une haute philosophie.

sur le sens allégorique du commencement de la Genèse, qu'il entreprit plus tard d'expliquer littéralement dans un autre ouvrage divisé en douze livres et dirigé surtout contre les manichéens. Les Annotations sur le livre de Job et les Questions sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc parurent à peu près dans le même temps que le livre des Confessions. Un évêque manichéen, nommé Fauste, venait de faire un écrit contre la foi catholique; saint Augustin, sur la demande des fidèles, lui répondit par un ouvrage divisé en trente-trois livres, qui contient une réfutation péremptoire de toutes les objections des manichéens contre l'Ancien-Testament.

Il écrivit vers l'an 401 son livre sur le Bien du mariage en réponse à quelques disciples de Jovinien qui, malgré la condamnation de leur maître à Rome, prétendaient encore qu'on ne pouvait louer la virginité qu'en blâmant le mariage. Le saint docteur montre que le mariage est un état bon en lui-même, à cause des enfans qu'il donne à l'Église, de la fidélité que les époux se gardent réciproquement, et du sacrement qui rend le lien conjugal indissoluble. Mais il fit voir ensuite l'excellence de la virginité par un traité spécial qu'il publia bientôt après. Il faut rapporter au même temps les lettres en réponse aux questions de Janvier. Elles roulent sur les divers usages de l'Église, dont saint Augustin donne l'explication, recommandant l'observation de ceux qui sont prescrits, et laissant à la dévotion de chacun les pratiques qui ne sont ni d'obligation ni de conseil, comme de communier tous les jours ou de s'en abstenir quelquefois par respect. On voit dans ces lettres qu'il existait quelque diversité entre les églises sur plusieurs points de discipline. En quelques endroits, on ne jeûnait pas les samedis de Carême; ailleurs, on offrait deux fois le sacrifice le jeudi saint, une fois le matin et une fois le soir après souper, seul cas où il fût dès lors permis de communier sans être à jeun. Dans certaines églises on communiait tous les jours, en d'autres

à certains jours seulement. Il y avait des lieux où l'on offrait tous les jours le saint sacrifice, tandis qu'en d'autres endroits on ne l'offrait que le samedi et le dimanche. Sur tous ces points le saint évêque établit cette règle qu'un chrétien sage doit se conformer à l'usage de l'église où il se trouve. Parmi les pratiques universellement suivies, il cite la célébration annuelle de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte, qu'il fait remonter aux apôtres, le jeûne des quarante jours avant la Pâque, suivie de cinquante jours de réjouissance jusqu'à la Pentecôte, et le chant de l'*Alleluia* dans le temps pascal.

Parménien, évêque donatiste de Carthage, avait laissé, outre les livres déjà réfutés par saint Optat, une lettre où il soutenait la doctrine de son parti contre un autre donatiste nommé Tychonius, qui avait reconnu que l'Église devait être répandue par toute la terre, et que les fautes des méchants ne pouvaient empêcher à cet égard l'effet des promesses divines. Saint Augustin sur les instances des catholiques répondit à la lettre de Parménien dans un traité divisé en trois livres. Il montre que les bons ne contractent aucune souillure par le seul fait de l'union avec les pécheurs dans la même église et dans la participation aux mêmes sacremens. Car c'est Dieu et non l'homme qui est le principe et le dispensateur de la grâce. Le sacrifice offert par des mains indignes n'en est pas moins saint ; la parole divine transmise par une bouche impure ne cesse pas pour cela d'être la vérité ; l'état de la conscience du prêtre ne saurait changer l'ordre que Dieu a établi et par suite duquel la sanctification est attachée aux sacremens lorsqu'ils sont reçus dans les dispositions requises. C'est à lui-même et non aux fidèles que nuit le ministre prévaricateur. Pour devenir complice des fautes dont il s'est rendu coupable, il ne suffit pas de communiquer avec lui, il faudrait encore consentir à son péché. Saint Augustin explique ensuite divers passages de l'Écriture sur lesquels s'appuyaient les donatistes pour

établir leurs erreurs, et il montre que ni les prophètes, ni les apôtres, ni Jésus-Christ lui-même, ne se sont point séparés de la société des pécheurs qu'ils reprenaient.

Saint Augustin traite ensuite la question du baptême des hérétiques dans un ouvrage spécial divisé en sept livres. Développant les principes qu'il avait posés dans sa réponse à Parménien, il établit que c'est l'Eglise ou plutôt Jésus-Christ lui-même qui confère le baptême par les mains du ministre quel qu'il soit ; que l'efficacité du sacrement est attachée au signe institué par Jésus-Christ et non pas aux mérites du ministre, d'où il conclut que le baptême n'en est pas moins valide pour être conféré par des mains indignes, et que les mauvaises dispositions de ceux qui le reçoivent ne détruisent point la réalité du sacrement, bien qu'elles l'empêchent de produire la grâce. Les enfans, ajoute le saint docteur, ne sont capables ni de la foi ni des bonnes œuvres, et cependant on les baptise. Quant au point de savoir si celui qui n'a pas reçu le baptême peut le conférer valablement, saint Augustin déclare qu'il attend la décision d'un concile, mais qu'il incline pour l'affirmative : c'est en ce sens en effet que l'Eglise universelle a décidé depuis la question. Comme les donatistes, pour soutenir leurs erreurs, s'autorisaient du sentiment de saint Cyprien, saint Augustin leur répond : « Ce n'est pas mon sentiment que j'oppose à saint Cyprien, mais celui de l'Eglise universelle, qu'il eût certainement embrassé s'il l'eût mieux connu. Il avouait lui-même que la coutume de l'Eglise avant Agrippin lui était contraire ; il n'a point condamné les hérétiques convertis qui étaient morts sans avoir été rebaptisés ; enfin il ne s'est pas séparé des évêques qui soutenaient contre lui l'ancien usage. En restant uni avec eux par la charité, il a condamné d'avance le schisme de Donat, et montré par son exemple qu'on ne doit point se séparer pour cause de diversité dans les opinions, tant que l'autorité suprême de l'Eglise n'a pas prononcé. » Du reste, le saint docteur justifie saint

Cyprien par l'obscurité qui régnait de son temps sur cette question, regardée par lui comme un point de discipline sur lequel chaque église lui paraissait libre de conserver ses usages.

Saint Augustin fut encore obligé d'établir les mêmes principes et de combattre les mêmes erreurs dans les deux livres qu'il composa bientôt après en réponse à un écrit que Pétilien, évêque donatiste de Cirthe ou Constantine, venait de publier pour établir les doctrines de sa secte. Celui-ci voulut répliquer ; mais il ne fit qu'accumuler des injures et des calomnies, et saint Augustin répondit par un troisième livre où il représente à son adversaire qu'en matière de discussions religieuses les reproches personnels sont déplacés, et qu'on doit oublier l'homme pour ne songer qu'à la cause de Dieu. Il composa peu après son livre de l'Unité de l'Église, qu'il adressa en forme de lettres aux fidèles de son diocèse. Il y traite la question de la véritable Église, et montre par l'Écriture, qu'aux termes des promesses divines, elle doit être répandue par toute la terre ; d'où il conclut qu'elle n'est pas parmi les donatistes, dont la secte était concentrée sur un point de l'Afrique. Ces derniers ouvrages furent publiés vers l'an 402. Enfin quatre ans plus tard, il réfuta de nouveau les erreurs des donatistes dans les quatre livres qu'il publia contre un rhéteur nommé Cresconius, qui entreprit la défense du livre de Pétilien. Tels furent les glorieux travaux qui signalèrent les premières années de l'épiscopat de saint Augustin.

Le génie et les vertus de saint Chrysostome ne brillaient pas avec moins d'éclat sur le siège épiscopal de Constantinople. Le patriarche Nectaire étant mort vers la fin de l'année 397, on fut quelque temps sans pouvoir s'accorder sur le choix de son successeur ; et des clercs ambitieux ne rougissaient pas de descendre aux bassesses les plus indignes pour se concilier les suffrages des grands et du peuple. Alors l'eunuque Eutrope, qui gouvernait l'em-

pereur Arcade, proposa saint Jean Chrysostome, dont la réputation était répandue dans tout l'Orient, et dont il avait lui-même connu le mérite dans un voyage qu'il avait fait à Antioche. Cette proposition réunit aussitôt les suffrages unanimes du peuple et du clergé. Mais, comme on pouvait craindre quelque résistance de la part du peuple d'Antioche, Eutrope écrivit au comte d'Orient d'user d'adresse pour enlever secrètement le saint prêtre. Le comte pria Chrysostome, sous prétexte de quelque affaire, de venir le trouver dans une église près de la porte Romaine. Là, il le prit dans sa voiture et le conduisit en grande diligence jusqu'à un lieu convenu, où il le remit entre les mains de quelques officiers, qui l'emmenèrent à Constantinople. L'empereur Arcade, pour rendre l'ordination plus solennelle, avait appelé Théophile d'Alexandrie, comme l'évêque du premier siège de l'Orient. Le mérite de saint Chrysostome excita la jalousie de ce patriarche, avide de domination, et qui voulait sur le siège de Constantinople un évêque dévoué à ses intérêts ou du moins incapable de contrebalancer son influence. Il entreprit donc de s'opposer à l'ordination du saint docteur et de faire élire un prêtre de son clergé. Mais Eutrope employa son crédit pour vaincre cette opposition. Il mit Théophile dans l'alternative, ou d'approuver le choix unanime du peuple, ou de répondre devant les autres évêques à différentes accusations dirigées contre lui. Effrayé par cette menace, l'évêque d'Alexandrie céda et imposa lui-même les mains à saint Jean Chrysostome, dont l'ordination eut lieu le 26 février 398 (1).

Le premier discours prononcé par le saint évêque n'a pas été conservé; il avait pour texte le combat de David contre le géant Goliath, sujet fécond en analogies avec l'état de l'église de Constantinople, qui avait encore à combattre des ennemis nombreux, marcionites, mani-

(1) Socr. lib. VI. — Sozom. VIII. — Pallad. *Vit. Chrysost.*

chéens, valentiniens, macédoniens et anoméens. Ce fut en particulier contre ces derniers que saint Jean Chrysostome dirigea son second discours, où l'on remarque les plus touchans témoignages d'affection pour ses auditeurs : « Je ne vous ai parlé qu'une fois, leur dit-il, et déjà j'aime cette église comme si j'avais été nourri dans son sein ; car quelle âme de pierre ne serait attirée vers vous ? Qui n'admirerait l'ardeur de votre zèle, la constance de votre foi, et cette inépuisable charité qui vous unit comme des frères, pour se reporter ensuite si vive et si durable sur ceux que Dieu a chargés du soin de vous instruire ? Oui, vous m'êtes aussi chers que cette autre église qui m'a vu naître ; elle est sœur de la vôtre ; vous le montrez par la conformité de vos œuvres. Si elle vous a précédés dans la foi, si ses assemblées sont plus nombreuses, vous l'emportez par les efforts de votre courage. Ici, de toute part les loups environnent le bercail, et néanmoins le troupeau ne diminue pas ; vous résistez à la contagion de l'hérésie. » En effet, quoique les ariens et les autres sectaires n'osassent tenir publiquement leurs assemblées dans Constantinople, le pays en était rempli ; et l'empereur Arcade, pour seconder le zèle de saint Chrysostome, publia la même année une loi qui défendait spécialement aux eunomiens et aux montanistes de s'assembler même à la campagne, sous peine de confiscation des lieux, et qui prononçait la peine de mort contre ceux qui garderaient les livres de ces hérétiques.

Par une autre loi du 27 juillet 398, l'empereur, à l'instigation d'Eutrope, sous prétexte de réformer quelques abus, supprima le droit d'asile dans les églises. Il est vrai que les clercs et les moines montraient quelquefois un zèle plus ardent que sage à protéger les personnes poursuivies pour crimes ou pour dettes. Mais il faut remarquer aussi que la rigueur des pénitences canoniques opposait au crime une digue non moins puissante que les châtimens de la justice humaine ; et si des mesures pouvaient

être nécessaires pour empêcher le renouvellement des abus, nulle raison ne pouvait légitimer la suppression d'un privilège dont les temples païens avaient même joui, qui était d'ailleurs consacré en faveur des églises par une ancienne possession, et qui offrait enfin un refuge à des accusés innocens, trop souvent victimes des soupçons ou des caprices arbitraires du despotisme. Aussi assure-t-on qu'Eutrope, en cette circonstance, ne céda qu'à une pensée de vengeance particulière contre la femme de Timase, fameux capitaine récemment exilé, laquelle s'était réfugiée dans une église pour se soustraire aux persécutions de ce ministre.

Si tel fut en réalité le motif qui détermina Eutrope à prononcer l'abolition du droit d'asile, il ne tarda pas à expier cruellement sa faute. Esclave d'abord, puis eunuque du palais, il devait sa haute faveur à l'impératrice Eudoxie, dont il avait puissamment contribué à faciliter le mariage et le couronnement, bien qu'elle fût d'origine barbare. Grâce à l'appui de cette princesse, il avait pu obtenir le titre de grand chambellan, la dignité de patrice, et même, par un exemple qui ne se vit jamais pour un autre eunuque, il avait été nommé consul. Sa fortune particulière était immense, et s'augmentait chaque jour par les confiscations et par la vente des emplois publics. Mais il avait un ennemi dans le commandant général de l'armée, Gaïnas, Goth d'origine, qui mit tout en œuvre pour le perdre. Ce général fit ravager la Phrygie et les provinces voisines par Trigibilde, son parent; et celui-ci força l'empereur à conclure un traité de paix dont la clause principale fut le sacrifice d'Eutrope. On rapporte d'ailleurs que dans l'enivrement de sa puissance, Eutrope poussa un jour l'audace jusqu'à insulter l'impératrice en menaçant de la chasser du palais; et qu'Eudoxie étant venue se plaindre à l'empereur, les larmes aux yeux, fit résoudre la perte de l'insolent favori. Dans cette extrémité, il ne vit d'autre ressource que de chercher son salut

dans l'église, où tous les efforts de ceux qui le voulurent enlever par force échouèrent contre la résistance de saint Jean Chrysostome. Le peuple était accouru en foule à ce spectacle ; l'éloquent évêque profita de cette circonstance pour entretenir la multitude du néant des grandeurs humaines : Où sont maintenant, s'écria-t-il en s'adressant à Eutrope, les serviteurs chargés d'écarter la foule sur votre passage ? Où sont vos flatteurs et vos esclaves ? Ils abjurent en ce moment votre amitié en se disputant vos dépouilles. Vous avez comblé les théâtres de dons et de faveurs, et ceux qui les fréquentent vous abandonnent. L'Église, que vous avez bravée, prend seule en main votre défense. A Dieu ne plaise que j'insulte à votre malheur. Je ne veux qu'instruire cette multitude et affermir ceux qui sont debout. S'adressant ensuite à ses auditeurs, il ajoute : Vous l'avez vu hier : au moment où l'on vint du palais pour l'arracher de cette enceinte, il courut aux vases sacrés ; son visage était pâle et livide comme celui d'un mort ; tous ses membres tremblaient ; sa voix était entrecoupée ; sa langue bégayait à peine quelques paroles d'effroi, de prière et de repentir. A l'aspect de ce lion enchaîné, la majesté de l'autel ne vous apparaît-elle pas plus auguste et plus terrible ? L'orateur invoqua la pitié publique en faveur de celui qui avait excité autrefois tant de terreur et d'envie ; puis il termina ainsi : Ai-je adouci vos cœurs ? Ai-je fléchi votre colère ? L'inhumanité a-t-elle fait place à la compassion ? Oui, je le crois ; j'en atteste ces visages attendris, ces larmes qui coulent de tous les yeux. Allons donc nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt demandons ici au Dieu des miséricordes qu'il apaise son ressentiment et dispose son cœur à la clémence. Déjà l'empereur connaît l'asile qu'a choisi Eutrope ; il a parlé de grâce à ceux qui demandaient la mort du coupable ; et en leur parlant de la table sainte, à l'ombre de laquelle Eutrope s'est réfugié, il a calmé soudain les esprits les plus irrités. Quel serait donc celui

d'entre vous qui garderait sa colère ? et comment oserait-il demander lui-même le pardon de ses fautes ?

Ce discours apaisa la multitude, mais les courtisans ne renoncèrent point à leur entreprise. On vint à l'église en armes, on traîna le saint évêque au palais, et on eut recours aux menaces pour vaincre sa fermeté. Tous les moyens furent inutiles, et on n'osa violer le lieu saint. On parvint néanmoins à saisir Eutrope, qui eut l'imprudence de sortir de l'église. Il fut dépouillé de ses biens et de ses titres, et relégué dans l'île de Chypre ; puis condamné bientôt après à avoir la tête tranchée.

La chute d'Eutrope, précédée de celle de Rufin, rendit Gaïnas tout-puissant. Il était arien comme la plupart des Goths, et il voulut profiter de son crédit pour faire donner aux hérétiques de sa secte une des églises de Constantinople. Arcade était sur le point de céder. Il fit venir saint Chrysostome, et lui représenta que le pouvoir et l'ambition de Gaïnas rendaient presque impossible un refus qui pourrait avoir les suites les plus fâcheuses. Ne craignez point ce barbare, répondit le saint évêque ; faites-nous aboucher ensemble, et je lui ferai reconnaître l'injustice de sa demande. L'empereur accepta cette proposition avec joie ; et dès le lendemain il les fit venir tous deux en sa présence. Saint Chrysostome s'éleva avec son éloquence ordinaire contre la pensée de récompenser les services du capitaine goth par la profanation des lieux saints. Il représenta à Gaïnas, qu'en l'élevant à la dignité de général et de consul, et en le comblant de richesses, l'empire s'était acquitté envers lui ; puis il lui rappela le serment qu'il avait fait de maintenir les lois, et cita celle qui défendait aux hérétiques de s'assembler dans l'intérieur des villes. Enfin, se tournant vers l'empereur, il l'exhorta à maintenir cette loi et à ne point trahir la religion par un acte de faiblesse, ajoutant qu'il vaudrait mieux perdre le pouvoir que de livrer la maison de Dieu. Gaïnas n'osa pas insister. Quelque temps après il se ré-

volta ouvertement; et comme il ravageait la Thrace, et que personne n'osait se rendre auprès de lui pour négocier la paix, saint Chrysostome se chargea de la députation. Gaïnas le reçut avec les plus grandes marques de respect, et lui promit de mettre bas les armes. Mais après le départ du saint patriarche, il continua ses ravages à la tête d'une armée de Goths, jusqu'à ce qu'enfin vaincu plusieurs fois par les troupes romaines, il se vit contraint de repasser le Danube. Il fut alors attaqué par un roi des Huns, qui le défit complètement et qui envoya sa tête à Constantinople. L'empereur la fit porter au bout d'une pique dans les rues, le 3 janvier 401.

Les ariens n'ayant pu obtenir une église à Constantinople, continuèrent de tenir leurs assemblées hors des murs; mais avant de s'y rendre, ils se réunissaient sur la place publique et traversaient la ville en chantant à deux chœurs des cantiques pleins de railleries contre la doctrine catholique. Saint Chrysostome craignit que la foi des simples ne fût ébranlée par ces attaques continues. Il exhorta donc les fidèles à se réunir aussi pour chanter des cantiques et faire des processions solennelles. Mais les ariens, fort nombreux encore, entreprirent de troubler ces pieuses cérémonies. Ils se jetèrent un jour sur les catholiques; et une lutte s'engagea, dans laquelle plusieurs personnes furent tuées ou blessées de part et d'autre. Ce désordre détermina l'empereur à renouveler la défense déjà faite aux ariens de se réunir dans l'intérieur de la ville (1).

Saint Chrysostome devenait de jour en jour plus cher à son peuple; mais le zèle qu'il montrait contre les vices et les abus ne tarda pas à lui attirer de nombreux ennemis à la cour et dans le clergé. Dès le commencement de son épiscopat, il s'était appliqué à réduire au simple nécessaire les dépenses de son église et celles de sa mai-

(1) Theod. lib. V. — Socr. VI. — Sozom. VIII.

son, pour employer le superflu au soulagement des pauvres. Il obligea les ecclésiastiques à se contenter des rétributions qu'ils recevaient pour leur entretien, et s'éleva fortement contre l'avidité de ceux qui fréquentaient les maisons des riches et leur faisaient la cour pour en obtenir des présents. Il entreprit aussi de détruire dans son clergé un abus d'autant plus dangereux, qu'il se couvrait d'une apparence de zèle et de charité. Plusieurs ecclésiastiques gardaient dans leurs maisons des vierges qu'ils appelaient sœurs adoptives, et que l'on désignait sous le nom équivoque de femmes sous-introduites. Ils s'autorisaient du prétexte spécieux d'assister des orphelines sans appui, de pourvoir à leurs besoins ou de gérer leurs affaires, et d'être eux-mêmes plus libres pour l'exercice du saint ministère, en se déchargeant sur elles de tous les soins domestiques. Nous avons encore deux discours de saint Chrysostome à ce sujet : l'un contre les clercs et l'autre contre les vierges qui vivaient ainsi. Il fit voir le péril et le scandale de ces liaisons, et combattit les raisons frivoles par lesquelles on prétendait les justifier ; puis il chassa de l'église plusieurs clercs dont l'obstination ne prouvait que trop la sagesse de ses remontrances. La conduite des veuves fut aussi l'objet de sa sollicitude particulière. Il les fit venir devant lui ; et remarquant dans quelques-unes de l'attachement au luxe et aux vanités mondaines, il les exhorta à vivre dans la pénitence et la retraite, ou à se remarier plutôt que de déshonorer la religion par le scandale de leur oisiveté, de leur dissipation et de leurs intrigues.

Le saint patriarche prêchait régulièrement trois fois la semaine et quelquefois les sept jours de suite, expliquant l'Écriture sainte, combattant les hérésies et développant les règles de la morale chrétienne. Ce fut alors qu'il fit ses homélies sur les Épîtres aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Hébreux et sur les Actes des Apôtres. Il exhortait les hommes occupés pendant le jour à venir assidu-

ment aux offices de la nuit, et les femmes à veiller dans leurs maisons pour prier pendant ce temps et faire prier aussi leurs enfans. Il allait jusqu'à proposer aux fidèles d'imiter la vie commune et le détachement absolu des premiers chrétiens de Jérusalem. Il y a bien, disait-il, cent mille chrétiens dans cette ville, et je ne crois pas qu'il y ait plus de cinquante mille pauvres. Quelle facilité n'aurions-nous pas alors de les nourrir? Et qui ne deviendrait chrétien à la vue d'un tel spectacle? J'espère qu'un jour, avec la grâce de Dieu, nous le donnerons au monde. En attendant, il recommandait aux fidèles d'avoir dans leur maison un endroit destiné à recueillir les pauvres, les malades ou les étrangers. Il fit bâtir lui-même plusieurs hôpitaux; et il n'épargnait ni soins ni travaux pour soulager toutes les misères de son peuple. Il vint à bout de corriger plusieurs désordres; et la ville de Constantinople fit des progrès étonnans dans la piété. Il s'élevait souvent et avec force contre les spectacles du cirque et du théâtre; et telle était l'autorité de sa parole et de sa vertu, que ceux même qui avaient paru le plus attachés à ces divertissemens, les abandonnaient pour se rendre à ses instructions. La foule était si nombreuse, que pour se faire mieux entendre, il fut obligé de quitter la place ordinaire et de s'asseoir au milieu de l'église sur la tribune des lecteurs. Plusieurs étaient attirés simplement par la curiosité; mais l'éloquence du saint évêque et la force de la grâce changeant peu à peu ces dispositions imparfaites, on voyait s'opérer chaque jour des conversions éclatantes.

Un hérétique de la secte des macédoniens ayant abjuré ses erreurs, voulut aussi convertir sa femme; et comme il la menaçait d'une séparation, elle feignit de céder et vint à l'église, où elle reçut l'eucharistie; mais au lieu de la consommer, elle la retira en se baissant comme pour prier, et lui substitua un pain ordinaire qu'elle avait secrètement apporté. Ce pain ne fut pas plus tôt dans sa bouche qu'il

changea de nature, et en voulant le manger elle sentit une pierre sous ses dents. Saisie d'effroi, elle courut aussitôt vers saint Chrysostome, pour lui avouer son crime avec toutes les marques du plus sincère repentir. On conserva dans l'église de Constantinople cette pierre miraculeuse, où la morsure des dents paraissait encore imprimée (1).

Saint Jean Chrysostome ne bornait pas ses soins à son diocèse. Dès le commencement de son épiscopat, il entreprit de faire cesser la division qui existait encore entre les évêques d'Orient et ceux d'Occident par suite du schisme d'Antioche. Car, bien que Flavien ne fût pas exclu de la communion de l'Eglise, et que ni le pape ni les Occidentaux ne le tinssent pour excommunié, néanmoins il demeurerait toujours dans un état équivoque, et il semblait toléré plutôt que reconnu. Mais saint Chrysostome, de concert avec Théophile d'Alexandrie, députa auprès du pape pour négocier un rapprochement complet, et il vint à bout d'obtenir pour Flavien des lettres de communion. Ayant appris que des Scythes nomades, alors établis sur les bords du Danube, désiraient s'instruire dans la religion, il leur envoya des hommes apostoliques, dont la mission eut de grands succès. Il y avait à Constantinople même plusieurs Scythes infectés des erreurs de l'arianisme; pour les désabuser, il leur donna des prêtres et des catéchistes qui connaissaient leur langue, et il leur assigna une église particulière, où il allait quelquefois lui-même les instruire par le moyen d'un interprète. Comme les marcionites se maintenaient en assez grand nombre dans le territoire de Cyr, il écrivit à l'évêque pour l'exhorter à en délivrer le pays, lui offrant d'obtenir pour cet effet le secours des lois impériales. Il employa aussi son crédit pour obtenir des lois répressives contre les païens de Gaza, et pour faire démolir les temples dans la Phénicie.

(1) Sozom. lib. VIII, cap. v.

Saint Porphyre était alors évêque de Gaza. Issu d'une famille noble et riche, il avait d'abord embrassé la vie monastique dans le désert de Scété; puis, s'étant rendu en Palestine, il avait vendu son patrimoine, en avait distribué le prix aux pauvres, et avait appris à faire des souliers pour vivre du travail de ses mains. Il continua de pratiquer la vie monastique après son élévation à l'épiscopat. Comme les païens étaient fort nombreux encore dans son diocèse, et que leur fanatisme les portait à insulter fréquemment les chrétiens, le saint évêque crut devoir recourir à l'autorité de l'empereur, et il envoya un de ses diacres à Constantinople pour demander la démolition des temples de Gaza. Saint Chrysostome fit obtenir à ce diacre des rescrits impériaux, qui ordonnaient de fermer les temples et d'abattre les idoles. Mais les officiers chargés de l'exécution s'étant laissés corrompre par argent, permirent aux païens de pratiquer secrètement leurs superstitions, et ne réprimèrent que faiblement leurs insultes ou leurs violences. Alors saint Porphyre se rendit lui-même à Constantinople, au commencement de l'an 401, accompagné de l'évêque de Césarée. Ils obtinrent par l'entremise de saint Jean Chrysostome une audience de l'impératrice Eudoxie, qui fit part de leurs réclamations à l'empereur; mais Arcade, craignant de mécontenter le peuple de Gaza, opposa de nombreuses difficultés. Eudoxie était alors enceinte. Lorsqu'elle rendit compte aux deux évêques de la réponse de l'empereur, saint Porphyre lui dit : Travaillez pour Jésus-Christ, et il vous donnera un fils. Cette promesse la remplit de joie, et elle s'engagea, dans le cas où la prédiction s'accomplirait, non seulement à obtenir d'Arcade la démolition des temples de Gaza, mais encore à faire bâtir à ses frais une église dans cette ville. Peu de jours après elle mit au monde un fils qui reçut le nom de Théodose. L'empereur accorda à saint Porphyre ce qu'Eudoxie lui avait promis; et le saint évêque, de retour à Gaza, fit détruire tous les temples païens. L'impératrice

fit employer leurs débris à la construction d'une église et d'un hôpital pour les étrangers.

Les provinces qui dépendaient du patriarchat de Constantinople furent surtout l'objet de la sollicitude de saint Jean Chrysostome. Antonin, évêque d'Éphèse et métropolitain de l'Asie-Mineure, fut dénoncé par un de ses suffragans comme coupable de plusieurs crimes, et entre autres d'avoir détourné à son profit les biens de l'église, d'avoir violé les lois de la continence, et de faire un trafic habituel des choses saintes, en vendant les ordinations épiscopales à raison du revenu des évêchés. Cette accusation fut intentée par Eusèbe, évêque de Cilbiane en Lydie, devant un concile de vingt-deux évêques asiatiques réunis à Constantinople. Saint Chrysostome, remarquant dans le dénonciateur plus de passion que de véritable zèle, fut porté d'abord à regarder l'accusation comme suspecte, et ne négligea rien pour amener Eusèbe à s'en désister. Mais celui-ci ne voulut rien entendre. Il présenta dans l'église, devant tout le peuple, un mémoire reproduisant les mêmes griefs, et demanda que justice fût faite des coupables. Il fallut donc procéder à l'examen de cette affaire. On interrogea Antonin et ceux que l'on désignait comme s'étant fait ordonner à prix d'argent; ils nièrent tous les actes de simonie qu'on leur imputait; et comme les témoins étaient absens, saint Chrysostome nomma trois commissaires pour continuer l'instruction sur les lieux. Mais Antonin, par ses intrigues, fit en sorte qu'elle n'aboutit à rien. Il gagna par argent son accusateur lui-même, qui, au lieu de produire des témoins, ne chercha qu'à fatiguer les commissaires par des lenteurs affectées.

Antonin mourut bientôt après. Alors le clergé d'Éphèse et les évêques voisins conjurèrent instamment saint Chrysostome de venir au secours de cette église, et d'assister à l'élection d'un nouvel évêque. Il s'y rendit malgré sa mauvaise santé et les rigueurs de l'hiver, laissant le soin de son propre troupeau à Sévérin, évêque de Gabale en

Syrie, qui étant venu prêcher à Constantinople, s'était concilié l'amitié du saint patriarche. Soixante-dix évêques s'assemblèrent à Éphèse; et après avoir pourvu à la vacance du siège par l'élection d'Héraclide, ancien moine de Scété et diacre de Constantinople, le concile procéda contre les simoniaques ordonnés par Antonin. Six évêques, convaincus par des témoins et par leur propre aveu d'avoir acheté l'épiscopat, furent déposés et remplacés par des sujets d'un mérite reconnu. Les héritiers d'Antonin furent en outre condamnés à restituer le prix de ses ordinations simoniaques.

Pendant ce voyage, saint Chrysostome rétablit les catholiques en possession de plusieurs églises occupées par les novatiens et les quartodécimans. Il déposa aussi l'évêque de Nicomédie, nommé Géronce. C'était un diacre de l'église de Milan qui avait quitté son diocèse par le conseil de saint Ambroise, pour le punir d'un propos peu conforme à la dignité ecclésiastique, lui avait ordonné de passer quelques jours dans la retraite. Étant venu à Constantinople, il s'y était fait des amis parmi les grands, avait obtenu l'évêché de Nicomédie. Nectaire, averti par saint Ambroise, avait déjà entrepris de déposer cet évêque ordonné au mépris des canons; mais ses efforts avaient échoué contre la résistance du peuple de Nicomédie, dont Géronce avait capté la faveur en se livrant gratuitement avec succès à l'exercice de la médecine. Saint Jean Chrysostome, après l'avoir déposé, mit à sa place un ancien précepteur de l'impératrice, nommé Pansophius. Le peuple de Nicomédie se souleva à plusieurs reprises, et fit de nombreuses processions comme dans les calamités publiques; mais on ne réussit à l'apaiser ou à le contenir, et Pansophius perdit la possession de son siège.

Lorsque saint Jean Chrysostome revint à Constantinople après trois mois d'absence, il trouva Sévérien occupé à cabaler contre lui. Cet évêque, doué de talents oratoires qui lui avaient valu un certain renom, s'appliqua

quait à flatter les grands, et cherchait par ses intrigues à se créer des partisans dans le peuple et dans le clergé. L'archidiacre Sérapion en avertit saint Chrysostome, qui chassa Sévérien de Constantinople. Mais l'impératrice, gagnée par les flatteries de ce dernier, le fit revenir de Chalcédoine, où il s'était retiré, et mit tout en œuvre pour lui faire recouvrer les bonnes grâces du patriarche. Elle vint à bout par ses instances réitérées et pressantes de surmonter la répugnance de saint Chrysostome; et bien qu'il n'eût que trop de motifs pour se défier de Sévérien, il consentit à lui rendre son amitié. Sévérien, après cette réconciliation, fit un discours où il témoignait recevoir la paix à bras ouverts. Mais on verra par la suite jusqu'à quel point il était sincère (1).

Les erreurs des priscillianistes se perpétuaient en Espagne et donnèrent lieu au premier concile de Tolède, tenu l'an 400. Il s'y trouva dix-neuf évêques, dont le plus célèbre était Olympius, qui avait écrit un traité contre les sectaires. Le concile déposa quelques évêques infectés de cette hérésie, et ordonna qu'on déposerait également les autres qui en étaient soupçonnés, s'ils refusaient de la condamner. Quant à ceux qui l'avaient abjurée, on décida, pour le bien de la paix, conformément à l'avis donné précédemment par saint Ambroise et confirmé par le pape Sirice, qu'ils demeureraient provisoirement dans leurs églises, mais qu'ils ne seraient rétablis dans la communion qu'après qu'on aurait obtenu l'assentiment du pape et des évêques d'Italie. C'est la première fois qu'on trouve l'évêque de Rome désigné simplement et par excellence sous le nom de pape, qui se donnait encore à tous les évêques. On attribue à ce concile de Tolède divers canons de discipline qui paraissent néanmoins appartenir à un concile postérieur. Un de ces canons excommunique le fidèle qui avec une femme légitime a une concubine;

(1) Socr. lib. VI. — Sozom. VIII. — Pallad. *Vit. Chrysost.*

mais on ajoute que si la concubine lui tient lieu d'épouse , en sorte qu'il n'ait pas d'autre femme , il ne sera point exclu de la communion. C'est que , d'après les lois romaines , on ne donnait point le titre d'épouse à la femme qui ne réunissait pas certaines conditions de fortune ou de naissance. Elle était nommée seulement concubine. Mais le défaut de ces conditions n'empêchait pas que l'union des conjoints ne fût approuvée ; et l'Église la tenait pour légitime , pourvu qu'elle fût unique et perpétuelle.

Un concile , tenu à Turin vers le même temps , fit aussi quelques réglemens de discipline , confirma la condamnation prononcée contre les ithaciens , et termina les contestations qui s'étaient élevées entre plusieurs évêques des Gaules au sujet de la juridiction. Proculus , évêque de Marseille , réclamait les droits de métropolitain sur la seconde province narbonnaise , sous prétexte que les églises de cette province avaient été démembrées de son diocèse ou qu'il leur avait donné des évêques. Le concile , pour le bien de la paix , décida que Proculus jouirait pendant sa vie des droits de métropolitain , mais que ce titre ne passerait point à ses successeurs. Les évêques d'Arles et de Vienne se disputaient aussi la primauté , car Vienne était l'ancienne métropole ; mais depuis le règne de Constantin , la ville d'Arles avait reçu des privilèges qui la faisaient regarder comme la seconde ville des Gaules. Le concile s'abstint de juger au fond cette contestation ; il décida seulement que celui des deux évêques qui prouverait que sa ville avait le rang de métropole civile jouirait des droits de métropolitain ecclésiastique. On leur laissa toutefois la liberté de partager le différend , et d'exercer par un consentement mutuel la juridiction métropolitaine sur les églises les plus voisines de leur siège.

On a vu précédemment que les évêques d'Afrique , dans le concile d'Hippone , tenu en 393 , avaient décidé , qu'en égard aux besoins de l'Église , on pourrait conserver leur rang à quelques-uns des clercs donatistes qui se conver-

raient. Mais ils avaient soumis cette décision au jugement du souverain pontife et des évêques d'Italie; et comme elle n'avait pas été approuvée, et que la disette des clercs se faisait sentir de plus en plus, un concile de Carthage, tenu l'an 401, envoya des députés au pape et l'évêque de Milan, pour demander que la défense générale de recevoir les clercs donatistes dans leur rang pût souffrir des exceptions en faveur de ceux qui seraient en état de servir utilement l'Eglise. On demanda en outre qu'il fût permis d'élever aux ordres les laïques qui avaient été baptisés dans leur enfance par les donatistes, et qui ensuite ayant abandonné cette secte, tenaient une conduite irréprochable. Nous ignorons quels furent les résultats de cette démarche.

L'année suivante, le concile national d'Afrique se tint à Milève. On y confirma l'usage établi dans cette province d'attribuer les droits et la dignité de métropolitain à l'évêque le plus ancien, sans égard à la grandeur du siège; pour prévenir toute difficulté à ce sujet, on ordonna que chaque évêque recevrait de ceux qui lui auraient imposé les mains des lettres marquant le jour et l'année de son ordination.

Un autre concile général d'Afrique fut tenu à Carthage en 403. On voit par les actes qui nous en restent comment on convoquait ces assemblées annuelles et quelle était leur composition. L'évêque de Carthage écrivait aux différens primats ou métropolitains, qui ensuite rassemblaient les évêques de leur province, et ceux-ci nommaient un certain nombre de députés pour assister au concile. Dans celui de l'an 403, il fut décidé que l'on ferait une démarche auprès de tous les évêques donatistes pour leur proposer une conférence publique, où la question du schisme serait discutée; et on voulut que cette proposition leur fût signifiée par un acte authentique, en présence des magistrats et des principaux de la ville, afin que si elle était rejetée, tout le monde pût voir clairement

que ces schismatiques sentaient eux-mêmes la faiblesse leur cause.

Plusieurs donatistes avaient souvent demandé ces conférences ; mais quand on en fit la proposition aux évêques ils l'éludèrent par de misérables défaites ou la repoussèrent avec une arrogance injurieuse ; quelques-uns même, irrités des instances des catholiques , s'en vengèrent par des actes de violence. Possidius, évêque de Calame , faillit perdre la vie à cette occasion. On mit des gens armés en embuscade pour le surprendre pendant qu'il visitait son diocèse , et il n'échappa qu'après avoir été dépouillé et fort maltraité. L'évêque donatiste fut sommé de faire justice au prêtre qui avait commis cet attentat, mais il le refusa absolument. Il avait lui-même employé les menaces et la violence pour entraîner dans le schisme et rebaptiser quatre-vingts serfs catholiques attachés à une terre qu'il avait prise à bail. Saint Augustin fut aussi attaqué plusieurs fois par les sectaires , qui recommencèrent leurs courses et leurs brigandages au point d'empêcher la liberté des chemins. Alors les catholiques se virent obligés d'invoquer la protection des lois. L'évêque donatiste de Calame , qui avait refusé de punir le prêtre coupable d'attentat contre Possidius , fut poursuivi par le défenseur de l'Église , et condamné à payer l'amende de dix livres d'or, décernée par une loi de Théodose contre les hérétiques. Il appela de ce jugement à l'empereur ; et alors intervint un rescrit impérial de l'an 405 qui déclara tous les donatistes passibles de la même amende. Mais les évêques catholiques les firent exempter ; ce qui disposa plusieurs de ces schismatiques à la réunion (1).

Le pape saint Sirice était mort le 26 novembre 398 après quatorze ans de pontificat. On lui donna pour successeur Anastase , qui ne tint le siège que trois ans et demi. Saint Jérôme relève extrêmement les vertus de ce saint

(1) August. *Contr. Cresc.* lib. III.

ape et surtout son amour pour la pauvreté. Après sa mort on élut saint Innocent, qui gouverna l'Église romaine pendant quinze ans.

L'acte le plus important du pontificat de saint Anastase fut la condamnation de l'origénisme, qui depuis quelque temps occasionnait des troubles et des divisions en Orient. On remarquait dans les écrits d'Origène un certain nombre d'erreurs, dont les principales étaient que le Fils de Dieu ne peut voir le Père ni le Saint-Esprit voir le Fils, ce qui supposerait une diversité de nature dans les trois personnes et l'infériorité du Fils et du Saint-Esprit; que les âmes sont des esprits célestes qui ont péché avant d'être envoyés ici-bas, où Dieu les a enfermés dans des corps en punition de leurs fautes; que les peines des damnés ne seront point éternelles, et que les démons eux-mêmes se convertiront un jour pour rentrer en grâce avec Dieu; enfin, que la chair ne doit point ressusciter, mais que les âmes conserveront seulement un corps céleste et lumineux dont elles étaient revêtues avant de descendre sur la terre. Cet illustre docteur ne laissait pas d'avoir beaucoup de partisans qui exaltaient ses écrits avec enthousiasme, et qui soutenaient pour le défendre, ou qu'on n'entendait pas sa doctrine, ou que les erreurs qu'on lui imputait avaient été insérées dans ses ouvrages par les hérétiques. Quoique cette dernière assertion ne fût pas sans vraisemblance, comme elle ne servait point à justifier les écrits mais seulement la personne d'Origène, elle ne pouvait excuser non plus ceux qui affectaient de les réprouver ou de les répandre; et leur admiration les faisait soupçonner d'admettre les erreurs que ses écrits renfermaient.

Rufin d'Aquilée fut surtout en butte à ces soupçons. Il avait embrassé la vie monastique, et s'était lié d'une étroite amitié avec saint Jérôme. Il se rendit en Égypte vers l'an 372, pour visiter les monastères de cette contrée, et il suivit quelque temps les leçons du célèbre Di-

dyme. Il accompagna ensuite sainte Mélanie à Jérusalem où il demeura vingt-cinq ans dans le monastère bâti par cette illustre veuve. Il traduisit en latin les ouvrages de plusieurs auteurs grecs, et entre autres une partie des homélies et des commentaires d'Origène sur l'Écriture sainte. L'estime qu'il témoignait pour cet auteur le fit accusé par saint Épiphane d'en adopter les erreurs, aussi bien que Jean de Jérusalem, dont Rufin prit le parti dans les démêlés dont nous avons parlé précédemment. Cette circonstance le brouilla aussi avec saint Jérôme; mais ensuite ils se réconcilièrent, et leur amitié durait encore lorsque Rufin partit de la Palestine pour revenir à Rome avec sainte Mélanie, au commencement de l'an 397.

Peu de temps après, Rufin publia une traduction latine de l'Apologie d'Origène, attribuée au martyr saint Paphile, en y joignant une lettre pour montrer que les écrits d'Origène avaient été altérés et corrompus par les hérétiques. Il fit succéder bientôt à cette apologie la traduction du livre des Principes, avec une préface, où relevait avec une sorte d'affectation les éloges donnés par saint Jérôme à Origène. Il semblait les présenter comme une approbation de la doctrine de cet auteur. Rufin se retira ensuite à Aquilée, avec une lettre de communion du pape Sirice, qui ne se défiait point d'un écrivain depuis longtemps célèbre par son union avec un grand nombre d'illustres et saints personnages. Cependant les erreurs d'Origène ne tardèrent pas à faire du bruit à Rome, où elles trouvèrent quelques partisans, même parmi les prêtres et les moines. Alors les amis de saint Jérôme dénoncèrent Rufin au pape Anastase; et Pammachius écrivit au saint docteur, pour l'engager à détruire par un désaveu public les insinuations qui tendaient à le faire regarder comme approuvant un livre plein d'erreurs pernicieuses. Saint Jérôme répondit par une lettre, où se justifiant des louanges qu'il avait données à Origène, il déclare qu'il a loué son esprit, son érudition et la pureté de ses mœurs, ma

non sa doctrine; qu'il s'est servi de ses écrits comme on se sert de ceux de Tertullien, d'Apollinaire et d'Eusèbe de Césarée; que si Origène peut être excusé dans ses intentions, sa doctrine n'en est pas moins contraire à l'Écriture sainte, et qu'il n'est pas permis de le vanter comme un apôtre qui ne s'est trompé en rien. Quant à l'apologie publiée sous le nom de saint Pamphile, saint Jérôme soutient qu'elle n'est pas de lui, mais d'Eusèbe. Il écrivit en même temps à Rufin une lettre pleine de modération, pour se plaindre de ce qu'il avait fait planer sur lui le soupçon d'origénisme, et pour le prier de ne plus agir de la sorte à son égard. Enfin il envoya à Pammachius une traduction fidèle et entière du livre des Principes, pour lui faire connaître ainsi plus complètement la doctrine et les erreurs d'Origène; car Rufin avait retranché de sa traduction les erreurs contre la Trinité, qui auraient fait trop d'éclat en Occident, mais il avait laissé subsister les autres, touchant la préexistence des âmes, le salut des damnés et des démons, la succession perpétuelle des mondes et le rétablissement final de toutes choses. Pammachius ne fit point parvenir à Rufin la lettre qui lui était adressée, et celui-ci, vivement offensé de la traduction de saint Jérôme, écrivit contre lui deux livres contenant des reproches, des accusations et des critiques amères auxquelles le saint docteur répondit par trois livres d'apologie, où il attaque à son tour Rufin avec beaucoup de véhémence. Cette dispute dura assez long-temps, et fit beaucoup de bruit, principalement à Rome, où les deux adversaires comptaient l'un et l'autre un assez grand nombre de partisans.

Cependant le pape Anastase avait cité plusieurs fois Rufin à comparaître devant lui pour se justifier des soupçons que faisait naître sa traduction d'un livre plein d'erreurs contre la foi. Rufin, au lieu de se rendre à Rome, se contenta d'envoyer au pape une apologie où il faisait une profession de foi assez conforme à la doctrine catho-

lique sur la Trinité, l'incarnation, la résurrection de la chair et l'éternité des peines; ajoutant que s'il avait traduit Origène, il n'avait point approuvé ses erreurs, et qu'il n'aurait jamais d'autre foi que celle de l'Église romaine. Malgré cette apologie, le pape Anastase ne laissa pas de le condamner (vers l'an 400), ou au moins de le blâmer sévèrement, parce qu'elle était insuffisante en elle-même pour justifier une traduction évidemment pernicieuse. Il défendit en même temps la lecture des écrits d'Origène, qui furent aussi condamnés par Vénérius de Milan, par Chromace d'Aquilée et par les autres évêques d'Occident (1).

Toutefois, il ne paraît pas que Rufin ait été excommunié par le pape, comme quelques auteurs l'ont prétendu. Il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, et il conserva son rang de prêtre à Aquilée, où il demeura jusqu'à l'an 407. Il revint alors à Rome; et l'année suivante, comme cette ville était menacée par les Goths, il se retira en Sicile, où il mourut l'an 410. Nous avons de lui des traductions latines de plusieurs auteurs grecs, et entre autres des œuvres de l'historien Joseph, de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, de plusieurs écrits d'Origène, de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. Ces traductions sont très-élégantes; mais en les comparant à l'original, on voit qu'il s'y est donné beaucoup de liberté. Il ajouta à l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe deux livres pour la continuer jusqu'à la mort de Théodose. Il a aussi laissé, outre son Apologie et ses écrits contre saint Jérôme, des commentaires sur les bénédictions du patriarche Jacob, sur les prophètes Osée, Joël et Amos, et une explication du symbole, qui a toujours été fort estimée. Ses ouvrages sont écrits en général avec beaucoup de netteté et d'élégance.

En Orient, Théophile d'Alexandrie entreprit avec beau-

(1) Hieron. *Apol. cont. Ruf.*

coup d'ardeur la condamnation de l'origénisme. Il avait été long-temps à s'y résoudre, quoique pressé par saint Épiphane et saint Jérôme; mais des disputes élevées dans les monastères d'Égypte l'obligèrent enfin à se prononcer. Un grand nombre de moines simples et grossiers, prenant à la lettre quelques passages allégoriques de l'Écriture, attribuaient à Dieu un corps et une figure humaine; ce qui leur fit donner le nom d'anthropomorphites; et comme Origène, dont les principes étaient fort décriés d'ailleurs, avait souvent poussé à l'excès le goût des allégories, ces moines ignorans traitaient d'origénistes tous ceux qui cherchaient à les désabuser. Théophile, instruit de cette erreur grossière, la combattit dans une de ses lettres pascales, où il s'attacha à montrer que Dieu est absolument incorporel. Cette lettre, portée dans les monastères, selon la coutume, scandalisa étrangement la plupart des moines; et accusant Théophile d'hérésie, ils voulaient renoncer à sa communion. Parmi les prêtres qui gouvernaient les maisons de Scété, il n'y eut que l'abbé Paphnuce qui ne rejeta pas la lettre; ceux des trois autres églises ne permirent pas même de la lire dans leurs assemblées. Un vieillard d'une grande vertu, nommé Sérapion, fut désabusé de son erreur par un diacre de la Cappadoce, qui lui fit voir qu'elle n'était pas moins contraire à l'Écriture qu'à la tradition de toutes les églises; mais s'étant prosterné pour rendre grâces à Dieu avec l'abbé Paphnuce et les autres frères, il se mit à pleurer en s'écriant: Pourquoi m'a-t-on ôté mon Dieu? Je ne sais plus maintenant ce que j'adore (1).

La multitude des moines fut loin de montrer autant de docilité. Ils quittèrent leurs solitudes et vinrent par troupes à Alexandrie, traitant publiquement l'évêque d'impie, et proférant contre lui les plus violentes menaces. Théophile les apaisa par quelques paroles équivoques, et en

(1) Cass. *Coll.* x. — Soer. lib. VI. — Sozom. VIII.

leur promettant de condamner les écrits d'Origène. Il convoqua en effet, l'an 399, un concile où l'on ordonna que quiconque approuverait les œuvres d'Origène serait excommunié; et cette décision fut notifiée par une lettre synodale à tous les évêques. Théophile combattit encore l'origénisme les années suivantes dans les lettres pascales qu'il envoyait à toutes les églises de l'Orient, selon le règlement du concile de Nicée, pour les informer du jour de la Pâque. Nous avons trois de ces lettres, traduites par saint Jérôme. On voit dans la troisième, que l'abstinence du vin était prescrite comme celle de la viande pendant le carême. Théophile, dans ces lettres, relève les erreurs d'Origène avec beaucoup de véhémence; et on peut lui reprocher d'avoir tiré des principes de cet auteur des conséquences forcées, ou d'avoir pris trop à la lettre certaines expressions susceptibles d'une interprétation favorable.

Ce zèle passionné de Théophile était surtout excité par le désir de satisfaire ses animosités particulières. A la tête de l'hôpital d'Alexandrie se trouvait alors saint Isidore, ancien moine de Nitrie, âgé de quatre-vingts ans, et ordonné prêtre par saint Athanase. Une dame, veuve et noble, lui remit un jour mille sous d'or, et lui fit promettre par serment d'en acheter des vêtemens pour les femmes pauvres de la ville, sans en rien dire à Théophile, de peur que celui-ci n'employât la somme aux constructions souvent inutiles qu'il avait la passion de faire exécuter. Isidore, en remplissant le vœu de cette dame, n'échappa point aux espions de l'évêque; et étant interrogé par ce dernier, il avoua la vérité. Théophile dissimula son ressentiment pendant deux mois; puis il assembla son clergé, et produisit contre Isidore un mémoire qu'il dit avoir reçu dix-huit ans auparavant, et qui contenait l'imputation d'un crime infâme. Comme cette accusation surannée paraissait trop évidemment suspecte, il se procura des témoignages à prix d'argent, condamna Isidore, et le chassa de l'Église sous le prétexte vague

d'un crime que la bienséance ne permettait pas d'articuler. Saint Isidore, craignant même pour ses jours, retourna parmi les moines de Nitrie.

Malheureusement quelques-uns de ces moines étaient soupçonnés d'origénisme à cause de leur zèle pour la défense d'Origène, quoique selon toute apparence ils ne fussent point attachés à ses erreurs; car, en exaltant le mérite et l'utilité de ses écrits, ils ne laissaient pas de prétendre qu'ils avaient été altérés par les hérétiques. Théophile, irrité de ce qu'ils avaient accueilli le prêtre Isidore, écrivit aux évêques voisins de chasser de la montagne et du désert de Nitrie les solitaires les plus renommés, et principalement ceux qui gouvernaient les monastères. Ces moines vinrent à Alexandrie pour apprendre le motif de leur condamnation. Parmi eux se trouvaient les quatre que l'on désignait communément sous le nom de grands frères, à cause de leur taille extraordinaire. Ils se nommaient Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthymius. Dioscore avait été fait évêque d'une ville voisine. Quand ils parurent en présence de Théophile, celui-ci s'emporta contre eux, les traita d'hérétiques, leur ordonna d'anathématiser Origène; et sans égard pour l'âge vénérable d'Ammonius, il lui jeta son pallium à la tête et le souffleta jusqu'à le faire saigner du nez. Les moines retournèrent à leurs solitudes. Mais Théophile assembla contre eux un concile des évêques voisins; et sans y faire comparaître les moines accusés, il en excommunia trois des principaux, entre lesquels on nomme Dioscore et Ammonius. Ensuite il fit venir du même désert cinq moines étrangers, dont il ordonna un évêque, un autre prêtre, et les trois autres diacres; et leur ayant fait signer contre les solitaires condamnés des mémoires qu'il avait rédigés lui-même, il en écrivit un autre en son propre nom, et présenta le tout au préfet d'Égypte, en demandant que les trois moines excommuniés fussent chassés de la province. Le préfet lui donna un ordre avec des soldats, et

Théophile, à la tête de cette troupe, alla fondre de nuit sur les monastères de Nitrie, les livra au pillage, fit arracher Dioscore de son église; et ne trouvant point les trois autres frères Ammonius, Eusèbe et Euthymius, qui s'étaient cachés dans un puits couvert d'une natte, il brûla leurs cellules, où le feu consuma les saintes Écritures, les saints mystères et un jeune solitaire qui n'eut pas le temps de s'échapper. Les grands frères se réfugièrent alors en Palestine, avec les prêtres et les diacres de Nitrie et environ trois cents moines. Le reste se dispersa en divers endroits. Théophile écrivit aux évêques de la Palestine de ne point recevoir ces fugitifs ni dans leurs églises ni ailleurs, en sorte qu'après avoir erré quelque temps sans trouver un lieu de retraite, les solitaires prirent enfin le parti de se rendre à Constantinople (1).

Ils se présentèrent au nombre de cinquante devant saint Chrysostome, lui racontèrent les persécutions qu'ils avaient endurées, et le prièrent d'écrire à Théophile pour que celui-ci leur permit de demeurer en Égypte. Le saint évêque, touché jusqu'aux larmes, leur promit sa médiation, en leur recommandant de ne pas divulguer le motif de leur voyage; et apprenant par des clercs d'Alexandrie que leurs plaintes n'étaient que trop fondées, il leur permit d'assister aux prières de l'église, sans toutefois les admettre à la communion des saints mystères. Ensuite il écrivit à Théophile pour le conjurer de les recevoir, mais cette démarche fut sans effet. Théophile prit au contraire le parti d'envoyer à Constantinople les cinq moines qui avaient précédemment signé des mémoires contre les grands frères, et il les chargea de présenter des requêtes pour accuser leur doctrine. De leur côté les grands frères, après avoir condamné les erreurs qu'on leur imputait, remirent à saint Chrysostome une plainte en forme, où ils exposaient les violences de Théophile, et l'accusaient

(1) Sozom. lib. VIII.—Pallad. *Vit. Chrysost.*

en outre de plusieurs autres crimes. Saint Chrysostome n'ayant pu les déterminer à se désister, en informa l'évêque d'Alexandrie, qui lui répondit avec hauteur : « Vous n'ignorez pas sans doute que les canons du concile de Nicée défendent à un évêque d'intervenir dans les affaires qui ne sont point de son ressort ; si vous l'ignorez, apprenez-le, et ne recevez point de requête contre moi ; car si je dois être jugé, c'est par les Égyptiens, et non par vous, qui êtes à soixante-quinze journées de distance. » Après cette réponse, saint Chrysostome exhorta les deux partis à la paix, et cessa de se mêler de leurs différends. Alors les grands frères s'adressèrent à l'empereur, et présentèrent des requêtes où ils accusaient Théophile de plusieurs crimes et ses envoyés de calomnie, demandant que ceux-ci fussent jugés par les préfets, et que Théophile fût tenu de comparaître en personne devant saint Chrysostome. Cette demande eut un plein succès. L'empereur envoya un officier à Alexandrie pour amener l'évêque, et l'on commença par examiner les accusations intentées contre les moines par les agens qu'il avait subornés. Ceux-ci ne purent rien prouver ; et ils étaient menacés d'être condamnés à mort, suivant les lois, comme calomniateurs, lorsqu'ils déclarèrent que Théophile les avait trompés et qu'il avait lui-même dicté leur requête. On les mit donc en prison jusqu'à l'arrivée de l'évêque d'Alexandrie. Quelques-uns y moururent, et les autres, moyennant l'argent qu'il distribua, furent seulement condamnés à l'exil.

Cependant Théophile, pour fortifier son parti, avait eu soin de prévenir contre les grands frères saint Épiphane et saint Jérôme, dont il connaissait le zèle contre l'origénisme. Il avait surtout exhorté le premier à réunir les évêques de Chypre pour condamner les écrits d'Origène, lui recommandant en outre d'envoyer des lettres synodales à saint Chrysostome et aux évêques de l'Asie-Mineure, pour les engager à faire la même chose. Saint Épiphane s'empressa d'assembler un concile et d'écrire à

saint Jean Chrysostome ; puis il se rendit bientôt après à Constantinople , et réunissant les évêques qui s'y trouvaient , il s'efforça de leur faire approuver les actes du concile de Chypre contre les écrits d'Origène ; mais la plupart refusèrent d'y souscrire. Il était si prévenu contre saint Jean Chrysostome, qu'il refusa d'accepter un logement dans la maison épiscopale , et même de communiquer avec lui tant qu'il n'aurait pas condamné les écrits d'Origène et chassé les grands frères. Comme le saint patriarche lui répondit qu'il ne fallait rien précipiter et qu'on devait entendre la défense des accusés , saint Épiphane , voyant qu'il ne pouvait venir à bout de son dessein , prit une résolution extrême qui lui fut inspirée par les ennemis de saint Chrysostome, et qui pouvait avoir des suites fort graves. On lui persuada de se présenter à l'église devant tout le peuple assemblé , d'y condamner publiquement les livres d'Origène , les grands frères et les moines de leur parti comme origénistes , et le patriarche de Constantinople comme leur fauteur. Il était déjà en chemin , quand saint Chrysostome lui fit représenter par un diacre qu'une telle démarche était contraire aux lois ecclésiastiques , et qu'elle pourrait d'ailleurs exciter parmi le peuple un soulèvement qui le mettrait en péril sans qu'il eût sujet de s'en plaindre , puisqu'il en serait la cause. Cette remontrance l'arrêta , mais n'affaiblit point ses préventions.

Le jeune Théodose étant tombé malade , l'impératrice Eudoxie le recommanda aux prières de saint Épiphane , dont quelques excès de zèle n'empêchaient pas d'admirer ses vertus. Il promit que l'enfant vivrait si l'impératrice abandonnait la cause des grands frères et des autres défenseurs d'Origène. Elle ne voulut pas y consentir , et fit cette réponse : Si Dieu veut prendre mon fils , il en est le maître ; pour vous , je me garderai bien de croire désormais que vous puissiez faire des miracles. Elle conseilla néanmoins aux moines persécutés d'avoir une explication

avec saint Épiphanes. Ils allèrent donc le trouver, et lui demandèrent sur quel fondement il les condamnait comme hérétiques, et s'il avait entendu quelques-uns de leurs disciples ou vu leurs écrits. Le saint évêque leur répondit que non, mais qu'il jugeait de leurs sentimens d'après les rapports qu'on lui avait faits. Nous en usons bien autrement à votre égard, reprit Ammonius; nous avons lu souvent vos ouvrages; et comme plusieurs personnes les critiquaient ou les accusaient d'hérésie, nous avons pris votre défense (1).

Cette entrevue adoucit beaucoup saint Épiphanes. Peu de temps après il quitta Constantinople, soit qu'il se repentît d'être intervenu dans cette affaire, soit qu'il eût eu révélation de sa mort; car on rapporte qu'au moment de s'embarquer, il dit aux évêques qui l'accompagnaient jusqu'à la mer: Je vous laisse la ville, le palais et tout ce grand théâtre; pour moi, je m'en vais, et je suis très-pressé. Il mourut en effet pendant la traversée, l'an 402 ou 403, après trente-six ans d'épiscopat. Outre l'Ancorat et le grand traité des Hérésies, nous avons de saint Épiphanes un abrégé de ce dernier ouvrage, un traité des Poids et mesures, où l'on trouve l'histoire des versions grecques de la Bible, avec des détails fort érudits sur les poids, les mesures et la monnaie des Juifs et des autres nations; un traité sur les douze pierres précieuses qui ornaient l'habit du grand prêtre des Juifs, enfin, un ouvrage sous le titre de Physiologie, qui contient des réflexions mystiques et morales sur les propriétés de quelques animaux. On lui attribue encore quelques sermons et un traité sur les Mystères des nombres. Le style de saint Épiphanes est en général fort négligé, et sa critique n'est pas toujours sûre. Il avait beaucoup d'érudition; mais la candeur et la droiture de son caractère le rendaient naturellement crédule, et il ajoutait foi trop légère-

(1) Socr. lib. VI.—Sozom. VIII.—Pallad. *Vit. Chrysost.*

ment aux mémoires qui lui tombaient entre les mains ; de là vient qu'il se contredit quelquefois ou qu'il se trompe sur plusieurs points d'histoire assez importants. Cependant ses ouvrages ne laissent pas d'être infiniment précieux. Son traité des Hérésies renferme une foule de documents pour l'histoire de l'Église pendant les premiers siècles ; et on y trouve plusieurs fragmens d'anciens auteurs dont les ouvrages ne nous sont point parvenus.

Théophile d'Alexandrie arriva enfin à Constantinople, suivant l'ordre de l'empereur ; mais quoiqu'il eût été mandé seul, il se fit accompagner d'environ trente évêques égyptiens, avec lesquels il s'établit dans une maison hors de la ville, refusant les logemens que saint Chrysostome leur offrit, et ne voulant même ni le voir, ni lui parler, ni lui donner aucune marque de communion. Ce fut en vain que le saint patriarche le pressa de venir aux assemblées de l'église ou de lui faire connaître au moins le motif de cette guerre inattendue, dont le public était scandalisé. Théophile ne daigna pas lui répondre. Au lieu de songer à se défendre des prévarications qu'on lui imputait, il avait résolu d'attaquer saint Chrysostome sur son propre siège ; et connaissant la faiblesse et la corruption du gouvernement, il ne doutait pas qu'avec l'aide des ennemis du saint évêque, et au moyen de l'argent qu'il distribuerait, il ne pût venir à bout de le faire déposer. Il se lia d'abord avec Sévérion de Gabales, dont nous avons parlé précédemment ; avec Antiochus de Ptolémaïde, qui s'était enrichi en prêchant à Constantinople, et qui était jaloux de la réputation de saint Chrysostome ; enfin, avec l'évêque de Bérée, nommé Acace, mécontent du saint patriarche parce qu'il croyait n'en avoir pas reçu un accueil assez honorable. Les évêques d'Asie, déposés par saint Chrysostome, et un moine syrien, nommé Isaac, dont il avait blâmé sévèrement les intrigues et les courses vagabondes, saisirent avec empressement l'occasion de se venger en secondant les projets de Théophile. Celui-ci

entraîna dans son complot tous les ecclésiastiques déréglés, et entre autres deux prêtres et cinq diacres, quelques personnes de la cour toujours prêtes à se laisser corrompre, et trois veuves nobles et riches, qui ne pardonnaient point au saint patriarche les avis mortifiants que leur attirait le contraste ridicule de leurs parures affectées avec les rides de la vieillesse. On prétend aussi que l'impératrice Eudoxie était irritée contre saint Chrysostome à cause d'un discours assez véhément qu'il avait prononcé contre les vices des femmes en général, mais dont plusieurs traits furent appliqués par le peuple à cette princesse. Théophile sut profiter de toutes ces circonstances; il répandait l'or avec profusion, tenait table ouverte pour les mécontents, flattait les clercs ambitieux, promettait de les avancer, et se faisait le centre de toutes les inimitiés que le zèle ardent de saint Chrysostome avait soulevées.

Cependant les moines chassés d'Égypte demandaient avec instance qu'on leur rendit justice, et l'empereur avait commandé à saint Chrysostome d'examiner leur cause et de procéder juridiquement contre Théophile, car on l'accusait de violences, de meurtres et de plusieurs autres crimes. Mais le saint évêque refusa d'en prendre connaissance, par respect pour les canons, qui renfermaient l'autorité des métropolitains dans les limites de leur province. Théophile ne fut pas arrêté par cette règle de discipline, bien qu'il l'eût précédemment invoquée pour lui-même. Il s'adressa à deux diacres que saint Chrysostome avait chassés de l'église, l'un pour cause de meurtre, l'autre pour crime d'adultère; et leur promettant de les rétablir dans leur rang, il les détermina ainsi à lui présenter des requêtes qu'il leur dicta lui-même et qu'il remplit de faussetés. Muni de ces pièces, il se concerta avec les ennemis de saint Chrysostome sur les moyens de lui faire son procès. On décida que les accusateurs présenteraient une requête à l'empereur pour demander

que le patriarche fût tenu de comparaître avec eux devant un concile présidé par Théophile. L'argent distribué aux courtisans et le ressentiment de l'impératrice, joint à la faiblesse d'Arcade, firent accueillir cette demande.

Comme Théophile craignait l'affection que le peuple de Constantinople portait à saint Chrysostome, il choisit pour tenir son conciliabule le bourg du Chêne, près de Chalcedoine, dont l'évêque, nommé Cyrin, était l'ennemi déclaré du saint patriarche. Il s'y trouva trente-six évêques, presque tous Égyptiens. On y fit venir l'archidiacre de Constantinople, qui entraîna avec lui une partie du clergé, et qui proposa contre saint Chrysostome vingt-neuf chefs d'accusation. Il lui imputait entre autres choses d'avoir exercé des violences contre des clercs et des moines; d'en avoir fait bannir ou emprisonner plusieurs; d'avoir manqué d'égards envers Acace de Bérée et parlé avec mépris de saint Épiphane; d'avoir injurié les ecclésiastiques et composé contre eux un libelle diffamatoire, ce qui faisait sans doute allusion au traité contre les femmes sous-introduites; d'avoir accusé publiquement trois diacres du vol de son pallium, ornement de laine qui, selon saint Isidore de Péluse, est le symbole de la brebis sur les épaules du bon pasteur; d'avoir condamné un diacre et même un évêque sans preuves canoniques; de disposer selon son caprice des biens et des revenus de l'Église; de mépriser les règles de la discipline relativement aux ordinations, et d'avoir imposé les mains à des sujets indignes; de s'habiller et de se déshabiller dans l'église sur son trône pontifical, ce qui prouve que dès lors on se servait de vêtemens particuliers pour la célébration des saints mystères; de vivre et de manger seul comme les cyclopes, afin de se livrer plus facilement à la bonne chère, tandis qu'au contraire la faiblesse de son estomac pouvait à peine supporter des alimens, qu'il ne pouvait point boire de vin, et que souvent, tout absorbé par l'étude ou par les affaires, il passait la journée jusqu'au soir

sans manger. Il est vrai qu'il recevait rarement du monde à sa table; mais ses immenses charités justifiaient assez cette conduite, et il fallait une haine aussi aveugle que passionnée pour lui faire un crime de ne pas dépenser en festins les revenus de l'Église et le patrimoine des pauvres. Enfin la calomnie en vint jusqu'à l'accuser non seulement d'avoir admis dans sa chambre des personnes du sexe après avoir congédié tout le monde, mais d'entretenir un commerce avec une femme; imputation odieuse dont la fausseté se trouvait démontrée jusqu'à l'évidence par l'infirmité qu'il avait contractée dès sa jeunesse en s'exposant dans la solitude aux froids rigoureux de l'hiver. Un discours que saint Chrysostome prononça dans le même temps, et qui contenait des allusions à la haine dont l'impératrice était animée contre lui, vint fournir de nouveaux prétextes aux accusations de ses ennemis. On lui reprocha d'exciter le peuple à la sédition, et le bruit courut même qu'il aurait la tête tranchée.

Cependant quarante évêques présens à Constantinople demeuraient fidèles au parti de saint Chrysostome. Ils étaient réunis avec lui dans le palais épiscopal, déplorant le succès des intrigues de Théophile et la défection d'une partie du clergé, lorsqu'on apporta au saint patriarche une lettre du concile du Chêne qui le citait à comparaître. Ils députèrent aussitôt trois d'entre eux avec deux prêtres, pour répondre à l'évêque d'Alexandrie qu'on avait encore la lettre où il rappelait les dispositions des canons qui défendaient à un évêque de s'ériger en juge hors de ses limites; que s'il voulait mépriser cette règle de discipline, il devait commencer par venir lui-même se défendre devant eux, puisqu'on avait contre lui des mémoires contenant soixante-dix articles de crimes manifestes. Saint Chrysostome répondit de son côté, que sans se prévaloir des canons, il était prêt à comparaître partout où l'on voudrait, pourvu qu'on exclût du nombre de ses juges, Théophile, Acace, Sévérien et Antiochus,

qui s'étaient déclarés publiquement ses ennemis. Un notaire de l'empereur vint bientôt après signifier au saint évêque un ordre de se présenter devant le concile du Chêne; et une nouvelle citation lui fut apportée par deux prêtres de Constantinople, dont l'un était le moine Isaac. Le saint patriarche protesta contre la procédure poursuivie au mépris de ses justes récusations, et se plaignit en outre de ce qu'on le faisait citer par ses clercs. Les évêques porteurs de sa réponse eurent à subir les plus indignes traitemens; l'un d'eux fut chargé des fers que l'on destinait à saint Chrysostome, puis jeté dans une barque et transporté dans un lieu inconnu. Le concile du Chêne ayant ainsi fait quatre citations toujours suivies de la même réponse, passa outre, et examina les chefs d'accusation proposés contre le saint patriarche. On entendit pour la forme quelques témoins sur des faits peu importants; puis on regarda tous les autres comme suffisamment prouvés par son refus de comparaître, et on le condamna par contumace. La sentence fut notifiée au clergé de Constantinople; et le concile écrivit à l'empereur en ces termes: «Comme Jean, accusé de plusieurs crimes, et se sentant coupable, n'a pas voulu comparaître, il a été déposé suivant les lois; mais parce que les libelles contiennent aussi une accusation de lèse-majesté, nous laissons à votre piété le soin de le chasser et de le punir pour ce crime, car il ne nous appartient pas d'en prendre connaissance. » Ce prétendu crime consistait dans quelques allusions plus ou moins claires, qui semblaient, comme nous l'avons dit, se rapporter aux coupables menées de l'impératrice. La sentence du conciliabule fut exécutée sans délai, nonobstant l'appel de saint Chrysostome. Il fut chassé de l'église par un comte et des soldats, puis jeté dans un vaisseau, qui le transporta en Asie pendant la nuit; mais cet exil ne dura qu'un jour.

Dès la nuit suivante, un affreux tremblement de terre jeta l'épouvante dans Constantinople et surtout au palais,

où l'appartement de l'empereur fut ébranlé. Eudoxie, pleine d'effroi, demanda et obtint sur-le-champ le rappel de saint Chrysostome, à qui elle écrivit de sa main, le pressant de revenir, et se justifiant de toute participation à l'odieux complot tramé contre lui. Ensuite, elle envoya coup sur coup un grand nombre d'officiers avec ordre de le ramener. Toute la ville était dans une agitation extrême, et l'on s'emportait en murmures contre l'empereur et contre les ennemis du saint évêque; ceux même qui lui avaient été opposés reconnaissaient hautement qu'on l'avait calomnié. Sévérien de Gabales ayant eu l'imprudence de prêcher contre lui, ne fit qu'augmenter l'irritation du peuple, qui se porta vers le palais en demandant à grands cris que le patriarche fût rappelé. Dès qu'on apprit son retour, on accourut en foule au-devant de lui, et il fut ramené comme en triomphe, accompagné de plus de trente évêques qui tinrent à honneur de former son cortège. Il ne voulait point rentrer dans la ville ni reprendre ses fonctions avant d'avoir été rétabli par un concile plus nombreux; mais le peuple ne put souffrir ce délai; on le conduisit à l'église épiscopale en chantant des cantiques, et on le contraignit de reprendre sur-le-champ possession de son siège. Vivement ému de ces témoignages d'affection, il fit à ce sujet un discours qui excita des applaudissemens si vifs et si continuels qu'il ne put l'achever. Ces événemens eurent lieu l'an 403 (1).

Le conciliabule du Chêne entreprit aussi de déposer Héraclide d'Éphèse, que saint Chrysostome avait ordonné après la mort d'Antonin; et l'on commençait à instruire son procès malgré son absence, lorsque le peuple de Constantinople, irrité de cette nouvelle insulte faite au saint patriarche, se souleva contre les partisans de Théophile, et dans ce tumulte plusieurs personnes furent tuées ou blessées. La frayeur détermina Sévérien et les autres en-

(1) Theod. lib. V.—Socr. VI.—Sozom. VIII.—Pallad.

nemis de saint Chrysostome à prendre la fuite. On s'en portait surtout contre Théophile, jusqu'à menacer de jeter dans la mer, et il s'embarqua de nuit pour Alexandrie. Il s'était réconcilié avec Eusèbe et Euthymius, les seuls des grands frères qui fussent encore en vie, et Dioscore et Ammonius étaient morts quelque temps auparavant, et ce fut aussi vers ce même temps que mourut le prêtre saint Isidore, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On avait fait venir Eusèbe et Euthymius au concile du Chêne et comme on leur promit d'oublier le passé pourvu qu'ils consentissent à demander pardon, ces bons moines se soumirent avec simplicité, et on les rétablit sur-le-champ dans la communion. Il ne fut plus question des écrits d'Origène qui avaient servi de prétexte aux cabales de Théophile. Il ne laissa pas de les lire lui-même, quoiqu'il les eût condamnés; et quand on lui en marqua de la surprise : Ces livres, répondit-il, sont comme une prairie où je cueille les fleurs sans m'arrêter aux épines.

Théophile, en arrivant en Égypte, aborda par hasard à la petite ville de Gères, dont l'évêque venait de mourir. Les habitans avaient jeté les yeux pour le remplacer sur un solitaire nommé Nilamon, qui vivait dans une cellule près de la ville. Comme il refusait l'épiscopat, Théophile vint plusieurs fois pour l'engager à accepter. Enfin il répondit : Demain, mon père, vous ferez ce qu'il vous plaira; permettez-moi aujourd'hui de disposer mes affaires. Théophile revint le lendemain et lui dit d'ouvrir sa porte. Prions auparavant, répondit Nilamon. L'évêque de son côté, se mit en prière avec sa suite, et après un long espace de temps on appela le solitaire, mais il ne répondit point. Alors on ouvrit la porte et on le trouva mort. Il fut enterré avec une grande pompe. On bâtit une église sur son tombeau; et tous les ans on venait y célébrer le jour de sa mort avec solennité. L'Église honore sa mémoire le 6 janvier.

Saint Chrysostome, rétabli sur son siège et plus chéri

peuple qu'auparavant, continuait l'exercice de ses fonctions, en attendant la tenue d'un concile qu'il sollicitait pour y justifier son innocence. Mais il ne jouit pas long-temps de cette tranquillité. Deux mois après son retour, une statue fut dressée en l'honneur de l'impératrice sur une place publique entre le palais du sénat et l'église de Sainte-Sophie. On en fit l'inauguration avec de grandes réjouissances; et le préfet de la ville, qui était nichéen, fit donner à cette occasion des spectacles, des danses et des farces licencieuses dont le bruit troubla le service divin. Saint Chrysostome parla contre ces ordres avec son zèle et sa liberté ordinaires, blâmant ceux qui les commettaient et ceux qui les avaient commandés. L'impératrice, outrée de dépit, résolut aussitôt de le faire déposer, et s'empressa d'organiser un nouveau complot contre lui. Théophile fut invité à revenir; mais souvenant encore de la manière dont il avait été contraint de se sauver, il se contenta d'envoyer trois évêques porteurs de ses instructions et chargés de diriger l'intrigue, en concert avec Sévérien de Gabales, Antiochus de Ptoémaïde, Acace de Bérée et Cyrin de Chalcédoine. On fit venir un grand nombre d'autres évêques de la Syrie et de l'Asie-Mineure, qui formèrent un conciliabule à Constantinople pour juger le saint patriarche. Il ne fut plus question des premières accusations, dont il offrait hardiment de se justifier; mais on invoqua les canons du concile d'Antioche de l'an 341, qui statuaient que si un évêque déposé par un concile avait continué ses fonctions ou les avait reprises avant d'avoir été absous par un autre, bien s'il avait appelé à l'empereur de la sentence rendue contre lui, il n'aurait plus d'espoir d'être rétabli, et ne serait pas même admis à présenter sa défense. On prétendit que saint Chrysostome se trouvant dans ce cas, il devait être condamné sans autre examen. Quarante-deux évêques attachés au saint patriarche répondirent en son nom, qu'il n'avait pas été déposé juridiquement, mais

chassé par cabale et par violence ; qu'il n'avait repris possession de son siège que sur l'ordre de l'empereur et contraint par le peuple ; que d'ailleurs tous les évêques présents à Constantinople avaient approuvé son rétablissement, et qu'enfin les canons allégués étaient l'œuvre d'ariens, et n'avaient par conséquent nulle autorité. Quelques évêques du conciliabule demandèrent une conférence en présence de l'empereur pour discuter ce dernier point ; et comme ils se livraient à beaucoup de divagations, on les mit en défi de signer ces canons, en déclarant qu'ils étaient dans la même croyance que ceux qui les avaient dressés. L'empereur approuva cette proposition, qui les jeta dans un embarras extrême. Ils promirent d'abord de souscrire ; mais la crainte de se déclarer comme ariens les en empêcha. Plusieurs mois passèrent ainsi en discussions. Cependant saint Chrysostome ne laissait pas d'exercer son ministère, et le peuple continuait de se rendre en foule à ses instructions. Ses ennemis, à force d'intrigues et d'obsessions, avaient déterminé l'empereur à ne plus communiquer avec lui, et ils parvinrent aussi à faire rendre une loi, le 29 janvier 404, pour défendre, sous des peines sévères, aux officiers du palais d'assister aux assemblées des fidèles. En suite, le carême étant venu, ils obtinrent d'Arcade une audience secrète, et firent entendre à ce prince faible et borné, que l'affaire était suffisamment éclaircie, que l'empereur était formellement condamné par les canons, et qu'il fallait le chasser avant la fête de Pâques. On ordonna donc au saint évêque de quitter son église ; mais il répondit qu'il ne céderait qu'à la force. Alors on envoya des soldats pour l'arracher de son siège, et on le laissa néanmoins dans la maison épiscopale, afin de pouvoir, si Pallade, le rétablir sur-le-champ si la colère du ciel venait à se manifester comme la première fois (1).

Ceux des prêtres qui lui demeuraient fidèles co

(1) Gall. *Vit. Chrys.*—Socr. lib. VI.—Sozom. VIII.

aient d'instruire le peuple et de célébrer les saints mystères. Mais la veille de Pâques on résolut de les chasser eux-mêmes de l'église. Les évêques unis de communion au saint patriarche s'adressèrent en vain à l'empereur et à l'impératrice pour les conjurer, les larmes aux yeux, et ne point profaner cette fête solennelle par d'odieuses violences. Arcade, après avoir hésité un moment, se laissa dominer par les conseils d'Acace et d'Antiochus, qui triomphèrent de ses craintes en lui disant hardiment : Seigneur, nous prenons sur notre tête la déposition de Jean. On fit alors envahir la grande église par des soldats qui commirent les plus horribles profanations. Ils se précipitèrent au milieu des fidèles, l'épée à la main, et pénétrant jusqu'à l'endroit où l'on administrait le baptême, ils mirent à fuite les catéchumènes, frappèrent les prêtres et les diacres, en blessèrent plusieurs, répandirent le saint chrême et profanèrent les saints mystères. Ensuite, comme les prêtres avaient réuni les catéchumènes et les fidèles dans les bains Constantinien, Acace et ses complices demandèrent qu'on employât la force pour dissiper cette assemblée. Le maître des offices leur fit quelques représentations sur les suites que pourrait avoir une semblable mesure exécutée pendant la nuit contre une aussi grande multitude ; mais ils répondirent : Les églises sont désertes, il est à craindre que l'empereur y venant et n'y trouvant personne, ne soit frappé de l'attachement du peuple pour Jean, et ne nous regarde comme des imposteurs et des envieux, nous qui lui avons dit que le peuple ne souffrait qu'avec peine cet homme insociable. Ils obtinrent qu'un officier se rendrait avec des troupes au lieu de l'assemblée, pour inviter doucement les fidèles à venir dans l'église ; puis ayant gagné cet officier par promesses et par argent, ils le déterminèrent à chasser cette multitude. Les violences recommencèrent le lendemain dans un autre lieu en pleine campagne, où les fidèles étaient rassemblés, ayant parmi eux environ trois mille nouveaux

baptisés, vêtus de blanc selon la coutume. L'empereur étant sorti de la ville et les ayant aperçus, on lui fit croire que c'était une assemblée d'hérétiques, et il envoya aussitôt un détachement de ses gardes pour les disperser et saisir ceux qui les instruisaient. Il y eut plusieurs clercs arrêtés avec un certain nombre de laïques. Des femmes de distinction eurent à subir les brutalités des soldats qui leur arrachaient leurs voiles, leurs pendans d'oreille et tout ce qu'elles avaient d'ornemens précieux. On combla les prisons des partisans du saint patriarche, l'on publia des édits pleins de menaces contre ceux qui communiqueraient avec lui. Plusieurs magistrats furent emprisonnés ou chassés de la ville ; mais tous les efforts de ses ennemis ne servaient qu'à redoubler l'attachement que le peuple lui portait. Les fidèles ne pouvant plus tenir leurs assemblées dans les églises, se réunissaient en différens endroits, méprisant également les violences et les injures de la faction schismatique, qui, pour les rendre odieux, affectait de leur donner le nom de joannites.

La vie du saint évêque fut aussi menacée. On surprend d'abord un homme qui avait déjà le poignard à la main pour le tuer, et qui tenta de cacher son crime en contrefaisant l'énergumène. Le peuple le traîna au tribunal du préfet, comme ayant été gagné par argent pour commettre ce forfait ; mais saint Chrysostome envoya des évêques pour empêcher qu'on lui fit aucun mal. Quelque temps après, un domestique du prêtre Elpide, ennemi déclaré du patriarche, ayant reçu cinquante pièces d'or pour l'assassiner, courut, armé de trois poignards, vers la maison épiscopale, et frappa jusqu'à sept personnes qui tentèrent successivement de l'arrêter, et dont quatre moururent sur-le-champ. On parvint enfin à se rendre maître de ce forcené ; mais le préfet le laissa impuni. Alors le peuple fit la garde jour et nuit devant la maison épiscopale (1).

(1) Sozom. lib. VIII. — Pallad. *Vit. Chrysost.*

Peu de jours après la Pentecôte, Sévérien, Acace et les autres ennemis de saint Chrysostome sollicitèrent et obtinrent enfin de l'empereur son bannissement de Constantinople. Un notaire vint intimier cet ordre d'exil au saint évêque, qui fut averti bientôt après qu'on se disposait à le faire expulser par des soldats. Comme la ville était dans une grande agitation et que le peuple se montrait disposé à le défendre, il voulut prévenir une lutte qui amènerait peut-être l'effusion du sang. Ayant donc prié quelque temps avec les évêques demeurés fidèles à son parti, il leur fit ses adieux, donna des avis et des consolations à son clergé, ainsi qu'aux vierges et aux veuves qui servaient l'église en qualité de diaconesses; et tandis que le peuple l'attendait devant le portail de l'église à l'occident, où il avait fait tenir un cheval prêt, il sortit secrètement du côté de l'orient, se mit entre les mains des soldats, et s'embarqua aussitôt pour passer en Bithynie. Sa mère, qui vivait encore, l'avait exhorté elle-même à se retirer plutôt que de rien faire qui fût indigne d'un évêque. Il quitta Constantinople le 20 juin 404; et sept jours après, les schismatiques élurent pour le remplacer le prêtre Arsace, âgé de quatre-vingts ans, frère du patriarche Nectaire, et l'un des plus grands ennemis de saint Chrysostome.

Au moment où le saint évêque sortait de la ville, le feu prit à la chaire où il avait coutume de se placer pour prêcher; et gagnant bientôt le toit, il consuma l'église entière avec les bâtimens adjacens, moins une petite sacristie où l'on renfermait les vases sacrés. La flamme, poussée par le vent, atteignit ensuite le palais du sénat, contigu à celui de l'empereur, et le consuma pareillement. On ne put découvrir l'auteur de cet incendie, qui fut regardé par les fidèles comme un effet de la vengeance du ciel. Les schismatiques en accusèrent les catholiques, et ils y trouvèrent un prétexte pour exercer contre eux une violente persécution. Un grand nombre de clercs furent mis

en prison, et plusieurs soumis à d'affreuses tortures. Un lecteur nommé Eutrope fut tourmenté si cruellement qu'il expira sur le chevalet : on le frappa avec des lanières et des bâtons ; on lui déchira les flancs, les joues et le front avec les ongles de fer ; puis on lui brûla les côtés avec des torches ardentes, mais on ne put obtenir de lui aucun aveu. Le prêtre Tigrius fut aussi battu de verge et étendu par les mains et les pieds avec tant de violence que les jointures furent disloquées. Il fut ensuite relégué dans la Mésopotamie. L'Église honore la mémoire de ces deux martyrs.

On enveloppa dans cette persécution plusieurs femmes illustres, entre autres sainte Olympiade, veuve d'un préfet de la ville ; Pentadie, veuve du consul Timase, toutes deux diaconesses ; sainte Nicarète, vierge, issue d'une famille considérable de Nicomédie, et quelques autres dont on connaissait l'attachement pour saint Chrysostome. Sainte Olympiade était demeurée veuve à l'âge de dix-sept ans, après vingt mois de mariage. Son esprit, sa beauté et ses richesses immenses la firent rechercher par les plus grands seigneurs de la cour. L'empereur Théodose employa même les plus vives instances pour lui faire épouser un de ses parens ; mais elle répondit : Si Dieu avait voulu que je vécusse dans le mariage, il ne m'aurait pas enlevé mon premier époux ; il ne m'a pas jugée propre à cet engagement, puisqu'il m'a remise en liberté. Elle se joignait aux pratiques de la plus austère pénitence avec une humilité profonde et une charité sans bornes. Elle était vêtue pauvrement, et ne vivait que de fruits et de légumes. Elle jeûnait, veillait et priait presque continuellement. Elle contribuait par ses dons à faire construire ou embellir des églises dans les villes et dans les campagnes ; leur procurait des ornemens et des vases sacrés, distribuait des sommes immenses aux monastères, aux hôpitaux, aux prisonniers, et répandait ses aumônes jusque chez les Perses. Elle racheta des milliers d'esclaves. Elle

assistait les vieillards, les orphelins, les veuves et les égarés, consolait les affligés, et s'appliquait en un mot à la pratique de toutes les bonnes œuvres. Élevée au rang de diaconesse par le patriarche Nectaire, elle fut liée d'amitié avec saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque, saint Épiphane et plusieurs autres grands évêques. Mais elle montra surtout un dévouement particulier pour saint Chrysostome, qu'elle voulut même décharger du soin de sa nourriture; car il abandonnait aux pauvres le revenu de son église, et recevait d'elle sa subsistance de chaque jour, afin d'être uniquement occupé de son ministère. Elle était cette illustre veuve, à qui les schismatiques ne purent pas d'imputer l'incendie de l'église. Le préfet de Constantinople l'ayant fait traduire pour cette cause devant son tribunal, elle répondit avec une noble fermeté que sa vie passée et les richesses qu'elle avait employées à faire bâtir des églises auraient dû la mettre à l'abri d'une pareille calomnie. Sur cette réponse, le préfet se pressa de communiquer avec l'évêque intrus; mais elle refusa malgré toutes les menaces, et fut quelques jours après condamnée à une forte amende, puis chassée de Constantinople (1).

Saint Chrysostome fut lui-même accusé de l'incendie de l'église, et on le retint quelque temps prisonnier en Asie, sous le poids de cette odieuse imputation. Deux évêques qui l'accompagnaient furent ramenés à Constantinople et mis en prison sous le même prétexte. Mais comme les recherches les plus minutieuses ne purent fournir aucun indice contre les catholiques, on se vit obligé de cesser des poursuites qui ne servaient plus qu'à entretenir la passion de ceux qui les ordonnaient. On eut alors recours à d'autres moyens pour persécuter les fidèles attachés à saint Chrysostome. Une loi, publiée le 1^{er} août 404, portait que les auteurs de l'incendie n'ayant

(1) Pallad.—Sozom. VIII.—Chrysost. *Epist.* VII *ad Olymp.*

pu être découverts, les clercs seraient mis hors de prison pour être embarqués et renvoyés chez eux; et même temps elle prononçait la confiscation des maisons où l'on aurait retiré des évêques ou des clercs étrangers et de celles où les ecclésiastiques de la ville auraient tenu des assemblées particulières. Une autre loi du 11 septembre suivant ordonna que les maîtres seraient tenus d'empêcher leurs esclaves d'assister à aucune de ces assemblées, sous peine d'une amende de trois livres d'or pour chaque esclave, et que les corps des métiers réproudraient aussi de leurs membres, sous peine de cinquante livres d'or. Mais les catholiques ne laissèrent pas de tenir leurs assemblées à part; et quelques-uns, plus exposés aux persécutions, se bannirent volontairement plutôt que de communiquer avec l'évêque intrus.

Après avoir passé environ quinze jours à Nicée, saint Chrysostome en partit le 4 juillet pour se rendre à Césaire, petite ville d'Arménie, désignée par l'empereur pour le lieu de son exil. Les soldats chargés de le conduire lui témoignaient un grand respect, et tenaient à l'honneur de lui servir de domestiques. Les peuples accouraient en foule sur son passage, fondant en larmes et célébrant ses louanges et maudissant ses ennemis. Il était assez bien portant à son départ; mais comme on le faisait marcher presque jour et nuit par des chaleurs excessives, il fut attaqué bientôt d'une fièvre violente, et ses forces étaient épuisées lorsqu'il arriva à Césarée en Cappadoce. Ses gardes lui permirent d'y faire quelque séjour, et les fidèles s'empressèrent de lui procurer tous les soulagemens dont il avait besoin. Le clergé, le peuple, les magistrats lui donnaient les marques les plus touchantes d'affection et de respect. Il était visité chaque jour par les citoyens les plus distingués. L'évêque Pharétrius, qui avait souscrit à sa condamnation et qui feignit d'abord quelques dispositions bienveillantes, conçut ensuite une jalousie dont il ne fut plus le maître. Il souleva un

pe de moines qui vinrent entourer le logis de saint Chrysostome, menaçant d'y mettre le feu s'il ne sortait. Le gouverneur fit en vain des représentations à Pharétrius et aux moines. Ceux-ci continuèrent leurs menaces, se montrèrent si furieux, que les gardes du saint patriarche furent effrayés et le supplièrent de partir, malgré le péril imminent de tomber entre les mains des Isaures, qui couraient le territoire de Césarée et qui venaient de brûler un gros bourg dans les environs. Le saint monta en litière à midi, dans un accès de fièvre, en présence du peuple rassemblé, qui gémissait en murmurant contre la cruauté de son évêque. Séleucie, veuve du fameux Rufin, avait une maison de campagne avec un château fortifié à quelques milles de Césarée; elle l'offrit à saint Chrysostome, mais il fut contraint de s'y arrêter. Mais Pharétrius ne put encore le souffrir dans cet asile. On le fit sortir précipitamment par une nuit obscure; et comme la crainte des Isabares avait fait éteindre les flambeaux et que les chemins étaient difficiles, un des mulets s'abattit sous la litière et la renversa, en sorte que le saint évêque fut contraint de marcher quelque temps à pied, ou plutôt de traîner comme il put en s'appuyant sur le bras d'un autre.

Enfin il arriva à Cucuse vers le milieu de septembre, après soixante-dix jours de marche, dont il avait passé plus de trente dans une fièvre violente. L'évêque, le clergé et le peuple le reçurent avec tous les témoignages de la vénération due à ses vertus. Un homme de qualité nommé Euscore le logea dans sa maison, et lui fit disposer un appartement avec tout le soin possible pour le garantir du froid, qu'il craignait beaucoup. Plusieurs autres personnes venaient continuellement lui offrir des secours. Ainsi ce désert lui devint agréable par le repos et le soulagement qu'il y trouva, et il écrivit à sainte Olympiade et à d'autres amis de surseoir aux mouvemens qu'ils se donnaient pour faire changer le lieu de son exil, à moins

qu'on n'eût l'espoir de le faire rapprocher de Constantinople (1).

Avant de quitter cette ville, saint Chrysostome avait interjeté appel au saint-siège de la sentence injuste prononcée contre lui. Théophile d'Alexandrie voulant prévenir le pape saint Innocent, s'était empressé de lui envoyer une lettre où, sans entrer dans aucun détail, il l'informait que Jean de Constantinople venait d'être déposé. Cette nouvelle s'étant répandue dans Rome, un diacre que saint Chrysostome y avait envoyé pour des affaires ecclésiastiques, présenta une requête au pape pour le supplier de suspendre son jugement jusqu'à plus amples informations. Trois jours après arrivèrent quatre évêques apportant la lettre de saint Chrysostome, avec une autre des quarante évêques qui communiquaient avec lui, et une troisième du clergé de Constantinople. Elles étaient toutes trois conformes et contenaient un récit détaillé de tout ce qui s'était passé. Saint Chrysostome, après avoir raconté toute la suite de l'affaire, suppliait le pape de déclarer nul le jugement prononcé contre lui par ses ennemis, au mépris de ses récusations et des lois canoniques, offrant d'ailleurs de se justifier devant un concile régulièrement convoqué. Le pape ayant reçu tous ces détails, écrivit à saint Chrysostome et à Théophile des lettres où il déclarait conserver également sa communion à l'un et à l'autre ; et annulant la prétendue sentence de déposition, il décidait qu'il fallait assembler un concile d'Orientaux et d'Occidentaux, où la cause fût entendue de nouveau et jugée sans passion. Théophile envoya bientôt après à Rome les actes du concile du Chêne ; mais le pape lui répondit que la lecture de ces actes ne lui faisait point changer de résolution, et que ne voyant point une procédure régulière et canonique contre saint Chrysostome, il ne pouvait consentir à le séparer de sa communion jusqu'à ce qu'on e

(1) Chrysost. *Epist.* XIII ad *Olymp.*

dans un autre concile, examiné l'affaire et prononcé d'après les canons de Nicée. De nouveaux messages ne tardèrent pas à instruire le pape de toutes les violences commises par Théophile et son parti. Un prêtre de Constantinople apporta une lettre de vingt-cinq évêques, annonçant que saint Chrysostome avait été chassé de son église et banni aux extrémités de l'empire. Les mêmes violences furent dénoncées par des lettres de quinze autres évêques, et en particulier d'Anysius, métropolitain de Thessalonique et légat du saint-siège. Ensuite on vit arriver à Rome Pallade, évêque d'Hélénople, et plusieurs autres prélats chassés de leur siège en vertu d'une loi rendue le 18 novembre 404, qui prononçait la peine de déposition et la confiscation des biens contre ceux qui refuseraient de communiquer avec Théophile, Arsace et Porphyre. Ce dernier était un prêtre fort décrié, que la faction schismatique venait d'élever sur le siège d'Antioche, sans le consentement du peuple ni du clergé, à la place de Flavien, mort peu de temps auparavant. Un grand nombre de vierges et de solitaires venaient aussi chaque jour à Rome, chercher un refuge contre la persécution, et plusieurs portaient encore les marques des tortures qu'ils avaient endurées, ou des coups qu'ils avaient reçus. Le pape écrivit des lettres de consolation à saint Chrysostome et au clergé fidèle de Constantinople, puis invoquant l'intervention de l'empereur Honorius, il lui donna connaissance de tous les documens qu'il avait reçus touchant cette affaire. L'empereur fit assembler un concile pour délibérer sur les mesures qu'il convenait de prendre, et d'après l'avis des évêques, il écrivit à son frère Arcade une lettre où il marquait que l'ayant déjà prié deux fois inutilement de réparer ce qui s'était fait par cabale contre Jean, évêque de Constantinople, il demandait présentement que les évêques orientaux se réunissent en concile à Thessalonique, avec les députés de l'Occident, et qu'on fit comparaître Théophile d'Alexandrie, afin que la cause,

après avoir été soumise à un examen impartial, pût être enfin jugée contradictoirement en présence des parties. Le pape Innocent, Vénérius, évêque de Milan, Chromace d'Aquilée et les autres évêques d'Occident, joignirent leurs lettres à celle d'Honorius, et on les envoya par cinq évêques, deux prêtres et un diacre, qui devaient assister au concile de Thessalonique au nom des Occidentaux. On remit aussi à ces députés des instructions portant qu'avant de paraître en jugement, saint Jean Chrysostome devrait être préalablement rétabli dans son église, conformément à la décision du souverain pontife, qui avait annulé la sentence rendue contre lui (1).

Les Orientaux qui avaient porté leurs plaintes à Rome s'en retournèrent avec cette ambassade, dont ils attendaient un heureux succès, mais ils furent grandement trompés dans leurs espérances. Les députés devaient se rendre d'abord à Thessalonique pour conférer avec l'évêque, et ils étaient près d'aborder à Athènes, lorsqu'un tribun militaire vint les arrêter, et les embarqua dans deux vaisseaux qui les menèrent aux portes de Constantinople. Là ils furent arrêtés de nouveau et ramenés sur leurs pas, sans savoir par quel ordre, puis enfermés dans une forteresse maritime de la Thrace. On mit les Occidentaux dans une chambre, et les Orientaux dans plusieurs autres, sans leur laisser un seul domestique pour les servir. On vint ensuite demander aux députés les lettres dont ils étaient chargés; mais ils répondirent qu'ils ne devaient les remettre qu'à l'empereur lui-même. Enfin un tribun arracha ces lettres par force. On revint le lendemain leur offrir de l'argent pour les engager à communiquer avec Atticus, qui venait de succéder à Arsace sur le siège de Constantinople; puis, comme on les vit inébranlables, on les embarqua pour les reconduire en Italie.

Ils ne purent apprendre où était saint Chrysostome,

(1) Pall. *Vit. Chrysost.* — Sozom. lib. VIII.

et ils ignoraient même ce qu'étaient devenus les évêques d'Orient qui étaient partis avec eux. Le bruit courut d'abord qu'on les avait jetés dans la mer ; on sut plus tard qu'ils avaient été bannis aux extrémités de l'empire, l'un sur la frontière de Perse, un autre dans l'Arabie, un troisième dans les déserts de l'Égypte, et le quatrième près de l'Éthiopie. Les soldats prétoriens chargés de les conduire les dépouillèrent de tout ce qu'ils avaient, et les accablèrent de mauvais traitemens. Ils leur faisaient faire des marches forcées, ils ne les laissaient point approcher des églises, et ne leur permettaient pas d'entrer chez les chrétiens qui désiraient les recevoir ; mais ils les faisaient loger dans des synagogues ou dans des hôtelleries pleines de femmes perdues. Les évêques du parti de Théophile devenaient eux-mêmes les instigateurs de ces mauvais traitemens par les menaces ou les présens qu'ils faisaient aux soldats. Enfin, quand ces bannis furent arrivés à leur destination, on les mit sous la garde des esclaves publics (1).

Une multitude de personnes eurent à souffrir les persécutions des schismatiques. Arsace étant mort vers la fin de l'an 405, on lui donna pour successeur, au commencement de l'année suivante, le prêtre Atticus, un des accusateurs de saint Chrysostome. Comme il vit que ni le peuple de Constantinople ni la plupart des évêques de l'Orient ne voulaient communiquer avec lui, il obtint des lois impériales pour les y contraindre. L'édit contre les évêques portait que ceux qui refuseraient de communiquer avec Théophile, Porphyre et Atticus, seraient chassés de leur église et dépouillés de leurs biens. Quant aux laïques, on ordonnait, contre les personnes constituées en dignités la perte de leurs titres et de leurs fonctions, la dégradation pour les officiers et les militaires, enfin contre le reste du peuple, le bannissement et de

(1) Pallad. *Vit. Chrysost.*

grosses amendes. Ces menaces occasionnèrent un certain nombre de défections ; mais une grande partie du peuple de Constantinople continua de fuir les assemblées des schismatiques, et il en fut de même à Antioche, en Égypte et dans les autres endroits où dominaient les ennemis de saint Chrysostome.

Sérapion, un de ses plus fidèles disciples, et ordonné par lui évêque d'Héraclée, se cacha long-temps dans un monastère ; puis ayant été amené devant les juges, il fut battu de verges, soumis à diverses tortures, jusqu'à lui arracher les dents, et enfin relégué dans son pays, qui était l'Égypte. Un saint vieillard nommé Hilaire, qui depuis dix-huit ans vivait dans une telle austérité qu'il ne mangeait pas même de pain, fut banni aux extrémités du Pont, après avoir été battu cruellement non par ordre du juge, mais par le clergé schismatique. Brison, frère de Pallade, ayant appris que celui-ci avait été relégué aux confins de l'Éthiopie, crut devoir se dérober à la persécution en quittant son église pour vivre caché dans une petite terre qu'il labourait de ses mains. Elpide, évêque de Laodicée, demeura enfermé pendant plus de trois ans dans une chambre, où il s'occupait de la prière sans jamais sortir. Héraclide, évêque d'Éphèse, fut plus de quatre ans prisonnier à Nicomédie. D'autres évêques se retirèrent en des lieux inconnus, exerçant les plus vils métiers, afin de n'être point découverts. Un grand nombre de clercs ou de solitaires furent relégués dans des lieux sauvages aux extrémités de l'empire ; plusieurs furent mis à la torture et déchirés à coups de verges ou par les ongles de fer ; d'autres se cachèrent ou se bannirent volontairement. De simples laïques et même des soldats eurent à subir des traitemens semblables. Un des gardes de l'empereur ayant été dénoncé comme ami de saint Chrysostome, fut battu et déchiré impitoyablement, puis banni à Pétra en Arabie (1).

(1) Pallad. *Vit. Chrysost.*

Cependant la colère du ciel sembla venger le saint patriarche, et il survint à ses persécuteurs plusieurs accidens qui furent regardés comme des punitions divines. L'impératrice Eudoxie mourut en couches l'an 404, en mettant au monde avant terme un enfant mort. Cyrin, évêque de Chalcédoine, mourut par suite d'une légère blessure au pied, après plusieurs amputations nécessitées par la gangrène, qu'on ne put arrêter. Beaucoup d'autres furent frappés de morts subites ou atteints de maladies effrayantes. L'un tomba d'un escalier et resta sur la place. Un autre, tombant de cheval, se rompit la jambe et mourut presque aussitôt. Un troisième perdit la vie subitement en exhalant une odeur insupportable. Un autre eut les entrailles brûlées d'une fièvre lente avec des coliques affreuses. Un autre encore eut le bas-ventre enflé et les parties voisines rongées des vers avec une horrible infection. D'autres perdirent la parole, furent suffoqués par l'enflure de leur langue, ou atteints de la goutte aux doigts dont ils avaient souscrit l'injuste condamnation. Plusieurs enfin eurent des accès de frénésie, et poussaient des cris affreux en se croyant poursuivis par des bêtes féroces ou des troupes de barbares.

Saint Nil, qui avait été autrefois préfet de Constantinople, et qui avait quitté le monde pour embrasser la vie monastique, écrivit à l'empereur Arcade deux lettres où, lui adressant des remontrances avec une généreuse fermeté, il ne craignait pas de représenter les fléaux du ciel comme des châtimens de la persécution exercée contre saint Chrysostome. « Vous êtes inexcusable, lui disait-il, d'avoir banni l'illustre évêque Jean, la grande lumière du monde ; vous avez cru trop légèrement quelques prélats animés contre lui d'une haine emportée. Faites donc pénitence d'avoir privé l'Église des admirables instructions de ce saint pasteur. Comment prétendez-vous voir Constantinople délivrée des tremblemens de terre, des orages, des tempêtes et des autres fléaux, tandis qu'il s'y

commet tant de crimes et que le vice y règne avec impunité ? Comment espéreriez-vous apaiser le ciel après qu'on a chassé le plus digne organe de la parole divine ? et pourrais-je accorder des prières à une ville ébranlée par la colère du Tout-Puissant, moi qui suis accablé de tristesse et qui me sens le cœur déchiré en pensant aux persécutions et aux violences que l'on ne cesse d'y commettre ? » Une si noble hardiesse s'expliquait par la grande réputation et les éminentes vertus de cet illustre solitaire. Il était né à Constantinople, d'une des familles les plus considérables de la ville, et possédait une immense fortune. Ayant eu deux fils de son mariage, il se sépara de sa femme, dont il n'obtint le consentement qu'avec peine, et lui laissant le plus jeune de ses enfans, il emmena l'aîné avec lui dans la solitude. Il se retira au désert du mont Sinai, depuis long-temps célèbre par la multitude et la sainteté des moines qui l'habitaient. Ils vivaient dans des cavernes ou dans des cellules, qu'ils bâtissaient eux-mêmes à quelque distance les unes des autres. Mais ils s'assemblaient le dimanche pour recevoir la communion, et s'instruire par de pieuses conférences. La plupart ne mangeaient point de pain, mais seulement des herbes crues ou des fruits sauvages en petite quantité. Quelques-uns même ne prenaient de nourriture qu'une seule fois la semaine.

L'exil de saint Chrysostome contribua encore à augmenter la vénération qu'inspiraient ses vertus. Une foule de personnes venaient le visiter de toutes parts, principalement d'Antioche, de la Syrie et de la Cilicie. Il était en correspondance avec un grand nombre d'autres qui s'empressaient de lui envoyer de l'argent ou des lettres de consolation. Tous ses amis, et particulièrement sainte Olympiade, lui fournissaient des secours si abondans, qu'il se croyait quelquefois obligé de les refuser, comme il paraît par une lettre à une dame nommée Carterie, et par une autre adressée à un homme de qualité nommé Dio-

gène. Il les remercie de leurs généreuses libéralités, en protestant qu'il n'en a pas besoin et qu'il en usera librement dans l'occasion. Toutefois, après avoir écrit cette dernière lettre, il fut tellement pressé qu'il ne put se défendre d'accepter la somme qu'on lui offrait ; mais il l'employa au secours des églises de Phénicie, où des missionnaires travaillaient alors avec zèle à la conversion des idolâtres. Il racheta aussi plusieurs captifs d'entre les mains des Isaures, et répandit des aumônes considérables, pour soulager les pauvres ou les malheureux ruinés par les ravages de ces barbares, en sorte qu'il s'attira l'affection de tout le monde dans l'Arménie et les pays voisins. L'activité de son zèle ne lui laissait point de repos. Il s'appliquait à instruire le peuple ; il consolait et encourageait par ses lettres ceux qui souffraient pour sa défense ; il prenait soin des églises nouvellement fondées, et animait les ouvriers évangéliques par ses exhortations et par les secours qu'il leur envoyait. Il continuait surtout de s'occuper des besoins de son troupeau avec une tendre sollicitude. Ayant appris que deux prêtres qu'il avait laissés à Constantinople ne témoignaient pas assez de zèle, qu'ils faisaient rarement des instructions et n'assistaient pas toujours aux assemblées ecclésiastiques, il en fut profondément affligé, et leur adressa des lettres où la sévérité des réprimandes se trouvait tempérée par les témoignages d'une sincère affection. « Si c'est une calomnie, leur dit-il, justifiez-vous ; si c'est la vérité, corrigez-vous. Songez au compte terrible que vous auriez à rendre au jugement de Dieu pour une telle négligence. Ne craignez pas, au reste, de m'instruire de vos bonnes œuvres, puisque vous ne ferez qu'exécuter mes ordres. »

Le saint patriarche écrivit, pendant son exil, pour sa consolation et pour celle des autres, un traité sur cette maxime : Que personne ne peut nous faire du mal que nous-mêmes ; montrant par des exemples et des paroles tirées de l'Écriture, que les persécutions et les tourmens,

loin de nuire à ceux qui les souffrent pour la justice, servent au contraire à augmenter leur gloire et leur bonheur, et qu'il n'y a que le péché qui rende véritablement malheureux. Il développa les mêmes idées dans un autre traité qu'il écrivit contre ceux qui se scandalisaient de la persécution alors exercée contre les catholiques. Toutes les lettres qui nous restent de lui furent aussi écrites pendant son exil.

Celles qui sont adressées à sainte Olympiade, au nombre de dix-sept, sont les plus longues et les plus remarquables. Il y expose avec une admirable éloquence les motifs les plus propres à la consoler dans l'affliction extrême où elle était plongée. Il l'encourage par la considération des bonnes œuvres qu'elle pratiquait depuis long-temps, et lui donne des remèdes contre l'abattement et le découragement, qu'il lui représente comme une des tentations les plus dangereuses. Il la félicite, dans une de ses lettres, de tout ce qu'elle a souffert à l'occasion de l'incendie de l'église de Constantinople ; et dans une autre, il parle de ceux qui étaient morts en prison ou dans les tourmens. D'autres contiennent des détails sur son voyage et sur sa situation depuis son arrivée dans le lieu de son exil. Enfin on y voit avec quel zèle il s'occupait des intérêts de la religion. « Rendez, lui écrivait-il, tous les services que vous pourrez à l'évêque Maruthas, car j'ai grand besoin de lui pour les affaires de la religion en Perse, et je désirerais vivement le voir pour apprendre de lui le détail de ce qu'il a fait, et ce qu'il espère faire encore. Tâchez de vous en instruire pour m'en informer, et faites-moi savoir au moins s'il a reçu mes deux lettres. Je lui écrirai de nouveau, s'il veut me répondre, et dans le cas contraire, priez-le de vous donner quelques renseignemens sur les succès qu'il a obtenus dans ce pays, et de vous dire s'il espère pouvoir y travailler encore utilement. »

Maruthas avait été envoyé en ambassade auprès du roi

de Perse Isdegerde, et par l'éminence de ses talens et de ses vertus il s'était concilié la faveur de ce prince infidèle au point d'exciter la jalousie des mages, et de leur faire craindre la conversion du roi. Ils imaginèrent donc de cacher un homme sous l'autel où brûlait le feu perpétuel ; et quand Isdegerde vint faire sa prière, une voix souterraine cria qu'il fallait le chasser comme un impie qui favorisait le prêtre des chrétiens. Maruthas conseilla au roi de faire creuser à l'endroit d'où la voix était sortie, et la ruse ayant été découverte, Isdegerde fit décimer les mages, et permit à l'évêque de faire bâtir des églises où il voudrait. Le christianisme fit alors de grands progrès dans la Perse. Revenu à Constantinople, Maruthas, se laissant tromper, avait pris part au concile du Chêne, mais saint Jean Chrysostome l'avait oublié pour ne songer qu'aux intérêts de la foi, et il avait à cœur de concerter avec cet évêque les moyens de propager le christianisme en Perse. On ne voit pas que Maruthas ait cédé à ce désir, mais il retourna de nouveau à son ambassade, et acquit tant d'ascendant sur le roi de Perse, que ce dernier, après avoir fait un traité d'alliance avec les Romains, se montra encore plus qu'auparavant favorable au christianisme. Il fut même sur le point de l'embrasser à l'occasion de la guérison du prince son fils, obtenue par les prières de Maruthas. L'Eglise honore cet évêque entre les saints martyrs (1).

On voit dans la même lettre de saint Jean Chrysostome qu'à cette époque l'église des Goths avait perdu un évêque fort recommandable qu'il avait ordonné lui-même peu de temps auparavant, et qui se nommait Oulinas. Le roi des Goths avait envoyé un diacre à Constantinople, pour demander un autre évêque. Saint Jean Chrysostome craignant qu'un sujet indigne ne fût choisi par ses ennemis, recommanda à sainte Olympiade de tout faire pour gagner du temps, et d'engager le diacre à venir le trouver

(1) Socr. lib. VII. — Chrysost. *Epist.* XIV ad *Olymp.*

secrètement, s'il était possible, afin de concerter les mesures qu'il y aurait à prendre. Il écrivit aussi pour le même objet à un diacre de son clergé nommé Théodule, et à des moines goths qui étaient établis à Constantinople.

Les païens étaient encore fort nombreux dans la Phénicie, et leur fanatisme les portait fréquemment à des violences contre les chrétiens. Saint Chrysostome ayant appris qu'ils venaient de tuer ou de blesser plusieurs moines, s'empessa d'envoyer des lettres de consolation aux prêtres et aux moines qui travaillaient dans ce pays à la conversion des idolâtres ; il les exhorta à ne point se décourager et à s'adresser à lui dans leurs besoins, les assurant qu'il ne les laissera manquer de rien, ni pour la nourriture, ni pour le vêtement. Il s'occupa en même temps de leur adjoindre d'autres ouvriers évangéliques, et il écrivit pour cet effet à plusieurs prêtres zélés, qu'il pressa de partir promptement, s'engageant à leur procurer, par lui-même ou par ses amis, tous les secours nécessaires, soit pour la construction des églises, soit pour assister les fidèles. Il recommanda en particulier au prêtre Rufin de se hâter, afin d'achever avant l'hiver les églises qui n'étaient pas encore couvertes ; « et quant aux reliques des martyrs, ajoutait-il, n'en soyez point en peine, je viens de m'adresser à l'évêque d'Arabisse, qui en a un grand nombre de très-authentiques ; dans peu de jours je vous les enverrai en Phénicie. » Ces reliques devaient servir, selon la coutume, à la consécration des autels.

Saint Chrysostome passa environ trois ans dans son exil. Le repos ne tarda pas à dissiper la fièvre violente dont il était tourmenté en arrivant ; mais sa santé fut altérée de nouveau par les froids rigoureux de l'hiver. Il fut réduit à passer les journées au lit, souffrant des douleurs de tête et d'estomac, tourmenté par des vomissemens continuels, privé d'appétit et de sommeil ; il manquait même des remèdes et des adoucissemens qu'exigeait son état, car il

ne pouvait se les procurer dans un bourg misérable et dépourvu de tout, ni les envoyer chercher ailleurs, parce que les courses des Isaures rendaient tous les chemins inaccessibles. Ces barbares, exerçant continuellement leurs ravages, brûlaient les bourgs et les campagnes, égorgeaient les hommes, enlevaient les femmes, et ne laissaient aucune sécurité nulle part. Saint Chrysostome prit le parti de se réfugier dans la forteresse d'Arabisse, à quelque distance au nord de Cucuse, mais il y trouva d'autres sujets d'inquiétudes. « Nous avons continuellement la mort à nos portes, écrivait-il à ses amis, tout est ravagé par le fer et le feu; les Isaures attaquent les meilleures places, et nous avons à craindre en outre la famine et la peste, à cause de la multitude qui vient chercher un asile dans un lieu si étroit; car la crainte des barbares met tout le monde en fuite; les villages et même les villes n'offrent plus que des maisons ruinées ou désertes; souvent des petits enfans que l'on emporte de nuit avec précipitation succombent aux rigueurs du froid, et demeurent sans vie au milieu des neiges.

Saint Jean Chrysostome était enfermé depuis environ deux ans dans la forteresse d'Arabisse, lorsque ses ennemis, irrités de l'éclat qui s'attachait à sa personne, tout exilé qu'il était, sollicitèrent et obtinrent de l'empereur Arcade qu'il fût transféré à Pythionte, lieu désert, sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin. Deux soldats prétoriens furent chargés de l'y conduire. Le voyage dura trois mois, et le saint évêque eut à souffrir les plus indignes traitemens. On le faisait partir par les plus fortes pluies, et on se faisait un jeu d'exposer sa tête chauve aux plus grandes ardeurs du soleil. On ne lui permettait point de s'arrêter dans les villes, ni dans les bourgs où il pouvait trouver quelque soulagement. L'un des gardes ne put s'empêcher de lui en faire une sorte d'excuse, en alléguant que tel était l'ordre de la cour. Mais l'autre était si brutal, qu'il s'irritait même des honnêtetés qu'on lui

faisait pour essayer de l'adoucir. La santé de saint Chrysostome ne résista pas à tant de fatigues. Il était épuisé lorsqu'il arriva à Comane. On le força néanmoins de passer outre, et de s'aller loger à deux lieues plus loin dans une église dédiée à saint Basilisque, évêque de cette ville, martyrisé à Nicomédie sous Maximin Daïa. Dans la nuit, le saint martyr lui apparut, et lui dit : Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. Sur cette parole, saint Jean Chrysostome demanda le lendemain à ses gardes de différer le départ jusqu'à onze heures. Il ne put l'obtenir ; mais à peine avait-on fait trente stades, ou environ une lieue et demie, qu'on fut obligé de le ramener défaillant à l'église. Là, il distribua aux assistans le peu qui lui restait, reçut la communion, fit sa dernière prière devant tout le monde, et la termina par ces mots : Dieu soit loué de tout ! puis il expira le 14 septembre 407. Un concours prodigieux de moines, de vierges et de simples fidèles, assistèrent à ses funérailles, qui ressemblèrent à la fête d'un martyr. Son corps fut inhumé auprès de celui de saint Basilisque. Il avait vécu soixante ans, et était évêque de Constantinople depuis neuf ans et huit mois. Sa mort n'apaisa point la haine de ses persécuteurs. Théophile d'Alexandrie publia contre lui un libelle diffamatoire qu'il eut soin de faire répandre partout. Mais l'Église romaine, avec tout l'Occident, refusa de communiquer avec les ennemis du saint patriarche jusqu'à ce qu'ils eussent rétabli sa mémoire (1).

Le génie et les vertus de saint Chrysostome ont fait l'admiration de tous les siècles, et son nom est environné d'une gloire si éclatante qu'il serait superflu de nous étendre sur ses louanges. Les souverains pontifes et les docteurs les plus renommés l'ont exalté à l'envi, comme une des plus grandes lumières de l'Église, et tous les critiques l'ont placé au rang des orateurs les plus éloquens. Saint

(1) Sozom. VIII. — Théod. V. — Pallad. *Vit. Chrysost.*

Augustin relève la pureté de sa doctrine, la fermeté de son caractère, l'élévation de son esprit et sa science profonde de la religion. Le pape saint Célestin, dans une lettre au clergé de Constantinople, n'hésite pas à dire que si la voix de cet illustre docteur n'a pu se faire entendre qu'en certains endroits pendant sa vie, il n'y a point de lieux qu'il n'instruise après sa mort, prêchant en quelque sorte partout, puisque partout on lit ses écrits avec autant de fruit que d'admiration. Tous les points de la doctrine chrétienne, les dogmes et les mystères les plus sublimes, les principes les plus profonds et les détails les plus simples de la morale, sont traités par saint Chrysostome avec une supériorité de génie qui n'éclate pas moins dans la richesse et la force des pensées que dans la variété des formes brillantes dont il sait les revêtir. Son style est toujours pur, clair, noble, harmonieux ; et quoiqu'il paraisse quelquefois un peu diffus, on trouve jusque dans ses longueurs tant d'esprit, tant d'agréments, des traits si vifs et si frappans, qu'on se sent retenu pour ainsi dire par un charme inexprimable. Ses raisonnemens pleins de force et de solidité portent la conviction dans l'esprit, en même temps que le cœur est entraîné par un ton de sentiment et d'onction qui pénètre l'âme tout entière. Son éloquence noble et majestueuse brille par l'abondance et l'éclat des idées, par la vivacité des tours et des expressions, par la hardiesse des images et la pompe d'une élocution pleine de chaleur et de mouvement. Mais il rejette tous les ornemens recherchés ou superflus, et prend soin de mettre, autant que possible, ses instructions à la portée de toutes les intelligences. Sa composition est toujours naturelle, sa méthode simple et lumineuse, ses développemens féconds et pleins de choses. Évitant l'affectation dans les expressions comme dans les idées, on voit qu'il ne cherche qu'à instruire ou à toucher ses auditeurs par une explication solide des vérités de l'Évangile, et c'est ainsi qu'il a atteint cette perfection qui le

fera toujours regarder comme le modèle des orateurs chrétiens.

Les écrits de ce saint docteur sont des homélies , ou plutôt des commentaires , accompagnés d'instructions morales sur la Genèse , sur les Psaumes , sur quelques livres des prophètes sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean , sur les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul ; un grand nombre de sermons sur divers endroits détachés tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament ; les homélies au peuple d'Antioche à l'occasion du renversement des statues ; plusieurs sermons contre les juifs , contre les anoméens , et sur différens sujets de morale , principalement sur la pénitence , l'aumône et la prière ; un contre les superstitions du premier jour de l'an , d'autres sur la naissance de Jésus-Christ , sur son baptême , sur la Passion , la Résurrection , l'Ascension et la Pentecôte ; des homélies à la louange de saint Paul , des panegyriques de beaucoup de martyrs ; enfin divers traités , dont nous avons déjà cité les principaux , parmi lesquels on admire surtout ses livres sur le Sacerdoce.

Saint Chrysostome composa ce traité à Antioche , lorsqu'il n'était encore que diacre. Il voulait se justifier auprès d'un de ses amis d'avoir pris la fuite sans l'en prévenir , pour éviter l'épiscopat auquel on le destinait. Il entre en conséquence dans le détail des vertus que doit réunir un pasteur , et il en conclut que ne les ayant pas , il avait eu raison de se soustraire à un fardeau si redoutable. Il se plaint de ce que dans le choix des évêques , au lieu d'avoir égard au mérite , on considérait quelquefois la naissance et d'autres qualités humaines. Il montre que non seulement ceux qui recherchent les emplois ecclésiastiques par ambition , mais encore ceux qu'on y élève sans qu'ils les aient recherchés , seront punis très-sévèrement lorsqu'ils n'auront pu s'en bien acquitter par suite de leur insuffisance ; car avant de se charger de la conduite des autres , ils doivent s'éprouver eux-mêmes et considérer

leurs forces, leur capacité et leur talent ; il ne suffit pas qu'ils aient de la piété , il faut qu'ils y joignent une singulière prudence et une connaissance profonde de la religion , qu'ils soient en état d'instruire le peuple , de corriger les pécheurs, et de confondre les hérétiques et les impies. Il fait voir la dignité du sacerdoce par la sublimité des fonctions qu'exercent les prêtres et les évêques ; les dangers sans nombre auxquels ils sont exposés, enfin le scandale qui résulte des fautes dont ils se rendent coupables. Cet ouvrage est considéré avec raison comme un chef-d'œuvre, tant pour la noblesse et l'élévation des pensées que pour la beauté incomparable du style.

Les autres écrits de saint Chrysostome sont les deux traités qu'il écrivit pendant son exil, au sujet de la persécution, les livres pour la défense de la vie monastique, avec un petit traité contenant un parallèle sublime de la vie d'un solitaire avec celle des princes de ce monde ; deux discours adressés à un de ses amis nommé Théodore, pour l'exhorter à reprendre la vie monastique qu'il avait quittée ; les livres sur la Providence, sur la Com-motion du cœur ; un traité sur l'Excellence de la virginité ; deux discours adressés à une veuve, pour l'engager à rester dans cet état ; un traité contre les juifs et les païens, pour prouver la divinité de Jésus-Christ, principalement par l'établissement du christianisme ; enfin un grand nombre de lettres, dont nous avons marqué les plus importantes.

L'empereur Arcade ne survécut pas long-temps à saint Jean Chrysostome. Ce prince faible et irrésolu, constamment gouverné pendant treize années de règne par sa femme et par ses eunuques, mourut en 408, au mois de mai, à l'âge de trente-et-un ans. Théodose, son fils, qui n'avait alors que huit ans, et que l'on a surnommé le Jeune, lui succéda sous la tutelle d'Anthémios, un des hommes les plus sages de son siècle, et ancien ami de saint Jean Chrysostome. Plus tard, Pulchérie, sœur aînée du jeune

empereur, veilla sur son éducation. Elle n'avait que deux ans de plus que lui, mais sa vertu et sa sagesse étaient fort au-dessus de cet âge. Deux autres sœurs de Théodose furent pareillement élevées par Pulchérie, et gardèrent comme elle la virginité (1).

Les donatistes continuaient d'exercer leurs violences en Afrique, où des troupes de circoncellions, courant les campagnes, pillaient les maisons et commettaient souvent des assassinats. Plusieurs évêques furent mis à mort, et d'autres obligés de prendre la fuite pour se soustraire à leur cruauté. Ils vinrent attaquer l'évêque de Bagaï dans une église, l'accablèrent de coups, le percèrent d'un poignard, et se jetèrent avec la même fureur sur les catholiques accourus pour le défendre. Un autre poursuivait en justice la restitution d'un bien qu'ils avaient usurpé ; ils envahirent sa maison, et comme il s'était sauvé à leur approche, ils prirent son père, et le maltraitèrent tellement qu'il mourut peu de jours après. Ces odieux excès déterminèrent les catholiques à réclamer le secours de l'autorité séculière contre cette secte fanatique. Un concile de Carthage de l'an 404 écrivit à l'empereur pour demander que la loi qui défendait aux hérétiques de donner ou de recevoir par donation et par testament fût appliquée aux donatistes ; que ceux qui seraient coupables de violences devinssent passibles de l'amende de dix livres d'or, décernée contre les hérétiques qui faisaient des ordinations ou qui tenaient des assemblées ; enfin qu'il fût donné ordre aux magistrats des villes de réprimer ces violences. L'empereur Honorius publia donc, au commencement de l'an 405, des lois très-sévères contre ces sectaires. Il condamna leurs évêques et leurs ministres à l'exil, ordonna que toutes les peines décernées par les lois précédentes contre les hérétiques seraient applicables aux donatistes, défendant en particulier de rebapti-

(1) Socr. lib. VII. — Sozom. IX.

ser, sous peine de confiscation des biens, et soumettant à une forte amende les juges qui négligeraient l'exécution de cette loi; ensuite, comme les magistrats, soit par crainte, soit par d'autres causes, montraient peu de zèle pour la faire exécuter, un nouveau rescrit fut adressé au proconsul vers la fin de la même année, pour le presser d'y tenir la main. Ces lois amenèrent la conversion d'un grand nombre de donatistes, dont plusieurs n'étaient retenus dans la secte que par une habitude irréfléchie, ou par la crainte de se voir exposés aux fureurs des autres plus fanatiques.

Un autre concile tenu à Carthage l'an 407 envoya des députés à l'empereur pour demander qu'il fût permis aux églises de choisir parmi les avocats des défenseurs d'office qui auraient le droit d'entrer dans le parquet des juges et de réclamer l'exécution des lois toutes les fois que les circonstances l'exigeraient. Cette permission fut accordée par un rescrit du 27 novembre. Le même concile fit aussi quelques réglemens de discipline. On statua entre autres choses que les églises donatistes qui se convertissaient conserveraient le droit d'avoir un évêque, si elles n'aimaient mieux se réunir au diocèse le plus voisin, et que les évêques qui s'étaient convertis avant les lois de l'an 405 auraient la faculté de garder leurs sièges. Le décret qui ordonnait de tenir tous les ans un concile général des provinces d'Afrique, fut abrogé, et l'on remit à la prudence de l'évêque de Carthage de le convoquer seulement quand il le jugerait nécessaire.

L'empereur Honorius publia la même année 407 une loi portant des peines rigoureuses contre les manichéens, qui étaient aussi fort nombreux en Afrique. Elle les frappait d'une incapacité absolue de donner ou de recevoir, et prononçait même la confiscation de leurs biens. Quelque temps auparavant, un de leurs docteurs, nommé Félix, était venu s'établir à Hippone, et quoique peu versé dans les lettres humaines, il trouvait dans la subtilité de

son esprit des ressources qui le rendaient plus dangereux que Fortunat, précédemment confondu par saint Augustin. Comme il se vanta, dans un entretien particulier avec le saint docteur, de pouvoir soutenir les dogmes de Manès, on en vint à une conférence publique qui se tint dans l'église d'Hippone vers la fin de l'an 404. Saint Augustin commença par lui demander des preuves de la mission de Manès, qui se donnait comme un nouvel apôtre ; puis, examinant les points principaux de sa doctrine il en montra l'absurdité, détruisit les vaines objections de Félix, et le pressa si fortement, que celui-ci ne voyant rien à répondre, voulut se tirer d'embarras en prétextant que la crainte des lois et de l'autorité épiscopale l'empêchait de s'expliquer librement. Mais comment pouvez-vous craindre notre autorité ? lui répliqua le saint docteur ; vous voyez avec quelle tranquillité nous disputons tout ce peuple écoute avec une paisible attention, et ne donne pas le plus léger signe d'emportement. Quant aux lois des empereurs, elles ne pourraient intimider un homme qui serait rempli du Saint-Esprit, ni l'empêcher de soutenir hardiment sa foi. Hier vous déclariez publiquement que vous consentiez à être brûlé avec les livres de votre secte si l'on y trouvait quelque chose de mauvais, et aujourd'hui vous fuyez lâchement au lieu de défendre ce que vous appelez la vérité. Félix demanda trois jours pour préparer ses réponses, et après ce délai on reprit la conférence. Mais il déclara qu'il n'avait pu se préparer, parce qu'on ne lui avait pas remis les livres de Manès. Vous fallait-il trois jours, lui dit saint Augustin pour trouver cette chicane ? Vous avez demandé un délai mais vous n'avez pas demandé vos livres. Tout le monde voit que vous êtes réduit à l'impossibilité de répondre. La discussion se prolongea quelque temps encore, et saint Augustin relevant les contradictions du manichéisme, fit voir que la puissance infinie du bon principe ne comportait ni lutte ni mélange avec un principe mauvais ; qu

tout ce qui existe dans la nature est l'ouvrage de Dieu ; que le mal provient de notre libre arbitre, et que s'il était l'effet d'une nature nécessairement vicieuse, il n'y aurait plus de péché, ni par conséquent point de justice dans la punition. Enfin Félix, éclairé et touché de la grâce, abandonna ses erreurs et souscrivit la condamnation de Manès et des blasphèmes impies de cet hérésiarque. Saint Augustin publia quelque temps après son traité de la Nature du bien , où il réfute les principes fondamentaux du manichéisme, puis sa réponse à un manichéen nommé Secundin, ouvrage concis et pressant, qu'il n'hésitait pas à mettre, nonobstant sa brièveté, au-dessus de tout ce qu'il avait écrit contre cette hérésie (1).

La loi de l'an 407 contre les manichéens s'étendait aussi aux priscillianistes, dont les erreurs étaient devenues en Espagne une occasion de troubles et de divisions même parmi les catholiques. On a vu que le concile de Tolède avait laissé dans leurs sièges quelques évêques qui, après avoir embrassé ces erreurs, les avaient solennellement abjurées. Cette décision rencontra des imitateurs. Les évêques de la Bétique et plusieurs autres non seulement refusèrent de communiquer avec ces anciens priscillianistes, mais ils se séparèrent même de ceux qui avaient prononcé leur rétablissement. D'un autre côté, certains prélats ne tenant pas compte des canons, ordonnaient des évêques hors de leur province, sans le concours du métropolitain, ni le consentement des peuples. Le pape Innocent, sur les plaintes qui lui furent faites à cet égard, adressa, vers l'an 403, aux évêques du concile de Tolède, une lettre décrétale pour les exhorter à l'observation des canons, et leur tracer quelques règles sur les ordinations, déclarant que, pour le bien de la paix, il laisse subsister ce qui s'était fait par le passé, mais qu'à l'avenir ceux qui seront ordonnés contre les règles de-

(1) Aug. *Retract.* lib. II. — Possid. *Vit. August.*

vront être privés de leurs dignités, aussi bien que ceux qui leur auront imposé les mains. Quant à l'affaire des priscillianistes maintenus dans leurs sièges après leur conversion, il approuva cette indulgence, comme pouvant contribuer à faire rentrer le reste de ces hérétiques dans le sein de l'Église.

Une autre décrétale du même pape fut adressée l'an 404 à saint Victrice, évêque de Rouen, qui avait invoqué sur plusieurs points de discipline la décision et l'autorité du saint-siège. Elle contient treize articles, dont la plupart concernent les ordinations et la continence des clercs. Un de ces articles porte que si une vierge qui a reçu le voile de l'évêque vient à se marier, elle ne doit pas être admise à la pénitence avant la mort de celui qu'elle a épousé, de même qu'une femme qui du vivant de son mari en a épousé un autre, n'est reçue à la pénitence qu'après la mort de l'un des deux, c'est-à-dire qu'il y a dans l'un et dans l'autre cas, l'Église, en permettant d'accorder aux coupables l'absolution secrète, leur refuse la réconciliation publique et la participation à l'eucharistie. Le pape exhorta saint Victrice à donner connaissance de cette décrétale aux évêques voisins, dont plusieurs, dit-il, en s'écartant des règles anciennes, ont donné atteinte à la pureté de leur église.

L'année suivante, ayant été consulté par saint Exupère, évêque de Toulouse, il lui adressa une décrétale contenant des réponses à sept questions qu'il lui avait proposées. La première concerne les mesures à prendre envers les prêtres et les diacres qui n'observaient pas la loi de la continence ; car il ne s'agissait pas de l'obligation de cette loi, reconnue comme incontestable, mais de la manière dont on devait traiter ceux qui la violaient. Le pape prononce que les prêtres et les diacres qui auront continué d'habiter avec leurs femmes devront être déposés suivant la décision du pape Sirice ; que néanmoins ceux qui auront ignoré cette décision pourront conserver leur

rang, mais sans pouvoir être promus aux ordres supérieurs, et à la condition de garder la continence à l'avenir. Dans les articles suivans, le pape décide que quiconque, après le divorce autorisé par les lois civiles, aura contracté un nouveau mariage, devra être regardé comme adultère et retranché de la communion des fidèles ; que les chrétiens, après le baptême, peuvent administrer les affaires publiques, appliquer les criminels à la torture, les condamner à mort et présenter des requêtes pour demander leur condamnation ; enfin, qu'on ne doit pas refuser la communion à ceux qui la demandent à l'article de la mort, après avoir vécu dans l'incontinence depuis leur baptême. Saint Innocent dit qu'autrefois on avait coutume de leur accorder la pénitence et non la communion, ce qu'il faut entendre de la réconciliation solennelle et de la participation à l'eucharistie ; mais que depuis la paix de l'Église on a jugé à propos de leur accorder la communion à la mort comme un viatique ; et il rend raison de cette différence en disant que pendant les persécutions il eût été à craindre que la facilité de la réconciliation ne rendît les chutes des chrétiens plus fréquentes. A la fin de cette décrétale, saint Innocent met le catalogue des livres saints tels que nous l'avons aujourd'hui, et marque quelques livres apocryphes et condamnés.

Saint Exupère, à qui cette lettre fut adressée, était un des plus illustres évêques des Gaules. Il avait été prêtre de Bordeaux, d'où la réputation de ses vertus le fit appeler au siège épiscopal de Toulouse. Il fit éclater son zèle contre la simonie, et se distingua surtout par une généreuse charité, qu'il étendit même au-delà des mers. Ayant appris que les solitaires de la Palestine et de l'Égypte avaient beaucoup à souffrir d'une famine qui affligeait ces provinces, il leur envoya des aumônes, l'an 406, par un moine nommé Sisinnius. Le monastère de saint Jérôme ne fut pas oublié dans ces largesses, et comme le

saint docteur était alors occupé à ses commentaires sur les petits prophètes, il dédia à saint Exupère le commentaire sur Zacharie, afin de lui témoigner par là sa reconnaissance. Il chargea le moine Sisinnius de porter cet écrit, avec des réponses à plusieurs personnes qui l'avaient consulté sur diverses questions de l'Écriture, son traité contre Vigilance, dont les erreurs se répandaient depuis quelques années en Espagne et dans les Gaules.

Cet hérésiarque, né à Comminge, au pied des Pyrénées, exerça d'abord en Espagne le métier de cabaretier, et parvint ensuite à se faire ordonner prêtre de Barcelone, où il se lia d'amitié avec saint Paulin, dont il surprit la religion par son hypocrisie. Il en obtint même des lettres de recommandation auprès de saint Jérôme dans le dessein où il était d'entreprendre le voyage de Palestine, ce qu'il fit en effet vers l'an 394; mais il joignit bientôt après son arrivée aux ennemis du saint docteur, et l'accusa d'origénisme. Saint Jérôme ayant appris qu'il donnait des interprétations impies à quelques passages de l'Écriture, lui écrivit vers l'an 397 une lettre où il le traita avec le mépris qu'il méritait, l'engageant à étudier la grammaire et les premiers élémens de la dialectique et de la philosophie, avant de prononcer sur des questions qu'il n'entendait pas, « car, lui dit-il, ce que vous entreprenez aujourd'hui n'est point ce que vous avez appris dans votre jeunesse. Vous avez été élevé dans d'autres études, et le talent de goûter les vins ou d'éprouver les pièces d'or n'est pas celui qu'il faut pour expliquer les saintes Écritures et entendre les prophètes et les apôtres. »

Vigilance, après quelques années de séjour en Palestine et en Égypte, revint en Espagne, où il découvrit bientôt toute la corruption de sa doctrine. Il combattit la virginité et la continence des clercs, et ce fut vraisemblablement pour s'opposer avec plus d'autorité à la pro

pagation de cette erreur, que saint Exupère et saint Victorice invoquèrent sur ce point la décision du saint-siège; car quelques évêques même s'étaient laissés séduire, et n'ordonnaient point de diacres qui ne fussent mariés. Vigiliance blâmait aussi l'état monastique et ceux qui se dépouillaient de leurs biens pour les donner aux pauvres; il traitait d'idolâtrie le culte rendu aux reliques des martyrs, il condamnait l'invocation des saints, les veilles solennelles dans les églises, excepté la nuit de Pâques, et il n'approuvait pas qu'on chantât l'*alleluia*, sinon à cette fête; enfin il rejetait comme une superstition païenne l'usage d'allumer des cierges en plein jour pour honorer les martyrs.

Saint Jérôme, informé de ces erreurs, les réfuta d'abord sommairement dans une lettre adressée au prêtre Riparius, qui lui avait écrit à ce sujet; puis ayant reçu l'ouvrage de Vigiliance par le moine Sisinnius, il en fit une réfutation plus complète et plus étendue. Pressé par le départ du porteur, il n'employa qu'une nuit à dicter cette réfutation, aussi véhémement dans la forme que solide quant au fond. Après avoir remarqué que les Gaules n'avaient produit jusque alors aucun hérésiarque, «Vigiliance, dit-il, s'est élevé tout-à-coup, et ce cabaretier, habitué à mêler le eau avec le vin, essaie maintenant, par un artifice de son ancienne profession, d'altérer la pureté de la foi catholique par le venin de son hérésie. Il déclame au milieu des festins contre le jeûne, et c'est en philosophant parmi les plats et les bouteilles qu'il tourne en dérision la virginité, et proscriit comme une hérésie l'observation de la continence. Que feront donc les églises de l'Orient? que feront celles de l'Égypte et du siège apostolique, qui ne reçoivent que des clercs vierges ou renonçant à vivre avec leurs femmes? »

Saint Jérôme ne justifie pas avec moins de force l'invocation des saints et le culte des reliques, par l'exemple de tous les fidèles, de tous les évêques du monde, et par-

ticulièrement des souverains pontifes, qui célèbrent les saints mystères sur le tombeau des apôtres. Il repousse comme une calomnie insensée le reproche d'idolâtrie que Vigilance faisait aux catholiques à ce sujet : « Car, dit-il, qui a jamais adoré les martyrs et érigé les saints en divinités ? N'est-ce pas Jésus-Christ que nous adorons en témoignant nos respects à ceux qui vivent dans sa gloire ? » Il parle à cette occasion du concours immense d'évêques et de fidèles qui avaient accompagné, avec des chants d'allégresse, les reliques du prophète Samuel transférées tout récemment (l'an 406) de la Palestine à Constantinople, où une église fut élevée peu de temps après en l'honneur du saint prophète.

Quant à l'usage d'allumer des cierges en plein jour dans les églises des martyrs, saint Jérôme répond que cette pratique n'est point générale : « Mais si quelques personnes, dit-il, agissent ainsi par simplicité ou par dévotion, en quoi cela vous blesse-t-il ? Elles recevront leur récompense selon la foi qui les anime. Parce que cela s'est fait en l'honneur des idoles, sera-ce un crime de le faire en l'honneur des martyrs ? Dans toutes les églises de l'Orient, quand on va lire l'Évangile, on allume des cierges en plein jour, et ce n'est pas assurément pour chasser les ténèbres, mais en signe d'allégresse. » Saint Jérôme prend ensuite la défense de l'état monastique, et répond à toutes les déclamations de Vigilance, dont les erreurs firent au reste assez peu de progrès, tant elles étaient contraires à l'ancienne tradition.

Ce fut à peu près vers cette époque, ou peu auparavant, que se termina entre saint Jérôme et saint Augustin un différend dont l'origine remontait à plusieurs années. Ayant appris que saint Jérôme travaillait à une traduction latine de l'Écriture sainte sur le texte hébreu, saint Augustin lui avait écrit, au nom de toute l'église d'Afrique, pour le prier de traduire de préférence les interprètes grecs, dont la fidélité lui semblait ne pouvoir être

surpassée. Il combattait dans la même lettre, comme tendant à autoriser les mensonges officieux, un passage du commentaire de saint Jérôme sur l'Épître aux Galates, dans lequel il prétendait que saint Pierre en s'abstenant de manger avec les Gentils convertis n'avait agi ainsi que par une charitable dissimulation, pour ne pas éloigner les Juifs de l'Évangile, et que de son côté saint Paul lui avait résisté publiquement par une sorte de feinte, sachant bien qu'il n'était pas répréhensible, et par conséquent non pour improuver sa conduite, mais uniquement pour désabuser les Juifs des observances légales. Cette lettre, écrite par saint Augustin vers l'an 395, ne parvint pas à saint Jérôme. Il en fut de même d'une autre écrite deux ans plus tard, et qui contenait encore une réfutation du même passage. Celui qui devait la porter ne partit point pour la Palestine, et au lieu de la rendre à saint Augustin, il eut l'indiscrétion d'en livrer des copies qui se répandirent en Italie. Saint Jérôme en ayant eu connaissance environ quatre ans plus tard, fut vivement blessé de cette publication, qu'il attribuait à saint Augustin, et il lui écrivit à ce sujet deux lettres contenant des plaintes assez amères. Mais saint Augustin se justifia par une réponse écrite avec beaucoup d'honnêteté et de modération. Il lui parle de son différend avec Rufin, témoignant que cet exemple lui fait peur, et qu'il aimerait mieux renoncer à toute contestation que de s'exposer au péril de blesser la charité. Alors les mécontentemens se dissipèrent. Saint Jérôme écrivit de son côté à saint Augustin pour lui donner des témoignages de son amitié et excuser la dureté de ses expressions précédentes. Il avait essayé de défendre son interprétation, qu'il voyait appuyée d'Origène et de quelques autres docteurs de l'Orient ; mais ayant reçu de saint Augustin une autre lettre contenant des répliques pleines de justesse, il ne jugea pas à propos de continuer la discussion. Il paraît même qu'il revint à l'avis de saint Augustin, qui de son côté reconnut l'utilité de la traduc-

tion faite par saint Jérôme sur le texte hébreu. On rapporte à l'an 405 les dernières lettres relatives à cette contestation. Dès ce moment, rien ne vint refroidir l'amitié de ces deux illustres docteurs (1).

L'empire d'Occident était alors ravagé par les barbares. En 406, deux cent mille Goths, Vandales ou Alains, ayant à leur tête Radagaise, Scythe de nation et païen, envahirent l'Italie et portèrent l'épouvante jusque dans Rome. Cependant, avec le secours des Huns et des Goths alliés de l'empire, l'armée romaine les défit l'année suivante, et leur chef lui-même fut pris et tué. Les peuples de la Germanie ayant aussi passé le Rhin au commencement de l'an 407, se répandirent dans toutes les provinces des Gaules, dévastant tout le pays, s'emparant des villes les plus voisines de leurs frontières, pillant et ruinant les autres. On accusa le comte Stilicon d'avoir attiré ces maux sur l'empire, pour détrôner Honorius et mettre à sa place son propre fils Eucher, qui était païen, et qui cherchait à se faire un parti en promettant de rétablir l'idolâtrie. Stilicon et Eucher furent mis à mort en 408. Ce fut Olympius, chrétien zélé et ami de saint Augustin, qui exerça dès lors sous Honorius la principale autorité.

L'Église des Gaules eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Germains, qui professaient encore le paganisme. Les évêques chargés de chaînes, les prêtres et les clercs massacrés, les églises ruinées, les autels et les saintes reliques profanés, les vierges insultées, les villes détruites et leurs habitans égorgés ou réduits en esclavage, tel est le tableau que trace saint Jérôme de ces dévastations (2). Parmi ceux qui souffrirent alors le martyre, on remarque saint Nicaise, évêque de Reims, et sainte Eutropie sa sœur ; saint Didier, évêque de Langres, avec saint Valère son archidiacre, saint Diogène d'Arras, et enfin saint Fra-

(1) Hieron. *Epist.* LXXXVI et seq. — Aug. *Epist.* LXXI et seq.

(2) Hieron. *Epist.* xci. — Oros. lib. VII.

terne, évêque d'Auxerre, mis à mort le jour même de son sacre. On comptait à cette époque dans les Gaules un grand nombre d'évêques illustres par leur sainteté. Saint Victrice de Rouen, dont saint Paulin vante le zèle et la pauvreté apostolique, portait la lumière de l'Évangile sur les côtes de l'Océan parmi les Morins et les Nerviens, peuples barbares de la Belgique, et il établit de nombreuses églises dans ces contrées, où la foi avait fait jusque alors peu de progrès. On y vit bientôt, comme dans son diocèse, plusieurs monastères fondés par ses soins. Le siège de Toulouse était occupé par saint Exupère, qui, pendant ces affreuses calamités, n'hésita pas à vendre, pour nourrir les pauvres, jusqu'aux vases sacrés de son église. Les autres évêques les plus célèbres étaient saint Delphin de Bordeaux, auquel succéda saint Amand; saint Florent de Cahors et son successeur saint Alethius, saint Aper de Toul, saint Simplicien de Vienne, saint Diogénien d'Albi, saint Dynamius d'Angoulême, saint Vénérand de Clermont, saint Marcel de Paris, et saint Agnan d'Orléans. On croit que c'est ce dernier qui obtint du général Agrippa, et transmit à ses successeurs le privilège de délivrer les prisonniers à leur installation. Félix de Trèves, ordonné par les ithaciens, s'était démis de ses fonctions pour faire pénitence dans un monastère qu'il avait fondé. L'Église honore aussi sa mémoire (1).

Les malheurs de l'empire ranimèrent en Afrique l'insolence des donatistes et des païens. Dès qu'ils eurent appris la mort de Stilicon, ils se livrèrent à leurs emportemens séditionnaires, et ne tinrent plus compte des lois récemment portées contre eux, prétendant qu'elles avaient été l'ouvrage de ce ministre seul, et que l'empereur n'y avait eu aucune part. Ils forcèrent par leurs violences plusieurs évêques catholiques à prendre la fuite. Les païens de Calame entre autres commirent, pendant plusieurs

(1) Paul. *Epist.* xxvii et xxviii. — Greg. Taron. *Hist.* lib II..

jours , des excès que l'autorité publique ne se mit pas en devoir de réprimer ; ils affectèrent, dans une de leurs solennités, de faire passer des troupes de danseurs devant la porte de l'église pour insulter aux chrétiens ; et comme les clercs voulurent empêcher ce scandale, on les repoussa en lançant des pierres contre l'église. Environ huit jours après, l'évêque s'adressa aux magistrats de la ville pour faire exécuter les dernières lois contre l'idolâtrie, et particulièrement celle qu'Honorius venait de publier à la fin de l'an 407. Cette loi confirmant toutes les prohibitions précédentes, ordonnait en outre la confiscation des temples pour les appliquer à d'autres usages ; l'abolition absolue de toutes les cérémonies païennes, notamment des fêtes ou repas sacrés tolérés jusque alors, et la suppression de toutes les dépenses encore affectées à ces solennités profanes. Enfin, elle prononçait une forte amende contre les juges qui négligeraient d'en assurer l'exécution. Néanmoins l'évêque de Calame ne put rien obtenir des magistrats. Les païens revinrent encore assaillir l'église, et ils finirent par y mettre le feu. Un chrétien qu'ils rencontrèrent fut massacré. L'évêque ne se sauva qu'avec peine en se cachant dans un réduit secret, d'où il entendait les cris et les menaces de ceux qui le cherchaient pour le mettre à mort. Après ces désordres, un des principaux citoyens écrivit à saint Augustin pour intercéder en faveur des coupables. Mais le saint évêque lui répondit que c'était bien assez de ne point demander qu'un pareil attentat fût puni de mort ou de châtimens corporels ; que les païens méritaient d'être privés d'une partie de leurs richesses qui les rendaient si insolens, et qu'enfin il était nécessaire de faire un exemple en cette occasion, pour prévenir le renouvellement de pareils excès. En effet, ces violences multipliées déterminèrent un concile de Carthage, de l'an 408, à envoyer des députés à l'empereur Honorius, afin d'en solliciter la répression, et saint Augustin écrivit de son côté pour le même objet à Olym-

pius, principal ministre de l'empereur. En conséquence, une loi, du 24 novembre de la même année, fut adressée au proconsul d'Afrique, et ordonna de punir rigoureusement, et même du dernier supplice, ceux qui entreprendraient quelque chose contre les catholiques. Mais saint Augustin ne négligea rien pour faire modérer la rigueur de cette loi. Il écrivit à ce sujet une lettre fort pressante au proconsul, qui était son ami. « Si vous punissez de mort les coupables, lui disait-il, vous nous enlèverez la liberté de nous plaindre ; et quand ils s'en apercevront, ils se déchaîneront contre nous avec plus d'audace, nous voyant réduits à la nécessité de nous laisser ôter la vie plutôt que de les exposer à la perdre par vos jugemens (1). »

Vers le même temps, les Sarrasins firent des incursions dans l'Égypte et la Palestine, où ils exercèrent de grands ravages. Les monastères de Scété furent dévastés et les moines obligés d'abandonner cette solitude. Plusieurs autres moines furent tués en différens endroits de l'Égypte. Saint Jérôme, dans son monastère de Bethléhem, n'échappa qu'avec peine aux mains des barbares. Il en fut de même de saint Nil, qui a décrit les brigandages qu'ils exercèrent dans les déserts du mont Sina. Les moines de cette solitude furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient ; plusieurs furent mis à mort, et les autres, prenant la fuite, se dispersèrent dans les montagnes. Saint Nil parvint à se sauver ; mais son fils, emmené par les Sarrasins, fut sur le point d'être immolé en l'honneur de l'étoile de Vénus qu'ils adoraient. Le sacrifice devait se faire avant le lever du soleil ; heureusement les barbares, endormis la veille dans l'ivresse, se réveillèrent trop tard, et troublés par cette circonstance, ils résolurent de vendre leur captif au lieu de le sacrifier. Celui qui l'acheta le céda quelque temps après à l'évêque d'Eluse, qui le mit au nombre de ses clercs. Saint Nil l'avait cru

(1) August. *Epist.* xci, xcvi et c.

mort; mais il apprit quelque temps après qu'il était vivant, et qu'on l'avait conduit comme esclave à Éluse. Il partit aussitôt pour cette ville, où il fut tellement saisi en retrouvant son fils qu'il tomba en défaillance. L'évêque l'accueillit avec une généreuse charité, le retint quelque temps pour le remettre de ses fatigues; puis l'ayant ordonné prêtre malgré sa résistance, il le laissa retourner dans la solitude avec son fils et pourvut aux frais de leur voyage. Saint Nil avait alors cinquante ans : on croit qu'il ne mourut que quarante ans plus tard; mais le reste de sa vie est inconnu. Il a laissé quelques traités de piété et plus de mille lettres, la plupart fort courtes, mais remarquables par un style vif et plein de sens. Les opuscules de saint Nil traitent tous de la vie ascétique, c'est-à-dire des devoirs et des exercices de la perfection chrétienne. Les plus connus et les plus estimés sont le traité de la Vie monastique, celui de la Prière et celui des huit vices capitaux. Ses lettres sont presque toutes des réponses aux consultations qu'on lui adressait de toutes parts sur l'Écriture, sur divers points de doctrine ou de morale. On y trouve un passage bien formel sur le dogme de la présence réelle. « Après les invocations, dit-il, et la descente de l'Esprit sanctificateur, ce qui est sur la sainte table n'est plus du pain ni du vin, mais le corps et le sang précieux de Jésus-Christ, notre Dieu, qui purifie de toute tache ceux qui le prennent avec une sainte frayeur et un ardent amour (1).

L'invasion de l'Italie par Radagaise et celle des Gaules par les Germains furent suivies bientôt d'une attaque plus sérieuse des barbares contre l'empire d'Occident. Après la mort de Stilicon, les Goths, alliés des Romains, furent maltraités comme ayant été d'intelligence avec lui. On pillà leurs biens en plusieurs endroits et on massacra même dans quelques villes leurs femmes et leurs enfans.

(1) Nil. lib. I. *Epist.* XLIV.

Un commun désir de vengeance les réunit sous l'autorité d'Alaric, le plus puissant de leurs chefs, capitaine habile qui avait servi Théodose dans la guerre contre Eugène. Après avoir fait quelques propositions de paix, et ne pouvant obtenir d'Honorius la somme qu'il demandait pour consentir à retirer ses troupes de l'empire, Alaric, pressé, disait-il, par une voix intérieure qui lui criait : Va piller Rome, marcha sur cette ville vers la fin de l'an 408, et la bloqua si étroitement, même du côté de la mer, que la famine et la peste ne tardèrent pas à s'y faire sentir. Les sénateurs païens, excités par des aruspices toscans, qui promettaient à cette condition la délivrance de la ville, montèrent alors au Capitole pour y faire des sacrifices aux faux dieux ; mais le peuple ne voulut prendre aucune part à ces superstitions, et l'on songea à se délivrer des barbares en négociant une sorte de rançon. Les Romains s'engagèrent à leur obtenir un traité de paix avec Honorius, et payèrent à Alaric cinq mille livres d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate et trois mille livres de poivre ; moyennant quoi le siège fut levé.

Alaric entama des négociations de paix avec Honorius, qui était à Ravenne ; mais il proposa des conditions si dures, que l'empereur refusa de les accepter. Rome fut alors assiégée de nouveau ; et Alaric, maître du port, fit déclarer empereur Attale, préfet de la ville, qui venait de se faire baptiser par l'évêque des Goths, et qui ne laissait pas de favoriser ouvertement le paganisme. Le nouvel empereur envoya un officier avec quelques troupes pour se rendre maître de l'Afrique, et il marcha lui-même sur Ravenne contre Honorius. Celui-ci, déjà prêt à s'enfuir, reçut d'Orient un secours inespéré qui ranima son courage. Les troupes envoyées en Afrique furent battues par le gouverneur de cette province ; et quant à Attale lui-même, il montra tant d'incapacité, qu'Alaric se décida enfin à le déposer ; en sorte que son pouvoir ne dura pas

un an. Dès lors les négociations pour la paix recommencèrent ; mais comme elles furent encore sans résultat, Alaric, pour la troisième fois, revint assiéger Rome, et s'en empara le 24 août de l'an 410.

La ville fut livrée au pillage pendant trois jours ; un grand nombre d'habitans perdirent la vie, des richesses immenses devinrent la proie des barbares, et la plupart des édifices publics furent réduits en cendres. Mais Alaric avait ordonné de respecter l'église de Saint-Pierre du Vatican et d'épargner tous ceux qui s'y retireraient. La vaste enceinte de cette église et des bâtimens qui en dépendaient servit d'asile à une partie de la population. D'autres preuves de respect pour le christianisme furent données par les Goths pendant le pillage. Un de leurs officiers trouva dans une église une vierge chargée de l'ornement des lieux saints, et lui demanda son or et son argent. Voici, dit-elle en lui montrant une multitude de vases sacrés du plus grand prix, voici les richesses de l'apôtre saint Pierre ; je ne puis les défendre ; prenez-les, si vous l'osez. Alaric, averti par l'officier, ordonna de porter ces vases à l'église de Saint-Pierre ; d'y conduire aussi avec une escorte la vierge qui en avait la garde et tous les chrétiens qui se joindraient à elle. L'exécution de cet ordre offrit un magnifique spectacle : on portait les vases à découvert, entre deux rangs de soldats, l'épée nue à la main, et chantant avec le peuple des hymnes à la louange de Dieu. Une multitude de chrétiens se mirent à l'abri de toute insulte en se joignant au cortège ; et plusieurs païens, pour jouir de la même protection, feignirent d'être chrétiens. On rapporte encore qu'un soldat ayant voulu attenter à la pudeur d'une femme chrétienne de la plus grande beauté, celle-ci, déjà blessée d'un coup d'épée, lui présenta sa tête à couper ; et que le barbare, frappé de ce trait d'héroïsme, la mena lui-même à l'église du Vatican, et prit toutes les précautions nécessaires pour qu'elle fût remise à son mari. Quelques sol-

dat entrèrent aussi chez sainte Marcelle et commencèrent par la maltraiter, s'imaginant que la pauvreté de son extérieur n'était qu'un moyen de dissimuler ses grandes richesses. Mais ayant reconnu enfin qu'elle s'était dépouillée de tout, ils la conduisirent avec respect à l'église de Saint-Paul, qui servait d'asile aussi bien que celle de Saint-Pierre. Elle obtint en même temps de n'être point séparée de sa fille Principie, qui fut conduite avec elle, et qui reçut peu de jours après son dernier soupir. Les barbares escortaient les chrétiens qui voulaient sortir de la ville; et plusieurs, moyennant une modique contribution, les aidaient même à emporter leurs biens. Le pape saint Innocent ne se trouva point à Rome au moment de ce pillage. Il en était sorti quelque temps auparavant pour aller en députation auprès d'Honorius, à Ravenne, afin de négocier un traité de paix.

Alaric ne resta que six jours à Rome, et se rendit dans la Campanie, où ses troupes continuèrent leurs dévastations. Elles pillèrent en particulier la ville de Nole, dont saint Paulin était devenu évêque l'année précédente; car, malgré son humilité, qui lui faisait redouter le fardeau de l'épiscopat, il n'avait pu résister aux instances unanimes du peuple et du clergé. Comme les barbares avaient envahi sa maison, il fit à Dieu cette prière : Seigneur, ne permettez pas que je sois tourmenté pour les richesses de ce monde; vous savez où sont tous mes biens. En effet, il les avait depuis long-temps distribués aux pauvres. Alaric mourut l'an 411, au moment où il se disposait à passer en Sicile. L'année suivante, Ataulfe, son successeur, vint ravager les Gaules et s'établit dans l'Aquitaine. Les Bourguignons se fixèrent aussi vers le même temps dans les provinces voisines du Rhône. Ils embrassèrent alors le christianisme, et se montrèrent fervens catholiques; mais ensuite leur commerce avec les Goths les entraîna dans l'arianisme. Enfin, trois ans auparavant, les Vandales, les Suèves et les Alains avaient envahi l'Espagne; et après

y avoir exercé des ravages affreux , ils se partagèrent cette province. L'invasion de ces barbares idolâtres ou ariens reproduisit en Espagne toutes les profanations et les massacres qui avaient désolé précédemment les églises des Gaules. A l'approche des barbares, les évêques de la Lusitanie se réunirent en concile à Brague, et firent une profession solennelle de leur foi, afin d'animer ainsi les fidèles et de les fortifier par cet exemple contre la crainte des persécutions. Ils décidèrent aussi que chaque évêque devrait prendre soin de cacher déceimment les reliques des saints pour les soustraire à la profanation des églises et des cimetières, et qu'on enverrait à l'évêque de Brague une relation indiquant les lieux où elles seraient déposées, de peur que par la suite on n'en perdît le souvenir. On voit ici un exemple des précautions prises pour assurer la conservation et garantir l'authenticité des saintes reliques.

LIVRE DOUZIÈME.

DEPUIS LA PRISE DE ROME PAR LES GOTHES JUSQU'AU CONCILE
GÉNÉRAL D'ÉPHÈSE.

DE 410 A 431.

La prise de Rome et la dévastation de l'Italie par les Goths déterminèrent une partie de la population à s'expatrier. Les fugitifs se répandirent dans les îles voisines, dans la Sicile, en Afrique et jusqu'en Orient, principalement dans l'Égypte et la Palestine. Saint Jérôme en reçut plusieurs à Bethléhem, et chercha tous les moyens de soulager leur infortune. Ces soins charitables, joints à la profonde douleur qu'il ressentait, retardèrent l'interprétation des grands prophètes, dont il était alors occupé. La nouvelle du pillage de Rome l'avait accablé de tristesse; mais quand il vit tant d'illustres fugitifs de l'un et de l'autre sexe réduits à la mendicité, demi-nus, blessés, manquant d'asile et exposés encore aux insultes de ceux qui les croyaient chargés d'or, cet affligeant spectacle le fit fondre en larmes, et il lui semblait voir dans la chute de l'empire romain le signe précurseur de la fin du monde. « Qui eût pu croire, écrivait-il en faisant remarquer l'instabilité des choses humaines, que les rivages de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Orient, possédés par la ville dominatrice de l'univers, se peuplèrent d'esclaves, et que chaque jour la sainte Bethléhem recevrait une foule de personnes, autrefois nobles et opulentes, qui viedraient pour y mendier. En effet, les désastres de l'empire avaient surtout frappé l'aristocratie romaine, et plongé dans l'indigence un grand nombre d'illustres familles; car elles avaient perdu leurs richesses mobilières

et leurs palais par le saccagement de Rome, et d'un autre côté l'établissement des barbares dans les Gaules et en Espagne vint les dépouiller encore des immenses propriétés qu'elles y possédaient. Cependant cette terrible leçon de la Providence ne corrigea point les mœurs frivoles et corrompues des païens. On vit plusieurs de ces fugitifs, à peine arrivés à Carthage, courir chaque jour aux spectacles du cirque, et prenant part aux factions qui divisaient les spectateurs, occasionner des désordres incroyables (1).

Parmi les illustres Romains qui se réfugièrent en Afrique, où beaucoup de familles sénatoriales possédaient de vastes domaines, on remarque Faltonia Proba, veuve d'Anicius Probus, avec Julienne sa bru et Démétriade sa petite-fille, toutes trois distinguées par leur piété, et devenues célèbres par les écrits de saint Augustin et de saint Jérôme. Le premier écrivit à Proba une longue lettre sur la prière et le détachement du monde; il adressa à Julienne son livre du Bien de la viduité. Nous verrons plus tard saint Jérôme envoyer des instructions à Démétriade. Sainte Mélanie avec Albine sa bru, Pinien, gendre de celle-ci, et son épouse Mélanie la jeune, prévoyant la ruine de Rome, étaient sortis de la ville avant qu'elle fût assiégée. Albine se retira en Afrique, et s'établit à Tagaste avec ses enfans. Quant à sainte Mélanie, après quelque séjour en Sicile, elle retourna en Palestine, où elle mourut quarante jours après son arrivée. Sainte Paule était morte quelques années auparavant, dans son monastère de Bethléhem, où elle avait passé vingt ans. Un concours immense d'évêques, de prêtres, de moines, de vierges et de simples fidèles, était accouru de toutes les villes voisines pour assister à ses funérailles; et saint Jérôme avait écrit la vie ou plutôt l'éloge de la sainte, afin d'adoucir la douleur de sa fille Eustochium.

(1) August. *De civ. lib.* I, cap. xxxii et xxxiii.

Pendant leur séjour en Afrique, Pinien et Mélanie visitèrent saint Augustin à Hippone. Le peuple de cette ville s'empara de Pinien un jour qu'ils étaient venus à l'église, et demanda à grands cris qu'il fût élevé au sacerdoce. Saint Augustin déclara qu'il ne l'ordonnerait qu'après avoir obtenu son consentement. Pinien ayant refusé de le donner, il s'ensuivit un grand tumulte que l'autorité du saint évêque ne put apaiser, bien qu'il menaçât de quitter lui-même le siège d'Hippone si l'on continuait à vouloir lui faire violence. Comme on soupçonnait le peuple d'agir ainsi par un motif d'intérêt, dans le but de profiter des richesses que Pinien distribuait avec profusion, celui-ci, pour mettre fin à cette insistance, proposa de s'engager par serment à demeurer au milieu d'eux, pourvu qu'on ne le forçât point à entrer dans le clergé. Mais cette proposition ne satisfait pas le peuple, qui désirait avant tout l'ordination d'un homme dont il admirait la vertu. Il fut convenu cependant qu'on se contenterait du serment promis, avec cette clause que dans le cas où Pinien entrerait un jour dans le clergé, il préférerait l'église d'Hippone à toute autre. Cette condition ayant été acceptée, le serment fut prêté de vive voix et par écrit devant le peuple; ce qui mit fin au désordre. Le lendemain, Pinien étant parti pour Tagaste, il y eut encore quelque émotion à Hippone; mais les esprits se calmèrent lorsqu'on apprit qu'il avait l'intention de revenir. Toutefois, Pinien n'était pas convaincu que son serment fût obligatoire, à cause des violences qui l'avaient précédé. D'un autre côté, Albine et Mélanie refusaient de croire au désintéressement du peuple. Saint Augustin écrivit à Alypius, évêque de Tagaste, pour le prier de détruire ces fâcheuses impressions. Il écrivit aussi à Albine pour la consoler, et pour justifier son peuple et son clergé de tout soupçon d'intérêt. Dans l'une et l'autre de ces deux lettres il prouve la validité du serment de Pinien, ajoutant que l'absence momentanée de ce dernier n'en était

pas une violation réelle, et qu'il pouvait comme tous les citoyens sortir pour quelque temps de la ville, pourvu qu'il conservât toujours l'intention de revenir.

Cependant les ravages des barbares donnèrent lieu aux païens de renouveler avec plus d'aigreur leurs anciennes attaques et leurs absurdes accusations contre le christianisme. Ils lui attribuaient selon leur coutume tous les malheurs de l'empire, et cherchaient à expliquer l'affaiblissement graduel de la puissance romaine par l'abandon du culte des faux dieux, prétendant que ceux-ci avaient retiré leurs secours à mesure qu'on avait négligé de les servir pour embrasser le christianisme, et qu'enfin ils avaient livré Rome aux barbares lorsque les temples avaient été fermés et les sacrifices défendus par les lois. D'un autre côté, ils représentaient comme inconciliables avec les règles d'un sage gouvernement les maximes évangéliques sur le pardon des injures, et soutenaient que l'indifférence qui, selon eux, devait en être la suite naturelle, avait empêché les princes chrétiens de résister efficacement aux ennemis de l'empire. Le tribun Marcellin ayant proposé ces difficultés à saint Augustin, celui-ci les réfuta dans une longue lettre qui traite de l'accord de la religion chrétienne avec la politique. Le saint docteur y montre que la clémence et le pardon des injures, en prévenant les vengeances particulières, servent à maintenir entre les citoyens cette union qui fait le fondement et la force des états; il explique les maximes dont les païens se montraient choqués, et prouve qu'elles ne condamnent point les guerres légitimes ni l'emploi de la force contre les méchants; puis il fait voir qu'aucun état ne serait comparable à celui qui serait entièrement composé de vrais chrétiens; enfin, il rappelle que selon les auteurs païens eux-mêmes, des germes nombreux de corruption et de décadence existaient au sein de la république romaine avant l'établissement du christianisme, et que le luxe, la débauche et les vices de tous genres, en faisant dégé-

Élever les Romains de leurs anciennes vertus, avaient préparé depuis long-temps la ruine de l'empire. Pour traiter plus à fond cette question importante, saint Augustin entreprit alors son grand ouvrage de la Cité de Dieu, adressé au même Marcellin. Il en publia successivement les diverses parties, mais il ne l'acheva qu'environ quinze ans plus tard. Il engagea aussi Paul Orose, un de ses disciples, à composer un abrégé d'histoire, pour montrer que les peuples avaient eu à souffrir dans tous les temps des calamités semblables à celles que les païens attribuaient au mépris du culte de leurs dieux.

Le tribun Marcellin en écrivant à saint Augustin lui avait transmis en même temps une lettre de Volusien, proconsul d'Afrique, qui lui proposait quelques autres objections contre le christianisme. Volusien était frère d'Albine et oncle de sainte Mélanie la jeune; mais imbu des doctrines néoplatoniciennes et des préjugés de l'aristocratie romaine, il se montrait obstinément attaché aux superstitions de l'idolâtrie. Sa mère, qui était chrétienne, faisait des vœux ardents pour sa conversion, et le tribun Marcellin ne cessait d'y travailler dans les conférences qu'il avait presque chaque jour avec lui. De son côté, saint Augustin lui avait écrit pour l'exhorter à lire les saintes Écritures, offrant de résoudre les difficultés qu'il rencontrerait. La lettre que Volusien lui adressa par Marcellin, contenait des objections contre le mystère de l'incarnation et les miracles de Jésus-Christ. Le saint docteur, dans sa réponse, s'attacha à faire voir que si la raison humaine ne pouvait concevoir et expliquer les mystères, elle n'était pas moins impuissante relativement à certaines vérités de l'ordre naturel; et ensuite il développa les preuves nombreuses de la divinité du christianisme, insistant sur les circonstances merveilleuses de son établissement, sur la beauté de ses dogmes et de sa morale, sur l'accomplissement des prophéties, et montrant surtout combien les miracles de Jésus-Christ étaient au-

dessus des vains prestiges d'Apollonius de Thyane et d'autres que les néoplatoniciens ne cessaient d'opposer aux chrétiens. Volusien ne se rendit pas à l'évidence de ces preuves, mais il fut enfin converti quelques années après par les exhortations de sa nièce Mélanie.

Les donatistes avaient obtenu, à la faveur des troubles de l'empire, la révocation des lois qui interdisaient l'exercice de leur religion. On croit qu'Honorius avait abrogé ces lois par un édit de l'an 409, dans la crainte que ces sectaires, toujours disposés à la révolte, ne se joignissent aux troupes qu'Attale envoyait alors en Afrique pour s'emparer de cette province. Ils n'eurent pas plus tôt recouvré la liberté religieuse, qu'ils se livrèrent de nouveau à toutes sortes d'excès, pillant et brûlant les maisons, attaquant les clercs, et les tuant quelquefois ou les mutilant avec une horrible cruauté. Un de leurs prêtres, nommé Restitut, s'étant converti dans le territoire d'Hippone, ils l'enlevèrent de sa maison, l'accablèrent d'outrages et de coups, et quelques jours après ils le massacrèrent. Ils coupèrent un doigt et arrachèrent un œil à un autre prêtre nommé Innocent, et ils exercèrent leur barbarie contre beaucoup d'autres, qu'ils rendirent aveugles en leur versant dans les yeux du vinaigre et de la chaux vive.

Pour remédier à ces désordres, les évêques rassemblés à Carthage envoyèrent une députation vers Honorius, qui, n'ayant plus rien à craindre pour l'Afrique depuis la déposition d'Attale, crut devoir ôter aux schismatiques une liberté dont ils abusaient d'une manière si criante. Il publia donc une loi en date du 25 août 410, pour leur défendre de s'attrouper en public sous peine de mort. Cette mesure était rigoureuse, mais les crimes des sectaires n'en justifiaient que trop la sévérité. L'empereur, sur la demande des députés, rendit bientôt après une ordonnance pour obliger les donatistes à une conférence publique sur la question du schisme, car les évêques catholiques, et particulièrement saint Augustin, re-

ordaient ce moyen comme le plus efficace pour désabuser les peuples. Le rescrit impérial, daté du 14 octobre, portait que les évêques donatistes seraient avertis et sommés de se rendre à Carthage pour cette conférence dans un délai de quatre mois, et que ceux qui refuseraient obéir seraient dépossédés de leurs églises. Le tribun Marcellin était chargé de l'exécution et autorisé à prendre à cet effet toutes les mesures qu'il jugerait nécessaires. Il fit notifier le rescrit à tous les évêques, et fixa la réunion au 1^{er} juin 411. Il ordonna en même temps de suspendre provisoirement l'exécution des lois précédentes contre les donatistes. Il déclara de plus que ceux de leurs évêques qui s'engageraient à venir à la conférence seraient remis en possession des églises qu'on leur avait enlevées; il leur permit aussi de choisir un second juge pour se présenter avec lui l'arbitre de cette discussion. Enfin il protesta avec serment qu'ils n'auraient à souffrir aucun mauvais traitement, et qu'ils pourraient retourner chacun chez eux en pleine liberté.

Les évêques donatistes se rendirent à Carthage en aussi grand nombre qu'il leur fut possible; car leurs primats dans les lettres de convocation les avaient pressés de venir, toute affaire cessante, pour ne pas perdre l'avantage qu'ils pouvaient retirer de cette réunion, en confondant les catholiques, qui leur reprochaient leur petit nombre; mais y vinrent en effet, excepté ceux que la maladie ou l'extrême vieillesse en empêcha. Ils se trouvèrent environ deux cent soixante-dix, et entrèrent à Carthage le 18 mai, en procession, pour attirer les regards sur leur multitude. Les catholiques étaient au nombre de deux cent quatre-vingt-six; mais ils entrèrent sans ostentation et sans bruit. Le tribun Marcellin publia alors une ordonnance réglementaire qui avertissait les évêques d'en choisir sept de chaque côté pour conférer, et sept autres pour servir de conseil au besoin. Elle portait qu'aucun autre évêque ni aucune personne du peuple n'assisterait

à la conférence, de peur du tumulte, mais que tous les évêques s'engageraient par écrit à ratifier ce qui serait fait par leurs représentans. « Je publierai ma sentence, ajoutait Marcellin, avec tous les actes de la conférence, signés par moi et par les évêques présens, afin que personne ne puisse nier ce qui aura été dit. On choisira de chaque côté des notaires ecclésiastiques pour écrire les actes, et quatre évêques pour surveiller les notaires et les copistes. Enfin les évêques me déclareront de part et d'autre, avant l'assemblée, qu'ils donnent leur adhésion à toutes ces mesures; mais il suffira que cette déclaration soit souscrite par les primats. »

Les catholiques approuvèrent sans restriction les mesures proposées par Marcellin, et pour faire voir en même temps la pureté du zèle qui les animait, et la confiance qu'ils avaient dans la bonté de leur cause, ils prirent l'engagement de céder leurs sièges aux évêques donatistes, si ces derniers remportaient l'avantage, et, dans le cas contraire, de conserver leur rang à ceux d'entre eux qui se réuniraient; en sorte que dans les églises où il y avait un évêque de chaque communion, les fonctions épiscopales seraient exercées tour à tour par l'un et par l'autre jusqu'à la mort de l'un des deux. Ils ajoutaient même que si les peuples ne voulaient pas souffrir cet accommodement, ils céderaient volontiers leur place, n'ayant d'autre désir que le bien de l'Église. On remarque avec admiration que sur deux cent quatre-vingt-six évêques catholiques, il n'y en eut que deux à qui cette proposition déplut, encore revinrent-ils presque aussitôt à l'avis généreux des autres.

Quant aux donatistes, ils demandèrent à être tous admis à la conférence, sous prétexte de montrer la fausseté de ce que leurs adversaires alléguaient touchant leur petit nombre. La frivolité de ce prétexte fit craindre aux catholiques que cette prétention n'eût pour but de troubler la discussion par les cris et les murmures confus

d'une si grande multitude. Ils consentirent néanmoins à la demande des donatistes, mais en déclarant que, pour leur part, ils se borneraient au nombre fixé par l'ordonnance réglementaire, afin que s'il arrivait du tumulte on ne pût le leur imputer. Ils exhortèrent ensuite le peuple à demeurer calme et à se tenir même éloigné du lieu de la conférence ; nous avons encore deux sermons que saint Augustin prononça sur ce sujet. Enfin, s'étant tous réunis dans l'église de Carthage, ils dressèrent pour leurs députés une procuration dans laquelle tous les points de la controverse étaient nettement exposés et discutés sommairement, afin que si les donatistes, comme le bruit s'en répandait, élevaient des chicanes pour éviter de traiter la question au fond, on pût voir par cette procuration publiée dans les actes, que les catholiques n'avaient reculé de leur côté devant aucun éclaircissement. Au nombre des députés chargés de porter la parole se trouvaient Aurélius de Carthage, saint Augustin et deux de ses amis, Alypius et Possidius.

La conférence s'ouvrit le 1^{er} juin, dans les thermes Gargiliennes, qui se trouvaient au milieu de la ville. On commença par la lecture du rescrit impérial, des ordonnances de Marcellin, et des déclarations souscrites par les évêques des deux partis. Les donatistes, qui cherchaient tous les moyens de rompre la conférence, prétendirent d'abord que les quatre mois fixés par le rescrit étaient expirés depuis le 19 mai ; qu'ainsi la cause ne devait pas être discutée au fond, et qu'il fallait condamner les catholiques par défaut, quoiqu'ils fussent présents et qu'ils n'eussent pas refusé de conférer plus tôt ; mais Marcellin répondit que les parties avaient accepté l'époque du 1^{er} juin, et que d'ailleurs sa commission l'autorisait à prolonger le délai, même jusqu'à deux mois. Après ce débat on lut la procuration des députés catholiques, et les donatistes demandèrent que chacun de ceux qui l'avaient souscrite fût introduit, afin que toutes les signatures fus-

sent vérifiées. On fut donc obligé de faire paraître l'un après l'autre tous les évêques catholiques, et il fut constaté que toutes les souscriptions étaient authentiques. Mais quand on vérifia celles des donatistes, on reconnut que des prêtres avaient souscrit pour des évêques absents, et l'on trouva même la signature d'un mort. Néanmoins, les donatistes n'avaient réuni que deux cent soixante-neuf souscriptions. Les catholiques firent observer que si l'on voulait compter les évêques absents, il y en avait de leur côté cent vingt qui n'avaient pu venir, et qu'en outre ils avaient en Afrique soixante-quatre sièges vacans; ce qui porte à quatre cent soixante-dix le nombre des sièges épiscopaux dans cette province, sans y comprendre ceux qui étaient occupés par les donatistes seuls; on peut juger par là du nombre des évêques dans le reste de la chrétienté. Ces préliminaires remplirent la première séance.

La seconde séance eut lieu le surlendemain 3 juin, et se passa toute entière en chicanes de la part des schismatiques. Les catholiques, sur la demande de Marcellin, déclarèrent qu'ils consentaient à signer tous leurs dires suivant son ordonnance; mais les donatistes refusèrent de prendre le même engagement. Ils demandèrent ensuite qu'avant de passer outre on leur communiquât la copie des actes de la première journée, qui n'étaient pas encore transcrits et mis au net. Marcellin leur répondit que l'original écrit en notes devait leur suffire, ayant été vérifié par leurs évêques; que d'ailleurs il leur avait remis la procuration des catholiques, dont ils avaient demandé communication pour préparer leurs réponses, et qu'enfin ils avaient consenti le premier jour à conférer dans cette seconde séance. Toutefois les donatistes ayant insisté, on finit par leur accorder ce qu'ils demandaient, et la troisième séance fut fixée au 8 juin.

Les donatistes, dans cette séance, soulevèrent encore plusieurs questions préjudicielles afin d'éviter la discus-

sion du fond, et il leur arriva même par deux fois de se plaindre qu'on les engageait insensiblement dans cette discussion, comme si la conférence eût dû avoir un autre objet; mais enfin ils furent amenés malgré eux à traiter la question de l'Église, à l'occasion de leurs contestations incidentes. Alors ils donnèrent lecture d'un écrit qu'ils avaient composé en réponse à la procuration des catholiques. Cet écrit avait pour but d'établir, par divers passages de l'Écriture, que la véritable Église exclut le mélange des bons et des méchants, et que le baptême donné hors de son sein est nul. Saint Augustin prit la parole, et cita à son tour de nombreux passages de l'Écriture en faveur de la thèse contraire; puis, faisant voir comment on devait concilier ces textes si opposés en apparence, il distingua deux états de l'Église : celui de la vie présente, auquel il appliqua les passages qu'il venait de citer, et celui de la vie future, auquel il restreignit les textes allégués par les donatistes. Il expliqua en outre comment les méchants, tolérés dans l'Église soit par esprit de charité, soit parce qu'ils sont inconnus, ne sauraient nuire aux bons, qui les souffrent sans les approuver. Ce discours fut souvent interrompu par les donatistes. Lorsqu'il fut terminé et que la question de droit se trouva ainsi éclaircie, Marcellin demanda qu'on en vint à la question de fait, c'est-à-dire à l'examen de ce qui regardait l'origine et la première cause du schisme. Les catholiques produisirent alors les pièces relatives à l'affaire de Cécilien, et entre autres les actes du concile de Rome qui avait déclaré son ordination légitime, le jugement de Constantin rendu en sa faveur, et les procès-verbaux qui constataient l'innocence de Félix d'Aptonge, son consécrateur. Ils prouvèrent en outre, par les actes du concile de Cirthe, tenu l'an 305, que plusieurs des évêques qui avaient condamné Cécilien et Félix d'Aptonge, étaient convaincus par leur propre aveu d'avoir eux-mêmes livré les saintes Écritures; et comme les donatistes insistaient

sur l'autorité du concile de Carthage, qui avait prononcé contre Cécilien, on leur représenta que Primien, leur primat, qui se trouvait présent à l'assemblée, avait été aussi condamné dans un concile de cent évêques; à quoi ils ne purent faire d'autre réponse, si ce n'est qu'une affaire ou une personne ne formait point un préjugé contre une autre personne. Or, c'était précisément ce que disaient les catholiques pour montrer que le crime de Cécilien et de Félix d'Aptonge, quand il aurait été prouvé, ne devait point tirer à conséquence contre d'autres évêques, bien moins encore contre l'Église universelle. Pressés de la sorte sur tous les points, les donatistes cherchèrent à se défendre par de misérables chicanes, opposèrent des pièces dont l'authenticité était au moins fort douteuse, d'autres qui ne prouvaient rien, et même un passage de saint Optat dont la suite renfermait précisément le contraire de ce qu'ils prétendaient.

Enfin, comme ils ne faisaient plus que rebattre les mêmes choses, Marcellin jugeant l'affaire suffisamment éclaircie, fit retirer les deux partis et dressa la sentence puis il les fit rentrer pour en donner lecture. Il était nuit et quoiqu'on fût aux plus grands jours de l'été, la séance commencée au point du jour, fut achevée à la lueur des flambeaux. Dans la sentence, Marcellin exposait que nul ne devait être condamné pour la faute d'autrui, des crimes imputés à Cécilien fussent-ils prouvés, ne pouvaient rejaillir sur l'Église universelle; que d'ailleurs Cécilien et Félix d'Aptonge, son consécrateur, avaient été complètement justifiés; qu'ainsi Donat et ses partisans étaient convaincus d'être de véritables schismatiques; en conséquence, il ordonnait que les magistrats et les propriétaires ou locataires des terres empêchassent à l'avenir les assemblées des donatistes; que ceux-ci rendissent aux catholiques les églises dont il les avait remis provisoirement en possession; déclarant en outre que, s'ils persistaient dans le schisme, ils demeureraient passibles des

peines portées contre eux par les lois ; et qu'enfin les terres qui serviraient d'asile aux circoncellions seraient confisquées. Les actes de cette conférence furent rendus publics, et chaque année on les lisait en entier dans plusieurs églises d'Afrique. Comme ils étaient fort longs, saint Augustin en fit un abrégé que nous avons encore.

Les donatistes appelèrent de ce jugement à l'empereur, sous prétexte que la sentence avait été rendue de nuit, et alléguant en outre que les catholiques avaient corrompu Marcellin, et que celui-ci ne leur avait pas donné toute liberté de se défendre. Ces calomnies furent aussitôt réfutées par saint Augustin, dans un écrit adressé aux donatistes laïques, et qui contient un résumé de toute la discussion. Le saint docteur y releva tous les avantages que les catholiques avaient tirés de la conférence, les efforts et les chicanes que les sectaires avaient employés pour empêcher qu'elle n'eût lieu, et pour éviter ensuite la controverse sur le fond de la question. Il faisait surtout ressortir l'importance des aveux qui leur étaient échappés, lorsque pressés sur la condamnation de leur chef Primien, ils avaient répondu que la cause d'une personne ne devait point préjudicier à une autre. Enfin, après avoir reçu le rapport de Marcellin et l'appel des donatistes, l'empereur Honorius rendit une loi en date du 30 janvier 412, par laquelle annulant tous les rescrits obtenus antérieurement par les schismatiques, et confirmant les anciennes lois dont ils avaient été frappés, il condamnait les laïques à de grosses amendes suivant leur condition, et ordonnait que les clercs seraient bannis d'Afrique, et toutes les églises rendues aux catholiques.

La même année 412, il se tint un concile à Cirtre, en Numidie, dont il nous reste une lettre adressée aux laïques donatistes, et rédigée par saint Augustin. Le saint docteur, parlant au nom de tous les membres de ce concile, réfute de nouveau l'accusation de corruption portée contre le tribun Marcellin ; puis rapportant succinctement

ce qui s'est passé dans la conférence de Carthage, il fait voir que ce débat public a tourné à la confusion de leurs évêques, et les exhorte enfin à ne pas repousser plus long-temps la vérité, devenue si manifeste. Saint Augustin écrivit dans le même temps diverses lettres à des donatistes réunis, une entre autres aux habitans de Cirthe, pour les exhorter à la persévérance.

Les sectaires, depuis la conférence, revenaient en foule à l'unité catholique, et l'on voyait des évêques rentrer dans le sein de l'Église avec tout leur peuple. Néanmoins il resta encore dans le schisme un certain nombre d'esprits obstinés qui publiaient sans pudeur qu'ils ne se rendraient pas, quand même ils seraient convaincus que leur église n'était pas la véritable. L'empereur Honorius publia contre eux une nouvelle loi datée du 22 juin 414, par laquelle il les déclarait infâmes et incapables de tester ou de faire aucun contrat; condamnait les évêques et les clercs à l'exil et à la confiscation des biens, et décernait les mêmes peines contre ceux qui les auraient recélés. Enfin, par une autre loi du 25 août 415, il confirma celle de l'an 410, qui punissait de l'exil, et même de la mort, les attroupemens et les violences de ces fanatiques. Mais les évêques catholiques, et saint Augustin en particulier, intercédèrent avec zèle en faveur des coupables pour leur sauver la vie. Le saint docteur écrivit à cet effet deux lettres au tribun Marcellin, et une autre au proconsul Apringius, frère de ce dernier; il exposa en outre les motifs de cette conduite charitable dans une lettre adressée à Macédonius, vicaire d'Afrique, qui lui avait fait quelques observations sur la coutume d'intercéder pour les criminels, paraissant douter surtout qu'elle fût autorisée par la religion, puisque c'était en quelque sorte autoriser le crime que de ne pas vouloir qu'il fût puni. Saint Augustin lui répond que les évêques demandent grâce pour les coupables dans l'espérance qu'ils se corrigeront, et pour leur donner le temps de faire pénitence.

« Car, dit-il, nous avons pitié de l'homme en même temps que nous détestons le crime ; et comme la conversion des criminels ne peut avoir lieu que sur la terre, la charité nous oblige d'intercéder pour eux, de peur que le supplice par lequel ils finiront cette vie ne soit suivi d'un supplice qui ne finira point. » Il donne, à l'occasion des coupables poursuivis pour vols, plusieurs décisions importantes concernant la restitution.

Les donatistes trouvèrent enfin le moyen de se venger du tribun Marcellin, qui les avait condamnés. Héraclien, gouverneur d'Afrique, s'étant révolté contre Honorius, le comte Marin après l'avoir vaincu fit mourir plusieurs personnes comme complices de la révolte. Marcellin et son frère Apringius furent impliqués dans cette accusation par les calomnies des donatistes, et ils eurent la tête tranchée, le 12 septembre 413. Saint Augustin fait le plus grand éloge des vertus de Marcellin, qui est en effet honoré par l'Eglise comme martyr. Sa mémoire fut réhabilitée par Honorius, et le comte Marin fut disgracié (1).

L'empereur Honorius publia, l'an 412, plusieurs lois pour confirmer les privilèges des églises et des clercs, et une autre condamnant à l'exil les sectateurs de Jovinien, qui tenaient des assemblées dans le voisinage de Rome. Jovinien est lui-même compris nommément dans cette loi, quoique saint Jérôme, dans son traité contre Vigilance, composé plusieurs années auparavant, parle de lui comme étant déjà mort. On prenait aussi en Orient des mesures pour éteindre l'hérésie ; et nous avons une loi de Théodose, publiée l'an 410, qui déclare les eunomiens incapables de donner ou de recevoir par donation ou par testament.

Deux ans plus tard, c'est-à-dire l'an 412, mourut Théophile d'Alexandrie, après avoir tenu ce siège vingt-sept ans. On rapporte qu'au moment de sa mort il s'écria :

(1) August. *Epist.* cxxxix, cli, clii.

Que tu es heureux, Arsène, d'avoir toujours eu cette heure devant les yeux ! Il laissa plusieurs écrits, entre autres un grand ouvrage contre les erreurs d'Origène, et un libelle plein d'injures contre saint Jean Chrysostome ; mais il ne reste de lui que quelques lettres dont plusieurs contiennent des réglemens sur divers points de discipline. Il eut pour successeur saint Cyrille, son neveu, qui cependant ne fut élu qu'après de vives contestations.

Théophile, quelque temps avant sa mort, avait placé sur le siège épiscopal de Ptolémaïde le célèbre philosophe Synésius, dont nous avons plusieurs écrits. Synésius était né à Cyrène, d'une famille illustre, et avait étudié la philosophie à Alexandrie, sous la fameuse Hypatie, qui donnait des leçons publiques dans l'école néoplatonicienne de cette ville. Revenu dans sa patrie, il se fit tellement remarquer par la régularité de ses mœurs, par sa simplicité et sa droiture, que, malgré qu'il ne fût pas encore baptisé, le peuple de Ptolémaïde le demanda pour évêque à Théophile d'Alexandrie, dont la juridiction s'étendait sur la Cyrénaïque. Synésius, alarmé de ce choix, fit tous ses efforts pour se soustraire à une dignité qui l'effrayait. Il protesta qu'il n'avait pas les vertus nécessaires à un évêque ; qu'il ne voulait point renoncer à la vie philosophique dont il faisait profession, ni consentir à se séparer de sa femme, et qu'enfin ses opinions sur plusieurs points ne s'accordaient pas avec la doctrine de l'Église. Mais, soit qu'il n'eût manifesté ces dispositions que pour éviter le fardeau de l'épiscopat, soit qu'il eût changé de sentimens et qu'il eût enfin consenti à se soumettre aux décisions et aux règles de l'Église, il fut ordonné évêque, malgré sa répugnance, vers l'an 410, et justifia le choix du peuple par son zèle, sa charité et ses autres vertus. L'année même de son ordination, écrivant à Théophile au sujet d'un évêque chassé de son siège à cause de son attachement à saint Chrysostome, il n'hésita pas à lui faire en-

tendre que la mort du saint patriarche aurait dû au moins mettre fin au sentiment d'animosité qui l'avait fait poursuivre pendant sa vie. Il exhorta ses prêtres au désintéressement, dont il donnait lui-même l'exemple ; et il leur recommanda de prémunir les fidèles contre les erreurs des eunomiens, qui cherchaient à s'introduire secrètement dans son diocèse. Ayant été chargé par l'évêque d'Alexandrie de régler plusieurs affaires de discipline dans la Cyrénaïque, il s'en acquitta avec autant de prudence que de zèle, et lui fit connaître divers abus qu'il l'engageait à réprimer en vertu de son autorité patriarchale ; enfin il montra sa fermeté épiscopale en excommuniant un gouverneur de la Cyrénaïque qui abusait de son pouvoir pour exercer contre le peuple des violences tyranniques. On ignore l'époque de la mort de cet illustre évêque. Nous avons de lui cent cinquante-cinq lettres, dont quelques-unes seulement ont rapport aux affaires de l'Église, et contiennent le détail des faits que nous venons de signaler ; plusieurs discours ou traités philosophiques sur différentes matières, savoir : deux livres de la Providence ; un livre sur les songes ; un discours sur la manière de bien gouverner, prononcé devant l'empereur Arcade vers l'an 400, et plein d'excellentes maximes ; un ouvrage fort ingénieux qui a pour titre : Éloge de la tête chauve ; deux discours où il fait l'éloge de la philosophie ; enfin, des hymnes et quelques autres opuscules sur divers sujets. Les ouvrages de Synésius sont écrits avec beaucoup de pureté, d'élégance et de noblesse. Mais comme presque tous ont été composés avant son épiscopat, ils ne sont pas entièrement exempts des erreurs de la philosophie néoplatonicienne. On en trouve même quelques légères traces dans ses hymnes, qui ne laissent pas d'être fort estimés.

Tandis que la secte des donatistes s'affaiblissait en Afrique, il s'élevait une autre hérésie plus dangereuse, et dont les subtilités exercèrent également le génie et le zèle infatigable de saint Augustin. Elle eut pour auteur un

moine nommé Pélage, né dans la Grande-Bretagne, d'une famille pauvre, qui n'avait pu lui donner les moyens de s'instruire dans les lettres; mais il possédait des talens naturels qui suppléèrent en partie à ce défaut d'études. Étant venu à Rome après avoir embrassé la vie monastique, il acquit une grande réputation de vertu, et se fit même un nom par sa doctrine en publiant un ouvrage sur la Trinité et un recueil de préceptes moraux tirés de l'Écriture. Il se procura ainsi de nombreuses relations, et obtint l'amitié de saint Paulin de Nole et l'estime de saint Augustin. Il se lia en particulier, vers l'an 400, avec un Syrien nommé Rufin, qui peut-être n'est pas différent de Rufin d'Aquilée, désigné apparemment comme Syrien à cause du long séjour qu'il avait fait en Orient. Cette liaison entraîna Pélage dans les erreurs qu'il publia bientôt après sur la grâce et le péché originel; car ce Rufin, quel qu'il soit, était lui-même imbu de ces erreurs, et les avait apportées d'Orient, où elles étaient enseignées par Théodore de Mopsueste, qui les avait puisées, dit-on, dans les principes d'Origène. En effet, quoique ce dernier eût reconnu expressément et en plusieurs endroits la nécessité de la grâce, quelques autres passages moins formels pouvaient donner lieu aux fausses interprétations des hérétiques, et son opinion sur la préexistence des âmes semblait difficilement pouvoir se concilier avec le dogme du péché originel, qu'il ne laisse pas néanmoins de reconnaître formellement.

Rufin se contenta de répandre secrètement sa doctrine corrompue, et il en infecta Pélage, qui commença à dogmatiser vers l'an 405, mais avec prudence et dissimulation, mettant en avant ses disciples, pour les approuver ou les désavouer ensuite selon qu'il le jugerait à propos. L'austérité de vertus dont Pélage faisait profession, les raisons spécieuses dont il appuyait sa doctrine, et les subtilités qu'il employait pour déguiser ce qu'elle offrait de révoltant, lui concilièrent bientôt un assez grand nombre

de partisans. Son principal disciple fut Célestius, moine d'une illustre naissance, et qui joignait à beaucoup d'esprit une hardiesse de caractère que son maître n'avait pas, et surtout une grande facilité pour parler et pour écrire. Lorsqu'il se fut attaché à Pélage, il commença à combattre ouvertement le péché originel comme contraire à la justice et à la bonté de Dieu. Tous deux sortirent de Rome peu de temps avant la prise de cette ville par les barbares; et après avoir dogmatisé quelque temps en Sicile, ils se rendirent en Afrique. Pélage arriva à Hippone l'an 410; mais il s'y arrêta peu et n'osa y répandre ses erreurs. De là il passa à Carthage, où saint Augustin, occupé de la conférence avec les donatistes, le vit une ou deux fois. Il s'embarqua bientôt après pour la Palestine; mais Célestius demeura à Carthage.

Les erreurs de Pélage consistaient à nier le péché originel avec tous ses effets, par conséquent la dégradation et la corruption de notre nature, l'affaiblissement de notre volonté et la nécessité de la grâce pour faire le bien. Il enseignait qu'Adam n'avait pas été créé dans un état différent de notre condition présente; qu'il était destiné à mourir quand même il n'eût pas péché; que la faute du premier homme ne se transmet point à ses descendans, et qu'ainsi les enfans naissent exempts de souillure; et que s'ils ont besoin d'être baptisés pour entrer dans le royaume des cieux, ceux qui meurent sans l'avoir été ne laissent pas d'obtenir la vie éternelle, qui selon lui en était distincte; enfin, que la volonté humaine n'était pas affaiblie depuis la chute d'Adam; que l'homme pouvait par les seules forces de la nature et sans le secours de la grâce surmonter les tentations, accomplir les commandemens et éviter absolument tout péché; qu'il y avait eu en effet, avant comme depuis Jésus-Christ, des hommes qui ne s'étaient rendus coupables d'aucune faute même légère, et que la loi ancienne offrait par elle-même des moyens efficaces de salut aussi bien que

l'Évangile. Toutefois, pour ne pas heurter trop visiblement les idées chrétiennes, Pélage admettait une sorte de péché originel, qu'il faisait consister dans le mauvais exemple d'Adam imité par ses descendans; et c'est ainsi qu'il prétendait expliquer ce que dit saint Paul, que le péché est entré dans le monde par un seul homme en qui tous ont péché. Il prétendait aussi ne point rejeter la grâce; mais il donnait ce nom au libre arbitre et aux dons naturels que nous avons reçus de Dieu, ou bien à des secours extérieurs qui nous éclairent et nous dirigent, tels que la loi, la révélation et l'exemple de Jésus-Christ; ensuite, comme on lui objectait que cette doctrine anéantissait la nécessité et les effets de la rédemption, il admit sans difficulté que la rémission des péchés était une grâce que Jésus-Christ nous avait méritée par sa mort; enfin, pressé par les argumens des catholiques et surtout de saint Augustin, qui lui montraient par la tradition de l'Église et par une foule de passages de l'Écriture que nous avons besoin d'un secours intérieur et surnaturel pour éviter le mal et faire le bien, il avoua que nous recevions en effet des grâces intérieures qui éclairaient notre entendement; mais il prétendait que ces grâces n'étaient pas nécessaires, qu'elles nous donnaient seulement une plus grande facilité; que d'ailleurs nous les obtenions en vertu de nos propres mérites, et que la volonté, en se déterminant à suivre cette lumière divine, opérait le bien par les seules forces du libre arbitre (1).

Célestius enseigna ces erreurs à Carthage, où il parvint à séduire un petit nombre de personnes; mais le reste des catholiques se montra révolté d'une doctrine qui nourrissait l'orgueil et la présomption, qui détruisait l'utilité de la prière, et qui anéantissait le but ou l'objet fondamental du christianisme. Célestius, cherchant à se faire ordonner prêtre, fut accusé d'hérésie par le diacre Paulin

(1) Aug. *De grat. chr.* — Mar. Mercat. *Commonit.*

de Milan , alors attaché à l'église de Carthage. L'évêque Aurélius assembla donc, au commencement de l'an 412 , un concile de plusieurs évêques, devant lequel Paulin, soutenant son accusation , exposa toutes les erreurs enseignées par Célestius. Celui-ci prétendit que la question du péché originel était une question problématique sur laquelle chacun était libre d'avoir son opinion particulière, ajoutant qu'il connaissait plusieurs ecclésiastiques à Rome qui étaient à cet égard dans les mêmes sentimens que lui, mais il ne put nommer que Rufin. Il déclara qu'il avait toujours cru et qu'il croyait encore que les enfans avaient besoin de la rédemption, et que le baptême leur était nécessaire ; enfin il employa les subtilités ordinaires de la nouvelle secte pour déguiser les autres erreurs dont il était accusé. Néanmoins, après l'avoir entendu plusieurs fois, les évêques découvrirent l'impiété de sa doctrine sous les équivoques et les déclarations artificieuses dont il cherchait à l'envelopper. Ayant donc été convaincu d'hérésie et se montrant opiniâtre dans ses erreurs, il fut condamné et privé de la communion ecclésiastique.

Saint Augustin n'assista pas à ce concile, et il s'abstint pendant quelque temps d'attaquer nommément les nouveaux sectaires ; mais il s'éleva contre leurs erreurs dans ses sermons et ses conversations particulières. Il commença même bientôt après à combattre cette hérésie par ses écrits. Il avait déjà exposé avec beaucoup de netteté et de force la doctrine catholique sur la grâce dans ses deux livres à Simplicien, écrits plus de dix ans auparavant. Le premier contenait une explication de deux passages de l'Épître de saint Paul aux Romains, l'un concernant l'homme sous la loi mosaïque, l'autre concernant la vocation de Jacob et la réprobation d'Ésaü. Sur le premier passage, saint Augustin établissait que la loi était insuffisante par elle-même pour conduire au salut, parce qu'elle ne donnait pas la force d'accomplir ce qu'elle prescrivait ; que cette force ne pouvait être qu'un effet

de la grâce accordée à l'homme en vue des mérites de Jésus-Christ; qu'ainsi l'homme, sous la loi ancienne, n'était justifié et ne faisait le bien qu'en vertu de la grâce de l'Évangile; et que Dieu, en donnant par la loi la connaissance du devoir, donnait aussi intérieurement la grâce de la prière, avec laquelle on pouvait obtenir le secours nécessaire pour accomplir la loi. Sur le second passage, saint Augustin montrait que la première grâce et la vocation à la foi sont absolument gratuites et non pas l'effet des mérites de l'homme, puisque l'homme ne peut mériter sans la grâce ni avant la justification, qui n'existe point sans la foi; qu'ainsi la foi peut être regardée comme la première grâce, non en ce sens que l'homme n'ait point de grâce dans l'infidélité ou hors de l'Église, mais parce que la foi n'est due à aucun mérite et qu'elle est nécessaire elle-même pour mériter. Ce principe établi, le saint docteur faisait voir en même temps que l'homme est libre de suivre ou de ne pas suivre la vocation divine; qu'il faut la coopération de la volonté pour profiter de la grâce; que Dieu, parce qu'il est maître de ses dons, donne aux élus des grâces de prédilection avec lesquelles ils persévèrent; mais que toutefois ceux qui sont appelés sans être élus, bien qu'ils ne reçoivent pas ces grâces de choix, ne sont point dans la nécessité de pécher; et que s'ils ne suivent pas la vocation divine, c'est qu'on ne la suit point sans le vouloir et qu'ils ne le veulent pas. « Ésaï, dit-il, n'a pas voulu et n'a pas couru; mais s'il avait voulu et s'il avait couru, il serait parvenu avec le secours de Dieu, qui en l'appelant lui eût donné aussi de vouloir et de courir, si par le mépris de la vocation il n'eût encouru la réprobation. » Enfin, dans le second livre à Simplicien, contenant l'explication de plusieurs passages de l'Ancien-Testament, saint Augustin, à l'occasion d'un passage du troisième livre des Rois, où il est dit que l'esprit de mensonge fut envoyé pour tromper Achab, faisait remarquer que ces expressions, familières aux anciennes Écritures, ne

doivent pas s'entendre d'un ordre positif, mais d'une simple permission de la part de Dieu ; c'est-à-dire qu'en abandonnant les pécheurs, parce qu'ils l'ont eux-mêmes abandonné, Dieu ne les met point dans la nécessité de succomber aux tentations ; et que s'il ne leur donne pas la grâce pour y résister, il leur laisse néanmoins la grâce nécessaire pour demander les secours qui leur manquent, en sorte qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils ne les obtiennent pas. Tels sont les principes que nous verrons développés par saint Augustin dans toutes ses discussions contre les pélagiens.

Le tribun Marcellin l'ayant consulté sur la doctrine de ces sectaires, le saint docteur lui répondit, l'an 412, par ses livres qui ont pour titre : Du mérite des péchés et de leur rémission. Il prouve dans le premier, que l'homme est sujet à la mort non par une loi de sa condition primitive, mais par l'effet du péché ; que le crime d'Adam a souillé toute sa postérité, et que c'est pour effacer dans les enfans ce péché d'origine qu'on leur administre le baptême ; car indépendamment des passages de l'Écriture qui montrent clairement que tous les hommes naissent coupables et que tous ont besoin de rédemption, les exorcismes et toutes les cérémonies du baptême témoignent assez, dit-il, la foi de l'Église à cet égard. Dans le second livre, après avoir remarqué que le baptême en effaçant le péché originel ne détruit pas la concupiscence, qui n'est point un péché, mais une peine, saint Augustin prouve que nous avons besoin de la grâce pour la combattre ; et comme les pélagiens, en partant de ce faux principe que la volonté n'est point affaiblie par suite du péché d'Adam, prétendaient que l'homme trouvait en lui-même des forces suffisantes pour accomplir tous les commandemens et éviter toutes les fautes même les plus légères, le saint docteur établit que l'homme peut être sans péché par la grâce de Dieu et la coopération du libre arbitre ; mais que personne n'arrive à cet état de perfection pendant la vie,

parce que nul ne le veut autant qu'il le faut , en sorte que tous les hommes ont besoin de dire : Pardonnez-nous nos péchés; comme tous ont besoin de dire : Ne nous laissez pas succomber à la tentation. Puis, insistant de nouveau sur le dogme catholique touchant le péché originel transmis à tous les hommes , il en conclut qu'indépendamment des fautes dont les plus justes se rendent coupables, il est encore vrai de dire, qu'excepté Jésus-Christ, jamais nul n'a été ni ne sera sans péché. Enfin, quelque temps après ayant reçu les commentaires de Pélage sur les Épîtres de saint Paul, il ajouta un troisième livre aux deux précédens pour répondre aux objections de cet hérésiarque contre le péché originel.

Le tribun Marcellin, à la lecture de ces livres, fut surpris de ce que saint Augustin avançait que l'homme avec le secours de Dieu peut être sans péché, et que cependant nul n'est parvenu et ne parviendra jamais à cet état de perfection. « Comment, lui écrivit-il, pouvez-vous déclarer possible une chose dont il n'y a point et dont il n'y aura jamais d'exemple ? » Pour résoudre cette difficulté, le saint docteur composa son livre *De l'esprit et de la lettre*, où il donne l'explication de ce passage de l'Apôtre : *La lettre tue et l'esprit vivifie*. Il y prouve d'abord par plusieurs exemples qu'il y a beaucoup de choses possibles qui n'ont jamais existé; puis combattant avec force les ennemis de la grâce, et développant avec une admirable netteté les principes du dogme catholique, il montre que ni les forces de la nature ni le secours extérieur de la loi et de la révélation ne suffisent à l'homme pour éviter le péché et faire le bien; que la loi toute seule, quoique bonne et sainte par elle-même, n'est que la lettre qui tue, parce qu'elle fait connaître le devoir sans donner la force de le remplir; qu'il faut donc que nous soyons aidés par l'esprit vivifiant qui répand la grâce dans nos cœurs et qui nous fait aimer et pratiquer le bien que la loi commande. Il ajoute que si l'on accomplit les préceptes par

une crainte servile , qui en faisant éviter le mal n'empêche pas d'y être attaché , en sorte que la volonté regrette de ne pouvoir le commettre impunément , cette obéissance forcée mérite des châtimens au lieu de récompense , car il n'est point de bon fruit qui ne provienne de la charité. Mais ces expressions et d'autres semblables qu'on trouve en plusieurs endroits de ses ouvrages ne présentent point le sens que leur ont donné quelques sectaires modernes qui ont voulu s'en autoriser pour appuyer leurs erreurs. S'il condamne la crainte purement servile qui fait seulement s'abstenir de l'acte extérieur du péché sans changer la volonté , il ne condamne point la crainte qui exclut l'affection au péché ; et quand il représente la charité comme l'unique principe des bonnes œuvres , il n'entend pas seulement la charité habituelle et l'amour dominant , mais l'amour de Dieu en quelque degré que ce soit , et même l'amour du bien général ; car cet amour se rapporte implicitement à Dieu. En effet , le saint docteur reconnaît expressément que la corruption des pécheurs n'empêche pas qu'ils puissent accomplir quelques préceptes de la loi , et que les infidèles font aussi certaines actions conformes aux règles de la justice , quoiqu'il soit rare que ces actions ne soient pas infectées par quelques motifs vicieux. Ainsi , quand il exige la foi et la charité habituelle comme la condition des bonnes œuvres , ce n'est pas pour qu'elles soient exemptes de faute , mais pour qu'elles deviennent utiles et méritoires pour le ciel. Du reste , on trouve dans cet ouvrage du saint docteur les passages les plus formels contre les doctrines fatalistes et désespérantes que des novateurs audacieux n'ont pas craint de lui attribuer. Il enseigne en termes exprès qu'en nous donnant le pouvoir de faire le bien , Dieu n'impose à l'homme aucune nécessité , et qu'il dépend toujours de la volonté de donner ou de refuser son consentement. Il suppose également que tous les hommes ont des grâces suffisantes pour accomplir les commandemens ; car , « dit-il ,

Dieu veut le salut de tous les hommes , mais il ne leur ôte pas néanmoins le libre arbitre ; et selon qu'ils en usent bien ou mal , ils seront jugés avec justice ; de sorte que les infidèles qui ne croient pas à l'Évangile , agissent contre la volonté de Dieu sans toutefois la vaincre , se privant eux-mêmes du souverain bien , et se condamnant au châ-timent, puisqu'ils doivent éprouver dans les supplices la puissance de celui dont ils ont méprisé les dons et la miséricorde. C'est ainsi que la volonté de Dieu n'est jamais vaincue ; elle ne pourrait l'être que s'il ne trouvait pas moyen de punir ceux qui la méprisent (1). »

Saint Augustin eut encore occasion de développer la doctrine catholique sur la grâce du Nouveau-Testament dans une lettre fort étendue qu'il écrivit à un de ses amis nommé Honorat, qui lui avait proposé plusieurs questions sur divers passages de l'Écriture. Il composa aussi vers le même temps son traité de la Foi et des œuvres pour réfuter l'erreur de quelques autres sectaires, qui prétendaient que la foi seule avec le baptême suffit pour le salut sans le concours des bonnes œuvres. On voit dans cet ouvrage avec quel soin l'Église préparait les catéchumènes pour réformer leurs mœurs avant de les admettre au baptême. Il y fait remarquer aussi comment la fausse interprétation des Écritures produisait les erreurs les plus opposées les unes aux autres.

Saint Augustin, dans ses premiers écrits contre les erreurs de Pélage, crut devoir s'abstenir encore d'attaquer sa personne et de rien dire qui pût lui aigrir l'esprit ; il lui donna même quelques louanges au sujet de sa vie austère et mortifiée. L'hérésiarque avait su en effet conserver l'estime d'un grand nombre de personnes par les apparences de la piété et par le soin qu'il prenait de déguiser ses erreurs sous des expressions artificieuses, ou bien en ne les proposant que sous la forme de doute et

(1) Aug. *De spir. et litt.* cap. xxxiii et xxxiv.

comme de simples questions. C'est ainsi qu'en combattant le péché originel dans ses commentaires sur saint Paul, il paraissait ne proposer que les objections d'autrui et non les siennes propres. Comme il craignait de s'engager dans une lutte trop inégale avec un adversaire aussi redoutable que saint Augustin, il essaya de le gagner par des louanges et des flatteries; mais le saint docteur lui répondit qu'il le conjurait de prier qu'il devînt par la grâce divine tel qu'il le peignait, ajoutant à la fin de sa lettre cette autre remontrance indirecte : « Je prie Dieu, mon chère frère, qu'il lui plaise de vous rendre agréable à ses yeux. » Bientôt après il eut occasion de voir un écrit où Pélage découvrait presque sans déguisement le fond de sa doctrine hétérodoxe.

Démétriade, fille du consul Olybrius, venue en Afrique, après la prise de Rome, avec Julienne sa mère et Proba son aïeule, fut si touchée des instructions de saint Augustin sur la virginité, que prenant aussitôt la résolution de demeurer vierge, elle commença à pratiquer en secret toutes les austérités de la vie religieuse au milieu du luxe de sa maison. Sa mère et son aïeule, qui n'osaient attendre d'elle une si grande perfection, s'étaient décidées à la marier, et tout était déjà préparé pour les noces, lorsque Démétriade, rejetant toutes ses parures ordinaires, vint se jeter aux pieds de son aïeule et lui déclara qu'elle voulait consacrer à Dieu sa virginité. Proba et Julienne, comblées de joie, l'embrassèrent avec attendrissement, et bientôt après elle reçut le voile des mains de l'évêque avec de grandes solennités. Plusieurs de ses amies et de ses esclaves imitèrent son exemple. Le bruit de cet événement remplit de joie et d'admiration les églises d'Afrique et d'Italie. Saint Augustin écrivit à Julienne et à Proba pour les féliciter; et saint Jérôme, sur la demande qu'elles lui en firent, adressa à Démétriade une longue lettre sur les devoirs d'une vierge chrétienne, lui recommandant en particulier d'employer ses biens au soula-

gement des pauvres plutôt qu'à la décoration des églises qui alors étaient assez riches ; de se tenir en garde contre la séduction des novateurs , principalement des origénistes , et de suivre invariablement la foi du saint pape Innocent.

Pélage , de son côté , écrivit à Démétriadé une lettre fort étendue que nous avons encore , et où il assure qu'il ne s'est déterminé à la composer que sur les instantes prières de Julienne. Il entre dans le détail de la conduite d'une vierge , et donne quelques règles assez belles présentées avec beaucoup d'éloquence ; mais tout le fond de la lettre est infecté du venin de ses erreurs , et n'est propre qu'à entretenir la présomption. Il croit devoir commencer , dit-il , par établir les forces de la nature humaine , et avant d'exhorter les hommes à la vertu , montrer qu'il dépend d'eux de la pratiquer ; car on ne peut s'engager dans la carrière de la perfection si l'on n'a pas l'espérance de parvenir au terme. Le fondement de la vie spirituelle est donc qu'une vierge reconnaisse ses forces , afin qu'elle puisse les exercer convenablement lorsqu'elle sera convaincue qu'elle les possède. Il s'étend en conséquence sur la dignité de la nature humaine et sur la puissance du libre arbitre pour établir que l'homme a le pouvoir d'accomplir les commandemens , et il suppose partout que ce pouvoir appartient à la volonté en vertu de ses propres forces et indépendamment du secours de la grâce. Il cite , en effet , comme une preuve des forces de la nature , l'exemple des philosophes païens qui ont pratiqué plusieurs vertus , et celui des patriarches et des saints de l'Ancien-Testament , qui avec le secours de la loi seule , ou même sans la loi , n'ont pas laissé de faire admirer , selon lui , les richesses cachées de la nature , et de nous montrer ce que nous pouvons tous. Il dit à Démétriadé que la noblesse et la fortune sont des avantages qui proviennent de sa famille , mais qu'elle peut seule se procurer les richesses spirituelles ; et que ce qui doit avoir du

prix à ses yeux, ce qui doit l'élever au-dessus des autres, c'est ce qui ne peut venir que d'elle-même. Enfin, il ajoute que pour vaincre le démon, il faut être soumis à Dieu, et faire sa volonté, afin d'obtenir ainsi la grâce avec laquelle on résiste plus facilement.

Cet écrit de Pélage rendit quelque assurance aux disciples de Célestius en Afrique. Ils prétendirent que telle était la doctrine des églises de l'Orient, et ils ne craignaient pas d'accuser d'hérésie ceux qui refusaient de l'adopter. Ce fut pour ce motif que saint Augustin, qui se trouvait alors à Carthage, fit, à la prière de l'évêque Aurélius, un sermon pour prémunir le peuple contre la séduction des sectaires. Il y prouva le péché originel par les paroles de saint Paul, qui dit que le péché est entré dans le monde par un seul homme, en qui tous ont péché, et il s'attacha à détruire les vaines subtilités qu'employaient les pélagiens pour éluder la force de ce passage si positif. S'appuyant aussi sur la coutume générale de donner le baptême aux enfans, et sur les aveux des pélagiens, qui n'osaient pas nier la nécessité de ce sacrement, il fit voir que la distinction établie par les sectaires entre le royaume des cieux et la vie éternelle était contraire à la tradition et aux livres saints, et que d'ailleurs elle ne sauvait pas les pélagiens d'une contradiction évidente, puisque, dit-il, s'il n'y a point de péché originel, les enfans non baptisés ne méritent aucune peine, et que par conséquent il n'y aurait plus de raison pour qu'ils fussent privés du royaume des cieux (1).

Il y avait un grand nombre de pélagiens en Sicile, particulièrement à Syracuse; et indépendamment des erreurs sur la grâce, ils enseignaient en outre qu'il n'est jamais permis de faire un serment, et que les riches ne peuvent obtenir le ciel à moins de se dépouiller de leurs biens. Saint Augustin, consulté sur ces diverses erreurs

(1) August. *Serm.* 294.

par un nommé Hilaire , lui répondit par une longue lettre , où il établit par les preuves les plus solides que nul n'est exempt de péché ici-bas ; que le libre arbitre ne suffit point sans la grâce pour observer les commandemens , mais que la nécessité de la grâce n'exclut point la liberté , puisque nous pouvons par la prière obtenir les secours dont nous avons besoin , et que ces secours , bien loin de ruiner le libre arbitre , l'affermissent au contraire en donnant à la volonté la force nécessaire pour résister à la concupiscence. Il réfute amplement toutes les autres erreurs des pélagiens , et détruit surtout les sophismes qu'ils employaient pour soutenir que le péché d'Adam ne passe dans les autres hommes que par imitation. Cette lettre fut écrite l'an 414.

L'année suivante il composa le traité De la nature et de la grâce , en réponse à un écrit de Pélage que lui envoyèrent deux jeunes gens nommés Jacques et Timase , distingués par leur instruction comme par leur naissance , et qui , après avoir été séduits par l'hérésiarque , avaient été ensuite ramenés à la foi catholique par saint Augustin. Ce traité du saint docteur a pour objet de montrer que la nature étant affaiblie et corrompue par le péché , elle a besoin d'être guérie et fortifiée par la grâce ; autrement , dit-il , Jésus-Christ serait mort en vain et il n'y aurait plus de rédemption : ce qui est un horrible blasphème. Ainsi , la nature n'est point dans son état d'intégrité primitive , et ne peut par ses propres forces accomplir la loi , bien moins encore la perfection de la justice , ni par conséquent s'établir dans un état d'impeccabilité et s'affranchir entièrement des passions. Comme Pélage , pour confirmer son erreur concernant les forces de la nature , avait cité un passage de saint Augustin , extrait de son traité Du libre arbitre , où il dit que l'homme ne serait point coupable s'il n'était pas libre d'éviter le mal , et que puisque le péché lui est imputé , c'est une preuve évidente qu'il dépend de lui de s'en abstenir , le saint doc-

teur répond que dans ce passage son but était uniquement d'établir le dogme de la liberté contre les manichéens, sans discuter à fond la question de la grâce; mais que cependant il a montré suffisamment la dégradation de notre nature et la nécessité d'un secours surnaturel, en ajoutant que par suite du péché l'homme ne trouve pas toujours en lui les lumières ou les forces nécessaires pour discerner le bien ou pour le pratiquer, et qu'il devient coupable alors faute de chercher le remède à son ignorance ou à sa faiblesse; car Dieu étant présent partout pour appeler ceux qui s'éloignent de lui, pour exaucer ceux qui le prient, et seconder les efforts de ceux qui répondent à ses grâces, on n'impute pas à l'homme d'ignorer malgré lui, mais de ne pas chercher à s'éclairer sur ce qu'il ignore ni d'être porté au mal par sa nature corrompue, mais de mépriser celui qui veut la guérir (1). C'est ainsi que dans ses écrits, soit contre les manichéens, soit contre les pélagiens, saint Augustin maintient toujours les droits de la grâce sans préjudicier à la liberté. Du reste, en établissant de nouveau dans ce traité que nul homme ici-bas ne parvient à vivre absolument exempt de faute, il excepte formellement la sainte Vierge, dont il ne veut pas qu'il soit jamais question quand il s'agit du péché, car, dit-il; nous savons qu'elle a reçu la grâce spéciale de triompher du péché complètement, par cela même qu'elle a été choisie pour concevoir et enfanter celui qui est indubitablement sans péché.

Saint Augustin écrivit vers le même temps, à la prière d'un prêtre espagnol nommé Paul Orose, un petit traité contre les erreurs des priscillianistes et contre celles d'Origène. Il y montre que les âmes ne sont point émanées de la substance divine, mais qu'elles sont tirées du néant comme les autres créatures; que le monde et les corps

(1) Aug. *De lib. arb.* lib. III, cap. LVII.—*De nat. et grat.* cap. LXVII.

n'ont pas été créés pour punir les âmes de fautes commises dans une vie antérieure à la création ; que les peines des damnés doivent être éternelles ; enfin , qu'il n'y a aucune raison de croire que les astres soient animés. Il renvoie au surplus pour ce qui regarde les erreurs des priscillianistes, à ses écrits contre l'hérésie de Manès, dont celle de Priscillien n'était qu'un rejeton.

Paul Orose était venu en Afrique, attiré par la réputation de saint Augustin, pour apprendre auprès de lui la science de la religion et des saintes Écritures. Le saint docteur, aussi humble que savant, lui conseilla d'aller en Palestine consulter saint Jérôme, et il lui remit pour celui-ci deux lettres sur des questions dont Orose désirait l'éclaircissement, et qui avaient alors une assez grande importance à cause des pélagiens. La première lettre était sur l'origine des âmes ; et après avoir établi comme certain que l'âme n'est point une portion de la substance divine, qu'elle est incorporelle et immortelle, saint Augustin exposait ses doutes sur l'opinion soutenue par saint Jérôme que Dieu crée les âmes au moment où elles viennent animer les corps, déclarant toutefois qu'il était prêt à l'adopter si on lui montrait qu'elle pouvait se concilier avec le dogme du péché originel, et ajoutant qu'il prie Dieu de l'éclairer à cet égard par les lumières du saint prêtre. Du reste, il condamnait la doctrine des origénistes, qui prétendaient que les âmes étaient emprisonnées dans les corps en punition de fautes commises dans une vie précédente ; et l'on voit qu'il avait incliné jusque alors à croire que toutes sont tirées de l'âme du premier homme. Dans la seconde lettre, saint Augustin discutait la question de l'égalité des péchés, et expliquait ce texte de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui transgresse la loi en un point est coupable sur tous ; » mais en donnant son interprétation, il la soumettait au jugement de saint Jérôme. Celui-ci lui répondit par une lettre pleine de témoignages d'estime et d'affection, s'abstenant toutefois

d'émettre son avis sur les questions proposées, de peur, disait-il, que si l'on remarquait entre eux quelque dissentiment à ce sujet, les hérétiques n'en prissent occasion de les calomnier l'un et l'autre.

Cependant Pélage propageait ses erreurs en Palestine, où il publia même plusieurs livres pour les établir. Quoiqu'il employât tous les artifices imaginables pour dissimuler le venin de sa doctrine, elle ne laissa pas de soulever la réprobation des catholiques ; mais il trouva néanmoins quelques partisans. Théodore de Mopsueste, que l'on a même regardé comme le premier auteur de cette hérésie, composa un écrit assez long pour la défendre, et il y attaquait particulièrement saint Jérôme, qui s'élevait avec force contre ces nouveautés. Le saint docteur les combattit d'abord, vers l'an 414, dans sa lettre à Ctésiphon, où il faisait voir l'analogie du pélagianisme avec la doctrine des stoïciens, qui prétendaient que l'homme n'avait pas besoin de demander à Dieu la vertu, et qu'il pouvait non seulement réprimer mais éteindre absolument les passions ; avec celle des manichéens, qui exemptaient de tout péché ceux qu'ils appelaient leurs élus ; enfin, avec celle de Jovinien, qui enseignait que l'homme une fois régénéré par le baptême ne pouvait plus être vaincu par le démon. L'année suivante, saint Jérôme réfuta plus au long, dans un dialogue divisé en trois livres, tout ce que Pélage avançait d'hétérodoxe touchant les forces du libre arbitre et l'impeccabilité. Il y marque en passant que les évêques, les prêtres et les diacres portaient des vêtemens blancs pendant le saint sacrifice. Saint Jérôme déclare humblement à la fin de cet écrit, qu'il ne pousse pas plus loin ses raisonnemens, parce qu'il ne pourrait faire que de répéter saint Augustin, qui, dit-il, l'a prévenu en écrivant sur ce sujet les meilleures choses.

Orose étant à Bethléhem, près de saint Jérôme, fut appelé, vers la fin de juin 415, à Jérusalem par les prêtres de cette église. Il y assista à une assemblée que

présidait l'évêque Jean, et rendit compte de la condamnation de Célestius à Carthage, ainsi que des travaux de saint Augustin contre les pélagiens. L'évêque Jean fit ensuite introduire Pélage, et le fit asseoir au milieu des prêtres, quoiqu'il fût simple laïque et accusé d'hérésie. Comme on lui demanda s'il enseignait les erreurs combattues par saint Augustin dans ses écrits, il répondit sèchement et au grand scandale des prêtres : Que m'importe Augustin ? Alors Paul Orose l'accusa de lui avoir dit à lui-même que l'homme par sa volonté peut être sans péché et observer facilement les commandemens de Dieu. Pélage ayant avoué que telle était sa doctrine, Orose fit remarquer que c'était là ce que le concile d'Afrique avait condamné, et ce que saint Augustin et saint Jérôme s'appliquaient à réfuter dans leurs ouvrages. L'évêque Jean, sans rien écouter, voulait obliger Orose à se déclarer accusateur devant lui ; mais Orose s'y refusa, disant que l'erreur avait été suffisamment condamnée en Afrique. Une longue discussion s'éleva ensuite, dans laquelle Pélage s'efforça de pallier ses erreurs au moyen des expressions équivoques dont il se servait pour ne point paraître rejeter la grâce. Enfin, Orose demanda que la cause fût réservée au jugement du pape et des évêques latins, à qui il appartenait de prononcer sur des doctrines propagées d'abord en Occident, et dont l'auteur était lui-même Latin. Après quelques difficultés, l'évêque Jean y consentit, et décida en conséquence qu'on enverrait des députés et des lettres au pape saint Innocent, et que l'on se soumettrait à sa décision. En attendant, il imposa silence aux deux partis, et défendit de traiter Pélage comme convaincu. Tous les assistans approuvèrent cette décision ; mais l'évêque Jean l'enfreignit bientôt en accusant publiquement Orose d'avoir dit dans la conférence, que même avec le secours de Dieu l'homme ne peut être sans péché. Orose ne se contenta pas de protester sur-le-champ contre cette accusation, il publia en outre une apologie

pour se justifier ; et comme les pélagiens , abusant de la patience avec laquelle on les tolérait , continuaient de propager leurs erreurs et accusaient les catholiques de refuser la discussion , il attaqua nommément dans cet écrit Pélage et Célestius , que saint Jérôme et saint Augustin étaient jusque alors abstenus de nommer.

Bientôt un concile s'assembla à Diospolis pour examiner de nouveau l'affaire du pélagianisme. Il y avait alors en Palestine deux évêques de la Gaule , Éros d'Arles , disciple de saint Martin , et Lazare d'Aix , tous deux diversement jugés par le pape Zozime , qui les traite avec beaucoup de sévérité , et par saint Augustin , qui en parle au contraire avec éloge. Ils avaient dû l'épiscopat à la faveur du tyran Constantin , qui régna quelque temps dans les Gaules , et avaient été obligés de quitter leurs sièges après sa chute. Lazare avait été en outre condamné auparavant par un concile de Turin , pour avoir calomnié saint Brice , évêque de Tours. Ces circonstances suffisaient pour motiver le jugement peu favorable du pape Zozime ; comme aussi d'un autre côté le zèle qu'ils montrèrent dans la suite contre l'hérésie de Pélage peut expliquer les éloges de saint Augustin. A la fin de l'an 415 , ils se portèrent accusateurs de Pélage et de Célestius auprès de l'évêque Jean de Jérusalem , et celui-ci fit assembler à Diospolis un concile pour juger la cause. Ils y trouva quatorze évêques ; malheureusement Éros et Lazare ne purent y rendre au jour fixé , parce que l'un d'eux était grièvement malade. Orose n'y vint pas non plus , et l'on soupçonna l'évêque Jean d'avoir voulu favoriser Pélage , en choisissant pour faire assembler le concile un temps qui lui était si favorable. Quoi qu'il en soit , ce dernier fut seul entendu. Les évêques présents ne savaient pas la langue latine ; ils furent donc obligés de se faire expliquer par un interprète les passages des écrits de Pélage rapportés dans le libelle d'accusation , et cette circonstance permit au sectaire , qui s'exprimait en grec , de dissimuler

plus facilement ses erreurs. On l'interrogea sur chacune des propositions extraites de ses livres; et à l'aide des subtilités et des équivoques qui lui étaient si familières, il sut détourner le sens de la plupart de ces propositions de manière à faire croire qu'il n'y enseignait que la doctrine catholique. Quant aux autres, il les désavoua comme n'étant pas de lui, et dit anathème à quiconque les soutiendrait. Le concile se montra donc rassuré par ses déclarations et le maintint dans la communion de l'Église; mais les erreurs du sectaire, hypocritement déguisées ou repoussées par lui, furent en réalité condamnées par les évêques.

Pélage ne s'en prévalut pas moins de cette sentence et se hâta d'écrire une apologie de sa foi dans laquelle il prétendit que le concile avait approuvé tout ce qu'il enseignait; mais il eut soin de ne montrer à personne les actes de cette assemblée et d'en retarder autant que possible la publication. Saint Augustin, à qui il envoya cette apologie, soupçonna quelque supercherie, et différa jusqu'à plus ample informé la réponse qu'il se proposait d'en faire. Pélage composa vers ce même temps quatre livres sur le libre arbitre pour répondre à saint Jérôme. Mais cet ouvrage ne servit qu'à manifester plus clairement ses erreurs (1).

Paul Orose revint en Afrique au printemps de l'an 416 et le concile annuel de la province proconsulaire s'étant rassemblé à Carthage, il y présenta deux lettres d'Éros et de Lazare contre Célestius et Pélage, et rendit compte de ce qui s'était passé à Diospolis. Les évêques, au nombre de soixante-huit, présidés par Aurélius, décidèrent que les auteurs de l'hérésie devaient être anathématisés s'ils ne condamnaient pas leurs erreurs d'une manière expresse. Ils rédigèrent ensuite une lettre synodale adressée au pape saint Innocent, pour lui expliquer les motifs

(1) Aug. *De gest. Pelag.* — *De grat. christ.*

de cette décision et le prier de la confirmer par son autorité. Cet exemple fut suivi par un concile tenu dans le même temps à Milève et composé de soixante et un évêques de Numidie. Enfin, saint Augustin écrivit en son nom et au nom de quelques évêques ses amis, une lettre plus détaillée dans laquelle il exposait tous les artifices de Pélage, et suppliait ce souverain pontife de faire venir ce dernier à Rome, pour l'obliger à s'expliquer nettement sur ses doctrines relatives à la grâce, ou de lui faire donner par écrit les explications nécessaires. Il joignit à cette lettre le livre de Pélage qui lui avait été remis par Jacques et Timase, et la réponse qu'il y avait faite. Saint Augustin écrivit encore à Jean de Jérusalem pour le mettre en garde contre les artifices du sectaire, dont il lui envoyait aussi le livre avec sa réfutation. Il engageait cet évêque à faire expliquer Pélage sur la nécessité de la prière et sur le péché originel, et en même temps il le pria de lui envoyer les actes du concile de Diospolis (1). Le saint docteur ne reçut ces actes que l'année suivante, et il y trouva la preuve de ce qu'il soupçonnait, savoir que Pélage avait été absous à Diospolis, uniquement parce qu'il avait dissimulé ou nié ses erreurs. Il composa aussitôt un traité sous le titre Des actes de Pélage, pour montrer que ce dernier ne pourrait se prévaloir, comme il le faisait, de cette sentence d'absolution rendue en l'absence de tout contradicteur, par des évêques qui, n'entendant pas le latin, avaient naturellement interprété ses écrits d'après ses déclarations mensongères. Il prouvait en outre par les écrits subséquens de Pélage et par sa conduite, que le sectaire n'avait confessé la vraie foi que de bouche devant les évêques du concile.

Quelque temps auparavant, le pape saint Innocent avait écrit de son côté à Jean de Jérusalem au sujet de violences graves exercées en Palestine par une troupe de

(1) Aug. *Epist.* CLXXV, CLXXVII et seq.

pélagiens. Ceux-ci avaient attaqué saint Jérôme, qui pour échapper à leur fureur avait été contraint de se retirer dans une tour fortifiée. Ils avaient pillé et poursuivi sainte Eustochium et sa nièce sainte Paule, dont ils avaient massacré les gens. Un diacre avait aussi perdu la vie, et les monastères avaient été dévastés et brûlés. Saint Jérôme, sainte Eustochium et sainte Paule s'étaient plaints au pape sans désigner les auteurs du désordre. Dans sa lettre à Jean de Jérusalem, saint Innocent mandait à ce dernier qu'il le rendait responsable de ces excès, le menaçant des lois ecclésiastiques s'il ne les réprimait pas à l'avenir. Il écrivit aussi à saint Jérôme une lettre de consolation, où il dit que si l'on porte au siège apostolique une accusation en forme, il donnera des juges ou qu'il y pourvoira par quelque remède plus prompt. On croit que la lettre de saint Augustin et celle du pape ne trouvèrent pas vivant l'évêque de Jérusalem, qui mourut au commencement de l'an 417.

Saint Innocent répondit le 27 janvier de la même année aux pères de Carthage, à ceux de Milève et à saint Augustin. Dans ses lettres, après avoir loué les évêques d'Afrique de ce que suivant la coutume invariable de toutes les églises ils ont eu recours à l'autorité du saint-siège, il expose sommairement la doctrine catholique sur la grâce, et déclare privés de la communion de l'Église Pélage, Célestius et leurs partisans, tant qu'ils n'auront pas renoncé à leurs erreurs. Il dit en outre que des laïques lui ont remis les actes du concile de Diospolis, mais qu'il doute de leur authenticité; et qu'en les supposant même véritables, on ne peut considérer Pélage comme s'étant justifié, tant ses réponses ont été artificieuses. Quant au livre de Pélage, que saint Augustin lui avait envoyé, le pape déclare qu'il y a trouvé beaucoup d'erreurs contre la grâce, et presque rien qui ne lui ait déplu et qui ne doive être rejeté par les fidèles (1).

(1) Innoc. *Epist.* xxiv, xxv et xxvi.

L'année précédente, le pape saint Innocent avait écrit à Aurélius, évêque de Carthage, une lettre, qu'il l'invitait à faire lire dans toutes les églises d'Afrique, pour arrêter les abus qui s'y commettaient touchant les ordinations. Il se plaignait qu'on élevât tout d'un coup au sacerdoce des hommes engagés dans les affaires séculières et dont les mœurs étaient toutes mondaines, et que les évêques même fussent si mal choisis que les peuples et les magistrats en murmuraient hautement.

Saint Innocent écrivit aussi, l'an 416, une décrétale fameuse à Décentius, évêque d'Eugube dans l'Ombrie. Il s'y plaint d'abord que l'on néglige les traditions que l'église romaine a reçues de saint Pierre, et rappelle comme un fait constant et reconnu que nulle église n'a été instituée dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Sicile et les îles adjacentes, si ce n'est par ceux que l'apôtre saint Pierre ou ses successeurs ont établis évêques; puis montrant comment les évêques pouvaient apprendre, par la tradition vivante, la pratique des sacremens, il ajoute : « Vous êtes sans doute venu plus d'une fois à Rome, vous avez assisté aux assemblées de notre église, et vous avez vu quel usage elle observe soit dans la consécration des mystères, soit dans les autres actions secrètes, ce qui suffirait pour votre instruction. » Il entre ensuite dans le détail de quelques règles particulières, où l'on peut remarquer que dans l'église romaine on jeûnait les vendredis et samedis de chaque semaine; que ces deux jours on ne célébrait pas les saints mystères, et que l'on ne réconciliait les pénitens que le jeudi-saint, excepté en cas de nécessité; mais nous devons signaler surtout ce qui se rapporte aux sacremens de confirmation et d'extrême-onction, que l'on voit établis dans cette décrétale par l'autorité de la tradition et de l'Écriture. « Il n'y a que l'évêque, dit-il en parlant du premier, qui puisse donner aux enfans le sceau sacré de la confirmation. Nous l'apprenons non seulement par

la coutume uniforme des églises, mais par ce qui est dit de saint Pierre et de saint Jean dans les Actes des Apôtres. Les prêtres peuvent faire aux baptisés l'onction du chrême, pourvu qu'il soit consacré par l'évêque; mais ils n'en peuvent pas marquer le front, cela n'est permis qu'aux évêques quand ils donnent le Saint-Esprit. Je ne puis vous dire les paroles du sacrement, de peur de sembler plutôt trahir les mystères que répondre à une consultation. » Il dit en parlant du second : « L'onction des malades peut être faite par les prêtres, suivant l'épître de l'apôtre saint Jacques; mais l'huile de cette onction doit être consacrée par l'évêque. On ne la donne point aux pécheurs soumis à la pénitence publique, parce que c'est un sacrement, et que ceux à qui on refuse les autres ne doivent pas non plus recevoir celui-ci. Quant aux choses qu'il n'est pas permis d'écrire, vous pourrez les apprendre quand vous viendrez ici. » On voit par cette décrét le que la discipline du secret par rapport aux sacrements était si rigoureuse, qu'on ne se permettait pas même d'écrire dans une consultation les paroles dont on se servait pour les administrer; ce qui explique, comme nous l'avons déjà remarqué, pourquoi on ne trouve à cet égard aucune instruction détaillée dans les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles.

Il nous reste du pape saint Innocent plusieurs autres décrétales, qui concernent principalement les ordinations, et qui établissent ou confirment différentes irrégularités encore admises aujourd'hui; ainsi, il exclut des saints ordres ceux qui ont été mariés en secondes noces, ou qui ont épousé des veuves; ceux qui depuis leur baptême ont porté les armes; ceux qui sont engagés dans l'administration des affaires publiques; ceux qui auraient entretenu des concubines; enfin, ceux qui se sont mutilés volontairement. Il décide également que les ordinations des hérétiques doivent demeurer sans effet, et que ceux qui ont été ordonnés par eux ne doivent être

reçus dans l'Église qu'au rang des laïques. On trouve dans une décrétale adressée à saint Alexandre d'Antioche un passage qui fait connaître d'une manière précise quels étaient les droits des patriarches touchant les ordinations. Après avoir rappelé le décret du concile de Nicée sur l'autorité de l'église d'Antioche, saint Innocent ajoute : « Les droits dont elle jouit lui ont été attribués non pas tant à cause de la magnificence de la ville, que parce qu'elle a été le premier siège du prince des apôtres ; et elle ne le céderait point à Rome, n'était qu'elle n'a eu qu'en passant celui que Rome a possédé jusqu'à la fin. Donc, comme vous ordonnez les métropolitains en vertu du privilège de votre siège, j'estime que vous ne devez pas laisser ordonner les évêques sans votre permission. Vous enverrez vos lettres pour autoriser l'ordination de ceux qui sont éloignés ; et pour ceux qui sont proches, vous les ferez venir si vous le jugez à propos, pour leur imposer vous-même les mains. »

Saint Alexandre avait succédé, vers l'an 414, à Porphyre, sur le siège d'Antioche. Il réunit bientôt après, par ses exhortations, ce qui restait encore du parti des eustathiens ; il rétablit aussi le nom de saint Jean Chrysostome dans les dyptiques ecclésiastiques, et rendit leurs sièges à quelques évêques chassés comme partisans du saint docteur. Le pape, à qui il fit part de cette détermination, s'empressa de lui en témoigner toute sa satisfaction par deux lettres, dont l'une était souscrite par vingt évêques d'Italie ; ensuite, comme Acace de Bérée, l'un des plus grands ennemis de saint Chrysostome, écrivit de son côté au pape qu'il adhérerait à ce qu'avait fait Alexandre, saint Innocent, qui se défiait de sa sincérité, lui répondit qu'il lui rendrait sa communion quand il serait assuré de ses sentimens par le témoignage d'Alexandre lui-même. Ce dernier n'occupa le siège d'Antioche qu'environ cinq ans. Théodote, son successeur, voulut retrancher des dyptiques le nom de saint Chrysostome ;

mais les murmures du peuple l'obligèrent à l'y remettre. Atticus de Constantinople, après avoir résisté long-temps, se vit enfin forcé de prendre le même parti pour prévenir le soulèvement des fidèles, fort zélés pour la mémoire du saint évêque, et pour obtenir la communion du saint-siège, qui lui avait été refusée jusque alors. Saint Cyrille d'Alexandrie, à qui il écrivit pour justifier sa conduite et l'exhorter en même temps à l'imiter pour le bien de la paix, le blâma d'abord fortement d'avoir pris cette détermination, parce qu'il regardait saint Chrysostome comme légitimement condamné; mais ensuite il céda lui-même aux conseils de saint Isidore de Péluse, qui le conjurait instamment de ne pas donner lieu de croire qu'il avait hérité de la passion de son oncle Théophile, en s'obstinant à perpétuer la division dans l'Église, sous le prétexte illusoire du respect pour les canons. Ainsi, la mémoire de saint Jean Chrysostome se trouva rétablie partout en Orient, au plus tard vers l'an 419.

Le pape saint Innocent était mort deux ans auparavant, le 12 mars 417, après avoir tenu le saint-siège environ quinze ans. Il passe, avec justice, pour un des plus grands papes des premiers siècles, tant pour la sainteté de sa vie, que pour son zèle, sa prudence et ses lumières. On lui donna pour successeur Zozime, Grec de nation, dont les décisions solennelles portèrent le dernier coup à l'hérésie pélagienne.

Lorsque Pélage et Célestius eurent appris qu'ils avaient été condamnés par les évêques d'Afrique et le saint-siège, ils cherchèrent les moyens d'effacer la honte de cette flétrissure. Le premier écrivit au pape une lettre d'apologie, et le second vint lui-même à Rome, sous prétexte de poursuivre l'appel qu'il avait interjeté, trois ans auparavant, de la sentence rendue contre lui par le concile de Carthage. Dans cet intervalle, il était parvenu à se faire ordonner prêtre à Ephèse, en dissimulant adroitement ses erreurs; mais ayant essayé de les répandre à Constan-

tinople, il en avait été chassé par l'évêque Atticus. Il espérait engager dans ses intérêts une partie du clergé de Rome, et profiter de l'absence de ses trois accusateurs, Paulin, Eros et Lazare. Il présenta au pape une confession de foi, dans laquelle il s'étendait longuement sur les dogmes qu'on ne l'accusait pas d'altérer, puis venant aux erreurs qu'on lui imputait : S'il s'est élevé, ajoutait-il, quelques disputes sur des questions qui ne tiennent pas à la foi, je n'ai point prétendu les décider, ni me faire auteur de nouveaux dogmes, mais je sou mets à votre examen les opinions que j'ai puisées dans l'étude de l'Écriture, afin que si je me suis trompé par ignorance vous me corrigiez par votre jugement. Nous reconnaissons que l'on doit baptiser les enfans pour la rémission des péchés, suivant la règle de l'Église universelle et l'autorité de l'Évangile, parce que le Seigneur a déclaré qu'on ne peut obtenir le royaume des cieux sans être baptisé ; toutefois, nous ne prétendons pas pour cela établir le péché transmis par la naissance, ce qui est fort éloigné de la doctrine catholique ; car il est certain que le péché ne vient pas de la nature, mais de la volonté (1).

Le pape Zozime convoqua une assemblée du clergé romain et de plusieurs évêques, pour examiner la cause de Célestius. On y lut sa confession de foi, dont quelques-uns des assistans se montrèrent satisfaits, et le pape lui-même crut devoir s'abstenir de la censurer, non qu'il en approuvât les doctrines, mais parce que la soumission que le sectaire promettait dans cet écrit semblait être une raison suffisante pour user envers lui de quelques ménagemens. Il se borna donc à lui adresser diverses questions, pour l'obliger à s'expliquer plus nettement sur les erreurs dont on l'accusait. Célestius déclara qu'il les condamnait suivant le jugement du pape saint Innocent,

(1) August. *De pecc. orig.* cap. v, vi et xxiii.

et il réitéra de vive voix la promesse de rejeter tout ce que le saint-siège désapprouverait ; mais ensuite, comme on lui proposa de condamner en particulier les erreurs spécifiées dans l'accusation du diacre Paulin, il éluda cette instance en se récriant contre la calomnie. Quant à ce qui regardait les imputations contenues dans les lettres d'Éros et de Lazare, il affirma qu'il n'avait vu celui-ci qu'en passant, et qu'Éros lui avait témoigné son repentir de l'avoir accusé. Toutefois, malgré les réponses de Célestius, Zozime ne jugea pas à propos de l'absoudre encore de l'excommunication ; il prit un délai de deux mois, tant pour éprouver la sincérité de ses protestations que pour demander quelques éclaircissemens aux évêques d'Afrique, mieux instruits de cette affaire. Il ne garda pas la même mesure envers Éros et Lazare, et il rendit contre eux, malgré leur absence, un jugement qui les déclarait excommuniés et déposés de l'épiscopat. Il informa de ce jugement les évêques d'Afrique, en leur envoyant les actes de l'assemblée.

Sur ces entrefaites, le pape Zozime reçut une lettre de Prayle, qui avait remplacé l'évêque Jean sur le siège de Jérusalem, et qui lui recommandait la cause de Pélage avec beaucoup d'intérêt. A cette lettre en était jointe une autre de Pélage lui-même, avec sa profession de foi. Cet hérésiarque, non moins habile et plus circonspect que Célestius, s'étendait comme lui fort longuement sur les points de doctrine dont il n'était pas question, et dissimulait selon sa coutume, par des expressions équivoques, ses erreurs touchant la grâce et le péché originel, reconnaissant la nécessité du baptême pour les enfans comme pour les adultes, déclarant que l'homme a toujours besoin du secours divin, et protestant au surplus d'une entière soumission au jugement du siège apostolique. Ces déclarations artificieuses trompèrent tout le monde ; on crut que Célestius et Pélage avaient été calomniés, et leurs accusateurs ne furent plus considérés que

comme des brouillons, qui ne cherchaient qu'à troubler l'Église. Zozime écrivit aussitôt une seconde lettre aux évêques d'Afrique, leur exprimant sa confiance en la sincérité de Pélage, traitant fort durement les évêques Éros et Lazare, et blâmant la prétendue facilité avec laquelle on avait admis jusque alors leur témoignage.

Les évêques qui se trouvaient à Carthage, et ceux que le primate put y rassembler promptement, répondirent sur-le-champ au pape, et le supplièrent de laisser les choses en l'état où elles se trouvaient jusqu'à plus ample informé, ce qu'il accorda; puis au mois de novembre de la même année 417, Aurélius assembla dans cette ville un concile plus nombreux, où se trouvèrent deux cent quatorze évêques. On y dressa des canons dogmatiques, qui servirent de base à ceux dont nous parlerons bientôt, et on les envoya au pape avec une lettre synodale, dans laquelle le concile déclarait s'en tenir à la sentence rendue par saint Innocent contre Pélage et Célestius, jusqu'à ce qu'ils eussent nettement confessé que la grâce doit nous aider, non seulement pour connaître, mais pour pratiquer le bien en chaque action; en sorte que sans elle nous ne pouvons rien avoir, penser, dire ou faire, qui appartienne à la vraie piété. Les évêques ajoutaient qu'il ne suffisait pas que Célestius se fût vaguement soumis au décret du pape Innocent; mais que pour lever tout scandale, il devait condamner spécialement, et sans ambiguïté, les erreurs contenues dans son écrit, de peur que plusieurs ne s'imaginassent qu'elles avaient été approuvées par le saint siège, et non que le sectaire les avait rétractées. Ils rappelaient au pape Zozime le jugement de saint Innocent sur le concile de Diospolis, lui expliquaient tout ce qui s'était passé en Afrique dans l'affaire de Célestius, découvraient les artifices de la confession de foi de Pélage; et se justifiant enfin du reproche d'avoir cru légèrement les accusateurs de Célestius, ils insinuaient que Zozime lui-même avait

trop facilement ajouté foi aux paroles du sectaire (1).

Soit que ce concile se fût ajourné à quelques mois, soit qu'une nouvelle convocation eût été faite, plus de deux cents évêques de toute l'Afrique, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques évêques espagnols, se rassemblèrent à Carthage, le 1^{er} mai 418. Ils dressèrent contre les pélagiens huit canons dogmatiques, prononçant anathème contre tous ceux qui soutiendraient qu'Adam était destiné à mourir, soit qu'il pêchât, soit qu'il ne pêchât point; que les enfans ne tirent d'Adam aucun péché originel pour la rémission duquel le baptême soit nécessaire; que la grâce de Dieu qui nous justifie par Jésus-Christ ne sert que pour la rémission des péchés déjà commis, et non pour nous aider à n'en plus commettre; ou bien que la grâce ne nous aide à ne plus pécher qu'en nous donnant l'intelligence de la loi, et nous apprenant ce que nous devons faire ou éviter, mais non pas en nous donnant encore d'aimer et de pouvoir ce que nous savons devoir faire, ou enfin que la grâce, en nous aidant à faire le bien, a seulement pour objet de nous rendre plus facile l'accomplissement de la loi, qui ne laisserait pas d'être encore possible sans elle, par la seule force du libre arbitre. Les trois derniers canons condamnent le système de Pélage sur l'impeccabilité, et prononcent anathème contre ceux qui diraient que c'est par humilité seulement, ou bien en faveur des autres, et non pas selon la vérité et pour eux-mêmes, que les justes demandent dans l'Oraison dominicale la rémission des péchés. On croit que ces canons furent dressés par saint Augustin, qui était l'âme de ce concile. On y fit aussi à l'occasion des donatistes quelques réglemens de discipline, pour déterminer à qui devaient appartenir les églises particulières qui revenaient à l'unité, et comment les évêques

(1) Zozim. *Epist.* x. — Mercat. *Commonit.* — August. *De pecc. orig.* — Prosper. *Contr. Collat.*

convertis avec leur peuple devaient partager le diocèse avec les évêques catholiques. Il est ordonné entre autres choses , qu'on ne pourra plus redemander une église après trois ans de possession ; que tous les différends seront jugés par des évêques désignés par le métropolitain, ou choisis par les parties ; que les prêtres ou les autres clercs qui se plaindront du jugement de leur évêque pourront appeler aux primats ou aux conciles d'Afrique ; mais que s'ils appellent à des juges d'outre-mer, c'est-à-dire en Italie , ils demeureront excommuniés. On fit encore un décret qui permettait de donner le voile aux vierges au-dessous de l'âge de vingt-cinq ans, si elles le demandaient en danger de mort.

Le pape Zozime , avant de recevoir les décrets de ce concile , avait déjà reconnu qu'il s'était laissé surprendre par Célestius et Pélage. La première lettre des évêques d'Afrique , le zèle que témoignaient les fidèles de Rome contre ces sectaires, dont ils avaient eu occasion de connaître par eux-mêmes les erreurs , enfin la lecture de quelques écrits de Pélage, et en particulier de ses commentaires sur saint Paul , l'avaient déterminé à interroger de nouveau Célestius , pour obtenir une réponse précise sur chacun des points signalés par les évêques d'Afrique ; mais Célestius craignant cette nouvelle épreuve , s'enfuit secrètement de Rome. Alors Zozime convaincu donna sa sentence , par laquelle il confirma les décrets du concile d'Afrique de 417 , et conformément au jugement du pape Innocent, il condamna de nouveau Pélage et Célestius, les réduisant au rang des pénitens s'ils consentaient à abjurer leurs erreurs, et les excommuniant absolument s'ils refusaient de le faire. Le pape notifia cette sentence aux évêques d'Afrique, et généralement à tous les évêques du monde, par une lettre fort étendue, où il réfutait toutes les erreurs des sectaires , et établissait avec autant de netteté que de force la doctrine catholique sur le péché originel et sur la nécessité de la

grâce pour toutes les bonnes œuvres. Il ordonnait en même temps à tous les évêques de souscrire à ce jugement. De son côté, l'empereur Honorius rendit, en date du 30 avril 418, une loi qui bannissait de Rome Célestius et Pélage, au cas où ils s'y trouveraient, condamnait leurs partisans à l'exil, et enjoignait à tous les citoyens de les dénoncer aux magistrats. Les préfets du prétoire d'Italie et des Gaules prirent des mesures pour l'exécution de cette loi, qui fut également publiée par le préfet du prétoire d'Orient (1).

Les évêques souscrivirent partout, suivant l'ordre du pape, à la condamnation du pélagianisme. Ceux qui s'y refusèrent furent déposés canoniquement, et ensuite chassés en vertu des lois impériales; mais plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à se soumettre, et furent rétablis dans leurs églises. Il y en eut dix-huit qui demeurèrent obstinés, dont le plus fameux fut Julien, évêque d'Eclane en Italie. Il était fils d'un évêque d'Apulie nommé Mémor, qui était l'ami de saint Augustin et de saint Paulin de Nole. Julien, marié fort jeune, avait ensuite embrassé l'état ecclésiastique, et il avait été infecté des erreurs de Pélage par cet hérésiarque lui-même. Ces dix-huit évêques, sommés de souscrire à la lettre du pape Zozime, répondirent par une confession de foi assez semblable à celles de Pélage et de Célestius, ajoutant qu'ils ne pouvaient condamner des absents; et que si, au lieu de les convaincre, on voulait exciter du scandale à leur sujet, ils en appelaient à un concile universel. Le souverain pontife, sans tenir compte de leurs vaines protestations, les déposa de l'épiscopat, et l'empereur Honorius appuya ce jugement par son autorité. C'est ainsi que le pape Zozime proscrivit l'erreur avec d'autant plus d'efficacité, qu'il avait montré d'abord plus de modération.

Dès ce moment, les pélagiens, partout démasqués, ne

(1) Mercat. *Commonit.* — Aug. *De pecc. orig.* cap. xxi, etc.

virent plus d'autre subterfuge que de demander la convocation d'un concile universel, pour examiner de nouveau leur doctrine ; mais saint Augustin fit voir qu'en s'élevant contre le jugement solennel qui les avait condamnés, ils tenaient le langage de tous les hérétiques. Votre cause, disait-il, vient d'être jugée par les évêques à qui il appartient de prononcer ; il ne s'agit plus d'examiner, mais de se soumettre. Les décisions de deux conciles ont été envoyées au siège apostolique, et la réponse en est venue : la cause est finie (1).

Tout le clergé de Rome se soumit au jugement du pape Zozime, et le prêtre Sixte, qui devint pape dans la suite, et que les pélagiens se vantaient d'avoir pour défenseur, fut le premier à leur dire anathème. Non content de se déclarer hautement contre eux en présence du peuple, il montra le plus grand zèle pour ramener ceux qui avaient embrassé l'erreur, et il eut soin de détromper, par ses lettres, les personnes auprès desquelles on l'avait représenté comme favorable aux hérétiques. Il écrivit en particulier à saint Augustin, qui s'empressa de le féliciter de son zèle, et qui ensuite lui adressa une autre lettre plus étendue, où il réfute la doctrine des pélagiens, détruit leurs objections, et établit solidement les principes de la foi catholique touchant la gratuité de la justification et de la grâce. On trouve dans cette lettre plusieurs passages qui semblent au premier coup d'œil favoriser les systèmes désespérans de quelques sectaires modernes concernant la réprobation ; mais si l'on fait attention au but que se propose saint Augustin, on reconnaît bientôt que sa doctrine n'a rien de commun avec ces systèmes proscrits ; car en établissant, par les paroles de saint Paul, que la justification n'est point l'effet de nos propres mérites, et que si tous les hommes étant également coupables du péché originel, Dieu prédestine les uns gratuitement et leur ac-

(1) Aug. *Contr. Jul.* lib. III, cap. 1. — *Serm.* 131.

corde des grâces qu'il refuse à d'autres, nul n'a droit de se glorifier ou de se plaindre, puisqu'elles ne sont dues à personne ; le saint docteur veut seulement montrer qu'il y a pour les élus des grâces spéciales et efficaces qui ne sont point données à tous les hommes , mais il n'est point question des grâces ordinaires, qui suffiraient à tous pour pratiquer le bien s'ils voulaient en profiter. Il ne veut enfin que combattre l'erreur des pélagiens, qui plaçaient tous les hommes dans une égale condition par rapport au salut, en le faisant dépendre également pour tous des mérites acquis par les seules forces de la nature.

Saint Augustin ayant appris qu'il y avait dans la ville de Nole un certain nombre de pélagiens obstinés, il avait écrit, l'année précédente, à saint Paulin une lettre également fort étendue, non pour affermir sa foi, dont il ne doutait pas , mais pour lui aider à la soutenir contre les hérétiques. Il y rapporte ce qui avait été fait en Afrique et par saint Innocent contre Pélage ; il y prouve le dogme du péché originel, la gratuité et la nécessité de la grâce, et réfute en particulier ceux qui prétendaient que le baptême était donné aux enfans non pour effacer le péché originel, mais pour remettre les péchés qu'ils commettaient dans le sein de leur mère. Il avait déjà, dans d'autres écrits, combattu cette ridicule imagination , aussi bien que l'opinion de ceux qui soutenaient, d'après Origène , que les enfans naissaient coupables de fautes commises dans une vie antérieure (1).

Comme Pélage avait cherché à tromper, par ses expressions équivoques, Pinien, qui se trouvait alors en Palestine avec Albine et Mélanie, saint Augustin, pour les éclairer, leur adressa, l'an 418, deux traités, où il s'attache à faire voir les véritables sentimens et la mauvaise foi ou la dissimulation de cet hérésiarque. Dans le premier de ces traités, qui a pour titre *De la grâce de Jésus-Christ*, il montre,

(1) Aug. *Epist.* CLXXXVI, CXC et CXCIV.

par divers passages des écrits de Pélagie, qu'il n'admettait la grâce que de nom, entendant par ce mot soit le pouvoir naturel que nous avons reçu de Dieu, soit le secours de la loi et de l'exemple, soit la rémission des péchés, ou tout au plus des lumières intérieures qui nous instruisent sur nos devoirs, et non pas un secours surnaturel et gratuit qui aide la volonté, et dont l'homme ait absolument besoin pour pratiquer les bonnes œuvres. Dans le second, intitulé *Du péché originel*, il prouve que Pélagie, aussi bien que Célestius, rejetait ce dogme fondamental du christianisme, et que par cette erreur il anéantissait la nécessité et les effets de la rédemption. Le saint docteur répond aussi à quelques objections des sectaires contre la doctrine catholique sur ce point.

Cependant les pélagiens, chassés d'Italie, cherchèrent à surprendre les évêques d'Orient, et voulurent les intéresser à leur cause en se présentant comme victimes d'une injuste persécution. Mais partout ils furent repoussés; quelques-uns s'étant rendus à Constantinople, l'évêque Atticus ne leur permit pas même d'y séjourner. D'autres allèrent à Ephèse, et n'y furent pas mieux accueillis. Pélagie lui-même, accusé de nouveau par Éros et Lazare, fut condamné dans un concile d'Antioche et chassé de Jérusalem. On ignore ce qu'il devint depuis, et il est probable qu'il mourut peu de temps après. Quant à Julien d'Eclane, que nous verrons bientôt défendre par ses écrits les erreurs de la secte, il se retira en Cilicie auprès de Théodore de Mopsueste, qu'il regardait comme son maître; mais il fut ensuite condamné par un concile de cette province, auquel souscrivit Théodore lui-même.

Quelques années auparavant, les Juifs avaient été chassés d'Alexandrie, où, forts de leur nombre et de leurs richesses, ils se livraient à de fréquentes insultes contre les chrétiens. S'étant concertés un jour pour les attaquer pendant la nuit, ils firent crier dans tous les quartiers de la ville que le feu était à l'église, et les chrétiens étant accourus

de tous côtés, les Juifs se jetèrent sur eux et en tuèrent un grand nombre. Le lendemain on apprit quels étaient les auteurs de ce massacre; alors l'évêque saint Cyrille secondé par la multitude du peuple, enleva aux Juifs leurs synagogues, et les chassa eux-mêmes de la ville, après quoi leurs biens furent abandonnés au pillage. Le gouverneur d'Alexandrie, qui était jaloux de l'évêque, porta des plaintes à l'empereur; mais cette mésintelligence devint une occasion de nouveaux désordres. Les moines de Nitrie vinrent à Alexandrie au nombre de cinq cents et assaillirent à coups de pierres le gouverneur, qui fut blessé grièvement, et qui n'échappa qu'avec peine à leurs attaques, grâce à l'intervention du peuple accouru à sa défense. Ensuite, comme le gouverneur refusait de se réconcilier avec saint Cyrille, le peuple attribua cette animosité aux mauvais conseils de la célèbre Hypatie, qui professait alors la philosophie à Alexandrie, et qui exerçait une grande influence sur l'esprit du gouverneur. Une troupe de gens emportés vinrent donc se jeter sur elle, la mirent en pièces, et brûlèrent son cadavre. Sa mort qu'on fixe à l'an 415, mit fin dans la ville d'Alexandrie à cette école néoplatonicienne qui avait lutté si longtemps contre le christianisme (1).

Dans ce même temps eut lieu la découverte des reliques de saint Étienne, qui reposaient dans un tombeau inconnu, avec celles de Nicodème, de Gamaliel et de son fils Abibas, au bourg nommé Caphargamala, ou bourg de Gamaliel, à vingt milles de Jérusalem. Le prêtre Lucien qui gouvernait les chrétiens de ce bourg, eut, à trois reprises différentes, une vision dans laquelle Gamaliel lui recommandait d'aller trouver l'évêque Jean de Jérusalem, pour l'engager à retirer les saintes reliques de leur tombeau, et à les exposer dans un lieu décent à la vénération des fidèles. Après la troisième apparition, Lucien

(1) Socr. lib. VII, cap. xiii et seq.

à tout raconter à l'évêque ; et celui-ci se rappelant l'ancienne tradition concernant la sépulture du saint martyr, ordonna de fouiller sous un monceau de pierres tassées dans un champ près du bourg. Mais un moine, nommé Migèce, fut instruit en songe que les reliques, déposées seulement pendant les funérailles à côté du monceau de pierres qui servait de monument de deuil, n'avaient été ensuite enterrées plus à l'orient dans un tombeau, dont on lui fit connaître la situation précise. Il en certifia Lucien, qui, après avoir fait des recherches inutiles dans l'endroit marqué par l'évêque, fit creuser dans le tombeau, et y trouva trois cercueils avec une pierre sur laquelle étaient gravés les noms de saint Étienne et des autres personnages inhumés à côté de lui. On porta aussitôt cette heureuse nouvelle à l'évêque Jean, qui assistait au concile de Diospolis, et qui se rendit sur les lieux, accompagné de deux autres évêques. Lorsqu'on ouvrit le cercueil de saint Étienne, un tremblement de terre se fit sentir au loin, et exhala du corps une odeur délicieuse et surnaturelle qui guérit subitement soixante-treize personnes atteintes de diverses maladies, les uns de fièvres, de maux de tête, de douleurs d'entrailles ; les autres de pertes de sang, de hémorrhagies, d'humeurs froides et d'épilepsie. On baisa respectueusement les saintes reliques, et on transporta celles de saint Étienne à l'église de Sion, où il avait été ordonné évêque ; mais on en laissa une partie à Caphargamala ; cette translation se fit avec une grande solennité le 26 décembre, jour où l'Église a toujours célébré depuis la fête du saint martyr ; quoiqu'on fasse mémoire de l'invention des reliques le 3 août, sans qu'on en sache la raison. Pendant la cérémonie, il tomba une pluie abondante qui prévenait les suites d'une longue sécheresse dont le pays était affligé. Lucien écrivit ensuite une relation de cette découverte, à la prière d'un prêtre espagnol, nommé Avila, qui la traduisit en latin. On découvrit aussi vers le même temps en Palestine les reliques du prophète Zacha-

rie, dont le corps fut trouvé encore entier dans un monument que le prophète avait désigné lui-même dans une apparition.

Le prêtre Avitus avait obtenu de Lucien quelques fragments des reliques de saint Étienne. Il chargea Paul Orose, qui se disposait à quitter la Palestine, de les porter à l'évêque de Brague, en Lusitanie. Orose passa par l'Afrique où il séjourna environ deux ans, et il s'embarqua l'an 400 pour l'Espagne ; mais il ne put ou n'osa aborder dans le continent, à cause des ravages qu'exerçaient partout les barbares. Il s'arrêta dans l'île de Minorque, à Mahon, et les reliques dont il était chargé furent déposées dans une église près de la ville. La présence de ces reliques excita le zèle des chrétiens, qui se mirent à disputer sur la religion avec les Juifs, fort nombreux dans le pays. Ils engagèrent même à accepter une conférence publique, laquelle on se prépara de part et d'autre. Mais les Juifs, non contents de feuilleter leurs livres, ramassèrent dans leur synagogue des pierres, des bâtons et des armes. L'évêque, évêque de Minorque, l'ayant appris, leur en fit de vifs reproches, et comme ils niaient le fait même, avec serment, on prit pour s'en convaincre le chemin de la synagogue. Alors une grêle de pierres, lancées du haut de cet édifice par les femmes juives qui s'y étaient réfugiées, causa parmi les chrétiens la plus vive indignation. Ceux-ci, malgré les représentations de leur évêque, défendirent pareillement à coups de pierres ; mais heureusement personne ne fut blessé. Ils se rendirent maîtres de la synagogue, la brûlèrent après avoir emporté les livres saints, de peur qu'ils ne fussent profanés : puis ils mirent l'argenterie aux Juifs, pour qu'ils n'eussent pas à se plaindre qu'on les eût pillés, et de là ils revinrent à l'église rendre grâces à Dieu et demander la conversion des Juifs.

Aussitôt après cet événement, un Juif, nommé Ruben, embrassa le christianisme, et commença même à prêcher

foi à ceux de sa nation. Un autre des principaux, qui s'appelait Théodore, vint trois jours après à la synagogue, dont les murs subsistaient encore, et il se mit à discourir contre le christianisme au milieu d'une foule nombreuse. Pendant qu'il parlait, les chrétiens qui étaient présens se mirent à lui crier : Théodore, crois en Jésus-Christ. Les Juifs s'imaginèrent que c'était un cri de joie et que leur docteur les abandonnait. Ils se dispersèrent aussitôt, accablés de douleur et de découragement. Théodore, pressé alors par les exhortations de Ruben, et se souvenant d'une vision qu'il avait eue et qui se trouvait réalisée, promit de se convertir, et le même jour un grand nombre de Juifs vinrent se présenter à l'évêque pour être inscrits parmi les catéchumènes. Théodore pour exécuter sa promesse voulait attendre le retour de sa femme, qui était à Majorque ; mais les Juifs déjà convertis montraient tant d'impatience qu'il abjura sur-le-champ, et son exemple entraîna tous les autres ; les rabbins eux-mêmes se rendirent sans disputer. Il y eut seulement quelques femmes qui s'obstinèrent pour un temps. Les conversions s'élevèrent à cinq cent quarante en huit jours. Ces Israélites devenus chrétiens détruisirent eux-mêmes ce qui restait de leur synagogue, et bâtirent une belle église de leurs propres mains. L'évêque Sévère fit part de cet événement à toutes les églises du monde dans une lettre qui est parvenue jusqu'à nous (1).

Plusieurs églises d'Afrique eurent aussi des reliques de saint Étienne. Des moines d'Uzale trouvèrent le moyen de procurer une fiole qui contenait de son sang avec quelques petits fragmens de ses os. L'évêque Évode, ami de saint Augustin, alla processionnellement hors de la ville pour les recevoir, et les transporta dans son église au milieu d'un immense concours de peuple portant à la main des flambeaux et chantant des psaumes. Cette translation

(1) Sever. *Epist.* — Lucian. *Epist. De S. Steph.*

fut accompagnée ou suivie peu de temps après d'un grand nombre de miracles. Un barbier, nommé Concordius, fut guéri subitement d'une fracture au pied qui l'avait retenu long-temps au lit. Une femme aveugle connue de toute la ville recouvra la vue en portant à ses yeux un coin de voile placé sur les reliques. Deux autres aveugles furent guéris en touchant la châsse où elles étaient renfermées, et l'un d'eux laissa pour offrande à l'église une lampe d'argent. Plusieurs morts furent aussi rendus à la vie, et entre autres un enfant encore à la mamelle, dont la mère demanda la résurrection par de ferventes prières, afin qu'elle pût lui administrer le baptême, qu'il n'avait pas encore reçu. On accourait de toutes parts à Uzale pour faire toucher des linges aux saintes reliques, et on voyait dans l'église une foule d'objets consacrés par les malades comme des témoignages de leur guérison. On remarqua entre autres offrandes, un voile sur lequel était représenté saint Étienne portant une croix sur ses épaules, et chassant un dragon de la ville. Pour conserver la mémoire de ces miracles, l'évêque d'Uzale en fit écrire une relation que nous avons encore. Chaque année on la lisait publiquement dans l'église à la fête du saint martyr, et pendant cette lecture on faisait paraître successivement les personnes qui avaient été guéries et on les faisait rester quelque temps debout sur les degrés du sanctuaire, afin qu'elles pussent être reconnues de tout le monde. Alors les fidèles redoublant leurs acclamations versaient des larmes de joie, et souvent le saint martyr leur apparaissait sous la figure d'un jeune homme et en habits de diacre (1).

Saint Augustin atteste qu'il se faisait pareillement un grand nombre de miracles à Calame et dans le voisinage de Tibile, en Numidie, où il y avait des reliques de saint Étienne. Outre un certain nombre de guérisons, il raconte la résurrection de plusieurs morts, entre autres

(1) *De mirac. Steph.* — *Aug. Serm.* 323 et 324.

le d'un prêtre espagnol qui avait déjà été guéri miraculeusement de la pierre, et celle d'un enfant écrasé par la roue d'un chariot. Un des principaux habitants de Carthage, vieillard fort attaché au paganisme, refusait obstinément de se convertir, malgré les pressantes supplications de ses enfans. Son gendre le voyant en danger de mort, vint prier devant les reliques de saint Étienne, et par un vif sentiment de foi, il emporta en se retirant des fleurs qui ornaient l'autel, et les plaça secrètement le soir sous le chevet du vieillard. Dès le lendemain avant qu'il fût guéri, le malade demanda avec empressement de recevoir le baptême, et jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après, il ne cessa de répéter, sans qu'on les lui eût apprises, ces dernières paroles de saint Étienne : Seigneur, recevez mon esprit (1).

Deux miracles non moins éclatans eurent lieu quelques années plus tard à Hippone, en présence de saint Augustin. Un jeune homme nommé Paul et sa sœur Palladie, tous deux de Césarée en Cappadoce, étaient affligés depuis long-temps d'un tremblement horrible et continuels dans tous les membres. Ils avaient été atteints de cette infirmité, ainsi que leurs frères et sœurs, qui étaient au nombre de huit, à la suite d'une malédiction de leur père. Celle-ci, maltraitée un jour par l'aîné de ses enfans, en présence de tous et sans qu'aucun d'eux se mit en devoir de la défendre, s'était rendue à l'église, où, n'écoulant que sa colère, elle avait demandé à Dieu qu'ils fussent tous frappés d'une punition exemplaire. En voyant l'effet de ses malédictions, elle s'était pendue de désespoir, et tous ses enfans s'étaient ensuite dispersés, portant dans tous lieux le spectacle de leur affliction, et cherchant partout un remède qu'ils ne trouvaient nulle part. Un d'eux cependant avait été guéri à Ravenne près des reliques du martyr saint Laurent. Paul et Palladie, après avoir

(1) August. *De civit.* lib. XXII, cap. viii.

erré en diverses contrées, étaient venus à Hippone par suite d'une vision, et se rendaient chaque jour à l'église pour prier devant les reliques de saint Étienne. Paul y étant allé le matin du jour de Pâques, se coucha tout-à-coup par terre et resta quelque temps comme endormi, mais sans éprouver aucun tremblement, puis il se releva parfaitement guéri. Le peuple poussa des cris de joie, et saint Augustin, après quelques courtes réflexions sur ce miracle, ajouta : Je vous abandonne aux impressions que doit produire en vous cette éloquence muette du Tout-Puissant, plus persuasive que tous les discours. Vous me le pardonnerez d'autant plus aisément que vous connaissez mon âge et ma faiblesse. En effet, il avait alors près de soixante-dix ans, et selon l'usage observé le samedi saint il avait passé toute la journée sans manger et consacré la plus grande partie de la nuit aux cérémonies du baptême solennel.

Après le service divin, il fit dîner avec lui le jeune Paul et lui fit raconter son histoire ; ensuite il en dressa une relation dont il donna lecture au peuple le mardi suivant en présence du frère et de la sœur, qu'il fit monter tous deux sur les degrés de la chaire, le premier parfaitement guéri, et l'autre toujours agitée de son tremblement. Cette lecture finie, les deux jeunes gens allèrent prier devant les reliques, et saint Augustin commença un discours sur le respect que les enfans doivent à leurs parents, et s'étendit ensuite sur les miracles de saint Étienne ; mais il fut interrompu bientôt par les acclamations du peuple qui lui amenait, en rendant grâce à Dieu, Palladie guérie à l'instant même, comme l'avait été son frère. Saint Augustin rapporte plusieurs autres miracles opérés à Hippone dans le cours de deux ans (1).

Les contestations qui s'étaient élevées précédemment dans les Gaules, au sujet de la juridiction métropolitaine

(1) *De civit. Dei*, lib. XXII. cap. VIII. — *Serm.* 321 et seq.

sur la province Viennoise et sur les deux Narbonnaïses, se renouvelèrent sous le pontificat du pape Zozime. Patrocle, évêque d'Arles, obtint de ce pape une décision qui lui attribuait cette juridiction et par conséquent le droit de faire les ordinations et de juger les causes ecclésiastiques dans ces trois provinces. Zozime prescrivit en outre à tous les évêques des Gaules de prendre des lettres de Patrocle, lorsqu'ils iraient à Rome ou en d'autres lieux, s'ils voulaient être reçus à la communion. Peu de temps après, il déposa deux évêques, Ursus et Tuentius, qui avaient été ordonnés par Proculus de Marseille sans la participation de l'évêque d'Arles, et comme Proculus s'appuyait sur un décret d'un concile de Turin, et que d'un autre côté Simplicius de Vienne et Hilaire de Narbonne, en réclamant le droit de faire les ordinations dans leurs provinces, alléguaient des décrets du saint-siège en faveur de leurs prétentions, le pape Zozime déclara que ces décisions avaient été obtenues subrepticement et ne pouvaient préjudicier aux droits de l'église d'Arles, dont il fondait les prérogatives sur la mission de saint Trophime, établi premier métropolitain de cette ville par le saint-siège. Toutefois cette décision ne fut pas soutenue par les papes suivans, que l'on verra souvent réprimer les entreprises des évêques d'Arles (1).

Le pape Zozime mourut le 26 décembre 418, après environ deux ans de pontificat. On croit que c'est lui qui ordonna aux diacres de porter sur le bras gauche dans l'exercice de leurs fonctions des serviettes de lin, d'où est venue l'origine du manipule, et qui permit de bénir le cierge pascal dans toutes les paroisses, ce qui ne se faisait alors que dans les principales églises. Dès qu'il fut mort, et avant même la célébration de ses funérailles, l'archidiaque, nommé Eulalius, s'empara de l'église de Latran, et avec les suffrages de quelques prêtres, de la plupart des

(1) Zozim. *Epist. ad Patrocl., ad Hilar., etc.*

diacres, et d'une partie du peuple, il se fit ordonner pape par l'évêque d'Ostie, qu'il avait fait venir secrètement à Rome. D'un autre côté, la plus grande partie du clergé et du peuple élu, le 29 décembre, le prêtre Boniface, vieillard très-versé dans les sciences ecclésiastiques, renommé pour la pureté de ses mœurs, et d'autant plus digne de la chaire pontificale qu'il montrait plus de répugnance à l'accepter. Boniface fut ordonné par neuf évêques de diverses provinces, et installé dans la basilique de saint Pierre; soixante-dix prêtres environ souscrivirent l'acte de son ordination. L'empereur, informé de ces divisions et prévenu en faveur d'Eulalius par le préfet Symmaque, donna ordre de faire sortir de Rome Boniface, et de le chasser même par force s'il résistait. Mais les prêtres qui avaient élu ce dernier écrivirent à Honorius pour lui faire connaître la vérité, le priant d'appeler à Ravenne Eulalius avec les clercs de son parti, et promettant que de leur côté ils s'y rendraient avec Boniface. L'empereur, ayant égard à cette requête, fit surseoir à l'exécution de son premier rescrit, ordonna à Eulalius et à Boniface de se trouver à Ravenne pour le 8 février 419, et réunit plusieurs évêques de diverses provinces pour juger ce différend. Mais les sentimens se trouvant trop partagés, il remit la décision au 1^{er} mai. Cependant comme la fête de Pâques approchait, les évêques furent d'avis que Boniface et Eulalius ne resteraient à Rome ni l'un ni l'autre, et que les saints mystères y seraient célébrés par l'évêque de Spolète, qui ne s'était prononcé pour aucun parti. L'empereur approuva cette résolution, et en écrivit au préfet Symmaque. En même temps, prolongeant jusqu'au 13 juin le délai fixé pour la tenue du concile, il convoqua un plus grand nombre d'évêques, et outre les lettres qu'il adressa en général aux évêques de l'Italie, des Gaules et de l'Afrique, il écrivit en particulier à saint Paulin de Nole, à saint Aurélius de Carthage, à saint Augustin et à son ami saint Alypius, évêque de Tagaste.

Eulalius ne tint aucun compte de la défense qui lui était faite de venir à Rome pendant les fêtes de Pâques. Il entra dans la ville à l'insu du préfet Symmaque, et lorsque l'évêque de Spolète arriva, il y eut une émeute dans laquelle plusieurs personnes furent blessées. Symmaque ayant voulu rétablir l'ordre, fut lui-même attaqué et obligé de quitter le lieu du tumulte. Honorius, instruit de ces désordres, adressa au préfet un rescrit qui ordonnait à Eulalius de sortir de la ville sous peine d'être déchu de ses prétentions et privé de sa liberté ; mais celui-ci refusa d'obéir, rassembla ses partisans et s'empara de l'église de Latran, où il administra le baptême et célébra la Pâque. Alors Symmaque le fit chasser de cette église, puis de Rome, et fit arrêter en même temps les clercs qui excitaient la sédition. L'empereur, approuvant toutes ces mesures, déclara par un rescrit du 3 avril qu'Eulalius avait été légitimement banni, et il autorisa Boniface à rentrer dans Rome pour y prendre le gouvernement de l'Eglise. Le rescrit rétablit la paix, et deux jours après Boniface fit son entrée au milieu des acclamations d'un immense concours de peuple. Le concile indiqué pour le 13 juin devenant alors inutile, les évêques furent contremandés. Le souvenir de ces divisions porta quelque temps après le pape Boniface, qui était tombé malade, à solliciter de l'empereur des mesures efficaces pour assurer la liberté des élections et le maintien des règles canoniques. Honorius répondit par un rescrit portant que si le pape venait mourir, et que deux compétiteurs fussent élus contre les règles, aucun d'eux ne serait reconnu, mais qu'on procéderait à une nouvelle élection, et que celui-là seul serait reconnu qui réunirait les suffrages de tous. Il adressa la même année à Aurélius de Carthage et à saint Augustin des lettres ordonnant que les évêques qui refuseraient de souscrire à la condamnation de Pélage, seraient chassés des villes après avoir été excommuniés et déposés de l'épiscopat. Enfin l'année suivante il rendit

une loi qui condamnait au bannissement avec confiscation des biens les ravisseurs des vierges consacrées à Dieu et qui confirmait la défense faite aux ecclésiastiques de loger avec d'autres femmes que leurs mères, leurs filles ou leurs sœurs.

Plusieurs évêques des Gaules, conjointement avec le clergé de Valence, portèrent des plaintes au pape Boniface contre Maxime, évêque de cette ville, qui, étant accusé de plusieurs crimes et connu d'ailleurs pour manchéen, prétendait conserver son rang et refusait de subir le jugement d'un concile. Le pape répondit par une lettre du 13 juin 419, qui ordonnait que Maxime serait cité à comparaître devant le concile des évêques des Gaules, qu'il serait jugé présent ou absent; mais que les actes du jugement seraient envoyés au siège apostolique, à qui appartenait de confirmer la sentence par son autorité. Trois ans plus tard, le pape Boniface se prononça contre les prétentions de Patrocle, évêque d'Arles, qui avait ordonné un évêque à Lodève dans la province de Narbonne. Ayant reçu à ce sujet des plaintes du clergé et du peuple, il écrivit à Hilaire de Narbonne de se rendre sur les lieux et d'y ordonner un autre évêque, tant par son droit métropolitain que comme délégué du saint-siège (1).

Peu de temps avant l'élection du pape Boniface, un prêtre africain, nommé Apiarius, avait appelé au saint-siège d'une sentence d'excommunication portée contre lui par Urbain, évêque de Sicca, dans la Mauritanie, et le pape Zozime avait envoyé en Afrique Faustin, évêque de Potentine, et deux prêtres pour juger l'affaire. Les instructions qu'il leur avait remises contenaient deux canons du concile de Sardique, dont l'un concernait les appels des évêques au saint-siège, et l'autre permettait aux prêtres et aux clercs inférieurs de se pourvoir devant les évêques voisins contre les jugemens de leur propre évêque. Ce de

(1) Bonif. *Epist.* I et II.

nier point était conforme à la discipline établie en Afrique par plusieurs conciles, et tout récemment encore par le concile de Carthage, tenu en 418. Quant au décret sur l'appel des évêques, il ne faisait que confirmer, comme nous l'avons dit précédemment, une discipline constante et générale. Mais comme les instructions des légats supposaient que l'usage avait étendu cette disposition aux prêtres et aux clercs inférieurs, les évêques d'Afrique, pour qui cette extension était nouvelle, craignirent qu'on ne les soumit à une discipline non observée en Italie, et qui d'ailleurs, à cause de la distance des lieux, pouvait offrir dans plusieurs cas des inconvéniens assez graves. D'un autre côté, le pape citait comme des canons de Nicée les canons de Sardique, parce que ce dernier concile étant regardé pour ainsi dire comme une continuation du premier, on en trouvait les réglemens inscrits dans le code de l'Eglise romaine à la suite de ceux de Nicée, dont on leur donnait le nom, comme ayant la même autorité, afin de les distinguer ainsi des nombreux canons dressés par des conciles ariens ou semi-ariens. Mais il n'en était pas de même en Afrique, où les évêques ne connaissaient pas les canons de Sardique, parce que les malheurs des temps avaient fait perdre les actes véritables de ce concile, et que les donatistes avaient substitué à ces actes ceux du conciliabule arien de Philippopolis. Aussi quand les légats eurent donné lecture aux évêques réunis à Carthage des canons invoqués par le pape Zozime, les évêques répondirent qu'ils ne trouvaient point ces canons dans les exemplaires du concile de Nicée que l'on conservait en Afrique; mais que toutefois ils s'y soumettraient provisoirement jusqu'à ce qu'on eût pu en vérifier l'authenticité, et ils écrivirent en ce sens au pape Zozime. Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, fut donc relevé de la déposition et de l'excommunication; mais, par une mesure de prudence, on l'obligea à quitter l'église de Sicca, et il fut incorporé dans un autre diocèse.

Les légats du pape assistèrent à un concile général d'Afrique qui se tint à Carthage le 25 mai de l'an 419. On y lut de nouveau leurs instructions, et le concile décida qu'on s'adresserait aux évêques d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, pour avoir des copies exactes et authentiques des décrets de Nicée. Les évêques écrivirent ensuite au pape Boniface une lettre où ils promettaient, en attendant la réception de ces copies, d'observer les canons cités dans les instructions des légats, et si ces réglemens, disaient-ils, sont contenus dans le concile de Nicée et observés chez vous en Italie, nous ne prétendons plus réclamer et nous défendre de les subir; mais si on ne les trouve pas dans les canons de Nicée, nous avons la confiance que votre sainteté ne dérogera point à nos anciennes coutumes. On attribue à ce concile, que l'on compte pour le sixième de Carthage, plusieurs canons de discipline presque tous renouvelés des conciles précédens. Une seconde séance eut lieu le 30 mai, cinq jours après la première, et l'on y fit quelques réglemens touchant les accusations des clercs, ce qui a donné lieu à quelques auteurs de la compter pour un septième concile de Carthage. C'est le dernier concile d'Afrique dont il nous reste des canons.

Avant la fin de l'année, les évêques d'Afrique reçurent d'Orient deux copies des canons de Nicée, l'une délivrée par saint Cyrille d'Alexandrie, et l'autre par Atticus de Constantinople. Ils les envoyèrent aussitôt au pape Boniface, qui ne paraît pas avoir donné suite à cette affaire; mais elle recommença quelques années plus tard sous le pape Célestin, son successeur. En effet, Apiarius ayant été déposé une seconde fois par suite de nouvelles accusations, il se pourvut encore à Rome, et le pape, trompé par ses mensonges, le renvoya en Afrique avec le légat Faustin, chargé de le rétablir. Aurélius et d'autres évêques s'assemblèrent à Carthage pour la révision de l'affaire, et après trois jours de débats où le légat Faustin prit avec

hauteur le parti d'Apiarius, celui-ci, pressé par sa conscience, fit l'aveu des crimes dont on l'accusait, et demeura pour toujours privé du ministère ecclésiastique. Les évêques adressèrent à cette occasion une lettre au pape Célestin pour le conjurer de ne plus écouter avec tant de facilité et de ne plus admettre à la communion les Africains qui recourraient à Rome après avoir été excommuniés. « Car, ajoutent-ils, votre sainteté remarquera sans peine que, d'après la règle de Nicée, ceux qui ont été privés de la communion par leur évêque ne doivent point être rétablis par d'autres, mais qu'ils peuvent se pourvoir devant le concile de la province; et quoique cette règle semble ne concerner que les clercs et les laïques, le saint concile a voulu à plus forte raison qu'à l'égard des évêques, votre sainteté prenne garde de ne pas rétablir précipitamment et hors de propos ceux qui seraient excommuniés dans leur province. Quant aux prêtres et aux clercs inférieurs, nous prions votre sainteté de rejeter ceux qui ont la témérité de recourir à elle; car on ne trouve aucun canon qui restreigne à cet égard les privilèges de l'Eglise d'Afrique; et si des clercs se croient lésés par le jugement de leur évêque, ils ont la ressource d'appeler non seulement au concile de leur province, mais encore au concile général de l'Afrique. » Il est visible par les termes de cette lettre que les évêques ne songeaient point à contester rigoureusement le droit d'appel au saint-siège; leur but était seulement d'engager le pape à n'admettre qu'avec précaution les appels des évêques, et à rejeter absolument ceux des prêtres et des clercs inférieurs, comme étant contraires à la discipline de l'église d'Afrique, comme n'étant point nécessaires pour la sûreté des accusés, qui avaient déjà un double recours; enfin comme pouvant donner lieu par suite des distances à de graves et nombreux inconvéniens. Nous n'avons pas la réponse que fit le pape Célestin; mais les appels ne furent ni abolis, ni interrompus, et quant aux canons de Sardique, il

est certain qu'ils furent reconnus bientôt après en Afrique, puisqu'on les trouve rapportés dans une célèbre collection de canons faite par l'errand, diacre de Carthage, dans le courant du même siècle. Du reste, on voit par le témoignage de saint Augustin que l'appel des évêques au saint-siège n'avait jamais cessé d'être regardé comme légitime par les églises d'Afrique ; car le saint docteur dit en parlant de Cécilien, condamné par les donatistes : « Il pouvait mépriser le jugement de ses ennemis, puisqu'il était en communion avec l'Eglise romaine, où il était prêt à défendre sa cause ; » après quoi il ajoute : « En effet, il ne s'agissait point de prêtres, de diacres ou de clercs inférieurs, mais il était question d'évêques, à qui il appartient de porter leur cause au jugement des autres évêques et principalement des églises apostoliques (1). »

Depuis la conférence de Carthage, les donatistes obstinés dans le schisme donnaient les marques de la fureur la plus insensée. Plusieurs se tuaient eux-mêmes pour faire retomber l'odieux de leur mort sur les catholiques, et comme on en prenait quelquefois occasion de blâmer l'exécution des lois portées contre eux, saint Augustin écrivit sur ce sujet une longue lettre ou plutôt un livre qui a pour titre : De la correction des donatistes. Il l'adressa à Boniface, alors tribun en Afrique, et qui eut depuis le titre de comte. Il y prouve par des faits que dès l'origine les donatistes avaient donné des exemples d'un semblable fanatisme ; puis, traitant la question au fond, il fait voir l'utilité des lois pénales contre les hérétiques, et en particulier leur nécessité contre les violences d'une secte séditieuse qui se faisait un jeu de l'incendie et de l'assassinat. Quelque temps après, saint Augustin étant allé à Césarée de Mauritanie pour quelques affaires dont le pape Zozime l'avait chargé, s'efforça de ramener à l'unité Emérite, évêque donatiste de cette ville, un de ceux qui avaient

(1) August. *Epist.* XLIII. *alias* CLXII.

fait le plus de bruit à la conférence de Carthage. Émérité vint en effet deux fois à l'église; mais il refusa obstinément de rentrer dans la communion catholique, quoiqu'il ne pût trouver un mot de réponse aux argumens de saint Augustin, qui le pressa sur tous les points, et qui fit recueillir par des notaires les actes de cette conférence. Le dernier ouvrage du saint docteur contre les donatistes fut écrit en 421 contre Gaudence, évêque de Thamugade, qui avait été, comme Émérité, un des commissaires du parti à la conférence de Carthage. Il montrait une obstination si fanatique, qu'il allait jusqu'à menacer de mettre le feu à son église et de s'y brûler avec les siens, plutôt que de revenir à l'unité. Il essaya de justifier cette obstination et de défendre sa secte par quelques écrits, auxquels saint Augustin fit une réponse qui n'offre guère qu'un résumé des faits et des principes développés plus longuement dans ses ouvrages précédens.

Les pélagiens, après leur condamnation par le pape Zozime, s'adressèrent à Honorius et lui demandèrent des juges ecclésiastiques pour la révision de leur cause. Mais l'empereur refusa de remettre en question une affaire consommée par le jugement solennel de l'Église, et le comte Valère, zélé catholique, ne contribua pas peu par ses conseils à l'entretenir dans cette résolution. Les hérétiques, cherchant donc à séduire ce dernier, lui adressèrent un écrit où ils avançaient que saint Augustin, en soutenant le péché originel, condamnait le mariage et tombait dans le manichéisme. Valère méprisa la calomnie, mais il en écrivit cependant à l'évêque d'Hippone, qui en prit occasion de lui adresser la réponse qu'il crut devoir y faire, et qu'il intitula : Des noces et de la concupiscence. Le saint docteur, après avoir établi la sainteté du mariage, institué par Dieu lui-même pour la propagation du genre humain, fait voir que la concupiscence ou les mouvemens déréglés de la chair ne tiennent point à la nature du mariage ni à sa première institution; qu'ils sont la

suite et l'effet du péché originel, que la concupiscence demeure dans ceux qui sont baptisés, sans les rendre coupables lorsqu'ils n'y consentent point ; et expliquant comment la sainteté du sacrement corrige les effets de ce désordre, il donne d'excellentes règles sur l'usage légitime du mariage. Julien d'Eclane, qui ne cherchait que des occasions de paraître, n'eut pas plus tôt connaissance de cet ouvrage, qu'il composa quatre livres pour y répondre, et le comte Valère ayant vu quelques extraits du premier livre, les envoya à saint Augustin en le priant de les réfuter. Le saint docteur eût mieux aimé ne répondre qu'après avoir lu l'ouvrage entier ; toutefois, pour satisfaire l'empressement du comte Valère, il lui envoya un second livre sous le même titre : Des noces et de la concupiscence, où il défend la doctrine catholique sur le péché originel contre les sophismes et les calomnies de Julien, et s'attache surtout à montrer combien elle s'éloigne de l'impiété des manichéens.

Ces extraits du livre de Julien furent apportés à saint Augustin par Alypius, qui avait fait vers ce temps un voyage à Ravenne. Comme il passa par Rome pour retourner en Afrique, le pape Boniface lui remit deux lettres écrites par les pélagiens pour la défense de leurs erreurs, et il le chargea de les porter à saint Augustin, afin qu'il en entreprit la réfutation. L'une avait été adressée par Julien à quelques pélagiens de Rome ; il avait écrit l'autre avec les évêques de son parti à Rufus de Thessalonique, dans l'espérance de le gagner ; et il s'efforçait dans toutes les deux de travestir la doctrine catholique et de représenter comme des manichéens ceux qui condamnaient ses erreurs. Saint Augustin écrivit pour réfuter ces deux lettres quatre livres qu'il adressa au pape Boniface. Il répond dans le premier livre à la lettre envoyée à Rome par Julien, et dans laquelle celui-ci accusait les catholiques de nier le libre arbitre, de condamner le mariage, de prétendre qu'il n'y avait point eu de justes sous l'Ancien-

Testament, et de ne pas croire que le baptême efface complètement le péché. Le saint docteur montre la fausseté de ces calomnies, qu'il réfute ensuite plus longuement dans les trois livres suivans, où il combat la lettre des pélagiens à Rufus de Thessalonique. Il prouve dans le second livre que jamais la doctrine de Pélage et de Célestius n'a été approuvée par l'Église romaine, quoique le pape Zozime ait pendant quelque temps usé d'indulgence envers ce dernier, qui protestait d'une entière soumission au jugement du saint-siège. Ensuite il fait voir que la grâce n'a rien de commun avec le destin ou la fatalité; et que si Dieu prédestine les uns et leur accorde des grâces de choix préférablement à d'autres, il n'y a point en cela acception de personnes; car, puisque ces grâces sont absolument gratuites, il est le maître de les donner à qui il lui plaît, et nul ne peut se plaindre de ne pas recevoir ce qui ne lui est pas dû. Dans les deux livres suivans, saint Augustin fait remarquer quel était le but des pélagiens, lorsque, sous prétexte de combattre en même temps les manichéens et les catholiques, ils affectaient de se proclamer les défenseurs de la création, du mariage, du libre arbitre, de la loi et des justes de l'Ancien-Testament. Ils louaient la création et le mariage pour nier le péché originel, ils exaltaient la loi et le libre arbitre pour en conclure que la grâce n'était point nécessaire, et que l'homme l'obtenait par son mérite; enfin ils relevaient les vertus des saints, pour établir qu'il y avait eu des hommes exempts de tout péché dès cette vie. L'Église catholique tient le milieu entre les manichéens et les pélagiens, dit le saint docteur, elle enseigne que la nature humaine est bonne comme étant l'œuvre du Créateur; mais qu'ayant été corrompue par le péché originel, elle a besoin d'être purifiée et guérie par la grâce du Rédempteur; que le mariage est bon et institué de Dieu; mais que la concupiscence est un désordre qui ne dérive point de cette institution, et qui n'y est survenu

que par l'effet du péché; que la loi est sainte et utile mais qu'elle est insuffisante, parce qu'elle fait connaître le péché sans donner la force de l'éviter; que le libre arbitre est naturel à l'homme, mais que par suite du péché il est devenu impuissant à rien faire pour le salut s'il n'est délivré et secondé par la grâce, enfin qu'il y a eu des justes sous l'Ancien-Testament, mais qu'ils ne sont point devenus justes sans le secours de la grâce, et que la justice des saints, bien que réelle, n'est jamais exempte de quelques légères fautes ici-bas, et ne sera parfaite et consommée que dans le ciel.

Saint Augustin ayant reçu enfin l'ouvrage entier que Julien avait écrit contre lui, s'aperçut que les extraits qui lui avaient été envoyés par le comte Valère n'étaient pas entièrement conformes à l'original, et craignant que les hérétiques ne voulussent se prévaloir de cette inexactitude apparente, il entreprit d'opposer à cet ouvrage une réfutation plus complète, qu'il travailla avec beaucoup de soin, et qui est regardée avec raison comme le plus beau de ses nombreux écrits contre l'hérésie pélagienne. Ce traité contre Julien est divisé en six livres, dont les deux premiers sont employés à montrer la tradition constante de l'Église sur le dogme du péché originel. Il y rapporte les témoignages des principaux docteurs grecs ou latins, tels que saint Irénée, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, etc., soit pour confirmer la foi de ce dogme fondamental, soit pour répondre aux sophismes et aux calomnies des pélagiens. Dans les livres suivans, il réfute en détail toutes les erreurs contenues dans l'ouvrage de Julien. Il montre qu'il ne peut y avoir de vertu méritoire sans la foi; que la grâce est nécessaire pour toutes les actions qui se rapportent au salut; il prouve encore le péché originel par la croyance de tous les chrétiens, par la nécessité du baptême, et il entre surtout dans une discussion longue et approfondie sur l'ori-

gine et les effets de la concupiscence, afin d'établir qu'elle n'était point attachée à la condition primitive de notre nature, et qu'elle est un désordre causé par le péché du premier homme. Cet excellent traité fut composé vers l'an 422.

Saint Augustin avait composé peu de temps auparavant plusieurs autres écrits sur divers sujets. Un hérétique de la secte des marcionites ayant répandu à Carthage un livre plein d'objections contre l'Ancien-Testament, le saint docteur y répondit par un ouvrage divisé en deux livres et intitulé : Contre l'adversaire de la loi et des prophètes. Il écrivit à l'occasion d'une lettre qui lui fut adressée par un certain Pollentius, les deux livres sur les mariages adultérins, où il traite diverses questions relatives à l'indissolubilité du mariage, et prouve en particulier que l'époux séparé de son conjoint pour cause d'adultère ne peut contracter un nouveau mariage du vivant de l'autre époux. Un jeune homme de Mauritanie, nommé Victor et surnommé Vincent, avait publié un écrit où il combattait ce que saint Augustin avait dit dans sa lettre à saint Jérôme, qu'il est certain que l'âme est spirituelle, mais qu'il est douteux si toutes les âmes viennent de celles du premier homme, ou si elles sont créées successivement pour chaque homme en particulier. Il enseignait aussi dans cet écrit diverses erreurs des origénistes et des pélagiens. Saint Augustin composa à cette occasion quatre livres, De l'âme et de son origine ; le premier adressé à un moine nommé René, qui lui avait envoyé l'ouvrage de Victor ; le second à un prêtre espagnol nommé Pierre, que cet ouvrage avait séduit, enfin deux autres adressés à Victor lui-même. Il y combat les erreurs enseignées par ce dernier, et quant aux points sur lesquels on l'attaquait, il se défend avec une grande modestie, s'attachant à faire voir que les passages de l'Écriture allégués par Victor pour soutenir que Dieu crée les âmes au moment où elles viennent s'unir aux corps, n'offraient rien de pé-

remptoire et ne pouvaient suffire pour décider clairement cette question.

Il y eut en 418 une éclipse de soleil si grande, qu'on vit briller les étoiles à deux heures après midi, et en même temps il parut au ciel un météore lumineux qui dura quatre mois et qui fut suivi d'une sécheresse désolante et d'une grande mortalité d'hommes et d'animaux. L'année suivante, un tremblement de terre renversa plusieurs villes et un grand nombre de villages dans la Palestine. Jésus-Christ apparut sur le mont des Olives au milieu d'un nuage, et les païens virent sur leurs habits des croix étincelantes, en sorte que plusieurs, frappés de ces prodiges, demandèrent à recevoir le baptême. Ces phénomènes extraordinaires firent croire que la fin du monde n'était pas éloignée, et Hésychius, évêque de Salone en Dalmatie, écrivit à saint Augustin deux lettres où il s'efforçait d'appuyer cette opinion sur divers passages des prophètes. Le saint docteur répondant à ces deux lettres, fit voir que le jour du jugement dernier n'est point fixé dans les livres saints; que les prodiges qui avaient paru n'étaient pas des signes certains de son approche, que l'Évangile, qui devait être prêché dans tout l'univers, était encore inconnu à un grand nombre de peuples, et qu'il fallait s'en tenir à cette parole de Jésus-Christ : Personne ne peut connaître les temps que le Père a mis en sa puissance. Il composa vers la même époque son *Enchiridion* ou *Manuel*, qui offre une excellente exposition de la doctrine chrétienne, et son livre *Du soin des morts*, adressé à saint Paulin, où il montre, par l'autorité du second livre des Machabées et par la pratique générale de l'Église, l'utilité des prières, des sacrifices et des aumônes pour soulager les défunts, en remarquant toutefois que ces secours ne profitent qu'à ceux qui ont vécu de manière à pouvoir en retirer quelque avantage dans l'autre monde, c'est-à-dire à ceux qui ne sont point morts dans un état de damnation. Mais comme nous ne pouvons pas en faire

le discernement, il faut, dit-il, les offrir pour tous les fidèles ; car il vaut mieux qu'ils soient inutiles à ceux qui ne peuvent en profiter, que s'ils manquaient à ceux qui peuvent en obtenir du soulagement.

Saint Augustin dans plusieurs de ces derniers ouvrages s'appuie sur l'autorité de saint Jérôme, dont il parle avec les plus grands éloges. De son côté, le saint prêtre lui avait écrit quelque temps auparavant pour le féliciter de ses glorieux travaux pour la défense de la grâce contre les pélagiens. Cette lettre, adressée à saint Augustin et à son ami Alypius, contenait des salutations affectueuses de la part d'Albine, de Pinien et de sainte Mélanie la jeune, qui s'étaient retirés en Palestine, où ils s'exerçaient à la pratique de toutes les bonnes œuvres. Elle leur annonçait aussi la mort de sainte Eustochium, qui depuis longtemps gouvernait à Bethléhem un monastère de cinquante vierges. L'Église honore sa mémoire le 28 septembre, qui fut probablement le jour de sa mort, arrivée en 419.

Saint Jérôme mourut lui-même le 30 septembre de l'année suivante, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Ses vertus éminentes, son érudition et ses immenses travaux lui ont acquis tant de célébrité et de gloire, qu'il n'est peut-être aucun docteur dont le nom soit plus illustre dans l'Église. Il combattit avec force toutes les hérésies qui s'élevèrent de son temps, et se fit surtout admirer par l'importance et l'utilité de ses travaux sur l'Écriture sainte. La version dont on se servait dans l'église latine, et que l'on désignait sous le nom de Vulgate, parce qu'elle était en usage dans tout l'Occident, et sous le nom d'Italique, parce que probablement elle avait été faite à Rome, n'était qu'une traduction faite d'après les Septante, et la grande multiplicité des exemplaires avait donné lieu à un grand nombre de fautes qui s'y étaient glissées par la négligence des copistes. Saint Jérôme entreprit d'abord de refaire ou de corriger cette version, non d'après l'édition commune des Septante, qui elle-même était remplie de

fautes, mais d'après celle qu'on trouvait dans les Hexaples d'Origène et qui était en usage dans les églises de la Palestine. Il fit ce travail pendant son premier séjour en Orient. Il corrigea vers le même temps d'après le texte grec la version latine du Nouveau-Testament, et cette correction, entreprise par les conseils du pape Damase, fut admise incontinent dans l'Église romaine, et bientôt après dans toutes les églises de l'Occident. Il jugea ensuite à propos de faire une nouvelle traduction de l'Ancien-Testament, non d'après les Septante, mais d'après le texte hébreu. A cet effet, il se mit entre les mains des meilleurs maîtres, afin d'apprendre parfaitement la langue hébraïque; et s'étant procuré les meilleures éditions du texte et des différentes versions de la Bible, il traduisit tous les livres de l'Ancien-Testament à l'exception de Baruch, de la Sagesse, de l'Ecclésiastique et des livres des Machabées. Cette traduction souleva d'abord de nombreuses critiques; mais elle fut adoptée presque aussitôt dans plusieurs églises de l'Espagne, des Gaules et de l'Afrique; puis elle s'introduisit peu à peu dans les autres églises de l'Occident concurremment avec l'ancienne Vulgate, et enfin modifiée par quelques restes conservés de celle-ci, elle la remplaça comme plus exacte et plus claire, et devint seule usitée dès le huitième ou neuvième siècle.

Il nous reste de saint Jérôme un grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture, savoir : une Explication étymologique des noms hébreux, faite en partie d'après les traités de Philon et d'Origène sur le même sujet; un Dictionnaire des lieux dont il est parlé dans la Bible, traduit presque entièrement d'Eusèbe; des Questions hébraïques sur la Genèse, où il donne une explication littérale de plusieurs endroits de ce livre, en discutant les opinions de quelques Juifs et de plusieurs anciens interprètes; un commentaire sur l'Ecclésiaste; dix-huit livres de commentaires sur Isaïe; six livres sur Jérémie; quatorze sur Ézéchiël, un livre sur Daniel, des commentaires

sur les douze petits prophètes ; une table de concordance des quatre évangélistes, et des commentaires sur saint Matthieu, et sur les Épîtres de saint Paul aux Galates, aux Éphésiens, à Tite et à Philémon. Il s'attache surtout à l'explication du sens littéral, qu'il éclaire ordinairement avec beaucoup de netteté.

Nous avons fait connaître précédemment les ouvrages de saint Jérôme contre Helvidius, contre Jovinien, contre Vigilance, contre les lucifériens, contre les pélagiens ; ses apologies contre Rufin et son traité des hommes illustres ou des écrivains ecclésiastiques. Les autres écrits qu'on a de lui sont une version de la Chronique d'Eusèbe avec une continuation, les vies de plusieurs saints, et un très-grand nombre de lettres qui contiennent pour la plupart des discussions intéressantes sur la Bible, ou des instructions morales développées avec autant d'onction que d'éloquence. On remarque dans les écrits de saint Jérôme beaucoup de chaleur, de noblesse et de force, son style est vif, plein d'éclat et de feu, mais on y trouve quelquefois peut-être un peu d'emphase et de déclamation. On lui a reproché aussi d'avoir employé dans ses ouvrages polémiques quelques expressions trop dures contre ses adversaires ; mais l'éclat de son génie et de ses vertus suffit pour faire disparaître ou doit au moins faire oublier cette légère imperfection de la nature dans un saint qui a donné d'ailleurs dans sa conduite et ses écrits tant de preuves d'une humilité profonde et d'une ardente charité.

Vers cette époque, probablement en 421, mourut sainte Marie d'Égypte, si fameuse par sa pénitence, et dont l'histoire commença seulement alors à être connue en Orient. Un solitaire de Palestine, nommé Zozime, étant allé visiter un monastère situé sur le bord du Jourdain, passa le fleuve au commencement du carême, et s'enfonça dans le désert pour y rester jusqu'à Pâques, selon l'usage établi dans cette maison. Vingt jours après son départ,

prenant vers midi un peu de repos et récitant les prières de sexte, il aperçut à quelque distance de lui une sorte de fantôme humain en cheveux blancs, le corps nu, décharné et noirci par le soleil. Il éprouva d'abord un mouvement de frayeur ; puis ayant fait le signe de la croix, il voulut s'approcher, mais il vit ce personnage prendre la fuite en lui adressant ces paroles : Abbé Zozime, je suis une femme ; jetez-moi votre manteau pour me couvrir, si vous voulez que je m'arrête. Celle qui l'avait ainsi appelé par son nom ayant reçu son manteau, lui permit alors d'approcher, et lui raconta les diverses circonstances de sa vie. C'était sainte Marie d'Égypte.

Sortie de chez ses parens à douze ans, elle en avait passé dix-sept à Alexandrie, se livrant à tous les désordres de la prostitution ; puis s'étant rendue à Jérusalem pour y tendre des pièges aux pèlerins attirés dans cette ville par la fête de l'Exaltation de la croix, la curiosité l'entraîna vers l'église, où elle voulut pénétrer ; mais elle se sentit repoussée par une force mystérieuse qui l'arrêta invinciblement sur le seuil. Se retirant alors de la foule, et réfléchissant à l'indignité de sa vie, elle se mit à pleurer amèrement, pria la sainte Vierge, dont une image se trouvait près d'elle, de lui obtenir l'entrée de l'église, et promit de renoncer au monde et de faire tout ce que Dieu lui inspirerait. Ce vœu formé, elle put entrer à l'église sans obstacle. Là, pendant qu'elle adorait la croix, une voix intérieure se fit entendre à elle et lui commanda de passer le Jourdain. Elle vint donc au bord de ce fleuve, jusqu'à une église dédiée à saint Jean-Baptiste, et après y avoir reçu les saints mystères, elle s'enfonça dans le désert. Trois pains qu'elle avait apportés suffirent à sa nourriture pendant deux ans, et depuis lors elle ne vécut que d'herbes. Ses habits étant tombés en lambeaux, elle supporta nue les rigueurs du froid et l'ardeur du soleil. Souvent elle n'avait pas d'eau à boire. Elle eut à combattre d'horribles tentations pendant un temps égal à ce-

qu'avaient duré ses débauches ; mais elle en triompha par la prière et les mortifications, se frappant la poitrine, se prosternant sur la terre, qu'elle arrosait de ses larmes, invoquant la protection de la sainte Vierge, qui ne lui manqua jamais. Il y avait alors quarante-sept ans qu'elle vivait au désert. Avant de quitter Zozime, elle lui ordonna de ne répéter à personne ce qu'elle venait de lui dire jusqu'à ce qu'elle fût morte, et lui recommanda de ne pas passer le Jourdain l'année suivante, mais de prendre le 24^e saint au soir le corps et le sang de Jésus-Christ, et de l'attendre sur le bord opposé du fleuve ; puis elle s'en-uit en l'exhortant à prier pour elle.

Zozime garda le silence comme la sainte le lui avait prescrit, et vint l'attendre un an après au bord du fleuve, apportant les saints mystères. Bientôt il la vit paraître de l'autre côté du Jourdain, et venir à lui en marchant sur les eaux. Elle lui fit réciter le symbole et l'oraison dominicale, reçut de ses mains la communion, et s'en retourna vers lui avoir fait promettre de venir encore dans un an à l'endroit où il l'avait rencontrée la première fois. Zozime, au commencement du carême suivant, sortit, comme les autres moines, pour gagner le désert ; mais lorsqu'il arriva au lieu indiqué, il y trouva la sainte étendue sans vie, et lut ces mots tracés sur la terre : Mon père Zozime, enterrez ici le corps de la pauvre Marie et priez pour elle. Je suis morte la nuit même de la passion du Seigneur, après avoir reçu de vous les saints mystères. Il récita l'office des morts, puis il se mit en devoir de creuser la terre ; comme il n'y pouvait réussir, un lion s'approcha et creusa une fosse assez profonde pour la sépulture. Zozime y déposa le corps de la sainte et retourna au monastère, où mourut plus tard à l'âge de cent ans. L'Église honore sa mémoire le 4 avril et celle de sainte Marie d'Égypte le 2 du même mois. Un auteur du temps écrivit cette histoire sur la relation des moines à qui Zozime l'avait racontée.

Les chrétiens de Perse avaient alors à souffrir une violente persécution commencée quelque temps auparavant et qui dura pendant plus de trente ans sous trois règnes consécutifs. Un évêque, nommé Abdas, avait abattu par un zèle indiscret un temple consacré à l'adoration du feu. Le roi Isdegerde, sur les plaintes des mages, lui ordonna de rebâtir ce temple. Mais l'évêque, après une faute d'imprudence, ne crut point qu'il lui fût permis d'en prévenir les suites par un acte qui pouvait ressembler à l'apostasie. Le roi, irrité de son refus, le condamna à mort, et fit abattre les églises des chrétiens. Ensuite il exerça contre eux les plus horribles cruautés pour les contraindre à abjurer leur foi. On écorchait aux uns les mains, le dos, le visage ; on leur enfonçait des roseaux pointus sous les ongles et dans les parties du corps les plus sensibles ; on coupait à d'autres les membres pièce à pièce à chaque jointure ; on les empalait avec des pieux hérissés de nœuds, ou bien on les jetait pieds et mains liés dans des fosses profondes remplies d'une quantité de rats qui les rongeaient tout vivans. Il y eut une multitude de martyrs, dont les plus connus sont Hormisdas, qui était de la première noblesse du royaume, Suenès, distingué par ses richesses, et le diacre Benjamin, qui s'était signalé par un zèle ardent pour la conversion des païens.

Le roi, par le conseil des mages, donna ordre aux chefs des Sarrazins soumis aux Perses de garder soigneusement les frontières, afin d'empêcher les chrétiens d'aller chercher un asile sur les terres de l'empire romain. Mais un de ces chefs, nommé Aspabète, bien loin d'arrêter aucun chrétien, favorisa au contraire leur évasion. Isdegerde fit redemander les fugitifs, et l'empereur Théodosius ayant refusé de les rendre, la guerre fut déclarée. Elle tourna à la honte des Perses, qui, après plusieurs échecs, perdirent enfin une bataille décisive en 422, et se virent contraints de demander la paix. Les Romains avaient renfermé dans la ville d'Amide, sur la frontière, sept mill

prisonniers qui périssaient faute de subsistances. L'évêque de cette ville, nommé Acace, n'hésita pas à faire fondre les vases d'or et d'argent de son église pour procurer les vivres à ces captifs et payer leur rançon. Cet acte de charité chrétienne excita l'admiration du roi de Perse, et valut pour un temps la persécution (1).

Aspabète, après sa conduite généreuse, craignant la vengeance du roi, s'était retiré avec sa famille auprès d'Anatolius, gouverneur d'Orient, qui l'accueillit fort bien, et lui donna le commandement des Arabes tributaires de l'empire. Ce chef sarrasin avait un fils nommé Térébon, paralytique d'un côté depuis son enfance, et pour la guérison duquel toutes sortes de remèdes avaient été employés sans succès. Térébon adressa un jour une fervente prière à Dieu, et promit de se faire chrétien si la santé lui était rendue; puis, s'étant endormi, il reçut en songe l'ordre d'aller trouver un moine nommé Euthymius dans le désert d'orient, à dix milles de Jérusalem. Son père le conduisit aussitôt, accompagné d'une grande foule d'Arabes, au lieu indiqué, et ils y trouvèrent en effet le moine Euthymius. Celui-ci après avoir prié un moment fit le signe de la croix sur Térébon, qui recouvra à l'instant l'usage de ses membres. A la vue de ce miracle, les barbares résolurent d'embrasser le christianisme; ils furent instruits et baptisés par saint Euthymius, qui les garda ensuite quelque temps pour les affermir dans la foi. Maris, beau-frère d'Aspabète, embrassa aussitôt la vie monastique, et se fit remarquer par sa ferveur. Aspabète devint plus tard évêque des Sarrasins.

Le bruit de cet événement attira bientôt à Euthymius un grand nombre de malades, qui tous s'en retournaient guéris; desorte que le nom du saint moine devint fort célèbre en Palestine et dans les provinces voisines. Euthymius était né à Mélitine, en Arménie, l'an 377. Sa naissance

(1) Theodor. lib. V. — Socr. VII.

avait été prédite à ses parens, qui désiraient depuis long temps d'avoir un fils. Ils promirent de le consacrer à Dieu et quand il eut atteint l'âge de trois ans, ils le mirent entre les mains de saint Otrée, leur évêque, qui le baptisa et l'éleva près de lui dans la piété et dans l'étude des saintes lettres. Plus tard, saint Otrée l'ordonna prêtre et comme il avait remarqué en lui un goût prononcé pour la vie monastique, il lui confia la conduite des monastères de son diocèse. Mais Euthymius, cherchant une solitude plus complète, se retira dans un désert à quelque distance de Jérusalem, et il y vécut cinq ans avec un autre moine nommé Théoctiste. Tous deux s'établirent ensuite à cinq milles de là, dans une grande caverne, dont un torrent profond rendait l'accès fort difficile. Il leur vint bientôt un grand nombre de disciples, pour lesquels ils bâtirent un monastère au-dessous du torrent. Euthymius laissa à Théoctiste le soin de les diriger ; pour lui, il observa une grande retraite et demeurait dans la caverne. C'était là qu'Aspabète avec sa suite était venu le trouver.

L'empereur Théodose dès l'année 415 avait donné le titre d'auguste à sa sœur Pulchérie, dont les lumières et les vertus exerçaient sur toutes les affaires du gouvernement la plus heureuse influence. Elle avait eu soin de former un excellent conseil dont elle faisait exécuter les résolutions avec vigueur, et se chargeant elle-même de donner les ordres, elle en rapportait tout l'honneur à l'empereur son frère. Elle le fit instruire par les meilleurs maîtres, et s'appliqua surtout à lui inspirer une piété solide et un grand zèle pour la gloire de la religion. Le palais était réglé comme un monastère. La prière, le chant des psaumes, les pieuses lectures, la pratique du jeûne et de la pénitence, y étaient en honneur, et Théodose lui-même en donnait l'exemple. On vante particulièrement sa clémence et sa douceur. Il épousa en 421, par le conseil de Pulchérie, une jeune personne nommée Athénaïa remarquable par sa beauté, par son esprit et par l'édu-

tion brillante qu'elle avait reçue. Elle était fille d'un philosophe païen; mais elle embrassa le christianisme, fut baptisée par l'évêque Atticus, qui lui donna le nom Eudoxie. L'empereur la déclara auguste deux ans après son mariage. Il publia vers ce même temps ou peu après plusieurs lois en faveur de la religion. Il défendit les spectacles du cirque et du théâtre dans toutes les villes, les manches, les jours de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, aux fêtes des apôtres et pendant tout le temps pascal. Il renouvela les anciennes lois contre les hérétiques et les païens, réduisant toutefois à l'exil et à la confiscation des biens la peine de mort ordonnée contre ceux qui sacrifieraient aux idoles. Il confirma la défense faite aux Juifs de circoncire aucun chrétien ou d'en avoir aucun pour esclave, et il leur défendit en outre de bâtir de nouvelles synagogues. Mais en même temps il publia des lois pour réprimer le zèle indiscret des chrétiens, leur défendant d'exercer aucune violence contre les Juifs ou les païens, ni de leur rien enlever, sous peine de restituer le quadruple. Toutefois, malgré ses vertus, Théodose le jeune eut les défauts d'un esprit faible et borné, et l'on verra plus d'une fois qu'il se laissait facilement prévenir et dominer par l'intrigue (1).

Quelques évêques d'Illyrie souffraient avec peine l'autorité du saint-siège sur les provinces de l'Orient, et refusaient de reconnaître pour évêque de Corinthe Périgène, dont l'élection avait été confirmée par le pape Boniface. Ils engagèrent Théodose à rendre une loi en 421, portant que le jugement des affaires ecclésiastiques d'Illyrie devait être réservé au concile de la province, sous l'autorité de l'évêque de Constantinople. L'empereur attribuait ainsi à ce dernier la juridiction patriarchale que le pape avait exercée constamment sur l'Illyrie tout entière, même depuis qu'une partie de cette province avait été

(1) Theodor. lib. V. — Socr. VII. — Sozom. IX.

réunie à l'empire d'Orient. On invoquait les anciens canons concernant les prérogatives de la nouvelle Rome ce qui faisait sans doute allusion à ceux du premier concile général de Constantinople. Mais ils attribuaient simplement à l'évêque de cette capitale le premier rang d'honneur après le souverain pontife, sans aucune juridiction sur les autres églises. Ils avaient même expressément reconnu les droits des églises patriarchales, et l'un ne pouvait se prévaloir des changemens survenus dans l'empire pour contester au pape la juridiction immédiate qui lui appartenait sur toute l'Illyrie, en sa qualité de patriarche d'Occident, indépendamment de celle qu'il avait comme chef de l'Église.

Atticus de Constantinople convoqua aussitôt un concile à Corinthe pour examiner l'ordination de Périgène. Mais le pape Boniface en étant informé, écrivit à Rufus de Thessalonique, légat du saint-siège, de maintenir son autorité contre ceux qui voulaient, dit-il, s'arroger par des innovations des droits qui ne leur appartenaient point. En même temps il exhorta les évêques de Thessalie à reconnaître en Orient d'autre chef que Rufus, et dans une autre lettre adressée aux évêques des provinces composant le district d'Illyrie, il s'éleva avec force contre l'abus qu'on faisait des canons pour autoriser une telle usurpation de pouvoir. « Quel est parmi vous, dit-il, l'évêque qui a le droit de vous convoquer pour juger une cause décidée par le saint-siège ? Si vous lisez les canons, vous verrez quel est le second siège après celui de Rome, quel est le troisième. Ces grandes églises d'Alexandrie d'Antioche gardent leur dignité en vertu de ces canons et on sait qu'elles ont eu recours à l'Église romaine dans les grandes affaires. » Il leur défend ensuite de s'assembler pour remettre en question l'ordination de Périgène, sous peine d'être privés de la communion du saint-siège. Le pape Boniface envoya aussi une députation à l'empereur Honorius pour l'exhorter à soutenir les droits de l'Église.

maine. Ce prince en écrivit à Théodose, qui lui répondit, sans avoir égard à la loi que les évêques d'Illyrie avaient obtenue par surprise, il maintiendrait les privilèges de l'Eglise romaine suivant les canons, et qu'il avait chargé les préfets du prétoire d'y tenir la main.

Le pape Boniface mourut l'an 422, après avoir occupé le saint-siège trois ans et huit mois. Quelques partisans d'Alaïus voulurent rappeler leur ancien chef; mais il refusa de venir à Rome, et mourut bientôt après dans un exil qu'il avait obtenu en Campanie. On donna pour successeur à saint Boniface, Célestin, Romain de naissance, dont le pontificat dura près de dix ans.

L'empereur Honorius mourut l'année suivante, et comme il ne laissait point d'enfans, Jean, primicier des sacres ou premier secrétaire d'état, se fit proclamer empereur à Ravenne, où il se soutint un an et demi. Mais il ne put se faire reconnaître en Afrique, et il fut défait et tué en 425 par les troupes que Théodose avait envoyées contre lui en Italie. Placidie, sœur d'Honorius et veuve de Constance, qui avait été associé à l'empire par ce dernier, reçut le titre d'auguste et gouverna sous le nom de fils Valentinien III, âgé seulement de sept ans, et désigné empereur d'Occident par Théodose. Elle publia aussi plusieurs lois, soit pour bannir des villes les hérétiques et les schismatiques, soit pour confirmer les privilèges des églises, et rétablir ceux que Jean avait supprimés, particulièrement le droit dont jouissaient les ecclésiastiques de n'être point poursuivis devant les tribunaux séculiers.

Dès le commencement de son pontificat, le pape saint Célestin eut à statuer sur deux affaires importantes relatives à l'Eglise d'Afrique; celle du prêtre Apiarius, dont nous avons parlé précédemment, et un autre appel formé par l'Évêque de Fussale. C'était saint Augustin qui avait été nommé évêque de cette ville, située à l'extrémité de son diocèse et presque entièrement peuplée de donatistes.

réunis. Il avait fait venir le primat de Numidie pour y donner un évêque, et le prêtre qu'il avait choisi refusa tout-à-coup d'accepter, il avait présenté Antoine, élevé dès l'enfance parmi ses clercs, mais qui n'était encore que lecteur. A peine élevé sur ce siège, Antoine s'attira la haine du peuple par ses violences et ses exactions. Des plaintes furent portées contre lui devant un concile, qui le condamna à restituer les sommes qu'il avait extorquées et le priva du gouvernement de son église, sans toutefois le déposer de l'épiscopat. Il se soumit d'abord à ce jugement; mais ayant ensuite trouvé moyen d'obtenir une lettre de recommandation du primat de Numidie, il se pourvut devant le saint-siège, déguisa les faits, et prétendit qu'à moins de le déposer, on n'avait pas pu légitimement lui interdire l'administration de son diocèse. Le pape Boniface le renvoya avec des lettres portant qu'il devait être rétabli, dans le cas toutefois où il aurait fidèlement exposé les faits. Comme Antoine, se prévalant de cette décision, menaçait de recourir à la puissance séculière pour la faire exécuter, saint Augustin en écrivit au pape Célestin et le pria d'empêcher un tel scandale. Il voit par sa lettre que non seulement le droit d'appel au saint-siège était respecté par le saint docteur, mais encore qu'il était consacré en Afrique par une pratique constante. Il déclare en effet qu'il pourrait citer un grand nombre de jugemens analogues confirmés par le saint-siège apostolique, et laissant de côté, dit-il, ceux qui remontent à des temps éloignés pour s'en tenir aux plus récents, il nomme trois évêques, dont un se trouvait précisément dans le cas d'Antoine de Fussale, et dont le souverain pontife avait confirmé la condamnation. Saint Augustin d'ailleurs ne dit pas un mot qui tende à blâmer le droit d'appel en lui-même; il se borne à faire voir que la sentence a été légitimement rendue, et supplie le pape à la maintenir et d'empêcher la réintégration d'Antoine, fondant sur l'indignité de cet évêque, sur l'aversion

uple, et sur la profonde douleur qu'il éprouverait de voir périr en même temps les brebis et le pasteur qu'il leur avait donné. Il joignit à cette lettre les actes du jugement. On n'a pas la réponse du pape saint Célestin ; mais il est certain qu'Antoine ne fut pas rétabli, et que saint Augustin gouvernait encore l'église de Fussale vers la fin de sa vie.

Le pape Célestin écrivit quelques années plus tard, en 428, une lettre décrétale aux métropolitains de Vienne et de Narbonne dans les Gaules. Il s'élève avec force contre l'abus de refuser la pénitence aux mourans, et déclare qu'il faut juger de la sincérité de la conversion par la disposition du cœur et non par la circonstance du temps. Il défend d'élever à l'épiscopat de simples laïques ou des clercs étrangers et inconnus au peuple. Il renvoie aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne le jugement de l'évêque de Marseille, accusé d'avoir participé au meurtre d'un autre évêque en allant à la rencontre du meurtrier. On croit que cette accusation se rapporte à la mort de Patrocle d'Arles, tué deux ans auparavant par un tribun. Le pape blâme aussi quelques évêques qui affectaient de porter un manteau avec une bordure, et il ajoute qu'on doit se distinguer du peuple non par l'habit, mais par la doctrine et les mœurs. Ces paroles ont fait croire que les ecclésiastiques et même les évêques n'avaient encore aucun habit particulier en occident, et cette opinion semble confirmée par un passage d'un discours de saint Augustin, qui, voulant détourner les fidèles de donner à sa communauté quelque vêtement de prix pour son usage particulier, leur disait : Je ne veux avoir un habit que je puisse donner à mon frère qui en a point ; et il nomme le *birus*, qui était porté par les laïques (1). En Orient, les évêques et les clercs portaient en général un vêtement noir, mais c'était aussi un usage commun à la plupart des moines et des personnes de piété.

(1) Celest. *Epist.* II. — Aug. *Serm.* 356.

Les monastères se multipliaient dans les Gaules et particulièrement en Provence, où s'était retiré le célèbre Cassien. On ne sait pas le lieu de sa naissance ; mais il avait été élevé dans un monastère de la Palestine, et après avoir visité pendant plusieurs années les moines et les solitaires de l'Égypte, il se rendit à Constantinople, où saint Jean Chrysostome l'ordonna diacre ; de là il vint à Rome après l'exil du saint patriarche et il fut ordonné prêtre par le pape saint Innocent. Il en sortit l'an 409 et s'établit à Marseille, où il fonda deux monastères, un pour les hommes en l'honneur de saint Pierre et de saint Victor et un autre pour les femmes en l'honneur de la sainte Vierge. On prétend que le nombre de ses disciples s'éleva jusqu'à cinq mille. Il leur faisait pratiquer les règles des moines orientaux avec les adoucissements qu'exigeait la différence des climats. Sa réputation et ses écrits contribuèrent à répandre un vif éclat sur la vie monastique dans le midi des Gaules. Saint Castor, évêque d'Apt et originaire de Nîmes, ayant établi un monastère dans sa province, pria Cassien de mettre par écrit les usages et les pratiques observés par les moines de l'Orient, afin que ce travail servît à l'instruction de ceux qu'il venait de rassembler. Ce fut pour répondre à ce désir que Cassien composa son ouvrage fameux des Institutions monastiques, divisé en douze livres. Les quatre premiers exposent les pratiques et les règles des monastères de l'Égypte, de la Palestine et de la Mésopotamie. Nous avons rapporté précédemment les principaux détails qu'ils renferment. Nous ajouterons seulement ici qu'en Orient les moines ne jeûnaient pas le samedi ; que ceux de la Mésopotamie et de la Palestine, outre l'office du soir et de la nuit, faisaient encore des prières en commun à tierce, à sexte et à none, et qu'on ne récitait à chacune de ces heures que trois psaumes, comme on fait encore aujourd'hui, et qu'enfin les prières de prime étaient particulières aux Occidentaux, qui en avaient établi l'usage de-

puis peu. Les huit derniers livres traitent des vices capitaux et des moyens de les combattre. Cassien composa ensuite, à la prière de plusieurs saints personnages, ses Conférences, au nombre de vingt-quatre, pour faire connaître l'esprit et les maximes des moines d'Égypte, dont il avait décrit le genre de vie dans ses Institutions. Il y rapporte les entretiens qu'il avait eus avec les plus illustres solitaires pendant son séjour dans cette province. On trouve dans la treizième conférence plusieurs propositions qui contiennent les erreurs du semi-pélagianisme, et qui furent bientôt après combattues fortement par saint Prosper. Mais on doit remarquer pour excuser Cassien que ces erreurs n'avaient pas encore été expressément condamnées par l'Église.

Saint Honorat avait aussi fondé vers l'an 410 un monastère à Lérins, île déserte qui dépendait du diocèse de Fréjus. Cette maison, devenue bientôt florissante, comptait un grand nombre de moines, dont plusieurs devinrent célèbres dans la suite. Mais quelques-uns furent entraînés dans le semi-pélagianisme par l'autorité de Cassien, qui avait dédié une partie de ses Conférences à saint Honorat. Celui-ci était né dans le pays de Toul d'une famille illustre, et qui avait même obtenu l'honneur du consulat. Ayant renoncé dès sa jeunesse à toutes les espérances du monde, il distribua ses biens aux pauvres et se mit sous la conduite d'un solitaire nommé Caprais, avec lequel il s'embarqua pour la Grèce afin de visiter les moines de l'Orient. Son frère Venant, qui l'avait suivi, étant mort dans le Péloponnèse, il prit le parti de revenir dans les Gaules. La vénération qu'il avait pour saint Léonce l'engagea à se fixer dans son diocèse; et il choisit pour sa retraite la petite île de Lérins, où une foule de disciples vinrent se ranger sous sa conduite. L'éclat de ses vertus le fit choisir pour évêque d'Arles en 426 après la mort de Patrocle; mais il n'occupa ce siège que deux ans, pendant lesquels il fit admirer surtout sa douceur, sa charité

et son zèle pour le maintien de la discipline. Il mourut en 428, et eut pour successeur saint Hilaire, qui avait été son disciple à Lérins, et qui continua d'observer dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique.

Entre les autres évêques dont les vertus illustrèrent alors l'église des Gaules, on doit citer surtout saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes. Germain, né à Auxerre même d'une famille noble et opulente, étudia la jurisprudence à Rome et suivit dans sa jeunesse la carrière du barreau ; puis, s'étant marié, il parvint rapidement à de hautes fonctions sous l'empire d'Honorius, qui le fit duc ou commandant des troupes dans l'Auxerrois. Il était passionné pour la chasse, et avait coutume de faire suspendre à un arbre planté au milieu de la ville les têtes des animaux qu'il avait tués. Saint Amateur, évêque d'Auxerre, le reprit souvent de cette pratique, qui était un reste des superstitions païennes, et ses remontrances demeurant sans succès, il fit abattre l'arbre en l'absence de Germain. Celui-ci en fut si irrité, qu'il en vint jusqu'à menacer de mort le saint évêque. Bientôt après saint Amateur apprit par révélation que sa fin était proche et que la Providence lui destinait Germain pour successeur. Il songea donc à l'engager dans le clergé, et comme il fallait l'agrément du préfet des Gaules, il sollicita aussitôt la permission de le tonsurer. Dès qu'il l'eut obtenue, il réunit son peuple, fit entourer Germain, lui déclara qu'il serait son successeur, et l'ayant exhorté ensuite à se rendre digne de son ministère, il lui coupa les cheveux et l'ordonna diacre. Saint Amateur mourut peu de jours après, et saint Germain, élu d'un commun consentement, fut contraint d'accepter l'épiscopat. Il fut ordonné un mois après la mort de saint Amateur, en 418. Dès ce moment, il fut totalement changé et se fit admirer par la pratique des plus éminentes vertus. Il distribua ses biens aux pauvres et aux églises ; s'interdit l'usage du vin, de la viande, des légumes et de tout assaisonnement, se ré-

duisant au pain d'orge pour toute nourriture ; encore ne la prenait-il que le soir, et souvent après plusieurs jours d'une entière abstinence de tout aliment. Il portait des vêtemens d'une étoffe grossière sans y rien changer selon la diversité des saisons, et il couchait sur un lit de cendre entouré de quelques planches et recouvert d'un cilice. Il vécut ainsi pendant trente ans que dura son épiscopat. Pour se procurer un lieu de retraite et d'oraison, il fonda un monastère près d'Auxerre, de l'autre côté de la rivière d'Yonne, en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien. Cette maison porta depuis le nom de saint Marien, l'un de ses premiers abbés.

Saint Loup, évêque de Troyes, né à Toul d'une famille illustre, avait suivi les leçons des rhéteurs et s'était fait une grande réputation d'éloquence. Il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire d'Arles ; mais au bout de sept ans d'union, les deux époux se séparèrent d'un commun consentement pour vivre dans la continence. Saint Loup vint alors se placer sous la conduite de saint Honorat dans le monastère de Lérins, où le suivit son frère Vincent, qui fut ordonné prêtre dans la suite et qui se rendit célèbre par ses écrits. Il y vivait depuis peu, lorsque ayant fait en 427 un voyage à Mâcon pour distribuer le reste de ses biens aux pauvres, on se saisit de lui à l'improviste et on le plaça sur le siège de Troyes, vacant par la mort de saint Ours. Il gouverna cette église pendant cinquante-deux ans.

Le pélagianisme faisait alors des progrès dans la Grande-Bretagne, d'où Pélage était originaire et où plusieurs de ses partisans s'étaient retirés. Les évêques de cette île envoyèrent des députés à Rome et dans les Gaules, l'an 429, pour demander du secours contre ces hérétiques. Le pape saint Célestin et les évêques des Gaules s'accordèrent à choisir pour cette importante mission saint Germain et saint Loup, que leurs talents aussi bien que leurs vertus rendaient éminemment propres à la remplir avec succès.

Une éclatante renommée précédait les deux saints missionnaires, qui recueillaient partout des témoignages de la vénération des peuples. Comme ils approchaient du village de Nanterre, près de Paris, les habitans sortirent au-devant d'eux pour demander leur bénédiction. Saint Germain aperçut dans la foule une jeune fille dont l'extérieur angélique le frappa. Elle se nommait Geneviève et n'avait guère que dix ou douze ans. Il la fit approcher, et prédit à ses parents qu'elle parviendrait à une grande sainteté. Il lui demanda ensuite à elle-même si elle voulait se consacrer à Dieu. La jeune fille lui répondit que c'était son dessein, et qu'elle le priait de lui donner la bénédiction solennelle des vierges. On se rendit donc à l'église, où l'on récita de longues prières pendant lesquelles le saint évêque tint sa main droite étendue sur la tête de Geneviève. Le lendemain, comme il lui demanda si elle se souvenait de sa promesse, elle répondit qu'elle espérait avec la grâce de Dieu y être fidèle toute sa vie. Alors saint Germain ayant aperçu à terre une petite médaille de cuivre portant gravée l'image de la croix, il la ramassa et la remit à Geneviève en lui recommandant de porter à son cou ce simple ornement, de préférence à l'or et aux pierreries dont se parent les enfans du siècle. Tels furent les commencemens de sainte Geneviève, qui devint si célèbre dans la suite.

Saint Germain et saint Loup s'étant embarqués pour la Grande-Bretagne, furent assaillis par une violente tempête ; mais le saint évêque d'Auxerre l'apaisa en jetant dans la mer quelques gouttes d'huile bénite et en invoquant le nom de la sainte Trinité. Dès qu'ils furent arrivés, on accourut de toutes parts pour les entendre, et la foule était si grande qu'ils se voyaient souvent obligés de prêcher sur les places publiques. Leurs instructions affermirent les catholiques dans la foi et convertirent bientôt un grand nombre de pélagiens. Les chefs du parti, après avoir évité quelque temps de se montrer, prirent

enfin le parti de venir à un concile tenu à Vérulam, où ils essayèrent de défendre leurs erreurs ; mais les saints missionnaires établirent la doctrine catholique avec tant de force et de netteté qu'ils les mirent dans l'impossibilité de répondre. Un tribun vint alors se présenter dans l'assemblée avec une jeune fille de dix ans qui était aveugle, et il pria les saints évêques de la guérir. Ceux-ci lui firent signe de s'adresser aux pélagiens, qui avouèrent leur impuissance. Alors Germain, plein d'une foi vive, invoqua l'adorable Trinité, prit un reliquaire qu'il portait toujours sur lui, et l'appliqua en présence de tout le monde sur les yeux de la jeune fille, qui recouvra la vue à l'instant. Ce miracle déterminâ la conversion des pélagiens les plus obstinés. Les saints évêques allèrent en rendre grâces à Dieu sur le tombeau de saint Alban, le plus célèbre des martyrs de cette contrée.

Les Bretons étaient alors en guerre avec les Pictes, peuples barbares du nord de l'île, et avec les Saxons, qu'ils avaient appelés de Germanie à leur secours et qui s'étaient tournés contre eux. Ils implorèrent contre ces ennemis la protection de saint Germain et de saint Loup. Ceux-ci se rendirent au camp, où leur présence ranima la confiance. Comme c'était le temps du carême, ils en profitèrent pour réconcilier les pécheurs et disposer les catéchumènes au baptême ; puis ayant célébré la fête de Pâques, saint Germain se mit à la tête des troupes, et se rappelant son ancienne profession, il prit les dispositions nécessaires pour le combat, et recommanda aux soldats de répéter tous ensemble le cri dont il donnerait le signal. L'ennemi s'avancait, croyant surprendre les Bretons ; dès qu'il parut, le saint évêque cria trois fois Alleluia ; l'armée répéta ce cri, les échos des montagnes le multiplièrent, et les barbares, croyant avoir en face une immense multitude, prirent aussitôt la fuite, jetant leurs armes et abandonnant leurs bagages. Après ce triomphe, les saints évêques retournèrent dans les Gaules. Mais nous

verrons plus tard saint Germain rappelé une seconde fois dans la Grande-Bretagne pour y combattre de nouveau l'hérésie. Peu de temps après la mission de saint Germain et de saint Loup, le pape saint Célestin ordonna évêque le diacre Pallade et l'envoya prêcher la foi en Écosse. Ce fut le premier évêque de cette nation, jusque alors plongée dans la barbarie. Saint Jérôme rapporte que les Écossais n'avaient point de mariages réglés, et qu'ils se nourrissaient quelquefois de chair humaine (1).

Saint Augustin continuait à défendre par ses écrits la doctrine catholique sur la grâce contre les restes du pélagianisme. Quelques moines d'un monastère d'Adrumet, en Afrique, ayant lu une copie de la lettre qu'il avait adressée au prêtre Sixte, s'élevèrent contre la doctrine contenue dans cette lettre, et accusèrent ceux qui en prenaient la défense de ruiner le libre arbitre. On s'efforça vainement de dissiper leurs préventions et de leur expliquer les passages qu'ils n'entendaient pas ou dont ils prenaient mal le sens. Les esprits s'échauffèrent, le trouble se mit dans la communauté, et pour y mettre un terme, l'abbé, nommé Valentin, permit à deux jeunes moines des plus ardents d'aller trouver l'évêque d'Hippone pour lui proposer leurs difficultés. Celui-ci les reçut avec bienveillance, les instruisit à fond de la doctrine catholique, leur expliqua sa lettre à Sixte, et leur donna lecture de tous les actes relatifs à la condamnation du pélagianisme ; puis il les renvoya avec deux lettres adressées à Valentin, et leur remit en outre un ouvrage intitulé *De la grâce et du libre arbitre*, qu'il composa exprès pour l'instruction de cette communauté. Le but de cet ouvrage était de montrer qu'on doit éviter également et de nier le libre arbitre en admettant la grâce, et de rejeter la grâce pour établir le libre arbitre, puisque ces deux points de foi,

(1) Hier. *Epist.* LXXXIII. — Beda. *Hist.* lib. I. — Const. *Vit. S. Germ.*

bien que difficiles à concilier, n'en sont pas moins l'un et l'autre des dogmes incontestables. Il prouve en effet le libre arbitre par une foule de passages des saintes Écritures qui contiennent des préceptes, des promesses et des exhortations. Il prouve ensuite la nécessité de la grâce par d'autres passages qui représentent nos mérites et nos vertus comme des dons de Dieu ; qui établissent l'insuffisance de nos propres forces pour faire le bien, et qui enfin nous ordonnent de prier pour obtenir les secours dont nous avons besoin. Il montre que la grâce ne consiste pas dans les dons naturels, dans la loi, les instructions et l'exemple, ni même seulement dans la rémission des péchés, mais dans un secours qui aide et prévient la volonté, et qu'enfin la grâce n'est point donnée à l'homme en conséquence de ses mérites, puisqu'elle est nécessaire pour les produire, en sorte que la vie éternelle est tout à la fois une récompense et une grâce, puisque les mérites dont elle est la récompense ne s'obtiennent que par la grâce.

Saint Augustin apprit peu de temps après que cet ouvrage avait donné lieu à de nouvelles objections ; car, disait-on, si la grâce est nécessaire pour faire le bien, et si d'autre part on ne peut la mériter, il s'ensuit qu'on ne doit plus ni reprendre ni corriger ceux qui se conduisent mal, mais qu'on doit se contenter de les instruire et de prier pour eux. Le saint docteur composa pour résoudre cette difficulté un nouvel ouvrage qu'il intitula De la correction et de la grâce, et qu'il adressa encore à Valentin et aux moines d'Adrumet. Il y montre que le pécheur n'étant coupable que par sa faute, il est également juste et utile de le corriger, dans l'espérance que la crainte, la honte ou la douleur auront pour effet de l'exciter à prier et à se convertir. Il développe ensuite sa doctrine sur l'efficacité de la grâce, sur la prédestination gratuite des élus et sur le don de la persévérance. Ces écrits furent composés vers l'an 426.

Il traita les mêmes questions dans les ouvrages qu'il composa trois ans plus tard pour combattre le semi-pélagianisme, adopté, comme on l'a vu, dans quelques monastères du midi des Gaules. Les semi-pélagiens admettaient avec les catholiques le péché originel et la nécessité d'une grâce intérieure pour faire le bien ; mais ils croyaient que le désir de la conversion et le commencement de la foi devaient être attribués uniquement aux forces de la nature et du libre arbitre ; que Dieu accordait la grâce en conséquence de ces premiers mouvemens de la volonté vers le bien ; et qu'ainsi l'homme commençait par lui-même l'œuvre du salut et obtenait la première grâce par ses propres efforts. Ils ne reconnaissaient point de prédestination gratuite pour les élus ; mais ils soutenaient, quant aux enfans, que si les uns parvenaient au baptême et les autres mouraient avant de l'avoir reçu, c'était à cause des œuvres bonnes ou mauvaises qu'ils auraient faites s'ils avaient vécu ; et quant aux adultes, si Dieu accordait aux uns des grâces spéciales qui n'étaient pas données à d'autres, c'est qu'il prévoyait que les premiers devaient en profiter et que les autres en abuseraient ; de sorte que dans le système des semi-pélagiens, la première grâce était donnée à l'homme à cause de sa bonne volonté, les autres à cause du bon usage qu'il devait en faire ; et la prédestination n'avait lieu pour les enfans comme pour les adultes qu'en conséquence de la prévision des mérites. Mais il est bon de remarquer sur ce dernier point que l'opinion de la prédestination conséquente aux mérites, telle qu'elle est enseignée par un grand nombre de théologiens, n'a rien de contraire à la foi, et qu'elle ne devenait répréhensible dans le système des semipélagiens que parce qu'ils rapportaient la première source du mérite aux dispositions naturelles de la volonté.

Saint Augustin fut informé de ces erreurs par un de ses anciens disciples nommé Hilaire et par saint Prosper, tous deux laïques, mais pleins de zèle pour la foi. Dès

qu'il eut reçu leurs lettres, contenant un exposé de la doctrine des semi-pélagiens, il y répondit par deux livres intitulés l'un *De la prédestination des saints*, et l'autre *Du don de la persévérance*. Il montre dans le premier que le commencement de la foi est un don de Dieu, que la grâce prévient et dispose la volonté pour tout ce qui a rapport au salut, et qu'elle n'est point accordée en conséquence de nos mérites, puisque autrement elle ne serait plus une grâce. Il avoue que dans quelques ouvrages composés avant son épiscopat, il avait enseigné le sentiment contraire, mais il ajoute qu'il a été détrompé par une étude plus approfondie des Épîtres de saint Paul. Il prouve dans le second livre que la persévérance finale est aussi un don de Dieu, c'est-à-dire qu'on ne peut persévérer jusqu'à la fin sans des grâces spéciales, mais qu'on peut les obtenir par la prière, comme on s'en rend indigne par sa faute. Il traite encore de la prédestination gratuite, dont il avait déjà parlé dans le livre précédent, et fait voir qu'elle n'empêche point l'utilité des exhortations et des réprimandes.

Julien d'Eclane avait composé un long ouvrage divisé en huit livres pour répondre au second livre *Des noces et de la concupiscence*, publié depuis plusieurs années par saint Augustin. Celui-ci, malgré son grand âge, en entreprit la réfutation, et s'occupa de ce travail jusqu'à la fin de sa vie ; mais il n'eut pas le temps de l'achever, et nous n'en avons que six livres, où sont réfutés article par article les six premiers livres de Julien. Ce fut le dernier de ses écrits contre le pélagianisme.

Saint Augustin ayant entrepris de passer en revue tous ses ouvrages, publia vers l'an 428 ses deux livres intitulés *Rétractations*, dont le premier contient la révision des écrits composés depuis sa conversion jusqu'à son épiscopat, et le second comprend tout le reste jusqu'au temps où il faisait cette revue, qui se termine au traité *De la correction et de la grâce*. Il mentionne en tout quatre-vingt-treize ouvrages en deux cent trente-deux livres, dans lesquels

il signale jusqu'aux moindres expressions qui pouvaient sembler obscures ou inexactes, et défend aussi ce que d'autres avaient censuré mal à propos. Il restait à revoir ses lettres et ses sermons, et il commença aussitôt ce travail, que d'autres occupations importantes ne lui permirent pas de finir. Il composa aussi vers la fin de sa vie un traité des hérésies, à la prière du diacre Quod vult Deus, qui devint évêque de Carthage.

Ce fut seulement trois ou quatre ans avant sa mort que saint Augustin acheva son grand ouvrage de la Cité de Dieu, divisé en 22 livres, où il déploya toutes les ressources du génie et de l'érudition pour faire voir l'absurdité de l'idolâtrie et prouver la vérité du christianisme. Il ne se proposa pas seulement de combattre les préjugés des païens et de justifier la Providence, en montrant que les dieux du paganisme n'avaient préservé ni les Romains ni les autres peuples de maux semblables à ceux qui affligeaient l'empire, et que leur culte par conséquent ne peut être la source ou la condition du bonheur ni sur la terre, ni bien moins encore après cette vie ; mais pour donner à cet ouvrage un intérêt plus général et plus durable, il attaque directement toutes les erreurs de l'idolâtrie et les systèmes des philosophes ; puis, exposant successivement l'histoire et les dogmes du christianisme afin de montrer dans la grandeur et l'harmonie de leur ensemble les caractères incontestables d'une œuvre divine, il arrive par ce moyen à faire la plus complète et la plus brillante apologie de la religion. On comprend qu'il serait impossible de faire connaître par une simple analyse le fond de cet admirable traité, qui embrasse tant de questions si vastes et si importantes.

On doit aussi compter au nombre des ouvrages les plus remarquables du saint docteur le traité de la Trinité, qu'il avait entrepris vers l'an 400, mais qui ne fut terminé qu'environ seize ans plus tard. Cet ouvrage est divisé en quinze livres, dont les sept premiers sont employés à ex-

pliquer ce que la foi nous apprend sur ce mystère, et à combattre les erreurs des ariens. Le huitième et les suivans ont pour objet de donner une idée de la Trinité par les images que l'on en trouve dans la nature. Ils renferment ce qu'il y a de plus élevé dans la métaphysique, principalement sur la distinction de l'âme et du corps, et sur la nature des êtres spirituels.

Se voyant accablé de travaux et sentant ses forces décliner, saint Augustin, dès l'an 426, avait désigné pour lui succéder un prêtre de son église nommé Héraclius. Il avait soumis ce choix à l'approbation du peuple et du clergé, qui le confirmèrent par des acclamations unanimes. Toutefois il ne voulut pas que, de son vivant, Héraclius reçût l'ordination épiscopale; mais il se déchargea sur lui des soins ordinaires de l'administration, ce qui lui donna à lui-même plus de temps pour le ministère de la prédication et pour la composition de ses derniers écrits. Il vécut encore quatre ans depuis, et fut témoin de la désolation de l'Afrique par les Vandales.

Le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, avait montré d'abord un grand zèle pour la cause de Placidie et de son fils Valentinien. Mais le célèbre Aétius, jaloux du crédit de ce gouverneur, s'efforça de le rendre suspect à l'impératrice, et l'ayant accusé de vouloir se rendre indépendant, il ajouta qu'elle pouvait en avoir une preuve manifeste par le refus que ferait Boniface de venir en Italie si elle lui en donnait l'ordre. D'un autre côté, il écrivit à ce dernier que l'impératrice cherchait à le perdre, et qu'il se gardât bien de venir si elle le mandait à la cour. Boniface donna dans le piège, et loin d'obéir à l'ordre qu'on lui signifia, il se mit en devoir de résister à force ouverte. Il se débarrassa successivement de trois généraux envoyés contre lui; mais craignant de succomber enfin, il appela les Vandales à son secours en leur offrant de partager avec eux les provinces d'Afrique. Ces barbares, qui se trouvaient resserrés dans quelques cantons de l'Espagne,

écoutèrent avec joie les propositions du comte Boniface, et passèrent aussitôt le détroit au nombre de quatre-vingt mille, commandés par Genseric. Saint Augustin écrivit alors les lettres les plus fortes et les plus pressantes à Boniface pour lui rappeler son devoir et le faire rentrer en lui-même. Bientôt après, quelques amis du comte étant venus d'Italie à Carthage, mirent dans tout son jour l'intrigue perfide d'Aétius, et procurèrent une réconciliation entre Placidie et Boniface. Celui-ci voulut engager les Vandales à quitter l'Afrique moyennant une somme considérable; mais ils refusèrent, quand on eut recours à la force pour les y contraindre, ils battirent complètement l'armée romaine, et demeurèrent ainsi maîtres du pays, qu'ils ravagèrent impunément. Toutes les villes tombèrent presque aussitôt en leur pouvoir et furent livrées au pillage. Il n'y eut guère que Carthage, Cirtbe et Hippone, qui purent résister quelque temps. On voyait partout des villages et même des villes incendiées. Une multitude d'habitans furent égorgés; d'autres réduits à la plus dure servitude. Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes ou dans des forteresses, ne tardaient pas à mourir de faim et de misère ou à tomber entre les mains des barbares, qui les massacraient sans pitié. On n'épargnait pas même les enfans, et on les arrachait des bras de leurs mères ou de leurs nourrices pour les abandonner sur les chemins comme une charge inutile. Il en périt ainsi un grand nombre sans avoir reçu le baptême. Comme les Vandales étaient ariens, ils exerçaient surtout leur fureur contre les ecclésiastiques, les vierges et les religieux. Les églises furent profanées ou brûlées; le service divin ne se faisait plus que dans des maisons particulières, et à peine se trouvait-il des ministres pour le célébrer et des fidèles pour y assister (1).

Le comte Boniface, après sa défaite, ne pouvant plus te-

(1) Procop. *De bell. Vandal.* lib. I.—Possid. *Vit. Aug.*

nir le pays, s'enferma dans Hippone avec le reste de ses troupes, et y soutint un siège qui dura quatorze mois. Plusieurs évêques s'y étaient réfugiés, entre autres Possidius de Calame, qui a écrit la vie de saint Augustin. Un jour qu'ils étaient à table, le saint docteur leur dit que pour n'être pas témoin du malheur de son peuple, il ne cessait de conjurer le Seigneur de délivrer la ville ou de le retirer de ce monde avant qu'elle fût prise. Dès le troisième mois du siège, il fut atteint d'une fièvre violente, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Pendant sa maladie, qui fut assez longue, il fit placer sous ses yeux les psaumes de la pénitence pour s'entretenir dans la componction, et il les lisait continuellement en versant des larmes. Pour n'être pas détourné de ce pieux exercice durant les dix derniers jours de sa vie, il défendit de laisser entrer personne dans sa chambre, excepté au moment où les médecins venaient le visiter ou quand on lui apportait quelque chose à prendre. Il conserva une entière connaissance jusqu'au dernier moment, et mourut en priant avec ses amis, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans. Il ne fit point de testament, dit Possidius, parce qu'il n'avait rien à léguer, mais il recommanda de prendre un grand soin de la belle bibliothèque qu'il avait rassemblée pour son église. Il avait délivré plusieurs énergumènes pendant son épiscopat, et peu de jours avant sa mort, il guérit sur-le-champ par l'imposition des mains un malade qui par suite d'une vision vint s'adresser à lui pour recouvrer la santé. La ville d'Hippone fut prise bientôt après par les barbares et livrée au pillage, mais ils respectèrent le corps de saint Augustin et la bibliothèque de son église. Son corps, d'abord transporté en Sardaigne par les évêques qui fuyaient la persécution des Vandales, fut ensuite déposé à Pavie, où il a été retrouvé en 1695.

Saint Augustin fut tout à la fois la lumière de l'Église par ses écrits et le modèle des évêques par son zèle et ses vertus. Il employait souvent une grande partie de la

nuît à la composition de ses ouvrages, afin de ne rien prendre sur le temps destiné aux devoirs du ministère et aux soins de la sollicitude pastorale. Il était occupé quelquefois toute la journée à terminer les différends que les fidèles et même les hérétiques soumettaient à son arbitrage, et il profitait de cette occasion pour étudier le caractère des parties et les exhorter à la pratique de la vertu. On lui demandait souvent des lettres de recommandation pour des affaires temporelles; mais il n'en accordait qu'avec une extrême réserve, et jamais lorsqu'il s'agissait de charges publiques ou de mariages. Ses meubles et ses vêtemens étaient modestes, sans affectation de propreté ou de négligence. Il portait du linge sous ses habits et se servait de chaussures selon la coutume ordinaire, exhortant ceux qui marchaient nu-pieds à ne pas en faire un sujet d'orgueil. Il n'allait manger chez personne, excepté en voyage. Les légumes et le vin formaient son régime ordinaire, la viande étant réservée pour les hôtes ou les infirmes, et il faisait faire une lecture pendant le repas. Dans son service de table, les cuillères seules étaient en argent. Ses clercs vivaient avec lui, logés dans la même maison, vêtus et nourris à frais communs et sans rien posséder en propre. Jamais aucune femme ne mangeait à sa table ou ne logeait dans sa maison, et on n'en voyait aucune la fréquenter, pas même sa sœur ni ses nièces, qui avaient embrassé la vie religieuse. Lorsqu'une femme voulait l'entretenir, il la recevait en présence de quelques-uns de ses clercs, et jamais seul à seul. Il ne visitait les monastères de religieuses qu'en cas de nécessité pressante. Il s'appliquait avec zèle à secourir les pauvres et les malades et à porter des consolations aux personnes affligées, principalement aux veuves et aux orphelins.

Après la mort de sa sœur, il écrivit aux religieuses qu'elle avait gouvernées une lettre contenant des avertissemens et des réprimandes au sujet de quelques troubles survenus dans la communauté, et il leur donna en même

temps des règles pour tout le détail de leur conduite. Cette lettre est ce qu'on appelle communément la règle de saint Augustin, laquelle fut ensuite appliquée aux hommes.

Aucun père n'a autant écrit que saint Augustin, ni sur des matières si diverses; ses ouvrages embrassent tous les points de la doctrine chrétienne et sont une des sources les plus fécondes de la science théologique. S'appuyant sans cesse sur l'Écriture sainte, dont il fait ressortir le sens par le rapprochement d'une foule de passages, remontant sur toutes les questions aux principes les plus élevés, et les exposant avec une lucidité admirable et une étonnante richesse de développemens, il met dans tout leur jour les dogmes catholiques, marque avec précision ce que l'on doit croire sur chaque mystère, établit les vérités de la foi par un enchaînement de preuves irrésistibles; s'applique enfin à les débarrasser des chicanes des hérétiques, et réfute ou prévient toutes les objections. Une grande netteté d'expressions et d'idées, une dialectique pressante et vigoureuse, une inépuisable fécondité de pensées, des vues sublimes et étendues, une onction touchante, une vaste érudition, et surtout une parfaite intelligence de la religion et de l'Écriture sainte, tels sont les principaux caractères qu'on remarque dans ses écrits. Son style, en général clair, noble, vif et brillant, offre bien quelques traces du mauvais goût de son siècle; mais la richesse du fond ne permet guère d'apercevoir ces légères imperfections dans la forme, et on ne songe pas du moins à s'y arrêter, tant on est vivement entraîné par la grandeur, l'enchaînement et la profondeur des pensées.

Parmi les nombreuses éditions qu'on a données des ouvrages de saint Augustin, la plus complète et la plus correcte est celle qui a été publiée par les Bénédictins. Le premier volume renferme les écrits composés par le saint docteur avant sa prêtrise, avec les deux livres des Rétractions, qui sont comme la préface ou l'introduction de cet

immense recueil. On y a joint aussi les Confessions, ce livre plein d'onction et de candeur qui fait si bien connaître le cœur de saint Augustin, et qui suffirait seul pour donner une haute idée de son génie. Le second volume contient les lettres de saint Augustin, disposées selon l'ordre chronologique. Elles sont au nombre de deux cent soixante-dix, dont la plupart sont de véritables traités sur diverses questions de dogme, de morale ou de discipline. Le troisième tome renferme les traités sur l'Écriture sainte; le quatrième, l'explication des Psaumes; le cinquième, les sermons; le sixième, les traités dogmatiques sur différens sujets; le septième, le traité de la Cité de Dieu; le huitième, les écrits contre les Juifs, les manichéens et les ariens; le neuvième, les écrits contre les donatistes; enfin le dixième, les écrits contre les pélagiens.

Quelque juste et éclatante réputation qu'ait obtenue saint Augustin pour son génie et ses vertus, il n'a pu toutefois échapper aux censures téméraires de quelques critiques protestans. Nous n'entrerons point ici dans l'examen et le détail des accusations dirigées contre lui. Elles portent constamment le cachet visible de la prévention, quelquefois de l'ignorance et de la mauvaise foi, et par cette raison elles n'ont pas besoin ou ne méritent pas de réfutation. C'est ainsi que le socinien Leclerc voit un effet de l'orgueil dans le livre admirable des Confessions, qui révèle une âme si humble et si simple, tant d'abnégation de soi-même et d'amour pour la vérité. Beausobre va jusqu'à prétendre que saint Augustin a mal compris et rapporté d'une manière inexacte les erreurs des manichéens, lui qui avait vécu au milieu d'eux, qui avait embrassé leur secte, qui avait lu leurs écrits et conféré avec leurs principaux docteurs. Que répondre à une critique si présomptueuse?

La doctrine de saint Augustin sur la grâce a donné lieu à une foule de contestations. Elle fut attaquée presque

aussitôt après la mort du saint évêque par les semipélagiens, qui, pour la rendre odieuse, répandirent dans les Gaules plusieurs articles ou propositions révoltantes qu'ils représentaient comme le résumé ou comme des conséquences de cette doctrine. Ces propositions se réduisaient à dire que Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes; que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, que le plus grand nombre ont été prédestinés à la damnation, et se trouvent en conséquence dans la nécessité de pécher et dans l'impuissance de faire leur salut; enfin que l'homme ne jouit point du libre arbitre et que Dieu est l'auteur du péché. Saint Prosper répondit à ces attaques, et de son côté le pape saint Célestin défendit la mémoire et la doctrine de saint Augustin dans une lettre adressée l'an 431 aux évêques des Gaules. « Augustin, leur écrivait-il, a toujours été dans notre communion, et n'a jamais été flétri d'aucun mauvais soupçon. Sa science était telle que mes prédécesseurs le comptaient entre les principaux docteurs. Vous devez donc résister et imposer silence à ceux qui osent attaquer sa mémoire. » A cette lettre sont joints neuf articles sur le péché originel et sur la grâce, extraits des lettres du pape saint Innocent et du pape Zozime ou des conciles de Carthage et de Milève. Ces articles portent que tous les hommes ont perdu l'innocence originelle et ont besoin de la grâce pour se relever; que tous naissent souillés du péché et soumis à l'empire du démon; que même après la régénération opérée par le baptême, personne ne peut surmonter les tentations, ni se servir du libre arbitre pour faire le bien sans le secours de la grâce; que tous les pieux désirs, les saintes pensées, les bons mouvemens de la volonté, toutes les bonnes œuvres et les mérites des saints viennent de Dieu; que la grâce ne sert pas seulement pour la rémission des péchés ou pour nous donner l'intelligence de la loi ou pour nous la faire accomplir plus facilement, mais qu'elle est absolument nécessaire pour faire le bien; et qu'enfin

cette nécessité se trouve clairement établie par toutes les prières que l'Église adresse à Dieu. A la fin, on lit ce qui suit : « Il faut donc confesser que la grâce prévient les mérites de l'homme ; qu'elle n'ôte pas le libre arbitre, mais le délivre, le redresse et le guérit. Dieu opère en nous le vouloir et le faire ; mais nous ne sommes point passifs et nous coopérons à sa grâce. Quant aux autres questions plus profondes qui ont été discutées par ceux qui ont combattu les hérétiques, nous n'avons pas besoin de les traiter ; il nous suffit d'avoir déclaré ce qui appartient à la foi catholique. » On voit par ces dernières paroles et par les articles qui précèdent qu'en laissant intacts les dogmes définis par l'Église sur la liberté et sur la nécessité de la grâce, les systèmes qui ont pour objet d'expliquer ces dogmes ne présentent plus que des opinions arbitraires. Quand on serait sûr de connaître à cet égard les véritables sentimens de saint Augustin, on ne pourrait leur donner une certitude et une autorité qui n'entraînent nullement dans ses intentions. Sa doctrine sur les points exposés à la suite de la lettre du pape saint Célestin est devenue celle de l'Église ; les autres questions demeurent abandonnées à la libre discussion des écoles. Du reste, les nombreux passages que nous avons cités des écrits de saint Augustin contre les pélagiens nous dispensent de rien ajouter ici pour combattre les prétentions absurdes des protestans et des jansénistes, qui ont invoqué l'autorité de son nom et de ses ouvrages à l'appui de leurs systèmes fatalistes sur la prédestination et la grâce. On comprend assez combien il est ridicule d'attribuer un système de nécessité ou de fatalisme, de quelque manière qu'on l'entende, à un docteur qui [a fait un livre exprès sur le libre arbitre, afin de montrer non seulement que l'homme en est doué, mais que c'est par là uniquement qu'il est capable de mérite et de démérite.

Saint Paulin de Nole mourut un an après saint Augustin, le 22 juin 431. Il était âgé d'environ soixante-dix-

huit ans lorsqu'il fut atteint d'une douleur de côté qui bientôt ne laissa plus aucun espoir de lui conserver la vie. Sentant lui-même que sa fin approchait, il fit apporter devant son lit les vases sacrés, et avec quelques évêques qui l'étaient venus visiter, il offrit le saint sacrifice pour recommander son âme à Dieu. Ensuite il réconcilia tous ceux qu'il avait été obligé de punir par des censures ecclésiastiques. Bientôt après on l'entendit demander à haute voix : Où sont mes frères ? Et comme on lui montrait les évêques présens, il dit qu'il voulait parler de saint Janvier et de saint Martin, qui lui étaient apparus, lui promettant de revenir bientôt le chercher. Posthumien, prêtre de son église, vint alors l'avertir qu'il était dû quarante sous d'or pour des habits distribués aux pauvres. Ne soyez point en peine, dit saint Paulin, il se trouvera quelqu'un pour acquitter cette dette. En effet, un instant après, arriva un prêtre de la Lucanie qui lui apportait un don de cinquante sous d'or de la part d'un évêque.

Dans la nuit, après quelques heures de sommeil, saint Paulin sentit redoubler ses souffrances, ce qui ne l'empêcha pas au point du jour d'éveiller tout le monde et de dire les prières de l'office comme à l'ordinaire. Il fit ensuite quelques exhortations à son clergé, après quoi il demeura en silence le reste de la journée. Vers dix heures du soir, sa cellule fut violemment ébranlée comme par un tremblement de terre, sans qu'au dehors on s'aperçût de rien. Les assistans épouvantés s'étaient prosternés pour prier ; lorsqu'ils se relevèrent, saint Paulin avait rendu l'esprit. Son visage et tout son corps parurent à ce moment d'une blancheur éblouissante. Le deuil fut général à ses funérailles, et les païens même témoignèrent leur profonde douleur en déchirant leurs vêtemens. Les circonstances de sa mort ont été écrites par un prêtre nommé Uranius, qui assista à ses derniers momens. Saint Paulin laissa divers écrits pleins d'onction et remarqua-

bles par la pureté et l'élégance du style. Il nous reste de lui cinquante-deux lettres et trente-deux pièces de poésie, dont quinze à la louange du martyr saint Félix.

Vers ce même temps mourut saint Alexandre, fondateur de l'institut des Acémètes. Il était né dans l'Asie Mineure d'une famille noble, et après avoir occupé quelque temps un emploi à la cour, il distribua ses biens aux pauvres, et se rendit en Syrie, où il embrassa la vie monastique. Ensuite, s'étant retiré dans le désert, il convertit un grand nombre de païens d'une ville voisine, et entre autres le gouverneur, nommé Rabula, qui, à son exemple, donna ses biens aux pauvres, se fit anachorète, et devint plus tard évêque d'Edesse, en Mésopotamie. Saint Alexandre bâtit un monastère sur l'Euphrate, et sa communauté compta bientôt quatre cents moines de différentes nations. Ils les distribua en plusieurs chœurs qui, se succédant les uns aux autres, chantaient l'office tour à tour, en sorte que les prières et la psalmodie n'étaient jamais interrompues dans le monastère. De là vint le nom d'acémètes, mot qui signifie des gens qui ne dorment point, parce qu'il y avait toujours une partie de la communauté qui veillait. Plusieurs monastères semblables furent fondés en divers endroits par saint Alexandre ou par ses disciples. Comme ils pratiquaient la plus exacte pauvreté, et qu'ils ne gardaient jamais de vivres pour le lendemain, on les soupçonna quelquefois d'appartenir à la secte des massaliens, et saint Alexandre se vit lui-même en butte à ces soupçons. Il fut plusieurs fois arrêté ou obligé de prendre la fuite avec ses moines. Il mourut dans un monastère qu'il avait fondé sur les bords du Pont-Euxin.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES PAPES, DES EMPEREURS, DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES,
DES PRINCIPAUX CONCILES, DES PRINCIPAUX SECTAIRES, ET
DES PERSÉCUTIONS, DEPUIS L'AN 313 JUSQU'A L'AN 431.

PAPES.

NOMS.	DATE DE LEUR ÉLECTION.	DATE DE LEUR MORT.
Saint Sylvestre.	31 janvier 314	31 décembre 335
Saint Marc.	18 janvier 336	7 octobre 336
Saint Jules I.	6 février 337	12 avril 352
Libère.	22 mai 352	24 septembre 366
Saint Damase.	1 ^{er} octobre 366	10 décembre 384
Saint Sirice.	1 ^{er} janvier 385	26 novembre 398
Saint Anastase I.	5 décembre 398	27 avril 402
Saint Innocent I.	402	12 mars 417
Saint Zozime.	18 mars 417	26 décembre 418
Saint Boniface I.	29 décembre 418	4 septembre 422
Saint Célestin I.	10 septembre 422	6 avril 432

EMPEREURS.

Valentinien, en Orient, mort l'an	324	Constance,	360
Constantin,	337	Julien l'Apostat,	363
Constantin II, } en Occident.	340	Jovien,	364
Constant,	350		

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Valentinien I, mort l'an	375
Gratien,	383
Valentinien II,	392
Honorius,	423
Valentinien III.	

EMPEREURS D'ORIENT.

Valens, mort l'an	378
Théodose,	395
Arcade,	408
Théodose II.	

ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

Lactance.		Le pape Damase.	384
Saint Alexandre d'Alexan-		Saint Cyrille de Jérusalem.	385
drie, mort l'an	326	Saint Grégoire de Nazianze.	390
Eusèbe de Césarée, vers l'an	340	Saint Grégoire de Nysse.	
Julius Firmicus Maternus.		Saint Pacien.	
Juvencus.		Saint Philastre.	
Osius de Cordoue,	358	Saint Ambroise.	397
Saint Phébade d'Agen.		Didyme l'Aveugle.	
Eusèbe d'Émèse.		Évagre du Pont.	
Victorin.		Saint Épiphane.	403
Saint Hilaire de Poitiers.	367	Saint Jean Chrysostome.	407
Lucifer de Cagliari.	370	Rufin.	410
Saint Athanase.	373	Saint Gaudence.	
Saint Sérapion, évêque de		Synésius.	
Thmouis.		Pallade.	
Les deux Apollinaire.		Sulpice Sévère.	
Saint Basile.	379	Saint Jérôme.	420
Saint Éphrem.	379	Saint Augustin.	430
Saint Optat de Milève.		Saint Paulin de Nole.	431

On doit aussi ranger parmi les écrivains ecclésiastiques tous les papes depuis saint Jules jusqu'à saint Célestin, à cause des lettres importantes qui nous restent de chacun d'eux sur les affaires de l'Église. Les lettres ou les règles de saint Antoine, de saint Pacôme et des Macaire leur ont fait aussi donner le même titre.

En parlant des écrits qui nous restent de saint Éphrem, nous avons omis de signaler quelques traités contre les hérétiques et ses commentaires sur l'Écriture, qui sont une des parties les plus importantes de ses œuvres, publiées par Assemani. Nous n'avons point parlé non plus de quelques ouvrages ascétiques qui nous restent d'Évagre du Pont.

PRINCIPAUX CONCILES.

Concile de Rome sur l'affaire des donatistes,	313	Concile général de Nicée,	325
Concile d'Arles pour le même objet,	314	Concile d'Alexandrie pour la justification de saint Athanase,	338
Concile d'Ancyre touchant la discipline,	314	Concile d'Antioche touchant la discipline,	341
Concile de Néocésarée,	315	Concile de Sardique,	347
Concile d'Alexandrie contre Arius,	321	Concile de Milan contre les erreurs de Photin,	347
Autre concile dans la même ville,	324	Concile de Rome contre le même hérétique.	349

Concile de Carthage sur la discipline,	349	Concile d'Hippone,	393
Conciles de Rimini et de Séleucie,	359	Concile de Carthage, 397 et 398	
Concile de Paris,	360	Concile de Tolède,	400
Concile d'Alexandrie,	362	Concile de Turin,	401
Conciles de Laodicée sur la discipline,	366	Divers conciles de Carthage de l'an	401 à 410
Divers conciles à Rome sous le pape Damase contre les ariens, les macédoniens et les apollinaristes, de 372 à 377	377	Concile dans la même ville pour la célèbre conférence avec les donatistes,	411
Concile d'Antioche contre les mêmes hérétiques,	379	Concile de Carthage contre Célestius,	412
Concile de Sarragosse contre les priscillianistes,	380	Concile de Diospolis au sujet de Pélage,	415
Concile général de Constantinople,	381	Conciles de Carthage et de Milève contre Célestius et Pélage,	416
Concile de Milan contre Jovinien et contre les ithaciens,	390	Conciles de Carthage contre les mêmes hérétiques en	417 et 418
Concile de Carthage sur la discipline,	390	Concile de Carthage sur l'affaire d'Apiarius,	419
		Concile de Cilicie contre Julien d'Éclane,	423

PRINCIPAUX SECTAIRES.

Méléciens, dont le schisme avait commencé vers l'an	305	Antidicomarianites,	377
Donatistes,	311	Collyridiens, hérétiques d'A-rabie qui regardaient la mère de Dieu comme une divinité,	377
Ariens,	319	Priscillianistes,	380
Eusébiens ou demi-ariens.		Massaliens.	
Quartodécimans, traités comme des hérétiques depuis leur condamnation par le concile de Nicée.		Ithaciens,	383
Audée, chef des anthropomorphites et des quartodécimans,	325	Helvidius, vers l'an	383
Photin,	345	Jovinien,	389
Acaciens, vers l'an	358	Vigilance, vers l'an	404
Aétius et Eunomius, chefs des anoméens,	358	Célicoles ou adorateurs du ciel, secte moitié juive et moitié païenne qui fut connue principalement en Afrique.	
Macédonius,	360	Pélage et Célestius,	405
Aériens, vers l'an	370	Julien d'Éclane,	418
Apollinaire,	375	Semi-pélagiens, vers l'an	428

PERSÉCUTIONS.

Persécution de Licinius en Orient, de l'an 319 à l'an 323.

Persécution en Perse, sous le roi Sapor, de l'an 343 à l'an 380.

Elle fut surtout sanglante dans les deux premières années.

Persécution de Constance contre les catholiques, qui devint surtout violente après la mort de Constant, c'est-à-dire de l'an 351 à l'an 360.

Persécution de Julien l'Apostat, de l'an 361 à l'an 363.

Persécution de Valens en Orient contre les catholiques, de l'an 366 à l'an 377.

Persécution en Perse vers la fin du règne d'Isdegerde et sous ses successeurs, commencée vers l'an 420 et continuée pendant plus de trente ans.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



3 2400 00705

3 2400 00707 6486

DATE DUE

[illegible]

